This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

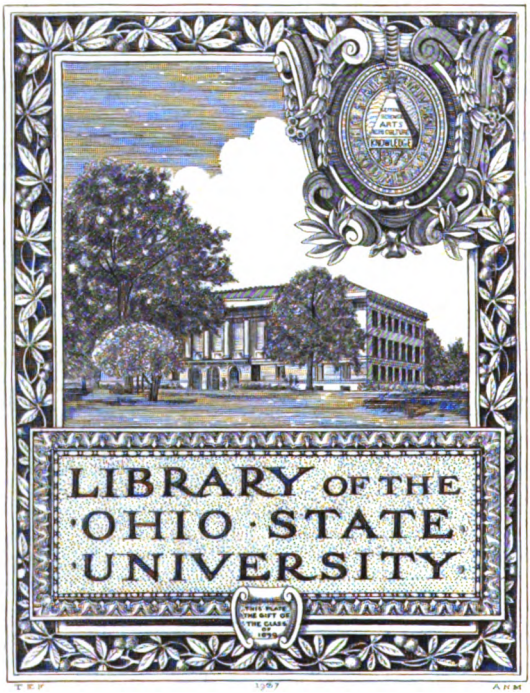
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google


LIBRARY OF THE
OHIO STATE
UNIVERSITY
THIS PLATE
THE GIFT OF
THE CLASS
OF
1925

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

MÉMOIRES

DE

L'ACADÉMIE ROYALE

DE METZ.

—

LETTRES, SCIENCES, ARTS, AGRICULTURE.

XXVI^e ANNÉE. — 1844-1845.

METZ.

AU BUREAU DE L'ACADÉMIE, RUE ET BATIMENT DE LA BIBLIOTHÈQUE,
ET CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES.

PARIS.

CHEZ DÉRACHE, LIBRAIRE, RUE DU BOULOY, 7.

1845.

Digitized by Google

Digitized by Google

MÉMOIRES

DE L'ACADÉMIE ROYALE DE METZ.

XXVI^e ANNÉE.

Digitized by Google

METZ. — TYPOGRAPHIE DE S. LAMORT,
Rue du Palais, 10.

+ 40 4 5 12

Digitized by Google

ACADEMIE DE METZ. LETTRES, SCIENCES
ARTS ET AGRICULTURE.

MÉMOIRES

DE

L'ACADÉMIE ROYALE

DE METZ.

LETTRES, SCIENCES, ARTS, AGRICULTURE.

XXVI^e^ ANNÉE. — 1844-1845.

26.27

METZ.

AU BUREAU DE L'ACADÉMIE, RUE ET BATIMENT DE LA BIBLIOTHÈQUE,
ET CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES.

PARIS.

CHEZ DÉRACHE, LIBRAIRE, RUE DU BOULOY, 7.

1845.

Digitized by Google

AS122
M59

Digitized by Google

ACADÉMIE ROYALE DE METZ.

SÉANCE PUBLIQUE ANNUELLE DU 7 MAI 1845.

DISCOURS

PRONONCÉ

PAR M. P. BERGERE, PRÉSIDENT.

MESSIEURS,

En recevant pour la seconde fois, de l'Académie royale de Metz, l'insigne honneur de la présider, j'ai contracté une obligation contre laquelle une première épreuve est loin de m'avoir aguerri ; et après neuf ans écoulés, je suis encore effrayé de la tâche qui m'est imposée. Afin de la rendre un peu moins difficile, Messieurs, je vous demande la permission de vous entretenir d'un sujet qui appartient à mes études habituelles. J'ai choisi pour texte de ce discours, les principaux événements militaires dans lesquels la ville de Metz a joué un rôle.

Si ce sujet paraît un peu en dehors des usages académiques, Messieurs, ma profession sera mon excuse : le lieu

574325

Digitized by Google

où je parle, l'auditoire devant lequel j'ai l'honneur de me trouver, les souvenirs patriotiques que je pourrai éveiller dans le cœur des Messins, seront des titres à une indulgence dont je sens tout le besoin, et que j'ose espérer de votre bienveillance accoutumée.

Aucune illustration n'a manqué à la ville de Metz ; et, si son origine se perd dans la nuit des temps, l'histoire nous la montre déjà puissante par sa population, dès les premiers moments de l'occupation romaine, c'est-à-dire lorsque les conquérants y apportèrent, avec la civilisation, leurs arts et leurs lois. Avant cette époque, les villes gauloises n'étaient guère qu'un amas de misérables chaumières que leur position, plutôt que des travaux d'art, mettait à l'abri des attaques de l'ennemi, et si quelquefois une mauvaise muraille entourait ces villes informes, elle durait aussi peu que les circonstances qui l'avaient fait élever. Il est donc infiniment probable que Metz n'avait pas de fortifications lorsqu'elle fut occupée pour la première fois par les Romains, sous la conduite de Labiénus ; ce fut d'une manière toute pacifique que s'opéra la conquête, et bientôt le sol se couvrit de magnifiques monuments ; bientôt Metz prit l'aspect d'une ville romaine ; mais rien n'indique que cette cité ait eu dès-lors quelque importance militaire, autrement que par son admirable situation stratégique, propriété qui est de tous les temps ; et par sa nombreuse population.

Une petite portion de la ville, la plus ancienne, était entourée d'une muraille dont on a retrouvé quelques traces ; mais cette enceinte, même pour le temps, était d'une faible valeur défensive. Les Romains sentirent bien ce que plus tard voulurent Charlemagne, Henry IV, Richelieu et Louis XIV ; ce qui fut réalisé par la république et l'empire ; ce qui sera toujours pour notre pays un gage de puissance et de sécurité : ils sentirent qu'au Rhin devait être la frontière de la France, comme y avait été la

Digitized by Google

frontière des Gaules. Pourquoi faut-il que ceux qui ont eu l'honneur de faire une si légitime conquête, n'aient pas gravé sur une colonne d'airain, s'élevant des eaux du fleuve, la devise que grava sur d'éternelles colonnes le seul conquérant que les hommes aient déifié : *Nec plus ultrà !*

Sous la domination romaine, Metz, sans être une place très-forte, contenait des magasins militaires considérables, et avait une garnison toujours nombreuse pour repousser les Allemands qui, sans cesse, menaçaient d'envahir les Gaules ; comme de nos jours, Metz était traversée par d'importantes voies de communication qui en faisaient le nœud stratégique des mouvements des légions. Mais ce rôle n'était pas alors suffisamment apprécié, puisque l'art avait si peu ajouté à la force que Metz devait autant à sa position qu'à la protection des troupes romaines ; aussi, dès que les circonstances apportaient quelque diminution dans les moyens actifs de défense, les Germains en profitaient, et la ville fut à diverses reprises saccagée par eux ; ce qui ne prouve que trop le peu d'importance de ses fortifications et la faiblesse de ses ressources militaires propres.

Enfin, en 510, elle fut soumise à la domination de Clovis ; et par suite de l'impolitique partage que ce roi fit de ses vastes états, entre ses quatre fils, Metz devint la capitale du royaume d'Austrasie, lequel échut à Thierry, l'aîné des fils du conquérant.

L'histoire du royaume d'Austrasie n'est qu'une longue suite de meurtres et de dévastations ; Metz en fut souvent le théâtre et la victime ; mais aucune action militaire, véritablement digne de mémoire, ne se rattache à ces tristes événements ; et les peuples, pas plus que les rois, ne profitèrent des enseignements qu'ils pouvaient retirer d'un état de choses qui n'était, au bout du compte, que le résultat

Digitized by Google

des mœurs barbares et de l'ignorance profonde des hommes d'alors.

Cependant, Metz revint à la couronne de France, sous Pépin, en 753; et à la mort de ce souverain, l'Austrasie fut encore une fois séparée du royaume, et laissée à Carloman, deuxième fils de Pépin. A la mort de celui-ci, Charlemagne réunit de nouveau toute la monarchie française sous son sceptre; mais cette grande, cette forte unité de la France, ne tarda pas à être de nouveau rompue; et des partages successifs vinrent affaiblir le pays, pour une longue suite de siècles.

Durant cette époque à demi barbare, Metz éprouva tous les désastres qu'entraînait un pouvoir mal affermi, et qu'aucun lien n'attachait au pays qu'il devait gouverner et défendre. La royauté, précaire et sans lois, est disputée par des princes incapables qui ne savent que fuir honteusement devant l'ennemi, laissant à un intrépide évêque la gloire de mourir sur le champ de bataille de Remich, pour le salut de la patrie. Ce fut après cette bataille, livrée en 882, que l'évêque Robert, successeur du magnanime Wala, fit de Metz une véritable forteresse. Car il est à peu près certain que jusque là, cette ville ne présentait presqu'aucun moyen de résistance; et ce fait a été démontré dans un excellent mémoire historique sur la place de Metz, écrit par M. le colonel du génie Parnajon.

« Si l'on examine, dit-il, de quelle manière a été fondée la première enceinte de Metz, on se convaincra » facilement que cette ville n'a point été fortifiée dans des » circonstances ordinaires, et avec le soin que l'on apporte » dans les constructions d'une aussi grande importance. » Tout annonce, au contraire, que c'est dans une situation » violente, que l'on a commencé à élever les fortifications » de cette place. Les superbes monuments qui existaient » au midi de la ville, ont été démolis en toute hâte; et

Digitized by Google

» leurs débris jetés pêle-mêle, sans aucun ordre, sans » mortier, sur le sol approfondi seulement de quelques » pieds, ont servi de base à la première enceinte de Metz. » Sans doute qu'en agissant ainsi, on était pressé par les » circonstances, et qu'on voulait satisfaire le plus tôt pos- » sible aux besoins du moment : en élevant de hautes mu- » railles sur des bases aussi fragiles, on ne croyait point » que l'on bâtissait pour des siècles, et que ces murs, dont » on devait craindre la chûte avant qu'ils ne fussent arrivés » à leur hauteur, seraient encore debout et en bon état, » mille ans après leur construction. »

En effet, Messieurs, l'on n'a pas fait une seule fouille sur les lieux qu'occupait cette première enceinte, sans y trouver une immense quantité de tronçons de colonnes, de chapiteaux, de statues mutilées, etc., provenant des magnifiques monuments dont les Romains s'étaient plu à embellir leur conquête.

L'Académie s'honore d'avoir donné un asile provisoire à ces riches débris qui, après avoir fait la gloire du pays par les arts, avaient commencé à affermir sa puissance, sinon à assurer son bonheur et sa tranquillité. Car Metz, devenue une ville fortifiée, n'en eut que plus d'attrait pour les peuples voisins qui convoitaient sa possession ; aussi, mal défendue par les faibles descendants de Charlemagne, elle se soumit en 945 à Othon, empereur d'Allemagne. Depuis ce moment jusqu'à l'établissement de la république messine, l'histoire militaire de Metz n'est qu'un monotone récit de siéges et de batailles, sans aucun intérêt sous le rapport de l'art de la guerre ; cette ville éprouva tous les malheurs qui menacent un petit état placé entre des nations puissantes et ennemies. Elle essaya de s'y soustraire, en se constituant, vers le commencement du XI^e^ siècle, ville libre.

Les commencements du nouvel état furent très-orageux,

Digitized by Google

comme ceux de tant d'autres républiques que nous avons vues naître, et qui se débattent encore dans de sanglantes querelles, sans être ni plus libres ni plus heureuses ! Metz eut de fréquents conflits avec ses voisins, et surtout avec ses évêques ; elle fut souvent attaquée, et la guerre devint l'état permanent du pays : ainsi, en 1324, elle résista à un siége vigoureux, et ses fortifications furent, à cette occasion, considérablement augmentées ; en 1372, le duc de Lorraine Fassiégea vainement ; en 1407, Metz déjoua une attaque par surprise, tentée par le duc de Bar ; en 1444, elle soutint un siége contre les troupes réunies du roi de France Charles VII, et de Réné d'Anjou, duc de Lorraine. La ville de Metz, quels que fussent les avantages de sa position, la force que lui donnaient d'excellentes institutions militaires et ses richesses, dues à un grand commerce, ne pouvait pas résister à de si puissants ennemis : aussi, après une longue et glorieuse défense, une paix, plus ruineuse encore que la guerre ne l'avait été, mit fin à une série de pillages et de dévastations qui avaient plutôt frappé le territoire extérieur de Metz que la cité elle-même.

Après ce siége, ou plutôt ce blocus, de 1444, les Messins réparèrent et augmentèrent leurs fortifications, et ils donnèrent plus d'énergie encore à leur organisation militaire ; l'artillerie fut mise sur un pied respectable. Mais que pouvaient les efforts d'une simple ville, malgré l'éclat de ses titres, *libre* et *impériale*, contre l'Allemagne d'un côté, la France de l'autre ? Irrésistiblement entraînée vers la France, par la communauté de langage et de mœurs, et par des intérêts politiques que l'on ne comprenait pas généralement encore, mais dont l'action n'était pas moins déjà alors toute puissante, Metz échappa aux fréquents désastres, conséquences de sa situation, en passant, en 1552, sous la domination du roi de France Henri II ; elle revint

Digitized by Google

ainsi au royaume auquel elle avait appartenu sous les chefs des deux premières races de nos rois.

C'est alors que commence véritablement l'histoire militaire de Metz, à la considérer sous le point de vue que je me suis proposé de traiter, celui de l'art de la guerre dans ses rapports avec la fortification.

C'est dans cette même année 1552, que l'empereur Charles-Quint vint mettre le siége devant Metz, défendue par le duc de Guise, l'un des plus illustres généraux d'une époque si fertile en grands hommes de guerre.

Ce prince s'était acquis une grande réputation de valeur et d'habileté; et ce qu'il fit à Metz, sera une éternelle leçon pour tous les militaires qui auront à remplir une semblable tâche.

La place de Metz n'était alors formée que d'une assez mauvaise enceinte, flanquée de tours [1]; dans les parties couvertes par les eaux de la Moselle et de la Seille, elle n'était défendue que par des murailles sans remparts et des fossés très-étroits, et en quelques endroits comblés.

Au mois d'août 1552, le duc de Guise arriva à Metz; il ne se donna pas un moment de repos, et mit tout en ordre pour une vigoureuse défense. Il serait superflu d'entrer dans des détails circonstanciés sur tout ce qu'il fit pour se préparer à une résistance glorieuse; qu'il me suffise de dire que la science moderne ne saurait faire mieux, et qu'elle serait heureuse de faire aussi bien.

Tandis que le duc de Guise se disposait à bien défendre la ville, les deux armées, française et impériale, s'en approchaient chacune de son côté : celle du roi s'assembla à Saint-Mihiel, d'où elle se dirigea sur Verdun; l'armée impériale, campée à Forbach, à douze lieues de Metz, en-

[1] L'époque précise de la construction de la seconde enceinte (celle qui existait du temps de Charles-Quint) n'est pas connue : on croit qu'elle a été élevée pendant les onzième et douzième siècles.

Digitized by Google

voya reconnaître la place le 19 octobre, par quatorze mille hommes et quatre mille chevaux.

Le duc de Guise comptait dans sa garnison trois princes du sang, deux princes de sa maison, cinquante seigneurs, cinq cents gentilshommes avec leur suite, et cinq mille hommes de la meilleure infanterie de France.

A l'approche de l'ennemi, il avait fait entrer dans la ville toutes les ressources en vivres du voisinage; rompre tous les moulins à trois lieues à la ronde; brûler les villages et les habitations qui pouvaient faciliter les attaques : tristes et fatales nécessités de la guerre, Messieurs! et si je les rappelle, c'est pour que l'on n'oublie pas que la réputation de force de la place de Metz a suffi pour éloigner d'elle, dans ces derniers temps, de pareils fléaux; et que si quelques gênes, et pour parler franchement, si des servitudes frappent très-modérément aujourd'hui, sur un petit nombre de citoyens, ces gênes, ces servitudes sont instituées pour le salut de tous; et il y aurait injustice et ingratitude à le méconnaître!

Le duc de Guise divisa l'enceinte par quartiers, dont chacun avait son commandant particulier; il fit remparer les murailles, élever des retranchements successifs sur tous les points où il prévoyait que l'on pourrait faire brèche; de sorte que l'assiégeant qui avait une artillerie nombreuse et qui, sur plusieurs points, avait ouvert l'enceinte, était fort étonné de trouver successivement de nouveaux obstacles à vaincre.

Charles-Quint, accablé des pertes continuelles qu'éprouvait son armée, dont on estime qu'un tiers avait péri, tant par les combats que par le froid et les maladies, voulait tenter un dernier effort pour emporter la place d'assaut; mais son conseil lui objecta d'une part l'épuisement et le découragement de ses troupes, de l'autre la bonne contenance et la bravoure de la garnison, la force des retran-

Digitized by Google

chements qu'elle avait élevés en arrière des brèches ; et il dut se rendre à des raisons aussi évidentes. Néanmoins, il fit ranger son armée en bataille devant les brèches, et il vint lui-même au milieu de ses soldats pour les exciter par sa présence ; mais cette démonstration ne servit qu'à le convaincre de la vérité de l'opinion de son conseil, sur les dispositions respectives de ses troupes et de celles qui défendaient Metz ; enfin, malgré son désespoir, le siége fut levé le 26 décembre, et la tranchée abandonnée le surlendemain. Il y avait soixante-cinq jours que la place était investie, et quarante-cinq jours que les batteries avaient commencé de tirer.

Tel fut le dénouement du siége de Metz, un des plus célèbres des derniers siècles, et peut-être le seul où l'on n'ait point donné d'assaut, quoiqu'il y eût plusieurs grandes brèches praticables.

L'armée de l'empereur devant Metz était forte de cent mille hommes d'infanterie, douze mille de cavalerie, Allemands, Espagnols et Italiens ; sept mille pionniers tirés des Pays-Bas et de la Bohême ; elle avait cent quatorze pièces d'artillerie, presque toutes de gros calibre ; des approvisionnements prodigieux de poudre et de projectiles, et une abondance de toutes les nécessités de la vie telle qu'il ne s'en était jamais vu pour une armée faisant une campagne d'hiver. C'est avec une poignée de soldats français, aidés de bourgeois courageux et dévoués, que le duc de Guise soutint pendant soixante-cinq jours les efforts opiniâtres d'une telle armée, commandée par le plus redoutable potentat de l'Europe, et qu'il le força à une honteuse retraite.

Ce n'est pas à une faible voix comme la mienne qu'il appartient de célébrer le héros dont la défense de Metz n'est qu'une épisode de sa glorieuse vie ; j'emprunterai à un homme illustre des temps modernes, l'appréciation des

Digitized by Google

talents déployés par le général français dans cette mémorable défense.

« On ne peut trop admirer, dit Carnot, la conduite du » duc de Guise, pendant tout le cours de cette défense, sa » prévoyance, son activité, son talent à encourager les » troupes. Il entretenait surtout l'émulation par des sorties » petites, mais continuelles, où les différents chefs de ces » expéditions partielles cherchaient à se signaler et à se » surpasser les uns les autres. »

Comme ingénieur militaire, qu'il me soit permis d'ajouter, Messieurs, que les petites sorties, si fréquemment mises en usage dans ces belles défenses de place qui ont jeté tant d'éclat sur l'histoire militaire du seizième siècle, ne sont pas seulement une cause d'émulation pour les garnisons; mais qu'elles doivent être considérées comme l'un des principaux moyens de la défense des forteresses, grandes ou petites.

Jusqu'en 1556, la ville de Metz ne fut agitée que par quelques conspirations; la plus fameuse fut celle dont le chef était le gardien d'un couvent de Cordeliers, et qui a fourni à un grand artiste, notre collègue, le sujet d'un de ses meilleurs tableaux [1].

Cependant, la garnison espagnole, de Thionville, ne cessait de faire des incursions dans le pays messin; et le duc de Guise, pour la châtier de ces insultes, vint mettre le siége devant cette place le 14 avril 1558. Elle fut prise d'assaut le 23 juin, après une défense opiniâtre.

Montluc, qui fut, après le duc de Guise, le principal acteur de ce siége mémorable, le décrit avec beaucoup de détail dans ses commentaires, l'un des plus beaux livrés que l'on ait jamais faits sur la guerre.

[1] Il est inutile de dire aux Messins que ce grand artiste est M. Maréchal, dont toute la France admire les œuvres, et qui s'est fait une réputation européenne par ses pastels et par ses peintures sur verre.

Digitized by Google

C'est vers cette époque que la citadelle de Metz fut commencée ; elle ne fut achevée qu'en 1562.

Sous les règnes successifs des trois fils de Henri II, la cité messine eut de légères velléités d'indépendance, tout en restant fidèle à ses princes qu'elle regardait plutôt comme ses protecteurs que comme ses maîtres ; et plus tard, elle se déclara franchement pour Henri IV. Depuis 1563 jusqu'à la fin du règne de ce vaillant roi, aucun nouvel ouvrage ne fut ajouté aux fortifications de Metz, et les travaux exécutés pendant cette période n'eurent d'autre objet que d'entretenir et de consolider les murailles de l'enceinte. On commença, toutefois, le revêtement du retranchement de Guise qui ne fut achevé que du temps de Vauban, et que l'on restaure complétement aujourd'hui : car ce nom glorieux est resté à toute cette partie du rempart du corps de place qui sépare la basse Moselle de la basse Seille.

Le pays messin, quoique possédé de fait par les rois de France, ne fut cependant incorporé au royaume qu'en 1648, par le traité de Westphalie. Jusqu'à cette époque, le rôle de Metz ne fut pas sans importance dans les guerres qui eurent lieu sur la frontière d'Allemagne ; Henri IV y vint en 1603, et il ne serait peut-être pas difficile de rattacher le voyage du bon roi à ses vastes projets politiques sur l'Allemagne, et dont sa funeste mort empêcha seule la réalisation.

Louis XIII vint aussi à Metz dans sa campagne de 1631 ; il fit de cette place la base de ses opérations contre les Impériaux ; et si les événements du règne de ce roi, qui eut de très-grandes qualités militaires, n'ont pas fait jouer à la place de Metz un rôle bien actif, on peut cependant juger de l'importance que l'on attachait à cette forteresse, par les efforts que fit le cardinal de Richelieu pour en enlever le gouvernement au duc d'Epernon, dont la fidélité lui était suspecte.

Digitized by Google

N'est-il pas permis de supposer que Louis XIII songeait, comme son illustre père, à porter la frontière française au Rhin, et qu'on y préludait par l'occupation de la Lorraine et par la démolition du grand nombre de petites places fortifiées qui couvraient le pays ; places qui eussent obligé le roi à diviser ses forces pour y mettre des garnisons. C'est là, selon moi, le plus sûr indice des projets de conquête du roi Louis XIII sur les provinces rhénanes.

Mais c'est surtout sous Louis XIV que l'importance militaire de Metz a été complétement appréciée ; et je ne crois pas pouvoir mieux faire que de rappeler ce que Turenne disait au roi dans un mémoire sur la ville de Metz : je le citerai textuellement, parce qu'il contient d'excellentes choses, et parce que je ne suis pas assez osé pour changer un mot aux paroles d'un si grand homme.

« Il faut trouver à l'extrémité d'un vaste état, la grandeur des revenus, l'abondance des provisions et des vivres, un peuple nombreux, des dépôts de tout genre qui puissent suppléer aux vides qui surviennent dans ceux du roi ; il n'y a aucun lieu dans le royaume à qui l'application de ces principes convienne mieux qu'à la ville de Metz.

» Elle couvre à la fois les évêchés, la Lorraine et une partie de la Champagne ; elle empêche l'ennemi, quelque supérieur qu'il soit, de pouvoir tenir des quartiers et de faire aucun établissement solide dans ces trois provinces, et par conséquent garde le revers de l'Alsace du côté des Vosges.

» Metz est l'entrepôt général et la place d'armes pour les armées de la Moselle et qu'on veut porter dans l'empire par le Bas-Rhin. Elle fait la plus courte, la meilleure et même la seule communication de la Flandre et du Hainaut, avec l'Alsace et les armées du Rhin. Elle contient toutes les munitions de guerre et de bouche pour

Digitized by Google

» verser sur les armées de la droite et de la gauche. Metz » peut seule servir de ressource dans le malheur, et après » des batailles perdues, pour recueillir une armée, secourir » tous les pays voisins, et protéger derrière soi toutes les » communications.

» Cette place seule, dans l'état où elle pourrait être, » serait capable d'arrêter les forces réunies de l'empire, » de donner par là les moyens, ou de faire usage de toutes » les ressources, ou au moins de faire une paix suppor- » table dans les plus graves adversités. Elle peut en même » temps aider et faciliter les plus grandes entreprises. »

Le mémoire dont ces lignes sont tirées fut remis par Turenne à Louis XIV, lorsqu'après la conquête de la Franche-Comté ce prince vint à Metz. Le roi l'envoya à M. le Prince (le grand Condé), qui était alors en Flandre, et lui en demanda son avis sans nommer l'auteur. Condé répondit au roi; qu'au style et à la solidité de cet écrit, il ne pouvait l'attribuer qu'à M. de Turenne; qu'il se faisait honneur de penser comme lui et de souscrire à son opinion.

M. de Vauban dit à cette occasion, que les autres places du royaume couvraient les provinces, mais que Metz couvrait l'état; et que pour accélérer la fortification entière de cette place, il faudrait que tout bon français y apportât une hottée de pierre et de terre.

Les témoignages de tous ces grands hommes ne peuvent laisser aucun doute sur l'importance de Metz et sur l'excellence de sa situation. Ils furent dignement appréciés par Louis XIV et par son successeur, ainsi qu'on le verra dans la suite de ce discours.

Messieurs, c'est que les vérités militaires, comme les autres vérités, sont de tous les temps; et, en effet, de nos jours, les commissions de défense, composées de nos plus illustres généraux, ont jugé l'importance militaire de Metz ainsi que l'avaient fait Turenne, Condé et Vauban.

Digitized by Google

Située au confluent de la Moselle et de la Seille, nœud d'un grand nombre de communications, et forcément, dans un avenir peu éloigné, point de passage du chemin de fer qui reliera Paris au nord de l'Allemagne, et à l'Allemagne centrale par Sarrebruck et Manheim, Metz est encore aujourd'hui la grande place de dépôt et le principal point d'appui des forces mobiles destinées à agir entre la Meuse et le revers occidental des Vosges.

Je vais, Messieurs, par le récit succinct de quelques faits historiques, et en quelque sorte modernes, achever de mettre ces vérités dans tout leur jour.

Je passe sous silence les événements militaires peu importants qui eurent lieu en 1643, 1646, 1659, 1663 et 1673, et où cependant la place de Metz servit de point d'appui et de base d'opérations aux armées françaises agissant sur la frontière d'Allemagne et de Lorraine.

En 1675, Louis XIV, étant abandonné de tous ses alliés et voyant ses frontières menacées, fit augmenter en toute hâte les fortifications de Metz. C'est dans cette même année, qu'après une tentative inutile du prince d'Orange pour se joindre au duc de Lorraine qui marchait sur Metz, le roi envoya le maréchal de Créqui pour observer ce dernier. Battu à Consarbruck, Créqui se sauva, lui sixième, pour se jeter dans Trèves. Les troupes qui échappèrent à cette déroute se réfugièrent, les unes à Thionville, les autres à Metz.

Je m'étendrai davantage sur la campagne de 1677, parce qu'elle est une des plus brillantes de cette époque, et aussi, parce que les faits qui la signalent à l'attention des militaires se sont passés à peu près sur le terrain qui a été choisi, en 1844, pour être le théâtre des belles manœuvres du corps d'opérations de la Moselle.

En 1677, l'immense importance de la place de Metz se révéla dans la guerre que soutint le même maréchal de

Digitized by Google

Créqui contre l'armée impériale aux ordres du duc de Lorraine. Celui-ci, parti des bords du Rhin, prit d'abord position sur la Sarre. Après divers mouvements assez confus des deux partis, l'armée impériale, forte de plus de quarante mille hommes, campée sur la côte de Delme, marcha vers Nomeny. Le maréchal vint d'abord s'établir sur les hauteurs de Ménils et de Froidmont, le quartier général à Bouxière, et fit occuper les hauteurs de Nomeny par la cavalerie; puis il se rapprocha bientôt des ennemis en prenant position sur la hauteur de Morville-sur-Seille, en laissant des troupes vers Pont-à-Mousson.

Les impériaux tentèrent vainement de forcer cette position, et les deux armées restèrent en présence pendant plusieurs jours. Enfin, le duc de Lorraine descendit sur Metz par la rive droite de la Seille, pour s'établir à Fleury et à Pouilly, pendant que le maréchal de Créqui descendait par la rive gauche pour venir camper dans la plaine de Montigny et de Saint-Privat, ayant son quartier-général à la cense de Bradin.

Ce mouvement se continuant, les Impériaux se dirigèrent sur Vallière et Grimont et allèrent camper sur la Moselle, leur droite à Argancy et leur gauche tirant vers Sainte-Barbe. En même temps le maréchal de Créqui passa la Moselle et la Seille à Metz, où il laissa ses gros bagages, et vint prendre position dans la plaine d'Hagondange, d'où il menaçait de tourner l'armée du duc de Lorraine. Il fit, de là, un gros détachement pour aller passer la Moselle à Thionville et attaquer un convoi des Impériaux qui devait passer à Kœnigsmaker. Le convoi fut enlevé, sans avoir été secouru par le duc de Lorraine, qui se retira par Vry, Freistroff (sur la Nied), et Grindorff où il établit son camp. Par suite de cette retraite, Créqui, après avoir repassé la Moselle à Metz et la Seille sur les ponts qui avaient été jetés entre Metz et Magny, vint camper depuis Merci-le-

Digitized by Google

Haut jusqu'à la Scille ; de là, il marcha sur Vry et Freistroff, où il battit l'arrière-garde ennemie.

Le duc de Lorraine ayant continué sa retraite sur la basse Moselle, prit position à Besche, fit établir un pont sur cette rivière à Remich, ce qui obligea le maréchal de Créqui à la repasser lui-même à Thionville et à se poster dans la plaine de Cattenom, d'où il suivit pas à pas l'armée impériale jusque sur la Meuse.

Le résultat de cette belle campagne, où la place de Metz joue le principal rôle, par l'appui et la facilité qu'elle donna aux mouvements du général français, fut d'empêcher la jonction du duc de Lorraine et du prince d'Orange qui faisait alors le siége de Charleroi, et de tellement ruiner l'armée impériale qu'elle fut dans la nécessité de retourner sur le Rhin. Le maréchal de Créqui la suivit de près, et dans cette poursuite la place de Metz lui fut encore d'une grande utilité.

Je laisse de côté, Messieurs, des campagnes moins heureuses, mais où Metz cependant fit sentir son utile et salutaire influence, soit par les secours qu'elle portait sur les différents points occupés par l'armée française, soit par la résistance passive qu'elle opposait aux mouvements agressifs des alliés sur la frontière du nord-est du royaume, et qui les tenait à distance respectueuse de ses remparts.

Au commencement de 1705, les ennemis ayant un grand nombre de troupes en quartier d'hiver sur la Moselle, firent des préparatifs pour entrer en France de ce côté : maîtres de Traerbach, ils ne voyaient que Thionville qui pût s'y opposer. Ils se proposaient de l'assiéger pour s'emparer ensuite de Metz, passer en Lorraine et pénétrer dans le Royaume. A cet effet, soixante mille hommes furent rassemblés sur la Moselle sous les ordres du duc de Malbourough.

Le maréchal de Villars, qui lui fut opposé, après avoir pris diverses mesures de sûreté, ayant à soutenir également

Digitized by Google

trois places de première ligne, Luxembourg, Thionville et Sarrelouis, séparées par des pays très-difficiles, se posta de manière à être à portée de les secourir, principalement Thionville et Sarrelouis; il vint en conséquence occuper une belle position auprès de Sierck, ayant sa gauche sur une hauteur appelée Kœnigsberg, à laquelle la tradition populaire a conservé le nom de Camp-de-Villars, et sa droite s'étendant sur les hauteurs voisines, vers le village de Herling et se rapprochant du ruisseau de la Canner: de cette position, qui ne pouvait être attaquée que de front, il établit des communications, d'une part avec Luxembourg, par un pont jeté sur la Moselle; d'autre part avec les troupes postées sur la Nied. Il tirait ses subsistances de Thionville, de Metz et du pays de Luxembourg. Evidemment, la place de Metz était l'appui principal de cette position défensive.

Le duc de Malbourough vint se poster en face de Villars, sur la hauteur d'Apach, s'étendant le long du ruisseau de Manderen, auprès du château de Mensberg. Cette position a conservé dans le pays le nom de Camp-de-Malbourough. L'armée alliée était de cent mille hommes, et par conséquent bien supérieure à l'armée française; Malbourough fit venir tous les ingénieurs de son armée, et sa grosse artillerie, ayant le projet, après qu'il aurait battu Villars, de marcher droit à Metz, d'y faire subsister son armée pendant une partie de la campagne, et tomber ensuite sur Luxembourg. Ce projet échoua devant la ténacité du maréchal de Villars, qui, sans bouger de son camp, obligea Malbourough à se retirer.

Ainsi, une faible armée, en s'appuyant sur les places de première ligne, et ayant Metz pour base d'opérations, tint tête à une armée deux fois plus forte, commandée par un des plus grands généraux de l'époque, et rendit inutiles les immenses et dispendieux préparatifs que les alliés avaient

Digitized by Google

faits pour venir assiéger Metz. Par suite de ce succès, dû aux belles dispositions du maréchal de Villars, l'ordre fut donné au lieutenant-général qui commandait à Metz, de s'emparer du château de Hombourg, qui capitula au moment où un gros corps de secours venait pour en faire lever le siége.

Les campagnes de 1706, 1708, 1709 et 1710 montrèrent encore la grande utilité de la place de Metz; ses habitants entendirent à peine le bruit des armes, et échappèrent à tous les désastres qui mirent alors la France à deux doigts de sa perte.

Cependant, le 16 juin 1712, Growestein, partisan de l'armée de Flandre, vint jusqu'aux portes de Metz; il brûla un grand nombre de villages et de fermes dont il enleva tous les troupeaux; et ce ne fut que le surlendemain que *Pomponius du Refuge,* gouverneur de Metz, lui fit lever le camp, dont le quartier-général était à la Haute-Bévoye.

Jusqu'à la paix d'Utrecht, en 1715, qui suivit d'assez près la bataille de Denain, il ne se passa rien d'important sur la frontière de la Moselle et de la Sarre.

La place de Metz fournit des moyens en hommes et en munitions, pour la prise de Landau, par le maréchal de Villars, et pour le siége de Philisbourg, où le maréchal de Berwick fut tué d'un coup de canon [1].

Si les événements militaires du règne de Louis XIV démontrent l'importance de la place de Metz, les fréquents voyages que fit le grand roi dans cette ville indiquent assez les soins que l'on prenait pour en augmenter la force. Depuis l'époque de son avènement au trône jusqu'en 1676, on construisit différents ouvrages d'assez peu de valeur, on doit le dire. Mais en cette année 1676, Vauban fut chargé de mettre la place en bon état de défense, et elle prit

[1] C'est à cette occasion que Villars dit: Ce diable d'homme a toujours eu du bonheur!

Digitized by Google

bientôt un nouvel aspect. Ce grand ingénieur fit d'abord réparer tous les ouvrages existants qu'il voulait conserver, et il construisit à neuf l'ouvrage à cornes de Chambière, celui de la Citadelle, et un grand nombre de dehors; il donna surtout un soin particulier aux manœuvres d'eau qu'il établit à peu près telles qu'elles sont encore aujourd'hui.

Mais Vauban ne voulait pas laisser cette grande œuvre imparfaite, et dans un admirable mémoire qu'il a rédigé en 1698, il a indiqué avec toute la puissance de son génie, ce qui restait à faire pour donner à Metz la force qu'exigeaient sa situation stratégique et son importance pour la défense du royaume. Ainsi il proposa la construction de la double couronne de Moselle, avec des manœuvres d'eau qui n'ont été que partiellement exécutées, et l'occupation de la hauteur de Belle-Croix, par un grand ouvrage. C'est encore dans ce mémoire de 1698, que Vauban proposa un canal latéral à la Seille, de Marsal à Metz, et la jonction de la Meuse à la Moselle, par un canal passant près de Toul; et il n'a pas tenu à ce grand homme que la ville de Metz ne jouît un siècle et demi plus tôt de voies commerciales qu'elle attend encore aujourd'hui, mais dont il lui est permis d'espérer prochainement soit la réalisation, soit l'équivalent. Qui peut dire jusqu'où se serait élevée la prospérité du pays, si les projets de Vauban avaient été complétement exécutés.

Ce ne fut qu'en 1728 que l'on reprit l'œuvre commencée par Vauban; et Louis XV eut le bonheur de trouver dans Cormontaingne un ingénieur digne de continuer cette œuvre et de faire de Metz un des principaux boulevards du royaume. Je regrette, Messieurs, qu'il ne me soit pas permis d'entrer dans quelques détails qui rendraient sensibles, pour les personnes le moins versées dans l'étude de la fortification, les propriétés précieuses des principaux ouvrages créés ou

Digitized by Google

exécutés par Cormontaingne. Qu'il me suffise de dire que de 1728 à 1751, on y a dépensé 5 280 000 francs. Les mêmes ouvrages coûteraient aujourd'hui dix millions [1].

Après 1751, on ne s'occupa que faiblement des fortifications de Metz, jusqu'en 1755, époque où la France eut à soutenir une guerre qui dura plusieurs années, ce qui fit suspendre les travaux. Ils n'ont été sérieusement repris que sous la restauration, et surtout depuis la révolution de 1830.

[1] Voici les époques de la construction des principaux ouvrages exécutés à Metz par le célèbre Cormontaingne:

De 1728 à 1731, la double couronne de Moselle.
De 1731 à 1745, la double couronne de Belle-Croix.
De 1732 à 1739, les contremines de Belle-Croix.
De 1732 à 1736, la pièce (47), lunette flanquant la gauche du fort Belle-Croix.
De 1735 à 1736, la pièce (167), ouvrage couvrant l'écluse des Arêtes par laquelle la Seille entre dans les fossés de la place.
De 1733 à 1736, le Pâté (152), redoute noyée dans l'inondation de la Seille.
De 1736 à 1740, la courtine (123), à gauche du bastion de la porte Mazelle.
De 1739 à 1740, l'écluse (173), près de la porte Mazelle.
De 1739 à 1749, la contregarde (179), en avant du bastion Mazelle.
De 1740 à 1745, les fronts (22-23) et (23-24) dits fronts St-Thiébault.
De 1740 à 1741, l'écluse (102), par laquelle la Seille entre dans la ville.
En 1740, le quai de la Seille, le pont (101), la porte St-Thiébault et ses ponts.
De 1741 à 1751, la pièce (121) couvrant l'écluse (173).
De 1741 à 1747, partie du bastion (26) à droite de la porte St-Thiébault et courtine adjacente jusqu'à la tour Serpenoise.
De 1741 à 1745, l'écluse Serpenoise (109).
De 1741 à 1747, reconstruction des anciens bastions (28), angle sud de la Citadelle, et (108) aujourd'hui (32), angle ouest de la Citadelle.
De 1741 à 1751, l'escarpe de la rampe de l'Esplanade.
En 1745, la digue du Saulcy.
De 1745 à 1746, le pont des Basses-Grilles.
De 1746 à 1750, travaux divers aux manœuvres d'eau.

Digitized by Google

Pendant le reste du règne de Louis XV, le théâtre de la guerre s'éloigna de Metz.

Dès le commencement des guerres de la révolution, la place de Metz reprit son importance comme point d'appui, pour les armées actives qui eurent à manœuvrer sur la frontière du nord-est du royaume, et elle contribua beaucoup au non succès de la grande invasion de 1792, par la première coalition.

A cette époque, la place de Metz était couverte, au nord, par les places de Longwy, de Thionville; et à l'est, par celles de Sarrelouis, Phalsbourg et Bitche.

La grande armée autrichienne et prussienne, réunie pour pénétrer en France par le pays de Luxembourg, ayant cette forteresse pour point d'appui, s'avança sur une ligne étendue, la droite marchant sur Carignan sur la Meuse, le centre sur Longwy, et la gauche sur Thionville, en se prolongeant jusque vers Sarrelouis.

Le maréchal Luckner, commandant la petite armée chargée de la défense de cette frontière, avait d'abord pris position entre Thionville et Longwy, pour s'opposer à la marche des Prussiens; mais son infériorité numérique ne lui permettant pas de tenir à Fontoy, le meilleur poste qu'il pût prendre, il vint à Richemont sur l'Orne, qui est une position offensive contre Metz et nullement défensive; aussi l'abandonna-t-il bientôt, pour se retirer en arrière de Metz, entre la Seille et la Moselle, dans la plaine de Frescati.

Cependant, on s'était hâté de mettre les places de la frontière en état de défense, et notamment celle de Metz. L'inondation de la Seille fut tendue; le front de la Citadelle fut renforcé par la lunette d'Arçon; on éleva des ouvrages dans l'île du Saulcy, et la lunette Chambière fut construite.

Longwy et Verdun succombèrent peu honorablement; mais l'ennemi échoua devant Thionville. Il ne fit aucune

Digitized by Google

entreprise sérieuse sur Metz, qui était le pivot et l'appui des opérations de Luckner et de Kellermann et un excellent point d'observation contre la marche aventurée du roi de Prusse. Celui-ci, obligé d'opérer par sa droite pour marcher sur Châlons, par un pays difficile, trouva à Valmy, le terme de ses succès éphémères, et l'on ne peut nier que dans cette première campagne, origine de tant de hauts faits, la place de Metz n'ait eu une influence décisive sur le désastre de l'armée prussienne.

Bientôt, Verdun et Longwy furent repris; le blocus de Thionville fut levé et le territoire français entièrement délivré de la présence des ennemis.

En 1793, de nouvelles tentatives furent faites par les Autrichiens sur la Sarre; Custine les déjoua, en s'appuyant sur les places de Thionville et de Sarrelouis, et en occupant une bonne position à Bouzonville. La place de Metz donnait une grande force à cette disposition défensive.

Peu de temps après, le théâtre de la guerre s'étant établi dans des contrées éloignées, la place de Metz cessa d'être la gardienne de notre frontière du nord-est, et les armées françaises ne firent plus que la traverser pour aller au loin chercher des champs de bataille et remporter des victoires.

Je disais tout-à-l'heure, Messieurs, que les travaux défensifs de la place de Metz, suspendus avant la fin du règne de Louis XV, n'avaient été sérieusement repris que sous la restauration. Cependant cette période a été marquée par quelques constructions qui méritent d'être rappelées. Ainsi, on a construit:

En 1795, l'aqueduc conduisant les eaux dans les fossés du Fort-Moselle.
En 1792, la lunette Chambière.
En 1793, les ouvrages en terre du Saulcy.
En 1814, la lunette Rogniat.
En 1815, la lunette Miollis.

Il est bon d'ajouter que, pendant le même temps, les

Digitized by Google

travaux d'entretien furent un peu négligés; et cela s'explique jusqu'à un certain point. Les conquêtes de la république et de l'empire avaient effacé Metz du nombre des places frontières, et il semblait qu'elle ne dût avoir désormais aucun rôle à jouer dans la défense de la France. Mais la guerre a ses hasards; et dès 1813, l'on pût regretter qu'une place aussi importante eût été négligée pendant de longues années, malgré les instances réitérées des officiers du génie qui demandaient encore dans le courant de cette funeste année, que l'on mît Metz à l'abri de tous les événements.

Les désastres de 1814 ne tardèrent pas à faire reconnaître la justesse de ces conseils patriotiques. Dès le commencement de cette année, la place de Metz recueillit les malheureux débris de la grande armée. Malgré l'état déplorable où les maladies et toutes les misères de la guerre avaient mis cette garnison, l'ennemi osa à peine faire le blocus de la place; et l'on ne doit pas oublier que durant ce blocus, la garde nationale a constamment fourni près de deux cent cinquante hommes journellement de garde sur les remparts et coopérant aux nombreuses sorties qui furent faites sur les troupes du blocus.

Dans la courte guerre de 1815, le rôle de Metz a encore été assez important, tant pour l'entrée en campagne que pour les dispositions préparatoires du plan de l'empereur Napoléon, opération qu'un juge très-compétant (M. le général Jomini) signale comme une des plus remarquables de sa vie militaire. Neuf corps d'infanterie et de cavalerie, cantonnés depuis Lille jusqu'à Metz, durent, par des marches habilement dérobées, se concentrer devant Charleroi, au même instant où la garde impériale, partie de Paris, y arriverait. Ainsi, Metz a couvert et facilité le mouvement de concentration de la droite de l'armée, en justifiant les paroles de Turenne que j'ai eu l'honneur de rappeler :

Digitized by Google

Metz fait la plus courte, la meilleure et même la seule communication de la Flandre et du Hainaut, avec l'Alsace et les armées du Rhin.

Dans cette campagne de 1815, Metz fut à peine bloquée, et sa force d'inertie suffit pour obliger l'ennemi à respecter cette place.

Les traités qui ont été la conséquence de l'invasion de 1815 ont non-seulement rendu à la place de Metz son ancienne importance, mais ils l'ont considérablement augmentée. Aussi, le gouvernement royal, sous la restauration, mais plus particulièrement sa majesté Louis-Philippe, ont beaucoup fait pour donner à cette belle place toute la force dont elle est susceptible pour la rendre, s'il est permis de parler ainsi, *inassiégeable*.

De 1816 à 1830, on a dépensé, aux fortifications de Metz, un million deux cent quatre-vingt mille francs; et de 1830 à 1845, un million quatre cent cinquante mille francs [1].

A toutes les époques, les bâtiments militaires s'élevaient en même temps que les fortifications, comme leurs utiles et indispensables auxiliaires; et à mesure que les fortifications

[1] Voici les principaux travaux exécutés pendant ces deux périodes:

De 1818 à 1820, on a fermé la brèche de l'Esplanade.

De 1820 à 1825, on a construit la lunette de la Cheneau.

En 1831, on a fait la nouvelle porte du pont des Morts.

De 1832 à 1836, on a coupé les branches de l'ouvrage à cornes de la Citadelle et beaucoup amélioré cet ouvrage.

De 1833 à 1837, on a construit l'écluse de sortie de la Seille, refait le pont de la porte Sainte-Barbe, réparé la digue de Wadrineau et réparé les escarpes de Belle-Croix.

De 1834 à 1835, on a construit le grand pont de la Citadelle.

De 1838 à 1844, on a exécuté les beaux ouvrages du Pontiffroy, refait les ponts de la porte Saint-Thiébault, réparé les maçonneries du Fort-Moselle, mis toute l'enceinte en bon état, et reconstruit tous les ponts de la porte de France.

Digitized by Google

prenaient de l'extension, un progrès analogue avait lieu dans les casernes, dans les magasins, et dans tout ce qui constitue les établissements militaires d'une grande place [1].

Pendant la révolution, les bâtiments militaires de Metz ont été assez mal entretenus; la restauration n'a guère été plus soigneuse; et ce n'est que depuis 1830 que le gouvernement est entré largement dans une voie d'amélioration dont on ressent déjà les effets.

Il a consacré, de 1830 à 1845, trois millions et demi, soit à des travaux neufs, soit à d'importantes améliorations

[1] Aucune place, en Europe, n'est aussi riche que Metz en bâtiments militaires de tout genre. On en compte près de 150. Voici l'époque de la construction de quelques-uns des plus importants:

Sous Henry II, le magasin au blé de la Citadelle.
Sous Louis XIV, le magasin à poudre de la Citadelle.
De 1726 à 1731, la caserne Coislin.
De 1727 à 1728, la caserne de la Basse-Seille.
De 1728 à 1730, la caserne d'infanterie de Chambière.
De 1732 à 1738, la caserne d'infanterie du Fort-Moselle.
En 1733, le magasin à poudre du fort Belle-Croix.
En 1736, la caserne de cavalerie de Chambière.
En 1738, la manutention.
De 1738 à 1739, le magasin à poudre de l'arsenal.
De 1738 à 1739, le pavillon des Fours.
En 1739, le pavillon St-Simon au Fort-Moselle.
De 1740 à 1742, le magasin aux fourrages.
En 1742, la caserne de cavalerie du Fort-Moselle, — la prison militaire, — la grande écurie (12) du Fort-Moselle.
En 1753, la caserne de la Haute-Seille.
De 1774 à 1776, l'hôpital militaire.
En 1781, le manége Chambière, — le magasin à la paille.
En 1782, le magasin au blé du Fort-Moselle.
En 1783, le magasin à poudre St-Thiébault.
De 1833 à 1845, la caserne, à l'épreuve, du génie, et l'école régimentaire de cette arme.
En 1841, quatre écuries au Fort-Moselle, pour cinq cents quarante-quatre chevaux.
De 1842 à 1843, le moulin de la Basse-Seille.

Digitized by Google

aux bâtiments militaires, et presque toute cette dépense a été employée à accroître le bien-être des soldats [1].

[1] Il ne sera peut-être pas sans intérêt, sous le point de vue historique, de faire connaître les sommes dépensées aux travaux militaires de Metz (pour le génie, bien entendu) aux différentes époques pour lesquelles il a été possible de recourir à des documents certains et authentiques :

	DÉPENSE totale par règne (a).		DÉPENSE moyenne annuelle.	
	Fortifications.	Bâtiments militaires.	Fortifications.	Bâtiments militaires.
	fr.	fr.	fr.	fr.
Louis XV, de 1716 à 1773 (58 ans).....	6080000	2670000	104800	46000
Louis XVI, de 1774 à 1791 (18 ans).....	550000	785000	30000	43600
République, de 1792 à 1799 (8 ans).....	905000	230000	113100	28500
Consulat, de 1800 à 1803 (4 ans).....	230000	250000	57500	62500
Empire, de 1804 à 1813 (10 ans).....	280000	560000	28000	36000
Empire (*b*), 1814 (1 an).	120000	43000	120000	45000
Empire (*b*), 1815 (1 an).	190000	15000	190000	15000
Louis XVIII, de 1816 à 1824 (9 ans).....	820000	1005000	91000	111700
Charles X, de 1825 à 1829 (5 ans).....	460000	370000	92000	74000
Louis-Philippe Ier, de 1830 à 1845 (16 ans).	1463000	3300000	91600	206300
Totaux (130 ans)...	11100000	9230000		
Total général....	20330000			

(a) On laisse les sommes indiquées par les comptes de chaque époque.

(b) Les dépenses de 1814 et 1815 se rapportent presqu'entièrement au gouvernement impérial.

Digitized by Google

Un fait récent se rattache à l'histoire militaire de Metz ; c'est la réunion du corps d'opérations de la Moselle et le simulacre de siége exécuté en 1844, sous les ordres de S. A. R. monseigneur le duc de Nemours. Je n'ai pas besoin de rappeler, Messieurs, que les travaux du siége ont été dirigés de manière à donner à l'armée un utile et trop rare enseignement ; et sans que l'on soit jamais sorti de la réserve qu'imposaient d'une part la sûreté de la place, et d'autre part la présence des nombreux officiers étrangers qui ont assisté à ce siége fictif [1].

[1] Voici l'état des principaux officiers qui faisaient partie du corps d'opérations de la Moselle.

Etat-major général.

S. A. R. Monseigneur le duc de Nemours, commandant en chef.
M. le maréchal-de-camp Aupick, chef d'état-major général.
M. le maréchal-de-camp de Bouteiller, commandant de l'artillerie.
M. le colonel Bergere, commandant le génie.
M. Roux, intendant militaire.

Division d'observation.

M. le lieutenant-général baron Achard, commandant.
M. le colonel de Brauvilliers, chef d'état-major.
M. le maréchal-de-camp Levasseur, commandant la première brigade d'infanterie.
M. le maréchal-de-camp Guillabert, commandant la deuxième brigade d'infanterie.
M. le maréchal-de-camp Boyer, commandant la cavalerie.

Corps de siége.

M. le maréchal-de-camp Duhot, commandant l'infanterie.
M. le maréchal-de-camp baron Pron, commandant l'artillerie.
M. le lieutenant-colonel Lendy, commandant le génie.
M. le chef d'escadron Mocquard, commandant l'artillerie à l'attaque de droite.
M. le chef de bataillon Fontaine, commandant le génie à l'attaque de droite.
S. A. R. Monseigneur le duc de Montpensier, chef d'escadron, commandant l'artillerie de l'attaque de gauche.

Digitized by Google

Mais ce que je crois devoir dire, Messieurs, c'est que le patriotisme de nos princes n'a pas voulu que ce siége fictif eût pour dénouement la prise de la place ; le duc de Nemours et le duc de Montpensier n'ont pas voulu que l'auréole de gloire de Metz la vierge fût obscurcie par le semblant d'une défaite ; ils n'ont pas voulu que, même dans les jeux de la guerre, l'on pût dire à Metz du duc de Guise, à Metz qui a vu passer loin de ses murs les armées coalisées de toute l'Europe, à Metz renforcée depuis 1830, par de beaux et bons ouvrages : *Væ victis!* La cité messine ne peut qu'être reconnaissante de cette nationale pensée.

Me voilà arrivé au terme d'un récit que j'ai été obligé de resserrer souvent, et que je crains cependant d'avoir rendu trop long : je n'ajouterai plus qu'un mot.

Nous sommes à une époque, Messieurs, où une ville telle que celle-ci, qui jouit d'une antique origine, qui a eu de grandes et glorieuses destinées, ne doit plus se contenter

M. le chef de bataillon de Briey, commandant le génie de l'attaque de gauche.

Défense de la place.

M. le maréchal-de-camp de Lasborde, commandant.
M. le colonel Hennocque, commandant l'artillerie.
M. le lieutenant-colonel Vincenot, commandant le génie.

Division de Secours.

M. le lieutenant-général comte d'Houdetot, commandant.
M. le lieutenant-colonel Michaud, chef d'état-major.
M. le maréchal-de-camp Mangin, commandant la première brigade d'infanterie.
M. le maréchal-de-champ Thierry, commandant la deuxième brigade d'infanterie.
M. le maréchal-de-camp Regnault, commandant la cavalerie.

Brigade de renfort (cavalerie).

M. le maréchal-de-camp Y. de Résigny, commandant.

Digitized by Google

d'être Metz la noble, Metz la forte, Metz l'invincible : à ces titres magnifiques, qu'elle joigne aujourd'hui l'illustration que donnent les sciences, les arts et l'industrie ; qu'elle prenne sa part des merveilles dont le génie de l'homme couvre le sol de la France ; qu'elle sache en jouir avec une sage intelligence, et elle contribuera ainsi à accroître la gloire et la puissance de notre patrie, en même temps que son propre bonheur !

Digitized by Google

COMPTE-RENDU

DES

TRAVAUX DE L'ACADÉMIE ROYALE,

Pendant l'année 1844-1845,

PAR M. DE SAINT-VINCENT, SECRÉTAIRE.

MESSIEURS,

Appelé à rendre compte des travaux de l'Académie, j'ai oublié tout ce que cette mission a de difficile et de périlleux, entraîné que je me sentais vers une tâche entièrement conforme à mon penchant et à mes affections.

Trop souvent, à notre époque, l'esprit est affligé du spectacle d'une polémique irritante ; les forces sociales s'épuisent dans des luttes stériles et envenimées ; l'intelligence fait la guerre à l'intelligence. Elles sont donc rares et heureuses les occasions où il est permis de rendre à chacun la justice qui lui est due, de se complaire dans le compte et l'examen des richesses intellectuelles que nous possédons au milieu de nous. Et il est consolant de le dire, malgré que dans ces occasions la critique soit amie et l'appréciation bienveillante, elles n'en sont peut-être que plus vraies et plus exactes. Car on s'est trop habitué dans un temps à regarder le dénigrement comme une lumière, l'impuissance

Digitized by Google

comme une force, le dédain comme une supériorité. Non, Messieurs, non. La nature de l'homme est partout riche et puissante. La récompense que Dieu a attachée à la loi du travail ne faillit pas. La terre fournit à celui qui la prépare des trésors qui ne s'épuisent jamais, et le champ de l'intelligence n'a pas désappris à devenir fécond chaque fois qu'il est cultivé par un esprit droit et laborieux.

Ce que nous venons de dire eût été pleinement démontré par une analyse substantielle des travaux de l'Académie. Désespérant d'y atteindre, nous y avons substitué une méthode moins satisfaisante, mais plus facile, et pour laquelle la nécessité peut servir d'excuse. Le naturaliste qui rapporte de pays lointains une riche cargaison de plantes, n'essaie pas, dans sa description, de rendre le gracieux des formes, l'éclat et la pureté des couleurs, la douceur du parfum. Ses efforts seraient stériles, et il ne donnerait que des idées fausses et incomplètes. Il se contente donc de fournir une nomenclature exacte, mais froide et laconique, et qui garde le secret des beautés qu'on voudrait surtout connaître. C'est aussi ce que nous ferons; nous nous bornerons à donner une nomenclature, un simple catalogue. Mais bien que ce ne soit en quelque sorte qu'un inventaire, veuillez l'écouter avec patience. Plus il sera long, moins il devra vous fatiguer; car c'est celui de vos richesses, celui des produits intellectuels de cette cité.

Personnel et administration.

La mort nous a enlevé M. de Vellecourt, associé-libre, qui a récemment terminé une existence ornée de glorieux souvenirs.

M. le docteur Maillot, reçu cette année, a quitté Metz peu de mois après son admission. Nous ne l'avons connu

Digitized by Google

que pour apprécier le vide que sa science et l'aménité de son caractère ont laissé parmi nous.

Des changements de résidence ont également éloigné plusieurs autres de nos collègues : MM. Reverchon, ingénieur des mines ; Livet, capitaine du génie ; de Puymaigre, et Culmann, colonel d'artillerie. Nous espérons que cette séparation sera uniquement provisoire et que ces membres rentreront plus tard dans le sein de l'Académie, à laquelle ils restent toujours unis par le titres d'associés-libres non-résidents.

C'est ainsi que nous avons été heureux de voir reparaître parmi nous, après une absence de plusieurs années, M. le docteur Scoutetten, célébrité médicale, depuis longtemps avantageusement classée dans le monde scientifique.

L'Académie a en outre admis comme membres titulaires : M. André, agronome plein de zèle et de connaissances ; M. Vincenot, lieutenant-colonel du génie, honorablement connu à Metz depuis nombre d'années, et M. Piot, ingénieur des mines, admis aussitôt son arrivée dans nos murs. Quant à ce dernier, une nomination si empressée, distinction tout-à-fait insolite, a, vous le comprenez, besoin d'être motivée par des titres et une capacité hors ligne. En effet, M. Piot, sorti le premier de l'école polytechnique, entré ensuite à l'école des mines, y a été jugé d'une aptitude assez remarquable pour terminer en deux années un cours d'études dont la durée est triennale ; et après avoir ainsi passé une année de moins à l'école, il en est cependant sorti le premier, non-seulement de sa promotion, mais encore de celle qui l'avait précédé. Depuis, M. Piot a réalisé les espérances conçues à son sujet par plusieurs publications et notamment par un rapport sur une mission que le gouvernement lui avait confiée pour l'exploration des mines de New-Castle.

Enfin, moi-même, admis comme titulaire dans le cours

Digitized by Google

de cette année, qu'il me soit permis d'offrir à l'Académie un humble tribut de reconnaissance, et de remercier tous mes collègues dont les conseils éclairés et la bienveillante indulgence ont tant allégé le poids de mes fonctions comme membre du bureau.

Plusieurs membres correspondants ont été admis dans le cours de cette année, ce sont : MM. Giraudet, médecin à Tours ; Godron, médecin à Nancy ; de Konstki, numismate ; Floquet, membre correspondant de l'Institut ; Renaudin, docteur en médecine ; Henri Lepage, auteur de la statistique de la Meurthe ; Robert, sous-intendant militaire à Lille ; Charles Ladoucette, auditeur au Conseil-d'État, et Dégoutin, substitut du procureur du roi à Briey.

Nous aurons à parler de plusieurs d'entre eux et à citer leurs travaux dans le cours de ce résumé.

Dans les rapports que l'Académie a dû ouvrir avec l'administration au sujet de divers intérêts publics, elle n'a eu qu'à se louer du concours qui lui a été prêté.

En première ligne, l'Académie doit exprimer une vive reconnaissance pour M. de Salvandy, ministre de l'instruction publique, appréciateur éclairé qui a donné à notre société des marques positives d'un intérêt tout spécial. Ces rapports bienveillants avec l'Académie ont même fourni à ce ministre l'occasion de manifester formellement l'intention de faire de la ville de Metz un grand centre d'études. Une pareille assurance donne lieu d'espérer la réalisation du projet tendant à établir, à Metz, une faculté des sciences, projet que l'Académie vient encore de recommander d'une manière pressante à M. le ministre de l'instruction publique.

Les réclamations faites au nom de l'Académie près du ministre de l'intérieur et de celui des cultes, pour la conservation de plusieurs monuments historiques, ont été favorablement accueillies.

Digitized by Google

Nous devons aussi, par un témoignage formel de reconnaissance, signaler en même temps à la gratitude de nos concitoyens, MM. Germeau, préfet du département; de Pange, pair de France, et Ladoucette, député de la Moselle, qui, dans des circonstances importantes pour les intérêts légitimes de la localité, nous ont donné avec empressement un concours chaleureux et spécialement efficace.

Agriculture.

L'Académie n'a pu, sous le rapport de l'agriculture, donner une extension suffisante à ses travaux, M. le ministre de l'agriculture n'ayant alloué pour fonds d'encouragement qu'une somme de beaucoup inférieure à celle accordée pour les départements limitrophes. Vivement préoccupée de ce fâcheux état de choses, l'Académie a adressé des réclamations pressantes à l'administration. La commission d'agriculture s'est réoganisée sur des bases nouvelles et s'est assujettie à de fréquentes réunions. Rien ne sera omis pour imprimer une impulsion vive et suivie à cette partie essentielle de nos attributions.

Une prime d'encouragement de la somme de deux cent cinquante francs a été allouée à M. Génot, cultivateur à Montigny, dont l'exploitation agricole sur une grande échelle a paru complètement digne de cette marque d'intérêt.

M. le ministre de la guerre ayant posé sur tout ce qui a trait aux fourrages un ensemble de questions formant une véritable statistique agricole, l'Académie, consultée à ce sujet par M. le préfet de la Moselle, a répondu par un rapport approfondi à la sollicitude de l'administration. Un mémoire, fourni à cette occasion par M. André, a été vivement apprécié; une grande partie des réponses pro-

Digitized by Google

posées par lui ont été adoptées, et l'Académie a cru devoir décerner le titre de membre titulaire à cet agronome, connu par d'autres travaux estimables. M. Altmayer, de St-Avold, membre correspondant, a aussi offert un mémoire judicieux et détaillé sur les questions relatives aux fourrages.

M. Mansuy, agrégé-artiste, a publié, sur la conservation des animaux domestiques, un ouvrage recommandable par son utilité pratique et important à populariser dans nos campagnes, où tout ce qui concerne la construction des étables, l'entretien et la santé des bestiaux, laisse si grandement à désirer.

Un rapport de M. Bournier, sur l'emploi des marrons d'Inde, réduit de beaucoup l'importance et la nouveauté de prétendues découvertes récentes sur divers usages de cette production. A cette occasion, M. le colonel Bouchotte a fait connaître que depuis nombre d'années, il emploie les marrons d'Inde à la fabrication d'une fécule fournissant pour l'homme un aliment dont la saveur et l'utilité peuvent être égalés à celle du salep.

M. Lasaulce a fait un rapport approbatif sur la Flore de la Lorraine, publiée par M. Godron, médecin à Nancy, lequel a été reçu membre correspondant.

M. Vaultrin, avocat à Metz, a soumis un travail considérable sur les avantages de l'importation de l'industrie sericole dans le département. Recueillant avec soin les données éparses dans diverses publications récentes, M. Vaultrin en infère qu'on trouverait un grand profit à substituer chez nous la culture du mûrier à celle de la vigne. L'écoulement de nos vins entravé, à l'étranger, par les prohibitions douanières, en France, par la concurrence avec le midi, ne permet plus de tirer un parti suffisant des vignobles. La lutte, bien difficile à continuer d'une manière égale contre le midi pour la production des vins, paraît à M. Vaultrin n'offrir au contraire que des chances de succès pour notre

Digitized by Google

pays si on la reporte sur l'industrie séricole. De ce côté il trouve en notre faveur les avantages suivants :

1° Elévation moindre que dans le midi du prix des terres et de celui des salaires ;

2° Climat plus favorable à l'industrie séricole ;

3° Production de la soie à la fois plus abondante et de qualité supérieure.

Sur le premier point, celui du prix moindre des terrains et des salaires, l'auteur s'est à peu près borné à des assertions, et l'on doit regretter qu'un travail aussi intéressant ne soit pas dans cette partie nourri de détails plus circonstanciés et plus positivement démontrés.

Quant à la comparaison des climats, M. Vaultrin, s'appuyant de diverses autorités parmi lesquelles on doit noter celle de M. de Gasparin, cherche à établir que la production de la soie peut être naturalisée partout où prospère la culture de la vigne et même au-delà ; qu'au midi de la France on a, plus que dans le nord, à souffrir des gelées blanches que rencontre plus souvent une végétation plus précoce ; qu'enfin, pendant l'été, les chaleurs excessives et humides du midi engendrent fréquemment des maladies qui font, parmi les vers-à-soie, des ravages terribles. La supériorité de notre pays pour l'abondance et la qualité de la soie paraît manifestement établie à l'auteur du mémoire par plusieurs exemples, entr'autres par celui des produits de M. Adam, de Moulins.

En résumé, le travail de M. Vaultrin, dont le cadre et les matériaux sont bien préparés, malgré qu'on puisse le désirer plus complet et plus péremptoirement achevé, n'en est pas moins d'un grand intérêt et peut donner beaucoup à réfléchir et à étudier dans une matière d'aussi grande conséquence pour la culture locale. Espérons que M. Vaultrin couronnera les enseignements qu'il nous donne par l'enseignement le plus fructueux de tous, celui de l'expé-

Digitized by Google

rience. Si les efforts qu'il a déjà tentés réussissent, s'il arrive à naturaliser l'industrie séricole dans nos contrées, avec tous les avantages qu'il présage, en dotant ainsi le travail de nouvelles ressources et le sol de nouveaux trésors, il aura grandement mérité l'attention du gouvernement et la reconnaissance du pays.

Sciences et arts.

M. Gasté a fait un rapport sur deux ouvrages de M. le docteur Maillot, qui traitent tous deux des fièvres intermittentes. M. Maillot a employé le sulfate de quinine pour guérir ces affections, et les résultats remarquables qu'il en a obtenus ont démontré la supériorité de cette méthode. Ainsi, avant l'arrivée de M. Maillot à l'hôpital de Bone, la proportion des décès était d'un sur cinq malades, et pendant l'exercice de ce médecin, cette proportion est retombée à un décès sur vingt-deux malades. M. Gasté, en signalant le mérite des ouvrages de M. Maillot, en a néanmoins discuté plusieurs données avec une critique sage et impartiale.

Une notice de M. le baron d'Huart, sur les forges d'Hayange et de Gustal, donne des détails curieux sur leur création et fait connaître l'état de la métallurgie au dix-septième siècle.

M. Gerson-Lévy, dans un rapport sur la Statistique de la Meurthe, par M. Henry Lepage, et M. Faivre, dans un autre rapport sur la Statistique de la Moselle, par M. Verronnais, ont signalé tout ce que ces deux ouvrages renferment d'utile et d'intéressant.

Notre collègue, M. Didion, a soumis à l'appréciation de l'Académie les calculs publiés par lui pour l'établissement des pensions de la Société de prévoyance. Nous avons dû

Digitized by Google

faire de ce travail une étude approfondie et en comparer l'économie avec celles des documents analogues que nous fournissent la France et l'étranger, parce que c'est chose grave et de conscience que de porter un jugement quelconque sur un objet ayant trait aux intérêts sacrés d'une caisse de prévoyance, surtout quand cet objet a pour but d'escompter les secrets de l'avenir en les devinant par la science. Par suite de cet examen, nous croyons être à la fois conformes à la vérité et utiles à la Société de prévoyance dont la confiance est la base principale, l'aliment indispensable, en préconisant hautement la rectitude et la sécurité de jugement, l'ordre et la sagacité qui ont présidé au long et difficile travail de M. Didion. En abandonnant cette fois, avec une raison évidente, les tables de Duvillard pour celle de Demontferrand, et en réduisant le taux de l'intérêt, M. Didion a sagement rectifié ses travaux antérieurs sur cette matière importante, et assuré à ses derniers calculs toute la perfection désirable.

M. le baron d'Huart a recommandé à l'intérêt de l'Académie un modèle de hâvresac en tissu imperméable, confectionné pour l'usage des troupes, par M. Linden, industriel de cette ville. Ce modèle a été reconnu par M. le ministre de la guerre constituer une amélioration incontestable pour la santé des troupes et la conservation de l'habillement. L'Académie a cru devoir réclamer, dans l'intérêt de M. Linden, près de l'administration, qui avait mis à profit cet utile procédé sans accorder de récompense ou d'encouragement à son auteur.

L'art de la téléphonie, dont l'inventeur, M. Sudre, a fait, en présence de l'Académie, de curieuses expériences, a été pour M. Lucy, l'occasion d'un rapport approbatif, où l'on reconnaît la verve et la justesse d'appréciation de notre spirituel collègue.

Dans un mémoire considérable sur la théorie des comètes,

Digitized by Google

M. l'abbé Maréchal a donné le détail et la démonstration des formules à l'aide desquelles on peut calculer l'orbe des comètes, et prédire leur route. Du reste, cette prédiction n'est rien moins que facile, car sur plusieurs centaines de comètes observées jusqu'à ce jour, il n'y en a que trois dont la marche soit connue et dont le retour puisse être indiqué à l'avance. Et encore ces prophéties sont-elles sujettes à quelque erreur, ainsi que nous l'apprend M. Maréchal.

Ainsi Halley avait, en 1682, annoncé pour 1757 le retour de la comète qui porte son nom. Mais au grand scandale de la science, la comète fit défaut à cette assignation; elle ne parut pas. Clairaut, plus avisé, démontra en 1758, par des calculs, que la comète n'avait pas dû paraître en 1757, qu'ainsi elle n'était pas en faute. Il prolongea de deux ans le terme primitivement assigné par Halley à la comète, qui, en effet, apparut en 1759. Il y a quelques années cette même comète occasionna de nouveaux mécomptes. M. Damoiseau avait prédit son retour pour le 4 novembre 1835, et M. Pontécoulant pour le 7. Mais l'astre indocile les mit tous deux d'accord en ne paraissant ni le 4 ni le 7. Sur quoi M. Pontécoulant ne se tenant pas pour battu, prouva que la comète n'avait pas dû paraître le 4, jour fixé par M. Damoiseau, ni le 7, ainsi qu'il l'avait d'abord prédit lui-même; mais il établit qu'elle paraîtrait irrévocablement le 15, ce qu'elle ne fit pas; car prenant encore un jour de plus qu'elle n'y était autorisée par la science, elle ne se montra définitivement que le 16. Cependant la science était en progrès, car cette fois l'erreur se trouvait réduite à neuf jours, tandis qu'en 1759 elle avait été de plusieurs années. Au reste, tous les calculs ne sont pas exposés à des mécomptes à la face des contemporains. Ainsi, d'après Newton, la comète de 1682 doit de nouveau se reproduire à nos yeux en l'an 2257; il se passera donc encore beaucoup

Digitized by Google

de temps avant que l'expérience puisse donner un démenti aux prévisions un peu lointaines de ce grand homme.

M. Maréchal discute aussi fort au long une question intéressante, même pour ceux qui ne sont pas astronomes. Une comète peut-elle toucher la terre et la bouleverser, réalisant les appréhensions de Laplace, qui affirme qu'une comète considérable, passant à treize mille lieues de la terre, la submergerait en un jour, en produisant une marée de sept cents mètres d'élévation?

M. Maréchal déclare qu'il n'est pas impossible, bien qu'il soit fort improbable, qu'une comète vienne heurter la terre; qu'en tous cas il n'en résulterait qu'une pluie, tout au plus une inondation locale. Il pense avec M. Arago, contrairement à l'opinion de Laplace, que le déluge a été produit, non par le choc d'une comète, mais par des soulèvements volcaniques.

Nous regrettons que l'auteur, écrivant pour les adeptes de la science, ait négligé des objections qui s'offrent naturellement aux esprits, comme le nôtre, moins éclairés. Ainsi il paraît plus que probable et assez reconnu, que les quatre astéroïdes Junon, Cérès, Pallas et Vesta, qui se trouvent entre Mars et Jupiter, sont les débris d'une planète primitive qui, d'après les lois irréfragables de Bode, devrait seule exister à cette place, et qui aurait été brisée par le choc d'un corps errant dans l'espace. Notre globe est-il, mathématiquement parlant, à l'abri d'un pareil accident? L'anneau si excentrique de Saturne et les quelques satellites planétaires entrent-ils nécessairement dans l'économie normale de notre système solaire, ou ne sont-ils pas le produit de violentes collisions? Enfin, en admettant complètement la doctrine des soulèvements volcaniques, en quoi contrarie-t-elle l'opinion de Laplace sur les causes du déluge, et l'attraction désordonnée produite par le voisinage d'une comète ne peut-elle pas à la fois inonder la surface de la

Digitized by Google

terre et avoir une influence donnée sur la violence et le travail du foyer volcanique intérieur.

Mais laissons là les réflexions que suggère la lecture trop attachante des spéculations élevées de M. l'abbé Maréchal, et revenons à des objets plus à notre portée.

Archéologie.

La restauration de notre magnifique cathédrale a continué à occuper l'Académie. La commission d'archéologie a rétabli les cryptes dans un état plus décent et plus convenable, et déblayé les arcatures. Ces travaux ont fait découvrir une inscription du XIV^e^ siècle, curieuse et par son contexte et parce qu'elle est le seul vestige de tant de tombeaux qui, depuis les siècles les plus reculés, ornaient cette basilique. Par suite des démarches et du zèle infatigable de M. d'Huart, commissaire de la section d'archéologie, huit familles se sont engagées à verser chacune 500 francs, destinés à la restauration de huit arcades de la cathédrale, sur un plan qui sera soumis à l'Académie et approuvé par elle.

Une souscription a été ouverte par l'Académie, pour le placement à l'abri de la cathédrale, de vitraux remarquables de l'église Sainte-Barbe, qui gisaient épars, attendant une prochaine et infaillible destruction. Le prélat qui administre ce diocèse, et le préfet de la Moselle ont ouvert, chacun par une souscription considérable, cette liste, dont le montant a dépassé 1500 francs.

Il est à regretter pour la restauration de la cathédrale, que la mort ait enlevé l'artiste qui s'était dévoué avec tant de succès à cette grande œuvre, M. Denys. Dans une notice nécrologique, intéressante et animée, M. V. Simon nous a retracé la vie de cet homme modeste, la droiture de son

Digitized by Google

caractère, les phases de son talent, les titres que ses travaux ont laissés à notre admiration et à nos regrets. En s'empressant de publier dans ses mémoires cet hommage rendu au dernier de ces maîtres messins, ouvriers de la grande église, et hommes de génie sans le savoir, l'Académie a rempli la dette du pays, mais en partie seulement; car où est dans nos murs le monument élevé à Pierre Perrat? et dans toute la cathédrale, trouverons-nous seulement une pierre humble et obscure où le voyageur puisse lire le nom de l'architecte Denys. — Au reste, pour eux, peut-être vaut-il mieux ainsi! car le reflet d'une banale célébrité n'est ni le but ni la récompense du génie. Insoucieux de lui-même, étranger aux secrets à l'aide desquels on peut s'assortir une renommée, il meurt content, laissant toute son âme et toute sa puissance empreintes dans son œuvre qu'il lui suffit de marquer, avant de lui dire adieu, du sceau de l'immortalité.

Cette pensée se présentait naturellement à notre esprit, lorsque la commission d'archéologie est allée reconnaître la chapelle de Morlange, et qu'on demandait en vain aux plus érudits le nom de l'artiste ignoré, qui, comme amoureux et jaloux de son œuvre, avait caché ce précieux joyau dans le réduit d'un obscur vallon. Avait-il voulu que cette création gracieuse et amoureusement achevée restât à l'abri de regards inintelligents, et préférait-il n'être connu que du pélerin qui, guidé par le sentiment de l'art ou de la foi, comprendrait le secret de ces beautés réservées pour lui seul.

Hommage soit rendu à M. d'Huart qui le premier a signalé à notre intérêt ce monument du douzième siècle, dont il a tiré le sujet d'une notice curieuse, et que son infatigable sollicitude a sauvé d'une ruine prochaine et assurée. Organe de l'Académie près de M. le Ministre de l'intérieur, notre collègue en a obtenu une somme de 1 500 fr.

Digitized by Google

pour la restauration de cette chapelle. Une souscription ouverte par ses soins a produit d'autres ressources, accrues sur sa demande par la coopération de la commune.

Dans un rapport judicieux et élégamment écrit, M. Dégoutin, magistrat à Briey, a donné la description de l'église de Grand-Failly, monument curieux qui date de 1525. Délégué par la commission d'archéologie pour aviser aux moyens de sauver cet édifice que la commune voulait raser pour construire une autre église, M. Dégoutin a proposé un plan intelligent de restauration, qui épargnera vingt mille francs à la commune et sauvera une antiquité précieuse de la main des démolisseurs.

Une communication de M. le docteur Neyen, sur Rodemack, a fourni à M. d'Huart le sujet d'un rapport intéressant. Dans ce rapport, M. d'Huart, s'aidant d'un manuscrit de Blanchard, document précieux, inconnu jusqu'à ce jour et dont la famille de Cressac est dépositaire, révèle un fait historique ignoré. C'est l'enlèvement romanesque de Marie de Meylbourg, à Thionville, en 1402, par le duc d'Orléans, régent, enlèvement qui donna lieu aux réclamations violentes du messin De Neu, beau-frère de la victime, et par suite aux hostilités de la France contre la ville de Metz, hostilités dont nos annales avaient donné les détails sans avoir pu en pénétrer les causes.

Dans plusieurs rapports qui font honneur à son érudition, M. Dufresne a successivement examiné une notice de M. Denys, sur Montsecq; l'ouvrage de M. Robert, sur les monnaies de l'évêché de Toul, et enfin les travaux de M. de Kontski, sur les monnaies polonaises.

Littérature.

La grammaire de M. Conty, sous-inspecteur des écoles

Digitized by Google

du département, a été l'objet d'un rapport de M. Gerson-Lévy, philologue distingué, et plus que personne compétent pour apprécier une publication dont il a fait ressortir les avantages, et pour laquelle il a obtenu l'approbation de l'Académie.

On doit à notre collègue, M. Munier, deux rapports judicieux et spirituels, l'un sur les tablettes grammaticales de M. Henry Paris, l'autre sur le traité de l'accent, par M. Ackermann.

M. le colonel Lapène nous a adressé la continuation de son vaste travail sur l'histoire de l'Algérie.

Une notice, écrite d'un style heureux et animé, par M. Blanc, a retracé d'une manière pittoresque l'une des pages les plus dramatiques de l'histoire de la république messine.

Nous devons à M. Bégin, en outre d'un travail curieux sur le séjour de Rabelais à Metz, une notice nécrologique retraçant d'une manière simple et attachante tous les titres que notre collègue, M. le docteur Chaumas, a laissés à l'estime et aux regrets.

Divers opuscules de M. Julien ont été l'objet d'un rapport de M. Soleirol, qui nous a aussi offert une brochure sur la refonte des monnaies de cuivre.

M. le comte du Coëtlosquet nous a fait hommage de plusieurs publications récentes, dans lesquelles on reconnaît le philosophe chrétien, joignant les qualités de l'esprit à celles du cœur, et ornant d'un style aussi pur qu'élégant des idées judicieuses et utiles.

M. Lucy a donné lecture d'un travail sur les ouvrages de M. de Pixérécourt. Il était difficile de retracer avec une vérité plus attrayante le talent de l'illustre dramaturge, l'influence de ses principes purs et de ses tendances morales, à une époque où, sur les débris de la chaire brisée, le théâtre était devenu la seule tribune où l'on pût agir sur

Digitized by Google

les masses en faisant l'éloge de la vertu. On retrouve dans le travail de M. Lucy les deux points saillants de ces productions : d'une part, la chaleur pittoresque et animée du style, et de l'autre, un amour et une recherche du bien placés même avant le culte du beau.

Enfin, un rapport de M. de Puymaigre sur les Ballades et Lais de M. Fournel, a loué la suavité et l'harmonieuse mélodie de ce poète, dont les débuts, publiés à Berlin et sous l'influence de l'école allemande, ont un caractère tranché qui peut être l'objet d'une étude intéressante et approfondie. Notre même collègue, M. de Puymaigre, a publié cette année, sur la vie et les ouvrages du Dante, un travail curieux et rempli de faits intéressants.

Tels ont été, Messieurs, pendant le cours de cette année, les travaux de l'Académie, travaux que vous apprécieriez à une bien plus haute valeur, s'ils avaient pu vous être retracés par un pinceau plus habile à reproduire la ressemblance et l'effet. Espérons que loin que cette vie et cette activité intellectuelle se ralentissent, l'avenir leur donnera encore plus de vigueur. Le pays qui s'adonne à la culture de l'intelligence a fait un pas vers la prospérité. Car ceux à qui la fortune a fait des loisirs recueillent dans les lettres ou les sciences, outre l'avantage de se rendre utiles, plus d'honneur et de plaisir que dans le néant et toutes les misères cachées d'une oisive satiété. Ceux au contraire qu'une profession assujettit à d'autres travaux trouvent dans des études accessoires, ménagées avec une sage réserve, un délassement pour l'esprit et un heureux développement pour l'ensemble des facultés. Les idées s'agrandissent, le jugement se fortifie, on voit mieux et de plus haut que du point de vue d'une personnalité encline aux rancunes et aux soucis.

Plusieurs pensent, il est vrai, que l'esprit humain doit, pour réussir, se renfermer sévèrement dans un cercle res-

Digitized by Google

treint, et ne creuser jamais qu'un seul et même sillon. Mais cette pensée est une erreur. Car si l'homme a pour devoir de féconder la terre par le tribut journalier de ses sueurs, ne croyez pas pour cela que Dieu lui ait interdit de consoler parfois ses fatigues, en élevant ses regards vers le ciel pour admirer un instant l'harmonie et les beautés dont le souffle divin a peuplé les vastes domaines de l'intelligence. N'espérons pas rendre chaque esprit plus vigoureux en le mutilant, ne brisons pas l'indivisible faisceau des connaissances humaines. Et retenons-le bien ! Ces principes nous sont légués, non par des esprits vains et dissipés, mais par ces hommes antiques, d'une conscience rigide, nourris dans une forte discipline, esclaves de la religion du devoir. Ainsi, Daguesseau, toute sa vie austèrement dévoué à la profession la plus austère, dans les immortelles instructions qu'il adresse à son fils pour le former à lui succéder, ne sait contenir sa joie lorsqu'il arrive à parler de la littérature. « Ma patrie, s'écrie-t-il, c'est la république » des lettres où je suis né, où j'ai été élevé, où j'ai passé » les plus belles années de ma vie. » S'il recommande les études littéraires, il prend soin de dire que cet ornement ne doit pas être regardé comme un superflu, mais qu'il faut le mettre au rang du nécessaire. Allant même plus loin, il ose recommander à son disciple, d'avoir, selon ses propres expressions, *continuellement en main Térence, Virgile et Horace.* Et la raison qu'il en donne est celle-ci : « La poésie est un feu d'imagination qui sert beaucoup à » animer, à échauffer le style, et à l'empêcher de languir, » surtout en traitant de matières sèches et épineuses qui » le refroidissent naturellement et qui le mettent pour ainsi » dire à la glace. »

Messieurs, si votre indulgence veut bien me laisser m'entraîner à ajouter encore un mot, les études scientifiques et littéraires rendent l'homme meilleur, parce qu'elles élèvent

Digitized by Google

l'âme en faisant diversion aux laborieuses inquiétudes d'une étroite individualité. Elles élèvent l'âme, en révélant à chacun le secret de son ignorance, et lui faisant découvrir au contraire dans ceux qui l'entourent des connaissances ou une portée d'intelligence qui n'avait pas été soupçonnée ; elles accroissent ainsi l'estime de l'homme pour son semblable, en même temps que sa réserve pour lui-même. Enfin, des études académiques naissent une foule de rapports pacifiques, d'échanges de services désintéressés, une communauté de sensations et d'idées, mère de la sympathie, un commerce intellectuel doux et prévenant, chaleur à laquelle se fondent bien des aspérités. J'en atteste, Messieurs, l'ordre et le calme de vos assemblées ; l'unanimité presque constante dans les délibérations, l'urbanité des discussions, la cordialité des rapports mutuels. Entretenons avec soin, Messieurs, cette généreuse étincelle, que cette bonne harmonie grandisse et se propage même au-dehors. Que la confraternité continue à devenir toujours plus étroite et la personnalité plus absente. Croyez-le bien ! c'est une chose bonne et utile que d'entretenir cette sociabilité, qualité précieuse, soit qu'elle répande la sérénité dans le cercle de la famille, soit qu'elle fasse devenir plus doux et plus facile l'exercice de l'autorité ou de devoirs communs, soit, enfin, que dans l'ordre politique, elle rende le citoyen plus ami de ses concitoyens. Qu'elle continue donc à briller dans notre académie, et puisse-t-elle même resplendir dans toute cette cité, cette lumière de paix, à la douce et vivifiante chaleur, qui conduit avec sécurité dans le droit chemin et garde des précipices masqués par les ténèbres de la passion.

Digitized by Google

RAPPORT SUR LE CONCOURS

RELATIF A CETTE QUESTION :

Quels sont les moyens à employer pour tirer tout le parti désirable des biens communaux dans l'intérêt des communes et sans nuire aux intérêts des habitants?

(La commission était composée de MM. Emile Boucnotte, Lapointe et Victor Simon, *rapporteur*).

MESSIEURS,

L'Académie a mis en 1843, au concours, la question suivante :

« Quels sont les moyens à employer pour tirer tout le » parti désirable des biens communaux dans l'intérêt des » communes et sans nuire aux intérêts des habitants. » Deux mémoires vous ont été adressés l'an dernier, sur cette intéressante question.

Le premier de ces deux mémoires n'avait pour but que d'indiquer tout ce qu'on avait fait et ce qu'il convenait de faire pour améliorer les terrains communaux d'une seule localité ; et le second ne traitait pas la question sous tous ses points de vue. L'Académie, d'après l'avis de la commission chargée d'examiner ces mémoires, a pensé qu'il convenait de mettre de nouveau cette question au concours, vu l'intérêt qu'elle présente pour la plupart des communes

Digitized by Google

du département, et les lumières que les conseils municipaux de chaque localité pourraient tirer d'un travail complet sur cette matière.

Cette année, Messieurs, un seul mémoire vous a été adressé sur cette question, et vous avez nommé une commission composée de MM. Emile Bouchotte, Eugène Lapointe et de votre rapporteur, pour examiner ce mémoire dont nous allons vous donner un résumé.

L'auteur expose que les moyens à employer pour que les terrains communaux abandonnés à la dépaissance des troupeaux puissent participer aux progrès que fait chaque jour notre agriculture, et la nécessité de soumettre à une législation uniforme ceux qui se trouvent partagés entre les habitants, et dont la division en une infinité de parcelles entrave souvent la culture, ont appelé depuis quelque temps l'attention du gouvernement et des hommes qui s'occupent d'économie politique. On sent généralement le besoin de créer aux communes, dont le plus grand nombre ne tirent aucun revenu de ces biens, des ressources nécessaires pour subvenir aux charges que leur impose une administration sans cesse plus développée.

Dès 1836, le gouvernement s'occupa de remédier aux inconvénients et aux abus résultant de la situation actuelle des biens communaux; la société royale et centrale d'agriculture de France soumit au concours cette question : « Quels sont les moyens les plus propres pour mettre à » la disposition de l'agriculture, les terres en friche du » royaume, » et dans sa séance publique du 18 avril 1844, cette société a couronné un mémoire fort remarquable qui lui a été présenté sur cette question, par M. Charles de Ladoucette. Ce mémoire a été, Messieurs, un des principaux titres de M. de Ladoucette, pour obtenir de votre société le titre de membre correspondant.

L'auteur du mémoire qui vous est présenté examine

Digitized by Google

l'origine des biens communaux ; déjà à l'époque où les Gaules étaient soumises aux Romains, des communes possédaient des biens ou territoires à elles propres ; il paraît que cette possession fut conservée malgré les invasions spoliatrices des Francs et des Bourguignons, et plus tard des donations de forêts et de terres vaines et vagues furent faites aux communautés d'habitants par les souverains et seigneurs, avec certaines charges.

L'étendue des biens suivant la statistique de l'agriculture publiée sous la direction de M. Moreau de Jonnès, est pour les quarante-trois départements situés à l'Est du méridien de Paris, de 4 468 907 hectares en pâtures, pâtis et communaux.

Les communes de la Moselle et celles des autres départements qui formaient l'ancienne province de Lorraine sont, en général, riches en biens de cette nature. Dans le seul arrondissement de Briey, elles en possèdent près de sept mille, dont cinq mille partagés et deux mille abandonnés à la pâture des troupeaux.

On se ferait une fausse idée, si l'on pensait qu'on néglige la culture des biens qui, dans cette province, sont partagés ; loin de là, leur division a pu seule rendre productifs des terrains arides et pierreux ; quant à ceux qui sont plus fertiles, la division des parcelles rend quelquefois leur culture plus coûteuse et plus difficile, mais en général l'entretien du sol présente peu de différence avec celle des terres de même qualité données à bail.

Les inconvénients particuliers à ces partages sont l'inégalité des avantages qu'ils procurent à une partie seulement des habitants, lorsque tous y ont les mêmes droits.

Mais l'abus le plus préjudiciable aux intérêts des communes, est l'abandon gratuit que presque toutes ont fait de ces biens aux habitants, tandis qu'elles pouvaient trouver, avec leurs revenus, les moyens de satisfaire largement à

Digitized by Google

tous leurs besoins d'utilité publique, dans un intérêt général mieux entendu pour tous les habitants.

Les communes possèdent d'autres terrains connus sous la dénomination de pâtis, situés sur un sol fertile mais qui, réservés pour les troupeaux, sont dans un très-mauvais état ; c'est particulièrement de ces propriétés communales très-considérables dans quelques départements, qu'il conviendrait de s'occuper dans l'intérêt de l'agriculture.

Quant aux terrains également destinés aux troupeaux, et situés sur le sommet ou sur le penchant des coteaux, il conviendrait de les reboiser.

Il paraît que dans l'origine tous ces biens étaient destinés à rester dans l'indivision, pour servir à la dépaissance des troupeaux ; l'auteur cite à ce sujet divers monuments législatifs ; ce fut dans les années qui précédèrent et suivirent la première révolution, que se fit, dans un intérêt démocratique, le plus grand nombre de partages de ces biens.

L'auteur examine ensuite la législation qui concerne les biens communaux, et particulièrement ceux de la Moselle.

Suivant lui, les vices inhérents au mode de jouissance actuelle, consistent 1° dans le défaut d'une législation uniforme, les conditions d'admission et de jouissance étant encore actuellement réglées par l'usage suivi, ou par les titres existant avant le décret du 9 brumaire an XIII.

2° Dans l'injustice que présentent les anciens partages de la propriété communale, à l'égard d'une partie des habitants qui n'y ont point part ou qui doivent attendre un grand nombre d'années le tour d'admission à la jouissance des biens auxquels l'article 542 du code civil leur reconnaît des droits acquis.

3° Enfin dans le préjudice qui résulte pour les communes de l'abandon que presque toutes ont fait gratuitement de ces propriétés aux partageans qui ne paient le plus ordi-

Digitized by Google

nairement pour toute redevance que les contributions assises sur ces biens.

Ce dernier abus, ainsi qu'il le fait observer, est bien plus sensible quand les communes n'ont pas d'autres revenus, puisqu'elles sont obligées de faire supporter les dépenses obligatoires, par des dépenses additionnelles sur les propriétés privées.

Suivant lui, le seul moyen serait de ramener les terrains communaux à une législation uniforme; mais l'artilce 2 du décret du 9 brumaire an XIII dit que le mode de jouissance suivi antérieurement au décret, ne peut être changé que sur la demande des conseils municipaux; et ceux-ci étant eux-mêmes en jouissance de ces biens, sont loin de demander un changement. Il faudrait donc une disposition législative.

Tous les habitants n'ayant pas des portions, l'article 542 du code civil est violé; mais on conçoit que l'on pourrait trouver une grande résistance dans les populations, si on les privait brusquement de ces immeubles. Il conviendrait d'arriver à un nouveau partage, non plus à titre héréditaire ou viager, mais à titre de bail au profit de la commune. Ces baux auraient pour effet de répartir équitablement les propriétés communales et de procurer des revenus qui couvriraient les dépenses communales. Déjà plusieurs communes ont passé des baux. La population augmentant, toutes les fois que des individus n'ayant point de portion arriveront au conseil municipal, on provoquera de semblables mesures.

L'auteur pense qu'il serait utile de devancer cette époque en donnant à l'administration supérieure, par une disposition législative, les moyens de pouvoir provoquer cette mesure; mais il conviendrait que les lots à louer fussent peu considérables, afin de donner aux prolétaires la facilité de s'en procurer. Quant aux biens restés dans l'indivision et ne servant le plus ordinairement qu'au parcours des troupeaux, ils sont très-utiles aux habitants, et il conviendra de ne

Digitized by Google

s'occuper de ces terrains que lorsque le nouveau code rural aura prohibé la vaine pâture. Dans tous les cas, il convient d'appeler vivement l'attention des administrations municipales sur ces terrains, vu le mauvais état dans lequel ils se trouvent généralement. La mesure la plus utile serait de reboiser les terrains qui ne sont productifs ni en pâtis ni en culture; les forêts semblent devoir être de préférence la propriété de ces êtres moraux qui ne meurent pas, tels que l'état, les communes et les établissements publics. Mais les membres des conseils municipaux s'occupent plus du présent que de l'avenir; d'ailleurs il y aurait à faire des frais assez considérables.

Il serait donc nécessaire qu'une disposition extensive de l'article 90 du code forestier intervînt pour autoriser l'administration supérieure à pouvoir provoquer une ordonnance royale qui déclarerait soumises au régime forestier, les parties de ces terrains qui auraient été reconnues les plus propres à la végétation des bois, et dont le repeuplement ou l'ensemencement devrait être confié à des agents spéciaux, ou adjugé avec garantie de réussite. Il conviendrait de ne pas imposer tout-à-coup aux communes des charges qui sacrifieraient les intérêts actuels aux bénéfices de l'avenir.

Ainsi vous le voyez, Messieurs, ce mémoire s'occupe de trois points principaux:

1° L'auteur propose de louer les terrains communaux afin de pouvoir, avec leur revenu, faire face aux charges communales.

2° Si la vaine pâture est supprimée par le nouveau code rural, on aura à examiner quel sera le meilleur parti à tirer de ces terrains.

3° Il convient de reboiser les terres improductives.

Ce mémoire, dont nous venons de vous donner une analyse bien succincte, ne présente point d'idées nouvelles; en effet, déjà la commission mixte, composée, en 1835, de

Digitized by Google

membres du conseil général et de membres de l'Académie, pour l'examen d'un projet de code rural, avait posé en principe que le produit des biens communaux devait être, en premier lieu, affecté aux besoins de la commune; que celle-ci pouvait imposer une redevance sur ces immeubles. Elle a émis le vœu que la loi mît fin aux nombreux inconvénients résultant des diversités de modes de jouissance. Le nombre des lots n'étant plus en rapport avec le nombre des familles, elle a pensé qu'il y avait lieu à un nouveau partage. Elle a aussi fait l'observation que la vaine pâture devant être supprimée, beaucoup de terrains laissés au troupeau commun allaient être rendus disponibles, et que ces terrains, en général, devraient être affermés; mais qu'il conviendrait d'en faire de nouveaux lots dans les communes où les lots sont insuffisants. Et ces lots devraient être tirés au sort.

Enfin, le vœu que l'on reboise les terrains improductifs est général.

Mais, Messieurs, ce mémoire présente un exposé très-satisfaisant sur le sujet à traiter; les vues qu'il expose sont sages et sont les seules qui soient applicables; il doit être l'œuvre d'un homme qui, ainsi que le fait très-bien observer notre confrère, M. Lapointe, a vécu dans la réalité des communes rurales, et dont les lumières de la pratique ont fortifié celles de l'intelligence.

La commission, considérant que l'auteur a satisfait au vœu exprimé par l'Académie, qu'un travail complet fût fait sur cette matière, est d'avis qu'une médaille d'argent doit lui être décernée.

L'auteur de ce mémoire est M. de Courcelles, sous-préfet à Briey, auquel il a été décerné une médaille d'argent à la séance publique.

Digitized by Google

PROGRAMME

DES

PRIX A DÉCERNER PAR L'ACADÉMIE

EN 1846 ET 1847.

Agriculture.

L'Académie décernera : 1° des médailles d'argent ou de bronze, soit aux personnes qui auront fait les plantations les plus importantes sur des terrains incultes et maréca-geux, ou sur les bords des cours d'eau, soit aux gardes forestiers qui se seront distingués en coopérant aux boi-sements.

Les renseignements relatifs à ces objets devront être adressés à l'Académie.

2° Une médaille d'argent à l'auteur du meilleur mémoire sur la disposition des maisons de ferme, et sur la construc-tion des granges et écuries particulièrement convenables au département de la Moselle.

Ce mémoire devra être accompagné de dessins propres à faire comprendre les idées de l'auteur, par les personnes qui auront à les mettre à exécution.

3° Une médaille d'argent à l'auteur du meilleur mémoire sur les avantages comparatifs de la stabulation permanente

Digitized by Google

et du pâturage temporaire, suivant les diverses localités du département de la Moselle.

4° Une médaille d'argent à l'auteur du meilleur mémoire sur les races d'animaux domestiques qu'il conviendrait d'élever ou de multiplier dans le département de la Moselle. On indiquera quelles sont les races ou espèces déjà naturalisées et dans quelle proportion elles se trouvent dans le département.

5° Un prix de cent francs à l'auteur du meilleur mémoire faisant connaître succinctement les principales maladies qui règnent le plus fréquemment sur les porcs dans le département de la Moselle, et décrivant les causes de ces maladies ainsi que les moyens de les prévenir.

6° Une médaille d'argent à l'auteur de la meilleure statistique raisonnée des plantes fourragères du département de la Moselle. On indiquera leur mode de culture, leurs produits comparatifs, et l'on fera connaître les espèces qui pourraient être introduites avec avantage dans le département.

7° Enfin une médaille d'argent à l'auteur du meilleur mémoire sur cette question :

Quels sont les terrains du département de la Moselle dans lesquels les irrigations devraient être mises en pratique, et quel est le mode d'irrigation le plus convenable.

Ces prix seront décernés dans la séance publique qui se tiendra au mois de mai 1846, à l'exception du prix de cent francs, porté dans le n° 5 ci-dessus, à la section d'agriculture, lequel prix ne sera décerné qu'en 1847.

Les mémoires seront adressés au secrétariat avant le 31 mars 1846, pour les prix à décerner en 1846; et avant le 31 mars 1847, pour le prix à décerner en 1847.

Suivant l'usage, les concurrents ne devront pas se faire connaître; chacun d'eux écrira sur son mémoire une devise et renfermera avec la même devise, son nom et son adresse

Digitized by Google

dans un billet cacheté. Ce billet ne sera ouvert que dans le cas où l'auteur aurait mérité un prix, un encouragement ou une mention honorable.

Cependant, pour tout ce qui a besoin d'être confirmé par des expériences, les concurrents pourront se nommer, afin que l'Académie soit à même de constater les résultats obtenus.

L'Académie a en outre arrêté le programme d'un grand nombre de prix et d'encouragements à décerner :

Aux vignerons, aux garçons de ferme et aux filles de basse-cour qui se seront distingués par leur bonne conduite, leur intelligence et leur travail ;

Aux propriétaires dont les soins pour les diverses cultures ou pour l'éducation des bestiaux, auront produit les résultats les plus satisfaisants.

Mais ce programme, actuellement soumis à l'approbation de M. le ministre de l'agriculture, ne sera publié qu'après avoir été revêtu de cette approbation.

Sciences, Arts et Littérature.

L'Académie décernera

1° Une médaille d'argent à l'auteur du meilleur mémoire sur cette question : L'art chrétien dans le nord-est de la France a-t-il un caractère qui lui soit propre ? En admettant l'affirmative, quel serait ce caractère ? se rapproche-t-il de l'élément germanique ou de l'élément français ?

2° Un prix de deux cents francs à l'auteur du meilleur mémoire sur cette question : Quel est le style d'architecture religieuse qui convienne le mieux à notre époque, eu égard aux ressources des communes ?

3° Une médaille d'argent à l'auteur du meilleur mémoire sur cette question : La division des terres, entre un nombre

Digitized by Google

toujours croissant de propriétaires dont elle augmente l'aisance, peut-elle avoir quelque influence sur le paupérisme dans les villes ?

4° Une médaille d'or dont la valeur pourra s'élever à trois cents francs, à l'auteur de la meilleure statistique de l'un des arrondissements du département de la Moselle.

5° Enfin une médaille d'argent à l'auteur du meilleur mémoire déterminant l'influence de l'homme dans la distribution géographique des animaux.

Digitized by Google

LISTE

DES

OUVRAGES ADRESSÉS A L'ACADÉMIE

PENDANT L'ANNÉE 1844-1845.

Ouvrages publiés par des Membres de l'Académie.

Albert ou le Duel, par le comte du Coëtlosquet, tomes 1er. et 2e, deux volumes, 1844, Metz.

Calcul du taux des pensions allouées par la Société de Prévoyance et de Secours mutuel de Metz, pour la période de 1845 à 1849, par I. Didion.

Carte géologique de la Meurthe, par M. Guibal, de Nancy.

Considérations sur les formes de l'aliénation mentale observée dans l'asile départemental d'aliénés de Stéphansfeld, pendant les années 1836, 1837, 1838, 1839, par L.-F.-E. Renaudin, docteur ès-sciences et en médecine, 1841.

Dante Alighiéri, esquisse biographique et critique par le comte Th. de Puymaigre, 1844.

De la Refonte des monnaies de cuivre, par M. Soleirol, 1844.

De la Génération des individus neutres chez les hyménoptères et particulièrement chez les abeilles, mémoire traduit de l'allemand par M. Pierrard, 1844.

Description d'une monnaie gauloise, par M. Robert, 1844.

Digitized by Google

De l'hybridité dans les végétaux, par M. D.-A. Godron, 1844.

Discours prononcé par M. le général Paixhans, député de la Moselle, dans la discussion du projet de loi sur le chemin de fer de Strasbourg, 1844.

Discours prononcé par M. de Haldat sur la tombe de M. Guilbert de Pixérécourt, année 1844.

De l'origine de la température des eaux thermales, par M. D.-A. Godron, 1844. (Thèse de géologie.)

De l'influence des divers modes de location sur le produit des terres en France, par L.-L.-N.-C. Ladoucette, auditeur au Conseil-d'État, 1844.

Du régime des cours d'eau non navigables. Rapport fait au nom de la commission chargée par le congrès de St-Quentin de l'examen de cette question, par M. le baron de Tocqueville, 1844.

Exposé de la méthode d'éducation de Pestalozzi, par Marc-Antoine Jullien de Paris, 1842.

Extrait du recueil des travaux de la Société polytechnique (livraison de septembre 1843), par M. Jullien de Paris.

Histoire des rues de Metz, par E. Bégin, 1844-1845.

Histoire de la ville et des seigneurs de Commercy, par C.-E. Dumont, avocat à St-Mihiel, tomes 1er, 2^{e}, 3^{e}, trois volumes, 1843.

Histoire ecclésiastique de la province de Trèves et des pays limitrophes, comprenant les diocèses de Trèves, Metz, Toul, Verdun, Rheims et Châlons, tome 1er, 1844, par M. Clouet, de Verdun.

Ignota du pays de Luxembourg, par M. le docteur Neyen.

Illustration (l') restituée à la montagne de Montsec, département de la Meuse, canton de St-Mihiel, par C.-F. Denis, de Commercy, 1844.

Journal des usines, par J. B. Viollet, années 1844-1845.

Lettre sur les cartes agronomiques et sur l'influence de la

Digitized by Google

nature du sol sur les productions agricoles, par M. de Caumont, 1844.

Mélanges, par J. C. F. baron de Ladoucette ; deuxième édition, 1845.

Mémoire manuscrit sur les tangentes au cercle, par M. Guibal, de Nancy.

Mémoire sur la fabrication du zinc en Belgique, par M. Piot, Paris.

Mémoire sur l'exploitation des mines de houille aux environs de Newcastle-Surtyne, par M. Piot, Paris, 1842.

Mémoire sur la fabrication du zinc en Belgique, par MM. Piot et Murailhe, avec planches, Paris, 1844.

Mémoire sur les dépôts métallifères de la Suède et de la Norvège, par M. A. Daubrée.

Mémoire sur une maladie épizootique non contagieuse qui a régné sur les animaux de l'espèce chevaline du département de la Moselle, années 1841-1842, par M. Mansuy.

Mémoire sur plusieurs espèces de coquilles nouvelles ou peu connues de mollusques exotiques, vivants, terrestres, fluviatiles et marins, par M. le docteur Grateloup, 1840.

Mémoires pour servir à l'histoire de Lorraine, n° 6, par M. Noël, 1845.

Metz et le chemin de fer de Paris à la frontière d'Allemagne. Réponse à une brochure signée un messin, par M. Bardin, délégué de la Moselle, 1844.

Mœurs de la province, par M. C. E. Dumont, avocat à Saint-Mihiel.

Note sur le phénomène erratique du nord de l'Europe, et sur les mouvements récents du sol scandinave, par M. A. Daubrée.

Notice historique sur l'agriculture de la France, suivie de quelques considérations sur la nécessité de créer des chambres consultatives pour l'industrie agricole, par le marquis de la Chauvinière, 1844.

Digitized by Google

Notice sur la géologie du département de la Meurthe, par M. Guibal, de Nancy, 1843.

Observations relatives à la conservation des animaux domestiques, par L. Mansuy, 1844.

Rapport public sur l'exposition des produits de l'industrie du département de la Meurthe, par M. Guibal, de Nancy, 1843.

Rapport sur un bâti à essieux convergents pour locomotives et wagons des chemins de fer de M. Sermet de Tournefort, par M. Piobert, 1844.

Rapport sur le service des aliénés de la maison d'asile de Fains (Meuse), par M. Renaudin, médecin, directeur.

Recherches sur les monnaies des évêques de Toul, par C. Robert, 1844.

Résumé et conclusions du chemin de fer de l'est, par M. Lejoindre, ingénieur en chef des ponts et chaussées du département de la Moselle, et membre titulaire de l'Académie royale de Metz, 1844.

Siècle (le) présent, boutade, par M. F. Munier, 1844.

Statistique historique et administrative du département de la Meurthe, première et deuxième partie, deux volumes, 1843, par Henri Lepage.

Sur les moyens de diminuer les dangers des explosions de la poudre, par M. G. Piobert, 1844.

Tablettes historiques de l'Auvergne, par J. B. Bouillet, années 1843-1844.

Envois divers.

Actes de l'Académie royale des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux, année 1844.

Agriculture du royaume Lombardo-Vénitien, par Jean Burger, traduit de l'allemand et annoté par Victor Rendu, 1842.

Digitized by Google

Annales de la Société séricicole pour la propagation et l'amélioration de l'industrie de la soie en France, année 1843.

Annales de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Rheims, 1842-1843.

Annales de la Société économique d'agriculture, commerce, arts et manufactures du département des Landes, 1844.

Annales de la Société d'agriculture de la Rochelle, année 1843.

Annuaire de l'Académie royale des sciences et belles-lettres de Bruxelles, année 1844.

Annuaire des cinq départements de l'ancienne Normandie, publié par l'Association normande, année 1844.

Annuaire de la Société philotechnique, année 1845.

Ballades et Lais, par M. Ch. Fournel, 1844.

Brahmane (le) au journalisme, à ses organes, en tout mode de l'intelligence humaine, par Ph. Aubé, membre de l'Institut historique de Paris, 1844.

Bulletins de la Société d'agriculture de l'arrondissement de Senlis (Oise), années 1844 et 1845.

Bulletins de la Société industrielle de Mulhouse, année 1844.

Bulletins de la Société d'agriculture, sciences et arts du Mans, 1844.

Bulletin de l'Académie royale des sciences et belles-lettres de Bruxelles, années 1842, 1843, 1844.

Bulletin d'agriculture publié par le Comice de Busy, 1844.

Bulletin de la Société d'histoire naturelle du département de la Moselle, 2e cahier, 1844.

Bulletins des travaux, des sciences, agriculture, arts et belles-lettres d'Aix, année 1844.

Bulletin de la Société industrielle d'Angers et du département de Maine-et-Loire, année 1844.

Bulletins trimestriels de la Société d'agriculture de Loir-et-Cher, année 1844.

Digitized by Google

Bulletins de la Société libre d'agriculture du Gard, année 1844.

Bulletin de la Société d'horticulture du département de la Moselle, nos 1 et 2, première année, novembre 1843.

Bulletin de la Société nationale de vaccine; n° 1, juin 1844.

Bulletin de la Société des antiquaires de Picardie, n° 4, 1844.

Bulletins des séances de la Société royale et centrale d'agriculture, années 1844 et 1845.

Carte des tracés divers des chemins de fer de l'est de la France, 1844.

Comice agricole de l'arrondissement de Chartres, concours du 19 mai 1844.

Compte-rendu des travaux de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Dijon, année 1841-1842.

Compte rendu des travaux de la Société de médecine de Nancy, pendant l'année 1842-1843.

Compte-rendu de la séance du 8 juillet 1844, de la Société d'agriculture de l'arrondissement d'Avesnes (Nord), et propositions présentées au Conseil général du département du Nord, 1844.

Compte sommaire des opérations de la caisse d'épargne de Metz pendant l'année 1843.

Concours ouverts par la Société royale et centrale d'agriculture, sciences et arts du département du nord, séant à Douai, pour les années 1845, 1846.

Congrès de la paix. Londres, 1843.

Congrès central d'agriculture, première session du 26 février au 4 mars 1844, compte-rendu et procès-verbaux des séances, année 1844.

Considérations sur l'ordre; troisième suite, propriété d'invention, application aux journaux, par A. E. Jullien, 1844. Quatrième suite, ordinologie, théorie de l'ordre

Digitized by Google

et du progrès, applications diverses. Cinquième et dernière suite, grand livre et résumés généraux.

Considérations sur la puissance mécanique et la puissance calorifique de la vapeur. Application à la saline de Dieuze, par M. J. Levallois, 1844.

Cours d'agriculture, par le comte de Gasparin, pair de France, tome premier, 1844.

Création d'une Agence d'écoles municipales à Nancy, 1844.

Cultivateur (le), journal des progrès agricoles, année 1844-1845.

Deux mots sur l'exposé de l'invention de cultiver la terre sans engrais, de M. Bickes, par M. Colombel, 1844.

De la destination et de l'utilité permanente des pyramides d'Egypte et de Nubie, contre les irruptions sablonneuses du désert, par Fialin de Persigny, Paris, 1845.

De la race chevaline en Algérie, des moyens de l'accroître et de l'améliorer, par M. J. B. Sablon, 1844.

De la disparition en France du cheval léger, de la nécessité d'en avoir, et des moyens d'y faire prospérer cette espèce, par M. J. B. Sablon, Clermont-Ferrand, 1844.

De la discussion qui vient d'avoir lieu à l'académie de médecine, sur les tumeurs du sein, par S. Tanchon, D. M. P., 1844.

Des moyens de soustraire l'exploitation des mines de houille aux chances d'explosion ; mémoire publié par l'académie de Bruxelles, 1840.

Dictionnaire encyclopédique présentant par ordre de matières, l'explication détaillée des mots techniques en usage dans les sciences, les lettres et les arts, par C. T. Leclère, 1834. Cet ouvrage a été donné par M. Fournel, à la société.

Dictionnaire et carte géographique, par M. Ch. Conty.

Discours prononcé à la faculté des lettres, le 17 avril 1844,

Digitized by Google

par M. Ch. de Lacretelle, en réponse aux attaques dirigées contre l'université, 1844.

Discours prononcé par M. le comte de Saint-Marsault, au nom des délégués de l'arrondissement de la Rochelle, au comité central vinicole des deux Charentes, le 13 janvier 1844, Cognac.

Distribution solennelle des prix faite à l'institut des sourds-muets de Nancy, 30 août 1844.

Du concours des canaux et des chemins de fer, et de l'achèvement du canal de la Marne au Rhin, par Ch. Collignon, 1845.

Ephémérides de la société d'agriculture du département de l'Indre, année 1843-1844.

Essai sur la statistique intellectuelle et morale des départements de la France, par M. Fayet, 1843.

Essai sur les moyens à employer pour abolir l'esclavage dans les colonies françaises, par le comte de Montureux, 1844.

Excursion à la montagne de Saint-Pierre ou Piétersberg, près de Maestricht, par le baron d'Hombres-Firmas.

Exercices orthographiques, syntaxiques, composés avec l'histoire de France, par Ch. Conty, 1840.

Exposé des travaux de la société des sciences médicales de la Moselle, année 1843.

Extrait des séances de la société royale d'agriculture et du commerce de Caen, par M. G. Mancel, 1843.

Extrait du procès-verbal de la séance du 4 novembre 1844, de la société d'agriculture, commerce, sciences et arts du département de la Marne.

Gazette de l'instruction publique, n° 17, 25 avril 1844.

Grammaire graduée selon l'esprit progressif de la jeunesse, par Ch. Conty.

Histoire naturelle agricole des animaux domestiques de l'Europe, publiée par les fondateurs du Moniteur de la

Digitized by Google

Propriété et de l'agriculture, huitième livraison, année 1844.

Illustrationnes plantarum orientalium, ou choix de plantes nouvelles ou peu connues de l'Asie occidentale, par M. le comte Jaubert et M. Ed. Spach, 1844.

Instruction pour l'observation des phénomènes périodiques, mémoire publié par l'académie royale de Bruxelles.

Journal des haras, etc., année 1844-1845.

Journal d'agriculture, sciences, lettres et arts du département de l'Ain, années 1844-1845.

Journal de l'Aveyron, n° du 22 juin 1844, n° du 29 juin 1844, n° du 16 novembre 1844.

Journal d'agriculture pratique et d'économie rurale pour le midi de la France, année 1844-1845.

Journal des travaux de la société française de statistique universelle, 1843 à 1844, et 1844 à 1845.

Journal de la société de la morale chrétienne, années 1844 et 1845.

Lettre écrite à MM. les lecteurs des tablettes historiques de l'Auvergne, de J. B. Bouillet.

Mémoires de la société royale d'émulation d'Abbeville, années 1841, 1842 et 1843.

Mémoires de la société vétérinaire des départements du Calvados et de la Manche, année 1842-1843.

Mémoires de la société royale des sciences de l'agriculture et des arts de Lille, année 1842.

Mémoires d'agriculture d'économie rurale et domestique, publiés par la société royale et centrale d'agriculture, année 1843.

Mémoires couronnés par l'académie royale de Bruxelles, années 1837, 1838, 1839-1840, 1840-1841, 1841-1842.

Mémoire sur la question des sesames, par le docteur F. Maure, 1844.

Digitized by Google

Mémoires d'agriculture, d'économie rurale et domestique, publiés par la société royale et centrale d'agriculture, années 1842 et 1843.

Mémoires de la société archéologique du midi de la France, cinquième livraison, janvier 1845.

Mémoires de la société royale des sciences, des lettres et arts d'Arras, année 1844.

Mémoires de la société des antiquaires de Normandie, années 1842 et 1843.

Mémoires de l'académie des sciences, arts et belles-lettres de Dijon. Séance publique du 21 août 1843.

Messager de la Moselle, par MM. Gerson-Lévy et Alcan, années 1844 et 1845.

Moniteur de la propriété et de l'agriculture, années 1844 et 1845.

Mont Saint-Michel (le), par M. Castel, 1844.

Notes économiques sur l'administration des richesses et la statistique agricole de la France, par C. E. Royer, 1843.

Notice sur M. Boucher de Crévecœur, membre de l'Institut, etc., etc., etc., et M. Boucher de Crévecœur de Perthes, président de la société royale d'émulation, etc., etc., etc.

Notice sur les deux siéges de Metz, de 1444 et de 1552, suivie de la relation du simulacre du siége de cette ville, pendant septembre 1844, et des opérations des camps de la Moselle, par Verronnais, imprimeur-libraire, 1844.

Notice sur des ossements et coquilles fossiles du bassin d'Alais, par M. le baron d'Hombres-Firmas.

Notice historique sur l'agriculture de la France, suivie de quelques considérations sur la nécessité de créer des chambres consultatives pour l'industrie agricole, 1844.

Nouveaux mémoires de l'académie royale de Bruxelles, années 1836 et 1837, 1837-1838, 1839, 1840, 1841, 1842, 1843.

Nouvelles expériences sur l'action des composés Ferrugineux

Digitized by Google

solubles appliqués à la végétation et spécialement au traitement de la chlorose et de la débilité des plantes, par Eusèbe Gris, 1844.

Observations de la chambre de commerce de Metz, présentées à la commission départementale, dans sa séance du 30 mars 1844, sur les divers projets de chemins de fer de Paris à la frontière d'Allemagne.

Précis analytique des travaux de l'académie royale des sciences, belles-lettres et arts de Rouen, pendant les années 1843 et 1844.

Précis historique du Poitou, par J. Giraudeau, D. M. P., 1844.

Prix proposé pour 1845, par l'académie royale des sciences, belles-lettres et arts de Rouen. Eloge de Casimir Delavigne.

Prix proposés par la société vétérinaire du Calvados et de la Manche, pour l'année 1845.

Prix décernés pour le concours de labourage, par la société d'agriculture et de commerce de Caen, le 22 septembre 1844.

Procès-verbaux des délibérations du conseil général de la Moselle ; session de 1844.

Procès-verbaux des séances publiques de l'athénée des arts, année 1844.

Programmes des prix proposés par la société d'encouragement pour l'industrie nationale.

Programme des questions proposées pour le concours de 1845, par l'académie royale des sciences et belles-lettres de Bruxelles.

Programme des concours de 1844, du comice agricole de l'arrondissement de Chartres.

Programme des concours ouverts pour les prix à décerner en août 1845, par l'académie royale du Gard.

Programme des prix à décerner en 1845 par l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon.

Digitized by Google

Programme des prix proposés par la Société royale des sciences, de l'agriculture et des arts de Lille, pour 1845.

Programme des concours ouverts pour 1845, par la Société d'agriculture, commerce, sciences et arts du département de la Marne.

Propagateur (le) de l'industrie de la soie en France, 1844.

Publications de la Société d'agriculture, sciences et arts de Meaux, de mai 1841 à mai 1842, et de mai 1842 à mai 1843.

Quatrième épître d'Usamer à ses contemporains. De l'enseignement, première partie, par M. Herpain.

Rapport à M. le Préfet de la Meurthe sur le service médical de l'asile d'aliénés de Maréville, pendant l'année 1842, par le docteur Archambault, Nancy, 1843.

Rapport sur le concours départemental d'agriculture qui a eu lieu à Caen, le 13 octobre 1844.

Rapport sur la question de l'embrigadement des gardes champêtres, par M. de Bicquilleg.

Réceptions faites à l'Académie royale des sciences, belles-lettres et arts de Rouen, pendant l'exercice 1841-1842, sous la présidence de M. C. Desalleurs.

Recherches pratiques sur les ulcérations du col de la matrice, par le docteur Tanchon, 1844.

Recherches sur le traitement médical des tumeurs cancéreuses du sein, avec planches, par J. Tanchon, D. M. P., 1844.

Réglement de la Société d'horticulture du département de la Moselle, 1844.

Réponse à une réfutation de la statistique des aliénés, par M. A. Moreau de Jonnès, 1843.

Résumé des principales opérations du Mont de Piété de la ville de Metz, pendant l'année 1843.

Revue de Metz, années 1844 et 1845.

Revue (la) agricole, 1844.

Digitized by Google

Séances générales, tenues en 1843, par la Société française pour la conservation des monuments historiques.

Séances de la Société royale d'agriculture et de commerce de Caen, année 1844.

Semoir en lignes à la charrue ou labourage et semailles simultanées, par le docteur Vigneron, 1844.

Six codes (les), donnés par M. le docteur Carré à la Société.

Société d'agriculture et des arts de l'arrondissement de Dole, année 1844.

Statistique militaire des officiers de l'armée pendant la période décennale 1831-1841, par M. Devaltz de Casfol, capitaine d'artillerie.

Statistique historique, industrielle et commerciale du département de la Moselle, contenant les villes, bourgs, villages, annexes, hameaux, moulins, publiée sous les auspices de M. Germeau, préfet de la Moselle, par Verronnais, imprimeur-libraire, 1844.

Statistique des crimes commis en Angleterre en 1842, par M. A. Moreau de Jonnès, 1843.

Statuts de la Société vétérinaire du département de la Seine, 1844.

Sujets de prix proposés par l'Académie royale des sciences, arts et belles-lettres de Caen, 1844.

Suite des mémoires et observations de physique et d'histoire naturelle, par M. le baron d'Hombres-Firmas, 1845.

Théâtre choisi de G. de Pixérécourt, tomes 1^er^, 2^e^, 3^e^ et 4^e^, quatre volumes, 1841.

Téléphonie ou télégraphe acoustique pratiqué au moyen de quatre sons, par F. Sudre, 1844.

Traité de l'accent appliqué à la Théorie de la versification, par Paul Ackermann, 2^e^ édition, 1843.

Digitized by Google

NOTICE NÉCROLOGIQUE

SUR

M. CHARLES DE VELCOURT,

Chevalier des ordres de Saint-Louis, de la Légion-d'Honneur et du Phénix de Hohenlohe, Lieutenant-Colonel d'infanterie, membre du Conseil-Général du département de la Moselle, et associé-libre-résidant de l'Académie royale de Metz,

PAR M. EMMANUEL D'HUART.

MESSIEURS,

L'académie, pieusement inspirée, a depuis longtemps admis en principe qu'une notice nécrologique sur ses membres décédés serait insérée dans ses mémoires. C'est étendre la confraternité au-delà de la tombe et perpétuer parmi nous le souvenir de bons et honorables collègues. Chargé de payer votre fraternel tribut à la mémoire de M. Charles de Velcourt, dont nous avons à déplorer la perte récente, je viens m'acquitter du pieux devoir que vous avez bien voulu me confier.

M. Charles de Velcourt, né en 1771, appartenait à notre province par sa mère, mademoiselle de Verpy, l'une des riches héritières du pays messin. Son père, type de cette grace française, de cette fleur de bon ton, jadis tant enviées de nos voisins, avait été fort lié dans sa jeunesse avec l'abbé de Voizenon, et plusieurs littérateurs du dernier

Digitized by Google

siècle. Il passait pour avoir souvent mis la main à leurs œuvres, et pour être l'auteur de quelques vaudevilles joués avec succès. Elevé sous les yeux de son spirituel père, notre collègue en avait retenu le charme de bien dire et le talent de conter avec une attrayante originalité. Destiné à la carrière militaire, il fut nommé en 1786, cadet-gentilhomme au régiment de Rouergue, et passa en qualité de lieutenant dans la garde constitutionnelle de Louis XVI. Blessé à la défense des Tuileries, dans la journée du 10 août, il fut pris et enfermé à l'abbaye, d'où il s'échappa dans l'affreuse nuit du 2 au 3 septembre. Obligé de fuir pour sauver sa tête, il traversa la France sous divers déguisements, et atteignit Coblentz, après avoir couru mille dangers. Il fit toutes les campagnes de l'armée de Condé, dont son père était intendant général, et gagna sur les champs de bataille les épaulettes d'officier supérieur, dans un corps où la plupart des soldats avaient rang de sous-lieutenant. Il assista à la funeste expédition de Quiberon, et n'échappa à la mort qu'en gagnant à la nage une frégate hospitalière; le nombre, vous le savez, en fut malheureusement fort restreint.

Rentré en France, en 1803, M. Charles de Velcourt échangea les insignes de lieutenant-colonel contre les modestes broderies de garde à cheval des eaux et forêts. La restauration le trouva sous-inspecteur et le promut inspecteur à son rang d'ancienneté (1821). Appelé au conseil général du département de la Moselle, il servit avec zèle les intérêts de l'industrie et de l'agriculture; les chemins vicinaux et les voies de grandes communications eurent en lui un chaleureux avocat. Il s'était également adonné à l'étude de la minéralogie et de l'archéologie qu'il a puissamment contribué à mettre en honneur parmi nous. L'appui qu'il prêtait à l'agriculture dans les conseils du pays, attira votre attention, et vous lui déférâtes le 11 novembre 1827, le

Digitized by Google

titre d'associé-libre-résidant qu'il a justifié par d'importantes communications ; il vous a successivement transmis la statistique complète des forêts de l'arrondissement de Sarreguemines, un mémoire sur nos houillères, un autre sur nos richesses minérales non exploitées, un travail fort remarquable sur les concours de charrue, des notices sur les fouilles de Riciacum, et sur celles de Nazium.

Fidèle aux convictions de toute sa vie, M. Charles de Velcourt donna sa démission d'inspecteur des eaux et forêts aux événements de 1830, et se retira à sa belle terre de Blettange, où, au milieu des cruelles infirmités qui vinrent l'assaillir, il ne cessa de s'occuper des questions qui pouvaient intéresser nos progrès agricoles et industriels. Il s'attira l'attachement général, dans les modestes fonctions de conseiller municipal de village, par la loyauté de son caractère, la justesse de ses appréciations et l'habitude des affaires dont il avait donné de nombreuses preuves comme membre du conseil général. L'affection que lui portaient nos campagnes reconnaissantes a été exprimée d'une manière bien simple, bien vraie, bien touchante, dans les quelques mots partis du cœur, que M. le maire de Bousse a prononcés sur le cercueil de l'homme de bien, au moment où il fut descendu dans la tombe.

Vox populi, vox Dei.

Digitized by Google

RABELAIS A METZ,

PAR M. ÉMILE BÉGIN.

Il était dans la destinée de Rabelais de déjouer pendant sa vie, à plus forte raison après sa mort, toutes les conjectures qu'on pourrait faire sur sa personne et ses ouvrages. Peu d'hommes ont eu des biographes aussi nombreux, aussi habiles, des adversaires plus prononcés, des partisans plus enthousiastes, et je ne vois parmi les illustrations du seizième siècle aucune existence littéraire moins connue que celle du pasteur de Meudon. C'est donc une bonne fortune de pouvoir ajouter quelques faits positifs aux *incerta* philologiques qui le concernent.

Nous lisons, dans une note de Le Duchat : « A Metz, on » monstre encore en Ju-ruë la maison qu'occupa dans cette » ruë Rabelais pendant un assez long séjour..... [1] »

Malheureusement, une indication aussi vague, répétée par plusieurs auteurs modernes, laisse le doute à côté de la vérité, et chacun se demande si l'existence de Rabelais à Metz est réelle, car rien ne la constate.

Hé bien, oui, nous avons possédé l'auteur de Gargantua.

[1] Œuvres de maître Fr. Rabelais, Amsterdam, MDCCXI, t. IV, p. 250.

Digitized by Google

et de Pentagruel, le philosophe cynique, l'observateur profond, le prêtre incrédule, le praticien contempteur de son art, celui enfin qui se nommait à bon droit *le curé des sots, le médecin des vérolés et des goutteux*. Né à Chinon, en Touraine, à la fin du XV^e^ siècle, reçu dans les ordres, agrégé, en 1530, comme bachelier à la faculté médicale de Montpellier, forcé de quitter l'école et de voyager, François Rabelais changea plusieurs fois de résidence et vint ici, pour échapper sans doute aux ennemis qu'une malheureuse causticité lui avait faits dans sa patrie. Il devait être à Metz entre les années 1532 et 1537, et je pense qu'il n'aura quitté notre ville que pour accompagner ou rejoindre à Rome son ancien condisciple et protecteur, le cardinal du Bellay, qui venait d'y être nommé ambassadeur. Dans nos murs, la position de Rabelais fut des plus malheureuses ; il vivait chétivement ; et malgré cela, peu s'en fallut qu'il n'entrât en domesticité pour se procurer des moyens d'existence qui commençaient à lui manquer. Tournant alors ses regards vers Jean du Bellay, notre infortuné concitoyen écrivit la lettre suivante :

« MONSEIGNEUR,

» Si, venant ici, M. de Sainct-Ayt eust eu la commodité » de vous saluer à son partement, je ne fusse de présent » en telle nécessité et anxiété, comme il vous pourra ex- » poser plus amplement. Car il me affermoit que estiez en » bon vouloir de me faire quelque aulsmone, advenant » qu'il se trouvast homme seur venant de par deça. Cer- » tainement, Monseigneur, si vous ne avez de moy pitié, » je ne sache que doibve faire ; sinon, en dernier désespoir, » me asservir à quelqu'un de par deça avec dommage et » perte évidente de mes estudes. Il n'est possible de vivre » plus frugalement que ie fays, et ne me sauriez si peu » donner de tant de biens que Dieu vous a mis en mains,

Digitized by Google

» que je..... en vivotant et me entretenant honestement » comme i'ay fait jusques à présent pour l'honneur de la » maison dont i'estois issu à ma departie de France. Mon- » seigneur, je me recommande très-humblement à vostre » bonne grâce, et prie notre Seigneur vous donner en » parfaite santé très-bonne et longue vie.

» De Metz, ce 6 février.

» *Vostre très-humble serviteur,*

» François Rabelais, *médecin.* »

Ce morceau curieux, auquel il manque malheureusement une date d'année, existe à la bibliothèque publique de Montpellier, dans un manuscrit in-folio, n° 24, provenant du président Boubier.

Nul doute que le bienfaisant prélat n'ait aussitôt secouru Rabelais qui n'implora jamais en vain son appui. De cette époque commence même à dater sa prospérité. Peu après, il quitta la chambrette obscure et basse, aux étroits lar- miers pour fenêtre, que l'on voit encore au-dessus de l'ancienne porte d'entrée d'une *chapellotte* dédiée à saint Genet, en *Jurue;* chambrette louée six livres par le sacris- tain [1] et qu'il n'était certes pas sûr de toucher avant la réponse de du Bellay.

La triste position où se trouvait Rabelais a servi plus qu'on ne pense la littérature, surtout la linguistique de nos contrées. Ne pouvant fréquenter la haute classe et cependant ayant besoin d'observer, de fronder et de s'épancher, il descendait aux rangs inférieurs du *menu populaire,* hantait les échoppes, les tavernes et recueillait ces proverbes, ces dictons, ces vieilles expressions si pittoresques et si ori- ginales dont la langue d'autrefois était remplie. J'ai toujours pensé que le roman de Gargantua, interprété de tant de

[1] Inventaire des receptes de la chappelotte de St-Genest, en Jeurue.

Digitized by Google

manières différentes, était simplement une forme commode adoptée par l'auteur pour y enchasser les débris mutilés d'un langage qui s'en allait avec la poésie des cathédrales, frappés tous deux sous le scepticisme de la réforme. Les habitudes, les préjugés, la vie populaire débordent à chaque page du livre de Rabelais : indépendamment des connaissances étonnantes et profondes qu'il étale, on y reconnaît toujours l'homme qui s'arrête volontiers à l'angle des carrefours afin d'y suivre les gestes, d'enregistrer les paroles de ceux qui règnent là par le droit de la force musculaire et de l'amplitude des poumons. Cérémonies religieuses et populaires, mascarades, cris de ville, commerce en détail, repas, jeux d'enfants, etc...., Rabelais ne néglige rien. Avec la chose il saisit l'expression et l'abandonne à sa plume. Ne soyons donc pas étonnés si le roman de Gargantua renferme tant de locutions languedociennes, lyonnaises, bourguignones, picardes, lorraines et messines : ce sont les provinces qu'il avait habitées le plus longtemps avant d'écrire, et je ne serais pas éloigné de croire qu'une grande partie de son ouvrage fût originaire d'ici. Quelques exemples justifieront ma pensée.

Rabelais parle du Graüli, ou dragon de saint Clément [1],

[1] *De la ridicule statue appellée Manduce; et comment, et quelles choses sacrifient les Gastrolatres à leur Dieu Ventripotent.*

« Nous considerons le minois et les gestes de ces poiltrons (*a*) ma-
» gnigoules gastrolatres, comme touts estonnez, ouysmes ung son de
» campane notable, auquel touts se rangearent, comme en bataille,
» chascun par son office, degré et anticquité. Ainsi vindrent devers
» messere Gaster, suivans ung gras, jeune, puissant ventru, lequel sus
» un long baston bien doré, portait une statue de bois mal taillée et
» lourdement paincte telle (*b*) que la descripvent Plaute, Juvenal et

(*a*) « (*Magnigoules Gastrolatres.*) L'abbé Guyet a cru qu'on devait lire *manigoldes*, de l'italien
» *manigoldo*, gros coquin : mais dans toutes les éditions que j'ai vues, il y a *magnigoules*,
» c'est-à-dire *grandes gueules*. »

(*b*) « (*Que la descripvent*, etc.) Plaute, en sa comédie du *Cable*; Juvenal, sat. 3, et Pompon.
» Festus, l. XI.) »

Digitized by Google

comme d'un animal fantastique dont il a vu *terrificquement clicquceter les larges et horrifiques maschoüeres bien en-dentelées;* parmi les jeux auxquels se livrait Gargantua, figurent *la vole; le cocu ou maucontent; le mariage; le pair ou non; la croix ou pile; la bille; je te pinse sans rire; la truye; le palet; je te prends sans verd; le chesne fourchu; le chevau fondu; la queue au loup; le pet en gueulle; le cul scellé; les chiquenaudes,* et autres divertissements qu'on trouve en usage de nos jours, soit à Metz, soit aux environs.

Monsieur le diable, dit Cripet, *descendez, que j'aye le Roussin.*

» Pomp. Festus. A Lion au carneval on l'appelle (*c*) Masche-croute: » ils la nommoient Manduce. C'estoit une effigie monstrueuse, ridicule, » hideuse et terrible aulx petits enfans, ayant les œilz plus grands que » le ventre, et la teste plus grosse que tout le reste du corps, avecques » amples, larges et horrificques maschoüeres bien endentelées tant au » dessus comme au dessoubs: lesquelles avecques l'engin d'une petite » chorde cachée dedans le baston doré l'on faisait l'une contre l'aultre » terrificquement cliqueter, comme à Mets l'on faict du (*d*) dragon de » Sainct Clement. Approchans les Gastrolatres, je veids qu'ils estoient » suivis d'ung grand nombre de gros varlets chargez de corbeilles, de » paniers, de balles, de pots, poches et marmites. Adoncques sous la » conduicte de Manduce, chantans ne sçay quels dithyrambes, crepa-» locomes, epenons, offrirent à leur Dieu ouvrans leurs corbeilles et » marmites, hippocras blanc avecques (*e*) la tendre roustie seiche. »

(*c*) « *Masche-croute.*) On ne la porte plus à Lyon, quoiqu'on y en parle encore, et qu'on » y menace les enfans de les faire manger à la *Maschecroute.* Si, au reste, il est vrai, comme » on l'assure, qu'en plusieurs lieux de la Flandre on appelle *Kermès* une pareille statue qu'on » y porte aux jours gras, il faut que ce soit par rapport au terrible cliquetis que font les » machoires de cette statue quand on les fait mouvoir, puisqu'en Hollande on nomme aussi » *kermès* le bruit qui règne dans les foires où on ne s'entend point parler. »

(*d*) « (*Dragon de sainct Clément.*) Le peuple le nomme Graulli, soit de l'aleman *greulich*, » horrible, epouvantable, ou plutôt par corruption de *gargouille.* On le porte en procession » le jour de saint Marc et pendant les Rogations, mais comme ce n'est plus la même figure » qu'avoit vuë Rabelais, les machoires du Graulli moderne n'ont aucun mouvement. Seu-» lement, au bout de sa langue, qui est de fer, est fiché un petit pain blanc qui, avec » autant d'autres pareils que fournit chaque boulanger devant l'étau de qui passe la procession, » fait le salaire du pauvre homme qui porte le *Graulli.* »

(*e*) « (*La tendre roustie.*) Pour l'après souper, Bouchet, sur la fin de la première sérée : » l'hypocras et les rôties allongèrent un peu cette sérée.. » (Rabelais, *édition de Le Duchat,* MDCCXI, t. IV, p. 247-248.)

Digitized by Google

Ce mot *Roussin* désignait en Lorraine un cheval de belle apparence. Quand le seigneur d'un village arrivait monté sur son *Roussin*, les vassaux étaient obligés de se présenter à lui avec un fagot d'épines et de ronces pour sa monture, circonstance qui pourrait faire penser que Roussin qu'on prononce aussi *Roncin*, viendrait de ronces, mais j'aime mieux y voir un dérivé du mot allemand *ross* ou du latin *russus*.

Dans un repas servi à Grandgonsier, on lui présente, entre autres choses, *mille sept cents hutandeaulx*, appelés à Metz *hautondeaux*, grands poulets auxquels on laissait les lombes en leur coupant la crête et les ergots pour leur donner l'apparence de chapons. Hautondeaux vient de *hotons*, *hautons*, petites gousses qu'on ôte du blé et qu'on donnait aux poulets destinés à la graisse, au lieu du blé pur qui s'administrait aux chapons. L'art des *hautondeurs*, des engraisseurs de pucins, était poussé très-loin chez nos ancêtres, même avant Voltaire.

Les six pellerins que Gargantua mange en salade s'étaient cachés sous les *poyzars*, c'est-à-dire sous les pois dont est dérivé le mot *poyar*, *poya*, pois de sucre. Il n'est pas un parrain qui ne connaisse la signification de ce cri, le seul qu'on voye résister au torrent de la civilisation, aux préceptes de la société polie.

Le cri des vendeurs d'oysons ou d'*oüye*; celui des *maignieis* ou chaudronniers qui chantaient *magni*, *maigni*; celui des marchands de lait ou *bacon*, des vendeurs de *haste* et de *menue haste* ou *hastille*, sont reproduits dans Rabelais. A propos du mot *haste*, qui signifie le foie, et de *menue haste*, le poumon, le cœur, les reins, je rappellerai qu'autrefois, quand on tuait un porc, les amis de la maison en recevaient chacun quelque morceau, usage qui n'a point échappé à notre observateur, car il dit (Liv. III, ch. 39) : *Il n'estait tué pourceau dans tout le voisinage, dont il n'eust de la hastille et des boudins.*

Digitized by Google

Pantagruel venant à Paris, trouve à la librairie de St-Victor, entre autres ouvrages, le *cullot de discipline*. Dans ce pays-ci, le *cullot*, qui vient de *cullus*, croupion, désigne le dernier venu, l'enfant puîné, le fils du carnaval et aussi un bout de chandelle. C'est le sens que lui donne Rabelais. Le *cullot de discipline* signifie une dissertation sur l'effet du morceau de suif qu'employaient les écoliers et les moines pour s'enduire d'un corps gras, quand ils avaient reçu le fouet ou la discipline.

Frère Claude, des Haults-Barrois, c'est-à-dire originaire du Pays-Haut formant aujourd'hui l'arrondissement de Briey, était un *bon compaignon* que Rabelais aura connu et qu'il fait figurer à Paris.

On l'accuse près de Gargantua de ne plus ressembler ni à lui-même, ni à ses confrères, qui n'étudient jamais *de paour des auripeaulx* (congestions cérébrales), mais qui exécutent d'une manière très-distinguée cette danse célèbre et gaillarde appelée la *danse des Hauts-Barrois*. Au seizième siècle et déjà bien avant, la Lorraine jouissait d'une grande réputation pour ses charmantes danses. Voici ce qu'on lit dans le roman de la Rose, édition de 1531, feuillet 5 :

Lors veissiez les dames aller,
Ung chascun à l'envy baller,
Et faire gambades et saults,
Sur l'herbe drüe et soubs les saulx.

La eussiez vue pour les balleurs,
Fleusteurs, harpeurs et cimballeurs.
Les ungz sonnèrent millannoyses,
Les aultres notes lorrainoyses;
Pour ce qu'on en fait en Lorraine
De plus belles qu'en nul dommaine.

Si, dans le XIII^e^ siècle, nous n'avions, sous le rapport de la danse et de la musique populaires, que les Milanais

Digitized by Google

pour rivaux, il faut convenir que nous sommes singulièrement déchus de notre prééminence gymnastique.

Parmi les mots anciens, les locutions usuelles d'origine lorraine et messine qui abondent dans Rabelais, je citerai *malautru*, de *male astructus*, mal bâti; ennasé, d'*enasatus*, enchiffrené, parce que les camus sont censés parler du nez quoiqu'ils n'en parlent pas; *maulgouvert*, qui se conduit mal; *maschouré*, barbouillé, sali, les *reus macheurez* ou *maschourés*; renier *Mahon*, c'est-à-dire Mahomet; d'où les campagnards, dans certaines parties de la Lorraine, appellent des *Mahons* les objets antiques et surtout les monnaies qu'ils supposent avoir appartenu aux payens, Sarrasins ou autres mécréans.

Est-il du lorrain plus pur que dans ces phrases: *Voilà ccu que c'est*, pour voilà ce que c'est; *voy me là prest à boire*, je suis prêt à boire; *Deu, Colas, m'faillon*, Dieu, Colas, mon *fillot*, mon petit-fils; *nous baudouïnons à guogo*, nous mangeons, nous buvons à bouche que vêtue; *je sabouneray à guoguo puisque bien nourry je sus*; je m'en donnerai avec une femme puisque je suis repu suffisamment. Cette dernière phrase me ramène au style égrillard de Rabelais; je m'arrête, crainte d'aller trop loin dans le sens des origines aussi bien que dans celui des polissonneries, et je m'estimerai fort heureux si mes savants collègues ne considèrent pas cette dissertation comme un simple rêve de philologie.

Digitized by Google

NOTICE

SUR LES

ANCIENNES FORGES DE GUSTAL,

Commune de Fontoy, canton d'Audun-le-Roman, arrondissement de Briey,

ET SUR CELLES DE HAYANGE,

Canton et arrondissement de Thionville, département de la Moselle,

PAR M. EMMANUEL D'HUART.

Notre collègue, M. Michel, en compulsant les archives du parlement de Metz, a découvert, sur l'origine des forges de Gustal et de Hayange, des documents qui nous ont paru renfermer de curieux enseignements sur la fabrication du fer en nos contrées. Ils établissent que le prix d'achat des usines de Hayange, en 1704, ne s'est pas même élevé au chiffre de la dépense d'une journée d'activité en 1845, et nous retracent des scènes de violences qui nous initient aux mœurs du XVII^e^ siècle.

Wiric I^er^ de Valcourt, chevalier, sire de Fontoy, donna, en 1206, son moulin de Gustal à l'abbaye de Justemont, ordre de Prémontré, en lui imposant l'obligation de desservir sa chapelle castrale de Fontoy. Wiric II de Valcourt confirma, en 1224, la donation de son père, et y ajouta, en 1228, le patronage de la cure de Fontoy.

Digitized by Google

La maison de Fontoy, que nous croyons une branche de celle de Briey, par conséquent issue des premiers comtes de Bar, portait d'or à l'aigle de gueules, brisé d'un lambel d'azur à trois pendants de même.

L'abbaye de Justemont vendit le moulin de Gustal, en 1624, à Nicolas Meusnier, seigneur de Roussy, qui fit construire un fourneau sur l'emplacement d'une forge existant en 1615. Nous en trouvons la preuve dans un état de redevances dressé le 4 septembre 1615 par la chambre des comptes de Bruxelles. Cet état, que nous transcrivons textuellement, mentionne huit forges établies sur le cours de la Fensch.

1° La forge de Fontoy, devant annuellement au roi d'Espagne une redevance de 200 livres de fer.

2° La forge de Gustal, devant annuellement au roi d'Espagne une redevance de 200 livres de fer.

3° La forge de Maximilien, devant annuellement au roi d'Espagne une redevance de 400 livres de fer.

4° La forge de Gingerhs, devant annuellement au roi d'Espagne une redevance de 400 livres de fer.

5° La forge de Claustrement, devant annuellement au roi d'Espagne une redevance de 200 livres de fer.

6° La forge de Simon Feron, devant annuellement au roi d'Espagne une redevance de 200 livres de fer.

7° La forge de Henry, devant annuellement au roi d'Espagne une redevance de 200 livres.

8° La forge de Pleichschmit, chargée envers le roi d'Espagne d'un cens annuel de sept livres, monnaie de Brabant.

Nicolas Meusnier fit de mauvaises affaires et fut contraint de céder son fourneau de Gustal à François de Beauvilliers, bailliste judiciaire des forges de Fontoy, adjudicataire de la seigneurie de Bassompierre, et de deux sixièmes dans celle de Fontoy, saisis sur la succession du maréchal de

Digitized by Google

Bassompierre, et vendus par expropriation forcée, nonobstant l'opposition de Mme de Crussol, qui se portait héritière du maréchal, mais sous bénéfice d'inventaire. Nicolas Meusnier mourut insolvable en 1650, devant entre autres sommes 112 rixdalers à Frédéric Neu, de Cattenom, qui fit exproprier le moulin de Gustal, par décret du 3 juillet 1666, signifié à Michel Lanio, procureur à Thionville, curateur nommé d'office à la succession vacante du failli. François de Beauvilliers, déjà propriétaire du fourneau de Gustal, en acheta le moulin et le transforma en forge. Ayant essuyé de grandes pertes dans sa fabrication, il renonça, en 1679, au bail des forges de Fontoy, qui fut repris par le sieur Gœury Jeannot, prévôt-gruyer et receveur de Norroy-le-Sec, et bailliste des forges de Moyeuvre, auquel il vendit la même année son fourneau de Gustal, et mourut en 1685, laissant une succession très-obérée. Son frère, Pierre Geoffroy de Beauvilliers, abbé de Sologuac, ne l'accepta que sous bénéfice d'inventaire, et pour la liquider vendit un sixième dans la seigneurie de Fontoy au sieur Gœury Jeannot; un autre sixième, dit la portion de Chamblay, à Christophe Albert, baron d'Argenteau, seigneur de La Grange, au prix de 4000 livres tournois (13 mars 1686). Enfin, la forge de Gustal, par acte du 9 février 1686, à Anne de la Roche-Hullin, veuve en premières noces de Jean-Louis Poutet, conseiller et procureur du roi près du baillage de Metz, et en secondes, de N. Le Roy, capitaine au régiment de Soissons. Mais la forge de Gustal, inactive depuis six ans, n'était qu'un monceau de ruines, et quand la dame *acqueresse* voulut en relever les murs, le prévôt de Norroy-le-Sec, qui craignait une concurrence, se porta à des actes de violence, dont nous empruntons les détails à une enquête présentée au parlement de Metz, le 17 juin 1687.

« ..... Le neufvième febvrier de l'an 1686, la de-

Digitized by Google

moiselle Anne de la Roche-Hullin, veuve en premières nopces du sieur Jean-Louis Poutet, conseiller et procureur du roi au baillage de Metz, et en secondes, du sieur N. Le Roy, capitaine au régiment de Soissons, demanderesse, achepta du sieur Pognon, prevost de Mangienne, fondé de pouvoir du sieur Pierre Geoffroy de Beauvilliers, abbé de Solognac, la petite forge de Gustal, avec aisances et despendances, sans en rien réserver, située sous le fourneau dudit Gustal, appartenant au sieur Gœury Jeannot, prévôt de Norroy-le-Sec, seigneur en partie de Fontoy, bailliste des forges de ce nom et de celles de Moyeuvre, ensemble un pré de la contenance de six faulchées, gissant sous la ditte forge, que la demoiselle Hullin n'avoit acheptée que pour la faire travailler et mettre ainsy en œuvre les fontes, charbons et provisions, dont elle avait hérité peu auparavant de feu son père, mort maistre et propriétaire des forges de Hayange.

» Pour reussir en son dessein, la demoiselle acqueresse s'adressa aux maire et gens de justice de Fontoy, à cette fin qu'ils luy fissent l'indication des aisances et dépandances de l'usine acheptée. Les maire et gens de justice s'étant rendus sur les lieux, accompagnés des anciens du village, dont ils prirent le serment en tel cas requis, satisfirent à la demande de la demoiselle Hullin et lui indiquèrent notablement un jardin derrière la ditte forge, ayant le chemin du pont d'une part, l'étang de l'autre, un second jardin aboutissant vers la croix et tenant au fourneau, ensemble le grand prey de six faulchées, desquelles indications il y eut procès-verbal dressé. En conséquence, la demanderesse prit possession de la forge de Gustal, de ses aisances et dépendances, et se mit en debvoir de relever les murs de la ditte usine. Elle choisit le jardin de derrière pour y construire une maison de commis et une halle à charbon, dont elle posa la première pierre le 8 mars de l'année der-

Digitized by Google

nière. Le sieur Gœury Jeannot, qui vouloit empescher le retablissement de la forge de Gustal, accourrut sur les lieux le dit jour, 8 mars, accompagné de ses domestiques forgerons, deschassa les ouvriers de la demanderesse avec juremens effroyables, fit combler les fondations de la halle et croiser le grand chemin de gueuses de fer, de telle sorte que les communications furent interrompues. Comme il ne reparut pas le 10, la demoiselle Hullin se crut en repos, mais le 11, vers les deux heures aprés midi, il vint tomber comme un forcené au milieu des maçons de la demanderesse, il lança son cheval contre l'un d'eux et menaça de le tuer d'un pistolet qu'il tenait à la main. Il renioit Dieu et ses saincts et blasphêmoit si affreusement qu'on l'eut dit possédé du démon. Dans sa colère il s'en prit à son propre commis et faillit lui fendre la teste d'un coup de pioche. Finalement, il envoya quérir ses forgerons, avec des tombereaux et fit combler tous les travaux de la demoiselle Hullin.

» La demanderesse, qui est une foible femme, ne tenta pas de repousser la force par la force, mais suivant l'avis qui luy en fut donné, elle porta plainte à M. le lieutenant-général au baillage de Thionville, qui ordonna une information dans laquelle la demanderesse fit entendre cinq témoins qui desposèrent de la vérité des faicts.

» Placée sous la protection du magistrat, la demoiselle Hullin reprit le cours de ses constructions; déjà la halle étoit à haulteur de toiture, de mesme que la maison du commis, lorsque le sieur Jeannot, rendu à ses fureurs premiéres, parut le 29 mai de l'année dernière, à la teste de dix soldats, grenadiers tirés de la garnison de Thionville, et luy, magistrat, se fit justice de ses propres mains. Par son ordre, les soldats coupèrent les cordeaux, renversèrent les atteliers, abattirent les murailles et deschassèrent les ouvriers, aprez les avoir brutalement maltraictés. La

Digitized by Google

demanderesse porta plainte de rechef au lieutenant-général du baillage, qui ordonna une information nouvelle..... »

Mais Gœury Jeannot ne put répondre au mandat de comparution qui lui fut décerné ; victime de ses propres fureurs, il tomba malade le 17 juin et mourut peu après ; sa veuve, Jeanne Grenon, se remaria à François Pinguet, seigneur de Suzemont, conseiller au parlement de Metz, et soutint le procès qu'intenta la demoiselle Hullin. Il dura neuf années ! Il y eut descente de lieux, enquête, audition de témoins, plan de la forge dressé par un peintre de Metz, nommé Barthelemy Drapier, expert en cette partie. Enfin, de guerre las, épuisés d'argent, les combattants posèrent la plume et cédèrent leurs droits à des tiers. François Pinguet vendit, le 6 mars 1695, le fourneau de Gustal à Christophe Albert, baron d'Argenteau, seigneur de la Grange et propriétaire des forges de Fontoy ; Anne Hullin transporta sa forge à son beau-frère Jacques-Antoine Le Comte, maître des forges de Hayange, qui retrocéda son marché au même baron d'Argenteau, moyennant la somme de 3 000 livres tournois ; à cet acte, daté du 16 décembre 1695, intervint le sieur François Pinguet, qui renonça à toutes ses prétentions sur la forge de Gustal contre une somme de 1 000 livres tournois.

Le procès intenté par la demoiselle Hullin nous apprend que le château de Fontoy était déjà ruiné en 1685. Que les forges de Fontoy furent créées en 1583, par M^me^ la baronne de Briey Landres, dame de Fontoy. Que ces forges, de même que celles de Gustal, usaient des mines d'Aumetz. Qu'une forge, au dix-septième siècle, fabriquait communément 1 500 livres de fer battu, par jour, pour lesquelles elle payait à l'état un droit de 6 livres 15 sous par mille. Que nul ne pouvait établir une forge sur le cours de la Fensch, de Fontoy au ban de Florange, sans la permission des

Digitized by Google

seigneurs de Fontoy, et qu'à ce titre la forge de Gustal était chargée d'un cens annuel de six écus d'or.

Les forges de Hayange furent créées par le sieur de la Roche-Hullin, mort en 1685, laissant trois filles qui recueillirent sa succession.

1° Anne de la Roche-Hullin, mariée 1° à Jean-Louis Poutet, conseiller et procureur du roi au baillage de Metz; 2° à N. Le Roi, capitaine au régiment de Soissons. Elle acquis, le 9 février 1686, la forge de Gustal, provenant de la succesion de François de Beauvillier, seigneur de Bassompierre et de Fontoy en partie.

2° N. de la Roche-Hullin, mariée à N. Richard.

3° N. de la Roche-Hullin, mariée à Jacques-Antoine Le Comte, seigneur d'Angevillers, dont vint Catherine-Antoinette Le Comte, mariée à N. Lombart de Saint-Pierre, conseiller et chevalier d'honneur attaché au bureau des finances de la généralité de Metz.

Jacques-Antoine Le Comte fit l'acquisition des parts de ses belles-sœurs dans les forges de Hayange, par acte du 4 décembre 1688, et devint ainsi, tant de son chef que de celui de sa femme, seul propriétaire de ces usines, qui se composaient en 1699 :

1° De la Rodolphe-forge.

2° D'une maison de maître bâtie en face de la Rodolphe-forge.

3° D'une platinerie construite au-dessous de la Rodolphe-forge.

4° D'une fenderie au-dessous de la platinerie. Cette fenderie était en construction en 1699 et devait coûter 1400 livres tournois.

5° D'un fourneau, dit de la Magdelaine, situé à l'extrémité du village de Hayange, sur le chemin de Stenchy.

Digitized by Google

Le sieur Le Comte, comme tous les maîtres de forges du XVII^e^ siècle, ne fit point de brillantes affaires; la fabrication du fer, grevée d'un droit de 6 livres 15 sols par mille, était alors dans son enfance et devait causer bien des ruines avant d'être une source de fortune. Le propriétaire des forges de Hayange, opérant à une époque où le numéraire était rare, fut contraint de recourir à des emprunts usuraires que le baron Christophe-Albert d'Argenteau, seigneur de la Grange, près de Thionville, prit généreusement à sa charge jusqu'à concurrence d'une somme de 26 600 livres tournois, en garantie desquelles le sieur Le Comte hypothéqua sa terre seigneuriale d'Angevillers, par acte du 14 décembre 1695. Mais le noble baron mourut avant d'avoir soldé les créanciers de son obligé, et pour les désintéresser, son héritier bénéficiaire, le comte de Mercy, dut vendre la belle terre de La Grange.

Le sieur Le Comte, affranchi de ses dettes exigibles, donna un nouvel essort à ses affaires et traita des fournitures de l'artillerie qui causèrent sa ruine. Il avait reçu du lieutenant-général, marquis de la Frizilières, une certaine quantité de vieilles fontes en échange desquelles il devait livrer, dans les magasins de Thionville, 64 bombes du poids de 156 livres l'une, à raison de 40 livres le mille, et 102 488 livres en boulets de 4 et 8, à 30 livres le mille. Par compte arrêté le 17 mars 1699, il se trouva redevable d'une somme de 3 492 livres, qu'il ne put acquitter ni en argent ni en nature.

Le sieur Louis de Ridouet, écuyer, seigneur de Sancé, commissaire d'artillerie à Thionville, qui depuis longtemps convoitait les forges de Hayange, les fit saisir par exploit du 12 avril 1699. La dame de Saint-Pierre revendiqua, aux droits de sa mère décédée, le tiers de l'immeuble, et en obtint la distraction; les poursuites ne furent donc dirigées que contre les deux tiers des usines, qui furent louées

Digitized by Google

pour trois années, par bail judiciaire du 4 juillet 1699, moyennant 300 livres tournois! Les 900 livres que ce bail devait produire ne pouvant désintéresser l'artillerie, le sieur de Ridouet poursuivit l'expropriation des deux tiers des forges de Hayange, qu'il se fit adjuger, le 3 juin 1702, pour la somme de 1500 livres tournois! Il acquit, le 18 juillet de la même année, de la dame de Saint-Pierre, son tiers dans les mêmes forges, au prix de 4640 livres, y compris une bague de 140 livres, et se chargea en outre de la créance de l'artillerie; il payait donc les forges de Hayange 9632 livres tournois. Mais n'ayant pu se procurer cette somme, il rétrocéda son marché à M. Martin de Wendel, fils de Christian de Wendel, lieutenant des chevaux-légers de Charles IV, duc de Lorraine, et petit fils de Rodolphe de Wendel, de Coblentz, colonel d'un régiment de cravates pour le service de l'empereur Ferdinand, l'acte de rétrocession est du 1^er^ avril 1704. M. de Wendel fit dépôt des 1500 livres, montant de l'adjudication du 3 juin 1702, et traita, à ce qu'il paraît, sur de nouvelles bases avec la dame de Saint-Pierre.

Le gage des créanciers du sieur Le Comte se composait donc de ces 1500 livres et des 900 livres montant des trois années du bail judiciaire, total 2400 livres, sur lesquelles il fallait prélever 623 livres 13 sous 4 deniers pour frais d'expropriation. Le sieur Boyot de Champlanché, que le sieur de Ridouet s'était fait substituer dès le 1^er^ avril 1701, se porta poursuivant de la distribution des deniers et réclama la somme de 3492 livres, en qualité de garde d'artillerie à la résidence de Thionville. On lui objecta que cette somme était tombée au compte de celui dont il était le prête-nom, par acte du 18 juillet 1702; il répondit que cet acte n'avait pas eu son effet, que M. de Wendel n'avait entendu reprendre que l'adjudication du 3 juin 1702, et qu'il avait traité directement avec la dame de Saint-Pierre.

Digitized by Google

Le sieur Boyot de Champlanché remplit avec zèle son mandat et ne recula devant aucune procédure. Parmi les créanciers qu'il s'efforça de repousser, on remarque un M. de Crépy, famille qui habite encore Hayange. M. Jean-Baptiste de Crépy réclamait, aux droits de sa femme, Magdelaine Chausse [1], le payement de six années d'arrérage d'une rente de 5 livres 9 sous, et de 900 livres de foin assise sur un héritage vendu le 20 août 1683 au sieur de la Roche-Hullin, beau-père du sieur Le Comte.

Le sieur de la Roche-Hullin, créateur des forges de Hayange, était probablement de la même famille que Claude de la Roche-Gyrault, mort le 18 novembre 1671, lieutenant de roi de la place de Thionville. La postérité de cet officier supérieur a longtemps possédé la terre de Betange et en a fait rebâtir le château (1754) qui avait été détruit le 10 juin 1521, lors de la prise de la forteresse de Florange par le comte de Nassau. Un sieur de la Roche-Gyrault était colonel du régiment de Strasbourg (artillerie), peu avant la révolution de 1789.

[1] Elle descendait probablement de Jean Chauss, échevin de l'Hôtel-de-Ville de Thionville, mort vers le mois d'août 1653.

Digitized by Google

RAPPORT

SUR L'OUVRAGE DE M. ROBERT,

RECHERCHES

SUR LES MONNAIES DES ÉVÊQUES DE TOUL, ETC.,

PAR M. A. DUFRESNE.

MESSIEURS,

Les diverses notices publiées par M. de Saulcy, sur les monnaies municipales et épiscopales de la cité de Metz, et son traité raisonné sur les monnaies ducales de Lorraine peuvent être considérés comme un des monuments littéraires les plus utiles, élevés à l'illustration de notre province.

Cet écrivain doué d'une vaste intelligence et d'une imagination brillante, a su distinguer avec un rare bonheur les variantes les plus légères dans la forme et la gravure des pièces. L'étude des armoiries, des différents et la comparaison des monnaies d'un même règne lui ont permis de déterminer un classement rationnel et d'éclaircir plusieurs faits obscurs ou omis par les historiens; ses preuves à l'appui sont d'autant plus certaines qu'elles sont toujours tirées des monuments eux-mêmes: tel doit être le but d'un archéologue qui se livre aux recherches numismatiques.

Digitized by Google

En voulant transmettre leur histoire aux peuples qui devaient leur succéder, les Romains, dont la vigoureuse constitution leur assura l'empire du monde, usèrent de l'art monétaire sous un double point de vue, l'un matériel et l'autre philosophique.

Pendant la longue durée de leur règne, les livres étaient fort rares, un accident pouvait en peu d'heures anéantir les annales de plusieurs siècles. Ils résolurent donc de graver sur le bronze tous les principaux événements de leur histoire; pour en multiplier les exemplaires, ils en placèrent les symboles au revers des monnaies courantes, et pour en assurer davantage la conservation, chaque édifice public ou privé, d'après un principe religieux, recevait dans ses fondations un nombre plus ou moins grand de médailles, déterminé d'après la fortune du constructeur.

Aussi, depuis combien de siècles ces pages confiées à la terre ne viennent-elles pas en aide à nos investigations. La source est loin encore d'en être épuisée.

Avant M. de Saulcy, MM. Dupré de Geneste et Mory d'Elvange s'étaient occupés avec ardeur de l'histoire de nos monnaies locales. A cette époque, leurs recherches furent regardées assez généralement comme dirigées par un sentiment de pure curiosité; aussi, malgré leurs travaux réitérés, à peine purent-ils en rassembler une collection assez médiocre. Toutes les trouvailles passaient alors dans le creuset de l'orfèvre, leur valeur relative n'était pas assez connue: depuis peu d'années seulement l'appât du gain a arrêté ce vandalisme.

Les monnaies lorraines ayant eu cours dans l'ex-duché de ce nom et dans les évêchés furent celles qu'on rencontrait le plus souvent: celles de Metz venaient ensuite. En effet, cette ville, riche d'une nombreuse population, avait conservé des parcelles de son antique indépendance et son atelier monétaire. Touchant d'un côté aux provinces al-

Digitized by Google

lemandes et de l'autre à la Lorraine et aux évêchés, il était assez difficile que les valeurs françaises pussent envahir promptement son ressort et s'y nationaliser.

Dans l'évêché voisin le contraire avait lieu. Toul, avec une population de six à sept mille âmes, trop souvent agitée par des factions, pressée sans cesse par les rois de France et les ducs de Lorraine, ne put jamais résister aux exigeances de ces puissans voisins ni s'affranchir de la domination cléricale.

L'évêque, seul souverain, presque toujours vassal ou membre de la famille ducale de Lorraine, avait plus d'intérêt à vendre son coin qu'à émettre des monnaies dont le cours eut été fort difficile, d'autant plus que le diocèse s'étendait sur une partie de la Lorraine, et que la France ne voulait pas en souffrir l'usage dans ses états. En 1313, Philippe-le-Bel interdit les monnaies touloises; Ducange remarque qu'on les refusait dans le commerce comme de trop mauvais aloi. En 1552, lors de la réunion à la France, Toussaint d'Hocedy, soixante-seizième évêque, chef du conseil de Lorraine, s'empressa de céder tous ses droits régaliens au duc son maître. Cette cession eut été une reconnaissance indirecte d'une souveraineté étrangère, aussi le roi de France fit-il immédiatement défense au duc de se servir du coin de l'évêque et annula le traité. Depuis cette époque il n'est plus question de monnaies touloises. Dans le siècle dernier, les exemplaires de ces monnaies étaient presque inconnus. D. Calmet, qui disposait de toutes les ressources scientifiques de la province, ne put jamais en rassembler que deux types, et encore étaient-ils douteux. Dans son histoire de Lorraine, le savant bénédictin se plaint de ce que, par lui et ses amis, il n'ait pu se procurer aucune de ces pièces dans l'évêché de Toul: cette rareté est facile à expliquer; d'abord les évêques ne firent frapper que très-peu de monnaies, puis, proscrites depuis 1313,

Digitized by Google

la similitude des types avec ceux des prélats messins dut faire refouler vers ce diocèse le peu qui restait de monnaies touloises. C'eut été alors parmi les valeurs messines qu'on aurait dû diriger les recherches : cette vérité nous est démontrée par toutes les trouvailles récentes.

En 1832, M. de Saulcy fit connaître plusieurs pièces touloises recueillies à Tronville, parmi un grand nombre de monnaies épiscopales messines.

En 1840, M. Rollin, de Nancy, eut le même bonheur à Charmes-sur-Moselle.

L'éveil était donné, il ne s'agissait plus que de rassembler les matériaux épars et de faire appel à tous les numismatistes.

Le travail était long et pénible, rien n'a rebuté M. Robert, plus de quatorze cabinets ont été mis à contribution, la Pologne même à fourni son tribut. Aujourd'hui il est assez heureux pour pouvoir vous offrir ses recherches sur l'histoire monétaire des évêques de Toul. Grâce à lui, cette lacune importante de notre histoire se trouve en partie comblée; il ne regarde cependant pas sa tâche comme accomplie, car réunissant ses efforts à ceux de M. de Saulcy, ces deux numismatistes doivent bientôt publier une histoire générale des monnaies des Trois-Evêchés.

M. Robert fait précéder son ouvrage par des considérations générales sur les recherches que ses devanciers avaient faites ; il examine les causes de la rareté, de la durée et de l'émission des monnaies touloises ; il réfute avec raison M. Dupré de Geneste, relativement aux monnaies municipales de la cité, dont cet auteur avait cru reconnaître l'existence ; prenant ensuite pour point de départ l'épiscopat de saint Gérard au dixième siècle, il parcourt successivement une période de cinq cents ans, et nous donne des remarques pleines d'intérêt sur l'histoire monétaire de quarante-quatre prélats. Parmi les raretés qu'il décrit, il

Digitized by Google

signale un monument de la plus haute importance, découvert en Pologne par M. Lelewel; cette pièce unique est un denier d'argent de Brunon, trente-huitième évêque, de 1026 à 1048, prélat illustre connu depuis dans le monde chrétien sous le nom du pape Léon IX ou saint Léon. Un joli spadin d'argent du quatorzième siècle, identique à ceux frappés par le duc Ferry IV, lui permet de trouver une interprétation admissible à la légende *no citei* qu'on lit au revers de la pièce (P. 49). Le père Picard, dans son histoire de Toul, prétendait que le cardinal de la Barrière, soixante-unième évêque, n'étant jamais venu en Lorraine, n'avait pu léguer à la postérité aucun souvenir de son administration; M. Robert prouve le contraire en nous décrivant un denier du prélat, qu'il possède dans son cabinet.

Il rectifie également une erreur grave du même auteur, erreur qui jusqu'aujourd'hui n'avait pas été relevée.

On avait donné à Savin, soixante-quatrième évêque, le surnom de Florence, comme étant originaire de cette capitale; une étude plus approfondie des titres lui a fait restituer celui de Fiorienne, fief situé en Piémont.

Jusqu'alors rien ne justifiait que les premiers comtes de Toul eussent pu faire battre monnaie à leur coin particulier. Une trouvaille faite à Thionville a fourni également à M. Robert l'occasion d'en publier deux exemplaires différents.

L'auteur termine par la description de plusieurs monnaies incertaines, et joint au texte un atlas de dix planches renfermant les calques de soixante-deux monnaies, toutes dessinées par lui.

Nous avons également à vous entretenir de la description d'une rare monnaie gauloise trouvée dans le département du Nord.

Cette monnaie, contemporaine de l'époque où l'autonomie gauloise expira, est en cuivre et revêtue d'une belle

Digitized by Google

patène; elle porte au droit, tête casquée à la romaine, type de Pallas fort répandue dans les Gaules, et au revers, coq debout aux éperons fortement accusés avec une crête formée de deux cercles concentriques dont l'œil fait le centre; le bipède, malgré la roideur du dessin, est reproduit avec un certain talent. Voici comment l'auteur termine sa dissertation :

« Voilà donc toute une doctrine renversée par la communication de M. Bigan, et le coq rétabli dans ses vieilles » prétentions. Il faut reconnaître que cet emblème vaut » bien l'ignoble verrat qui avait obtenu l'honneur de devenir le symbole de la nation, non pour quelque service » rendu, à la manière des oies du capitole, mais tout simplement parce que, frais, il faisait la principale nourriture des Gaulois, et que, salé, il devenait pour eux une » importante branche de commerce. Félicitons donc les » Gaulois Atrébates ou autres, qui, au lieu de l'image toute » matérielle du verrat, ont placé le symbole de la vigilance » sur leurs monnaies et sur les enseignes qu'ils opposaient » aux aigles romaines. »

Depuis fort longtemps M. Robert s'occupe d'archéologie; nous avons tous été à même d'apprécier les charmants dessins dont son crayon a enrichi plusieurs publications récentes, sa modestie a toujours empêché un hommage public de reconnaissance.

A son arrivée dans le nord, notre compatriote s'est livré à ses goûts artistiques avec une nouvelle ardeur.

Nommé membre de la commission historique du département du Nord, de la société Eduenne et de celle de la Morinie, M. Robert sollicite maintenant la faveur d'être reçu au nombre de vos correspondants. Nous espérons que vous daignerez favorablement accueillir sa demande.

Digitized by Google

RAPPORT

SUR

LES BALLADES ET LAIS

DE M. C. FOURNEL,

PAR M. LE COMTE DE PUYMAIGRE.

MESSIEURS,

A ce titre de *Ballades et Lais*, on pourrait penser que le livre dont je suis chargé de vous rendre compte aurait dû, pour obtenir une complète réussite, être publié il y a quelques années, à l'époque où le moyen-âge jouissait de tous les honneurs de la mode. Il n'en est pas ainsi : les Ballades et Lais ne sont pas une de ces œuvres qui n'ont de chances de succès que dans l'à-propos de leur apparition. Sous un titre un peu vieilli peut-être, c'est un talent jeune et libre qui commence à se révéler. Cette indépendance de l'auteur est d'autant plus manifeste qu'il paraît ne pas s'être douté de l'originalité de son esprit, qu'il semble d'abord avoir seulement voulu faire passer dans notre langue quelques-unes de ces légendes si bien contées par Schiller et par Uhland. Mais M. C. Fournel était trop poète pour ne faire que des pastiches, et sans l'avoir cherché il a rencontré un genre qui lui est propre. Les chants populaires de l'Allemagne, les Romances espagnoles et les *Orientales* de M. Victor Hugo ont fait impression sur lui ;

Digitized by Google

mais ces trois influences, en se combinant et en rencontrant chez l'auteur de réelles qualités poétiques, ont produit, comme différentes couleurs que l'on mêlerait ensemble, une teinte toute nouvelle.

Les sujets de la plupart des petits poèmes que renferment les Ballades et Lais, ne se prêtent guère à l'analyse ; un style tour à tour plein de poésie et de simplicité fait le principal mérite de ces compositions. Les morceaux qui, sous ce rapport, me paraissent le plus remarquables sont l'*Ondin*, la *Vallée des Aulnes*, le *Sire Habor*, la *Chanson de la Source*, *Yanko*, *Lorelei*, une charmante pièce, la trente-troisième, qui se termine par ces vers gracieux et naïfs :

Un oiseau chante pour celui
Qui lui donne des ailes,
Sait-il si quelqu'autre que lui
Trouve ses chansons belles?
Ainsi de moi; si nul ne veut
De mon chant pur et tendre,
Mon pauvre cœur fait ce qu'il peut,
Dieu voudra bien l'entendre.

La naïveté, la grâce de cette stance se retrouvent aussi dans *Cava*, poème dont M. Fournel a pris l'idée dans le *Romancero*. *Cava* est cette Hélène espagnole qui inspira un si fatal amour au roi Rodrigue. M. Fournel a raconté cette tradition dans un rhythme d'une grande difficulté. Il a imité les terzets italiens, ces couplets de trois vers se liant entre eux par une rime qui, placée une fois dans le premier couplet, paraît deux fois dans le second en compagnie d'une rime nouvelle qui, à son tour, vient deux fois frapper l'oreille dans le terzet suivant. La malice, l'abandon et à la fois la poésie des chants populaires animent ce joli morceau. On croirait lire la romance espagnole même, pourtant M. Fournel a mis beaucoup de pensées à lui dans cette

Digitized by Google

imitation, mais il l'a fait avec tant d'art qu'elles ne produisent aucune disparité fâcheuse. Sur quelques notes d'un air antique, il a composé une charmante mélodie.

En se jouant des difficultés du terzet, M. Fournel a prouvé qu'il avait une grande entente du rhythme et de l'harmonie. Je suis surpris qu'ayant ces qualités, il ait une fois songé à écrire des vers de seize pieds. Quoi qu'en dise M. Akermann, auteur de la préface des Ballades, cette espèce de vers me paraît manquer de grâce. M. Fournel a aussi usé des vers de onze syllabes; ce n'était plus une invention, notre célèbre compatriote, M^me^ Tastu, avait déjà employé cette mesure.

Espérons que M. Fournel ne se laissera pas entraîner trop loin par des essais de ce genre; on doit redouter les innovations, et je crains que ce ne soit par suite d'un système à lui que M. Fournel ait fait quelquefois rimer des mots qui n'y sont point propres. On ne peut excuser cette licence de sa part, car lorsqu'il le veut il montre une grande richesse et une grande facilité de rimes.

La critique aurait encore à censurer çà et là quelques phrases d'une contexture un peu gênée, quelques vers faits trop rapidement, mais ces défauts ont peut-être la même source que les qualités de M. Fournel, un esprit plein de naturel, d'originalité.

Lorsqu'un coup d'essai renferme ces qualités sans lesquelles on ne saurait être un poète éminent, ce coup d'essai doit, certes, être qualifié d'heureux. Les Ballades et Lais me semblent donc, Messieurs, un de ces débuts qui doivent être vivement encouragés.

Digitized by Google

CHRONIQUE

DE

QUELQUES RUES DE METZ,

PAR M. LE PROFESSEUR MUNIER.

Parmi les questions mises au concours par l'Académie royale de Metz en 1840, on lit celle-ci : *Recherches sur l'étymologie des noms des rues, places, ponts, etc., de la ville de Metz.*

Bien que l'Académie eût offert une médaille ou le titre de membre correspondant à celui qui répondrait à cette question d'une manière satisfaisante, personne n'a essayé de la traiter.

Cependant, l'origine des noms de la plupart de nos rues et de nos places n'est pas difficile à donner; elle est indiquée par les dénominations mêmes. Les unes ont retenu les noms d'anciennes maisons religieuses ou d'églises paroissiales qu'elles renfermaient ou qui s'y trouvent encore, telles sont : Rue des Trinitaires, des Augustins, des Grands-Carmes, des Capucins; rue Saint-Marcel, place Saint-Vincent, place Saint-Martin, etc. D'autres ont reçu les noms des magistrats ou des bienfaiteurs de la ville que la reconnaissance publique a voulu transmettre à la postérité ; telles sont les rues Goussaud, Marchant, et les quatre rues qui encadrent la magnifique caserne construite

Digitized by Google

aux frais de M. de Coislin, et auxquelles on a donné les noms ou les prénoms de ce généreux prélat: Rues Saint-Charles, Saint-Henri, de Cambout, etc. D'autres, enfin, ont pris le nom d'une maison, d'un hôtel remarquable, ou celui de l'endroit où on les a construites: Rue de la Grand'Maison, de la Bibliothèque, de la Haie, des Jardins, etc. Il en reste encore quelques-unes qui tirent leurs noms des métiers auxquels étaient assignés certains quartiers du temps des corporations, comme les rues des Huiliers, des Cloutiers, des Taillandiers, des Tanneurs, la place des Charrons, etc.

Mais il y a certains noms de rues de notre ville, surtout dans les quartiers le plus anciennement habités, dont l'étymologie devient plus obscure. Pour la découvrir, il faut connaître le vieux langage de nos bons aïeux, et consulter la tradition. De ce nombre sont trois rues presque parallèles, à une distance de huit à dix mètres l'une de l'autre, dont l'entrée est rue Mazelle et l'issue sur le rempart des Allemands. L'autorité municipale a fait peindre à l'angle de ces rues: *Rue du Grand-Wad, rue du Wad-Billy, rue du Wad-Bouton.*

Remarquons d'abord que cette partie de la ville, ainsi que les constructions qui se trouvent le long de la Seille, entre la place des Charrons et la porte Mazelle, étaient jadis des terres cultivées; que, dans les vieux actes, l'église Saint-Maximin est nommée Saint-Maximin-lès-Vignes, et que la rue Vigne-Saint-Avold retient ce nom d'un terrain autrefois planté de vigne, sur lequel elle est assise aujourd'hui.

Or, tout lieu de culture suppose des gardes-champêtres, et au treizième siècle nos pères disaient: *lou warde, warder*, que nous écrivons aujourd'hui *le garde, garder*. Mais les habitants de ce quartier, et les villageois des environs de Metz, qui ont conservé traditionnellement le

Digitized by Google

langage de leurs ancêtres, disent encore, dans leur patois, *lo wade, wader,* en supprimant la lettre *r,* probablement parce qu'ils trouvent cette prononciation plus facile.

On a donc dû, dans l'origine, dire *Raue don Grand-Warde,* puis, par altération, *Raue don Grand-Wade,* c'est-à-dire *Rue du Grand-Garde,* parce que l'habitation du grand garde était dans ce lieu. Dans les deux rues voisines, qui offrent encore l'aspect de rues de village, se trouvait sans doute la demeure des *wardes* ou des *wades* subalternes, nommés Billy et Bouton. Nous pensons, pour cette raison, qu'on aurait dû, pour conserver la tradition, faire écrire à l'angle de ces rues: *Wade-Billy* et *Wade-Bouton,* et non pas *Wad-Billy* et *Wad-Bouton.*

Ce qui paraît confirmer notre opinion, sur l'origine de ces dénominations, c'est qu'il existe aussi près de Metz, entre le fort Belle-Croix et le village de Vallières, un lieu nommé *la Wade,* nom qui semblerait indiquer que cet emplacement était autrefois un poste militaire, un corps-de-garde, ou la demeure d'un garde rural.

N'avons-nous pas, à Metz même, la rue de la Garde, ainsi appelée parce qu'en effet un corps-de-garde se trouve à l'entrée, du côté du Moyen-Pont: si cette rue eût existé au douzième ou au treizième siècle, les citadins l'auraient nommée rue de la *Warde* ou de la *Wade,* nom qu'elle porterait peut-être encore aujourd'hui.

Près de l'église Saint-Maximin, une des plus anciennes de la ville, est une autre rue très-étroite, qui longe l'ancien cimetière de cette paroisse, et qui conduit au rempart: c'est la rue de la Baue. Pour qui n'entend pas le patois messin, que parle encore la majeure partie de la population de ce quartier, ce nom est inintelligible. Il signifie *fossé, fosse.* Ne viendrait-il pas de ce que cette rue aboutissait autrefois à un fossé creusé pour la défense de

Digitized by Google

la place, ou bien de ce qu'on passait par là pour porter les morts au cimetière, dont une des entrées est dans la rue même? Cette dernière présomption nous semble la plus probable. On entend quelquefois nos malheureux paysans dire : *Je n'cesserâ d'soffri que quand je s'rê dans lé bâue.* « Je ne cesserai de souffrir que quand je serai dans la fosse. »

Enfin, non loin de là, un écriteau indicateur nous montre la rue aux *Ossons,* mot qui ne signifie rien, et que les habitants de ce quartier s'entêtent à prononcer *rue aux Oussons,* mot qui, dans leur langage, signifie quelque chose. Si l'on voulait franciser ce nom, il fallait écrire *rue aux Oisons.* Cette dénomination vient, probablement, de ce que les volatiles de cette espèce allaient s'ébattre et barbotter dans une mare qui, jadis, se trouvait à la place de cette rue tortueuse et irrégulière, et qui était leur lieu de prédilection. En face de l'hospice de la Maternité est une impasse dont le nom, *rue aux Poules,* a une origine analogue.

Si nous attachions plus d'importance à ces sortes de recherches, nous étendrions plus loin nos investigations; mais nous abandonnons ce travail, qui n'est peut-être pas sans intérêt, à ceux qui, par goût, peuvent s'en occuper sérieusement.

Encore un mot, cependant. N'y a-t-il pas quelque inconvénient à changer sans nécessité les noms des rues et des places qui sont généralement connues sous d'anciennes dénominations? A quoi bon, par exemple, avoir substitué à notre vieille place Saint-Jacques une place d'Austerlitz, et avoir implanté à Metz une place de Friedland? Quel rapport d'appartenance y a-t-il entre certaine rue de Metz et la ville d'Alger? Ces noms, bien qu'ils aient été dictés par un noble sentiment de patriotisme, n'en sont pas moins impropres et ridicules.

Digitized by Google

Et notre place *d'Armes*, qui avait déjà pour surnom place *de l'Hôtel-de-ville*, ne pouvait-elle se passer du sobriquet *de Napoléon*, qu'on lui a imposé? Un jour peut-être, et avec plus de justesse, la statue qui la décore, que bien que mal, fera encore accoler le nom de Fabert à cette superfétation.

Quoi qu'on fasse et quoi qu'on dise, cette place sera toujours la place d'armes de notre ville de guerre, la place de notre hôtel municipal; et le peuple, fidèle au bon sens et à ses vieilles habitudes ne la désigne que sous l'une ou l'autre de ces dénominations.

Digitized by Google

TABLEAU HISTORIQUE DE L'ALGÉRIE,

Depuis l'Occupation Romaine jusqu'à la Conquête par les Français en 1830,

PAR M. LE COLONEL LAPÈNE.

TROISIÈME ÉPOQUE.

Période de la domination Berbère (1070-1500, J. C,)[1].

Les Lamptunes, fraction de la puissante tribu de Zanaga, placés au-delà de la chaîne de l'Atlas, dans les plaines de l'ancienne Gétulie, touchant au grand désert, y vivaient étrangers jusque là, soit par leur situation écartée, soit par indifférence, à l'intelligence et à la morale des dogmes de l'Islam. Ils recueillaient cependant Abd-Allah-Ben-Liasim, marabout de Suz, renommé par sa science et sa sainteté. Leur propre chef, Yahia-Ben-Ibrahim, honteux de l'infériorité de ses compatriotes devant les tribus indigènes policées, donnait l'exemple de la plus humble soumission. Dans la ferveur d'une conviction nouvelle, ces sectaires attaquèrent au sein de leurs âpres retraites les Berbères montagnards, et comme récompense de leur courage et de leur foi, Abd-Allah les appela *al-Morabith* (Almoravides) *les hommes de Dieu*. Exploitant cet enthou-

[1] Tableau historique et chronologique de Lesage (comte de Lascase).

Précis historique sur les Maures, par Florian, première partie de Gonsalve de Cordoue, d'après d'Herbelot, Cardonne, Léon l'Africain, Marmol, de Chénier.

De la domination Turque dans l'ancienne régence d'Alger, par M. Valsin-Esterhazi, capitaine d'artillerie. Paris 1841.

Histoire d'Espagne et de Portugal d'après Aschbach, Lembké, etc. par P. Ch. Paquis. Paris, 1836.

Digitized by Google

siasme des nouveaux convertis, il les pousse au-delà du désert, vers le nord, passe avec eux l'Atlas, prend Sigilmesse et tout le pays de Darah; et dressant fièrement ses tentes dans le Sahel, entre la montagne et la mer, envahit les plaines d'Agmat et s'empare de la ville de ce nom.

Le marabout, cependant, perd la vie, un jour que se fiant à son bonheur ou à son *état de pureté,* qui doit le rendre invulnérable, il s'est aventuré, sans les précautions nécessaires, contre un parti ennemi. Abou-Beker, son successeur, continue la régénération religieuse commencée (460 hég., 1068 J. C.). La ville d'Agmat s'illustre tout-à-coup du caractère de sainteté des *Almoravides,* et le grand nombre des prosélytes exige déjà une capitale plus étendue pour le nouvel empire. Arrêté dans son ouvrage par quelques exigences de son ancienne patrie, alors en guerre avec ses voisins, Abou-Beker reprend le chemin du désert, remettant pendant son absence à Youssef-Ben-Taschefin, guerrier déjà renommé, la haute mission de continuer l'œuvre.

Quoique né de parents pauvres qui pratiquaient même, dit-on, l'état de potier et allaient de tribu en tribu vendre le produit de leur industrie, Youssef, plein de confiance dans son génie, accepte le commandement et l'exerce avec le plus vif éclat. Enrichi des avantages brillants et solides qui parlent à la multitude et commandent l'enthousiasme des masses, ce chef n'avait plus qu'à les sanctionner par la gloire des armes. Il fait un appel aux populations toujours inquiètes et travaillées jusque là par l'anarchie; quatre-vingt mille cavaliers armés y répondent. A leur tête, Youssef envahit, comme l'ouragan, le royaume de Fez et cette capitale tombe devant lui. Il détruit aussi, à douze lieues de Méquinez, les descendants de Zéiri, qui y commandent, indépendants de l'Espagne. Il pousse jusqu'à Tlemecen, en chasse les Zénètes, soumet la province

Digitized by Google

jusqu'à Beni-Mazegrenna (Alger), et retourne triomphant dans le pays d'Agmat. C'est alors qu'il commence la construction de la ville capitale projetée; elle reçoit le nom de *Meur-Quech,* dont nous avons fait Maroc[1].

Abou-Beker venait de rejoindre son lieutenant; mais assez sage pour renoncer à ses prétentions au commandement, ou trop faible pour le soutenir à main armée, il cède à l'opinion. Dans une entrevue au milieu du bois du *Bernous,* parce que ce vêtement de Youssef, servant de tapis par terre, reçoit, assis, son ancien maître, celui-ci le reconnaît chef puissant et glorieux des Almoravides. Il lui recommande de poursuivre sa haute mission et part chargé de présents de Youssef, très-satisfait lui-même de voir son usurpation si facilement légitimée.

En vain les arabes rebelles à la nouvelle domination se débattaient sous la main puissante du Berbère. Ils durent en reconnaître les lois ou aller vivre sous celles des califes fatimistes; car les seules frontières d'Egypte formaient les limites du nouvel empire. Bougie et Tunis avaient succombé; mais leurs princes se déclarant vassaux et tributaires, conservaient le pouvoir comme issus eux-mêmes de la tribu de Zanaga. Youssef rentré victorieux à Maroc, s'y fait proclamer prince des Musulmans et défenseur de la religion. Cette élévation subite d'une tribu reléguée et jusque là peu connue créait comme une sorte de protestation contre la puissance et l'usurpation des Orientaux. C'était la cause berbère bien définie et armée, en face des prétentions des arabes envahisseurs. A ce titre, elle devenait nationale et sainte et ses résultats préludaient à l'établissement prochain d'un pouvoir fort, au profit des indigènes, à l'exclusion complète des Arabes de la conquête et des invasions postérieures.

[1] Littéralement Morr (amer), Quech (échec et mat). M. le capitaine Walsin donne l'explication poétique de cette origine (page 62).

Digitized by Google

Après avoir longtemps poussé l'esprit de division jusqu'au vertige, ainsi que les Maures leurs adversaires, les princes chrétiens d'Espagne n'avaient enfin qu'un seul drapeau, celui d'Alphonse VI dit le Brave. Exilé pendant sa jeunesse de la cour de son père et réfugié même auprès du roi maure de Tolède, ce prince, servi par l'audace, la ruse, le courage, la politique et le bonheur, possédait alors les Asturies, la Castille, la Galice et Léon, Tolède, Madrid, Maquéda, Guadalaxara. Sanche-Ramire régnait sur l'Aragon et la Navarre, et le comte Raymond Béranger sur Barcelonne et Urgel. Ainsi les espérances des Chrétiens pour consolider leurs prétentions et leur pouvoir, les craintes des Musulmans au contraire devant cette coalition puissante et légitime, devaient être la source de grands événements.

La fortune et les succès d'Alphonse VI et de ses alliés, les revers naguère essuyés par les chefs maures de Saragosse et d'Huesca, déterminent les Musulmans à serrer leurs rangs. Ramené à la prudence par le sentiment de ses propres dangers, qu'augmente la présence des Espagnols dans les campagnes, aux portes même de Séville et jusqu'à Sidonia et sous les murs de Tarifa, Mohammed-Ben-Abid, roi de Séville, d'accord avec les princes souverains de Grenade, de Badajos et d'Alméria, arrête qu'on appellera au secours de l'Espagne le vaillant Youssef, dominateur de l'Afrique. Dans ce but, le roi de Séville, chef d'une ambassade pressante auprès du chef Berbère, emploie la flatterie la plus raffinée pour le rendre traitable : il le nomme souverain des Almoravides, prince des croyants (*Emir-El-Muménin*) et défenseur de la foi (*el-Nacer-el-din*), titre jusque là interdit à tous autres qu'aux vrais descendants du prophète.

Vainqueur et pacificateur de tout le pays depuis l'Atlas et les limites du désert jusqu'à la Méditerranée et l'Océan,

Digitized by Google

le conquérant est facilement séduit par l'espoir de régner en maître sur des égaux qui invoquent son appui. Mais il exige la forte place d'Algesiras comme garantie, pour rester constamment maître du passage. Toutefois, devant une entreprise aussi hardie, Youssef diffère, et cette lenteur détermine plusieurs émirs à accorder au roi de Castille, dont les armes les pressent, un tribut et des cessions de territoire. Mohammet-Ben-Abid, lui-même, se résigne à cette soumission honteuse, ou plutôt, comme le prétendent quelques historiens plus sceptiques, ce roi Maure, dans son alliance avec Alphonse VI, avait pour but de se partager de concert les Espagnes; et son empressement auprès du chef almoravide cachait, pour véritable objet, de solliciter celui-ci à les servir dans ce grand projet. Pour cimenter cet accord, Mohammed donne à Alphonse en mariage une de ses filles d'une grande beauté du nom de Zaïde, et pour dot Cuenca, Huelsa, Ocâna, et d'autres portions de territoire, qui de ce moment sont réunis à la couronne de Castille.

Justement alarmés de cette alliance, les autres rois musulmans de Grenade, d'Alméria, de Jaën et de Murcie, se liguent et ameutent contre le roi de Séville tous les fidèles musulmans. Ils réclament avant tout l'assistance de Youssef-Ben-Taschefin. En homme habile, celui-ci donne de l'espoir à Alphonse et à son beau-père. Il franchit cependant le détroit avec une multitude de soldats, et, suivant des chroniques suspectes, jette un pont de la pointe de l'Afrique à la côte espagnole pour faire passer son innombrable cavalerie. C'était au commencement d'août (1086, 479 hég.). Youssef prend terre près d'Algésiras que lui a livré, suivant la convention, le gouverneur Yezid-el-Radila, fils de Mohammed. Au point de débarquement étaient réunis les chefs Maures, ayant à leur tête l'imprudent émir de Séville. Sans perdre un instant, Youssef

Digitized by Google

marche vers cette capitale, mais divise son armée en deux camps, l'un formé par les maures d'Espagne, l'autre par les Almoravides, et gagnant les bords de la Guadiana, arrive dans le voisinage de Badajos.

Alphonse occupé alors devant Saragosse, pressait cette importante cité et comptait sur sa conquête; il doit lever le siége sans retard pour préserver Tolède sa capitale et couvrir ses provinces méridionales. Grossie des hommes d'Aragon et de Catalogne, l'armée chrétienne, égale en forces à celle des Almoravides, réunit cent cinquante mille combattants. Alphonse la dirige, se rapproche du Tage et vole à l'ennemi. La rencontre des deux armées est à quelques lieues de Badajos dans une plaine couverte de bouquets d'arbres, nommée Zalaca par les Arabes et Sacralias par les Chrétiens. Un petit ruisseau sépare les deux camps (1087 J. C.).

Cette grande bataille de Zalaca, décrite dans un manuscrit arabe déposé à l'Escurial, fut fatale aux Chrétiens. En dépouillant le récit de ce qu'il a d'exagéré et de superflu, il passe pour constant qu'elle fut vivement disputée par les deux partis, tour à tour vainqueurs et vaincus. Un mouvement décisif de Youssef en personne contre le camp d'Alphonse, laisse la victoire à l'émir. Pour ramener les siens au combat et les exciter dans la mêlée: « Courage, s'écriait-il, soldats musulmans! Courage, dans cette guerre sainte; le prix de la valeur sera le paradis; ceux qui sont tombés goûtent déjà les délices des récompenses éternelles! » Les Chrétiens comptaient présents soixante mille cavaliers et dix mille fantassins; ils auraient eu soixante mille têtes coupées, ce qui visiblement est exagéré. Les Sarrasins n'auraient perdu que trois mille hommes, ce qui est aussi peu croyable. Ce qui l'est davantage, comme plus conforme aux mœurs des Arabes, c'est que, suivant une version de l'époque, vingt mille têtes de chrétiens entassées en

Digitized by Google

tour pyramidale, auraient du sommet de la pyramide, comme du haut d'un minaret, servi à appeler les fidèles à la prière.

Alphonse grièvement blessé survit malgré lui à cette grande défaite. Cinq cents cavaliers le ramènent presque par violence au milieu d'eux, et l'emportent sur une hauteur; de là il atteint Coria à l'entrée de la nuit. Bientôt, sans se laisser abattre, ce vaillant roi s'occupe avec ardeur et une pieuse exaltation de rassembler une nouvelle armée. Les circonstances le favorisent. Youssef est ramené en Afrique, à l'occasion de la mort de son fils; et ceci devient le signal des rivalités jalouses et d'ambitions turbulentes. Syr-Ben-Abou-Beker, lieutenant de Youssef, est vainqueur sur le Tage; mais une imprudence de l'émir Mohammed-Ben-Abid le force, battu par les Chrétiens, à abandonner le pays de Murcie et à se replier sur Cordoue. Ainsi moins d'un an après sa terrible défaite, le roi de Castille peut braver l'ennemi et reparaître devant Séville; alors qu'une autre armée castillane inquiète Murcie, et que Saragosse et Valence sont serrées de près par les princes voisins des Pyrénées.

Instruit de ces désastres et sollicité de nouveau par l'émir de Séville, Youssef débarque en Andalousie avec une nouvelle armée. Il se dirige par Malaga vers Murcie où les Musulmans étaient alors le plus vivement pressés par les Chrétiens. Sur ce point, la position d'Alid, n'ayant pour défenseurs que douze mille fantassins et mille cavaliers, arrête toutes les forces musulmanes, et Youssef se détermine à lever le siége. Cette retraite indispose les princes maures d'Espagne ses alliés; et le chef almoravide, en face d'une disette imminente, retrograde à la hâte vers Almeria, puis retourne en Afrique sans avoir livré bataille. L'armée andalouse lève ses camps aussi et se retire dans les montagnes de Lorca. Quant aux émirs espagnols, ils s'en retournent chez eux

Digitized by Google

avec leurs troupes ; et toute cette immense armée se disperse sans avoir rien exécuté. Alphonse triomphe et regagne Tolède chargé de butin.

Les chefs andalous, empressés de conquérir ou de conserver leur indépendance à tout prix, même aux dépens de l'islam, regardent déjà les Almoravides comme une charge insupportable. Plusieurs ne rougissent pas de s'entendre avec le roi Alphonse, espérant pouvoir plus sûrement expulser les Africains, qu'eux-mêmes ont appelés. L'inflexible Youssef est informé de ces dispositions. Il abrége son séjour en Afrique et revient en Espagne. Levant le masque et bien résolu d'en finir avec la domination des princes andalous, il les écarte de tout concours, ensuite pénètre jusque dans la province de Tolède avec ses seuls Almoravides, et ravage tout sur son passage. Se repliant tout-à-coup, il rentre en Andalousie, dirige des corps particuliers sur différentes villes et se porte en personne sur Grenade. La ruse lui livre cette importante cité, et le gouverneur, Abd-Allah, est arrêté et envoyé avec sa famille à Agmat. A Malaga, l'émir Ben-Balkin éprouve le même sort. Quatre corps de troupes venus de Ceuta activent les progrès.

Mohammed-Ben-Abid en est la première victime ; il perd Jaën qui est emportée d'assaut. Cordoue, malgré sa prompte soumission, voit ses habitants en partie massacrés, un plus grand nombre encore pillés et emmenés en esclavage. Le prince, qui ne conserve plus que Carmona et Seville, implore le secours d'Alphonse. Celui-ci oublie son ancienne rancune, et le danger commun rapproche de nouveau ces deux rivaux. C'est peut-être alors que Zaïda, fille de l'émir, devient femme du roi castillan ou plus réellement est admise auprès de lui comme maîtresse. Carmona, réputée imprenable, succombe après un siége de courte durée. Les auxiliaires chrétiens, qui ne comptent pas moins de quarante mille hommes de pied et vingt mille chevaux, sont

Digitized by Google

battus dans le voisinage de Cordoue. Leur fuite livre Séville aux mains des Almoravides, et Mohammed-Ben-Abid, envoyé captif à Agmat, y expie le crime d'une trop aveugle confiance; sa nombreuse famille partage cette disgrâce. Mieux conseillé, le gouverneur d'Alméria, qui est pressé par une horrible famine, entame des négociations, ou plutôt peu confiant dans la foi des Almoravides, s'échappe sur un vaisseau avec ses trésors et gagne le nord de l'Afrique. La ville est donc occupée sans résistance. Ainsi, dans le court espace de dix-huit mois, Grenade, Malaga, Jaën, Cordoue, Séville, Alméria, étaient tombées au pouvoir des Almoravides.

La chute éclatante de l'émir de Séville au milieu de sa gloire et de ses richesses, a fourni aux romanciers un vaste champ pour exercer leur cœur et leur génie. Il est écrit que Mohammed, conduit, chargé de chaînes, au lieu de son exil, y fut condamné à finir ses jours dans une prison où ses filles étaient obligées de travailler de leurs propres mains pour nourrir leur père et leurs frères. Ce malheureux prince aurait vécu six ans dans cette grande infortune, consignant dans des poésies que le temps a respectées des conseils pour ses filles et des leçons de haute moralité et de résignation pour les rois qui osent compter sur la fortune. Avec lui finissent les rois de Séville, dont le pouvoir n'avait eu que soixante et dix ans d'existence orageuse et contestée.

Le lieutenant de Youssef, Davut-Ben-Aïssa, envahit la province de Murcie, enlève Denia et Xativa. Orviedo, Valence et Albaracin, malgré la vaillante défense de leurs princes, succombent. La trahison hâte la chute de Murcie, et l'émir Yahïa, mal secondé par un corps de chrétiens auxiliaires, doit disparaître. A l'ouest, l'autre lieutenant de Youssef, Syr-Abou-Beker, envahit l'Algarbe, et Badajos est livrée par ses habitants épouvantés. Les deux fils de l'émir sont massacrés sous les yeux de leur père; on l'achève

Digitized by Google

ensuite lui-même. Son plus jeune fils, qui porte le titre de gouverneur, est réservé au supplice d'une longue captivité. Enfin les îles Baléares tombent aussi sans faire résistance, et toute l'Espagne musulmane, à l'exception de la province de Saragosse, se reconnaît sujette des Almoravides (1094).

Déjà avancé en âge, Youssef veut visiter encore l'Espagne pour tout y régler avant sa mort; c'est en 1103, peu de temps après la prise de Valence. Le prince africain aborde pour la quatrième fois la Péninsule, non plus dans des vues hostiles contre les Musulmans, mais dans leur intérêt, les considérant comme ses sujets. Dans une convocation générale, à Cordoue, il désigne son second fils comme successeur et le fait agréer par les chefs. Rassuré sur ce point, il retourne en Afrique où il gouverne encore avec activité, malgré son grand âge et ses infirmités toujours croissantes. Enfin, au terme d'une carrière de cent ans arabiques, le pacificateur du Mogrob, le paisible usurpateur de l'Espagne musulmane, termine sa vie dans sa capitale de Maroc en septembre 1106. Cette grande figure, dont la mémoire a fait le sujet d'actions fabuleuses et de merveilleux récits, avait pacifié et réuni, en un vaste et puissant empire, les différentes parties de l'Afrique septentrionale. L'enthousiasme qu'il sut communiquer aux peuples soumis les poussa à faire des prodiges. Par ses guerres en Espagne, surtout par la grande victoire de Zalaca, il fut le glorieux défenseur de l'islam, alors menacé d'une ruine prochaine dans la Péninsule. Réputé, à tort, perfide, violent et barbare, il fut moins un conquérant qu'un bienfaiteur pour les populations musulmanes; et sous lui, les présents volontaires, la dîme de la loi, le cinquième du butin fait à la guerre, composaient, sans impôts, les revenus du gouvernement. On vante son amour pour la justice. Il abolit, dit-on, la peine de mort; concession puissamment généreuse envers des peuples chez lesquels le fer, le poison ou

Digitized by Google

le cordon formaient depuis des siècles un code immuable et forcément respecté. Dans ses voyages au sein de ses vastes provinces, Youssef s'assurait du bonheur et du contentement de tous, écoutait les plaintes et y faisait droit.

Des exploits chevaleresques jetaient, aux mêmes temps, un puissant éclat sur les armes des princes chrétiens d'Espagne; mais les moyens mis en œuvre ne pouvaient toujours être avoués par l'honneur. Ainsi, Alphonse VI est accueilli, fêté par le roi El-Mamoun, de Tolède, alors que son propre frère Sanche de Castille l'a chassé de ses états, de même que l'infortuné Garcie, autre frère, qui se retire à la cour de Séville. Le premier, monté au pouvoir après la mort de Sanche, et devenu héritier de Castille et de Léon, secoue toute reconnaissance pour céder à l'ambition. Il attaque sans provocation Yahïa, fils de son bienfaiteur, dans Tolède même. Après un siége long et mémorable, où s'empressent d'accourir, sous les bannières de la foi, plusieurs guerriers français et navarrais, Tolède succombe, et le vainqueur permet au prince détrôné d'aller régner à Valence, continuant la série d'obscurs souverains, la plupart même usurpateurs. Là fut le terme du royaume de Tolède.

A cette époque de la situation de l'Espagne chrétienne, commençait à briller la chevalerie, qui bientôt allait atteindre l'apogée de sa puissante intervention dans *la bataille*, pour descendre rapidement et disparaître après n'être restée que ridicule depuis l'invention de la poudre et son application rationnelle aux machines de guerre. Cette époque caractéristique a trouvé des historiens empressés, surtout d'ingénieux romanciers. Ainsi, entraînés par l'amour de la gloire et des hasards, exaltés par la ferveur des croyances religieuses, les guerriers de l'Europe les plus renommés se trouvent alors réunis sous le drapeau d'Alphonse de Castille, et, serviteurs respectueux et dévoués,

Digitized by Google

combattent avec lui les Sarrasins. Là sont Raymond de Bourgogne et son parent Henri, tous les deux princes du sang royal de France; Raymond de Saint-Gilles, comte de Toulouse, et d'autres vaillants chevaliers, leurs vassaux. En reconnaissance des services rendus, Alphonse donne ses trois filles aux princes français, ses nobles auxiliaires. L'aînée, Urraque, épouse Raymond de Bourgogne, et il en naît un fils qui depuis hérite de la Castille.

Devenue femme de Henri, la deuxième sœur, Thérèse, fille illégitime, lui apporte pour dot, sous le titre de comté, les terres conquises en Portugal, alors modestes enclaves entre le Minho et le Duéro, en outre les terres à conquérir. Cette noble éventualité, Henri l'accepte; et sous son fils Henri ou Henriquez, Alphonse Ier, autre héros, le Portugal, agrandi en effet aux dépens des Maures, prend rang parmi les royaumes. La troisième sœur, Elvire, est donnée à Raymond de Toulouse, qui la conduit à la terre sainte, où le comte de la Langue-d'Oc fonde des royaumes.

En principe ces détails d'intérieur paraissent peu faits pour la dignité de l'histoire, et il n'en résulte, en apparence, qu'un enseignement fort minime. Toutefois, en se reportant au temps, l'alliance d'un roi que les débats incessants avec les infidèles rendaient touchant, noble, respectable, devait flatter, séduire des princes habitués à régner pacifiquement dans leurs terres, ou condamnés à user leur activité et leur courage contre quelque obscur vassal, ou dans la sanglante monotonie des guerres civiles. A cette époque de foi, de galanterie et d'exaltation, la beauté, accordée comme récompense de prouesses contre les Sarrasins, devait être d'un prix très-élevé. Peut-être aussi les charmes des trois princesses, plus que l'ardeur de la religion et la haine des Maures, avaient entraîné ces preux chevaliers dans l'arène.

Excités par ces nobles exemples, d'autres français

Digitized by Google

viennent plus tard aider le roi d'Aragon, Alphonse le batailleur, dans ses luttes contre les Maures. Le fils de Henri de Bourgogne, Alphonse Ier, déjà cité, profite d'une flotte d'anglais, de flammands et de germains qui se rendent à la terre sainte. Il les retient dans les eaux du Tage, leur montre les Musulmans et Lisbonne comme un but digne de leur valeur : cet appel est entendu ; la ville est vaillamment emportée d'assaut et prend de suite son rang de capitale du nouveau royaume. Les provinces de Beira et d'Estramadure, conquises par ce prince, augmentent ses domaines. Enfin, en 1139, la victoire d'Ourique dans l'Alentejo, non loin des Algarbes, complète la destruction de cinq chefs maures ; et le vaillant Henriquez, Alphonse Ier, est proclamé roi par ses soldats sur le champ de bataille. Cette journée si célèbre parmi les Portugais est regardée comme la vraie fondation de la monarchie ; l'image des cinq rois maures tués ou leurs étendards composent même, dès ce moment, les armes du Portugal. Sur d'autres points, des cités puissantes ne tardent pas à subir le joug ; et les rois d'Aragon, de Navarre, les comtes de Barcelonne, harcèlent sans cesse les petits princes maures encore debout dans le nord de l'Espagne.

Mais le vrai modèle de chevalier, le vaillant homme de guerre par excellence, était Rodrigue Diaz dit le compéador de Bivar, plus célèbre sous le nom de Cid. Le roman sans doute plus que l'histoire, le recommande à l'attention de la postérité, et en fait comme le mythe de cette époque d'enthousiasme et de crédulité. Suivant les chroniques espagnoles et les romanceros, il reste vainqueur dans toutes les rencontres ; soit à la tête d'une troupe de chrétiens fidèles, que l'amour de la gloire, que la foi ont rassemblés autour de lui ; soit en combattant même dans un parti de maures, quand, ceux-ci se déchirant entr'eux, l'occasion est là pour les affaiblir. Portant toujours la victoire dans les rangs

Digitized by Google

qu'il daignait choisir, ce simple chevalier castillan réunissait aux talents guerriers les vertus morales les plus pures, et quoique maître dans plusieurs villes, à Valence par exemple, en 1094, et jusqu'à sa mort, le Cid n'oublia jamais qu'il était sujet du roi de Castille.

Exilé, repoussé de la cour et même des états d'Alphonse VI, Rodrigue, avec ses braves compagnons, allait attaquer, battre les Maures, et envoyait les vaincus rendre hommage au monarque ingrat qui l'avait banni; toujours prêt dans sa disgrâce à tout oublier pour son roi; toujours prêt dans sa faveur à lui déplaire pour la vérité. Tel fut le Cid dont le bras et le caractère, suivant les mêmes récits, devinrent si utiles aux Chrétiens; dont la mort, survenue en 1099, rendit aux Maures, qui s'étaient choisis d'autres maîtres, leurs prétentions et leur audace.

Ces sentiments sont d'abord maîtrisés par la propre femme de Rodrigue, cette classique Chimène, héritière du nom comme de l'âme intrépide de son mari. L'histoire rapporte que son père Gomès, comte de Gormas, ayant été tué par Rodrigue dans une rencontre, elle avait demandé au roi la tête ou la main du meurtrier; non sans ambitionner en secret la solution que son cœur cherchait, devinant que plus illustre capitaine ne pouvant se rencontrer, l'honneur et le courage cette fois rachetaient le crime. Rodrigue étant mort chargé d'années et de gloire, Chimène retient le pouvoir dans Valence, résiste aux attaques des ennemis de sa foi et conserve cette capitale à l'autorité d'Alphonse. Ce n'est que trois ans après que ce roi, soit par prudence, soit par détresse, se décide à abandonner une conquête éloignée et précaire, après un long siége et plusieurs rencontres sanglantes.

Au puissant Youssef succède Ali-Ben-Youssef son fils. Il est proclamé à Maroc *Emir-el-Mumenin* et triomphe sans

Digitized by Google

débat d'un prétendant de sa propre famille. Bien assis au pouvoir, ce nouveau souverain des Almoravides, fort jeune à la vérité, puisqu'il compte à peine vingt-deux ans, gouverne avec sagesse et justice. Se confiant dans les hautes qualités de son esprit, il étalait de la noblesse et de la dignité sans orgueil; et pour ramener les Chrétiens, s'entourait des plus distingués, les admettait dans sa garde et leur assurait même des emplois relevés à sa cour. Ces concessions ne le détournent point, cependant, de poursuivre la guerre contre ses ennemis d'Espagne. Une première excursion de ce côté-ci du détroit est sans résultat; mais l'année d'après (1107-1108 J.-C.) il y rentre dans le but, cette fois, d'attaquer les Chrétiens avec toutes ses forces. Son frère, du nom d'Abou-Tahir-Temin, ouali de Valence, partant de Grenade, s'avance vers la frontière chrétienne, et met le siége devant l'importante place d'Uclès.

Empêché par son grand âge, Alphonse VI, pour enflammer le courage des siens, place à leur tête son fils unique, l'infant Sanche, qu'il avait eu de Zaïda, quoique ce prince soit à peine âgé de onze ans. Les armées sont bientôt en présence. Accablés par l'impétuosité irrésistible des Sarrasins, les Chrétiens sont vaincus, malgré des prodiges de valeur. L'infant Sanche tombe dans la mêlée. Le gouverneur du prince, le comte Garcias de Cabra, meurt à côté de son royal pupile. A cette nouvelle, les Chrétiens fuient en désordre; les vainqueurs les écrasent. Uclès est enlevée d'assaut et vingt mille espagnols restent sur place avec sept de leurs comtes les plus vaillants. Exténués aussi, les Sarrasins ne peuvent poursuivre leurs avantages; mais les villes voisines d'Uclés, Cuenca, Amastrigo, Huesto, Aurélia, Ocâna, Consuégra subissent le joug. C'est dans l'histoire la fatale journée des *sept comtes*.

A cette nouvelle, le roi Alphonse VI, dont la longue carrière avait été si variée, si agitée, si remplie, alors le

Digitized by Google

caractère aigri, le cœur ulcéré par la perte de son fils et son seul héritier direct, extermine, assurent les historiens, toute la population arabe de l'Andalousie, qui tombe sous son inflexible main. Cependant il retourne tristement à Tolède et y meurt de chagrin. Ces sanglantes exécutions, en provoquant de terribles représailles, établissent dans les deux camps des griefs irrémissibles et des occasions incessantes de troubles, de mort et de ruines.

La victoire d'Uclès, gagnée le 29 mai 1108, forme l'apogée de la puissance almoravide en Espagne. Depuis ce temps, elle tombe d'année en année. L'esprit de révolte la démolit en Afrique comme en Andalousie, et l'on peut prévoir sa ruine prochaine. Ainsi, en 1110, Saragosse, reprise par eux, leur est vivement disputée par Alphonse I^er^, le Batailleur, roi d'Aragon, gendre d'Alphonse VI. Deux victoires contre les Maures, signalent cette nouvelle lutte. L'occupation permanente de Tolède la complète. Mais les discordes et la guerre honteuse d'Alphonse avec sa femme Urraque, veuve de Raymond de Bourgogne, encouragent les princes almoravides, et les déterminent à reparaître en Espagne. Ali-Ben-Youssef, en personne, envahit la province de Tolède avec ses meilleures troupes, enlève sur son passage tous les postes fortifiés, ravage les campagnes, emmène les habitants en esclavage, et répand partout la terreur. La capitale de l'Espagne chrétienne, Tolède, résiste, mais Madrid, Guadalaxara, Talavera et d'autres lieux sont pris l'épée à la main et leurs habitants massacrés. A ce terme, le chef almoravide se replie sur Cordoue, laissant derrière lui des traces sanglantes de son passage, puis s'embarque pour l'Afrique où de nouveaux intérêts l'appellent.

En son absence, ses possessions d'Espagne éprouvent de rudes assauts. Saragosse convoitée par Alphonse, comme indispensable pour la sûreté de son armée, et la libre navigation de l'Ebre, entre d'abord en alliance avec

Digitized by Google

ce prince. Celui-ci réunissant ses forces à celles de l'émir Abd-el-Mélek-Ben-Hud, défait, dans une bataille meurtrière, le chef almoravide Mesdely, et plus tard le propre frère d'Ali-Ben-Youssef, le vaillant Temin, qui s'enfuit à Valence avec dix mille hommes, faible débris de son immense armée. Les deux princes coalisés, s'étant désunis, Alphonse n'a qu'un but, celui d'arriver promptement à la possession de l'importante ville de Saragosse. Il y pénètre le 18 décembre 1118. Son ancien allié, alors son rival, l'émir Ben-Hud, se retire dans le fort de Roda avec ses trésors, son harem et sa garde. Mais tout prestige était détruit pour les Musulmans; et Saragosse, le second boulevard des Sarrasins en Espagne, qu'ils avaient possédée pendant quatre siècles, prend de ce jour son rang indélébile de capitale et devient celle d'Aragon. La grande mosquée se transforme en église de San Salvador. Les habitans reçoivent des priviléges et des immunités; enfin les chrétiens orthodoxes remplacent les chrétiens musarabes. En moins de trois ans, Taragone, Calatayub, Daroca et plusieurs châteaux forts subissent la même loi.

Enflammé par la prise de Saragosse, Alphonse le Batailleur projette une hasardeuse expédition au cœur même des forces de l'Islam, dans le midi de l'Espagne. Quatre mille chrétiens seulement l'accompagnent: tous jurent de vaincre ou de mourir. Guidé par les Musarabes, le roi se présente devant Valence; mais sans s'arrêter aux embarras d'un siége, il continue à marcher devant lui. Il dépasse Xucar, Dénia, Murcie, Baëça, Jaën et d'autres lieux fortifiés, et gagnant les frontières de Malaga et les Alpuxaras parvient, non sans livrer de périlleux combats, jusqu'aux rives de la Méditerranée entre Alméria et Malaga. Arrivé devant Grenade dont il ne peut faire le siége, il doit se replier sur Guadis, où une division prudemment échelonnée protége sa retraite. Enfin, après une absence

Digitized by Google

de six mois, il retrouve sa patrie, promenant son glorieux étendard dans les provinces de Murcie, de Xativa et de Valence. Avec plus d'accord entre eux, Léon, Aragon et Castille, auraient fait servir cette entreprise, l'une des plus glorieuses de l'époque, à l'entière destruction des Maures en Espagne; résultat immense et national. Isolée, celle-ci n'était qu'une prouesse brillante mais stérile, d'un chevalier errant.

Les jours du vaillant Alphonse étaient comptés. Afin d'étendre avec sûreté ses frontières sur la Méditerranée et posséder le cours de l'Ebre, il médite l'attaque de Tortose, ville musulmane à l'embouchure du fleuve (1134). Ceci suppose l'expulsion des Almoravides de tous les postes fortifiés des environs. Méquinenza, au confluent du Ségre et de l'Ebre, est emportée d'assaut. Lérida et Fraga sur la Cinga présentent plus d'obstacles. Un renfort de dix mille Almoravides d'élite accourt de l'Espagne méridionale. En outre, Yahïa-Ben-Gania, gouverneur de Lérida, s'élance avec une nombreuse armée de Valence et de Murcie au secours de Fraga. Alphonse, comme son père quarante ans auparavant devant Huesca, jure de prendre la ville ou de périr. Vingt de ses plus illustres vassaux prêtent le même serment: c'était la coutume du temps. Le prince repousse toutes les propositions des assiégés et ne veut devoir cette conquête qu'à la valeur aragonaise. Mais si cette valeur le soutient, la prudence l'abandonne; il tombe dans une embuscade à la tête de trois cents hommes seulement, et enveloppé par toute l'armée sarrasine meurt en combattant. Avec lui périssent ses plus vaillants guerriers, entre autres les chevaliers et comtes français et les évêques d'Huesca et de Roda. Son corps ne peut se retrouver, ce qui donne lieu à beaucoup de contes populaires. Ainsi il fut prétendu que, n'étant point mort, il s'était rendu à Jérusalem, fable souvent répétée depuis, et toujours ayant donné cours

Digitized by Google

à plusieurs imposteurs. Tel fut Alphonse I^er^, l'aragonais, dit le Batailleur, constamment vainqueur, excepté à Fraga, l'un des plus vaillants hommes de l'Espagne au moyen-âge, et digne en tout point d'Alphonse VI son beau-père.

Indigné des échecs partiels essuyés par ses lieutenants, Ali-Ben-Youssef avait reparu en Espagne (1121), et comme par représaille, avait ravagé les provinces de Tolède et de Lusitanie. Plus tard, il enlève l'importante forteresse de Coïmbre et massacre tous les habitants ou les traîne en captivité. Mais (1133), Taschefin son frère, qui espère anéantir par une attaque subite l'armée Castillane, risque une bataille dans laquelle sa défaite est complète. Les remparts de Séville dérobent les débris de son armée à la poursuite des Chrétiens. De ce moment et jusqu'à 1138, la guerre continue avec des chances à peu près égales. Ainsi, les Chrétiens dévastent les pays riverains de la Guadiana; alors que les Sarrasins mettent à feu et à sang une partie de la province de Tolède. Cordoue, révoltée, rappelle Ali-Ben-Youssef sur le continent. A peine a-t-il réprimé cette rébellion, qu'une plus formidable éclate en Afrique. La situation se complique par les succès des Italiens (Roumi), qui, après avoir chassé les Africains de leurs conquêtes, les poursuivent et viennent insulter les côtes de Barbarie. Les Chrétiens poussent jusqu'à Cairouan. Battus sous cette place; ils parviennent à s'emparer de Méhédie et s'y maintiennent. A l'occident, commençaient l'élévation et les premiers progrès des *Almohades;* devant eux allait crouler avec fracas la puissance déjà chancelante des nouveaux dominateurs.

Cette grande révolution dans le Mogrob remonte à l'année 1120, après qu'Ali-Ben-Youssef avait régné plusieurs années sur les Almoravides. Elle était l'œuvre du fils d'un ancien *moudzen* de la grande mosquée de Tlemecen (crieur

Digitized by Google

public annonçant la prière), originaire de la tribu berbère de Masmuda. Il s'appelait Mohammed-Ben-Abd-Allah. Parti du pays de Suz pour accroître son savoir, il visite les écoles de Cordoue, puis celles du Caire et arrive plus tard à Bagdad pour y entendre les leçons du célèbre philosophe, Abou-Hamed-el-Gazali. Encouragé par celui-ci, il retourne dans son pays, soufflant partout la rébellion et le fanatisme. Ainsi Mohammed, à la fois sectaire indompté et ambitieux, adopte les préceptes des Schytes et prêche contre l'hérésie et l'impiété des Almoravides (Sonnites). On l'entend annoncer la venue prochaine de l'Imam-el-Modhi (directeur des fidèles), et s'en proclame le précurseur. L'austérité et la sainteté de sa vie est rehaussée par l'éloquence mâle avec laquelle il signale les vices des grands, comme les défauts des basses classes. Devenu suspect cependant, et surveillé, il disparaît pour l'instant, et se tient chez des amis fidèles. L'un d'eux obtient ses plus intimes confidences: c'est le jeune et beau prince Abd-el-Moumen, son compatriote; il l'instruit soigneusement de la nouvelle doctrine, et le nomme son Visir.

S'exaltant par le succès, Abd-Allah ne garde plus de mesure; il se rend à Maroc, siége de l'empire almoravide et prêche avec audace dans la mosquée, bravant ainsi l'indulgence avec laquelle Ali-Ben-Youssef, sur un premier jugement, lui avait permis de discuter sa nouvelle croyance avec les conseillers du trône. Le calife finit par interdire, à cet ennemi de l'ordre établi, toute prédication nouvelle dans sa capitale, et le fait même expulser de Maroc. Ouvertement persécuté, le hardi réformateur se réjouit: sa cause était gagnée.

Accompagné de ses plus fidèles disciples et de son visir Abd-el-Moumen, il bâtit sa hutte hors de Maroc et, là, prêche et fanatise le peuple. Bientôt il se proclame avec audace le Modhi que Dieu a promis d'envoyer pour être le res-

Digitized by Google

laurateur de la vraie foi et de la moralité des croyants en un seul Dieu. Le pouvoir spirituel d'Abd-Allah croît avec la plus grande rapidité, et le calife alarmé ordonne qu'on saisisse le fougueux sectaire. Mais celui-ci échappe par une prompte fuite. Il gagne Agmat, puis Tinmal, dans le pays de Suz. Ses sectateurs les plus ardents l'y suivent.

Les Almoravides s'étaient rendus odieux au peuple musulman par leur orgueil, leurs excès, leur mépris pour plusieurs usages religieux. Ainsi, les discours du Modhi trouvent partout crédit et entraînement. Ses disciples les plus fervents, au nombre de dix, il les nomme ses généraux et ses ministres. Vingt mille hommes obéissent déjà à sa loi, il les distribue en dix classes, constituant une échelle sociale appropriée à ses vues et à sa politique, et les déclare *almohades*, c'est-à-dire les confédérés de la croyance en un seul Dieu. Dans ce nombre, dix mille composent un corps d'élite; leur étendard est un drapeau blanc en haine de celui des Almoravides, qui est noir. Comme les premiers soldats du prophète conquérant, les Almohades pleins du même esprit, poussés par la même ardeur de prosélytisme, doivent comme eux rester vainqueurs.

Ali-Ben-Youssef, occupé en Espagne, envoie une première armée contre les rebelles. Une terreur panique, subite, s'empare d'elle; tout fuit et une victoire facile reste à l'ennemi. Une deuxième, une troisième armée éprouvent le même sort. Une quatrième, conduite par le vaillant Temin en personne, disparaît la nuit sans combattre, et les fuyards perdent honteusement, au milieu des ténèbres, dans les fondrières et les précipices, une vie qu'ils eussent pu sauver en luttant avec courage. Aussitôt quarante mille Almohades audacieux, fanatisés, paraissent sous Maroc. Le calife Ali accourt avec cent mille hommes pour préserver sa capitale; mais il essuie une sanglante défaite et ceci doit accélérer le dénouement.

Digitized by Google

Cette fois, cependant, les autres tentatives des Almohades échouent contre une garnison nombreuse et décidée, dont les Chrétiens Andalous relèvent, par leur présence et leur exemple, le courage. Dans une grande sortie, la valeur des Almoravides, qui combattent comme des lions, leur assure le gain de la journée. Le chef de l'expédition, Abou-Mohamed-Ben-Beischir, succombe au sein de la mêlée. Cinq autres chefs ou décemvirs perdent la vie dans la retraite. Mais un survit et la dirige, c'est Abou-el-Moumen. Il ramène les débris de l'armée à Agmat. Là réside le Mohdi, qu'il trouve inaccessible au découragement, et plus que jamais ferme dans la mission réformatrice.

Attendant de meilleurs temps, le chef almohade passe trois ans dans l'inabordable forteresse de Tinmal et répare les forces épuisées des siens. A ce terme (514 heg., 1130 J.-C.), retenu par une maladie reconnue mortelle, il pousse en avant Abd-el-Moumen ; et celui-ci, à la tête de trente mille vrais croyants, descendant comme un torrent des montagnes du Darah, défait complètement, dans les plaines d'Agmat, Abou-Beker, second fils de l'almoravide Ali. La puissance spirituelle du vainqueur s'accroît de celle que lui met en main, en mourant, Abd-Allah, qui le proclame Imam-el-Mumenin, usurpant à dessein ce titre sur le chef almoravide, vaincu et humilié. Abd-el-Moumen y joint le surnom d'Emir-Bimrallah (souverain par la grâce de Dieu).

Respecté dans sa haute position par les disciples ou décemvirs ses rivaux, qui voient en lui l'élu du maître, et s'inclinent devant ses éminentes qualités, le nouvel Imam affecte de suite le pouvoir le mieux établi. Il continue la forme du gouvernement adopté, recompose son divan et augmente ses dix membres titulaires de soixante-dix principaux chefs berbères. Il fait frapper des monnaies à son coin ; elles sont de forme carrée, pour les opposer aux monnaies rondes des Almoravides. On y voit gravé : « Allah

Digitized by Google

est notre Dieu, Mahommed notre prophète, El-Mohdi notre Imam.

Devant tant d'audace, fécondée par des succès si positifs, l'éclat des Almoravides, déjà si terne en Espagne, allait bientôt s'éteindre en Afrique. Taschefin, fils d'Ali, rappelé de l'Andalousie, s'engage contre Abd-el-Moumen et, comme les généraux qui l'avaient précédé dans cette guerre, malgré le nombre de ses troupes, il est battu dans plusieurs rencontres. Ali, qui voit s'évanouir ainsi ses dernières espérances, succombe ; les chagrins et les soucis abrègent sa vie (1143 J.-C.). Loin de rester inactif, Taschefin veut prévenir de nouveaux dangers et détruire à tout prix la puissance des usurpateurs. A l'issue d'une rencontre où il surprend une division d'almohades et la taille en pièces, il poursuit Abd-el-Moumen, qui rétrograde sur Tlemecen. L'hiver suivant, l'Almohade se retranche dans les montagnes ; des provisions y sont réunies par ses soins, en abondance, y compris le bois, le froid étant excessif. Taschefin, au contraire, souffre et doit forcément se disperser pour vivre. L'Almohade guette l'occasion ; il se précipite, avec la rapidité de l'éclair, sur les troupes détachées de son rival, les dissipe, et descendant dans la plaine, attaque avec une égale impétuosité le principal corps des Almoravides, qui est repoussé au loin.

Les forces de Taschefin, grossies par les Maures venus d'Espagne, rentrent en campagne plus nombreuses que celles de la précédente armée. A défaut du nombre, Abd-el-Moumen réunit la confiance et la valeur. Ses troupes forment un grand carré ; au premier rang sont ses plus braves lanciers et les hommes pesamment armés. Derrière eux se groupent les frondeurs et les archers. Au milieu du carré est placée la cavalerie. On lui ménage des espaces libres pour qu'elle puisse s'élancer sur l'ennemi, comme du sein d'une forteresse et dans toutes les directions, mais sans compromettre en rien les rangs des combattants à pied.

Digitized by Google

Le choc des Almoravides est terrible. Toutefois les Almohades restent inébranlables; et au moment décisif, leur cavalerie, s'élançant du milieu du carré, jette le désordre dans les rangs ennemis, les culbute et décide la victoire[1]. Taschefin s'enfuit vers Tlémecen avec les débris de son armée. Abd-el-Moumen l'y suit de près. Le premier espère trouver un asyle dans Oran, et de là voguer vers Almeria avec ses trésors et son harem. Son rival le presse et va l'atteindre. D'après les chroniques, le prince almoravide fuyant pendant une nuit sombre, ayant une de ses femmes en croupe, pour gagner le château du port (Mers-el-Kébir), ne peut échapper à la vigilance des gardes. Préférant mourir que de tomber entre leurs mains, il se précipite du haut d'un rocher escarpé; et ce lieu célèbre est encore visité aujourd'hui avec curiosité et respect.

La tête de Taschefin, alors que le tronc reste cloué à un saule, est promenée dans les montagnes de Darah, et y porte l'épouvante, puis on envoie ce sanglant trophée dans la résidence de Tinmal pour y être conservé. Trois jours après, Oran était pris d'assaut, et les Almohades en restaient maîtres. Taschefin-Ben-Ali succombait à la fin de mars 1145, après un règne de deux ans et deux mois, constamment en guerre avec les Almohades, implacables ennemis de sa maison. Abou-Ischaq-Ibrahim son fils, à peine reconnu à Maroc, doit lutter contre un prétendant de sa propre famille, Ischaq-Ben-Ali, son oncle. Ces querelles d'intérieur hâtent la chute de l'empire almoravide et la rendent inévitable.

[1] Cette disposition est, après sept siècles, trait pour trait, l'ordre adopté à la brillante rencontre de l'Isly. Il n'y a d'autre différence que celle des armes. Comme les Almohades d'Abd-el-Moumen, les Français de nos jours ont fait prompte et éclatante justice des attaques de leurs ennemis.

Digitized by Google

Abd-el-Moumen poursuit, en effet, sans s'arrêter, le cours de ses victoires. La cité populeuse et florissante de Tlémecen se rend après une défense héroïque. Cent mille habitants sont passés au fil de l'épée. Méquinez, Agmat, tombent aussi. Fez, assiégé et pressé, est courageusement défendu par Yahïa-Ben-Ali, prince almoravide. Abd-el-Moumen combine une tentative inouïe; c'est de renverser les murs par la violence de l'eau, ayant dans ce but arrêté par des digues le cours de la rivière qui traverse la ville pour lâcher tout-à-coup cette montagne liquide contre les remparts. Mais la profondeur du courant fait obstacle, et les assiégés parviennent à réparer sans retard les brêches. Ce que n'ont pu obtenir les armes almohades ni les éléments, la trahison le fait. Les Chrétiens andalous livrent à l'ennemi la porte confiée à leur garde, et un des chefs, le traître Abd-Allah Ben-Chagar, passe aux Almohades. Ali doit s'enfuir avec sa famille à Tanger et de là en Espagne. Fez succombe et les habitants sont en partie massacrés et ses murs rasés.

Le dernier boulevart des Almoravides, Maroc, alors la cité la plus populeuse de l'Afrique et entourée d'excellentes fortifications, est immédiatement investi. La résistance des assiégés est ardente, désespérée, et l'attaque traîne en longueur. Pour montrer son inébranlable résolution, Abd-el-Moumen ordonne la construction, sur une éminence voisine, d'une nouvelle ville avec des mosquées et des tours, et serre Maroc de plus près. Bientôt la disette y est au comble et la famine telle qu'on s'arrache les cadavres, et que même dans les prisons, les détenus se dévorent les uns les autres. Comme à Fez, la trahison des Andalous musarabes hâte le dénouement, et à une heure fixée, un passage est livré aux Almohades dont les troupes se précipitent dans la ville, comme des loups furieux dans un bercail de brebis timides. Le carnage est horrible et dure depuis le matin jusqu'au soir. Le lendemain le massacre

Digitized by Google

recommence et continue pendant trois jours. Le calife Ibrahim et les officiers les plus distingués sont faits prisonniers et conduits hors la ville. Là, une ombre de pitié semble émouvoir le chef almohade vainqueur. Ce sentiment fugitif, il le repousse, et Ibrahim avec sa suite est livré aux exécuteurs. Soixante mille habitants périssent, et parce que El-Moumen avait juré qu'il ne quitterait la ville que prise et criblée, il en fait démolir les édifices et détruit tout ce qui rappelait la mémoire des Almoravides. Une partie des maisons est réduite en poudre, qui réellement est passée au crible. Les Almoravides échappés à cette suite de désastres vont, par ordre d'El-Moumen, repeupler la ville de Youssef, et l'an 542 de l'hég. (1147 J.-C.), tout le pays de Mogrob reconnaît l'autorité du puissant Almohade, cent soixante-dix-neuf ans après que le premier almoravide, Abou-Beker, avait fait surgir ce titre et l'avait rendu éclatant et victorieux.

En Espagne, les Andalous, composés en grande partie de tribus arabes et syriennes, accoutumées à l'indépendance, aussitôt que les événements d'Afrique ont dissipé leurs craintes sur les immenses forces de leurs oppresseurs, donnent le signal pour secouer le joug des Almoravides. Leur chef Hamed-Ben-Cosaï se proclame Imam, prêche à Séville, et excite ouvertement les peuples à se rendre indépendants. Les rebelles s'emparent de Mertula, forteresse assez importante des Algarbes (août 1144). Silves et Evora se livrent. Huelba et Niébla tombent aussi. Le faubourg de Triana, à Séville, est pris, et cette grande cité menacée. Abou-Zacharia-Ben-Gania, chef des Almoravides en Espagne, s'avance cependant, fait débloquer Séville, atteint les rebelles et les taille en pièces. Mais les défections augmentant, lui-même abandonnant tout projet sur les Algarbes et sacrifiant même Cordoue, n'aspire qu'à dégager Séville, déjà

Digitized by Google

livrée à un chef de conjurés qui fait main-basse sur tout ce qui se rattache au parti déchu.

A ce signal, toute l'Espagne musulmane s'émeut et s'agite presque comme en un seul jour. La plupart des villes arborent l'étendard de la révolte et les garnisons Almoravides sont chassées, exterminées ou pressées dans les citadelles. A Valence, se constitue un nouveau gouvernement (août 1345). Aussitôt après la chûte de Cordoue, Murcie a aussi sa journée ; et d'ambitieux prétendants, sous le prétexte du bien public, étalent avec audace toutes leurs exigences. A Alméria, hors la citadelle qui reste aux Almoravides, la ville suit le mouvement. A Malaga, ceux-ci sont refoulés dans les ports et se rendent après un siége de sept mois.

Le généralissime almoravide Ben-Gania fait habilement occuper par son parti les îles Baléares pour s'y procurer un refuge sûr, et pouvoir toujours menacer les cités insurgées et les rendre à l'obéissance. Mais la perte de Séville est la conséquence de cette opération de guerre ; les rebelles s'en emparent, et tout ce qui tient aux Almoravides y tombe victime de la fureur du peuple. A Cordoue, par suite de l'esprit turbulent des habitants, les révolutions se succèdent rapidement. L'émir Almanzor-Billah ne conserve le pouvoir que quatorze jours et fait place à un rival appuyé par Alphonse VII de Castille. Mais les Cordouans ne supportent que huit jours les violences et les excès d'un nouveau visir et la vue des troupes chrétiennes. Celui-ci est tué, et l'émir fuit sur Jaën où il installe une cour éphémère. A Grenade, les Almoravides ayant pour chef Ali-Ben-Abibeker, petit-fils de Youssef-Ben-Taschefin, défont les alliés dans une sanglante bataille, et les vainqueurs conservent cette place et reprennent Almeria. A Murcie, après des débats ébauchés par l'intrigue, puis tranchés par le glaive, plusieurs prétendants montent brusquement au pouvoir et en descendent de même. L'un d'eux, proclamé définitivement émir en est

Digitized by Google

chassé par celui de Valence, après un siége de plusieurs mois. Bientôt une réaction en faveur du premier, qui se nomme le cadi Abou-Mohammed, l'appelle à Valence même, mais pour céder le pouvoir à un nouveau rival, Saïf-el-Daula qui, servi par des auxiliaires chrétiens, réunit sous son autorité toute la côte depuis Lorca jusqu'à l'embouchure de l'Ebre.

Loin de se raffermir, cette puissance succombe (février 1146) dans une sanglante bataille, proche d'Albacété, contre les chevaliers chrétiens réunis aux Musulmans les plus célèbres d'Espagne. Saïf-el-Daula, pris lui-même, est exécuté. Le cadi Abou-Mohammed sauve les débris de l'armée et les conduit à Valence, où, grâce à l'infériorité ou aux fautes de ses adversaires, il peut y joindre la souveraineté de Murcie et régner de nouveau sur la côte depuis Lorca jusqu'aux bouches de l'Ebre, à l'exception de quelques points fortifiés dans les montagnes, qui restent aux partis opposés.

Ceux-ci s'y multipliaient, s'élevaient et tombaient, bien que la pensée dominante des Musulmans espagnols fût de se délivrer de l'oppression étrangère, chrétienne ou almoravide. Mais l'union et l'ensemble manquaient et l'anarchie était au comble. Devant l'empire almoravide succombant en Afrique sous les coups des Almohades, en Espagne, du moins, Ben-Gania redoublait de courage, d'activité et d'efforts pour arrêter les progrès des révoltés. Habile à profiter des divisions et des fausses mesures des chefs andalous, il conservait encore les Algarves, avait repris Alméria et Séville, et dominait sur Majorque, Grenade, Carmona et d'autres villes. Son plus ardent rival, Hamed-Ben-Cosaï, sollicitait l'arrivée d'Abd-el-Moumen, en même temps qu'il détachait du parti opposé quelques chefs importants. Il se présente dans ce but devant Cordoue, où, malgré l'appui d'Alphonse Henriquez de Portugal, il est battu et fait pri-

Digitized by Google

sonnier. Incarcéré dans Beja, il est délivré presqu'aussitôt par son parti.

L'actif Ben-Gania, qui ne reçoit aucun renfort d'Afrique, se décide à réclamer le secours des troupes chrétiennes, longtemps ses mortelles ennemies. Avec leur aide, il peut réduire Andujar, Baéça, Cordoue, et non sans d'inextricables difficultés, parvenir à satisfaire l'avidité et l'orgueil de tels auxiliaires. Bientôt, à l'occasion de la possession même de Cordoue, un grand conflit s'élève. Le roi Alphonse se contente pour l'instant de Baeça avec un complément de fortes sommes, en outre la marque de vassalité et un tribut annuel. Mais la bonne intelligence est promptement détruite entre les deux partis, et les Chrétiens passant subitement dans le camp opposé, font que celui-ci reste maître de Cordoue.

Au moment même où Cordoue se rend aux alliés qui s'en disputaient la souveraineté, les Almohades débarquaient à Algésiras. Dès 1146, pendant le siége de Maroc, un parti de ces sectaires avait franchi le détroit, et, avec la cavalerie auxiliaire de Cosaï, occupé cette forteresse, pour de là guetter la riche proie qui ne pouvait leur échapper. Gilbraltar et Xérès cette fois ouvrent leurs portes sans résistance, et Abd-el-Moumen récompense cette soumission volontaire ou fruit de la trahison par des priviléges particuliers. Grossis de tous les partis qui s'attachent à eux, les Almohades pénètrent dans Séville et poussent les Almoravides qui se fortifient dans Carmona. La prière publique est récitée sans opposition dans les mosquées des villes conquises, pour Abd-el-Moumen, chef des Almohades. On voit même les Andalous, aveuglés, se réjouir des mesures inhumaines du vainqueur, qui expulse pêle-mêle de leurs propriétés Almoravides, Chrétiens, Juifs, et les persécute avec la plus grande cruauté.

Maroc venait de succomber, et la domination des Almoravides était anéantie en Afrique. Ainsi, l'Espagne allait

Digitized by Google

devenir le but particulier de leurs conquêtes et supporter tous leurs efforts. Embrassant le péril commun et comprenant enfin tout le danger qui allait fondre du pied de l'Atlas sur la Péninsule, Chrétiens et Maures, en Adalousie, à Valence, à Murcie, prennent le parti de s'avancer dans le cœur de l'Espagne méridionale pour opposer une digue aux puissants envahisseurs. L'occasion était favorable, car Abd-el-Moumen, après l'exécution du dernier prince almoravide, Ibrahim, trouve un adversaire du nom de Mohammed-Ben-Hud, qui prend comme lui le surnom de Mohdi et s'élève avec tant de succès contre la domination des Almohades, qu'en peu de temps ceux-ci perdent toutes les provinces et les villes de l'empire, à l'exception de Maroc et de Fez. Mais une victoire remportée par Abd-el-Moumen sur les rebelles, dans laquelle le Mohdi lui-même succombe, rétablit les affaires des Almohades ; ainsi leur puissance allait peser sur l'Espagne de tout son poids.

Sans perdre de temps cependant, Alphonse VII, ayant pour auxiliaires des Génois et des Pisans, dirige une expédition contre Alméria. Après trois mois de siége (août, septembre, octobre 1147), la ville est prise d'assaut, et sa garnison, qui d'ailleurs s'était vaillamment défendue, massacrée. Lisbonne succombait sous les coups des Chrétiens, le 11 octobre de la même année, après un siége de quatre mois ; conquête immense qui enlevait décidément aux Sarrasins la clef du Tage. Jusque-là les Almohades n'avaient pu dépasser le territoire de Malaga, car une autre insurrection venait d'éclater à Ceuta en faveur des Almoravides. Son premier acte fut de proclamer souverain le généralissime Ben-Gania. Mais le parti est écrasé dans une bataille livrée imprudemment en rase campagne. C'était pour les Almoravides le signal irrésistible de leur ruine prochaine.

Bien affermi en effet dans sa domination en Afrique,

Digitized by Google

Abd-el-Moumen fait passer de nombreuses troupes dans la Péninsule. Il attaque Cordoue où Ben-Gania avait réuni ses principales forces. Après un assaut terrible, la ville succombe par trahison, et son chef doit fuir sur Grenade (juin 1148). Ainsi, la malheureuse cité de Cordoue, dans l'espace de trois années, avait été huit fois envahie par des partis opposés. Quant à Ben-Gania, après cette perte irréparable, pour lui tout espoir de résistance aux Almohades devenait illusoire. Grenade, le point de défense le plus important des Almoravides, ayant succombé aussi, leur noble chef meurt en combattant vaillamment en rase campagne contre ses adversaires (décembre 1148). Ce héros, placé pendant seize ans à la tête de l'Espagne musulmane, avait repoussé avec un grand éclat les incursions des Chrétiens, gagné la bataille de Fraga, et préservé longtemps le pouvoir almoravide dans la Péninsule, alors que déjà cette souveraineté avait cessé d'exister en Afrique.

Cependant les Almohades font chaque jour de nouveaux progrès. Ils prennent Jaën (1149) et menacent Alméria. Par contre-coup, Alphonse VII, avec les débris des Almoravides, ayant pour auxiliaire le roi Garcie de Navarre, entreprend une grande expédition en Andalousie, assiége Cordoue au printemps de 1150, et repousse un parti d'Almohades qui veut dégager la ville. Mais la vigueur de la défense et la nouvelle de l'arrivée prochaine d'Abd-el-Moumen en personne, dans Cordoue, déterminent Alphonse à lever le siége. Pendant sa retraite, il attaque Jaën qu'il prend d'assaut; c'était tout le fruit de la campagne. Il y jette une garnison et retourne à Tolède.

Plusieurs révoltes partielles retiennent encore Abd-el-Moumen en Afrique, mais par ses ordres la conquête de la Péninsule se poursuit. Alméria, que tiennent encore les Chrétiens, est assiégée par terre et par mer. Le danger commun réconcilie tous les partis, et il n'y a que deux

Digitized by Google

camps en Andalousie : le camp des Almohades et celui de leurs adversaires. Les premiers ne peuvent parvenir à reprendre Alméria ; ceux-ci sont hors d'état de délivrer Séville ; mais ils se tournent contre Ubéda et Baeça qu'ils enlèvent aux Almohades (1151). Depuis cette époque jusqu'à 1157, ces derniers semblent avoir conservé l'avantage, et, malgré les efforts des alliés, finissent par conquérir toutes les villes de l'Andalousie gardées encore par les Almoravides et les Chrétiens. Ainsi, Alméria retourne aux Africains, dix ans après sa prise par le parti opposé. Cette perte précède celle de Jaën, d'Ubéda, d'Andujar, de Baeça et de Guadis. Reconquise par les alliés, Grenade est attaquée de nouveau avec fureur par leurs ennemis. Les premiers redoublent d'efforts pour sa délivrance, et Alphonse VII, accompagné de l'héritier de la couronne, Sanche, et de l'archevêque de Tolède, se précipite une fois encore en Andalousie, mais sans résultat. Forcé même de se replier, il meurt (21 août 1159) dans le défilé de Muradab. Grenade soutenait alors un assaut terrible et succombait. Le gouverneur chrétien et la garnison, n'importe la croyance, étaient massacrés. Les Almohades gagnaient de ce jour un nouveau rempart pour leur puissance. Majorque recevait les faibles débris des Almoravides ; de ce moment leur domination n'était plus qu'une lente agonie.

Pendant les opérations sanglantes, agitées, de ses lieutenants en Espagne, Abd-el-Moumen poursuivant en personne ses conquêtes en Afrique, rangeait tout sous sa loi. Il s'empare de Bougie, amène prisonnier à sa suite Yahïa-Ben-Abd-el-Aris-Billah, neuvième prince de la maison de Beni-Hamed, laquelle avait commandé dans cette ville pendant cent cinquante ans, d'abord indépendante, puis tributaire des Almoravides. Tunis est pris et livré au pillage, et Méhédie échappe aux Chrétiens (Siciliens) qui l'occupaient. Enfin, les Almohades restent maîtres de tout le Mogrob,

Digitized by Google

depuis l'Océan jusqu'aux sables de Barca, depuis le grand désert jusqu'à la Méditerranée. Rentré triomphant à Maroc (1160), Abd-el-Moumen étale ouvertement ses droits sur l'Espagne et prend le titre de souverain des Algarbes. L'année d'après, pour observer ces mêmes provinces, alors les plus vulnérables, il débarque à Gibraltar, et ce point, rendu imprenable par de grands travaux, reçoit le nom de *Rocher de la Victoire*. Après avoir parcouru en triomphateur le pays, entouré d'hommages, recevant une sorte de culte des gouverneurs, des savants et des troubadours, El-Moumen regagne l'Afrique et rentre dans sa capitale de Maroc.

Bientôt de nouvelles provocations de Ben-Sad qui, de Murcie, s'avance sur Grenade, et rallie tout ce qui est opposé à la nouvelle domination, fixent l'attention du chef des Almohades et provoquent sa colère. L'Almoravide, renforcé des auxiliaires chrétiens de Castille et d'Aragon, ose livrer une première bataille, puis une seconde sous Cordoue. Sans perdre un instant, Abd-el-Moumen proclame la guerre sainte et médite un coup décisif contre ces nouvelles prétentions, et même contre tous les princes chrétiens ses ennemis. Sur les divers points de son vaste empire, les tribus s'ébranlent. Dans un camp auprès de Saleh se trouvent réunis trois cent mille cavaliers et cent mille fantassins. Quatre cents vaisseaux doivent aussi concourir aux opérations de la campagne. Ainsi l'Espagne chrétienne va devenir pour cette effrayante masse une proie facile. Mais la mort subite du sultan écarte le péril qui menace la chrétienté. L'événement survient le 15 mai 1163, à Salch même. Abd-el-Moumen était âgé de soixante trois ans et on avait régné trente-trois.

Le chef almohade possédait à un haut degré les qualités nécessaires à un conquérant: courage, décision, étendue de vues et présence d'esprit. Son empire embrassait alors toute l'Afrique du nord, et en Espagne les Algarbes, la rive

Digitized by Google

gauche de la Guadiana, avec quelques points fortifiés sur la rive droite. Au nord, des obstacles naturels et des châteaux forts le séparaient des états du roi de Castille et de l'émir Ben-Sad qui gouvernait Valence et Murcie, et s'était allié aux Chrétiens. Quelques villes sur le Tage présentaient une frontière plus accessible, par conséquent plus vulnérable. En prince prudent, Abd-el-Moumen avait posé dans ses récentes conquêtes les fondements d'un gouvernement durable et bien organisé. Ainsi, aux institutions toutes militaires des Almoravides qui, à la fin, grâce à la barbarie et à l'orgueil des chefs, avaient rendu odieuse leur domination, le conquérant almohade avait ajouté des encouragements aux sciences, à l'étude, et leur avait accordé faveur et appui dans la religion. Il n'en exerçait pas moins une surveillance supérieure sur ce qui tendait à propager l'exercice des armes, évitant ainsi que la culture continuelle des sciences et des lettres n'énervât l'esprit belliqueux de ses peuples.

Abd-el-Moumen passe pour avoir favorisé en Espagne les philosophes et les savants de son temps. Avicenne (Aben-Sina), l'Hyppocrate, l'Aristote des Arabes, relève en Espagne la philosophie des Péripatéticiens. Le célèbre Averroës (Aben-Rochs), la gloire de Cordoue, traduit et commente Aristote, et ses ouvrages restent longtemps le guide des scholastiques dans les écoles d'Occident. El-Moumen fonde aussi des universités dans plusieurs de ses villes et à Maroc, en particulier, l'école des Hafutes (lisant le koran), destinés à propager la doctrine d'El-Mohdi. Toutefois, les historiens signalent un changement marqué dans les mœurs des Maures d'Espagne, sachant allier jusque-là au courage guerrier le langage, l'urbanité, la science, l'amour des arts, apanage des peuples les plus civilisés. Le contact des farouches Almohades, après la mort de leur premier sultan, paraît avoir ramené les Andalous presque à leur rudesse

Digitized by Google

primitive ; et ce sentiment persista jusqu'à leur entière expulsion des Espagnes.

Abou-Yacoub-Youssef, second fils d'Abd-el-Moumen, gouverneur de l'Andalousie, est désigné pour successeur au détriment de son frère aîné, déshérité, et la mort du père est tenue secrète jusqu'à l'arrivée du nouveau sultan à Maroc. Ses deux frères Mohammed et Abd-Allah paraissent peu disposés d'abord à le reconnaître. Cette opposition dure deux ans. Ils cèdent cependant au vœu général et se soumettent. Quoiqu'à peine âgé de vingt-quatre ans, Abou-Yacoub tient lui-même les rênes du gouvernement, et s'applique à deviner les hommes les plus capables pour leur confier des emplois et des dignités. Il rend plus doux le service militaire et congédie la grande armée réunie à Saleh, sans néanmoins perdre de vue les projets sur la Péninsule. Sa présence même y devenait nécessaire. Le roi Alphonse Henriquez, de Portugal, s'emparait des forteresses placées sur ses frontières. Alcantara, Albuquerque, Elvas et Badajoz avaient été conquis par le roi Ferdinand de Léon. Quant à Castille et Aragon, leur intervention contre les Almohades se bornait à envoyer des secours à l'émir de Valence, Mohammed-Ben-Sad, en échange de sommes d'argent et d'une part dans le butin.

Frappés de l'accroissement de puissance des Almohades, un grand nombre de transfuges chrétiens et musulmans passent dans leurs rangs. Ainsi, la domination de Ben-Sad à Valence, et les royaumes chrétiens voisins, se trouvent de jour en jour en un danger plus pressant. A Valence même, la présence d'une garnison d'auxiliaires castillans exaspère les Musulmans et active le départ de plusieurs de leurs chefs. Bientôt, mécontents de l'émir lui-même, ils se mettent en pleine révolte et appellent les Almohades à leur secours. Ceux-ci, d'ailleurs, étaient fortement tenus en respect le

Digitized by Google

long des frontières de Portugal et d'Estramadure. Le sultan juge donc l'instant favorable pour réduire ou soumettre décidément à son empire tout le sud de la Péninsule, habité par les Africains. Avant tout, il cherche à consolider les vastes conquêtes de son père, et réprime quelques révoltes de Berbères toujours prêts à se soulever, dès qu'une autorité ferme cessait pour un temps de peser sur eux. Enfin, il s'assure de la fidélité des princes d'Oran, de Tlémecen, de Bougie, de Tunis, établis par son père, et les confirme dans leurs droits.

En 1171, Abou-Yacoub-Youssef franchit le détroit et paraît à Séville. Les discordes des Musulmans continuant d'agiter les provinces de Valence et de Murcie, et les secours reçus de Navarre et d'Aragon étant trop faibles pour rétablir l'ordre, Valence, par la trahison d'un de ses chefs, tombe au pouvoir des Almohades. L'émir Ben-Sad, occupé alors devant les villes chrétiennes de la Catalogne, doit abandonner le continent et se réfugier avec sa flotte dans l'île de Majorque, qu'il avait enlevée aux fils de Ben-Gania. Il y meurt un an après (1172). Ses enfants se décident à conclure avec le sultan almohade un traité de paix. En échange de tout le terrain qu'ils avaient possédé depuis l'embouchure de l'Ebre jusqu'à Carthagène, y compris les îles Baléares, ils reçoivent des domaines dans l'intérieur de l'empire. Pour consolider cette alliance, Abou-Yacoub épouse une sœur des princes de Valence; ainsi, toute l'Espagne musulmane passe sous la domination des Almohades. De ce moment, les incursions continuelles sur le territoire des rois chrétiens deviennent d'autant plus faciles que l'union entre tous les Mahométans était plus étroite et plus tranchée.

Le premier séjour du sultan en Espagne est de quatre ans et quelques mois. Il entreprend plusieurs expéditions sur le Tage et la Guadiana. Une est poussée jusqu'à Ro-

Digitized by Google

drigo, mais sans résultat autre qu'un grand butin et plusieurs milliers de prisonniers chrétiens. Dans les années 1173 et 1174, de nouvelles troupes lancées vers les rives du Tage y commettent d'horribles dégâts. L'ordre de Calatrava, qui déjà s'était montré puissant, sauve le pays. Mais l'histoire de ces expéditions devient confuse, et Chrétiens et Musulmans s'en attribuent le succès. Ce qui est moins contestable, c'est qu'à Séville, Yacoub élève, à grands frais, une mosquée magnifique, jette sur le Guadalquivir un pont de vaisseaux, liés entr'eux avec de fortes chaînes, bâtit plusieurs monuments, entoure la ville d'une enceinte de murailles neuves, et l'abreuve d'eau potable, au moyen d'un bel aqueduc qui subsiste encore.

En l'absence de l'émir, retourné à Maroc (1176), la guerre recommence avec une nouvelle fureur, et en 1197, Cuença reste aux mains des Castillans. Bientôt les partis se mesurent sur un autre élément. Ils arment des flottes imposantes et combattent non loin des îles Baléares et près de l'embouchure du Tage. Plusieurs batailles navales sont livrées aussi sur les côtes des Algarbes, mais indécises et peu fertiles en résultats.

Les troubles occasionnés par la résistance de la province de Tlémecen, compliqués par la peste qui désolait toute l'Afrique occidentale, avaient rappelé Yacoub dans cette région. Trois de ses fils étaient morts atteints par l'horrible fléau. Ses jours étaient respectés, mais cette faveur divine devait être de courte durée : l'Espagne allait devenir son tombeau. A Ceuta, se réunissaient alors tous les contingents berbères. L'armée des Almohades, bien exercée et bien équipée, suit ces hordes irrégulières. Tout étant prêt, l'émir débarque et se rend à Séville, centre de ses opérations. C'est contre le roi de Portugal, ennemi le plus acharné des Almohades, que le sultan veut décharger ses premiers coups par terre et par mer ; puis ce royaume étant soumis jusqu'au Douéro,

Digitized by Google

son dessein est de pénétrer dans l'intérieur du Léon et de la Castille, alors que d'autres armées occuperont dans le sud toutes les forces des Chrétiens. D'après les chroniques, les Sarrasins étaient beaucoup plus considérables qu'à aucune autre époque. Une flotte nombreuse et bien approvisionnée, placée aux embouchures du Guadalquivir et de la Guadiana, s'y tenait prête à seconder les opérations de la campagne. Les princes chrétiens, épouvantés, réunissent aussi leurs efforts. Le cardinal légat prêche la croisade, langage alors tout puissant. Aux troupes de Léon, de Navarre, d'Aragon se joint une foule nombreuse de Gascons, de Provençaux, de Béarnais; et un essaim d'autres braves chevaliers s'arment contre l'ennemi commun.

Santarem, formant comme le poste avancé de Lisbonne sur la rive droite du Tage, essuie les premiers coups, afin que sa prise puisse précéder l'arrivée de la flotte destinée à bloquer Lisbonne par mer. Santarem est attaqué jour et nuit. Le troisième jour de l'assaut (22 juillet 1184), les Sarrasins sont maîtres de la ville à l'exception de la citadelle. Dans la nuit d'après, soit esprit de révolte, soit oubli des ordres de son père, le Cid-Abou-Ischaq, fils du sultan au lieu de se diriger vers Lisbonne pour assurer de ce côté l'assaut, marche avec toute l'armée andalouse dans la direction de Séville. Une terreur panique, une inextricable confusion, suivent ce grave incident. L'infant de Portugal s'avance cependant avec une armée de quinze mille hommes. Le sultan, pour être moins embarrassé dans sa marche, fait massacrer dix mille prisonniers Chrétiens; mais en changeant la position du camp, il donne sur l'armée ennemie. Une seconde armée de vingt mille Chrétiens, conduite par l'archevêque de San-Yago, se réunit à celle de l'infant Sanche, et l'une et l'autre attaquent les Africains sans délai. La garnison de la citadelle prend part à l'action par une vigoureuse sortie.

Digitized by Google

Abou-Yacoub voit avec fureur qu'il est trahi et livré à ses ennemis, mais il ne peut consentir à fuir comme un lâche. La défaite ou plutôt le massacre des Arabes commence. Les Chrétiens pénètrent dans la tente de l'émir, pillent ou détruisent tout ce qui s'y trouve et tuent même avec barbarie quelques femmes de son harem. Le sultan, qui est monté à cheval, en est trois fois renversé ; mais continue à combattre le cimeterre au poing, contre six cavaliers chrétiens. Il tombe bientôt percé de coups, ou plutôt en repassant le Tage se noie avec les fuyards. Suivant d'autres récits, il meurt tristement de ses blessures à Séville ou à Algésiras, ou même à Maroc.

A la première nouvelle de ce grand désastre, Cid-Abou-Ischaq revole à son père, dans l'espoir de pouvoir lui sauver la vie ; c'est en vain. Une seconde bataille s'engage ; des flots de sang coulent des deux côtés, et l'on combat avec un acharnement inoui. Enfin les divers camps des Arabes restent aux Chrétiens avec d'immenses richesses. La flotte des Sarrasins arrive devant Lisbonne ; mais elle doit prendre la fuite, et les rives du Tage sont libres d'ennemis. Pendant l'action, Alphonse Henriquez, roi de Portugal, est traîné tout blessé sur son char, à la tête de son armée, pour ordonner, encourager et vaincre.

Yacoub-Ben-Youssef succède à son père et prend le commandement, au camp même de Santarem. Il pourvoit provisoirement aux affaires d'Espagne et retourne en Afrique. A peine arrivé, il doit y combattre l'almoravide Ali-Ben-Ischak, prince de Majorque, descendant de Ben-Gania. Celui-ci, à la nouvelle du désastre des Almohades, et profitant des embarras d'un nouveau règne, s'était audacieusement emparé de la flotte des Andalous, alors stationnée dans le port. Il y pousse les Almoravides et les habitants des Baléares, débarque avec eux sur les côtes d'Afrique et enlève la position d'Alger au gouverneur, neveu propre du

Digitized by Google

sultan. Afin de poursuivre ses avantages avec plus de sûreté et de leur donner un caractère légal, il se place, non sans quelque habileté, sous le patronage du calife d'Orient. Deux frères et un oncle d'Yacoub prennent aussi parti contre lui; mais avant qu'ils puissent se réunir aux rebelles, ils sont emprisonnés et décapités. Cependant, sans s'inquiéter des grandes forces qui, arrivant d'Egypte, augmentent la révolte et entraînent les places importantes de Fez et de Tripoli, l'émir débarque entre Bougie et Tunis, fait un exemple sur le pays des Cabes dont il s'empare, et force ses ennemis à rentrer dans le devoir.

Successivement présent en Espagne et campé devant Lisbonne, pour venger la défaite et la mort de son père, Yacoub ne retire de cette expédition qu'un grand nombre de captifs et un riche butin. De nouveaux troubles réclament bientôt son intervention en Afrique. Il profite de son séjour à Fez (1191) pour consolider la position, et la rendre invulnérable par l'érection de postes militaires sur la côte et dans l'intérieur des terres. Yacoub s'attache aussi les peuples par ses libéralités, et son indulgence à l'égard des détenus pour des fautes peu graves. Il allége les impôts et crée des institutions utiles, telles que des mosquées, des écoles, des établissements hospitaliers. Les routes deviennent sûres, et à leur portée sont creusés des puits ou bâties des citernes. Enfin Yacoub-Ben-Youssef se déclare l'ami, le protecteur des savants et des lettrés, et leur distribue des dignités et des récompenses.

Pendant ces moments de calme en Afrique, les princes chrétiens d'Espagne, soit politique, soit lassitude, rivalité ou impuissance, se montraient tranquilles aussi. La présence au siége de Tolède d'un nouvel archevêque, Martin de Pisuerga, change les conditions. Il prêche la guerre, et à la tête d'un parti de cavalerie légère, franchit les frontières et porte la mort et la dévastation au-delà de Séville

Digitized by Google

et jusqu'à la pointe méridionale de l'Andalousie. Le roi Alphonse-le-Noble lui-même provoque le sultan par une lettre insolente. Yacoub y répond et en même temps fait proclamer le Djehad (guerre sainte) dans toute l'Afrique. Une armée immense débarque près d'Algésiras (1195) et prend sa direction vers les terres entre Cordoue et Calatrava, à la rencontre d'Alphonse de Castille qui d'abord accepte le défi. Vainement il conjure Léon, Navarre et Aragon d'oublier leurs inimitiés et de réunir leurs forces aux siennes contre l'ennemi commun. Cet appel n'étant point compris, Alphonse ose combattre seul et parvient à rallier cent mille Chrétiens; mais la lutte restait encore profondément inégale.

Le choc des armées opposées a lieu le 19 juillet 1195, à Alarcos. Youssef y déploie, dit-on, six cent mille combattants. Les Almohades sont au centre; les Arabes de la conquête, à la gauche; les Andalous à la droite; tous d'ailleurs fanatisés et brûlant d'une ardeur sans borne pour conquérir le martyre. Deux fois les Sarrasins pénètrent jusqu'au pied de la hauteur occupée par Alphonse; deux fois sept ou huit mille cavaliers se précipitent en avant avec une irrésistible violence, et cette effrayante attaque est repoussée. Ainsi les rangs des Arabes se rompent. Une partie est taillée en pièces, le reste fuit. Cependant les Andalous et quelques tribus zénètes s'élancent contre le centre d'Alphonse, alors à découvert par la marche trop fougueuse des cavaliers castillans, et n'ayant plus, rangés autour de lui, que des débris de l'armée chrétienne. L'émir El-Muménin choisit cet instant. Le saint étendard blanc est déployé. L'on voit écrit: *Nul n'est Dieu que Dieu, Mahomet est son prophète; nul n'est vainqueur que Dieu.* Sous cette égide, l'émir attaque avec une nouvelle ardeur les chevaliers chrétiens. Pressé, écrasé, Alphonse refuse de céder et voit ses plus fidèles cavaliers tomber autour

Digitized by Google

de lui ; on doit enfin l'arracher du champ de bataille sur lequel il voulait mourir.

Dans cette sanglante journée, périssent trente mille chrétiens, et dans ce nombre, la fleur des chevaliers espagnols. Yacoub y mérita le surnom d'El-Mançour (le victorieux), et sa valeur le place à côté du premier Almanzor. Le cinquième du butin est abandonné aux troupes. Le surplus, pour éterniser le souvenir de la victoire, sert à construire une mosquée magnifique à Séville et un château somptueux à Maroc. Loin de souiller le succès par une cruauté inutile, Yacoub élargit sans rançon vingt mille prisonniers, bravant même, par cet acte généreux, le mécontentement de son armée. La désunion entre les princes chrétiens continuant toujours, l'année suivante (1196), Yacoub pénètre par l'Estramadure et marche vers les rives de la Guadiana et du Tage, et chemin faisant, enlève Truxillo, Escalona, Eulalia. Il vient braver Alphonse jusque sous Tolède ; mais rebuté, après dix jours de siége, il se dirige sur Salamanque et l'emporte d'assaut. Le meurtre de toute la population et l'incendie font le reste. Guadalaxara et d'autres villes ont le même sort. Madrid et Alcala résistent. Cette destruction engendre la disette, puis les maladies. Le vainqueur n'en ravage pas moins tout sur son chemin, faisant ainsi, comme la suite l'a prouvé, son dernier adieu à Tolède.

Cependant les Chrétiens reprennent courage. Les rois de Navarre et de Léon s'entendent et traitent avec l'émir. Celui-ci accueille aussi Alphonse, son rival, et consent à un armistice avec la Castille. Il peut alors retourner à Maroc où l'appellent de nouvelles révoltes. Bientôt, après avoir assuré la succession à son fils, et l'avoir admis au secret des affaires, Yacoub meurt (21 janvier 1199) âgé de 40 ans, après un règne de quinze années, et réputé l'un des princes les plus distingués et les plus vertueux qui aient gouverné les Almohades.

Digitized by Google

Après le grand désastre d'Alarcos, l'Espagne n'avait dû son salut qu'au retour précipité de l'émir en Afrique, et plus tard à sa fin inattendue, qui arrêta tout-à-coup les succès des Musulmans. Cependant l'armistice était expiré, de nombreux partis de sarrasins menaçaient d'envahir le pays, et la mésintelligence et la désunion entre les rois chrétiens subsistaient encore! A la fin, en face des préparatifs effrayants pour soumettre toute l'Espagne, les rois se rapprochent et Navarre et Castille font la paix.

Le fils d'Yacoub Almanzor, du nom de Mohammed, appelé aussi Abou-Abd-Allah-el-Nacer, au début de son règne, réprime des révoltes dans les montagnes de Gomare. Une portion d'almoravides surgit tout-à-coup à Majorque, et sous la conduite d'un chef descendant de Youssef-Ben-Taschefin, débarque à Mehédia, longtemps le refuge de ce parti vaincu. La ville est emportée après plusieurs assauts, par les Almohades qui, disent les chroniques, emploient des machines d'une grandeur et d'une force jusqu'alors inconnues, et lancent près de cent *blocs* énormes de *pierre* et des *boules de fer,* dont le choc écrase les murs et les habitations. Le sultan accorde un pardon magnanime aux habitants. Mais une nouvelle révolte, trois ans plus tard, dans laquelle figurent les Zénètes mécontents, amène une bataille sanglante; toute l'armée almoravide reste sur place. Enfin un débarquement contre Majorque entraîne la prise de cette capitale, et l'exécution des chefs rebelles achève d'anéantir les derniers débris des Almoravides. Depuis lors il n'en est plus question dans l'histoire.

Devenu paisible possesseur du Mogrob, Mohammed est arraché à la mollesse du harem, par le cri de détresse des Musulmans d'outre-mer. Le vaillant Alphonse de Castille, certain cette fois du concours de Navarre et d'Aragon, prétend effacer la honte de la défaite d'Alarcos. Il pénètre

Digitized by Google

au cœur de l'Andalousie et ravage la campagne de Séville et de Cordoue. Le calife débarque cependant à Tarifa, et sans retard se rend à Séville (mai 1211). Sa première opération de guerre est l'attaque de la forteresse de Salvatiéra. Le siége dure tout l'été et se prolonge jusqu'à l'hiver. Une tentative dans laquelle Alphonse perd son propre fils, ne peut sauver la ville ; mais sa longue et courageuse résistance, par le retard occasionné, avait singulièrement servi la cause des Chrétiens.

Au redoutable Djehad, ceux-ci opposent la croisade publiée par Innocent III ; et à cette occasion, le saint père prodigue les indulgences, ordonne trois jours de jeûne au pain et à l'eau, prescrit des prières publiques, et des processions parcourent les rues de Rome d'une église à l'autre. Avec plus d'activité encore et de résultat, Rodrigue, archevêque de Tolède, revenant de Rome et repassant par la France, prêche les peuples sur sa route. A cet appel, répondent des français, des italiens, des allemands même, et l'imprécation contre le nom sarrasin est dans toutes les bouches chrétiennes. Ces fougueux auxiliaires franchissent les Pyrénées au nombre de soixante-dix mille, savoir : vingt mille barons avec leur suite, dix mille chevaliers, cinquante mille hommes de pied. Des troupes non moins considérables des pays les plus éloignés marchent aussi, mais ne doivent arriver que plus tard. Le rendez-vous général est Tolède. Là, autour du roi de Castille, brillent avec leurs gens exaltés par la foi et aguerris, le roi d'Aragon, Pierre II, le même qui périt plus tard dans la guerre des Albigeois, et Sanche VII, roi de Navarre. Le Portugal, quoique veuf tout récemment de son prince, s'empresse d'envoyer ses meilleurs guerriers. Toute l'Espagne enfin prend les armes. Il s'agit de sa destinée ; et depuis le roi Rodrigue, les Chrétiens n'avaient pu mesurer un aussi pressant danger.

Le péril allait redoubler. Après avoir enlevé franchement

Digitized by Google

le château de Magalon (24 juillet), et quelques jours après la forteresse de Calatrava, non sans éprouver de grandes pertes, les auxiliaires ultramontains commençaient à ressentir la disette de vivres et les atteintes d'une chaleur accablante. Plusieurs s'en retournent. A la prise de Calatrava, ils s'irritent que la garnison leur soit arrachée des mains et qu'on dispose sans eux des trésors et des effets précieux, et accusent hautement le roi Alphonse d'en avoir fait son profit. Bientôt ils refusent d'aller plus loin et, au nombre de cinquante mille, repassent les Pyrénées, suivis du mépris des Espagnols, dont les portes se ferment devant eux dans la crainte du pillage. Sans perdre courage, les chrétiens espagnols s'avancent seuls, et la prise d'Alarcos qui, dix-sept ans auparavant, avait été le théâtre sanglant de leur défaite, est cette fois d'un augure favorable. L'arrivée du roi Sanche de Navarre, en comblant le vide laissé par le départ des ultramontains, rend la position encore meilleure.

Animés du même esprit, servant les mêmes intérêts, les trois rois alliés négligent la possession de Salvatiéra, enlevée l'année précédente par les Almohades, et le 12 juillet, s'engagent dans le défilé de Muradab. C'est la plaine de Tolosa, sur le versant sud de la Sierra-Morena, qui doit être la sanglante arène où les deux nations doivent combattre pour leurs destinées (609 hég. 1212 J. C.)

Maître des gorges, Mohammed veut écraser les Chrétiens s'ils se hasardent à passer, ou les ruiner par la famine s'ils hésitent à les franchir, ou se replient en arrière dans le pays qui est dévasté. Les princes croisés hésitent en effet. Un pâtre leur indique un défilé qu'il connaît; c'était le salut de l'armée. Ils se montrent tout-à-coup sur la cime des monts, aux yeux des Maures stupéfaits; et l'on voit ces fières bandes, courbant le front et pécheurs repentants et contrits, se préparer, pendant deux jours, au combat par la prière, par la confession et la communion. Leur saint

Digitized by Google

ministère rempli, les prélats et les prêtres eux-mêmes se disposent à suivre leurs pénitents au plus fort de la mêlée.

C'était le 16 juillet de l'an de grâce 1212. Alphonse et ses castillans au centre, avec les chevaliers de St-Jacques et de Calatrava, ordres nouvellement institués, dirigent leurs efforts contre une colline où se trouve Mohammed. Dominant son armée, le chef de l'islam est debout dans une enceinte entourée d'une palissade fermée par des chaînes de fer, et gardée par l'élite de ses cavaliers à pied. L'alcoran d'une main, le sabre de l'autre, il veut rester en spectacle à toutes ses troupes, et ses plus braves escadrons, choisis sur cent mille chevaux qui forment sa cavalerie, pressent la colline sur toutes les faces. Vainqueurs d'abord, les Castillans sont repoussés. Courant, haletant, voulant à tout prix rallier son monde, le roi Alphonse est partout. Dans ce moment, alors le plus critique, il dit au prélat qui le suit, précédé de sa grande croix : « Archevêque, c'est ici qu'il faut mourir. » Il en obtient cette réponse sublime : « Non, sire, c'est ici qu'il faut vivre et vaincre. »

En ce terrible instant, le porte-croix, brave chanoine, se jette, le crucifix haut, au milieu des Musulmans ; l'archevêque Rodrigue et le roi Alphonse le suivent. Les Castillans se précipitent pour sauver leur prince et leur étendard. Placés sur les ailes de l'armée et déjà vainqueurs devant eux, les rois de Navarre et d'Aragon viennent se réunir contre la formidable colline. Les Maures sont partout attaqués ; ils résistent. Les Chrétiens les chargent, les pressent. L'Aragonais, le Castillan, le Navarrais, rivalisent de courage et veulent mutuellement s'effacer. Le brave roi de Navarre se fait jour cependant, arrive à l'enceinte, frappe et brise les chaînes de fer dont le roi maure est entouré. Alors Mohammed épouvanté, prend la fuite. Ses guerriers ne le voyant plus, perdent le courage et l'espoir. Tout plie, tout fuit devant les Chrétiens. L'hymne en action de grâces

Digitized by Google

de la victoire est entonnée par le digne prélat. L'armée chrétienne répond, et l'écho des montagnes répète au loin le sacré cantique.

Voilà l'issue de la fameuse bataille de Las-Navas-de-Tolosa, non loin d'Ubéda. Dans l'un et l'autre camp, toute la tactique consista à s'entremêler et à combattre chacun pour soi, jusqu'à ce que les plus braves ou les plus forts restassent maîtres du terrain. La perte des Maures et des Africains à Tolosa, portée par les historiens à deux cent mille, alors qu'ils fixent à quinze cents celle des Chrétiens, est visiblement suspecte. Cette exagération indique au moins une perte énorme. Le résultat fut, du reste, pour l'Espagne de l'époque, le même que celui de la victoire de Tours pour la chrétienté. Dans le duel immortel du 16 juillet 1212, comme dans celui qui vit la chute du premier Abdérahme, le croissant succombe, la croix triomphe, et cette fois l'Espagne chrétienne est sauvée.

Plusieurs forteresses, Ferral, Bilches, Tolosa, tombent par crainte devant le vainqueur. A Baeça, où sont restés les malades et les convalescents africains, tout périt par le fer ou par le feu. A Ubéda les rois alliés, poussés par le clergé, dont l'autorité les déborde, refusent l'énorme rançon d'un million de pièces d'or, et donnent le signal: soixante mille musulmans périssent; un pareil nombre devient esclave. Cependant la disette force à se retirer. C'est en se repliant sur Calatrava, qu'on trouve Léopold d'Autriche, accourant au secours des Espagnols avec ses Allemands. Il partage la joie commune. A Tolède surtout, les rois de Navarre et de Castille font une entrée triomphale, et, depuis, une grande fête anniversaire est célébrée dans cette ancienne capitale, le 16 juillet, sous le nom de *Triomphe de la croix*.

Ebranlant dans ses plus solides fondements le pouvoir des Almohades, le grand échec de Tolosa provoque le frac-

Digitized by Google

tionnement des forces colossales des Africains, et prépare aussi de ce côté du détroit la ruine de l'islamisme, désormais impuissant contre la chrétienté. Mohammed, rentré à Séville, sacrifie dans le premier moment de sa colère, tous ses généraux. Après avoir traité les Andalous, en particulier, avec la rage d'un tigre, il retourne à Maroc, et pour étouffer sa colère et oublier son malheur, se plonge dans les plaisirs et les voluptés les plus effrénées. Mais il est empoisonné par les siens, pour prévenir les excès auxquels le portait son caractère aigri par le malheur, et meurt dans sa trente-quatrième année (25 décembre 1213), après un règne de quinze ans.

Abou-Yacoub, à peine âgé de 11 ans, fils de Mohammed, recueille la succession de son père. Dix ans passés dans la mollesse et le sommeil, signalent son impuissance et son incapacité. Tandis que renfermé dans son palais de Maroc, il végète dans l'inaction, quatre frères du précédent émir, ses oncles, gouvernent sans frein et sans bornes respectivement à Valence, à Murcie, à Cordoue, à Séville et dans l'Andalousie méridionale. Ainsi le nom d'Almohade n'inspirait plus les mêmes craintes, et dans leurs débats avec les princes chrétiens, les Africains, quoique luttant avec le courage du désespoir, perdaient du terrain et d'importantes forteresses, entre autres Ceuta, Alcantara et Calatrava, où l'ordre de ce nom établissait immédiatement sa résidence. Quant à l'émir, le corps épuisé par des excès de tout genre, il s'occupait stupidement à faire paître ses brebis et ses vaches. Une de celles-ci, en courant sur lui, le frappe de ses cornes à la poitrine, et il meurt à 21 ans, le 9 janvier 1224. Un frère de son aïeul El-Mançour, du nom d'Abou-el-Mélik, s'empare du pouvoir. Il avait vécu jusque là suivant la règle des moines mendiants. Cet obscur souverain devient cependant un objet de jalousie pour son

Digitized by Google

neveu Abd-Allah-Mohammed, fils d'El-Mançour, surnommé le juste, et alors souverain indépendant de Murcie. Le premier est détrôné par ce nouveau prétendant, puis, trois jours après, assassiné, n'ayant régné que huit mois.

L'usurpateur éprouve le même sort. Chancelant sur son trône ensanglanté, il cherche un appui dans les Castillans, et mécontente ainsi les princes d'Andalousie, ses parents et ses rivaux. Ceux-ci corrompent le chef de ses gardes, et un jour l'attaquent à l'improviste dans le palais; et sur le refus de renoncer volontairement au pouvoir, l'étranglent sans pitié, après un règne de moins de quatre ans. Son frère, Abou-el-Edric, gouverneur d'Andalousie, est proclamé calife d'Espagne et d'Afrique, par les séditieux. Il porte ou usurpe le nom d'El-Mamoun (le bien famé). Son premier acte est de mettre un terme aux usurpations progressives des scheiks du divan, et des conseillers créés par le premier Almohade. Il veut changer cette forme constitutive qui, dans les circonstances critiques, n'est qu'un obstacle. Les scheiks se liguent unanimement contre lui et proclament Yahïa-Ben-el-Nacer, dont ils avaient d'abord décliné les droits.

Celui-ci, reconnu solennellement à Maroc par le peuple, passe en Espagne pour combattre son oncle El-Mamoun. Les deux rivaux se rencontrent à Médina-Sidonia, et le dernier reste vainqueur, ayant les Castillans pour auxiliaires. Après avoir poussé le prétendant et les débris de son armée dans les Alpuxaras, et s'être retourné bientôt avec succès contre les Chrétiens, naguère ses amis, en ce moment rivaux dangereux et hostiles à ses projets, El-Mamoun vole en Afrique. Il bat dans les environs de Ceuta une flotte qui veut s'opposer à son débarquement, arrive inopinément à Maroc, met la main sur les chefs Almohades, membres des deux conseils, et les fait tous décapiter en sa présence. Le complément de cet acte sanguinaire est l'en-

Digitized by Google

tière abolition de la constitution d'El-Mohdi ; la doctrine est proscrite, et le nom du législateur des Almohades disparaît des monnaies et se voit rayer des actes publics.

Dans l'intervalle, Abou-Abd-Allah-Mohammed-Ben-Houd, issu des anciens monarques de Saragosse, prince habile et grand capitaine, s'emparait du pouvoir des Musulmans d'Espagne, et légitimait cette usurpation par la victoire. El-Mamoun était battu aux environs de Tarifa, puis rejeté en Afrique. Ce succès livrait à Ben-Houd, que ses talents et sa valeur plaçaient au premier rang des princes maures, Séville, Mérida, Grenade. Alors aussi, les Arabes du Mogrob oriental, auparavant soumis par Yacoub-el-Mançour, reprenaient les armes. Les Baléares succombaient. Cédant au découragement provoqué par tant de défaites, El-Mamoun mourait de chagrin près de Maroc, après un règne de quinze ans (juin 1238). Sa mort marque la chute de la domination almohade en Espagne.

Son fils, Abou-Mohammed-Abd-el-Wabah, essayait vainement de faire revivre sa puissance. Elu à Maroc par le peuple et reconnu par les partisans de son père en Espagne, son pouvoir fut toujours contesté, jamais affermi. Débarrassé d'un rival, Yahïa-Ben-Nacer, après une sanglante lutte de quatre ans, lui-même se noie par accident, au terme de dix ans de règne, et à peine âgé de 24 ans. Sous son successeur Abou-el-Hassan, son frère, plus connu sous le nom de Saïd (1242 J. C.), les gouverneurs de Fez, de Tlémecen, de Tunis, se révoltent ouvertement. Saïd veut mettre à la raison l'usurpateur de Tlémecen ; il meurt assassiné ; son armée est complètement défaite et son heureux rival reste maître de la province (1246).

Sous Omar-Ben-Abou-Ibrahim, neveu et successeur de Saïd, Yahïa-Abd-el-Haq, chef des Beni-Meriin, branche des Zénètes, s'empare de Fez et de Tezza, et bat les Almohades entre Fez et Mequinez. Il tombe d'accord avec

Digitized by Google

un proche parent d'Omar, Abou-Nebous (le père de la massue), lequel, après avoir retenu celui-ci captif dans une ville dont Nebous a gagné les habitants, le fait assassiner par un esclave qui l'accompagnait (1267 J. C.). A son tour, le traître Abou-Nebous, après trois ans de combats contre El-Hag, est tué dans une sanglante bataille. Là périssent les derniers débris des Almohades, hors un petit nombre d'entre eux qui vont cacher dans le désert leur tête menacée. Ainsi finit misérablement cette puissance naguère colossale qui, durant 152 années arabiques (148 e. v.), avait donné des lois à l'Afrique et fait trembler la chrétienté. Restés seuls maîtres du Mogrob du couchant, les Beni-Meriin (Merinites) étendent de ce moment plusieurs fois leur domination sur la province de Tlémecen et même sur Tunis.

La région de ce nom reconnaissait alors le pouvoir des Arabes qui s'étaient soulevés au déclin de la puissance des Almohades. Abd-el-Edi-Ben-Abou-Hasça (chef des Hascites), envoyé par le merinite El-Hag, était parvenu à y rétablir l'autorité de son maître. A cette époque se rapporte la croisade de saint Louis, la deuxième entreprise par ce roi pieux, la huitième dans l'ordre des dates. Ne se croyant pas quitte envers Dieu et les exigences de l'époque, par sa présence plus que stérile en Egypte dans la première croisade, et comme pour reprendre ses avantages ici-bas et dans les cieux, le monarque, contre le gré de son conseil, de sa cour et de ses plus intimes confidents, qui déclinent même l'honneur de le suivre, arrête le projet de la seconde croisade. La flotte française met à la voile à Aigues-Mortes, le 4 juillet 1270; elle débarquait, quelques jours après, sur la plage où s'élevait jadis Carthage, et l'armée prenait position sur les ruines de cette antique cité, occupant même un petit château qui jalonnait cette origine célèbre. Le chef tunisien ne paraît point encore et quelques jours s'écoulent dans le repos, mais aussi dans l'inquiétude. Le musulman

Digitized by Google

déploie enfin ses troupes dans la plaine. Louis ne veut rien entreprendre avant l'arrivée de son frère, roi de Sicile, bien que d'immenses préparatifs faits en Egypte pour soutenir la cause du croissant rendent imminente une puissante diversion.

Cependant les maladies produites par les chaleurs atroces du climat se multiplient parmi les croisés. La faim, la soif, la dyssenterie démolissent les rangs. Le roi est lui-même atteint du terrible fléau. La mort d'un fils d'autant plus chéri qu'il est né à Damiette vingt ans auparavant en des jours de douleur, déchire le cœur du monarque et redouble la violence du mal ; son état est bientôt désespéré. La paille et la cendre forment son lit de mort, et c'est là qu'il expire touchant de résignation, sublime dans ses leçons de piété et de haute morale, politique éminent dans ses vues d'ordre, de sage liberté et de bien public qu'exprime sa voix mourante. Louis rend son âme à Dieu le 25 août 1270, et son dernier soupir est pour son peuple et la religion dont il est l'honneur et le martyr.

Le jour même de cette grande perte, le frère du saint roi, le duc d'Anjou, roi de Sicile, débarquait sur cette même plage de Carthage. Aucun chant, aucune acclamation n'accueillaient sa présence. Après avoir payé le tribut de ses larmes à la mémoire de l'auguste mort, il pousse son armée en avant et livre plusieurs combats autour du lac de la Goulette. Vaincu dans deux affaires, Omar, fils et successeur d'Abd-el-Hédi, demande humblement la paix aux Chrétiens ; une trêve de dix ans est conclue. Les conditions sont pour ceux-ci : plus d'esclavage ; industrie libre à Tunis ; garantie des droits civils et religieux ; deux cent mille onces d'or pour les frais de l'expédition aux chefs croisés et quarante mille écus d'or au roi de Sicile. A ce terme des négociations, Edouard d'Angleterre débarque avec les troupes de cette nation et d'Ecosse. Ses secours devenant sans but,

Digitized by Google

les croisés, n'importe la bannière, se rembarquent. Le 18 novembre de cette même année 1270, la flotte quittait les plages africaines et voguait vers celles de Sicile, emportant les cendres du roi Louis, plus réellement les reliques du saint.

Tunis se rendant tributaire de la France ou plutôt de la Sicile, Omar échappe ainsi à la puissance des *Merinites* du Maroc, et Abou-Hasça devient par ce fait la souche des *Hafcites*, famille souveraine qui occupe Tunis et le Mogrob oriental, soit indépendant, soit tributaire, jusqu'à la venue des Turcs. Sous cette puissance, Bougie passe en apanage à un fils d'Hasça, du nom d'Abd-el-Haris, qui y réunit Alger, peu importante alors, et assure protection contre les Merinites du couchant.

Ainsi, au moment actuel (1280 J.-C.), au puissant empire des Almohades renversé, succédaient trois dynasties établies respectivement à Fez, à Tlémecen et à Tunis; et ces trois puissances rivales multiplient les combats, les crimes, les atrocités, qui semblent composer exclusivement l'histoire d'Afrique. Alors aussi, à l'occasion des dissensions survenues en Castille, et de la part que l'Aragon avait prise à la guerre des Albigeois en France, les Maures s'étaient raffermis dans les royaumes de Valence, de Murcie, de Grenade, d'Andalousie, des Algarbes et des Baléares. Cet ensemble se posait encore respectable; mais partagés entre plusieurs souverains, ces états étaient désunis et vulnérables. Deux jeunes héros chrétiens allaient porter à la puissance maure les coups les plus rudes et l'ébranler dans ses fondements.

L'un Jacques, roi d'Aragon, fils d'un père tué à la bataille de Muret, aussi actif, aussi courageux, mais plus instruit et plus heureux, médite la conquête des Baléares. Pour le moment celles-ci étaient livrées à un roi obscur qui résidait à Mayorque, se posant en réalité comme un chef de pirates

Digitized by Google

incommode aux seuls Catalans. Débarqué sur la plage de Majorque, Jacques défait les Maures, marche sur la capitale, l'assiége, monte le premier à l'assaut et l'enlève; le roi maure en est chassé, et cette conquête reste à toujours à la couronne d'Aragon. Jacques se retourne sur Valence, retombée au pouvoir des Musulmans après la mort du Cid, et alors soumise à Zeïth, frère de Mohammed, l'*Almohade*, vaincu par les Chrétiens à Tolosa. Un autre prétendant, du nom de Zian, s'y était fait un parti puissant. Jacques, en politique habile, soutient Zeïth, le plus faible, et s'engage dans le pays. Il s'empare des places fortes et resserre de toute part la capitale de son ennemi. Hors d'état d'être secourue par les Maures de Séville, pressés eux-mêmes par les Chrétiens, Valence ne tarde pas à subir le joug. Ainsi vainqueur de Zeïth qu'il avait détrôné, Zian succombe à son tour. Cinquante mille Musulmans sortent avec leur roi, emportant leurs trésors. De ce jour, la belle et riche province de Valence va grossir le domaine d'Aragon et agrandir son pouvoir (1258 J. C.).

Glorieux émule de Jacques, Ferdinand III, roi de Castille et de Léon, classé par l'église au nombre des saints, par l'histoire au rang des grands hommes, porte ses armes en Andalousie. Neveu de Blanche de Castille, par suite proche parent de notre roi Louis IX, Ferdinand lui ressemble aussi par la piété, par la valeur, par les bonnes lois dont il a doté ses peuples. A tous ces titres, l'église et la reconnaissance des hommes lui assignent dans les cieux la même place qu'au roi français. Ferdinand s'empare d'un bon nombre de villes: entre autres, il enlève Al-Hambra dont les habitants effrayés gagnent Grenade et y peuplent un quartier rendu célèbre par le nom de leur ancienne patrie. L'antique Cordoue, que le vaillant Ben-Houd se dispose à défendre, tient encore; mais ce brave musulman succombe sous les embuches d'un traître, son propre lieutenant; et cette mort

Digitized by Google

délivre les rois espagnols du seul homme capable d'arrêter leurs progrès.

Après avoir déployé constance, résignation et valeur, privée d'appui, Cordoue devait succomber. Elle demande à capituler. Les malheureux habitants ne conservent que la vie et la liberté de fuir, non sans verser des larmes amères, la cité opulente où se concentraient depuis plus de cinq cents ans la grandeur, la magnificence, la religion, les beaux-arts implantés par les Arabes en cette terre poétique. Les sauvages montagnards de Léon et des Asturies viennent remplir les larges vides laissés par le peuple alors le plus civilisé de la terre. La mosquée d'Abderahme, cette fière rivale du temple de la Mecque, occupe sans doute de ce jour, par ses dotations religieuses et ses nouveaux prêtres, un rang distingué dans l'église romaine, mais elle perd son antique splendeur et sa merveilleuse renommée. Séville elle-même, après avoir cherché à se retremper sous une forme de gouvernement républicain, qui, par le fait, n'était que l'anarchie organisée, tombe à son tour sous les coups inévitables du saint et vaillant Ferdinand (1248 J.-C.).

Ainsi, la puissante monarchie d'Abdérahme, qui avait fourni plus tard cette série de royaumes importants, quoique d'un ordre moindre, ayant pour capitales Tolède, Saragosse, Valence, Murcie, Séville, disparaît successivement devant les armes victorieuses des Chrétiens. Grenade reste debout. Là commençait, non sans éclat, un pouvoir devant compter deux cent cinquante ans d'existence.

Un homme devenait l'espoir de l'islamisme en Espagne et fondait à Grenade la dynastie des Al-Hamar; cet homme était Mohammed I Abou-Saïd. Originaire de Cousa, ville célèbre de la mer Rouge, il parvint au trône par ses exploits, ce qui étonne peu chez une nation où le privilége de la

Digitized by Google

naissance est nul, celui de la victoire grand et reconnu. Mohammed, né avec un cœur noble et ferme, ranime celui des Maures vaincus. Soutenu par un saint Marabout qu'il a gagné et qui lui prédit publiquement sa prochaine élévation au trône, il parvient à se faire proclamer roi et successeur de Ben-Houd, dont il possède les talents. Pour remplacer Cordoue comme centre des forces musulmanes, et dernier asyle de la religion, il fonde un nouveau royaume et choisit Grenade pour sa capitale. La beauté du site, la richesse du pays, la force de la population, indiquaient ce choix. Mohammed fait d'inutiles efforts pour réunir sous le même sceptre tout ce qui restait encore aux Musulmans en Espagne. Le petit pays de Murcie, celui des Algarbes, la grande cité de Séville, refusent ses offres et continuent à former des états indépendants. Ils deviennent la proie des Espagnols. Mohammed, par suite d'un traité avec saint Ferdinand, condition de sa propre existence, contribue même à cette prise. Ainsi, la chute de Séville enrichit le roi castillan et imprime à celui de Grenade la défaveur d'avoir activé la perte de ses frères.

Les Maures, expulsés de Séville au nombre de cent mille, repassent en Afrique ou peuplent l'état de Grenade, et cette capitale, centre d'un pays florissant, peut dès ce moment fournir à elle seule cinquante mille guerriers. Sur la frontière, des postes de cavaliers cultivateurs, toujours armés et gardant les points vulnérables, tiennent les Espagnols en respect et les surveillent, en conservant d'ailleurs une supériorité marquée sur leur ennemi. Enfin, vaillant, actif, habile politique, Mohammed-Abou-Saïd est estimé de tous. Il se rend même modérateur entre le prince castillan et son propre frère, et quelques grands du royaume attachés à la fortune de ce dernier, lesquels viennent se réfugier à Grenade et y trouvent une noble hospitalité. Après un règne de trente-sept ans, le roi maure laisse un

Digitized by Google

état florissant à son fils, Mohammed II, El-Fakih, qui, du reste, marche sur les traces de son devancier.

Un secours inespéré apporté à ce deuxième Al-Hamar par Abou-Youssef, souverain de Maroc, assure aux Maures Tarifa et Algésiras, et plus tard Malaga. Agissant de concert, les deux rois remportent quelques avantages. Ce but atteint, la division, résultat permanent et funeste, les sépare. Le grenadin soutient la révolte de l'infant Sanche de Castille contre Alphonse-le-Sage son père, qui implore le secours du roi de Maroc. A ce titre, Yacoub repasse la mer avec ses troupes; et dans une célèbre entrevue à Zarah, le fier musulman accueille avec un respect étudié le monarque castillan, malheureux et humilié; mais il ajoute qu'Alphonse redevenant fort et puissant, il lui disputera tout et deviendra son ennemi. Au milieu de ses troubles, Mohammed-el-Fakih pénètre en Andalousie, gagne des batailles, s'empare de quelques places et termine par des victoires un règne de trente ans. Grenade lui doit sa splendeur et ses monuments. Le fameux palais d'Al-Ambra entr'autres, encore en partie debout, étonne le voyageur comme alliant la magnificence architectonique aux recherches de la volupté.

Abou-Yacoub ayant fait la paix avec le roi de Castille et de Léon, Sanche Ier dit le Brave, retourne en Afrique afin d'asseoir son autorité. Cela fait, il projette la conquête de Tlémecen et confie le soin du siége à son fils, Ali-Saïd, qui s'en empare après une résistance de deux ans. A cette époque remonte la fondation de Mançoura (la victorieuse), que le chef Mérinite bâtit dans son camp, à un quart de lieue de Tlémecen. Ali étend ses conquêtes et tout le Mogrob le reconnaît, hors quelques villes de la côte, Mostaganem, Arzeu, qui tiennent pour les *Beni-Zian*. C'est aussi à Arzeu, suivant les chroniques, que se retirent les souverains déchus de Tlémecen, suivis de leurs immenses trésors;

Digitized by Google

et ces prétendues richesses ont été jusqu'à nos jours l'objet d'une grande convoitise des Turcs et le thème obligé de merveilleux récits.

Le séjour prolongé d'Abou-Yacoub en Afrique détermine le roi de Grenade, Mohammed, à ravoir Malaga comme il l'avait perdue ; c'est-à-dire par trahison. Il y parvient, et Sanche IV, son allié, après avoir détruit sur les côtes d'Afrique les bâtiments destinés au transport des troupes que le roi de Maroc irrité allait jeter en Espagne, exalté par ce succès, le complète par la prise de Tarifa (1292 J. C.). Quelques années après, Abou-Yacoub, rendu plus traitable ou plus prudent, s'enlève tout prétexte d'intervenir dans les affaires d'Espagne, en cédant Algésiras à Mohammed, moyennant une rançon.

L'empire fondé par Abd-el-Hag ne tarda pas à être démembré. A Fez, Osman-el-Rada, qui y commandait pour Yacoub, se soulève contre les descendants de ce prince. Saïd à Tlemecen, secoue le vasselage qu'il avait accepté venant de son frère ; et son fils, Abou-el-Hassem (1330 J. C.), expulse de Fez Osman, et rend tributaires Mostaganem et Arzeu, rangées alors sous les Beni-Zian. Ce même El-Hassem ambitionne d'autres succès, et c'est en Espagne qu'il veut les chercher, invoquant des époques antérieures, mais qui ne devaient plus se reproduire. Voici la situation exacte des maures de Grenade, quand le souverain de Maroc met dans ses projets de les servir.

Après les règnes de Mohammed III El-Hama (l'aveugle) et de Mohammed IV Abou-Nacer, Ismaël Farady était monté au trône et devenait chef de la branche royale des Farady, ainsi désignée du ministre de ce nom, son père, époux de la sœur de Mohammed l'aveugle. Ce ministre, envié pour les talents qu'il déploie contre les Chrétiens avec lesquels il fait une première paix honorable, jalousé aussi pour son bonheur et sa haute fortune, dut contenir

Digitized by Google

des révoltes et des séditions contre sa personne. La chute de Gilbraltar, prise par Ferdinand *l'ajourné*, et le traité honteux qui en survint firent éclater l'orage. Le propre frère de Mohammed l'aveugle, Abou-Nacer, s'empare du malheureux prince, le fait périr et prend sa place. Mais lui-même est chassé par l'ancien ministre qui, n'osant cette fois garder la couronne, la met sur la tête de son fils, Ismaël, neveu propre de Mohammed l'aveugle, et descendant ainsi de Al-Hamar par les femmes. De ce moment, la famille royale de Grenade compte deux branches toujours rivales, ennemies; celle des Hamar, directe; celle des Farady, collatérale.

Empressés d'entretenir la division parmi les Maures, les Castillans prennent parti pour Abou-Nacer, réfugié à Cadix, et les infants don Pedro et don Juan, oncle et frère respectifs du jeune roi de Castille Alphonse XI, et tous deux co-régents du royaume, viennent attaquer Ismaël, portant le feu et le fer jusques sous les remparts de Grenade. Les Musulmans n'osent en sortir pour combattre les Chrétiens; mais les voyant en retraite et chargés de butin, Ismaël les fait poursuivre par son armée qui bientôt les atteint et fond tout-à-coup sur leur arrière-garde. C'était le 26 juin de l'an 1319. Epuisés de lassitude et de besoin, les deux infants tombent morts sans être frappés. Les Espagnols fuient en laissant entre les mains de l'ennemi les corps de leurs malheureux princes. Ces restes précieux, portés à Grenade, sont reçus dans un cercueil couvert d'une étoffe d'or, et ce dépôt est remis pieusement aux Castillans, en lui rendant tous les honneurs funèbres. C'est en mémoire de cette grande journée que la montagne voisine de Grenade, théâtre de l'action, s'appelle depuis ce temps, *la sierra de los Infantes* (la montagne des Infants).

Après la mort violente d'Ismaël, assassiné par un des siens dont il avait enlevé la maîtresse, belle captive espa-

Digitized by Google

gnole, échue en partage à cet officier, viennent les règnes de Mohammed V, son fils, et celui de Youssef Ier. Mohammed est massacré dans son palais. Youssef était chéri de ses sujets et méritait de l'être, à cause de ses vertus. Etant un jour en prières dans une mosquée, il est poignardé par un furieux. C'est d'accord avec ce dernier roi que Abd-el-Hassem, appelé par les Grenadins, aborde en Espagne avec une armée formidable de deux cent mille hommes. Réunissant ces forces à celles de Youssef, il met le siége devant Tarifa. On fait contre cette menaçante invasion une sorte de croisade. Le roi de Castille Alphonse XI, et celui de Portugal Alphonse IV, marchent à la tête des Chrétiens et combattent en personne.

Une première tentative de l'amiral de Castille, pour intercepter les immenses transports des Africains échoue, et presque tous les vaisseaux d'Alphonse sont pris ou coulés à fond. Ainsi Abou-el-Hassem reste maître de la mer. Enorgueilli de ce succès, il pousse, de concert avec Youssef, le siége de Tarifa, tandis que des partis africains répandus dans le pays portent la dévastation jusque aux portes de Xérès. Devant Médina-Sidonia, un de ces partis est taillé en pièces dans une sortie de la garnison castillane. Pour répondre au cri de détresse de Tarifa, Alphonse met en mer une nouvelle flotte fournie en grande partie par les Génois. Son but est de couper les communications avec le continent africain, afin d'arrêter l'arrivée des secours. Le roi a la douleur de voir la plupart de ses vaisseaux jetés à la côte par la violence de la tempête et devenir la proie des infidèles. Cependant Alphonse et son fidèle allié le roi de Portugal ne pouvant se résigner à voir la province dévastée par un ennemi impitoyable, s'avancent vers le camp des assiégeants, assis sur la petite rivière de Salado : c'était en octobre 1340. Alphonse doit tenir tête aux Africains. Le portugais tombera sur l'armée de Youssef. Ce

Digitized by Google

point réglé, les deux rois passent la rivière et la lutte s'engage.

Les Chrétiens, qui ne sont que quarante mille, font des prodiges de valeur. Un instant Alphonse est en grand danger, et son étendard et sa garde s'étant avancés pour occuper une éminence, sont assaillis par toute la multitude des Maures. Un renfort arrive à propos sur le point vulnérable, arrête l'ennemi, et l'action devient générale. Vers le milieu du jour, les Africains commencent à céder. Une sortie opportune de la garnison de Tarifa accélère la fuite. Le pavillon du sultan est forcé. Un immense butin et le harem d'Abou-el-Hassem deviennent la proie du vainqueur. Youssef, abandonné, soutient noblement l'honneur du nom Andalous, mais découragé par les pertes, il donne à son tour le signal de la retraite. Le sultan gagnant précipitamment Gibraltar, se retire à Maroc. Youssef regagne tristement Grenade en s'embarquant à Alméria, et va partager le deuil universel de ses sujets qui pleurent son désastre. Une troisième flotte formée par Alphonse détruit, l'année d'après, la flotte musulmane et complète le succès de cette mémorable campagne.

Sans perdre un instant, la forte place d'Algésiras est assiégée par les Castillans ; c'était le boulevard de Grenade et l'entrepôt de secours qu'elle recevait d'Afrique. Plusieurs chevaliers Anglais, Français, Navarrais accoururent à ce siége, cherchant des dangers dignes d'eux. La forteresse est emportée et une trêve de dix ans accordée à Youssef. Une circonstance rendit surtout le siége d'Algésiras mémorable : les Maures, dit-on, s'y servirent de canons, et c'était en 1343, trois ans avant la bataille de Crecy. Ainsi, la découverte de l'élément principal de guerre qui devait changer les institutions militaires des peuples et reconstituer le monde tel qu'il est aujourd'hui, appartiendrait à la rigueur aux Musulmans, alors que les expériences du moine anglais

Digitized by Google

restaient encore enfouies dans la poussière du cloître d'Oxford, et avant que celles du moine de Fribourg ne fussent répandues et appréciées. Cette fois encore, les Arabes tenaient le premier rang dans les arts militaires, comme ils l'avaient conquis sans conteste dans les arts ingénieux, dans les sciences et dans les lettres.

A compter de cette époque, le Mogrob central (Mogrob-el-Ousth), jusque-là annexe, soit de l'Afrique de l'est, soit du Mogrob occidental (Mogrob-el-Aqci), naît pour ainsi dire à la vie politique. Trois états indépendants se forment, savoir : Tunis, Tlémecen et le Yreurb (Suz, Fez, Mequinez, Maroc). Parmi ces puissances, le royaume de Tlemecen, origine de l'Algérie actuelle, a principalement le droit d'intéresser.

Abd-Allah, fils et successeur de Hassem, content de l'héritage que lui a laissé son père, se borne à embellir les villes de ses possessions. Ainsi, la mosquée de Mostaganem, bâtie en 1343 J.-C. (742 H.), atteste sa piété, son pouvoir et sa magnificence. Parmi les obscurs descendants d'Abd-Allah, figure Soltan-Mendas. Son frère, du nom de Ben-Allah-Abbat, commandait à Oran. Par les ordres de celui-ci, des navires corsaires rassemblés à Mers-el-Kebir tentaient déjà fortune sur les côtes d'Espagne. Le pouvoir de cette famille de Ben-Mériin, réel ou apparent, était arrivé à son terme. Ainsi, Abou-Faris, de la famille de Beni-Ahfça (Ahfcites de Tunis), fait expédition contre Tlémecen, en chasse les Mérinites et met fin à leur domination. Ceux-ci, en partie, rejoignent à Fez les membres de cette dynastie ; quelques-uns, plus humbles, acceptent dans le pays la domination du vainqueur. La tribu actuelle de Beni-Mérianin, au-dessus de Mascara, semble rappeler la famille souveraine dépossédée ; et comme leurs ancêtres, les Merianins, passent encore pour grands sorciers, aptes aux conjurations cabalistiques et ayant le secret de l'avenir.

Digitized by Google

La famille berbère des Beni-Isseren, de l'aveu et comme tributaire de Tunis, remplace celle des Beni-Mériin. Le premier de cette dynastie, Soltan-Ygremour, fait entourer d'une nouvelle enceinte la ville de Tlémecen. Il paye exactement le tribut convenu, qui consistait en blé, orge et argent. Au retour de Tlémecen, Abou-Faris donne Bougie en apanage à son fils Abd-el-Ariz, qui y réunit Alger et assure protection contre ce qui pouvait encore rester des Mérinites. Les descendants des princes de Bougie, vassaux en principe, mais souvent indépendants, s'y maintiennent jusqu'à l'époque où cette ville tombe devant les armes espagnoles (1510 J.-C.).

Le successeur de Soltan-Ygremour, du nom d'Abd-el-Moula, est dépossédé par les Beni-Zian, qui le chassent de Tlémecen, ressaisissent le pouvoir et le conservent jusqu'à l'arrivée des Turcs. El-Moula trouve un refuge à Tequedempt, ville importante de ce temps-là, mais bientôt ruinée pendant les guerres longues et sanglantes de deux familles rivales. On croit reconnaître les restes des Beni-Isseren dans une petite tribu entre les Beni-Serouals et les Medjehar. La beauté des filles de cette tribu vaincue est proverbiale ; cela tient à ce qu'elles n'épousent encore que des leurs. On assure qu'Abd-el-Kader descend de cet Abd-el-Moula, ancien chef de Tequedempt, bien que l'astucieux marabout prétende être de pure race arabe.

Malgré leurs discordes et leurs rivalités avec les Mérinites de Fez et de Mequinez, les Beni-Zian de Tlémecen atteignent un grand état de prospérité, et leur ville devient l'entrepôt de tout le commerce de l'intérieur. Le lieu du départ était Oran, et le point d'embarquement Mers-el-Kebir. Les marchands vénitiens transportaient les objets du pays en Europe, important en échange des armes, des verroteries, des étoffes de toute espèce. Dans le principe, les monnaies frappées à Tlémecen étaient d'or très-pur et

Digitized by Google

recherchées ; on en avait depuis singulièrement altéré le titre.

Les richesses de cette capitale des Beni-Zian, grossies sans doute par les récits, avaient tenté la cupidité des princes rivaux ou voisins. Le roi de Mequinez entr'autres, du nom de Soltan-el-Khal, fort et puissant, séduit par les bruits populaires, jaloux aussi de la magnificence étalée par le prince de Tlémecen, vint l'assiéger dans cette place. Ces tentatives furent vaines ; l'agresseur dut se retirer avec honte, après trois ans de travaux et d'inutiles efforts.

Cependant l'immense pouvoir des Beni-Zian, devenu odieux par leur orgueil, leur tyrannie, leur violence, allait avoir un terme. Suivant les récits, ce fut l'impiété, jointe aux autres vices, qui hâta la chûte. Trop fier de ses quarante fils qui faisaient sa gloire et son bonheur, tous beaux guerriers et valeureux soldats, Moula-Ibmatsment, roi de Tlémecen, voit la discorde se glisser au sein de sa propre famille, et l'anarchie s'établir dans ses tribus. Les Madi-Ouna, les Haït-Ben-Tamez dans les plaines qui environnent Oran, les Méhadjah et les Abd-el-Ouad, sur le Sig, entre autres, se font de longues et cruelles guerres. Les Arabes Méhals se soulèvent dans la province et la remplissent de désolation et de ruines. Ils enlèvent Mostaganem, Masagran, Tenez et d'autres lieux, et se rendent indépendants. Les Beni-Mezegrenna (Alger) et les habitants de la Métidja cessent de reconnaître l'autorité des souverains de Tlémecen. Enfin, pour dernière punition, Dieu veut que les Chrétiens commencent des ravages dans cette région, avant même que la province ne devienne la proie des Turcs.

Le premier chef des Méhals, Hamed-el-Abd, qui s'établit à Mostaganem, augmente la capacité de la ville, l'entoure de remparts et y fait construire le fort Bordj-el-Méhal (appelé par nous fort des Cigognes). Ses trois filles dotent chacune la cité d'un établissement utile. L'une fait creuser

Digitized by Google

des aqueducs qui aujourd'hui encore conduisent de l'eau à la ville. L'autre fait planter la plus grande partie des jardins environnants et construire la porte dite des Sauterelles (Bab-el-Djerad). La troisième, Mançoura, donne son nom à une mosquée (Djema-l'Alla-Mançoura) où elle est enterrée. Outre Mostaganem, Masagran, Tenez, d'autres points importants reconnaissent l'autorité de Hamed, et toutes les tribus arabes et berbères du Sahel jusqu'au dessous de Miliana, c'est-à-dire la région entre le Chélif et la mer, obéissent à ses lois.

Matamore, annexe actuelle de Mostaganem, rappelle les nombreux silos construits par Hamed pour serrer les tributs recueillis en céréales. Il jette un pont (El-Kantara) sur le Sig, un autre sur le Chélif, et emploie, disent les récits, un ciment composé de plâtre, d'œufs et d'huile. Ces monuments sont en ruines aujourd'hui, tombés faute d'entretien. Suivant les récits des marabouts, c'est par la prière de l'un d'eux que survint cet accident. Indigné du péage exorbitant créé par un des Méhals et irrité du refus fait par le prince félon, pendant une grande sécheresse, de laisser arroser les terres d'une tribu voisine avec le trop plein des eaux, le saint personnage aurait demandé justice et obtenu, par ses suppliques, cette vengeance céleste.

Enfin les progrès des Beni-Méhals menaçaient d'anéantir entièrement le pouvoir des Beni-Zian, quand une immense et nouvelle révolution éclate dans le pays, engloutissant à la fois la puissance ferme des Méhals et l'autorité chancelante des Beni-Zian. Les Maures d'Espagne en fournissaient le sujet. Le trône de Grenade s'écroulait avec fracas, et les conséquences, en montrant aux Chrétiens victorieux le chemin de l'Afrique, allaient fournir des pages relevées à l'histoire et agrandir son domaine.

Il ne reste que peu à dire pour rendre cette agonie du

Digitized by Google

royaume de Grenade, et presser la catastrophe qui le raye du catalogue des puissances. Après la destruction des forces musulmanes d'Afrique et d'Espagne sur le Salado et dans Algésiras; après la mort de Joseph, son oncle propre, un farady, Mohammed VI (le vieux) a pour concurrent au trône Mohammed El-Hama (le borgne), et ces rivaux prennent réciproquement pour appuis, Pierre-le-Cruel, roi de Castille, et le roi d'Aragon. Pressé par son ennemi, El-Hama croit désarmer le mari de Blanche de Bourbon en se remettant entre ses mains. Mais cet homme exécrable, dont un poète célèbre, contrairement à la vérité historique, a essayé de relever la mémoire dans une pièce de théâtre dont le silence des contemporains et l'oubli total de la génération actuelle ont fait justice, ce Pierre-le-Cruel s'empare du malheureux prince et lui fait trancher la tête avec trente-sept de ses compagnons; et pour arriver à nous avec le titre de bourreau, ce monstre perce lui-même Mohammed de sa lance.

Grâce à cet appui entaché de sang, Mohammed-le-Vieux peut régner et laisser même un état encore florissant à son fils, Mohammed VII, Abou-Hadjah. Celui-ci était le meilleur et le plus sage des princes. Fort de l'alliance du roi de Tunis dont il avait épousé la fille Catige, aimant la paix sans redouter la guerre, qu'il prévient au moyen d'une bonne armée et d'une ligne de frontière rendue solide, il peut donner tout son temps aux arts, aux sciences, aux lettres, à l'agriculture. Les mœurs douces, aimables, chevaleresques, dont l'Espagne, encore moins l'Afrique, n'offraient plus de traces, sont ranimées dans Grenade. Après un règne de treize ans, trop court, il a pour successeur son fils, Joseph II, qui imite son père et tient à honneur de conserver la trêve jurée avec les Chrétiens. Un grand maître d'Alcantara, du nom de Barbuda, mal conseillé par un hermite fanatique, entreprend de la troubler, contrai-

Digitized by Google

rement aux ordres d'Henri III de Castille, son maître (1390 J.-C.). Cette fanfaronade n'eût été que ridicule, si l'agresseur et trois cents chevaliers n'avaient péri, après avoir fait du reste des prodiges de valeur. Joseph II, auquel l'histoire assigne une place honorable dans ses archives, meurt dans des douleurs atroces, en revêtant une robe somptueuse, empoisonnée, présent du prince de Fez.

Son successeur, Mohammed IX, Balba, le second de ses fils, usurpateur de la couronne sur son frère aîné, qu'il fait renfermer dans une prison, s'allie à Tunis, et cette puissance réunit sa flotte à celle de Grenade. Fier de ce renfort, il rompt le traité avec la Castille. Après des succès variés et huit ans d'un règne orageux, il laisse en mourant le pouvoir à son frère, qui est élargi pour être couronné. Le malheur est devenu pour Joseph III une bonne école, et quoique souvent obligé de porter les armes contre les Chrétiens, non sans éprouver d'échecs, ce prince meurt après quinze ans de règne, apprécié et pleuré de tous.

Sa succession met en scène Mohammed X (le gaucher), fils de Joseph II, et Mohammed XI, El-Zugaïr (le petit). Après deux ans, celui-ci, appuyé par les Abencerrages, tribu puissante de Grenade, mais abandonné par les autres, meurt sur l'échafaud. Les attaques des Espagnols aggravent les malheurs de l'état, et Mohammed X, dépossédé, puis rétabli par le secours de Zégris, autre tribu, ennemie des Abencerrages, cède décidément la place à Mohammed XII, Osmin, qui lui-même est détrôné par Ismaël II, son propre frère, et finit ses jours dans le même cachot où languit son oncle le Gaucher.

Déjà, sous cet Ismaël II, les frontières, l'intérieur, la campagne même de Grenade, attaqués, pillés, ruinés par tous les partis, perdent toute culture, et l'on doit forcément défricher les forêts pour y semer et pouvoir nourrir la capitale. Le successeur d'Ismaël, Muley-Hassem, jeune

Digitized by Google

homme plein de courage, profite des troubles des Castillans sous le règne de Henri IV (l'impuissant) et porte les armes jusqu'au cœur de l'Andalousie. Les Maures respirent et peuvent espérer de reprendre leur ancienne puissance, quand l'union long-temps retardée d'Isabelle de Castille, sœur d'Henri, avec Ferdinand d'Aragon (le catholique) porte un coup mortel aux Maures, moins vulnérables jusque-là, précisément à cause des divisions entre Chrétiens.

Les deux souverains, ayant mis un terme aux factions, prévenu ou dissipé les troubles intérieurs et les révoltes, riches d'ailleurs de leur double héritage, ont désormais pour unique but l'expulsion entière des Maures. Ximenez, simple cordelier, puis cardinal, qui se vantait de mener toute l'Espagne avec son cordon, est à la tête du conseil. Divers capitaines de renom secondent l'entreprise. Les finances rétablies par de sages économies et l'aliénation sanctionnée par le pape du bien des églises, assurent le succès. L'armée est belle, et une noble rivalité entre Castille et Aragon double sa valeur. La ruine des Maures devient imminente, irrésistible.

Muley-Hassem rompt le traité avec les Chrétiens et s'empare de Zahra; et quand Ferdinand expose ses griefs et réclame l'ancien tribut, le roi maure présente sa lance à l'ambassadeur et ajoute avec fierté: « Voilà mon seul métal. » Par représailles, Ferdinand surprend Al-Hamar, ville forte voisine de Grenade. La guerre dès ce moment est allumée pour ne plus s'éteindre. Muley-Hassem accepte le défi. Ses nombreuses troupes, son trésor, son artillerie le lui permettent. Imprudent, il répudie sa femme Aïxa pour une belle esclave chrétienne, et se fait un ennemi implacable de son propre fils Abou-Abd-Allah (Boabdil) qui prend le parti de sa mère, soulève ses nombreux et puissants parents et fait chasser Muley-Hassem de Grenade. Un frère de ce prince, Zagal, exalté par un succès conquis sur

Digitized by Google

les Espagnols dans les défilés de Malaga, médite de détrôner et son frère et son neveu ; ainsi l'état se voit déchiré par un troisième parti. Tremblant dans Grenade, Boabdil veut raviver les esprits, suspendre les factions ou les ramener par une victoire. Il sort et attaque Lucena, ville appartenant aux Castillans ; il est pris, et cette capture d'un roi maure, la première que les Chrétiens puissent citer, accroît leurs prétentions, exalte leur courage.

Muley-Hassem, malgré le parti de Zagal, rentre dans sa capitale ; il ne peut arrêter le progrès des Castillans, et Boabdil, rendu à la liberté par l'habile Ferdinand, au prix des plus viles conditions, court faire une guerre à mort à son père. Le royaume de Grenade n'est plus qu'un champ de carnage où Muley, Boabdil et Zagal, se poursuivent le fer à la main, et se disputent de tristes débris. Cependant les Espagnols marchent de succès en succès, tantôt comme prétendus amis de Boabdil, tantôt réclamant les conditions du traité fait avec ce monarque et dès-lors hostiles à tous. Attisant le feu des discordes, dépouillant également les trois partis, ils laissent cependant avec quelque habileté aux vaincus leurs lois, leurs usages, leur religion.

Muley-Hassem meurt de douleur ou sous les coups de son frère. Les deux autres prétendants se divisent ce qui survit de cet état désolé : Grenade appartient à Boabdil ; Alméria et Guadix restent à Zagal. La guerre n'en continue pas moins ; et l'infame Zagal vend ses places à Ferdinand, moyennant une pension annuelle. Le traître accepte même un emploi dans l'armée chrétienne et ne rougit pas de porter les derniers coups à sa patrie et à son neveu.

La seule cité de Grenade est encore debout, livrée à Boabdil qui y règne en tyran. Exhumant une prétendue clause du traité, les rois chrétiens le somment de rendre la place. Boabdil éclate en vain contre tant de perfidie ; il n'est plus temps de se plaindre ; il faut combattre ou cesser

Digitized by Google

de régner. Il se décide à combattre, et le 9 mai 1491, soixante mille Chrétiens assiégent Grenade. La place compte encore deux cent mille habitants; son enceinte est forte; mille trente tours la protégent; de braves guerriers attachés à leur patrie, à leurs lois, à leur religion s'y trouvent réunis, et le désespoir double leur force. Mais Boabdil est faible et féroce; sur un soupçon, sur le moindre indice, il livre au bourreau ses plus fidèles défenseurs. La haine et le mépris l'accablent, et l'horreur pour le joug espagnol soutient uniquement un peuple indigné contre ses ennemis et contre son roi.

Au contraire, l'espoir, secondé par la valeur et l'accord de tous, féconde le camp espagnol. Là règnent les fêtes, la joie, l'abondance. Dans Grenade, la défiance mutuelle, la consternation générale, la certitude de manquer, la perspective de la mort, y glacent les courages. Le siége dure près de neuf mois. La tentative d'un assaut est inutile, la faim doit livrer la malheureuse cité qui, resserrée de jour en jour, ne peut échapper. Un incendie consume le camp des Chrétiens dans cet intervalle; à sa place s'élève en quatre-vingts jours une ville peuplée et entourée de murailles. Cette création, grande, extraordinaire, digne du génie d'Isabelle, indique la résolution inébranlable de poursuivre son ouvrage. La ville existe encore, et son nom Santa-Fé (Sainte-Foi) rappelle les sentiments religieux de sa royale fondatrice.

Enfin, pressée par la famine, battue dans les petites rencontres de postes, abandonnée par l'Afrique où il n'existe plus dans ce moment de puissance grande et compacte qui puisse sauver Grenade, cette ville infortunée doit se rendre. Gonzalve de Cordoue, surnommé le Grand-Capitaine, règle les articles de la capitulation; ce sont pour des Maures, en principe: Reconnaissance des souverains de Castille; — retour des prisonniers Chrétiens sans rançon;

Digitized by Google

— maintien des lois, coutumes, religion; — faculté de garder ou de vendre ses biens, de séjourner en Espagne ou de rentrer en Afrique; — et pour Boabdil, possession, à toujours, d'un vaste et riche domaine dans les montagnes d'Alpuxaras.

Dans la crainte d'une révolte parmi le peuple, prêchée par les Imams, Boabdil se hâte de livrer aux Castillans l'Albayzin et l'Alhambra, puis fait apporter à Ferdinand les clefs de la place. A ce terme, suivi de sa famille et d'un petit nombre de serviteurs, il gagne la triste demeure qu'on lui a donnée, en échange d'un royaume. Bientôt ne pouvant vivre sujet dans un pays où il a régné en maître, Boabdil passe en Afrique et se fait tuer dans un combat.

Isabelle et Ferdinand entrent dans Grenade, le 2 janvier 1492, au bruit de l'artillerie, au milieu d'une double haie de soldats. Ailleurs, la ville semble déserte. Les Maures, retirés dans leurs maisons, fuient la présence des vainqueurs, et y cachent leurs larmes et leur désespoir. Le cortége se rend en triomphe à la grande mosquée, qui dès ce moment se transforme en un temple catholique. L'on y rend grâce au Très-Haut, et la croix radieuse, et l'étendart de Castille et celui de saint Jacques, sont arborés sur la plus haute tour de l'Alhambra.

C'est à Grenade, le 30 mai 1492, que Ferdinand et Isabelle, poursuivant avec acharnement la guerre contre les croyances ennemies de la foi, et comme pour payer, à leur manière, un tribut plus large de reconnaissance au Tout-Puissant, rendent le décret qui expulse de leurs états tous les Juifs refusant de se faire Chrétiens. Ils leur imposent d'ailleurs la condition contradictoire de vendre tous leurs biens et de n'emporter ni or, ni argent, ni joyaux. Une heureuse invention aide les Juifs à surmonter cet étrange embarras: c'est celle des lettres de change, et dans cette occasion, dit Montesquieu, l'on vit le commerce surgir du

Digitized by Google

sein de la vexation et du désespoir. L'apostasie était facile mais peu sûre; aussi trente mille familles juives passent, soit en Portugal, d'où elles sont chassées, un an après, soit en France et en Afrique. Dans ces lieux ont vécu depuis, épars mais non sans quelque prospérité, les éléments de ce peuple curieux, sans trône et sans autel, oubliant, à force d'astuce, de ruse et d'industrie commerciale, le souvenir d'une patrie que depuis la dispersion de Vespasien et plus tard celle d'Adrien, la Providence lui a ôtée; balançant enfin, par la science de l'agiotage et l'amour du lucre, l'estime et la considération des peuples qui presque partout lui ont été refusées.

La chute de Grenade est le terme de la puissance arabe en Espagne, après sept cent quatre-vingt-deux ans d'existence, depuis la conquête de Tarick. Là ne devaient point se borner les misères des malheureux Andalous. Ceux qui ont repassé le détroit trouvent des côtes indignement inhospitalières. Loin d'être reçus comme des frères malheureux, les Maures exilés sont le plus grand nombre pillés et massacrés par les Africains, et dans l'espace de quelques mois après leur expulsion, plus de cent mille, au dire des historiens, souffent la mort sous les formes les plus hideuses.

Dans la province d'Oran, en particulier, soixante barques montées par des Andalous se rendant à Oran, surpris par le mauvais temps, sont jetés à la côte non loin de la Magta (gué à l'embouchure dans la mer de Sig et de l'Habra réunis). Les habitants des plaines de l'Habra accourent pour les dépouiller. Une jeune fille avale, pour la sauver du pillage, une bague précieuse qu'elle avait au doigt. Cette action n'échappe point à la rapacité des voleurs et sert de signal; tous les morisques, y compris la jeune fille, sont égorgés sans pitié, et l'on va fouiller dans leurs entrailles pour ravoir les prétendus objets soustraits à l'avidité des

Digitized by Google

assassins. Ce qui survit à cette horrible scène se retire dans Masagran, où la haine des Andalous pour les gens de l'Habra s'est perpétuée jusqu'à nos jours et se confond avec celle vouée aux Espagnols leurs vainqueurs. Disséminés sur divers points de la côte, les réfugiés contribuent à donner une nouvelle activité aux crimes et aux brigandages des forbans, qui déjà à cette époque infestaient le littoral méditerranéen.

En Espagne, les vainqueurs affectent d'abord, à l'égard des Maures qui n'ont pu se résoudre à quitter leur beau ciel et leur chère patrie, une apparente humanité. Mais l'intolérance religieuse et politique exercée envers les étrangers par Ferdinand, ensuite par Charles V et par Philippe II ses successeurs, malgré les termes exprès de la capitulation, entraîne les vaincus dans des séditions et des révoltes. Poursuivis, trahis et battus au milieu de ce désordre, ils obissent enfin sous Philippe III, une expulsion entière et ans retour, et vont porter chez d'autres peuples leurs stériles regrets et leur industrie; laissant dépeuplée et appauvrie la portion de pays qu'ils étaient forcés d'abandonner.

Digitized by Google

Digitized by Google

QUATRIÈME ÉPOQUE.

Origine de la Piraterie et premier établissement des Turcs en Algérie (1500-1563) [1].

La puissance des Maures depuis plusieurs années avait cessé d'exister en Espagne, et les Chrétiens s'acharnaient à arracher, contrairement aux traités, les derniers jalons laissés par la domination arabe de ce côté-ci du détroit. Tout ce qui avait survécu à la défaite et avec plus de bonheur encore au pillage et aux atrocités exercées par les propres co-religionnaires, confondu alors avec les autres habitants de la côte africaine, y perpétuait sa haine pour le nom chrétien et propageait partout ses projets de vengeance. Brescar (Gunugus), Scherchel (Césarée) et d'autres points du littoral, se relevant de leurs ruines, donnaient asile aux Musulmans d'Espagne fugitifs; et ces implacables ennemis du nom chrétien, appelés par nous Maures ou Morisques, et par les Mogrebins, Andalous (El-Andaless), expulsés des terres, regardaient dorénavant les mers comme leur domaine.

[1] Histoire du règne de l'empereur Charles-Quint, par Robertson.

De la Domination turque dans l'ancienne régence d'Alger, par M. Walsin-Esterhazi, capitaine d'artillerie. Paris, 1841.

Vingt-six mois à Bougie (histoire), d'après d'Herbelot, O Dapper, Marmol, etc., par M. le lieutenant-colonel Lapène. Paris, 1839.

Digitized by Google

Les corsaires déjà debout à la fin de l'époque précédente, sortant des ports de l'Océan et de la Méditerranée, infestaient les mers, et venaient jeter l'effroi sur les côtes d'Espagne et d'Italie. Les Portugais, il est vrai, depuis le roi Alphonse occupaient en Afrique Tanger, Ceuta, Arzile, El-Caçar-Zégrir (1471 J.-C.). Mais Oran, Bougie, Tunis et d'autres points sur la Méditerranée, Safie, Azamor, Rabat, Mamore sur l'Océan, continuaient avec insolence leurs hostilités et nul parage sur la rive opposée n'était à l'abri de leurs insultes.

En 1501, sur l'ordre de don Manuel de Portugal, une flotte envoyée dans le levant au secours des Vénitiens fait une tentative sur Mers-el-Kébir. Les Africains repoussent avec bonheur cette première agression. Devant Oran, où la flotte reste trois jours entiers en croisière, les habitants prévenus, par ce spectacle, de l'attaque qui les menace, ont le temps de se concerter et de se préparer à la défense. Guettant le point et le moment du débarquement, ils se jettent avec résolution sur les Portugais; et ceux-ci, épouvantés, regagnent en désordre leurs navires sans renouveler leurs attaques.

En outre de ce succès, les habitants d'Oran, comprenant surtout les réfugiés qui, en 1492, avaient été chassés des royaumes de Grenade, de Valence et d'Aragon, puisent dans cette origine des griefs particuliers et une nouvelle audace. La parfaite connaissance de la langue et des chemins d'un pays long-temps occupé favorisent ces sentiments haineux. Les corsaires d'Oran remettent donc à la voile et multiplient les descentes sur les côtes d'Espagne. Croisant même à l'entrée du détroit, ils capturent les galions qui déjà à cette époque revenaient chargés des richesses du nouveau monde. Il fallait mettre un terme à ces brigandages.

Dans ce but, cinq ans après la défaite des Portugais, don Diégo de Cordoue, marquis de Comarès, se présente,

Digitized by Google

par ordre de Ferdinand, devant Mers-el-Kébir, en partant de Malaga. La flotte que dirige Raymond de Cardonne porte cinq mille hommes de débarquement. Après une traversée heureuse, elle vient mouiller à l'ouest de Mers-el-Kébir. Les troupes sont jetées à terre, sans obstacle, sur la grève unie qui s'étend du cap Falcon aux glacis du fort. Malgré leur défense vigoureuse, les Arabes cèdent aux progrès d'un siége régulier et se retirent dans Oran (1505 J.-C.).

Sur la nouvelle d'un rassemblement des tribus à Messerguin, don Diego, à peine investi du titre de gouverneur de Mers-el-Kébir, vole au combat avec une partie de son monde. Il surprend les Arabes et enlève des prisonniers et un butin considérable. Mais, au retour, il est assailli par un fort parti de cavaliers qui débouchent d'Oran. Les Espagnols sont poussés et défaits. Ils perdent leurs prises, et forcés de fuir, rentrent en désordre à Mers-el-Kébir. C'était un échec réel; aussi, peu de temps après, don Diego reçoit l'ordre de venir en Espagne rendre compte, en laissant le commandement au colonel Martin d'Argote, homme de guerre sûr et vaillant.

Pour venger sa défaite, le premier intéresse sa souveraine, Jeanne (la folle), épouse de Philippe, fils de l'empereur Maximilien, qui régnait depuis six ans sous la tutelle de son père, Ferdinand-le-Catholique. Plus réellement, don Diego de Cordoue séduit le cardinal ministre Ximenès. Celui-ci, ennemi fanatique des Maures et de tous les sectateurs de l'Islam, expose ses vues à Ferdinand, qui, se trouvant entraîné dans la guerre d'Italie, refuse d'abord d'accueillir les projets de son ministre, Ximenès insiste et arrache le consentement en offrant de faire de ses propres deniers les frais de l'entreprise contre Oran. Il ne néglige rien pour en assurer la réussite. Le clergé d'Espagne vient en aide, et jaloux de coopérer aussi à cette nouvelle croisade, ouvre ses trésors.

Digitized by Google

Une flotte considérable part de Carthagène le 16 mai 1509 ; elle porte quatorze mille hommes de débarquement ; savoir : dix mille fantassins et quatre mille cavaliers sous les ordres de Pierre de Navarre (Pietro Navarro), capitaine habile et de renom. Jérome Vianelli, homme de guerre audacieux, et ayant ébauché ainsi que l'autre, comme simple aventurier, une carrière devenue illustre, partageait le commandement. Le cardinal était à bord. Pour ces hommes et leurs adhérents, sans patrie, indomptés, mauvais catholiques sans doute, la présence d'un prince de l'église, grave, austère, inflexible parce qu'il était convaincu, était une gêne ; et dans les revues que passait le grand personnage, le froc de bure sous la simarre de cardinal, devait provoquer le rire. La suite du prélat, très-peu guerrière, excitait aussi des murmures et des sarcasmes. Suivant les historiens, le désordre allait jusqu'à la sédition, et au moment de s'embarquer, la désertion se propageait au point que l'entreprise était sérieusement compromise. L'inébranlable Ximenès réduit les uns par l'argent, fait justice des plus mutins par le gibet, séduit le reste en prêchant foi et religion, et plus sûrement en promettant honneurs et récompenses.

L'incident qui précède ne pouvait être omis ; c'est le tableau simple, instructif des mœurs d'une époque où l'esprit était peu mûr encore pour des saines réformes, mais les appelait vaguement de ses vœux, parce que l'église romaine offusquait alors les yeux, étant puissante, riche et absolue. Encore timides dans leur essai d'indépendance, les consciences, au camp comme dans la cité, luttaient contre la fixité de leurs propres croyances et la crainte des rigueurs de l'église dans ce monde et les châtiments dans l'autre. Un siècle auparavant, la chaste et vaillante fille de Vaucouleurs avait trouvé aussi, enracinés dans le camp, le persiflage, l'incrédulité et le blasphème. Mais d'autant

Digitized by Google

plus ferme dans sa sainte et héroïque mission, elle avait su, par sa foi ardente, sa pureté austère, son enthousiasme religieux et guerrier, assouplir des caractères de fer, reconstituer la moralité dans l'armée, et imposer sa ferveur, ses vertus et son courage, aux plus tièdes comme aux plus corrompus.

Arrivée en vue d'Oran, la flotte est tout-à-coup obligée de gagner le large. Cependant des intelligences ménagées avec un riche juif, du nom Ben-Zouwawa, facilitent le débarquement des Espagnols qui, suivant le projet arrêté d'avance, montent des navires appartenant au juif, et, à la faveur de l'obscurité, s'approchent du point de la plage où sont les magasins de cet homme. Le débarquement se fait sans bruit et l'ont s'empare d'une porte, qui est livrée par deux douaniers du roi de Tlémecen gagnés par le juif. Le lendemain les habitants voient la bannière d'Espagne flottant sur cette porte qui assure l'entrée, et la rade est couverte de vaisseaux débarquant des soldats ennemis. Vaincus sans avoir combattu, les Maures abandonnent la ville à ses nouveaux maîtres. Au point du débarquement, fut construit plus tard un fort conservant encore aujourd'hui, pour les Européens, son nom primitif, la Mona (château du Singe). Les Arabes, en mémoire de la trahison du juif, l'appellent Bordj-el-Joudi (le fort du Juif.)

Tel est le récit le plus simple et on peut ajouter le plus sincère de cette importante occupation. Que les mesures fussent prises, en cas d'une résistance obstinée, pour déployer tout ce que la foi, la haine des Maures, les progrès dans l'art de la guerre parmi les chefs Castillans, pouvaient fournir de moyens, cela est hors de doute. Que Ximenès, après avoir béni avec pompe l'armée, eût voulu partager la gloire et les périls de l'attaque, et cédant au conseil des chefs militaires, en eût attendu le résultat renfermé à Mers-el-Kébir l'oreille attentive, l'œil attaché sur

Digitized by Google

les eaux d'Oran et demandant au ciel le succès dans ses prières, c'étaient bien là son caractère et ses devoirs. Toute autre version des auteurs espagnols d'un assaut à outrance où l'entière population d'Oran périt, paraîtra fort suspecte. Certainement, le pouvoir maure, sur la côte d'Afrique, au début du seizième siècle, était tombé trop bas pour opposer d'autres armes qu'un fanatisme impuissant. Ce n'est que plus tard, par son contact avec les Turcs, que le pays se retrempa réellement dans le sang, les déprédations et les excursions aventureuses.

Après l'occupation importante d'Oran et pour fermer décidément la Méditerranée aux pirates africains, Pierre de Navarre arrête la conquête de Bougie, ville considérable alors, obéissant à un roi du nom d'Abd-er-Hamel, et peuplée de dix-huit mille habitants. La flotte part, le 1er janvier 1510, d'Ivice, l'une des Baléares. Elle porte l'élite des chefs, plus cinq mille hommes de bonnes troupes, une forte et nombreuse artillerie et toute sorte de munitions. La veille des rois, elle mouillait devant Bougie. Le vent un instant contraire ayant à la fin permis de s'approcher du rivage, la descente s'opère protégée par les canons des vaisseaux. A l'aspect de la flotte espagnole, où figurent quatorze gros bâtiments, le roi maure abandonne la ville quoiqu'il eût réuni plus de huit mille combattants pour la défendre, et s'enfuit dans les montagnes. L'opinion était que le général espagnol, après avoir pillé Bougie, se retirerait aussitôt; il n'en fut rien, et Pierre de Navarre en rendit l'occupation permanente en s'y bien fortifiant.

Trois mois après, sur l'indication d'un prince maure, neveu du souverain et antérieurement dépossédé par celui-ci, le comte de Navarre tombe à l'improviste sur le camp ennemi, à trois lieues de Bougie, dans la profonde vallée de la Summam et par un chemin difficilement abordable. Le butin est immense; il comprend des bestiaux de toute

Digitized by Google

espèce, beaucoup d'or et d'argent, des pierreries, des étoffes de soie, enfin tout l'équipage du roi. Le nouvel évêque escorté de son clergé se porte au devant du général vainqueur; et c'est au milieu des chants en action de grâce et des réjouissances que Pierre de Navarre est accueilli.

Celui-ci, bien assis dans la ville, bâtit sur le propre site du vieux château romain, mais un peu en arrière, le fort actuel de Moussa. Il en fit construire ou réparer deux autres, un à l'endroit où était une bonne rade (la Casbah actuelle); l'autre déjà existant sur les bords de la mer (aujourd'hui le fort Abd-el-Kader). Les Maures vinrent de suite inquiéter les Espagnols jusque dans Bougie, et leur dresser des embuscades. Il y eut des tués de part et d'autre mais sans qu'il survînt rien de mémorable. Dans ce temps, la peste envahit la ville, emportant jusqu'à cent hommes par jour. Aussi Pierre dut se hâter de quitter ces parages dangereux, pour aller attaquer Tripoli; c'était d'ailleurs son dessein.

L'année suivante (1511), Alger devait avoir son tour. Cette ville, longtemps tributaire de Tlémecen, puis indépendante au déclin de la puissance des rois de ce nom, commençait alors à prendre de l'importance. Appelée Béni-Mezegrenna par les indigènes et Djzézaïr-el-Greub (les îles du Couchant) par les Corsaires, elle obéissait au moment qui nous occupe à un chef de son choix, Selim Eutemi, issu d'une famille riche et puissante de la Metidja. L'intervention de ce prince et sa valeur ne peuvent préserver la ville du joug ennemi. Attaquée par une nouvelle flotte et par des troupes considérables envoyées par Ferdinand, Alger capitule. Elle s'engage à rendre hommage au monarque espagnol et à lui payer tribut. Mais ce qui était autrement important, Pierre de Navarre obtient de bâtir un fort sur une île située à l'entrée du mouillage, et d'y mettre garnison. Cet ouvrage fut appelé le Pegnon (rocher

Digitized by Google

élevé), et dès ce moment rien ne put entrer dans le port ni en sortir sans l'aveu des Espagnols. A l'ouest, la ville de Velez de Gomare avait vu s'élever une semblable forteresse pour commander son port.

Atterrées de cette série de victoires qui forçaient le croissant à s'humilier devant la croix, plusieurs villes envoient à l'envi des députés au vainqueur pour offrir leur clefs, implorer sa protection et se soumettre à l'obéissance de Ferdinand. Le roi de Tlémecen et les Maures de Mostaganem s'empressent aussi d'expédier des ambassadeurs, et s'offrent humblement à devenir tributaires de la couronne de Castille. A l'exception de Tunis, tous les ports appartiennent donc aux Espagnols, et ceux-ci atteignent leur apogée sur la côte africaine. Sur d'autres points, la prise de Safie (1508), celle d'Azamor (1511), par don Manuel de Portugal, répriment complètement les courses des pirates sur les côtes de l'Océan. Placée ainsi au premier rang des puissances, la Péninsule ibérique se trouve pour le moment entièrement à l'abri de toute insulte.

Ce grand résultat n'était rien moins que stable, et la piraterie organisée en grand sur les plages d'Afrique allait désoler la Méditerranée pendant quatre siècles. Cette œuvre appartenait à deux frères, suivant les uns originaires de Sicile, suivant d'autres enfants de Mitylène dans l'île de Lesbos. Leur père, Jacoub-Reïs (Jacoub le corsaire), était chrétien d'origine, mahométan de religion. Quant à leur mère, née à Marchena en Andalousie, elle avait été enlevée sur mer. L'aîné des frères, Aroudj dit Baba, nom donné aux turcs sans exception, dont nous avons fait Baba-Aroudj (Barberousse), pris par une galère de Rhodes, y fut retenu esclave. Il s'échappa, mais après avoir tout vu et mûrement observé l'organisation militaire de cette île, non sans dessein de l'appliquer dans l'occasion.

Digitized by Google

A peine libre, il rejoint son frère Kraïr-ed-Din (Ariadin). Réunissant leur génie, leurs moyens d'exécution et leur audace, ces fiers aventuriers, courent de nouveau les mers; ils désolent l'Archipel et les côtes d'Espagne, et dépouillent les parages des états chrétiens, portant une main implacable sur leurs richesses. On les voit auxiliaires puissants du sultan Bajazet, contre Sélim, soudan d'Egypte. Ils dirigent plus tard les mêmes forces contre les côtes d'Afrique, et ravagent enfin avec vingt-six galères tout le rivage de la Méditerranée où il y a péril et butin.

Aroudj juge combien la présence des Espagnols à Bougie portait obstacle à ses projets. Il cède aussi aux instances du dernier roi dépossédé, et se décide à venir assiéger cette ville pendant les années 1512 et 1514. Il s'y présente la première fois avec douze galères chargées de soldats et trois mille indigènes réunis par le roi dans les gorges de l'Atlas. Après avoir canonné la place pendant huit jours, Barberousse, qui avait reçu une grave blessure au bras gauche (on assure même qu'il perdit ce membre dans l'attaque), n'ayant plus d'espoir, lève le siége et fait voile sur Tunis.

Le corsaire, plein de dépit et de fureur de cette non-réussite, reparaît devant Bougie en 1514. Il s'empare du premier château par la chute de la tour que quelques coups de canon abattent. La garnison, qui avait dû se replier sur la ville, était menacée d'y capituler, lorsque de prompts secours par mer, portés sur cinq vaisseaux conduits par l'espagnol don Martin de Renteria, arrivent aux assiégés. Barberousse se retire du côté de Gigel avec perte de cent turcs principaux et plus de cinq cents Maures, et s'empare de ce point qu'occupaient les Génois. Son frère Ariadin se rend dans l'Archipel.

Cependant la mort de Ferdinand, survenue en 1516, détermine Alger à secouer le joug incommode des Espa-

Digitized by Google

gnols et à recouvrer sa liberté. Pour mieux y réussir, les habitants s'adressent à Barberousse. Les députés d'Alger le rencontrent en mer, où il était en course avec son escadre. Ils le conjurent de les délivrer du voisinage insupportable du Pegnon, et y ajoutent la promesse d'une récompense proportionnée à l'importance du service et à la dignité de sa personne. Le corsaire accepte, non sans une joie secrète, et son plan est de suite arrêté. Tandis que la flotte, composée de dix-huit galères et de trente petits bâtiments, vogue vers Alger, Barberousse s'y rend par terre avec ses fidèles Turcs et quelques Maures dévoués. Cette diligence remplit tous les esprits de joie et d'espérance. Sélim Eutemi lui-même, escorté des principaux habitants, se porte au-devant de son nouvel allié, à deux journées de la ville. Celui-ci reçoit les honneurs les plus signalés, et pénètre dans Alger, conduit en triomphe et aux acclamations de tous.

Installé dans le propre palais de Sélim, fêté, exalté outre mesure, le rusé pirate est enhardi par tant de soumissions, par une ingénuité si obséquieuse. Il forme dès ce moment le projet de se rendre maître absolu d'Alger et des provinces qui en dépendent. Le hasard et l'occasion le favorisent; le mystère et la dissimulation feront le reste. En outre, la licence des soldats turcs, encouragée, autorisée en quelque sorte par les habitants eux-mêmes qui les traitent avec la plus grande libéralité, en excitant journellement des collisions et des troubles passagers dans la ville, peut endormir les esprits sur des projets plus sérieux. Couvrant ses vues du masque de la valeur et de la haine contre les Espagnols, Barberousse élève une batterie à la porte qui regarde la mer, à cinq cents pas du fort espagnol. Son artillerie est insuffisante, et l'effet est nul pendant un mois entier que dure la démonstration; mais la curiosité est excitée et l'attention se portant de ce côté est détournée d'ailleurs; ainsi, le but principal est atteint.

Digitized by Google

Selim Eutemi ne tarde pas à s'apercevoir qu'il est joué, méconnu, et qu'on affecte de l'exclure du conseil dans la discussion des affaires et la distribution des grâces. Les habitants, irrités par des outrages sans nombre, se ravisent aussi et font éclater leur mécontentement. La ruse devenant inutile, Barberousse lève le masque. Un caractère féroce, rapace, sanguinaire, voilà sa seule conscience. Une passion désordonnée qu'il nourrit pour la belle Zaphire, épouse de Selim, attise sa colère et sa jalousie. Selim est un obstacle pour occuper un trône qui promet puissance et richesse, et posséder une femme renommée par sa beauté; Selim doit périr.

Le malheureux prince, dont le pouvoir s'efface de jour en jour, essaie, en quittant la ville, de réchauffer dans les tribus le zèle des siens. Le corsaire a fait une large part aux chefs inférieurs décidés à soutenir son parti. Celui du prince légitime est presque abandonné. Ce dernier, rappelé par les promesses trompeuses de son perfide allié, rentre dans Alger; c'était courir à la mort. Elle fut prompte et hideuse. Le prince est dans le bain; Aroudj épie cet instant et force l'entrée. Il se précipite sur Selim et l'étrangle avec une serviette, d'autres disent avec son propre turban. Cette horrible scène, suivant les récits, aurait eu lieu non loin de la porte Babazoun. Le meurtre étant commis, l'assassin s'éloigne promptement, puis revient avec une nombreuse suite, sous le prétexte de se baigner lui-même suivant sa coutume. Il va jusqu'à affecter la surprise et un profond chagrin à l'aspect du cadavre, et donne effrontément pour cause de cette mort un évanouissement dont la cessation de la vie, en l'absence de secours, aura été la déplorable conséquence.

Les troupes de Barberousse étaient sous les armes; tandis que les habitants, craintifs pour eux-mêmes, fuient ou se renferment dans leurs demeures. Les Turcs restent ainsi

Digitized by Google

maîtres de la ville ; ils rejoignent Barberousse, l'accompagnent à cheval, lui imposent une pompe vraiment royale et le proclament chef absolu. A ce terme, les Maures cédant à la curiosité, à la peur surtout, attirés aussi par l'espoir de faveurs et de grands avantages, alors que l'alternative est le pillage, les mauvais traitements ou la mort. Les Maures eux-mêmes sortent sur la place et se laissent conduire au palais. Les plus empressés, en réalité les plus ambitieux ou les plus craintifs, séduits par des paroles préparées ou des promesses entraînantes, prêtent serment et signent l'acte de soumission au pirate. On les voit même, de gré ou de force, se porter de maison en maison, et solliciter les Maures en retard à suivre leur exemple. Plus libre dans ses allures, l'usurpateur fait proclamer avec éclat son couronnement. Il exploite décidément le pouvoir et s'empresse de faire réparer les fortifications de la citadelle, puis y met une forte garnison de Turcs les plus affidés. Il fait battre monnaie en son nom. Affectant enfin le pouvoir absolu le mieux défini, il réduit de ce jour au néant la nationalité arabe ou berbère. L'autorité turque ou plutôt celle de son représentant reste seule debout.

Fondée sur le crime, la fraude et la violence, celle-ci devient bientôt tyrannique et le peuple gémit. Tout habitant d'Alger donnant de l'ombrage était étranglé sans pitié. La confiscation achevait la ruine des familles, et la terreur des vengeances d'Aroudj était si grande que les portes des maisons se fermaient, comme par ordre, à l'approche de quelque soldat turc. Cependant la belle Zaphire restait aux mains de Barberousse. Inflexible dans sa résistance comme dans sa haine, cette femme noble et fière refuse de partager avec la main du pirate le trône qu'un drame sanglant vient de lui livrer. Trente misérables Turcs ou Maures, dénoncés par un affidé sont livrés au bourreau comme prétendus auteurs du meurtre de Selim, et l'affidé, lui-même, ignoble

Digitized by Google

instrument, a la langue coupée comme garantie de son silence. Ce nouveau crime gratuit ne satisfait Zaphire ni comme épouse ni comme captive. Pour échapper décidément aux obsessions de l'usurpateur, sur lequel elle lève un poignard menaçant, au moment où il compte assouvir par la force sa brutale passion, l'intrépide veuve de Selim reprend par une mort volontaire ses droits et sa liberté; elle avale un poison subtil qu'elle portait sur elle et expire. Le cruel Barberousse se venge sur les femmes de la princesse. Elles sont toutes étranglées, puis on les inhume secrètement avec leur maîtresse. Un mystère lugubre couvre de ce jour ce grand massacre, et le bruit s'accrédite que ces innocentes victimes avaient fui du palais, déguisées, pour échapper à la rage frénétique du corsaire.

Afin de légitimer son usurpation et lui assurer appui, Aroudj se place habilement sous la protection du grand-seigneur, et c'est de cette époque qu'Alger le *guerrier* devient vassale de la Sublime-Porte. Outre sa famille, Barberousse appelle à lui tous les reïs (corsaires) de l'Archipel. Il attache aussi à sa fortune tous les gens sans aveu; et ceux que l'ambition, l'intérêt, le crime ou le hasard lui procurent se rangent sous sa loi. Son frère Kraïr-ed-Din est du nombre. Tandis que le premier tient en échec les Espagnols du Pegnon, celui-ci se rend à Scherchel dans le but de faire diversion, et de prévenir ou d'arrêter les mouvements des Arabes de l'intérieur, indignés de tant d'audace.

Le gouverneur d'Oran avait recueilli avec intention Yahia, fils dépossédé de Selim Eutemi. Il intéresse sans peine en faveur du fugitif le cardinal Ximenès qui gouverne l'Espagne pendant la minorité de Charles-Quint, et espère détruire ainsi la puissance naissante des deux corsaires et en même temps étendre l'influence espagnole dans le pays. Avant tout, son courage médite l'expulsion des Turcs de leur mouillage dans la rade d'Alger; tantôt abrités à l'Est

Digitized by Google

sous les rochers de Babazoun ; tantôt placés sous Matifou ou dans la rade de Sidi-Ferruch, bravant ainsi l'artillerie du Pegnon.

Une flotte de quatre-vingts voiles, portant huit mille hommes de débarquement, sort des ports d'Espagne. Francesco de Vera, maître de l'artillerie, élève de Pierre de Navarre, en a le commandement. Après quelques succès insignifiants, les troupes espagnoles sont battues et rejetées dans leurs navires. Au même instant, une tempête furieuse brise les bâtiments et livre les malheureux naufragés au fer du vainqueur. La puissance de Barberousse, qui vient d'échapper avec gloire à cette position critique, y gagne un nouvel éclat et s'élève au plus haut point (1516 J. C.).

A l'exemple de Saladin, dans sa création du corps des Mameluks, Aroudj, pour donner à son pouvoir une organisation régulière et forte, le rend permanent entre les mains des *Oudjacs,* recrutés en dehors du pays. Les fils mêmes des Turcs (kourouglis) sont exclus formellement de toutes les fonctions du gouvernement. Quoique sanctionnée par le suffrage d'un marabout très-renommé dans le pays, Sidi-Abd-er-Rahman-el-Talebi, l'institution fait naître quelque opposition et provoque de nombreux mécontentements. Barberousse sait briser l'une par la force de sa volonté, et impose silence aux autres par la terreur. Pour bien faire comprendre aux Arabes et Berbères qu'il peut se passer d'eux, certain d'ailleurs de les rallier plus tard au pouvoir par crainte, besoin ou intérêt, corsaires, renégats, malfaiteurs, gens sans aveu, tout, cette fois encore, est appelé, accueilli, fêté. C'est avec ces éléments d'une force brutale et hardie que la constitution des Oudjacs de Barberousse devient si puissante et se perpétue jusqu'à nos jours.

Cependant le chef des Mehals, descendant d'Hammid-el-Abid, qui règne à Tenez, justement alarmé du progrès des Turcs, rassemble à lui les mécontents et marche à leur tête.

Digitized by Google

Barbebrousse confie à son frère Ariadin la garde d'Alger, et suivi par précaution de vingt otages pris parmi les principaux habitants, s'élance au combat avec quinze cents turcs et mille cavaliers andalous qui, récemment expulsés d'Espagne, ne respirent que vengeance. La rencontre a lieu sur l'Oued-Ger, à cinq lieues de Belida. Malgré la supériorité numérique des Arabes, les arquebuses des Turcs et l'impétuosité des Andalous assurent le succès. Le chef des Mehals vaincu ne peut rentrer dans Tenez. Aroudj s'en empare et l'abandonne au pillage ; il déclare ensuite la conquête acquise à Alger et s'en proclame souverain. Il laisse aussi garnison à Médéah qui obéissait aux Mehals, et dans Miliana, restée indépendante depuis la décadence des Béni-Zian de Tlemecen.

Dans ce moment, la division régnait au sein des membres de cette dernière famille. A la mort de Mohammed-Ben-Zian, son frère, Bou-Amou, succède à l'aîné de ses trois neveux, Abou-Adeli, qui meurt jeune. Il écarte par la force les droits légitimes de son deuxième neveu, Abou-Zian, lequel même ayant conspiré contre l'usurpateur est jeté en prison. Aroudj parcourant le territoire de Tenez, apprend ces divisions et le mécontentement des habitants de Tlemecen, qui supportent avec impatience la tyrannie de Bou-Amou. Dès-lors le corsaire convoite la possession de Tlemecen, et un jour on le voit se présenter à l'improviste devant les murs de la place. Surpris de cette résolution hardie, et pleinement convaincu de la désaffection des habitants, l'usurpateur Bou-Amou prend la fuite et se retire à Fez.

Les portes de Tlemecen s'ouvrent devant Barberousse, mais sous la condition jurée sur le Koran de ne commettre aucune exaction et de rétablir Abou-Zian sur le trône. Aroudj promet tout par serment ; mais à peine maître de la ville, il extrait le malheureux captif de son cachot, le fait étrangler avec toute sa famille et prend possession de

Digitized by Google

Tlemecen au nom du grand-seigneur. Le fugitif Bou-Amou cherche à intéresser le gouverneur d'Oran, dont la ville, en effet, est alors privée des approvisionnements venant de l'intérieur, arrêtés par l'ordre d'Aroudj, ce qui la fait souffrir cruellement. Bou-Amou promet, replacé sur le trône, de rétablir les bonnes relations antérieures ; à l'entendre, l'abondance régnera dans Oran comme par le passé.

De son côté le marquis de Comarès, gouverneur d'Oran, resserré entre les populations ennemies et la mer, va se trouver pour ainsi dire à la disposition de la nouvelle puissance qui étale si audacieusement ses prétentions et ses projets. Sur son rapport, Charles-Quint approuve une expédition sur Tlemecen. Le colonel Martin d'Argote en a le commandement. Calah, qui avait reçu garnison turque, est emportée non sans quelques pertes sensibles, et la garnison, pour ces motifs, est passée au fil de l'épée. A l'approche des Espagnols, Aroudj se retire dans le Méchouar de Tlemecen (citadelle). Il fait plusieurs sorties vigoureuses et se défend vaillamment ; mais le siége poursuit sa marche régulière et le péril augmente.

Aroudj pressé par le manque de vivres et de munitions, tente de s'évader par un souterrain avec toutes les richesses qu'il peut réunir ; mais le chef espagnol est sur ses gardes. Averti à temps, il se lance à la poursuite d'Aroudj et parvient à l'atteindre sur les bords du Rio-Salado (oued-el-melah ou rivière salée) près des ruines d'une ancienne forteresse. Pour arrêter les progrès des Espagnols, dit Marmol, Barberousse laisse couler de temps en temps de l'or et de l'argent par les chemins. Cet artifice, dont l'effet en principe pouvait être très-puissant, devient inutile. Le corsaire est tué avec tous ses gens, et un officier espagnol du nom de Garcia de Times, abat ce fier ennemi et lui coupe la tête. Le vainqueur, Martin d'Argote, entre dans Tlemecen aux acclamations de tous (1518 J. C.) et rétablit sur le trône Bou-

Digitized by Google

Amou. Resté fidèle à ses engagements, et dévoué toute sa vie aux Espagnols, celui-ci se reconnait vassal et tributaire de Charles-Quint. A ce titre, il compte chaque année au gouverneur d'Oran, douze mille ducats d'or, douze chevaux et six gerfauts femelles, signe alors non équivoque de vasselage.

Baba-Aroudj, dit Barberousse, était mort à 42 ans sans laisser de postérité. Kraïr-ed-Din (Ariadin), son successeur, consterné de la mort de son frère, et croyant ses affaires à Alger désespérées, s'apprête à reprendre la mer et à ressaisir sa vie de corsaire. Une flottille de vingt-deux galiotes était armée dans ce but. Rassuré toutefois par les promesses des autres capitaines qui composent le divan et feignent de parler au nom de la religion, encouragé aussi par l'inaction de ses ennemis, Ariadin s'applique à s'approprier l'entière succession de son frère. En faisant parade d'un grand zèle contre les infidèles, il parvient à gagner l'affection des masses et flatte même leur haine et leur instinct sanguinaire en leur abandonnant la tête d'un grand nombre de prisonniers chrétiens. Sur ces garanties, il est reconnu souverain d'Alger; mais il renonce habilement à son titre de roi, et semble abdiquer son indépendance en faveur de Sélim Ier, empereur des Ottomans, qui, séduit lui-même, le confirme dans tous ses honneurs.

Cependant Charles-Quint, instruit du brillant succès de ses gens à Tlemecen, ordonnait les préparatifs d'une grande expédition; et jaloux de venger la défaite récente de Francesco Vera, Hugo de Moncade, vice-roi de Sicile, en acceptait le commandement. La flotte, après avoir paru à Oran, ensuite à Bougie où on la renforce de quelques troupes, vient mouiller dans la rade d'Alger, le 17 août 1518. Elle ne porte pas moins de sept mille hommes de débarquement. Quinze cents, avec Marino de Ribera touchent terre, puis gagnent sur la colline le point élevé où fut bâti

Digitized by Google

plus tard le fort de l'*Empereur,* et s'y retranchent. Ribera, au lieu de presser les travaux d'un siége régulier, attend huit jours sans résultat les troupes auxiliaires que le souverain de Tlemecen, vassal de l'empire, doit fournir. Cependant, le 24, jour de la saint Barthélemy, une tempête furieuse s'élève et brise les bâtiments ; plus de quatre mille hommes de l'armée espagnole se noient. La portion débarquée rejoint en toute hâte, non sans péril, le petit nombre de navires échappés au naufrage ; et ce qui survit, éprouvant de nouvelles avaries, parvient avec peine à atteindre Ivice.

Ariadin triomphe et les chantiers d'Alger *le bien gardé* (el-Djezaïr-meharoussa) étalent les débris des vaisseaux espagnols. Son territoire est déclaré province turque, et Ariadin reçoit le droit de faire battre monnaie. L'ambitieux corsaire médite alors la conquête définitive du pays de Tlemecen, si funeste aux armes de son frère. Dans ce but, il appuie les prétentions de Massaoud, fils de Bou-Hassan, qui, après la mort de celui-ci, avait dépossédé son frère aîné, Moula-Abd-Allah, allié des Espagnols, et s'était effrontément emparé du pouvoir.

Sur les instances du prince détrôné, mille hommes, par ordre de Charles-Quint, sortent d'Oran, et le gouverneur, comte d'Alcaudete, les pousse en avant, quatre cents cavaliers se joignent à eux ; ce sont les seuls partisans que peut réunir le souverain légitime. Ce petit corps de troupes aux ordres de don Alphonse Martinez, s'engage contre la nombreuse cavalerie de l'usurpateur Messaoud, dans le passage devenu célèbre, de ce jour, sous le nom de défilé de la *Chair* (Chebat-el-Laham). Les Espagnols sont écrasés et vingt hommes seulement parviennent à s'échapper et peuvent regagner Oran. Le chef de l'expédition est pris, et Martin d'Argote, présent au combat, y perd la vie.

L'affront reçu par les armes espagnoles est promptement vengé. Sur des nouveaux ordres de l'empereur, le comte

Digitized by Google

d'Alcaudete sort en personne d'Oran à la tête de dix mille hommes. Il livre, à une journée de marche de Tlémecen, un combat sanglant aux troupes de Messaoud. Celui-ci fuit et Tlémecen ouvre ses portes. Abd-Allah rétabli accepte la suzeraineté de Charles-Quint. Après ce brillant résultat, le comte rentre à Oran, mais non sans péril dans sa retraite et sans donner de nouvelles preuves d'habileté.

Messaoud, retiré dans le pays d'Angad, y rassemble une armée et vient assiéger son frère dans Tlémecen. Celui-ci fait une sortie et met son ennemi en déroute. Au retour, les habitants, qui ne peuvent lui pardonner d'avoir appelé les Chrétiens à son aide, lui ferment les portes de la ville, et le malheureux Abd-Allah, obligé de fuir vers Oran, est assassiné par les propres gens de son escorte. L'heureux Messaoud rentre dans Tlémecen ; il se déclare aussitôt tributaire de Kraïr-ed-Din et reçoit garnison turque. En habile courtisan, il fait frapper monnaie au coin d'Alger et ordonne dans toutes les mosquées de son commandement des prières (Krotba) pour le grand-seigneur. C'est ainsi que les Turcs implantés dans le pays et augmentant peu à peu de nombre, détruisent sans violence la puissance des Beni-Zian, et à la fin se substituent à leur place.

Dans l'intervalle, les Mehals indépendants des Beni-Zian, de Tlémecen, occupaient encore Tenez, Mazouna, Mostaganem et d'autres points, toujours obéissant à la famille *noble parmi les nobles* d'Hammid-el-Abid. Une flotte considérable partie d'Alger et une armée fournie par Tlémecen se présentent devant Mostaganem, qui avait alors pour chef Youssef, l'un des Mehals. L'entrée est surprise de nuit par les Turcs qui pénètrent dans la ville, livrent un quartier au pillage, et ne laissent Youssef au pouvoir qu'après avoir remis aux soldats des Oudjacs le fort des Cicognes (Bordj-el-Mehal).

Une conspiration était alors attisée dans Alger même par

Digitized by Google

le souverain de Tunis, Moula-Mohammed, de la famille des Beni-Hafçi. Elle pouvait entraîner les plus fidèles et faire craindre un soulèvement général. Ariadin, dont les troupes sont battues dans le défilé de Felissa, est plus heureux à Alger. Servi par le hasard, il reçoit la confidence de la conspiration. Son projet de vengeance est de suite arrêté. Il convoque dans la grande mosquée les principaux de la ville et s'y rend escorté de ses Turcs d'élite. A peine entré, il ordonne de fermer les portes, et à un signal donné, fait tomber la tête de tous ceux qu'on lui avait désignés comme traîtres.

Le dégoût le gagne cependant et le détermine à répudier une ville où ses jours sont à tout instant menacés. Se rappelant son premier métier, il remet Alger à un divan composé de sa main, puis réunit douze galiotes armées, et prend Gijel, première conquête de son frère en Afrique, pour centre de ses expéditions aventureuses. Pendant trois ans, il retrouve, avec son audace, sa fortune passée et jette la terreur sur toute la côte de la Méditerranée.

En son absence, un scheik arabe révolté, Hamed-Ben-el-Cadi, prêche dans Alger et en fait chasser les Turcs. Cédant bientôt à l'ascendant d'Ariadin qui débarque à Sidi-Ferruch, le rebelle est défait complètement et se sauve à Alger où il est assassiné par les siens. Le féroce corsaire reçoit la soumission de cette capitale, et y exerce les vengeances les plus inouies. Il les étend sur Scherchel; et son aga Cara-Hassan, rebelle aussi à l'instigation d'Hamed, est livré par les soldats de l'Oudjac de cette place, puis étranglé sur l'ordre du vainqueur.

A ce terme, Kraïr-ed-Din prend décidément la résolution de débarrasser Alger du voisinage incommode de ses ennemis, en renversant la citadelle du Pegnon, cette tour sinistre, ouvrage des Espagnols, qui forme obstacle à ses projets. Faute d'arrivages, la famine désole ce poste depuis

Digitized by Google

plusieurs jours ; ainsi l'occasion est des plus favorables. Une batterie est construite sur la terre-ferme à trois cents pas du Pegnon ; elle croise son feu avec celui des galères armées d'artillerie, qui viennent s'embosser à bonne portée du même ouvrage.

L'attaque commence un 6 mai. Après dix jours de feu, l'ouvrage se trouve ouvert par plusieurs brèches et l'assaut est ordonné. Oh surprise ! Les Turcs n'aperçoivent pour tout défenseur que le vieux gouverneur Martin de Vergas, debout sur la brèche, qui, l'épée à la main, essaie vaillamment de s'opposer à leur passage. Le reste des Chrétiens a péri de fatigue ou de faim. Accablé par le nombre, atteint de plusieurs blessures, le brave castillan cède. Il est conduit au vainqueur. Sur son refus articulé avec courage d'embrasser l'islamisme, celui-ci le fait, dit-on, expirer sous le bâton ; vengeance misérable ou plutôt crime atroce et gratuit, qui immortalise Don Martin et complète la série des exécutions hideuses reprochées à son rival. De ce moment la tour du Pegnon fut rasée, et ses matériaux servirent pour construire la jetée qui depuis réunit les îlots à la terre ferme et dessine le mouillage de la ville.

Kraïr-ed-Din, arrivé alors à l'apogée de sa réputation militaire, est appelé à Constantinople comme le seul homme de mer capable de lutter contre André Doria. La crainte de le laisser trop puissant en Afrique n'est point étrangère à cette mission. Pendant son absence d'Alger, le nouveau capitan-pacha y laisse Hassan son jeune fils. Un parent, ministre trop célèbre des sanglantes exécutions du maître, Celebi-Ramadan, lui sert de tuteur. L'eunuque Hassan-Aga, homme de tête et de cœur, condition rare chez les hommes de cette espèce, élevé auprès du jeune prince et que quelques-uns supposent renégat sarde, reçoit les fonctions de gouverneur de la ville.

Digitized by Google

Les intrigues et l'envie attendaient Ariadin à Constantinople. Il les prévient ou les détruit, et sort du Bosphore chef d'une flotte formidable qui réunit quatre-vingts galères et cent vingt flûtes montées par huit cents janissaires et huit mille soldats. A la tête de cet armement, le plus considérable qui eût encore paru, il ravage toutes les côtes de l'Italie et jette l'épouvante jusque dans Rome. S'appuyant du concours du roi François Ier, il se propose d'assiéger Gênes, quand les ordres du sultan lui désignent Tunis pour but de ses attaques. En effet, Bizerte et la Goulette sont enlevées par surprise, et bientôt Ariadin pénètre dans Tunis avec six mille hommes et en chasse le prince régnant, Moula-Hassan. Agissant enfin autant par la ruse que par la crainte, il prend possession de la ville au nom du grand-seigneur et s'en fait nommer souverain par acclamation.

A cette nouvelle, l'épouvante gagne les états chrétiens. Malte et la Sicile tremblent, et Charles-Quint, déjà inquiet sur ses possessions d'Italie, est sollicité à la fois par le grand maître de Rhodes, établi à Malte avec ses chevaliers, et par le roi dépossédé de Tunis. Ce prince réunit donc une armée navale, la plus considérable parmi celles opposées aux infidèles depuis les croisades. Quatre cents voiles et dans ce nombre quatre-vingts galères royales, partent vers la mi-juin des ports de la Sardaigne. Vingt-sept mille hommes Espagnols, Allemands, Italiens, composent l'armée. Les chefs de la noblesse de l'empire forment en particulier l'escorte imposante de Charles-Quint.

Le pays de Tunis supporte les premiers coups. La Goulette est emportée d'assaut. Tunis se rend et est livré au pillage. Vingt-cinq mille esclaves Chrétiens sont rendus à leur patrie. L'autorité turque est renversée, et Moula-Hassan, se déclarant tributaire de l'empereur pour lui et les siens, est replacé sur le trône. D'autres conditions stipulent abolition de l'esclavage pour les Chrétiens, plus,

Digitized by Google

liberté de commerce et de conscience. Ce roi vassal doit en outre payer en tribut douze mille ducats d'or, douze chevaux, douze gerfauts.

Malgré ce grand échec, Ariadin reste toujours l'effroi des Chrétiens et ne perd rien de son audace. Il parvient à se sauver avec quatre mille turcs et tous ses trésors et gagne Bone, où sa flotte se trouve déjà à l'abri. Bientôt, déjouant les projets d'André Doria, accouru par ordre de l'empereur pour en finir avec le corsaire, celui-ci arrive à Alger par terre avec sa cavalerie, tandis que sa flotte, échappée aussi aux Chrétiens, s'y rend de son côté. En retour, la province de Bone est occupée par Doria. La ville de ce nom reçoit une garnison espagnole, et le gouverneur Alvar, avec mille hommes de pied et vingt-cinq chevaux, fait dans le pays de brillants coups de main contre les Arabes et les Turcs de Constantine. Il les menace jusque dans cette ville, qui venait de tomber en leur pouvoir peu de temps après l'expédition qui précède.

Quittant bientôt Alger que le prudent Hassan-Aga lui a conservé, Ariadin reprend la mer avec plusieurs galiotes et se montre plus puissant qu'avant sa défaite. Les prises se multiplient, et les descentes qu'il tente sur les côtes des pays chrétiens, toujours audacieuses, accusent encore un plus profond désir de vengeance. Fatigué cependant de cette continuité de travaux, le capitan-pacha de Sélim se détermine à quitter décidément cette mer, l'origine de sa fortune, le théâtre de ses triomphes. Il part pour Constantinople, laissant aux mains de son fidèle Hassan le fardeau de la grande puissance qu'il a créée.

Le départ de Kraïr-ed-Din semble donner une nouvelle activité aux forbans et redoubler leurs démonstrations insultantes. Hassan, qui aimait la piraterie par état et par goût, dirige toute son attention et ses projets vers l'accroissement de ses forces navales. Des tours de signaux

Digitized by Google

s'élèvent sur tout le littoral espagnol pour avertir les habitants de la présence des forbans et prévenir leurs attaques ; ces moyens sont insuffisants. Le commerce dans la Méditerranée est interrompu. Les nombreux corsaires africains portent le ravage sur toutes les côtes maritimes des pays chrétiens, principalement en Espagne et en Italie. Ils ne respectent aucun pavillon, à l'exception de celui de France, qui même parfois recevait les insultes de ces brigands audacieux.

Cependant l'Europe chrétienne s'émeut et s'indigne. Le pape Paul III publie une croisade contre les infidèles. François I^er^, dont la politique avait créé alors des rapports intimes avec la Porte-Ottomane, y reste sourd. Au rival du monarque français, au puissant Charles-Quint, qui possédait l'Espagne, l'Italie, les états héréditaires de la maison d'Autriche et la couronne impériale, était donc réservé le rôle de champion de la chrétienté. Lui seul pouvait attaquer corps à corps ces farouches ennemis de la croix et les faire repentir de leur audace. Une immense démonstration contre Alger est donc résolue.

Le temps n'était guère propice. C'était dans l'arrière-saison, à l'approche du mois que les Arabes, dans la division de leur année solaire, appellent Nounebired-Abou-en-Non (novembre père des tempêtes). Malgré l'avis d'André Doria, les ordres sont donnés en Espagne et en Italie, les préparatifs prescrits et pressés avec vigueur. Tout est bientôt prêt à marcher. Une flotte de cent seize voiles portant douze mille matelots, vingt-quatre mille hommes de débarquement dont vingt-deux mille fantassins, deux mille cavaliers, se met en mer vers le milieu d'octobre 1541. Le point de réunion est Mayorque. Suivant les prévisions d'hommes expérimentés et prudents, la flotte, à peine sortie du port, est assaillie par des violents coups de vent, et le succès, indubitable en temps opportun, se trouve déjà

Digitized by Google

fortement compromis. Enfin, après une traversée longue et difficile, les vaisseaux mouillent en rade d'Alger le 21 octobre, par une grosse mer. Le dimanche 23, le temps se montrant plus calme, la descente s'opère sans obstacle entre l'embouchure de l'Arach et Alger, à hauteur du lieu connu dans le pays sous le nom de El-Hammar (les bains). L'empereur commande en personne. Sous ses ordres, l'amiral André Doria dirige les opérations navales. Le marquis del Valle et le célèbre vainqueur du Mexique, Fernand Cortez, ont le commandement des troupes et la conduite du siége.

A cette formidable attaque, Alger ne peut opposer que huit cents Turcs de l'Oudjac, plus cinq ou six cents Andalous récemment proscrits et chassés d'Espagne, tous respirant la haine et la vengeance contre le nom chrétien. Six mille Maures, assez mauvaise troupe, complètent les défenseurs. Le reste de la milice est dispersé dans les provinces pour ramasser les contributions, ou dirigé pour une expédition particulière sur Maroc. Mais Alger le *guerrier* et le *bien gardé* par Dieu (El-Mahroussa-Bellah), outre cette protection divine, a pour auxiliaire non moins sûr, les orages. Suivant la prédiction de la devineresse (la Guezana), dont un historien grave n'a point dédaigné de recueillir le langage, une troisième défaite des Chrétiens était certaine; et celle-ci devait être plus éclatante que les deux premières prédites par la sorcière d'Alger; or, les deux précédentes s'étaient réalisées.

Le 24 octobre, l'armée, maîtresse de la côte, s'y forme en bataille, puis se met en marche et établit ses camps aux bains. Le 26, elle se porte sur Alger dont elle enveloppe les murs, et Charles-Quint vient poser ses tentes à Sidi-Jacoub, sur la colline de Coudiat-es-Saboun, au même endroit où Hugo de Moncade a déjà fait flotter sans trop de gloire l'étendard castillan.

La journée du lendemain était désirée par les assaillants

Digitized by Google

avec une fougueuse impatience comme le terme de l'orgueilleuse cité. Pendant la nuit, la ville et le camp attendent, là avec anxiété, ici avec joie, partout avec recueillement, l'instant qui doit éclairer la défaite ou le triomphe. Tout-à-coup éclate une tempête mugissante et furieuse. Des torrents de pluie tombent et inondent tout. Sans abri, engourdis et démoralisés par le froid, les soldats Chrétiens peuvent à peine repousser une attaque audacieuse tentée par Hassan-Aga au jour naissant. Vainement Charles-Quint s'avance en personne à la tête de ses fidèles Allemands contre les Barbares. Vainement les chevaliers de Malte les poursuivent jusqu'à la porte Babazoun où le brave Ponce de Bellangé, qui porte l'étendard de l'ordre, vient ficher son poignard. Les Turcs débouchent en force; les chevaliers sont repoussés et payent chèrement leur généreux exemple. C'en était donc fait; plus de confiance, plus de courage. La brume en se dissipant laisse voir à l'armée épouvantée les débris de cent cinquante navires qui jonchent la plage. Le reste de la flotille, caché humblement derrière le cap Matifou, y cherche un abri contre la tempête.

Ainsi, outre les désastres en combattant, l'armée voit ses ressources englouties, et il ne lui reste qu'une mort sans combat ou les horreurs de la famine. Après une nuit passée sous les coups de la tempête, on doit se décider à rejoindre, sous Matifou, les vaisseaux de Doria échappés au naufrage. Ce sont trois jours de marche en vue d'Alger, le long de la plage, ayant constamment sous les yeux le gouffre qui a englouti la flotte ou de tristes débris. Les soldats en outre doivent cheminer, assaillis par la faim, attérés par la crainte, et poursuivis par un ennemi féroce qu'enivrent le fanatisme et l'orgueil du succès. Cette marche est lente, pénible et semée d'obstacles, les pluies ayant défoncé le sol et grossi les torrents. Un pont doit être

Digitized by Google

improvisé sur l'Arach avec les débris de la flotte. Les Algériens sont là, harcelant les Chrétiens, et prêts à fondre comme des vautours sur tout ce qui traîne ou tombe, accablé de faim, de fatigue et de besoin. Arrivée enfin à proximité de la flotte, l'armée trouve des vivres, un peu de repos et peut y attendre un temps meilleur. Les pertes étaient énormes. Elles comprenaient tout le matériel débarqué ainsi que huit mille hommes. Sur ce nombre six mille tombés vivants entre les mains des Algériens restèrent esclaves misérables.

Cependant, des hommes de cœur et de haute expérience, le grand Fernand Cortez et le comte d'Alcaudete, gouverneur d'Oran, avancent que tout espoir n'est point perdu, et que les ressources encore debout permettent de recommencer la lutte. Elevant une voix courageuse dans le conseil assemblé devant l'empereur, ils proposent nettement un retour offensif sur Alger et promettent le succès. Leurs conditions sont le commandement absolu de l'armée et le choix d'hommes d'élite reconnus dignes de leur confiance. Charles-Quint ne partage point cet avis. Il juge les soldats trop découragés pour pouvoir se relever. Peu disposé sans doute aussi à admettre la réussite où lui-même avait échoué, il rejette la motion généreuse de ses lieutenants, et les troupes se rembarquent. Celles-ci sont assaillies en mer par de nouveaux orages, et c'est à peine si la moitié des hommes qui composaient cette nombreuse et brillante armée peut revoir sa patrie. De sa personne, Charles-Quint vient se reposer à Bougie. Il reconnaît l'utilité réelle de cette position, pour mettre Alger à la raison, ou du moins le bien observer, et prescrit d'augmenter les défenses du fort Moussa, qui commande la ville. Ce prince fait terminer aussi la Casbah, commencée seulement sous son aïeul Ferdinand.

Les conséquences de cette expédition désastreuse ont pesé pendant plus de trois siècles sur l'Europe entière; et

Digitized by Google

une résignation pusillanime a fait supporter jusqu'à nos jours l'insolence des corsaires barbaresques. Quant à Hassan-Aga, à qui les Turcs donnèrent le nom de Gazi (le vainqueur), Sélim le reconnut comme gouverneur titulaire d'Alger. Le vieux corsaire Kraïr-ed-Din, alors retiré à Péra, put se réjouir de son ouvrage et deviner, avant sa mort, arrivée cinq ans après (1548), le long avenir réservé au gouvernement qu'il avait fondé. La domination turque dans le pays était désormais indestructible, et l'influence espagnole complètement détruite. Hassan-Aga meurt dans la soixante-sixième année de son âge (1543), enlevé par une fièvre violente. Il a pour successeur Hassan-Baba-Aroudj, fils de Kraïr-ed-Din, que le crédit de celui-ci encore vivant à Constantinople fait accueillir par le divan, contre les prétentions d'un ancien officier des Oudjacs d'Alger, du nom d'Haggy, proclamé par la milice. Ce dernier signale, du reste, son commandement de quelques mois par la défaite complète d'un puissant scheik arabe, qui était venu menacer Alger avec vingt mille hommes de tribus.

Des événements importants ramènent de suite l'attention et les armes du jeune Hassan du côté de Maroc. Au déclin de la puissance des Beni-Outtas, qui avaient succédé aux Beni-Meriinis dans cette contrée, un pauvre marabout, élève de la Zaouia (école) des schérifs de la province de Darah, Mohammed-Ben-Hamed-el-Hossini, étalant la prétention habituelle de descendre d'Hossein, fils d'Ali, avait jeté à Maroc (1508) les fondements d'une nouvelle puissance. Les fils continuent l'œuvre de leur père, prêchent la guerre sainte et réunissent à eux les populations. D'un autre côté, depuis Don Manuel, les Portugais, maîtres de la plupart des villes sur la côte d'Afrique que baigne l'Océan, essaient d'étendre leur domination dans l'intérieur; mais ils échouent contre Mohammed, le plus jeune des fils du schérif, qui leur

Digitized by Google

enlève la position importante du camp d'Aguer. Celui-ci, cédant alors à de nouveaux projets ambitieux, parvient à déposséder son frère aîné Hamed, et réunit sous ses lois les royaumes de Suz et de Maroc, et plus tard Fez, dont il expulse Hammed-el-Outassi, le dernier des Beni-Outtas.

Poursuivant ses succès, le jeune fils de Mohammed marche sur Tlemecen, s'en empare, répand ses troupes dans la province et vient même insulter les remparts d'Oran. Hassan-Baba-Aroudj, dans le but de réprimer l'audace de ces novateurs, sort d'Alger et se porte à leur rencontre. Il les défait complètement aux environs de Mostaganem, rentre dans Tlémecen et y rétablit le vassal du grand-seigneur. De retour à Alger, le pacha érige quelques monuments publics. Il fait bâtir une tour et d'autres fortifications sur la colline, au point même où Hugo de Moncade et plus tard Charles-Quint avaient planté leur drapeau. En donnant à cet ouvrage le nom de fort de l'*Empereur* (Sultan-Calassi), il lui imprime en quelque sorte une célébrité négative. Hassan jette aussi les fondements d'un hôpital pour les hommes de la milice, blessés. Là fut le premier terme de la puissance du pacha. Après la mort de Kraïr-ed-Din, le pouvoir du fils avait succombé sous de mauvaises jalousies, entretenues surtout par Rostan, gendre du sultan, à qui Hassan avait refusé un magnifique établissement de bains qu'Ariadin avait fait construire. Salahh-Reïs, nouvel élu du divan, devient pacha d'Alger.

Cet homme entreprenant et habile profite du prétexte vrai ou faux de relations entretenues avec Oran, par Moula-Hassan, dernier prince des Beni-Zian de Tlemecen; il lui retire le pouvoir et le chasse de la ville. Celui-ci se réfugie à Oran et y meurt de la peste, après trois ans d'exil. Son fils passe en Espagne, et devenu chrétien sous le nom de Don Carlos, se fixe en Castille sous Philippe II, puis disparaît de la scène politique. En sa personne s'éteignit

Digitized by Google

cette dynastie des Beni-Zian, dont la longue domination dans le pays n'avait pas été sans gloire. Tlemecen résiste aux tentatives ultérieures des souverains de Fez, et de ce jour reste aux Turcs, mais avec la seule importance d'un simple gouvernement militaire. Salahh-Reïs, profitant de sa présence dans la contrée, s'applique à tirer vengeance du schérif de Maroc, agresseur contre un vassal de la Porte : il se présente comme vengeur des droits de Bou-Hassan, fils de Hamed, méconnu par son frère cadet, Mohammed, et marche contre ce dernier. Fez capitule, Bou-Hassan est replacé sur le trône, et cette affaire étant réglée, le pacha retourne à Alger, chargé d'un immense butin.

Depuis quarante-cinq ans Bougie obéissait aux lois de Castille ; mais bloqués dans ses murs les Espagnols ne se hasardaient point à en sortir ; tant, dit Marmol, les peuples de ces montagnes sont belliqueux et courent sans cesse la contrée avec plusieurs arquebusiers. Dans sa haine du nom chrétien, Salahh-Reïs jure de ne se reposer que lorsqu'il aura arraché aux Espagnols Oran et Bougie, et chassé de la côte le dernier castillan. Le pacha vient bloquer Bougie par mer avec vingt-deux galères, et par terre avec trois mille Turcs et trente mille Maures ou plutôt Kabaïles descendus des montagnes voisines. Dans ce nombre figurent dix mille hommes armés d'arquebuses et d'arbalètes.

Le pacha enlève successivement le château de l'Empereur (le fort élevé de Moussa) abandonné par les Espagnols qui, n'étant, tout compris, que cinq cents combattants, ne peuvent bien se défendre. Il assiége et emporte à l'assaut, après l'avoir battu cinq jours, le château sur le rivage (le fort Abd-el-Kader) qui ne compte que quarante défenseurs. Enfin Salahh-Reïs met le siége devant le grand château (la Casbah actuelle) où le gouverneur Don Alonso de Peralta s'était renfermé avec le reste de ses troupes. Battu pendant vingt-deux jours et ne pouvant plus résister, ce gouverneur,

Digitized by Google

pour sauver les femmes et les enfants, se rend, à la condition de rester libre avec eux et d'être tous transportés en Espagne. Les Turcs, contre la parole donnée, déclarent tout le monde esclave, à la réserve de don Alonzo et de vingt-deux hommes à son choix. Mais, de retour en Castille, Charles-Quint le fait arrêter et il est condamné à perdre la tête. L'exécution eut lieu en 1556, sur la place publique de Valladolid.

Le complément des projets fanatiques du pacha était la chûte d'Oran. Dans ce but, celui-ci réclame au nom de la religion, au grand-seigneur, quelques galères armées et en obtient quarante. Mais s'étant embarqué pour aller à leur rencontre, il est atteint par la peste et doit s'arrêter à la hauteur de Matifou. Rentré aussitôt à Alger il ne survit que trois jours aux ravages de la maladie. Salahh-Reïs fut vivement regretté et le méritait. Un tombeau lui fut élevé par son successeur, près de la porte Babaloued, et Mehemed, son propre fils, devenu plus tard pacha, en confia la garde à un marabout; distinction qui devait recommander surtout le monument à la vénération publique.

Hassan-Corse, favori du pacha et gouverneur de Caba, s'appuyant sur la milice, s'empare de l'autorité, et pour le moment obtient du grand-seigneur la confirmation de son pouvoir usurpé. Entreprenant et brave, il affermit par des coups de main heureux les conquêtes de ses prédécesseurs, et reprend avec ardeur les projets contre Oran. Il réunit aux galères, restées prêtes, de Constantinople, la marine d'Alger, et conduit devant Oran une flotte montée par trois mille matelots turcs, tandis qu'une armée formidable vient assiéger la place par terre. Le prudent gouverneur, Don Manuel de Cordoue, rend compte de ces mouvements à sa souveraine, la reine Jeanne, qui gouverne en l'absence de Philippe I^er^, son mari. Des troupes, des vivres et des munitions passent sans délai en Afrique.

Digitized by Google

Ces mesures prises, Don Martin attend avec confiance l'issue des événements.

Hassan investit la place et commence un siége régulier. Déjà maître de la tour des Saints, dans le ravin qui fournit des eaux à Oran, le pacha serrait de près la ville, lorsqu'un ordre du grand-seigneur rappelle ses galères pour arrêter les ravages d'André Doria dans l'Archipel. Le siége d'Oran est levé non sans des pertes considérables. La garnison, dégagée, sort de la ville et exerce aux environs de sanglantes représailles sur les tribus qui ont porté assistance à l'armée turque.

Cependant Hassan-Corse était arraché du pouvoir par Tekali, turc d'origine et en grand crédit auprès du sultan, qui l'aurait dépêché à Alger dans le but d'exercer son autorité sans obstacle et sans remise. Tekali s'était ménagé des intelligences dans la ville. Ainsi Hassan-Corse, malgré ses marques apparentes de respect et sa soumission étudiée à l'autorité de son rival, avait été incontinent voué à la mort, avec une de ses créatures, Ali-Saïd, caïd de Bougie. Selon quelques-uns, Hassan aurait péri empoisonné. Selon d'autres versions plus croyables, parce qu'elles signalent plus nettement le caractère féroce du nouveau prétendant, Hassan mourut par le supplice du *Chinum;* c'est-à-dire qu'on l'aurait précipité du haut des remparts sur des crochets de fer où il serait resté suspendu pendant trois jours, et eût expiré dans les plus affreuses douleurs. Ali, après avoir subi d'horribles tortures pour lui faire avouer le lieu de prétendus trésors, fut empalé. Plus heureux pour le moment, le caïd de Bone, voué aussi à la mort, se sauva vers Tunis et ne fut pris que plus tard.

A son tour, Tekali, ayant mécontenté la milice, dut disparaître devant Youssef, autre rival, renégat calabrais, ami d'Hassan-Corse. L'on dit que s'étant mis à la poursuite de Tekali, et l'ayant forcé de se réfugier dans un marabout,

Digitized by Google

Youssef, sans respect pour le saint lieu, perça son ennemi de sa lance et l'étendit mort sur la place. Après quelques jours de règne, Youssef, atteint de la peste, avait succombé à ce fléau. Une sorte d'intérim confié à Yahia, turc de distinction, s'en était suivi. Celui-ci fut remplacé décidément par Hassan-Barberousse, porté une deuxième fois au pouvoir par le grand-seigneur.

Dans l'enivrement de ses succès à Oran, Don Martin passe en Espagne et demande au grand conseil six mille hommes pour attaquer Mostaganem. Il va jusqu'à promettre la prise d'Alger et exalte les prétendus secours que le schérif de Maroc, ennemi déclaré des Turcs, lui a promis. Le comte triomphe de l'opposition dans le grand conseil et s'embarque à Malaga, escorté de la noblesse d'Andalousie et de Grenade, qui se range en volontaire sous ses ordres, pleine d'espoir et de courage.

L'armée part d'Oran le 26 août 1558, comptant cinq mille cinq cents hommes et quelques pièces d'artillerie traînées par les soldats. A l'approche des Espagnols, les Morisques de Masagran et les populations des environs de Mostaganem quittent en toute hâte leurs terres et se retirent dans la ville, bien décidés à s'y défendre. Franchissant sans remise les marais salants d'Arseu et le gué de l'Habra (la Macta), les Espagnols sont devant Masagran, et s'engagent contre les troupes sorties de Mostaganem. Celles-ci sont repoussées et rejetées dans l'intérieur des murs. Le général espagnol, maître du terrain, croit prudent d'attendre des vivres et des approvisionnements qu'on doit lui envoyer d'Espagne. Il a bientôt la douleur de les voir passer sous ses yeux, capturés par la flotte algérienne. Quatre galères composant toutes ses espérances et presque la certitude du succès disparaissent à l'horizon.

Malgré ce déplorable sinistre, le général espagnol ne peut

Digitized by Google

consentir à abandonner l'entreprise ; et c'est dans Mostaganem même qu'il compte se refaire, en y plantant son drapeau victorieux. Le portail en marbre de Masagran est mis en pièces, et ses fragments fournissent treize boulets. Voilà tout l'approvisionnement en projectiles. Des cavaliers s'en chargent et les portent sur l'arçon de leur selle. Les Espagnols entourent Mostaganem et la garnison est serrée ; une nouvelle sortie des Turcs est même repoussée. Les assaillants sont au pied des murailles, et quelques-uns plus intrépides escaladent les murs d'enceinte et se jettent dans la place, mais cet élan généreux n'est point secondé. La retraite est ordonnée, et l'on doit procéder à un siége régulier. Cette lenteur peut devenir funeste.

Bientôt, en effet, les drapeaux rouges se montrant à l'horizon annoncent la présence des Musulmans. L'armée algérienne est campée en vue des Espagnols, nombreuse, aguerrie, fanatisée. Un parti s'offrait au comte ; c'était l'avis de son fils, savoir : tomber de nuit avec quatre mille hommes sur l'armée du pacha, la culbuter et enlever le camp. Ce conseil généreux est rejeté et le comte ordonne un nouvel assaut.

Les assiégés, exaltés par la présence des Turcs, se défendent avec vigueur et repoussent vaillamment les assaillants. Le manque de vivres, la crainte d'une attaque simultanée des Turcs et des habitants imposent forcément la retraite. Celle-ci, ordonnée à la hâte, exécutée pendant une nuit sombre, se fait avec précipitation et désordre. Un grand nombre de soldats blessés ou invalides sont abandonnés. Bientôt leurs chefs apprennent que ces malheureux tombent sous le glaive des Turcs et que pour eux il n'y a point de merci.

Un temps précieux employé à relever un canon qui, en se renversant, avait brisé son affût, donne de l'avance aux Turcs. Au point du jour, ils attaquent l'arrière-garde ; c'était

Digitized by Google

proche de Masagran. Epuisés de fatigue, de besoin et de lassitude, les Espagnols jettent leurs armes trop lourdes pour leurs bras affaiblis, et presque aussitôt se débandent pour courir pêle-mêle aux fontaines de Masagran. Les fils du comte, le comte lui-même, pour sauver l'honneur castillan d'une déroute honteuse, redoublent de bravoure et d'élan; tout devient inutile. Au plus fort de cet épouvantable débat, le cheval du comte de Cordoue se cabre en entrant dans Masagran, et le malheureux gouverneur d'Oran est renversé et foulé aux pieds par ses propres soldats, fuyant, délirant, incapables d'un sentiment généreux et raisonné. Déjà vieux, l'infortuné Don Martin perd haleine et meurt, rendant cette place célèbre par son désastre et par la perte de tant de gens. Son corps relevé par les Turcs est présenté à Hassan-Baba-Aroudj, qui s'incline devant les restes de cet homme de cœur. Le jeune comte ayant pu atteindre Oran avec les fuyards et échapper au yatagan des Turcs, rachète ces tristes reliques et les fait inhumer convenablement dans la place.

Hassan, victorieux, marche contre Abd-el-Azis, chef des Beni-Abbes, peuplades de l'Atlas, qui refusaient de payer l'impôt. Il amène avec lui seize mille fantassins ou cavaliers, et dans ce nombre une masse de chrétiens renégats qui, entassés aux bagnes ou dans les prisons d'Alger, après l'échec de Mostaganem, rachètent ainsi leur liberté au prix de leur conscience. Son rival lui oppose des forces égales, mais à la première rencontre, celui-ci, renversé mortellement d'une balle, cède une victoire facile. La paix s'établit et des forteresses élevées sur les frontières des Beni-Abbes achèvent de tenir ces peuplades en respect.

Cependant l'alliance d'Hassan et de son favori du nom d'Ali, respectivement avec la fille et la mère du scheik de Koukou, porte ombrage aux soldats de la milice; et le privilége, jusque là inconnu, accordé aux gens de cette tribu d'entrer en toute liberté dans Alger pour acheter des armes,

Digitized by Google

provoque des murmures. Une sourde fermentation gronde parmi les farouches Oudjacs. La révolte éclate un jour que six cents armes et leurs munitions, achetées à la fois, sont enlevées par les tribus. La milice envahit le palais, se saisit du pacha, le charge de fers et l'expédie sur Constantinople. La calomnie augmente les griefs, et Hassan est signalé comme un ambitieux qui veut se faire nommer roi, et se soustraire ensuite à l'autorité du grand-seigneur. C'est ainsi que cette redoutable milice, en déposant son chef avec éclat et portant au pouvoir une autorité de son choix, prenait déjà pour règle d'accabler de sa tyrannie les hommes de tous rangs, les habitants des villes, les étrangers, surtout les arabes des tribus, dont ils ne voulaient à aucun prix reconnaître les droits à la domination du pays et l'indépendance.

Soutenu cette fois encore par le grand nom de son père et ses qualités guerrières, Hassan-Baba-Aroudj se justifie sans peine, et bientôt reparaît devant Alger, porté au pouvoir pour la troisième fois. Dans l'intervalle, à Hamed, officier du sérail, ferme et capable, mais renversé à cause de ses rapines et de son avarice sordide, avait succédé, dans les fonctions provisoires de pacha, Yahya qui s'était déjà si bien concilié l'estime et l'affection de tous. C'est de lui qu'Hassan reçoit le pouvoir dans Alger; et le peuple, irrité contre les exactions d'Hamed et les brutales pratiques de la milice, l'accueille avec de grandes démonstrations de joie.

Afin de mettre ces sentiments à profit et de satisfaire à coup sûr et sans violence sa profonde rancune contre les officiers des Oudjacs, ses redoutables adversaires, Hassan affecte de poursuivre ses anciens projets de détruire à tout prix ce qui reste d'établissements espagnols sur la côte d'Afrique. Il caresse ainsi l'espérance de châtier la chré-

Digitized by Google

tienté, et d'abattre ses ennemis en leur créant de nouveaux dangers. A ce double titre, il ordonne de tout préparer. Le musulman Cochupare, commandant de la flotille, débarque à Arzeu la portion de matériel désignée, et lui-même y attend de nouveaux ordres. Quant au pacha, il quitte Alger au commencement du printemps de l'an 1563. Après avoir fait acte de présence à Mostaganem et à Masagran, il exécute sans obstacle le passage de l'Habra, fidèlement gardé par le gouverneur turc de Tlémecen, et s'arrête à Arzeu-le-Port. Là sont déjà réunis les divers équipages, par les soins de Cochupare; et ce dernier reçoit l'ordre de s'embosser entre Mers-el-Kebir et Oran. Le pacha, avec la colonne de terre, couvre la plaine de cavaliers, lesquels vont reconnaître Oran jusques sous les canons. Bientôt, d'accord avec son conseil, Hassan arrête en projet le siége de Mers-el-Kebir, cette importante possession devant assurer un refuge à la flotte.

Les Algériens, dans ce but, gagnent les hauteurs qui dominent l'ouvrage au sud, et attaquent le petit fort Saint-Michel qui protége la position. Le gouverneur est don Martin de Cordoue, frère de don Alphonse, chef militaire d'Oran, l'un et l'autre fils de don Martin, tué à Masagran. Ce jeune seigneur défend le poste avec une rare intrépidité. Il le cède à la fin mais ruiné, sans abri pour les nouveaux maîtres, et devenu le tombeau de l'élite de l'armée ennemie et du gouverneur de Constantine, présent à cette expédition. Renfermé de ce moment dans Mers-el-Kebir, le vaillant don Martin brave avec audace et résultat tous les efforts de l'armée et de la flotte turque. Cependant cinq batteries agissant à la fois foudroient le fort, et après deux jours de feu les brèches sont telles, suivant les récits du temps, qu'on pouvait y monter à cheval. Réduit à la dernière extrémité, n'ayant plus que quatre cents hommes pour repousser les attaques, don Martin brave encore son ennemi et fait dire

Digitized by Google

fièrement à Hassan, qui le somme de se rendre en l'éclairant sur sa détresse, « qu'il s'étonne que l'assaut étant si facile, il n'ose l'essayer. » Cet assaut tant différé est livré. Hassan paraît à la tête des siens et y combat pendant quatre heures; il est repoussé et refoulé vers ses lignes avec une perte de cinq cents hommes, entr'autres Mohammed Cebali, gouverneur de Cala, qui reste parmi les morts.

Au courage, don Martin joint un heureux artifice : il correspond fréquemment avec Oran, et des messages s'échangent pendant la nuit au moyen des nageurs qui traversent la rade de Mers-el-Kebir, se glissant furtivement au milieu de la flotte ennemie. Ainsi les deux frères se concertent, et don Alphonse a pu combiner une vigoureuse sortie pour le moment de l'assaut, dans le but d'inquiéter les assaillants sur leurs derrières. Des secours sont annoncés d'Espagne, mais leur arrivée peut être incertaine et éloignée; sur cette foi cependant don Martin redouble d'efforts et se multiplie, pour sauver les glorieux débris confiés à son honneur.

Deux autres assauts terribles, décisifs, coûtent quinze cents hommes aux Turcs. Le gouverneur de Tlémecen et plusieurs chefs de la milice succombent. Dans un transport de rage, le pacha jette son turban qui roule jusqu'au pied de la brèche, et pousse cette acclamation fanatique : Oh Musulmans! se peut-il que quatre coquins de chrétiens vous résistent ainsi dans une pareille bicoque. » Cependant les vaisseaux que montent don Pédro de Padilla, André Doria et Francesco de Mendoza, formant une flotille de 33 galères, faisaient voile sur Oran. A leur approche, les navires Turcs s'éloignent à force de rames et gagnent le port d'Alger où ils s'enferment. Hassan Barberousse, forcé à la retraite, lève le siége et se retire confus à Mostaganem, après dix-huit jours d'infructueuses attaques et la perte de ses meilleures troupes (Heg. 914 – 1563 J.-C.). Depuis quatre siècles, malgré les grandes ré-

Digitized by Google

volutions subies par les lieux et les hommes, l'antique théâtre de la valeur castillane à Mers-el-Kébir est toujours là, exploré, contemplé avec recueillement, et la défaite du troisième Barberousse, faible dédommagement sans doute du grand échec subi sous Alger par la chrétienté sous ses féroces devanciers, vit cependant dans la mémoire des hommes.

Hassan-Pacha se rapprocha incontinent d'Alger pour comprimer et diriger l'opinion qui se montrait hostile, après l'éclatant échec essuyé par les armes musulmanes, et les pertes nombreuses si cruellement ressenties par la partie la plus virile de la population. Mais les principaux adversaires du pacha avaient succombé. Ainsi pour lui le but était atteint. La politique ne tarda pas à compléter l'œuvre. Dans l'intervalle, la flotte de Doria, à laquelle avait échappé celle des Turcs, échouait avec éclat devant le *Pegnon* de Velez. Plus heureux l'année d'après, l'amiral de l'empire, grâce à la lâcheté du gouverneur, s'emparait de ce poste, réputé cependant inexpugnable, sans d'autres efforts que d'insignifiantes démonstrations.

Toujours honteux du traitement infamant subi par les mains de ses propres gens, et se voyant hors d'état d'arrêter les empiétements de la redoutable milice, Hassan s'arrête au projet de créer dans la province une force capable de résister aux révoltes et embûches de l'intérieur, et de comprimer les ennemis du dehors. Dans ce but voulu et pour assurer aux Turcs, visiblement en nombre trop faible, des auxiliaires forts, mais aliénables au profit du pouvoir et moins dangereux pour celui-ci comme moins rapprochés du trône, Hassan appelle à lui quelques tribus indigènes, jusque-là éparses, mais réputées les plus belliqueuses, les plus féroces ou les plus rapaces, et les admet à partager, avec les Turcs, le fruit de leur usurpation. C'est l'installation du *magzen*.

Digitized by Google

Cette milice composa de ce moment une véritable réserve avide, intrépide, redoutable aux populations paisibles, mais prête à seconder le prince dans toutes ses exécutions, toujours sous sa main. Bientôt aussi les trois régions de l'Est ou de Constantine, du Sud (Titerie), de l'Ouest (Oran) formèrent autant de gouvernements distincts, chacun sous les ordres d'un chef appelé bey. Ce fractionnement apparent du pouvoir central prévenait un accord dangereux, les révoltes générales, et justifiait la maxime : diviser pour régner. D'ailleurs le pacha fixa sa résidence au centre de sa domination, à Alger, et consacra dans un code particulier, qui se traduisit par le *Fer* ou le *Cordon*, ses attributions et celles qu'il consentait à abandonner à ses trois délégués. Ainsi, le pouvoir central devint absolu. A son retour, le pacha, comme par le passé, reconnut l'autorité souveraine du Grand-Seigneur, qui du reste ne tarda pas à devenir purement nominale.

Un pouvoir réellement au-dessus de tous était celui de la milice formant les Oudjacs. Par leur composition, leur essence, leur audace et l'importance qu'on leur attribuait ou qu'ils surent usurper, ces redoutables bataillons s'arrogèrent bientôt le droit de faire ou défaire les chefs, presque toujours avec violence et exécution à mort. Ainsi une diversion devint à tout instant une sauve-garde utile, indispensable pour le pacha. Cette diversion était tantôt, sur mer, une expédition enlevant, détruisant tout ou le soumettant, comme butin, à un partage commun ; sur terre, une attaque soudaine (Razia) contre les riches tribus de l'Atlas. Ceci explique l'art rafiné auquel allait être portée la piraterie, si activement exploitée par les Algériens, et aussi l'habileté merveilleuse à arracher des tributs énormes aux contrées en dehors du magzen (Rayas) et par conséquent imposables.

A compter de cette époque, la piraterie, à la honte de

Digitized by Google

la chrétienté, pendant trois siècles et demi, va se montrer audacieuse, barbare, exactrice, soit qu'elle impose un tribut insolent aux pavillons des nations de l'Europe, soit qu'elle le leur arrache violemment. Cette période, moins fertile en faits d'armes relevés, est instructive cependant, intéressante même par quelques épisodes et des tableaux de mœurs d'intérieur appropriés à la nation qui nous occupe. Elle l'est surtout parce qu'elle se rattache à la marche de la civilisation dans le reste de l'Europe pendant sa longue durée. A cette période, se rapporte aussi le grand pas fait dans la science nautique et les perfectionnements apportés dans l'art de détruire les flottes et les ports de mer, par les moyens exhumés des temps antérieurs ou créés par l'artillerie moderne.

Digitized by Google

Digitized by Google

CINQUIÈME ÉPOQUE.

Apogée de la Piraterie. Puissance d'Alger. Sa décroissance. Ses dernières années. (1563-1830 J.-C.) [1].

Dans le récit qui va suivre, à côté des événements qui retracent la physionomie d'Alger, bizarre, agitée, convulsive, pendant cette longue période de près de quatre siècles, paraîtra l'occupation permanente d'Oran, échappé jusqu'ici aux efforts redoutables des pachas. Cette possession des Espagnols, qu'ils abandonnent plus tard deux fois, mais volontairement, sera comme la tradition vivante de la conquête de 1509 sur le littoral africain; comme une protestation contre l'impitoyable piraterie. C'est la croix plantée sur cette terre, emblême menacé, repoussé sans doute par ses farouches ennemis, mais debout, mais jalonnant la trace que devaient suivre nos vaisseaux, quand, à une époque

[1] Histoire de la piraterie des Turcs dans la Méditerranée, à dater du 16e siècle, par Ch. de Rolalier.

Histoire des Français, par Simonde de Sismondi. — Tome 25, chapitre XXXIII. Paris, 1843.

Mémoires et Journaux du temps sur l'expédition de lord Exmouth.

De la Domination Turque dans l'ancienne régence d'Alger, par M. Walsin Esterhazy, capitaine d'artillerie. Paris, 1841.

Annales algériennes, par E. Pellissier, capitaine d'état-major, chef du bureau des Arabes à Alger, en 1833 et 1834.—T. 1, ch. I. Paris, 1836.

Tableau historique de la province d'Oran depuis le départ des Espagnols en 1772 jusqu'à l'élévation d'Abd-el-Kader en 1831, par Ed. Lapène, lieutenant-colonel d'artillerie, imprimé dans les Mémoires de l'Académie de Metz pour 1842.

Digitized by Google

récente, la France entre fièrement en lice lorsqu'elle accepte la haute mission providentielle qu'il fut refusé à Charles-Quint d'accomplir. Cette mission la voici : conquérir, civiliser, féconder, régénérer une terre jadis célèbre, mais depuis treize siècles abandonnée à l'ignorance stupide, au fanatisme brutal, à l'empire sanglant du glaive.

Cet exposé simultané de faits ne paraîtra pas sans intérêt. Les événements épisodiques qui vont survenir dans l'ouest, soit entre les principaux agents du pacha, soit entre ceux-ci et l'autorité soupçonneuse et toujours menaçante d'Alger, soit enfin entre les indigènes et les Espagnols, viendront jeter un peu de variété parmi les exécutions sur mer, les massacres et les violences dans la cité, dont le gouvernement d'Alger va fournir la série. N'oublions pas non plus que c'est parmi les tribus de l'ancien beylik ou province de l'ouest, parmi les descendants de ces hommes dont les faits ont figuré avec tant d'éclat dans les périodes historiques qui précèdent, que réside organisée, depuis douze ans, l'opposition la plus active, la plus persistante contre nous. C'est là que l'homme de génie, le Jugurtha moderne, qui, si longtemps, si efficacement, a réuni, exploité les éléments épars, découragés, de la résistance, prit son origine. C'est enfin de l'ouest qu'est parti récemment le signal pour adopter un nouveau système de guerre active, incessante, attaquant, saisissant les intérêts matériels, les seuls vulnérables. C'est encore dans l'ouest que les premiers pas ont été imprimés à la vraie conquête du pays, et à la réalité de sa soumission.

Au départ d'Hassan-Baba-Aroud pour Alger, après son échec devant Mers-el-Kébir (1563 J.-C.), sa créature, Ben-Kridja, homme d'action et d'intelligence, resta commandant du pays de l'ouest, en conservant pour appui 80 tentes turques (1840 hommes). La petite ville de Mazouna fut désignée pour siége du bey. Le choix était

Digitized by Google

favorable ; car ce point se trouvait placé entre Mostaganem et Tenez, assez avant dans l'intérieur du pays, et à une lieue au nord du Chélif, au centre des tribus de ce nom. Sévère, inflexible envers les insoumis et les séditieux, caressant et généreux pour ceux qui se ralliaient franchement à la cause turque, le nouveau bey se fit de nombreux partisans dans le pays. Il en confia les fractions à des caïds de son choix, placés dans les différentes villes pour favoriser ou surveiller, et détermina nettement ce que devaient payer les tribus imposables (rayas). Dans l'année même, escorté de ses turcs et de son *magzen,* il put apporter au pacha le tribut prélevé dans la province, et cet empressement le mit en grande faveur. Ainsi la nouvelle organisation des beyliks prenait une marche régulière, et le chef du gouvernement d'Alger dut s'applaudir du résultat.

L'activité de celui-ci (Hassan Barberousse) et ses hautes qualités militaires lui assignent presque le premier rang dans le mémorable siége de Malte par les Turcs. La flotte des infidèles compte cent quatre-vingt-treize voiles ; elle porte trente mille hommes. Hassan est mandé avec le contingent des puissances barbaresques qui réunit deux mille cinq cents soldats éprouvés. Le grand-maître, Jean de Lavalette, n'a sous la main que cinq cents chevaliers et huit mille auxiliaires maltais et italiens. Ainsi la résolution de défendre la place est comme un arrêt de mort. Un seul espoir de salut reste ; c'est l'arrivée du secours promis par don Garcie, vice-roi de Sicile pour le roi Philippe II ; on ne peut en réalité trop y compter.

Le siége commence et les Turcs s'emparent du fort Saint-Elme. Cette prise est au moins compensée par la perte de Dragut, amiral de Soliman II, qui est blessé dans un assaut et succombe. Redoublant d'activité, le grand-maître met en défense tous les points encore vulnérables. Cependant, le 8 juillet 1565, paraît devant Malte le pacha d'Alger, Hassan,

Digitized by Google

avec vingt-huit voiles et le renfort attendu ; des réjouissances dans le camp des Turcs célèbrent cette arrivée. Passant de l'espoir aux effets, Hassan-Pacha, dont l'avis prévaut dans le conseil, doit diriger l'attaque contre la presqu'île Saint-Michel, qu'on devra assaillir en même temps par les deux points extrêmes, tandis que l'artillerie turque, prenant position sur cette presqu'île, aura pour mission de ruiner l'éperon et l'estacade du port. Cette artillerie est bientôt en mesure ; mais tirant de haut en bas, elle produit peu d'effet ; grace aux précautions prises par le grand-maître, ce point devint inattaquable.

Une démonstration directe contre l'estacade n'est pas plus heureuse ; la chaîne qui la forme et les palissades qui en garnissent les flancs, suffisamment consolidées, résistent. Une attaque furieuse, dirigée contre la porte de Sicile, dans le but de faire diversion, échoue aussi ; des secours envoyés à propos par le grand-maître rétablissent sur ce point le combat, jusque-là singulièrement compromis. Dans l'intervalle, Hassan-Baba-Aroudj avait pénétré par la brèche de la Bormole, et ses braves Algériens, ayant pour adversaires les chevaliers de l'ordre, déploient leurs enseignes au haut des parapets. Mais foudroyés par des canons, réservés pour cet instant décisif, les plus braves tombent ; les autres fuient. On les voit voler à une nouvelle brèche, ouverte sur un autre point ; ils sont repoussés et cherchent encore un lieu où puisse tomber leur fureur. A ce terme, Hassan, privé de ses plus intrépides soldats, restés sur les brèches, doit forcément céder la place à Mustapha-Pacha, chef de l'expédition, qui, du reste, n'est pas plus heureux. Deux mille cinq cents turcs étaient morts dans ces terribles assauts.

Cependant des brèches restaient praticables aussi dans les défenses de l'île de la Sangle et du Bourg. L'assaut est livré. L'étendard musulman flotte au haut de la brèche ; et ce grave incident, qui fait croire un instant que l'ennemi

Digitized by Google

est maître de la place, fournit au grand-maître l'occasion de montrer les ressources de son esprit, l'énergie de son caractère. La porte de Castille, si souvent attaquée, si vaillamment défendue, tombe au pouvoir des infidèles. La question de retraite sur le château Saint-Ange, en abandonnant le Bourg, est discutée; c'était s'avouer vaincu; l'effet eût été déplorable. Les secours promis par Philippe II et conduits par don Garcie sont enfin en vue de Malte. Dix mille hommes et des vivres frais en abondance, débarquent avec ordre et silence sur la plage de Melacca. Sur cet avis, Hassan-Pacha et son lieutenant Aluch-Ali se tournent avec 80 galères contre la flotte chrétienne; mais celle-ci avait disparu aussitôt sa mission remplie, et le corsaire tente une inutile poursuite.

Plus confiants ou plus fanatisés, les Musulmans projettent une nouvelle et terrible attaque, et le 11 se ruent du côté de la vieille cité. Une sortie des Chrétiens faite avec ordre et courage, confiée surtout aux troupes du renfort, renversent les Turcs, opposent de nouveaux obstacles à Hassan-Pacha et l'arrêtent sur les flancs, alors menacés. Car celui-ci, à la tête de ses braves Algériens, vainqueurs déjà des arquebusiers, avait pénétré jusqu'au corps de bataille. Entraîné lui-même dans la fuite des siens, il gagne ses vaisseaux. L'armée ottomane ne conservant plus ni chances, ni espoir, se rembarque enfin. Partie retourne à Constantinople. Hassan, avec le peu qui survit des siens, reprend le chemin d'Alger. Vingt mille turcs, dont 8000 matelots, avaient péri. Les Chrétiens accusaient une perte de 9000 personnes de tout âge et de tout sexe. Soixante mille coups de canon avaient été tirés contre la ville et le fort Saint-Elme. L'emploi rationnel des artifices de guerre, conséquence de l'invention de la poudre et déjà perfectionnés alors, favorisa singulièrement la défense des brèches. Malte avait subi quatre mois d'attaques, et la dernière victoire couronnait bril-

Digitized by Google

lamment une des plus magnifiques défenses dont l'histoire fournisse l'exemple.

Mehemed I, fils de Salha-Reïs, remplaça Hassan-Barberousse, tombé pour la troisième fois en disgrâce. Cet homme, exemple éclatant de ce que peuvent les sourdes menées contre le mérite le plus éminent et de l'injustice des cours, passa, avec toutes ses richesses, à Constantinople. Il y vécut trois ans encore à l'écart du pouvoir, et fut enseveli dans le même tombeau que son père, dont il avait si merveilleusement continué l'œuvre. Le règne de Mehemed I ne dura que quatorze mois. Les fortifications considérables qu'il ajouta à sa ville et au château de l'Empereur, présentées comme un projet de s'affranchir de la domination du grand-seigneur, furent les principaux griefs articulés contre lui. Cependant ses actes, qui n'indiquaient pas un homme médiocre, avaient amené la pacification de la régence, encore mal assise. Il châtia les habitants de Constantine qui, en révolte ouverte contre le nouveau gouvernement établi, avaient chassé les garnisons turques, tant le joug des étrangers paraissait déjà lourd, et, à ce titre, poussait les indigènes à s'en affranchir.

Dans l'ouest, le deuxième bey de la province, Souag, de Mazouna, continue avec succès l'œuvre de son prédécesseur. De ce règne date la résistance sourde, quelquefois affectée avec plus d'éclat, des marabouts, contre le despotisme turc. L'hétérodoxie de ces étrangers (*sonnites*) servait de prétexte; l'ambition des marabouts était la réalité. L'un de ces marabouts, Ben-Ali, après s'être fait un parti puissant dans la province, se retire dans les montagnes de Méjadja, et y réunit tous les fidèles *ardents à la voix de Dieu*. Empressé d'étouffer cette insurrection naissante, le bey marche à la recontre de cet ennemi public, lui livre un combat chez les Beni-Maddoua et le défait. Afin de le rendre de suite un objet de mépris, il lui inflige le supplice

Digitized by Google

réservé par les Arabes eux-mêmes pour les hypocrites et les faux marabouts, qui consiste à promener le coupable sur un âne, le dos tourné à la tête de l'animal. Après avoir parcouru ainsi les tribus qui ont favorisé sa révolte, le marabout, entièrement avili, a la tête tranchée.

Souag-Bey meurt empoisonné par sa femme. Son successeur appelé Yahia, pendant neuf ans de règne, lutte avec alternative de succès et de revers contre les tribus insoumises des Berbères montagnards. Plus heureux que lui, Saad-Bey, qui le remplace, impose l'autorité turque aux Kabyles situés entre Mazouna et Miliana, dans la chaîne des Medjadja. Sous onze beys, occupant le pouvoir entre ce dernier et le bey Chaban, l'histoire ne présente que des luttes incessantes des vainqueurs contre les vaincus, des opprimés contre leurs oppresseurs et des tentatives de toute sorte, avec des succès variés, des Turcs contre les tribus nomades d'Angad et contre les Berbères, retranchés dans leurs montagnes.

Aluch-Ali-*El-Fartas* (le teigneux) succède à Mehemed en 1568. Natif d'un petit village de Calabre et esclave d'abord, il se fit renégat pour être libre et pour commander. El-Fartas, habile navigateur et guerrier intrépide, s'était distingué dans plusieurs combats, devant Malte surtout, et avait mérité l'estime et la confiance du grand Soliman. Nommé pacha d'Alger, il débute par attaquer le royaume de Tunis, placé depuis l'expédition de Charles-Quint sous le patronage de l'Espagne. Les Tunisiens sont vaincus; la Goulette résiste; mais Tunis rentré sous la puissance du grand-seigneur, et un renégat sarde, du nom de Ramadan, gouverne, sous le titre de pacha, la nouvelle conquête.

Enhardi par sa récente victoire, Ali-Fartas équipe sept galères et douze galiotes, et à leur tête médite une guerre impitoyable contre les escadres d'Espagne, d'Italie et de

Digitized by Google

Malte. Ainsi dans le canal qui sépare Malte de la Sicile, il surprend Saint-Clément, général des galères de l'ordre, et le contraint à s'enfuir à force de voiles et de rames. Un seul bâtiment, la Sainte-Anne, se décide à agir et soutient bravement les efforts des galères algériennes pendant plus de deux heures. Le commandant se rend, mais lorsque les chevaliers et la plupart des Grecs de l'équipage sont morts ou mis hors de combat. Le Pacha poursuit les autres bâtiments. Il en atteint deux et les attaque avec le même succès. Un riche butin, quelques centaines d'esclaves maures ou turcs, délivrés, lui restent. De retour à Alger, il fait suspendre à la porte dite de la marine les boucliers des chevaliers avec l'image de St-Jean, patron de l'ordre, enlevée sur la poupe de la *Capitane*. Ces emblèmes, en rapppelant au peuple le succès, attisent sa haine fanatique contre les Chrétiens.

Ali-Fartas ne passe à Alger que le temps nécessaire pour réparer ses vaisseaux. Au printemps de l'année 1571, il va joindre dans l'Archipel la flotte du sultan, qui s'y préparait à une lutte décisive. Celle-ci n'est autre que la mémorable bataille navale de Lépante. Les galères chrétiennes au nombre 205 sont placées sur une ligne courbe. La flotte turque est en face, disposée en forme de croissant. Don Juan d'Autriche, généralissime de la coalition, occupe le centre de la flotte. Perthau-Pacha, grand amiral des Turcs, déploie son drapeau rouge en face du grand étendard de Castille. Jean-André Doria, commande l'aile droite des Chrétiens, a pour adversaire Ali-Fartas. L'amiral vénitien Venero, avec l'aile gauche, est opposé à Ali-Pacha.

S'ébranlant à la fois, les flottes courent l'une sur l'autre à force de rames, et en poussant d'épouvantables clameurs. Les détonations de l'artillerie se mêlent à ces cris de guerre. Bientôt les vaisseaux enveloppés de fumée ne se distinguent plus, et tout se heurte au milieu des eaux et se confond

Digitized by Google

avec un horrible fracas. L'aile droite de la flotte turque est la première entamée. Ses galères s'enfoncent sous l'eau, entraînant Turcs et Chrétiens qui, acharnés encore quand les navires manquent sous leurs pieds, s'égorgent en se débattant dans les flots. Cependant les Musulmans portent dans leurs rangs des éléments de destruction. Au plus fort de la mêlée, les esclaves chrétiens, forçats à bord des galères turques, brisent leurs chaînes et se joignent à ceux des leurs qui sautent à l'abordage. Sur ce point, la mer est couverte de débris de la flotte turque. Là apparaissent les janissaires le sabre aux dents, qui cherchant à gagner le rivage sont assommés à coups d'aviron par les Chrétiens. C'était une lutte à mort. Enfin l'amiral ennemi Perthan succombe. L'étendard turc est renversé ; celui d'Espagne flotte à sa place.

Dans l'intervalle, Ali-Fartas, resté intact, grâce à la faiblesse et à la lâcheté de l'amiral génois, son adversaire, se retourne avec ses troupes fraîches sur le centre pour écraser les Chrétiens. Les galères de Malte et celles de Venise ne peuvent lui résister, affaiblies qu'elles étaient par un long combat ; et dix d'entr'elles, y compris la *Capitane* de Malte, tombent au pouvoir des Algériens. Dón Juan, instruit du désastre, s'y porte rapidement, arrête le désordre, et Ali-Fartas est lui-même sur le point d'être enveloppé. Mais l'habile corsaire, réunissant ses galères, prend ses mesures, fait une trouée dans la ligne ennemie et s'échappe avec bonheur. Dans cette manœuvre résolue, il perd la *Capitane* de Malte, mais emporte l'étendard de l'ordre.

Cette retraite devient pour la flotte turque le signal d'une horrible déroute, et d'un massacre général. On voit même les Musulmans, entièrement découragés, se laisser égorger sans demander grâce et sans résister. Vingt-cinq mille hommes sont massacrés en quelques heures. Cent trente galères turques tombent entre les mains des Chrétiens, 50 seulement sont sauvées par le courage et le génie d'Ali-Fartas. Le

Digitized by Google

reste se brise à la côte. La marine turque n'existait plus ; Lépante avait été son tombeau. La suprématie des corsaires sur la Méditerranée était pour l'instant perdue, et les janissaires ne se croyant plus invincibles, une aveugle confiance cessait de les soutenir. Quant à Ali-Fartas, l'audace et les talents déployés par lui l'avaient mis en grand renom. Selim II le retient à Constantinople, et l'emploi le plus éminent de l'état, le titre de capitan-pacha, devient pour cet autre Barberousse la récompense de ses hauts faits. Maintenu en même temps gouverneur d'Alger, il s'y fait représenter par Memmy I, son compatriote et son ami.

Tunis avait été repris par les Turcs conduits par Ali-Fartas ; mais la Goulette restait aux Espagnols. Philippe II ou plutôt don Juan d'Autriche, au moment où l'éclat de la victoire de Lépante et la terreur de son nom étaient présents à tous les esprits, aspirait à ravitailler la Goulette et à chasser les Turcs de Tunis. Ceux-ci n'étaient pas moins avides de voir ces parages libres de la présence odieuse des Espagnols, et de pousser à ce résultat. Entrant le premier en lice, don Juan, avec une escadre forte de 90 galères et 10 vaisseaux de transport, paraît devant Tunis. L'épouvante s'y répand, et le gouverneur turc, Ramadan, abandonnant la ville aux Chrétiens, prend la fuite du côté de Cairouan.

Le nouveau capitan-pacha, Ali-Fartas, projette cependant une attaque par mer, tandis qu'Ahmed-Arab, qui avait remplacé Memmy I à Alger, recevait l'ordre de marcher contre Tunis par terre. Quoique né arabe et en principe hostile ou du moins suspect aux Turcs, ce chef s'était montré, depuis trois ans qu'il était au pouvoir, habile administrateur et bon politique, à sa manière, en sacrifiant presque les Maures aux Turcs. Quant aux esclaves chrétiens, il ne démentait point à leur égard son origine, et les traitait avec la dernière inhumanité. En partant pour remplir sa mission,

Digitized by Google

Ahmed laissa le commandement à Ramadan le sarde, fougueux renégat. Fugitif de Tunis et précisément pour faire oublier ce mauvais précédent et sa première origine, celui-ci affectait un grand luxe de férocité et de déprédations à l'égard des chrétiens ; à ce titre, il fut reçu avec enthousiasme par le peuple d'Alger (1576).

La première opération de Ramandan, occupe 6000 hommes des Oudjacs, 1000 Berbères, 1000 Spahis grossis de 6000 chevaux arabes levés sur les tribus auxiliaires ; c'est une intervention directe dans les querelles de la famille souveraine de Fez. Le chef de celle-ci, le schérif Mohammed, accepte la guerre, avec 30 000 Maures ou renégats, parfaitement équipés, et fournis d'armes et de munitions. Mais à l'approche des Algériens et sur leur simple réputation de bravoure, cette armée lâche pied et se disperse de tous côtés. Ramadan, vainqueur, profite du désordre et place sur le trône Muley-Moluch, compétiteur de Mohammed.

Le 17 juillet 1576, Ali-el-Fartas paraissait en vue du cap de Carthage, avec une flotte de 290 vaisseaux ; et 40 000 hommes débarquaient sans retard sur la côte. Hassan-Pacha, gendre de Selim II, commandait les troupes ; mais Aluch-Ali dirigeait en chef l'expédition. La Goulette et Tunis sont attaqués à la fois. Pour éviter de se diviser, les Espagnols abandonnent la ville, et se concentrent au fort neuf de la Goulette, clef du pays. Malgré le courage héroïque du gouverneur, qui d'abord rejette toutes les propositions et reste inébranlable aux menaces, la conquête reste assurée aux Musulmans, après trois mois de campagne. Ainsi, à compter de cette époque (1576) les Espagnols, si puissants au commencement du siècle sur la côte d'Afrique, ne possédaient plus qu'Oran. Ce succès imprévu des Turcs ne pouvait du reste rendre la vie à un corps chancelant, auquel la grande défaite de Lépante avait ôté toute force et tout prestige. Bientôt le pays de Tunis, quoique repris, et devenu frac-

Digitized by Google

tion de l'empire ottoman, devait suivre l'exemple d'Alger, qui après avoir soutenu la marine de la métropole s'affranchissait insensiblement du pouvoir central. L'une et l'autre villes allaient, à l'avenir, exploiter la mer pour leur propre compte.

L'éclat de la dernière victoire dans le Maroc, ne put préserver Ramadan d'une prompte disgrâce. La faveur de la multitude, déjà suspecte quand elle n'est point réelle; toujours dangereuse pour un pouvoir secondaire, lorsqu'elle est méritée, provoqua cette disgrâce du pacha, quelques mois après sa rentrée d'expédition. Ses hauts mérites comme dévoué et impitoyable, appréciés toutefois, le firent, par la suite, nommer bey de Tunis. Pour l'instant, Hassan III, dit le Vaniteux, renégat vénitien, lui succéda à Alger (1577). Ce fut un vrai fléau pour le pays. Esclave dès ses plus jeunes ans et élevé par les corsaires, il apportait dans toutes ses actions l'esprit de sa première éducation, et sur ce point faisait honneur à ses maîtres. Ainsi, il traitait tout le monde en ennemi, et ses moindres actes étaient des traits de tyrannie. Hassan établit à son profit des monopoles sur tout: prises faites par les corsaires, achat d'esclaves, vente de toutes les denrées; et sous les lois de ce vil despote, Alger fut réduit aux conditions les plus déplorables. Imprudent ou mal conseillé, il voulut un jour ébrécher la paie et les immunités de ses Turcs. Les plaintes devinrent alors générales, et malgré ses nombreux protecteurs à Constantinople, tous dévoués à sa cause en raison des sommes qu'il y répandait, Hassan fut exclu du pouvoir.

Sous ce tyran désordonné eut lieu la captivité de l'ingénieux Cervantès, et c'est à cette école du malheur que l'immortel écrivain vit grandir les conditions de son génie. Chargé de chaînes misérables, il déroula, pour les briser, toutes les ressources de son esprit; inventions subtiles, persévérance, loyauté, touchante résignation, humanité,

Digitized by Google

haute philosophie. Cet épisode dans les propres œuvres de Cervantès n'est pas d'un médiocre intérêt, comme initiant le lecteur à la réalité des tortures subies par les captifs sur cette terre inhospitalière d'Alger, appliquées surtout à un homme d'un esprit si élevé, d'un génie si supérieur.

Enfin, après cinq ans de cette affreuse vie, après des obstacles qui ne sont levés qu'à la toute dernière extrémité, et quand Hassan, tombé en disgrâce, l'entrainait violemmemt à Constantinople, Michel Cervantès est racheté par les pères de la Merci, qui consentent à tous les sacrifices qu'on exige d'eux. Le grand écrivain peut revoir sa patrie et goûter, comme il le dit naïvement, une des plus grandes joies qu'on puisse éprouver dans ce monde. Du reste, les tourmentes de sa vie, sa captivité même, n'étaient point épuisées, et l'existence de Cervantès, comme celle d'autres grands génies à toutes les époques, devait rester entourée de mécomptes, de soucis, d'injustices et d'infortunes.

Jaffar-Aga, autre renégat, hongrois, successeur du féroce Hassan, arrivait à Alger (1580) au moment où la famine et la misère produites par la folle administration et l'avarice du dernier pacha, exerçaient leurs ravages. Ses sages mesures ramènent l'ordre et l'abondance. Des services aussi éminents peuvent à peine le préserver des embûches d'une conspiration tramée dans son propre palais. L'aga de la milice et un maure riche et influent en étaient les auteurs. Mais les traitres ayant dévoilé leurs projets à d'autres chefs de la milice, avec espoir de les amener à eux, ceux-ci se récrient d'indignation et dénoncent le complot au pacha. Le grand divan est assemblé; et sans que personne ose articuler un mot d'excuse ou de défense, les traitres sont incontinent étranglés, le maure excepté, qui rachète sa vie moyennant 30 000 ducats.

Le mérite, l'estime et les services de Jaffar-Pacha étaient

Digitized by Google

trop réels pour ne pas causer de l'ombrage à Constantinople. Ali, capitan-pacha, touche donc à Alger (1583) sous prétexte de diriger une expédition contre le Maroc. Son véritable but était d'extorquer des sommes et des esclaves aux souverains d'Alger, de Tunis et de Tripoli. Satisfait sur ce point, le haut personnage signifie à Jaffar sa révocation, et pour rendre l'injustice plus criante, le remplace par le précédent pacha, Hassan III, sa créature, lequel accourait, avec une joie atroce, réaliser ses idées, mûries et plus sûrement combinées, de vengeance et de rapine.

Sous le commandement des trois derniers pachas, ou plutôt des trois chefs de pirates dont les noms précèdent, s'étaient commises les plus grandes dévastations sur les côtes de la Méditerranée. Les forbans s'avancent même dans l'Océan jusqu'aux îles Canaries qu'ils ravagent. Dix mille esclaves chrétiens sont vendus à Alger dans un petit nombre d'années. Les droits des pachas sur ces ventes s'élèvent à quinze millions de francs. Le farouche Hassan III, pour sa part, dans la campagne qu'il dirige en personne pendant l'année 1582, fait 2000 captifs et rapporte un butin immense. Ses coups frappent surtout les côtes de Sardaigne et d'Espagne. Au retour d'une de ses courses, un vaisseau de Raguse est capturé, et n'obtient sa rançon qu'au prix de 20,000 ducats. Ces éclatantes expéditions d'Hassan lui méritent le titre de capitan-pacha. Mais la fortune, même la plus inouie, a ses revers; bientôt Hassan est précipité du pouvoir au profit de Cicala, autre renégat fameux, et le premier meurt empoisonné.

Après celui-ci paraissent successivement à Alger cinq pachas élevés à peu près à la même école : ce sont Memmy II Hamed II, Hayder, Chaban I, Mustapha I (1583–1596). Leur élévation et leur règne peuvent se traduire en ces termes : achat, pendant les quinze dernières années du 16e siècle, du pachalick d'Alger et même de ceux de Tunis

Digitized by Google

et de Tripoli auprès des ministres ottomans. — Une fois au pouvoir, audace effrénée pour méconnaître tous les droits politiques et humains quand l'occasion est là : ainsi exactions dans la cité, attaques et ravages sur mer. — Souvent disgrâces, quelquefois accroissement de faveur moyennant escompte ou partage, avec Constantinople, du fruit des rapines. Les deux pachas, Hayder et Mustapha I, à la faveur de l'intrigue, reprennent successivement les fonctions dont ils s'étaient réciproquement dépossédés, et se relèvent de suite, par de nouvelles rapines, des amendes qu'ils avaient dû payer pendant leur première disgrâce.

Cependant quelques nations de l'Europe, moins hostiles aux forbans ou plus redoutées par ceux-ci, prenaient leurs mesures de précaution. Un consul anglais était installé pour la première fois à Alger en 1583 ; il avait nom Jonh Tinton. La France, que sa politique rendait l'alliée naturelle de la Porte pendant la longue lutte de Charles-Quint, avait un consul dans le pays depuis 1545. Au contraire, redoublant de furie contre ses ennemis d'Afrique, Philippe III se venge sur les *Morisques* restés encore en Espagne après la chute de Grenade. Seize cents familles expulsées avec violence apportent en Barbarie leur industrie et leur haine pour les chrétiens. Mais ces éléments de prospérité commerciale et agricole sont peu appréciés, et les Turcs continuent à s'en remettre à la guerre pour repousser ou dompter leurs ennemis.

Fière de l'importance qu'elle avait acquise par ses audacieuses captures et par la crainte qu'elle inspire à tous les pavillons de l'Europe chrétienne, la milice turque d'Alger conçoit le dessein hardi de se soustraire à l'autorité des pachas envoyés par la Porte. Dans ce but, elle adresse une députation au grand-seigneur pour se plaindre des exactions de ses fonctionnaires. Après les avoir déjà réduits à un simple rôle d'observation passive, elle demande qu'on

Digitized by Google

l'autorise à choisir elle-même le chef de la régence, s'engageant du reste à payer tribut à l'empire et à continuer d'en reconnaître la souveraineté. Cette requête est accordée, et de ce moment, quoique toujours nommé par la Porte, le pacha d'Alger borne sa stérile intervention aux actes réputés contraires aux intérêts du grand-seigneur.

De cette époque, donc, le chef de la régence prend le nom de dey (en turc, oncle, patron, tuteur), et ce titre, simple sobriquet dans l'origine, ne tarde pas à usurper un caractère relevé, surtout redouté. L'autorité des deys devient d'abord rivale de celle des pachas; elle la dépasse bientôt, parce que, nommé par la milice, le dey est soutenu par elle; tandis que les pachas, expédiés par la Porte, sont mal appuyés par celle-ci. Les premiers disposant des deniers de la province, sont sinon aimés du moins craints et considérés; les pachas n'ayant que leur salaire, et réduits souvent aux expédients les plus vulgaires pour soutenir un rang équivoque, devaient tomber dans le mépris.

De ce moment, aussi, comme dans tous les gouvernemens où l'élection est la base de l'autorité souveraine, des tentatives ambitieuses, presque toujours légitimées par le succès, éclatent, se renouvellent et ensanglantent les avenues du pouvoir. La milice se donnant de nouvelles lois, institue les noubas (garnisons des villes) sous l'autorité immédiate des agas turcs indépendants des deys, avec condition de changer tous les mois et non comme auparavant à la volonté du pacha. A cette époque, remontent aussi les trois positions des *jouldacs* de la milice.

L'alliance de la France avec les puissances barbaresques, n'était pas sans résultat; et si par calcul, insouciance ou habitude de vol chez les Turcs, les clauses des traités étaient momentanément écartées, dans le cas général, le pavillon français flottait encore sans danger sur la Méditerranée. Dès 1520, alors que Kraïr-ed-Din s'emparait de Bone et

Digitized by Google

de Constantine, des négociants provençaux traitaient avec les tribus du littoral pour faire exclusivement la pêche du corail, depuis Tabarca jusqu'à Bone. Cette concession, et bientôt la rivalité de François 1^er^ et de Charles-Quint, rendaient la France l'alliée née d'Ariadin et de Soliman.

Sous Charles IX, Selim II ouvrait aux français les ports et les havres de la Calle, de Collo, du cap Rose et de Bone; alors qu'en 1561, deux négociants de Marseille, Thomas Lische et Carlin Didier, jetaient les fondements du Bastion de France, entre Bone et Tabarca. Rendus d'abord vulnérables, aussitôt qu'Alger eut modifié si étrangement ses rapports avec la Porte Ottomane par la nomination de ses deys, ce qui implicitement établissait pour règle le vol et la piraterie, les établissements français furent ruinés vers l'an 1600, et les marseillais se virent expulser de la Calle. Cependant, en 1628, après des tentatives long-temps infructueuses, et à force de promesses, de caresses et de présents, Richelieu parvient à renouer un accommodement. Moyennant 26 000 doublons, soi-disant pour la paie des soldats, et 10 000 pour le *Glorieux trésor de la Casbah*, sommes réunies par les négociants de Marseille cotisés dans ce but, la pêche du corail fut rétablie, et le commerce avec l'intérieur des régences reprit son cours. Le Bastion de France, relevé, et les anciens points sur la côte réoccupés, servirent de garantie. Un grand dépôt de munitions de toute sorte ainsi que de marchandises, fut réuni dans le Bastion même. Vingt-un bateaux corailleurs, chacun monté par sept hommes, composaient la partie active de ce commerce.

Les Berbères et les Maures de l'intérieur y trouvaient avantage, et dans la guerre de 1638 entre Alger et la France, on les voit prendre le parti de celle-ci, refuser l'impôt, exiger le maintien du Bastion, tout récemment saccagé par les turcs, et les armes à la main faire éprouver de nouvelles pertes aux milices algériennes et dicter des conditions.

Digitized by Google

La reconstruction du Bastion figurait dans cet acte, ainsi que l'existence des Echelles et des lieux qui en dépendaient. Cependant le dey s'irrite de tant d'audace ; il fait saisir le marabout qui avait ménagé le traité, et sans respect pour le caractère sacré du *saint homme*, le fait conduire au dernier supplice. Il accorde cependant le rétablissement de la Calle, cédant surtout à des considérations de respect pour la France.

Toute la furie des Turcs devait s'abattre sur les Koulouglis (fils de turcs et de femmes maures ou esclaves chrétiennes) dont les Berbères avaient voulu relever la position dans le traité. Sur le bruit vague d'un complot formé contre la milice, celle-ci se rassemble au nombre de 1 800 individus et décrète spontanément que tous les Maures et Koulouglis, membres du divan ou même simples officiers, seront bannis du royaume sous peine de mort. Tous obéissent ; mais les Koulouglis, après quatre mois, se hasardent à rentrer dans Alger. Sur cet avis, les Turcs se saisissent de leurs personnes et sans délai, comme sans pitié, les lient dans des sacs et les jettent à la mer. Le peu qui échappe est forcé de s'expatrier.

Deux ans après, une tentative hardie, faite par cinquante des leurs, amène un résultat encore plus déplorable. Cette poignée d'hommes résolus parvient à s'emparer d'une porte de la Casbah, pénètre dans cette citadelle, s'y établit en maître et prépare tout pour s'y défendre. La population, loin de seconder le mouvement, se tait et tremble. Les Turcs courent aux armes, investissent la citadelle et somment les rebelles de se rendre. Pour toute réponse, les Koulouglis, qui déjà ont perdu une partie des leurs et se voient presque forcés, ne pouvant, à cause de leur petit nombre, faire face partout, mettent le feu aux poudres. La plupart sont les premières victimes ; mais les habitants reçoivent la punition de leur lâcheté : 500 maisons sont abattues par l'explosion ; six mille personnes restent ensevelies sous les ruines. Le

Digitized by Google

peu de koulouglis qui survit est livré aux plus affreux supplices. Une nouvelle citadelle sort des décombres; elle est bâtie par tous les bras disponibles d'Alger; c'est une leçon de plus donnée au peuple.

A compter de cette tentative désespérée, les koulouglis sont de rechef et à toujours exclus du divan et des premières charges de l'Etat. Les simples rangs de la milice et le service sur mer leur sont ouverts, mais à l'égal des Maures, c'est-à-dire dans les emplois les plus subalternes. Cette exclusion tyrannique des indigènes, étendue avec éclat jusqu'aux koulouglis bien qu'alliés des turcs, indiquait la ferme résolution de réduire politiquement à rien tout ce qui n'était point réellement turc; c'est-à-dire sans pitié, sans racine dans le sol, et tout à fait étranger aux besoins, aux traditions locales et à la connaissance du pays.

La première moitié du dix-septième siècle, surtout depuis le châtiment des Koulouglis, ne présente à Alger que des brigandages de pirates commis impunément contre toutes les nations, malgré les injonctions sévères des sultans. Sept pachas obscurs (1601-1648) entre Hussin I et Pyali, assistent à ce drame sans y prendre part. Les deys nouvellement institués, autrement fougueux, en dirigent les principaux actes. Aux objections des autres puissances de l'Europe, la France joint les siennes et les adresse avec énergie aux visirs et au divan, avec lesquels d'ailleurs les corsaires s'arrangeaient à l'amiable et partageaient le butin. Ceux-ci répondent, en effet, avec insolence « Qu'ils sont le seul boulevard contre les puissances chrétiennes et en particulier contre les Espagnols, les ennemis jurés du nom musulman.» Nul à Constantinople ne les contredit.

Cependant, dans l'année 1617, afin de châtier les algériens de ces infractions au droit des gens, le marin français de Beaulieu reçoit mission, avec cinquante vaisseaux de guerre ou galères, d'aller bloquer Alger, de détruire ses

Digitized by Google

fortifications et sa marine, et de délivrer les esclaves chrétiens qui gémissaient dans ses prisons. Cet amiral s'attache à la poursuite d'une forte escadre de corsaires, qui avait paru sur les côtes de Catalogne. A son approche ceux-ci se dispersent, et grâce aux vents qui favorisent leur fuite, ne laissent en arrière que quelques galiotes dont les commandants, ayant combattu en désespérés, préfèrent même se faire couler que de se rendre. Là se borne à peu près l'expédition, la mauvaise saison ayant forcé la flotte de rentrer à Toulon.

A l'imitation de la France, l'Espagne et l'Angleterre réunies jettent en mer une flotte de vingt vaisseaux avec de nombreux brûlots. Le projet est d'incendier la marine d'Alger dans le port, pendant qu'on simulerait une attaque. Cette entreprise, mal conduite, échoue par la mésintelligence des chefs, et à peine peut-on s'emparer de quelques galères. Quant aux algériens, ils s'attachent à fortifier les points vulnérables de leur ville, principalement les défenses du môle et des forts.

Une tentative faite en 1638 avec une inconcevable audace par Ali Pechinin, qui ne tendait à rien moins qu'à piller le trésor de Notre-Dame-de-Lorette, échoue, contrariée par les vents; mais les côtes de la Pouille sont ravagées. Les pirates emmènent un très grand nombre de captifs, entre autres plusieurs religieuses qu'ils rendent victimes de leur brutalité. De là, ils se portent brusquement vers la Dalmatie et écument la mer Adriatique. Toutes ces entreprises, exécutées avec audace, rapidité et violence, signalent le mépris le plus absolu pour les droits, les croyances et même la valeur des nations chrétiennes.

Venise, jusque là reine de la Méditerranée, s'indigne. Elle lance en mer une puissante flotte sous les ordres de l'amiral Capello, avec la mission la plus impérative de poursuivre les galères barbaresques même dans les ports

Digitized by Google

du grand-seigneur, en vertu d'un traité, jusque là illusoire, conclu depuis un an entre la république et la Porte. Capello joint Ali-Pechinin et le bloque dans le port de Valone. Le combat s'engage, et dure deux heures. Le feu des Turcs, renfermés dans le château, devient surtout meurtrier. Un boulet brise même le mât d'un vaisseau vénitien, et son capitaine est blessé par l'éclat. La victoire reste cependant aux chrétiens; cinq vaisseaux barbaresques sont désemparés; les autres sont forcés de rentrer dans le port, après avoir perdu 1500 hommes, Turcs et Maures, tués ou blessés. En outre, 1600 esclaves chrétiens, enchaînés à bord, recouvrent leur liberté.

A cette funeste nouvelle, Alger s'émeut et s'agite. Un riche butin repris par les chrétiens est déjà réputé un sinistre; la perte de tant d'hommes et de bâtiments donne à la défaite une nouvelle et déplorable réalité. Alger le *guerrier* redouble d'efforts. Plusieurs escadres sont incontinent préparées, armées et lancées à la mer. Soixante-cinq vaisseaux les composent; en outre des galères et d'autres moindres bâtiments doivent ne pas s'écarter des côtes pour en assurer la surveillance. Les forces mobiles se dirigent sur presque tous les points que le commerce européen fréquente. Dans leur ardeur effrénée de pillage, les pirates poussent même leurs aventureuses expéditions jusqu'en Islande, et sur ces rudes parages de l'Europe enlèvent 600 esclaves, à défaut de tout autre butin. Au retour, ils capturent des vaisseaux hollandais, presque en vue des ports. Ils pillent enfin avec tant d'audace tous les états chrétiens et se rendent si redoutables à leurs marines, qu'on se laisse imposer timidement des tributs. La France, l'Angleterre, la Hollande, achètent ainsi leur sûreté. La puissance des forbans avait atteint alors son plus haut degré.

Bientôt les Algériens ne craignent pas de se brouiller avec

Digitized by Google

Louis XIV, et comme pour tâter la puissance naissante de ce règne, affectent de piller les côtes de Provence, malgré les traités et les injonctions du sultan. Leur insolente audace rend un châtiment nécessaire à la gloire de la France, et opportun pour toute l'Europe chrétienne. On juge prudent d'occuper un poste solide sur la côte d'Afrique, et Jigel, intermédiaire entre Tunis et Alger, les deux points les plus actifs de la piraterie, paraît propre à la bien contenir, car le Bastion de France, plus à l'est, ne suffisait pas.

Dix mille hommes et 500 volontaires ou autres préposés aux bagages montant une escadre, aux ordres du duc de Beaufort, quittent Toulon en 1664. Après quinze jours de navigation, la flotte arrive devant Bougie, et l'amiral acquiert la certitude de pouvoir s'en emparer sans difficulté; mais Jigel était le but de l'expédition. On occupe ce poste mal défendu et sans ressources. L'insalubrité du climat et les attaques réitérées des arabes et des Berbères épuisent les troupes, au point qu'on doit les rembarquer après quelques mois de séjour. Les années suivantes, à l'occasion de nouvelles hostilités des corsaires, le duc de Beaufort est encore envoyé contre eux, et leur fait éprouver des pertes réelles dans plusieurs combats. Poursuivant leurs vaisseaux jusque sous les forts d'Alger, il parvient à brûler et à couler à fond les plus grands. Le dey demande la paix; la France en dicte les conditions; elle est signée en 1670. Tous les esclaves français sont remis; les vaisseaux capturés retournent à leurs maîtres.

Le dey Ali qui avait conclu le traité en observe rigoureusement les conditions, et l'harmonie règne entre ses sujets et la France. Son successeur, Baba-Hassan, homme déterminé et présomptueux, lâche de nouveau (1681) ses corsaires contre les bâtiments français dans la Méditerranée. Le châtiment d'Alger, ou plutôt la destruction de ce repaire de forbans, est délibérée dans le conseil du roi. Duquesne,

Digitized by Google

rappelé d'Orient dans ce but, propose d'établir un blocus étroit, de boucher le port d'Alger au moyen de vaisseaux maçonnés qu'on y coulerait, ou encore d'attaquer la ville avec des forces suffisantes de débarquement. Le chevalier Petit-Renau, jeune homme d'une rare capacité, qui essayait avec succès de nouveaux systèmes de constructions navales, ose proposer au conseil de bombarder Alger avec une flotte. Ce hardi novateur, appelé déjà plusieurs fois par Colbert au conseil de la marine, est traité de visionnaire, tant l'idée générale était que le mortier à bombe ne pouvait être posé que sur un terrain solide.

Louis XIV encourage les essais. Le trajet des galiotes du Hâvre à Dunkerque où elles doivent être ralliées, devient périlleux. Les bâtiments essuient même, dans la rade de Dunkerque, un ouragan furieux qui renverse un bastion de la ville. Plus loin les digues de la Hollande sont rompues, et 90 vaisseaux poussés sur la côte s'y perdent. Au contraire, la galiote montée par Renau échappe au désastre, et victorieuse de l'épreuve, entre dans Dunkerque aux acclamations de tous.

L'appareil consiste en une sorte de petit vaisseau destiné à porter les mortiers qu'on établissait sur des bâtis en charpente. Chaque navire recevait deux mortiers placés en avant du grand mât, et quatre pièces de canon sur chaque bord. Les mortiers, de douze ou quinze pouces, étaient fixés sur une inclinaison de 45 degrés, la plus favorable à l'emploi du tir. Pendant l'exécution de la manœuvre, la secousse violente résultant de l'explosion était prévenue par la compressibilité de la plate-forme, laquelle formait un appareil élastique appelé puits. Pour diminuer le roulis, on donnait au support des bouches à feu des formes plates, et on ajoutait à la largeur et à l'épaisseur du bordé. Ainsi se trouvait vidée une question, jugée jusque là insoluble, de faire usage de mortiers sur mer.

Digitized by Google

Le 21 juillet 1682, l'armée navale ralliant onze vaisseaux de guerre, quinze galères, cinq galiotes à bombes, deux brûlots et quelques tartanes, sous la conduite de Duquesne, paraît devant Alger. La veille, l'amiral avait brûlé deux navires barbaresques dans le port de Cherchel. Dans la nuit du 30 août, il fait insulter la ville même d'Alger et pousse en avant, à peu de distance des murs, les cinq galiotes, qui servent pour la première fois. Celles-ci prennent la position de combat, en se halant sur des amarres attachées à des ancres que les chaloupes sont allées jeter très-près du port. Les vaisseaux, retenus de même, s'embossent aussi à petite distance; l'expédient facilite le retour des bâtiments légers.

L'incident qui suit faillit devenir grave et compromettre la nouvelle invention: une carcasse lancée par un mortier s'était enflammée avant le temps, et allait répandre l'incendie aux voiles et à quelques mèches souffrées. C'était sur la galiote montée par Petit-Renau, et déjà l'équipage, terrifié, croyant voir en feu les 200 bombes préparées à bord, se sauve à la nage. Les autres galiotes, interrompant leur feu, se hâtent aussi de prendre le large, pour ne pas être abîmées par l'explosion de cette terrible machine, qui devient bientôt, par ses flammes ardentes, le point de mire de l'artillerie algérienne. L'intrépide Renau, avec deux hommes, les seuls restés auprès de lui, secouru bientôt par l'équipage d'un autre bâtiment, ayant son officier en tête, couvre de cuir plus de 80 bombes chargées, et les préserve ainsi de l'incendie, que bientôt l'on éteint. La galiote est la première encore à vomir des bombes, ce qui dure jusqu'au point du jour.

Deux cents grosses bombes avaient été lancées; elles avaient abattu une centaine de maisons et brûlé ou endommagé quelques vaisseaux. Quantité de gens étaient morts. Plus de 200 personnes restaient enfouies sous les débris de la grande mosquée, tout en ruines. La plupart des algériens

Digitized by Google

se sauvent dans les montagnes; le reste veut forcer Baba-Hassan à envoyer un parlementaire à l'amiral français. Il s'y refuse, et dans la nuit suivante, les galiotes recommencent un feu bien nourri, malgré la sortie que tentent les galères d'Alger, et qui est victorieusement repoussée. Le dégât devient tel, que le 4 septembre, le P. Levacher, qui remplissait les fonctions de nonce apostolique et de consul de France, se présente en parlementaire à Duquesne, et le supplie de suspendre le bombardement. Avant toute négociation, l'amiral exige la liberté de 400 esclaves d'origine française. A cette nouvelle, le peuple qui veut à tout prix garder sa proie, se révolte contre la faiblesse du divan, et les hostilités recommencent. La moitié de la ville n'est bientôt qu'un monceau de cendres. Malgré cette horrible situation, le dey et les habitants persistent. Le vent ayant fraîchi tout à coup, Duquesne est forcé de s'éloigner, se bornant à laisser quelques vaisseaux pour bloquer le port. En cette occasion, avec un cynisme insouciant, mais bien caractéristique du pouvoir despotique d'Alger, le dey, apprenant à quelle somme énorme s'élevaient les frais de cet armement, dit que si Louis XIV lui en avait offert la moitié, il aurait brûlé lui-même sa ville tout entière. Au demeurant, le résultat obtenu parut encore incomplet, et le roi s'en montra peu content, dit l'histoire, ce qui d'ailleurs ne changea rien à ses plans ultérieurs.

Pendant l'hiver suivant, on met en construction un plus grand nombre de galiotes. Le roi crée même pour le service de ces bâtiments un corps d'officiers d'artillerie et de bombardiers, et les historiens font la remarque que ces nouvelles troupes ne restèrent pas oisives. Renau emploie des mortiers qui lancent des projectiles beaucoup plus loin et jusqu'à 3400 mètres. Attaqué une deuxième fois, les 26 et 27 juin 1683, Alger est écrasé et s'abyme dans les flammes. Sept ou huit cents personnes demeurent ensevelies

Digitized by Google

sous les ruines des maisons ; et dans le désordre, les magasins ayant été détruits par les bombes, sont pillés. La consternation est générale, et les femmes, portant les têtes et les membres mutilés de leurs enfants et de leurs maris, se réunissent en tumulte au palais du dey et demandent la paix. Baba-Hassan cède et essaie de renouer les négociations de l'année précédente. Le P. Levacher sert encore d'intermédiaire. Duquesne persiste ; et la terreur imprimée par les résultats passés, l'anxiété de les voir renaître, forcent les plus obstinés. Quelques jours après, six cents esclaves étaient rendus. Mezzo-Morto, renégat Italien, et Ali-Reïs, gens considérables, désignés par Duquesne pour servir d'otages, se rendent à son bord. Ce précédent paraît le gage le plus certain de la négociation.

Il n'en était rien. Les Algériens, en face de leur ville à demi-ruinée, devant le danger de perdre ce qui reste, ne veulent, à aucun titre, regorger le montant des prises opérées par les corsaires sur le commerce français, et les plus forcenés, usurpant le pouvoir dans la ville, se montrent déterminés à n'écouter aucune proposition de paix. Mezzo-Morto se rapproche de l'amiral, fait d'insidieuses promesses et se vante, rentré à Alger, de pouvoir tout apaiser. Il y rentre en effet, mais pour approuver l'émeute, l'exciter et marcher en personne à la tête des mécontents sur le palais de Baba-Hassan. Pour compléter son œuvre, il le poignarde de sa propre main et se fait proclamer dey à sa place. L'assassinat des ministres termine la journée. Quelques jours se passent, Duquesne attendant toujours le résultat. Mieux instruit, l'amiral s'indigne, hisse de nouveau, sans retard, le pavillon rouge, et le fait appuyer de deux coups de canon à boulet. Alger, de son côté, arbore le pavillon de la guerre.

L'attaque recommence avec furie. Les carcasses incendiaires entrent en jeu, et ce qui échappe à l'art destructif

Digitized by Google

des bombes reste en proie à l'activité des flammes. Au contraire, la défense, malgré son énergie, est peu efficace. Le peuple s'en aperçoit et sa fureur redouble. Il se tourne contre le P. Levacher, et Mezzo-Morto, irrité des ravages produits chaque nuit, l'accuse d'avoir fait des signaux à la flotte française. Il le fait donc saisir par ses janissaires, et lui impose l'alternative de l'apostasie ou de la mort. Pour le pieux missionnaire, le choix ne pouvait être douteux. On l'attache incontinent à la bouche d'un canon monstrueux, dressé sur le môle, et ses membres, déchirés en lambeaux et projetés au loin, vont frapper d'horreur l'escadre française. Les jours suivants, quarante malheureux captifs ou négociants français subissent le même supplice. De ce jour, en mémoire de cette exécution hideuse, exhumée des scènes les plus lugubres du moyen-âge, l'indigne instrument de mort du courageux P. Levacher, porte le nom de la *Consulaire*. Capturé par les Français en 1830, et lavé de toutes ses souillures par la victoire, ce canon, dressé debout, forme en ce moment, à Brest, une colonne monumentale. Là, se rattachent de pieux et de glorieux souvenirs.

L'inflexibilité farouche de Mezzo-Morto et les approches de la mauvaise saison, bientôt l'épuisement en munitions de l'escadre qui avait lancé toutes ses bombes, forcent encore Duquesne à faire retraite, sans avoir obtenu la satisfaction de réduire la ville. Mais, outre les six cents captifs élargis et rendus, et de nombreux vaisseaux coulés et incendiés dans le port, Alger n'était plus qu'un monceau de ruines. D'ailleurs six vaisseaux de guerre, laissés pour bloquer étroitement le port, empêchaient les Algériens de reprendre la mer et de se dédommager des pertes qu'ils venaient d'essuyer. Découragés et débarrassés de Mezzo-Morto, qui avait pris la fuite, les chefs et les habitants influents envoient des ambassadeurs en France

Digitized by Google

pour demander la paix. L'amiral Tourville doit s'entendre dans ce but avec Ibrahim I, nouveau dey. Voici les conditions du traité : échange de captifs, mais pour les Français, élargissement seulement des janissaires du levant; — interdiction des prises dans l'étendue de dix lieues des côtes de France; — mise en liberté immédiate des français pris sur mer et conduits à Alger; — inviolabilité des étrangers à bord des bâtiments français et des français sur bâtiments étrangers; — inviolabilité aussi des vaisseaux et marchandises se perdant sur les côtes des dépendances d'Alger, et secours en cas de tempêtes et d'avaries, moyennant salaire aux bras employés; — refus d'appui aux corsaires barbaresques en guerre avec la France ou armés sous leur commission; — interdiction d'armer ou de rester sous commission d'un prince ennemi de la France; — échanges libres à bord des bâtiments français, et pleine liberté concernant le but des voyages entrepris; — salut, supérieur à celui des autres pavillons, à tout bâtiment français mouillant à Alger, par les châteaux et forts de la ville; mêmes honneurs, dans toutes les rencontres, aux vaisseaux de guerre, en mer; — en cas de rupture de la paix, délai de trois mois à tous négociants français pour se retirer où bon leur semblera.

Ce traité était fait pour cent ans, et Djaffar-Aga, envoyé d'Ibrahim, arrivait à Paris en 1684 pour le signer. Moins de trois ans après, les pirates recommençaient leurs courses, en profitant du moment où le divan demandait quelques changements aux conventions. Mortemart, avec son escadre, divisée en plusieurs croisières, dut poursuivre les corsaires et les enlever. Plus sûrement, le maréchal d'Estrées chargé de les punir, paraît devant Alger, au mois de juillet 1687. Il jette dix mille bombes dans la ville et coule bas cinq vaisseaux dans le port. Ne pouvant obtenir de soumission réelle, il se borne à laisser dix vaisseaux

Digitized by Google

dans la Méditerranée pour poursuivre les corsaires, avec ordre d'observer et menacer au besoin les parages de Bougie et de Cherchel, où les français font de nombreuses prises.

Cependant pour en finir avec dignité, et dans le but de disposer de ses forces contre des ennemis plus formidables, Louis XIV se décide à faire négocier par la voie de Tunis, alors puissance amie. Tourville appuie le projet avec une forte escadre devant Alger, mais sans démonstration hostile. La France se relâche même de ses premières conditions. Ainsi, les ports français sont ouverts aux Algériens, en cas de tempête et pour y faire des vivres. On les leur permet aussi comme refuges d'hivernage et de radoubs, lors de leurs courses dans l'Orient contre les Anglais. Place leur est accordée dans nos hôpitaux, et l'on stipule le rachat de captifs, homme pour homme. La paix est faite à ces conditions ; elle dure plus d'un siècle depuis sans aucune collision grave.

Chaban II, successeur d'Ibrahim I, envoie l'année d'après (1688) une ambassade solennelle à Louis XIV. La réception faite au principal personnage, Mehemed-Fleming, sa harangue, les honneurs dont il fut l'objet, ont été conservés, et cet épisode de l'histoire du grand roi n'est pas sans intérêt. En définitive, l'envoyé emporte une haute idée de la puissance et des richesses de la France, des monuments, des arts et de la civilisation du pays pour l'époque. En retour de ce bon accueil, Chaban-Dey reconnaît nos droits de propriété sur le littoral compris entre Bone et Tabarca, et la concession exclusive du commerce de la pêche du corail entre Bone et Bougie.

Également mécontents des déprédations répétées de ces forbans contre leur commerce, les Anglais renoncent aux égards et à la longanimité qu'ils leur avaient trop long-

Digitized by Google

temps témoignée, et imitent la conduite énergique de la France. Le capitaine Breach ayant rencontré, en 1700, une escadre algérienne, l'attaque et détruit ou prend sept de leurs frégates. Ces terribles châtiments, infligés par les deux plus grandes puissances maritimes de l'Europe, devaient faire sur les Algériens une profonde impression, qui s'est conservée pendant le dix-huitième siècle.

Sous ce même Chaban, survient une révolte générale des Maures contre les Turcs dans les puissances barbaresques. Tunis et Maroc, réunis dans le même but, fomentent une insurrection dans Alger, et appellent à la liberté tous ceux qu'opprime le despotisme des Turcs. Le dey Chaban envoie vers l'ouest une armée d'observation. Il marche en personne sur Tunis avec 3500 Turcs et 1500 Maures dévoués. Mehemed, dey de Tunis, oppose 20000 hommes, soutenus par dix-huit canons. Le premier engage hardiment le combat, culbute et écrase les Tunisiens et en fait un horrible carnage. Après cette victoire, il assiége la ville, l'emporte et y établit un chef dévoué à ses intérêts. Vingt mille piastres et un butin immense paient les frais de la guerre, que déshonorent d'ailleurs d'atroces cruautés ; et le traitement proverbial de *Turc à Maure* trouve, dans cette guerre, la plus juste application.

Sous Mustapha II, successeur de Chaban, le bey de la province de l'ouest, portant ce même nom (Chaban) est chargé d'arrêter l'influence des Espagnols d'Oran, qui déjà avaient entraîné les Beni-Amer dans leur alliance et presque à leur solde. Chaban rassemble toutes les forces de son beylik, et vient mettre le siége devant la place. Là, il doit combattre les Beni-Amer eux-mêmes, qui se sont retirés jusque sous les murs d'Oran. Redoublant d'efforts dans cette lutte, le bey meurt atteint d'une balle chrétienne. Son tombeau, qui porte le nom de Sidi-Chabal, proche d'Oran, rappelle cette noble fin, et des honneurs mérités sont rendus

Digitized by Google

à sa mémoire, quand, après le départ des Espagnols, on put acquitter cette dette légitime.

Un jeune favori du pacha, Mohammed-Bakelach-*Bou-Chelagran* (le père de la moustache) pourvu du commandement de l'ouest, s'y rendit avec la ferme intention de venger sur les chrétiens la mort de son prédécesseur. Afin de contenir le sud de la province, souvent livré aux révoltes, il se décide d'abord à occuper un poste militaire sur un point central. Dans ce but il choisit l'ancienne Victoria (d'après le docteur Shaw) appelé par les arabes Belad-el-Questh (la ville des Questh, petite tribu berbère). De ce moment, ce point prit le nom de Am ou Ma-Askeur (la mère des soldats); nous en avons fait Mascara.

La victoire sanctionne bientôt les projets du nouveau bey. Le chérif du Maroc, Moula-Ismael, d'origine arabe, par conséquent ennemi des Turcs, s'avance sur Tlémecen, amenant avec lui de nombreuses tribus, entre autres la tribu libre des Douairs, et les Abid-Garabas, Abid-Cheragas, Abid-Zmelas et autres. Envahis par ce flot, pillés et saccagés, les Beni-Amer se réunissent cependant et attendent l'ennemi dans le Zenboudj-el-Ousth (le bois du milieu). On en vient aux mains. Les gens de Moula-Ismaël éprouvent une défaite célèbre dans le pays (1136 heg. 1707 J.-C.). Ce chef ne doit son salut qu'à une fuite précipitée, et de ce jour le champ de bataille, prenant le nom du vaincu, Moula-Ismaël, consacre la honte de sa défaite. Devenus traitables par cette leçon, les Douairs et les Abid se rangent de suite au service du Bey-Chelagran; et celui-ci, utilisant ce précieux renfort, reste redoutable et puissant dans la province et peut attaquer Oran sans remise.

Le moment était propice. Epuisée par les longues guerres de la succession, l'Espagne, depuis la mort de Charles II (1700 J-C.) n'apportait plus qu'un intérêt secondaire à ses possessions d'Afrique, bien qu'Oran fût alors le seul point

Digitized by Google

qui lui restât de ses nombreuses conquêtes sûr cette rive. Les Espagnols, observés par le Bey-Chelagran, abandonnés par les Beni-Amer qui s'étaient rapprochés de celui-ci et lui avaient offert de payer tribut, se décident à abandonner la ville, après avoir subi un an de blocus. Le premier acte du Bey-Chelagran, vainqueur, fut de repousser les Beni-Amer dans la chaîne du Tessalah et du côté de la montagne de Telgat. Le territoire, aux environs d'Oran, fut donné en récompense aux Douairs et aux Abid de Maroc. De ce moment, ces étrangers intervinrent fortement; encore aujourd'hui, alliés des français, ils figurent au premier rang des tribus fidèles dans les affaires de la province. Le chef-lieu de celle-ci, jusque-là placé à Tlemecen, fut fixé à Oran. Les algériens réparèrent les fortifications de la ville, et mirent aussi Mers-el-Kébir en bon état de défense. Quinze mille Maures ou gens auxiliaires des tribus et deux mille koulouglis occupèrent ces deux places.

Le successeur de Mustapha, à Alger, fut Ibrahim le fou (1710). Son règne ne dura qu'un mois. Il dut ce sobriquet à ses passions désordonnées, surtout à son ardeur immodérée pour les femmes. C'était au point que s'introduisant subitement, en l'absence des maris, dans les maisons des mauresques signalées comme les plus belles, il employait tous les moyens pour les séduire, depuis les promesses et l'or jusqu'à la violence. Les désordres de cette nature, atteignant l'honneur dans ce qu'il y a réellement de plus sacré dans tous les pays, ont toujours précipité du pouvoir ceux qui s'y sont livrés. Des qualités réelles et appréciées ne peuvent sauver Ibrahim. Repoussé un jour de la ville à coups de fusils, il est bientôt cerné dans son palais. Sa défense est poussée jusqu'à la rage, secondé par deux seuls esclaves chrétiens dont il avait fait ses pages, restés fidèles. Il est achevé, dans sa propre chambre, par des éclats de grenades enflammées lancées par une ouver-

Digitized by Google

ture que les assaillans ont pratiquée en montant sur la terrasse de l'habitation.

Baba-Ali I est élevé à la dignité de dey sans opposition apparente. Bientôt une puissante faction composée des amis et des créatures de son prédécesseur, devient hostile et marche ouvertement à son but. Les moyens de rigueur sont impitoyablement employés; et pendant le premier mois du règne d'Ali (1710) mille sept cents personnes périssent dans les supplices, ou sont jetées à la mer secrètement. Sa vengeance étant satisfaite, Ali, en habile politique, a soin de faire inhumer le cadavre d'Ibrahim, qui avait été insulté et traîné dans les rues, et lui fait dresser un mausolée. Le dey contente ainsi ses propres ennemis et les rallie à sa cause. Rassuré de ce côté, Baba-Ali peut se livrer à d'autres combinaisons, ayant pour but, en augmentant son pouvoir, de plaire aux habitants, surtout à la milice.

Depuis longtemps, l'autorité des pachas était sans doute effacée par celle des deys, et à la rigueur ne rendait aucun service bien utile au pouvoir de Constantinople. Toutefois la présence des premiers à Alger fatiguait, alors que les intrigues auxquelles ils se livraient par intérêt ou simple désœuvrement, blessaient, inquiétaient les Algériens, surtout les membres du divan. Influents quelquefois à Constantinople, ces fonctionnaires pouvaient avec une certaine habileté, troubler sourdement Alger. En particulier, le pacha actuel, mu par sa haine privée contre Ali, excitait les mécontents, et fomentait dans l'ombre ces terribles conspirations qui finissaient par éclater dans le sang et le meurtre.

Ali prend donc un parti décisif. Il ordonne un jour de saisir le pacha, et le fait jeter à bord d'un vaisseau et conduire à Constantinople, avec menace, s'il remet jamais le pied à Alger, de lui faire trancher la tête. Cet acte était de la dernière insolence; et en chassant l'homme, il fallait

Digitized by Google

ménager une dignité dont le nom seul avait encore une grande importance. Un ambassadeur précède à Constantinople le pacha déchu. De somptueux présents gagnent le sultan, les visirs, les principaux officiers du sérail, et tout s'y dispose favorablement. Des insinuations sur le prétendu esprit d'intrigue des pachas, sur la haine dont les habitants et la milice les entourent, outrage qui, involontairement sans doute, rejaillit sur la personne sacrée du sultan lui-même, ramènent les esprits les plus opposés. Ainsi la justification du dey est complète. Le sultan subit la révolution des janissaires, et ne pouvant la prévenir, la sanctionne. Ali-Dey est nommé pacha; et ses successeurs conservent à toujours ce double titre sans opposition. De ce moment, le pouvoir d'Alger devient une république militaire dont le chef, électif, et les membres, doivent être turcs pour devenir accessibles aux fonctions publiques. L'élément constituant et délibérant est exclusivement un corps de troupes recruté à Smyrne et à Constantinople. Dès-lors, devenu membre de l'état, chaque soldat peut atteindre aux postes les plus élevés.

Après huit ans de puissance, Ali meurt dans son lit, résultat à signaler. Ainsi finit un règne dont le début avait été fort orageux, mais qui, exploité par une main habile et ferme, avait consacré, à peu près, l'indépendance des pachas d'Alger et raffermi leur pouvoir. Le chef du trésor (Khazenadj) Mohammed II, réunit le suffrage spontané des officiers de la milice et du divan. Avant que la mort d'Ali ne soit ébruitée, le matin, on ouvre les portes du palais à l'heure ordinaire; on fait tirer le canon, et le peuple stupéfait apprend la mort d'Ali et l'élection de Mohammed. La Porte accueille cette nomination (1718) sans opposition.

Ancien soldat, puis vendeur de souliers dans une petite boutique, bientôt appelé au palais comme secrétaire (Kodja)

Digitized by Google

par une similitude de nom et une ressemblance de figure avec le vrai candidat, dans lesquelles le précédent dey croit voir le doigt de Dieu, le nouveau chef apporte sur le trône les vertus et les qualités dont s'honoreraient les plus grands rois. Agé de soixante ans au moment de son élection, il exerce surtout le pouvoir avec gravité, prudence et un respect soigneux et étudié pour la Porte, mais sans faiblesse. Ainsi, la guerre ayant été déclarée à la Hollande par une décision solennelle du divan, Mohammed sait endormir, par des honneurs de toute sorte, l'envoyé qui venait signifier les volontés contraires de sa Hautesse; mais celui-ci une fois rembarqué, le dey maintient les courses contre les Hollandais, jusqu'à ce que ce peuple marchand ait acheté la paix par des présents et un fort tribut.

Malgré ses hautes qualités, Mohammed meurt assassiné le 18 mai 1724. Abdy, aga des spahis, son successeur, règne six ans sans laisser de souvenirs. Sous Ali II (1730) Alger reste tranquille; mais des évènements d'une haute importance surviennent dans Oran. Là, commandait encore Mohammed-Bou-Chelegran. Cette conquête sur les Espagnols, l'effet qu'elle avait produit en faveur de Mohammed, dans l'esprit des indigènes, lui inspiraient quelque velléité d'opposition contre le pouvoir central d'Alger. Il s'obstine, même, à ne point aller en personne apporter au dey le tribut triennal imposé pour le beylik (denouch), voyage qui souvent conduisait, il est vrai, à la mort. Ce refus ne pouvait manquer d'attirer sur le rebelle une éclatante disgrâce. Un grand événement allait dominer ces débats d'intérieur. Le traité d'Utrecht en 1712, celui de la Bavière en 1715, avaient assuré la puissance de Philippe V sur les Espagnes. Ce roi projète en 1732 la reprise d'Oran. L'opération en est confiée au comte de Montemar, qui s'en acquitte avec un bonheur justifié

Digitized by Google

par ses bonnes dispositions, son activité, sa sagesse et son audace.

Celui-ci part de Carthagène le 5 juin avec une flotte composée de douze vaisseaux de ligne, deux frégates, trente-neuf autres bâtiments de guerre et cinq cents de transport. Les troupes du débarquement comprennent 25 000 hommes d'infanterie, 3000 de cavalerie; plusieurs détachements des gardes espagnoles et wallones en font partie. On doit subir des vents contraires pendant dix jours; le 22 juin seulement la flotte était en vue des côtes d'Afrique; elle ne jeta l'ancre que dans la journée du 28.

Le lieu de débarquement était la plage de las Aguadas, dans la baie du cap Falcon, à une lieue au couchant de Mers-el-Kebir, alors occupé par les Turcs. Le lendemain 29, l'infanterie débarque la première sous le feu de l'artillerie des vaisseaux; elle fait bientôt place à la cavalerie et aux dragons. Dix mille ou douze mille Maures sont là sur le rivage pour s'opposer à l'entreprise; mais leurs vives escarmouches font peu d'effet sur les troupes rangées en bon ordre et sagement conduites, et bientôt cette milice se retire dans les montagnes. Affaiblis par une nuit très froide, les Espagnols allument partout des feux, et par le conseil de leurs chefs, qui sont obligés de les changer en ordre exprès, des chevaux de frise sont tendus pour arrêter et embarrasser les cavaliers ennemis.

Le 30 au matin, en effet, pendant que les Espagnols commencent la construction d'un ouvrage de campagne sur les bords de la mer, dans le but de protéger les transports de toute sorte et les communications de l'armée à la flotte, les Maures ne présentent pas moins de 24 000 hommes, dont 22 000 des tribus et 2 000 turcs. Sur ce nombre d'assaillants, plus de 15 000 combattaient à cheval. Tous étaient mal armés et pourvus cependant de quelques pièces de campagne, mais fort médiocres. Dirigée d'abord contre les tra-

Digitized by Google

vailleurs qu'on doit promptement songer à secourir, l'action devient bientôt générale. Le comte de Montemar s'engage lui-même avec la plus grande partie de ses troupes et s'empare d'une hauteur importante d'où les Arabes s'étaient tumultueusement précipités pour attaquer.

Ceux-ci, séparés ainsi de leurs communications avec la ville, ne tardent pas à opérer confusément leur retraite. Les récits du temps accusent, de la part des Espagnols, trente morts et cent blessés; la perte des Arabes ne fut guère plus considérable. Le ton modéré des vainqueurs rend ces données très-plausibles. Mais du côté des Maures, le découragement fut au comble. Cédant lui-même au mouvement général de panique, et comptant peu sur l'affection des siens, le bey Mohammed s'enfuit à Mostaganem avec sa garde, ses femmes et ses effets les plus précieux, chargés sur 200 chameaux. L'armée se replie partout, ou plutôt se débande, non sans exercer d'horribles violences sur les chrétiens demeurés entre ses mains. Alors, sur l'avis donné au comte de Montemar par le consul de France qui lui-même avait couru des dangers, le premier peut prendre de nouvelles mesures. Ainsi, de l'une des hauteurs dont le comte s'était emparé la veille, il bat le fort de Mers-el-Kebir défendu par l'aga turc, Ben-d'Abiza, et s'en rend maître après quelque résistance. Les cinq forts, à Oran, n'en firent point; la ville était déserte et le chef espagnol y pénétra sans obstacle le quatrième jour du débarquement.

Les trophées du vainqueur furent 138 pièces de canon, une grande galère et cinq brigantins. Les magasins de la ville et ceux des forts contenaient beaucoup de munitions de guerre et des approvisionnements pour plusieurs mois. Dès le 2 juillet, après un succès si promptement décidé, les hommes des tribus étaient en échange et, en apparence, commençaient un commerce régulier de vivres et de bes-

Digitized by Google

tiaux avec les Espagnols. Cette confiance était feinte, car bientôt la position fut attaquée, mais sans succès.

L'expédition avait duré en tout dix-sept jours. Dans les rangs des Maures, figurait un aventurier hollandais du nom de Ripperda, au service du roi de Maroc. On lui attribue deux ou trois mouvements des Arabes qui tinrent un instant le succès en balance. Mais cet emploi déplorable de bravoure et de talents militaires fut sans résultat, et ceux déployés par le comte de Montemar, dans cette courte et brillante expédition, sont venus jusqu'à nous, autrement distingués.

Ali-Bey, malgré sa diligence pour atteindre le pays d'Oran et reprendre cette place, n'arrive que pour être témoin de la chute de Mers-el-Kebir. Atterré de ce nouvel échec, il n'ose retourner à Alger où sa tête eût indubitablement répondu de l'insuccès des récentes opérations, et se sauve dans le Maroc avec sa famille et ses trésors. Bou-Chalagran ne survit que cinq ans à sa défaite. Joussef son fils lui succède, et sur l'ordre du pacha fixe décidément sa résidence à Mascara.

Ibrahim II est élevé, le 22 août 1732, au rang suprême, abandonné par le fugitif Ali; il conserve le pouvoir jusqu'au mois de février 1748. Alors survient l'événement lugubre connu dans le pays d'Alger sous le nom de *massacre des cinq deys*. L'effervescence des haines, l'intrigue, l'intérêt, la cupidité, les prétentions des maures jusque là méconnues, opposées à celles, toujours actives, des janissaires, voilà les causes de cette sanglante catastrophe. Cinq fois, en effet, dans la journée, le canon du château annonce l'élection d'un nouveau souverain; cinq fois, son cadavre jeté sur les dalles, foulé aux pieds, traîné sur les places publiques, appelle de nouvelles vengeances, et laisse le champ libre aux massacres. Le dernier qui succombe dans cette lutte effrénée subit le supplice le plus atroce. Arraché de son siége à l'ins-

Digitized by Google

tant où le baisement des mains allait commencer, il est entraîné par un groupe de janissaires et précipité sur les fatals crochets de la porte Babazoun, qui le percent de part en part. Son agonie dure quatre heures et remplit d'horreur tous les partis, même ses ennemis personnels.

Au terme de ces sanglantes exécutions, les meneurs effrayés eux-mêmes du résultat, et non sans souci d'être appelés au partage, conviennent de laisser au hazard le choix d'un nouveau maître. Placés donc sous le vestibule de la mosquée, ils reconnaissent pour souverain le premier qui en sort. C'est un pauvre et obscur cordonnier. Malgré ses protestations d'incapacité, ses regrets de tant d'honneur, et sa demande à hauts cris de retourner à son échoppe, il est conduit au palais, revêtu du caftan d'honneur, et les hérauts le proclament dans toute la ville.

Se plaçant à hauteur des circonstances, cet homme révèle une capacité qu'il ignorait lui-même. Il gouverne avec fermeté et sagesse et compte parmi les meilleurs pachas qu'ait eus Alger. Un de ses premiers soins est de faire élever cinq tombeaux aux cinq personnages qui avaient payé de leur vie leur élection de quelques heures. Par cet acte de haute moralité, il se concilie l'estime de tous, et l'affection des divers partis qui avaient perdu leurs chefs dans cette sanglante journée. On montre ces tombeaux en dehors de la porte Babazoun; ce sont cinq grosses tours octogones construites en briques. Quoiqu'en partie ruinés, ces monuments rappellent encore les périls attachés à l'exercice du pouvoir à Alger, et les pratiques atroces des hommes qui le distribuaient.

Le pacha régnant, sous le nom de Mohammed II, est assassiné après six ans de puissance par quelques renégats Albanais. Ali III lui succède (1754) et gouverne assez paisiblement jusqu'en 1766. Détournons pour un instant la vue de ces scènes sanglantes, pour porter notre attention sur la

Digitized by Google

province de l'Ouest. Là se passaient des actes d'une autre nature, appropriés sans doute aux mœurs des arabes et des turcs, mais d'où ressort une moralité plus touchante.

Le bey Joussef s'était retiré à Tlemcen pour échapper aux embûches de son propre califat, Meheddin Mozerati, qui, déjà en fonctions sous le précédent bey, était en grand crédit, et possédait toute la faveur du pacha. Joussef meurt de la peste dans sa retraite de Tlemecen. Cette importante cité se gouvernait alors par ses propres lois. Grâce à la réunion temporaire des koulouglis et des *hadars* ou maures des villes (littéralement bavards, flatteurs) les habitants n'ayant qu'une seule impulsion venaient de chasser avec éclat le caïd nommé par les turcs; et affectaient de rester indépendants.

Meheddin substitua volontairement, à la place de Joussef, son propre fils, Mustapha El-Hamar (le rouge) lequel, s'étant fixé aussi à Mascara, jugea prudent de faire entourer cette ville de remparts (1748 J.-C.). Ce bey, gendre de Joussef, périt assassiné par les parents de sa femme, après dix ans de pouvoir, et ses restes furent transportés de Mascara à Mostaganem où une magnifique mosquée bâtie en son honneur les reçut. Ce monument, mis de suite en réputation, fut doté de propriétés inaliénables, et un imam les administra pour le compte de la Mecque et de Médine.

Gaïd, frère de Mustapha, surnommé, à cause de sa générosité, l'or (El-Dehel) succède à celui-ci. Malgré ses qualités, il n'en excite pas moins, après trois ans de règne, la vengeance des fils de Bou-Chelagran, qui lui faisaient un grief irrémissible d'occuper le pouvoir dont son père les avait chassés; ils allèrent donc travailler contre lui à Alger. Inquiet alors de sa position, le bey quitte subitement Mascara et va demander asile aux espagnols d'Oran (1751 J.-C.). Les enfants de Bou-Chelagran ne se tiennent pas pour satisfaits; implacables dans leur ambition, ils di-

Digitized by Google

rigent leurs coups sur Mohammed-El-Adjani, nouveau bey, uniquement parce qu'il est choisi hors de leur maison, et celui-ci meurt assassiné par cette implacable famille, après un pouvoir éphémère de neuf mois.

Gaïd suppose le moment favorable pour sortir de sa retraite et lutter à force ouverte contre Osman favori du pacha, nouveau bey de Mascara. Il intéresse dans ce but les Mehals qui avaient repassé l'Atlas et reparaissaient dans la province. Quittant Oran avec promptitude et mystère, il rejoint ses amis, et marche à leur tête contre son rival, qui, sans défiance, partait alors d'Alger pour venir prendre possession de son beylik. Les deux rivaux se trouvent en face au-dessous de Miliana ; mais au moment decisif, trahi, abandonné par ses perfides amis, Gaïd doit s'enfuir, à peine suivi d'un petit nombre de cavaliers. Alors commence pour lui une série d'aventures romanesques, et de scènes dramatiques appropriées à la vie des tentes, dont l'auteur que nous avons déjà cité reproduit le tableau naïf et touchant [1]. Enfin, présenté chargé de fers, par les traitres qu'il croyait ses amis, au souverain de Tunis, Gaïd l'émeut par le récit simple mais saisissant de ses infortunes, excite sa pitié et en reçoit sur l'heure toute sorte de biens. Riche des bienfaits de son royal ami, le bey détrôné renonce à ses idées d'ambition. Il se fixe à Tunis et y vit longtemps encore obscur, mais heureux, oubliant les soucis du pouvoir et bravant les perfides embûches qui l'entourent.

La fuite de Gaïd permit à Osman d'occuper paisiblement le pouvoir. Epoux d'une petite-fille de Bou-Chelagran, il l'admit dans ses conseils ou plutôt les suivit et s'en trouva bien. Grâce à son exacte connaissance du caractère de ses parents, celle-ci mit son mari à l'abri de leurs intrigues, et il

[1] M. le capitaine d'artillerie Walsin Esterhazy.

Digitized by Google

put échapper à toutes les embûches. Rassuré de ce côté, le bey tourna ses armes contre les Mehals qui, en reparaissant dans le pays, y avaient apporté leur licence et tout l'orgueil d'anciens dominateurs. Cette fois ils attaquaient et opprimaient les tribus faibles, arrêtaient et dépouillaient les voyageurs au milieu du pays. Osman tombe sur eux à l'improviste, les appelle au combat et les détruit presque entièrement. Leurs débris se dispersent dans toutes les directions; une partie gagne le désert; une autre la province de Constantine; quelques-uns acceptent les conditions imposées par Osman et se fixent dans le pays.

Osman-Bey avait fait rentrer dans le devoir Tlemecen, révolté depuis Joussef. Il entre dans la ville, s'empare du principal rebelle, le caïd, porté à cet emploi par les habitants, et l'envoie à Alger. La milice, jalouse ou plutôt indignée qu'un prétendant ait osé lever le front sans son aveu, lui fait souffrir les plus horribles tourtures et puis le fait écorcher vivant. Quant à Osman, il meurt de maladie, exemple à citer, après quarante-six ans d'un commandement glorieux. Ses restes furent déposés à Mascara (1183 heg. 1771 J.-C.).

Hassan-bey fut le successeur d'Osman, et exerça trois ans sans trouble le pouvoir dans le pays. A ce terme, mécontent de l'accueil du pacha, quand il se rendit à Alger pour apporter en personne le tribut d'usage, le bey pensa voir là une disgrâce prochaine; ainsi, revenu de son voyage, sans rentrer à Mascara, il se sauva chez les chrétiens d'Oran. Toujours inquiet sur sa position, Hassan part de là pour Constantinople, d'où réclamé par le pacha que sa fuite avait rendu furieux, et ne s'y trouvant pas en sûreté, il alla demander asile aux mamelucks du Caire. Estimé et aimé lorsqu'il était au pouvoir, Hassan reçoit des pèlerins mogrebins, se rendant à la Mecque, cette confidence flatteuse que tout le monde regrettait sa courte

Digitized by Google

administration, et qu'il lui serait facile de ressaisir le pouvoir. Le prudent exilé résista à leurs prières, et fixé au Caire, y coula encore quelques années d'une vie obscure, mais douce et paisible.

Mohammed III qui succède à Ali III (1766) relève par ses éclatantes qualités la fortune d'Alger, que le long calme et la faiblesse des derniers pachas avaient déprimée. Trop prudent pour braver les grandes puissances, dont les représailles, comme par le passé, pouvaient être terribles, il met en demeure la Hollande, la Suède, le Danemarck, les républiques italiennes, de lui payer tous les deux ans certains tributs, jusque là exigibles seulement à l'avènement du nouveau pacha. Cette dernière nation, en particulier, est tarifée 5 000 piastres. Le consul danois se récrie et croit endormir les exigences du bey par quelques cadeaux; mais celui-ci n'attend pas leur arrivée et déclare brusquement la guerre.

Une escadre de bombardes est dirigée contre Alger par la cour de Copenhague. La défense rendue prudente depuis l'attaque mémorable de Duquesne, avait construit des batteries qui découvraient les abords du port à une grande distance. Ainsi les bombardes danoises n'atteignent même pas le môle qui dessine le port, et la présence de l'ennemi, à la rigueur, n'excite que le ridicule et le mépris. Quelques radeaux assez forts pour porter de l'artillerie sont lancés à la mer, dans le but de prendre les vaisseaux danois en flanc. Cette simple démonstration suffit pour déterminer la flotte à gagner le large. Le Danemarck doit racheter la paix au prix de 100 000 écus, plus deux navires chargés de munitions de guerre. Ce nouveau succès accroit la confiance des Algériens, qui redoublent d'insolence.

Dans l'Ouest, l'extermination des Mehals avait laissé la province tranquille sur tous les points. Ibrahim de Miliana qui avait remplacé le bey Ali, fugitif, pouvait se promettre,

Digitized by Google

ainsi que les chefs des provinces de l'Est et du centre, une administration sans orages, quand le cri de guerre retentit d'une extrémité à l'autre du pachalick. Le djehad était proclamé dans toutes les provinces, et les divers contingents ayant le bey à leur tête sont mandés sans délai pour sauver la capitale menacée.

Vingt-deux mille deux cent soixante Espagnols, savoir : 18 900 fantassins, 800 cavaliers, 240 dragons, 3 340 marins, portés par 340 bâtiments de transport que suivent et protègent 42 vaisseaux de guerre, quittent Carthagène le 22 juin 1775. La ruine d'Alger est le but de cette formidable expédition. Son chef est le général Orelly; le commandant de la flotte, l'amiral Castejon. Après une semaine de traversée, l'armée navale paraît le 1er juillet devant Alger, par un temps magnifique; elle jette l'ancre en face de la rive occidentale de l'Arach. L'ordre de débarquement est donné, puis retiré, le vent portant contre terre. Huit jours se passent dans une complète inaction. Un prompt débarquement et une exécution rapide devaient réussir; la lenteur et l'irrésolution pouvaient tout compromettre.

Le sixième jour depuis l'arrivée, un navire espagnol, le Saint-Joseph, a mission de détruire la batterie la plus voisine du lieu choisi pour le débarquement. Celle-ci souffre en effet, mais plutôt à cause de son état de vétusté que par les coups, mal dirigés, qu'elle reçoit. Réparée avec calme, elle réussit à repousser le vaisseau, forcé de se retirer vers quatre heures du soir, après avoir beaucoup perdu. La confiance dans Alger, peu ébranlée d'ailleurs, redouble. Elle est rendue complète par l'arrivée des contingents. En l'absence d'Ibrahim resté dans l'ouest pour s'opposer aux tentatives présumées des Espagnols, son kalifat Mohammed, guerrier de renom, rejoint avec les forces disponibles de la province. Le bey de Constantine, Salehh,

Digitized by Google

arrive avec 15 000 hommes. Mustapha Basnadj, bey de Médéah, en amène 10 000 de la province de Titerie. Toutes ces forces sont sous les ordres du bey de Constantine. Les Turcs restent renfermés dans la place pour la défendre.

Les instructions les plus précises pour débarquer, ensuite marcher et combattre, sont distribuées, mais avec un résultat tellement négatif, qu'on répandit dans la suite que ces instructions avaient été données après l'événement. Le 8, une forte division débarque sans opposition, à deux heures du matin, entre l'embouchure de l'Arach et le premier fort, à droite, du côté d'Alger. Au point du jour, les Algériens, surpris, ne préparent encore aucune défense, mais bientôt un petit corps est en face de l'avant-garde espagnole, formée en bon ordre.

A cette vue, l'officier des gardes, Navarro, qui commande la première division, s'élance en dehors de la ligne en brandissant son épée, au cri de vive la religion! vive la foi du Christ! à eux mes enfants! Ce mouvement irréfléchi entraîne les troupes. Elles s'élancent sur les Algériens, qui, fidèles à leur tactique, lâchent le pied et se dispersent en désordre. Les Espagnols marchent cependant en avant au pas de charge, et se fatiguent à poursuivre l'ennemi sans jamais l'atteindre. On les voit s'engager dans un pays coupé où les gens des tribus répandus en petits postes et avantageusement placés dans les haies, font un feu nourri sans qu'on puisse y répondre. Des troupes de renfort arrivent, ainsi que du gros canon. Celui-ci entre en action et quelques postes importants sont occupés, mais l'ennemi ne peut être délogé des siens.

Le feu se ralentit, malgré le zèle des officiers, les ordres et les exhortations; et démoralisés par ce premier échec, les hommes sont sourds à la voix de la discipline. Bientôt chacun combat, s'avance, recule pour son propre compte.

Digitized by Google

Un incident ridicule en apparence, absolu dans ses résultats, complique les circonstances de l'action et pousse au dénoûment. Le kalifat Mohammed, qui avait amené comme transports une quantité notable de chameaux, très-nombreux dans son beylik, ouvre l'avis de les réunir en masse et de les lancer contre les Espagnols. Ces nouveaux adversaires se jettent sur la gauche de l'attaque. Les cris horribles de ces animaux qui, furieux, ne peuvent être arrêtés, et leur aspect hideux épouvantent les chevaux andalous, qui se cabrent et reculent. Les fantassins eux-mêmes, désunis, renversés, refoulés, sans attendre des nouveaux ordres, les uns en colonne, les autres en bataille, la plupart isolés, se retirent précipitamment. Un grand nombre de morts, beaucoup de blessés aussi, restent sur place. Ceux-ci ne sont sauvés qu'en partie. L'armée ne doit son salut qu'à un retranchement improvisé par les troupes du troisième débarquement et armé de trois canons, et aux bonnes dispositions des commandants des frégates, qui, du rivage, font sur l'ennemi un feu actif et bien dirigé.

Rendus audacieux par la victoire, les Maures cernent, quoique de loin, les retranchements, réellement trop étroits pour le nombre d'hommes, et leurs balles deviennent meurtrières. Le feu croisé des batteries du rivage, et du fort de l'Arach (maison carrée) sur ces lignes, rendent la position intenable. Comme dans l'expédition de Charles-Quint, cependant, un avis généreux est ouvert par le général Vaughan, anglais, au service d'Espagne; c'est, au jour, de recommencer l'attaque, en mettant à profit la rude leçon reçue dans la journée. Cette opinion est écartée, et l'ordre de rembarquement donné. L'opération se fait dans la nuit; mais le tumulte, le désordre, la confusion, y président. L'ignorance seule de l'ennemi, en cet état de choses affligeant sauve l'armée d'une ruine complète.

Quoique exagérées par les récits, les pertes des Espagnols

Digitized by Google

paraissent n'avoir pas été au-dessus de 1000 morts et 2000 blessés ; en outre dix-huit bouches à feu, une grande quantité d'armes et toutes les munitions étaient prises. Tous les blessés tombés au pouvoir des Algériens furent achevés. Ceux-ci, luttant contre une organisation militaire supérieure, et la bravoure mal dirigée mais réelle, ne perdirent pas moins de 1000 hommes. Humiliée, presque sans provisions, renonçant à toute vengeance générale ou partielle, la flotte remit à la voile le 12, et la première, put porter en Espagne la nouvelle de ce grand désastre. Ce succès inattendu ne fit qu'augmenter l'orgueil des forbans d'Alger, et rendre leurs déprédations plus audacieuses et plus insolentes. Cependant les tentatives des Espagnols pour châtier ce repaire de pirates ne furent pas abandonnées. Plus tard, l'amiral Barcello combat les corsaires avec bravoure et habileté ; et s'il échoue dans l'accomplissement d'un projet général, c'est faute de moyens suffisants pour remplir sa mission comme il la comprenait.

Une part large était due au kalifat Mohammed, dans le succès de juillet 1775 contre les Espagnols. Là ne devait point se borner pour lui les services rendus au pacha. La division s'était glissée dans la milice après la victoire. Peu contente des récompenses accordées par le pacha aux braves musulmans qui avaient complété le défaite des Espagnols, la plupart des soldats, étendard en tête, étaient partis dans l'intention de se rendre à Tunis pour y servir un maître moins avare. Déjà cette troupe rebelle va atteindre la ferme d'Aouch-Senta, dans la Metidja. Mohammed accourt, la joint, lui parle, apaise par son langage prudent les plus mécontents, et les ramène tous à Alger. Un argument plus éloquent encore est employé ; c'est la distribution de tout l'argent qui lui appartient ; il en gratifie la milice, et l'éloge du chef généreux est dans toutes les bouches.

Le bey Ibrahim de Miliana meurt après dix ans de

Digitized by Google

commandement dans sa province de l'ouest (1783); il a pour successeur Hadji-Krelib le Turc. Mohammed restait kalifat auprès de sa personne. Un incident grave autant que singulier signala ce règne. Un homme de la secte de Sidi-el-Arbi-Dercaoui (littéralement rebelle), du nom de Sidi-Mohammed-Ben-Ali, marabout, parut dans la province de Tlémecen. Son origine prétendue était celle des Idris. A la destruction de cette famille près de Tafilet, l'un de ses membres se serait fixé non loin du village de Ain-el-Haout, à trois lieues de Tlémecen, et c'est de celui-ci que se disait issu Sidi-Mohammed, surnommé El-Idrissi. La haine contre les Turcs et la prétendue fin prochaine de leur domination, étaient le thème obligé des prédications de ce fanatique; et du fond de sa retraite il portait le trouble et le désordre parmi les tribus dociles. A sa voix, Tlémecen, étranger jusque là au mouvement d'insurrection, était menacé d'être envahi, et tout retard pouvait entraîner un malheur.

Le bey part de Mascara et campe auprès de Tlémecen. Le lendemain matin on le trouve mort dans sa tente. Les esprits peuvent s'exercer; le fanatisme peut aiguiser ses armes: « C'est Allah, conjuré par la prière du saint marabout, qui avait préparé les moyens de destruction, et une pluie de pierres tombée du ciel sur l'ontahg (grande tente de campagne du bey) a servi d'instrument. Atteint le premier avec ses plus intimes, Ibrahim a payé de sa vie sa tentative impie contre le saint marabout chéri de Dieu. »

Quoique réputé homme vaillant et ayant fait ses preuves de courage, le kalifat Mohammed, en prenant le commandement, ne pouvait lutter à armes égales contre le fanatisme, manié par une main aussi redoutable que celle d'Ali. Le premier aime donc mieux acheter la paix du marabout que de chercher à l'obtenir par la voie des armes. Il va trouver le *saint* homme, lui rend hommage, et une forte somme achève de calmer son enthousiasme rebelle. Vain-

Digitized by Google

queur sans avoir combattu, Mohammed-Ben-Ali continue à occuper Aïn-el-Haoud, et sa maison retient de ce jour toute sorte de priviléges et d'immunités, tels que le droit d'asile et celui de prélever la ziara et le drekeur (tributs respectifs de la visite et de la prière).

Le kalifat Mohammed, confirmé beŷ par le pacha d'Alger, mérita par ses hautes qualités le surnom de Grand (El-Kébir). L'occasion de les exercer se présenta l'année même où il entra en fonctions, année que les Arabes ont appelée l'année du mal, à cause d'une famine désastreuse qui désola tout le pachalik. Mohammed en cette circonstance se montre politique habile et sage administrateur, et le fléau, dans l'ouest, fut combattu autant qu'il était au pouvoir des hommes. Comme pour achever la ruine du pays, la peste ravagea les côtes d'Afrique, depuis Alexandrie jusqu'au Maroc (1786 J.-C.). Dans la région de l'occident, en particulier, l'épidémie enleva des familles riches, nombreuses et considérées.

Au retour des côtes de l'Asie mineure où Hassan, chef des équipages de marine du pacha d'Alger et son cousin, avait été faire un recrutement de Turcs pour remplir les rangs de la milice, démolis par la faim et la peste, la flotte algérienne fut assaillie par une violente tempête. Le navire que montait Hassan, par un hasard singulier, fut jeté sur le littoral d'Espagne, et dut chercher un refuge dans un des ports de cette côte. Malgré l'état d'hostilité entre les deux nations, il n'en résulta rien de sérieux pour Hassan. Celui-ci put retourner à Alger au moment où le pacha Mohammed, son parent, venait de mourir (1791) alors âgé de 80 ans, et après avoir occupé tranquillement le trône 27 ans. C'est le plus long règne qu'on ait vu à Alger. Hassan arrive assez à temps pour écarter les autres prétendants au pouvoir. Sa réputation comme marin et la présence sur la place de 1800 Turcs, qu'il avait amenés avec lui et

Digitized by Google

dont il s'était déjà fait reconnaître, applanissent tous les obstacles. Il est donc reconnu pacha par tous les soldats de la milice, et continue avec bonheur sa politique de résistance contre les puissances européennes.

Alors survenait à Oran un grave événement. Cette ancienne possession des espagnols dont la seconde occupation comptait soixante ans de durée paisible, presque oubliée, allait leur échapper, victime d'une catastrophe au dessus de toutes les prévisions humains.

Ce fut une nuit bien sinistre que celle du 9 octobre 1790, dans cette ville d'insouciance, de désœuvrement et de plaisir, occupée par les Espagnols, sur la rive africaine, et qu'ils appelaient la petite cour (corte chica). Le sommeil fut terrible; pour le plus grand nombre, le réveil fut plus terrible encore; ce réveil c'était l'éternité. Le neuf octobre 1790, à minuit précis, eut lieu à Oran, la première secousse d'un horrible tremblement de terre. Cette secousse fut suivie de vingt et une autres, et la dernière, la plus forte, fut telle qu'on put à peine se tenir debout. Toutes les constructions un peu vieilles furent renversées, et dans ce nombre les fortifications du Château-Vieux, les plus anciennes et les bien moins établies. Mais les édifices plus modernes, sur la rive droite du ravin qui partage en ce moment Oran en deux villes, résistèrent.

Sur une population tant militaire que civile de 7 000 âmes, non compris 5 000 galériens, plus des deux tiers, suivant les uns, plus exactement la moitié, c'est-à dire 3 500 ou 4 000 individus, furent ensevelis sous les décombres. Dans une caserne située à la vieille-casbah (vieux-château), vingt hommes seulement, sur un régiment entier, s'étant placés par instinct de conservation sous les arceaux des portes et des croisées, échappèrent à la catastrophe. Le gouverneur qui résidait dans ce quartier, et le général

Digitized by Google

commandant les troupes, furent du nombre des morts. L'hôpital était renversé ; on ne trouva d'autre abri pour mettre les malades en sûreté que les magasins indestructibles, taillés dans le roc, le long du quai de débarquement.

Plus de deux tiers de la ville avaient été détruits. Ce qui restait de la population, abandonnant des ruines infectes et misérables, reçut ordre de venir camper sur le terrain, alors libre, qui s'étend du château-neuf, ou nouvelle-casbah, au fort Saint-André. Là des tentes et des abris en planches furent dressés, pour recevoir les soldats et la faible portion d'habitants qui survivaient à l'horrible catastrophe.

La situation parut favorable au bey de Mascara, Mohammed, pour se rapprocher d'Oran, tenter un coup de main, et compléter la destruction des Espagnols. Mais, arrivé sous les murs, le chef musulman aperçut de nombreuses voiles en rade devant Mers-el-Kébir, et même dans la baie d'Oran et au mouillage de la ville. C'étaient des renforts d'hommes et de provisions pour remplacer les pertes récentes. Rien en apparence n'était donc changé dans l'attitude et les ressources des Espagnols. Mohammed, après des démonstrations assez sérieuses contre la place, et après avoir tenu la campagne pendant un mois, rebuté bientôt par la saison des pluies, rentra à Mascara. Il reparut au mois de mai. L'hiver, à la fin de la campagne, l'ayant ramené une seconde fois à Mascara, il se montra encore au mois de mars de l'année suivante.

Deux ans s'étaient passés de la sorte. Enfin, en 1792, le roi d'Espagne, engagé dans la guerre générale contre la France, trouvant dans l'occupation isolée d'Oran et de Mers-el-Kébir un lourd fardeau que n'allégeait aucune compensation, conclut une convention avec le dey d'Alger. Oran devait être évacué par les Espagnols et ensuite occupé pacifiquement par les gens du bey. Ces conditions furent exactement remplies. Au lieu de laisser les Espagnols détruire les fortifications, comme ils l'entendaient d'abord, il fut ré-

Digitized by Google

solu qu'ils s'éloigneraient sans rien dégrader et sans indemnité, en emportant les canons en bronze, laissant les autres, mais enlevant les approvisionnements de toute espèce. Les troupes et les habitants d'origine espagnole furent transportés à Carthagène; le corps de déserteurs indigènes, et quelques musulmans réfugiés, durent être débarqués à Ceuta. Il fut même permis à ces derniers, avec garantie et respect pour les faits antérieurs, de rester dans la ville. Oran retournait décidément aux indigènes, ses anciens possesseurs. Plus exactement il retombait sous le joug de turcs, appelés à l'époque de l'invasion espagnole comme simples auxiliaires des maures dégénérés, mais devenus bientôt pour ceux-ci des maîtres absolus et des despotes cruels.

Pendant la double période d'occupation, depuis la dernière conquête surtout, les rapports des Espagnols avec les tribus d'alentour étaient restés à peu près nuls. Alors même que les relations de nation à nation, à Alger, se maintenaient amicales, il y avait peine de mort, autour d'Oran, contre tout arabe qui correspondait, à un titre quelconque, avec les étrangers. L'éloignement entre ces rivaux était si puissant, la crainte des représailles si vive, qu'un voyageur français, Desfontaines, ayant atteint la basse plaine qui s'étend jusqu'aux montagnes d'Oran, curieux de passer près de la ville pour en reconnaître la situation, ne put trouver, à aucun prix, des guides qui consentissent à l'accompagner.

Il y avait néanmoins des déserteurs de part et d'autre. Ceux des tribus accouraient fournir des renseignements vrais ou faux. Le prix de leur trahison était payé cinq douros d'Espagne (25 francs). Ces hommes, sous les titre de *maures de paix*, passant à la solde du roi d'Espagne, formaient une compagnie d'éclaireurs, au nombre de cent cinquante ou deux cents cavaliers. On les lançait quelquefois dans la campagne pour faire des esclaves, pour acheter ou plutôt pour voler des denrées. Anciennement, quand les

Digitized by Google

indigènes réussissaient à en prendre, ils se bornaient à leur couper les bras et les jambes : ils appelaient cela de l'indulgence. Plus tard, ils les mirent à mort. A leur tour, les arabes allumaient des feux pendant la nuit pour attirer les déserteurs de la ville. Chaque chrétien leur était payé 10 f. seulement par le bey de Mascara.

A cette misérable réciprocité d'infamie se bornaient les relations du dédans au dehors. Les Espagnols ne tiraient rien de l'intérieur du pays. Tous leurs approvisionnements, même la viande, venaient du littoral espagnol opposé, par les ports d'Alméria et de Cartagène. Aussi les arabes n'avaient point de marché en ville, et tout consistait à la vente faite, par les déserteurs, de quelques bœufs, moutons ou chevaux volés, et toujours livrés à vil prix. Les gens du dehors n'étaient admis dans l'intérieur d'Oran que les yeux bandés, quand ils apportaient des lettres. La garnison ne s'écartait pas hors de la portée du canon ; c'était le caractère exclusif de la simple occupation réduite au littoral, à laquelle les projets de quelques gens voudraient nous ramener. Ainsi, des travaux prodigieux, des communications souterraines, de magnifiques magasins voûtés, d'autres magasins taillés dans le roc, des casernes, trois églises, un théâtre sous le nom de Colysée ; tous ces monuments d'utilité publique ou d'embellissement, étaient dans le simple but de favoriser un lieu de déportation.

Mohammed fixa sa résidence à Oran. Montrant des vues plus étendues que la plupart de ses co-religionnaires, ce bey réclama du chef espagnol un homme de chaque profession pour rester en ville et y exercer son industrie, en lui assurant aide et protection. Cette demande fut agréée et la condition exactement tenue par lui. Mais les successeurs de Mohammed n'offraient plus les mêmes garanties. Bientôt, pour ces pacifiques industriels, Oran ne fut plus une patrie, mais une terre étrangère. Ils réalisèrent peu à peu

Digitized by Google

leurs ressources et rentrèrent successivement en Espagne. Un seul se fixa définitivement à Oran, revêtu de la charge de joaillier du bey. Son fils lui succéda. Les Français le trouvèrent dans la ville, où il réside encore.

Les nouveaux possesseurs s'empressèrent de démolir les constructions qui durent coûter tant de peine à leurs devanciers. Plusieurs ouvrages furent même détruits sur l'ordre exprès du pacha d'Alger, qui envoya sur les lieux un agent chargé de faire sauter, sous ses propres yeux, les pièces de fortification désignées par le maître. Le but du pacha était d'empêcher que la propriété d'une ville forte, comme Oran, ne donnât au bey, son vassal, quelque velléité d'indépendance. Quant aux fortifications désignées pour être détruites, ce furent les forts Raz-el-Aïn, San-Fernando, Saint-Philippe, Santa-Cruz, et quelques ouvrages dépendant des autres forts.

Afin de repeupler sans délai sa capitale, le nouveau chef fit un appel aux populations maures des autres points de la province. Il appela aussi à Oran des Juifs de Nedroma, Mascara, Tlemcen, Mostaganem, dans le but de raviver le commerce. Ceux-ci, toujours prêts, quand il y a à prendre ou à gagner, accoururent de tous côtés. Il leur concéda du terrain entre le Château-Neuf et Saint-André, avec la condition de construire suivant les prescriptions d'assiette et d'alignement données. Le retard, après un certain temps, à remplir ces conditions, entraînait déchéance. Voilà l'origine du quartier supérieur à Oran, en général assez bien bâti, qui compose la nouvelle ville sur le plateau, à la droite du ravin. Là sont encore réunis tous les Juifs. Quant aux Maures proprement dits, les premiers arrivés s'établirent dans la vieille ville. Ils relevèrent, à grands frais, les maisons que le tremblement de terre avait renversées, et qui ne présentaient alors qu'un amas de décombres.

Le bey Mohammed ne borna pas là ses utiles projets.

Digitized by Google

On lui doit la belle mosquée ou minaret si élégant, appelée par nous *Grande-Mosquée*, par les Maures *Mosquée-du-Pacha*. Il commença, dans la ville basse, la construction de la mosquée *de la Place*, réunie aujourd'hui aux bâtiments somptueux qui composent le grand hôpital d'Oran. Deux ans plus tard, en 1794, il dut se garantir de la peste qui assaillit Oran, et qui avait été apportée par des pélerins venus de la Mecque. Son fils, du nom d'Osman, en fut atteint, et périt; les Maures, pour ce motif, appelèrent ce fléau *peste d'Osman*. Mohammed, en fidèle musulman, y vit le doigt de Dieu : soumis à ce jugement, sans rien faire de plus, il sortit de la ville avec toute sa maison, et alla camper dans la plaine de Meletta. Il y resta trois mois, puis rentra à Oran, mais seulement lorsque la colère de Dieu fut apaisée, c'est-à-dire quand le fléau eut disparu.

Les hautes qualités de Mohammed lui valurent l'envie du pacha ou dey d'Alger. Celui-ci, afin de réaliser ses projets sinistres, profita de la visite que son vassal était tenu de faire tous les trois ans pour lui rendre hommage, lui offrir des présents et acquitter le tribut (Denouch). Il reçut Mohammed avec l'apparence d'une haute distinction, et l'invita à une fête donnée en son honneur, à la fontaine Aïn-Arbet, près d'Alger, où il lui fit verser un poison lent. Mohammed emporta le germe de la mort, et expira, en retournant à Oran, dans la tribu des Sbihheu (Sbeha des cartes), où on lui éleva un tombeau qui existe encore. Ainsi périt un homme qui avait le tort irrémissible, auprès de ce pouvoir soupçonneux, tyrannique, d'Alger, de montrer quelques vertus et de conduire à terme de grandes choses.

Alors que l'Angleterre, la Hollande, le Danemarck, l'Espagne, l'Amérique payaient tribut à Alger, et que les états d'Italie n'obtenaient la paix à aucun prix, la France

Digitized by Google

seule ne s'était point abaissée jusqu'à compter une rétribution. Mais toujours ses présents étaient magnifiques et offerts à propos. La faveur des individus composant le divan d'Alger restait acquise. Aussi le mouvement des affaires du port de Marseille était immense, et le pavillon national primait dans la Méditerranée.

Cette prospérité, pendant la révolution de 89, marqua un temps d'arrêt, et l'expédition d'Egypte inquiéta le Sultan, qui, influencé par les Anglais, prévint Mustapha III, successeur d'Hassan IV, d'avoir à cesser tout rapport avec la République. En effet, à la fin de l'année 1798, les négociants français furent expulsés de leurs comptoirs de Bone et de la Calle, et le consul de la république, Dubois-Thinville, était enlevé de sa maison, puis embarqué violemment pour être conduit prisonnier au château des sept tours à Constantinople. Par représailles, Sidi-Aboukaïa, envoyé extraordinaire d'Alger à Paris, fut enfermé au Temple. Son secrétaire expédié sans délai à Alger par le Directoire, dut exposer les faits. Cette démarche suffit. Le dey, intéressé lui-même dans des fournitures de blé faites aux armées de la République par la maison Busnach et Bacry, juifs de Marseille, établis à Alger, profita des événements de brumaire pour envoyer un nouvel ambassadeur, et faire ses propositions de paix.

Cette négociation, dans laquelle domine le grand nom de Bonaparte, amène un armistice, le 20 juillet 1800. L'année suivante, un traité fut signé par Mustapha-Dey et le consul Dubois-Thinville, élargi à Constantinople. Les négociants français rentrèrent dans leurs propriétés, et le dey accorda, comme indemnité, la remise d'un an de droits pour la pêche du corail. La correspondance haute, fière, digne du chef d'une grande nation, de Bonaparte enfin, premier consul; celle prudente, obséquieuse, presque résignée, de Mustapha-Pacha, ont été conservées; elles appartiennent à l'histoire : c'est une noble page de plus dans

Digitized by Google

celle de Napoléon. Au contraire, le gouvernement anglais, objet de mauvais procédés, essaya de se faire justice. Nelson parut devant Alger avec sept vaisseaux de ligne ou frégates, demandant une éclatante réparation. Le dey resta inflexible. L'amiral dut se retirer, après avoir vainement tenté d'établir un blocus.

Des discordes au dedans, ayant pour motifs l'esprit d'indépendance et la haine contre les turcs, toujours vivaces parmi les populations kabyles et berbères, agitent les dernières années du règne de Mustapha III. Le signal partait d'Oran. Dans la province de ce nom, Mohammed-el-Kébir avait eu pour successeur le plus jeune de ses fils, Osman, El-Aouwer (le borgne). Celui-ci, avec 50 tentes turques (1150 hommes) et tous les cavaliers formant le magzen, dut marcher sur Aïn-Mahdi. Le dessein d'Osman étant d'enlever le *saint* marabout Tedjeni, dont le crédit religieux lui portait ombrage. Il arriva sans combat devant la ville qui lui ouvrit ses portes. Mais Tedjeni, avait fui dans le désert. Aïn-Mahdi fut frappé d'une contribution de 17 000 rials-boudjous (30 600 francs), et dut fournir en surplus une immense quantité de bernous, haïcks et autres vêtements de prix. La contribution payée, le bey retourna à Oran après cette excursion, dont le but principal était manqué; car le *saint* fugitif rentra ausitôt dans sa ville et y fut reçu aux acclamations de tous.

Bientôt Osman quitta la résidence ordinaire des beys, au château-neuf, pour aller s'établir à l'autre extrémité de la ville, à la vieille-Casbah. Il fit restaurer cet ouvrage et l'arma d'artillerie, afin d'être plus à l'écart et plus libre de se livrer à ses débauches. Il entreprit aussi quelques réparations au fort élevé de Santa-Cruz. Mais, sur l'ordre du pacha, qui craignait que cet audacieux vassal ne s'en servît pour lui opposer quelque résistance, il suspendit ses travaux et fit démolir ce qu'il avait commencé.

Digitized by Google

Méprisé des habitants, ou las du pouvoir, Osman traita bientôt avec un armateur anglais, qui devait venir l'enlever secrètement, ainsi que ses trésors, ses femmes, ses enfants et les objets les plus précieux composant son domaine ou celui de l'état. Instruits du projet, les chefs de la milice et les principaux habitants, se saisirent de sa personne et l'envoyèrent au pacha chargé de chaînes. Celui-ci se contenta d'exiler Osman à Belida.

On suppose que pour s'en débarrasser sans scandale, après deux ans, le pacha le nomma bey de la province de Constantine, où des factions turbulentes avaient déjà culbuté plusieurs chefs. A la tête des kabyles de Bou-Oulban, sur les bords de l'Oued-el-Zour, se montrait un rebelle, soi-disant marabout, du nom de Ben-Arach. C'était un homme rusé et en crédit, qui avait fait fortune en Egypte par suite des mouvements causés par la présence des français. L'ordre du pacha, Mustapha III, en cette occurrence, était d'un effrayant laconisme « Ta tête ou celle de Ben-Arach » lui écrivait-il. Les deux rivaux se rencontrèrent; un combat s'engagea. Osman fut battu, et son armée détruite. Pris par Ben-Arach il eut la tête tranchée; mais, en réalité, le pacha n'avait obtenu qu'une demi satisfaction, et sa joie ne fut pas complète. Celui-ci ne survécut pas long-temps; il fut déposé, puis étranglé par la milice, mécontente des troubles qui agitaient la province.

Hamed III, successeur de Mustapha, ne fit que paser au pouvoir. L'émeute le lui ôta, le 25 juillet 1808, au profit d'un rival élu par la milice, qu'elle massacra presque aussitôt. Reconnu de nouveau, Hamed, fut décidément dépossédé le 7 novembre suivant, puis décapité. L'auteur du mouvement, Ali-Hadgi V, proclamé par 600 soldats ne fut pas reconnu sans opposition. Enfin après quelques jours d'agitation, un divan général, assemblé dans la principale caserne, mit fin à ce conflit, et la tranquillité reparut.

Digitized by Google

Ce calme était nécessaire au dey pour conserver l'influence qu'Alger était menacé de perdre sur les provinces. A Oran, Mustapha-el-Manzali, caïd de Tlemecen, avait remplacé Osman, ayant été porté à l'emploi de bey par les chefs de la milice et le vœu du peuple confirmé par le dey. Il se trouvait alors en face de Ben-Chérif, califat de Ben-Arach, qui s'était avancé dans la province, avec les tribus du désert, prêchant, ainsi que son chef, l'expulsion des Turcs, et proclamant sa mission comme venant de Dieu. Mustapha sortit d'Oran pour le combattre. La rencontre eut lieu dans la plaine de Fortassa, proche de Flitta. Celui-ci fut défait et forcé de se retirer à Oran. Le pacha le destitua et le manda à Alger.

Pendant ce temps, le califat de Mustapha, alors en excursion du côté de Mazouna, avait prêté ingénument protection aux habitants, sur leur demande, tant que dura la moisson. Pour toute reconnaissance, il fut trahi par eux, ensuite chassé avec les siens. Dans sa retraite, le califat eut à lutter contre les tribus ameutées par les Mazounas eux-mêmes, sur son passage, et fut mis en déroute sur le territoire des Medjehars. Il réussit néanmoins à passer le Chélif avec quelques portions de son magzen, restées fidèles, et put gagner Mostaganem. Ainsi, la province était en pleine révolte, et sa capitale bloquée. Ben-Chérif, maître de Mascara, de Tlemecen et de toutes les petites cités de l'intérieur, tenait les Turcs étroitement serrés dans les villes du littoral. Enfin, son autorité s'étendait depuis les portes de Miliana jusqu'au-delà de Tlemecen, vers les frontières du Maroc. C'était précisément la puissance longtemps affectée par Abd-el-Kader, la même ambition et les mêmes projets, luttant contre d'autres rivaux, et appliqués à d'autres temps.

Le pacha Ali se décide cependant à venir au secours de la province. Ce soin est confié à Mohammed-Mekalech,

Digitized by Google

frère du bey Osman et son compagnon d'exil à Belida. Le nouveau bey doit parvenir à Oran en débarquant à Mers-el-Kebir, les communications par terre étant interrompues. Son premier acte est de renvoyer à Alger le faible Mustapha. Mekalech fait ensuite ouvrir les portes, que par crainte on avait laissé murées pendant six mois de blocus. Réunissant les Turcs, les Koulouglis, les débris du magzen renfermés dans la place, et ranimant le courage de tous, le bey sort de la ville, en se faisant suivre de trois canons traînés à bras. Il fond sur l'ennemi sans lui laisser le temps de se reconnaître, le repousse et le jette sur le Sig. Les tribus, qui avaient à se faire pardonner leur première défection, se retournant alors contre Ben-Chérif, mettent en déroute le reste de son monde réuni sur l'Habra. Comme gage de leur soumission, elles amènent à Oran les chameaux, les chevaux et les bagages capturés. Le marabout s'enfuit et se met à l'abri derrière les remparts de Mascara.

Profitant de ses succès, Mekalech, renforcé des Bordjias, va planter ses tentes dans le pays des Medjéhars. Les tribus rebelles qui s'étaient déclarées pour Ben-Chérif, poursuivies jusqu'à Oraza, sur les bords de la mer, laissent, après un combat sanglant, 1200 des leurs sur la place, et trois cents têtes coupées attestent leur défaite. Le reste des rebelles ne peut tenir dans un nouvel engagement contre le bey Mekalech. Ce guerrier donne lui-même le signal, et, quoique blessé, charge en personne à la tête de ses cavaliers. Mille têtes exposées, dit-on, sur les remparts d'Alger, vont témoigner du châtiment qui attendait toute résistance à l'autorité des Turcs. Les membres même de la famille de Ben-Chérif, pris dans Mascara, sont livrés sans pitié au bourreau, à Alger. Mekalech parcourt l'*outhan* (le district) en vainqueur, et prend ainsi possession du beylik, qu'il ne devait qu'à son courage.

Digitized by Google

Après un an de tranquillité due à des succès aussi décisifs, Mohammed-Mekalech apprend la présence soudaine, dans sa province, des marabouts Ben-Arach et Ben-Chérif, qui venaient de réunir leurs camps. La tribu puissante des Beni-Amer, jadis à la solde des Espagnols, stygmatisée pour ce fait par les Turcs, s'était, à la voix des deux marabouts, levée en masse contre ces dominateurs. L'intrépide bey part d'Oran en silence ; il surprend la tribu rebelle au marché du lundi (el-had), fond sur elle et l'écrase. Les deux chefs ennemis fuient et se réfugient dans le Maroc.

L'importante cité de Tlemcen était alors en pleine guerre civile ; cela tenait à la constante rivalité des Koulouglis et des Hadards. Une famine affreuse augmentait l'anarchie. Le bey s'y transporta et mit fin à ces différends. L'arrivée de neuf cents chameaux chargés de blé, pris dans les matamores (silos) des Beni-Amer, fut dans cette occurence un puissant auxiliaire pour la pacification. Le bey, après un mois de séjour à Tlemcen, retourna à Oran.

Réfugiés au Maroc, dans la petite ville de Taza, les deux marabouts ne tardèrent pas à devenir implacables ennemis ; et Ben-Chérif, plus fort ou plus adroit, finit par faire étrangler son ancien maître. Le meurtrier, obligé de fuir le théâtre de son crime, fut recueilli dans une autre ville du Maroc appelée Mezerda, et y épousa la fille d'un marabout du nom de Bou-Terfas. Peu de temps après, il y mourut de la peste. Ainsi finirent misérablement deux hommes qui avaient rêvé l'indépendance des tribus, en face de la puissance turque, et le rétablissement, sans doute à leur profit, d'une prétendue nationalité maure ou berbère.

N'ayant plus d'ennemis à combattre, Mohammed-Mekalech se laissa corrompre par l'oisiveté et le calme de la paix ; et bientôt on le vit se livrer à des excès de toute nature. Au grand scandale de tous, il commença par boire du vin, des liqueurs fortes, et s'adonna à l'ivrognerie la plus ef-

Digitized by Google

frénée. Ce n'est pas tout, il fuma et but de l'*achich* (chanvre) et dans l'ivresse qui en résultait, commit les plus grands excès. Rien ne fut à l'abri de ses violences, et malheur à qui fit obstacle à sa volonté ou murmura contre ses vils caprices. Les familles les plus notables d'Oran ne furent pas même respectées, et plusieurs jeunes filles, arrachées à la maison de leur père, furent séquestrées à la casbah pour servir aux débauches du tyran.

Un jour ayant mandé chez lui la femme d'un aga des Smelas, il lui fit donner, dit-on, autant de soltani d'or qu'elle avait fait de pas pour arriver de sa maison au palais. La présence des chaouchs du bey accompagnant cette femme et comptant les pas, mit le comble à l'exaspération du public. Les plaintes retentirent, non sans danger, auprès du précédent pacha Hamed, à Alger; elles furent écoutées. Malgré sa valeur et les immenses services rendus à la cause turque, Mekalech fut voué à la mort. Décidé à s'en défaire sans retard, le dey lui dépêcha le précédent bey, El-Manzali. Celui-ci, en arrivant, pour donner une couleur légale à sa mission, demanda compte à Mekalech des trésors qu'il prétendait avoir laissés en quittant son administration. Il feignit d'être peu satisfait de la réponse, et, sans en attendre davantage, lui fit appliquer sur la tête un plat métallique brûlant, puis le fit étrangler.

Mustapha, rappelé de son exil et rétabli dans son ancienne dignité, montra une incapacité telle qu'il dut être révoqué. Cette décision ne se fit pas attendre. Bou-Terfas, beau-père de Ben-Chérif, et se servant de son nom comme d'un drapeau, avait poussé quelques tribus à la révolte. Il fallait à Oran un chef influent et aguerri; Mustapha-el-Manzali, reconnu impuissant pour rétablir l'ordre, fut appelé à Alger. Cependant le dey le fit son *krasnadji* (chef du trésor), ce qui annonce peut-être, chez ce bey disgracié, quelque talent ou au moins un certain crédit. Il mourut

Digitized by Google

même, à Alger, de mort naturelle. Sa médiocrité le préserva sans doute d'une fin tragique, condition à peu près inséparable de ce pouvoir éphémère.

Mohammed-el-Réquiq, successeur de Mustapha, avait été son propre califat; il fut surnommé Bou-Kabous (père du pistolet), et voici la circonstance à laquelle il dut ce singulier sobriquet. Chargé de sévir, comme califat du bey, contre un cheik arabe, il le vit un jour paraître devant lui, et en reçut l'aveu le plus humble de ses torts. Pour toute réponse, El-Réquiq lui fit sauter la tête d'un coup de pistolet. Ce bey ne donna pas à Bou-Terfas le temps de se rendre redoutable. Une rencontre eut lieu à Mézirda (Mezerda des anciens), proche des ruines de Madroma. Le marabout rebelle fut battu et laissa au pouvoir du bey soixante têtes, ses bagages et ses chameaux. Les refus que les Hachems-Gréris, attachés au magzen de l'aga des Douairs, firent d'envoyer le contingent pour aider à chasser Bou-Terfas, attira sur cette tribu une éclatante *razia*. Le bey quitte Oran et surprend les Hachems à l'improviste; il fait tomber la tête de deux kaïds et impose une forte contribution. A son retour à Oran, il apprend qu'Ahmed-Pacha a été assassiné par la milice mécontente, et reçoit en même temps, du nouveau dey, Hadji-Ali, l'ordre de marcher, avec le contingent de la province, dans une expédition sous Tunis. Bou-Kabous refuse d'obéir.

Les Algériens avaient échoué par terre et par mer contre Tunis, et ils durent se retirer en désordre sur Constantine. Bou-Kabous, par sa désobéissance, n'était pas étranger à cet éclatant échec. Il ne lui restait donc, pour échapper à la vengeance du pacha, que la fuite ou la révolte. Il choisit la révolte et y persista. Afin de rétablir les affaires, Omar, aga du pacha Ali, partit sans retard d'Alger, à la tête de cinquante tentes turques (1150 hommes), en suivant la vallée du Chélif. En même temps, une frégate algérienne

Digitized by Google

débarquait à Oran un *oukil* (agent), muni de pleins-pouvoirs.

Bou-Kabous, alors en expédition dans la plaine de la Mina, apprend la marche de l'aga qui s'avance rapidement vers lui, et déjà a dépassé Miliana. Le bey se replie sur la Mina; mais bientôt, abandonné des siens, il renonce à combattre et se réfugie presque seul à Oran. L'oukil l'y avait devancé; et le fugitif, pour ne pas être livré par les habitants, se renferme dans l'ouvrage dit Bordj-el-Hamar (Château-Neuf), et menace de mettre le feu aux poudres si on essaie de l'y forcer. Sa résolution paraissait arrêtée, et la ville était dans les plus vives angoisses, quand son ancien *godja* (secrétaire) se dévoua et se fit dépêcher auprès de lui par l'aga Omar. Cet habile négociateur ramena le coupable par ses raisons, et lui arracha l'aveu de ses crimes. Bou-Kabous, repentant et résigné aux décrets de Dieu qui l'abandonnait, apporta lui-même les fers pour être enchaîné, et consentit à mourir. Chargé de chaînes, il fut conduit publiquement au marché et livré à l'exécuteur. Celui-ci lui fit incontinent écorcher la figure et ouvrir le ventre, supplice horrible, qui même n'avait pas le mérite d'être neuf. Dans cet état, on lui trancha la tête. Aussi joignit-on depuis ce jour, à ses divers noms, celui de El-Bey-Meslourgr (le bey écorché).

Le désastre de Trafalgar, en frappant de mort notre marine et notre commerce, élevait au plus haut les prétentions et la puissance navale de l'Angleterre. A ce titre, celle-ci nous remplaça dans l'établissement de la Calle. Pour elle la pêche du corail fut permise, le commerce devint libre. En retour Alger fut, de la part des Anglais, l'objet de soins et de caresses. Napoléon en prit de l'ombrage; malgré les immenses embarras que sa vaste politique avait créés, il nourrit un instant le projet d'une descente sur les côtes d'Alger. Le capitaine du génie Boutin, dans une expédition secrète, fut chargé de faire

Digitized by Google

une reconnaissance exacte des lieux pour un débarquement futur. La rade d'Alger trop bien gardée et trop ouverte aux vents fut jugée ne point convenir. La presqu'île de Sidi-Feruch attira l'attention et l'officier fixa à 35 000 hommes la force de l'armée qui, maîtresse de ce point de la côte, marcherait sur Alger. Le plan étudié avec tant de soins et de difficultés ne devait être reproduit que 25 ans après, avec pleine réussite.

A cette époque, grâce à la protection de l'Angleterre, Alger avait atteint le plus haut degré de puissance et de considération auquel il pouvait aspirer. L'amitié des algériens était recherchée par toutes les nations, et dans leur insolence, après avoir enlevé tout récemment une frégate portugaise en combat singulier et s'être tirés avec quelque avantage de la dernière guerre contre Tunis, ils avaient osé insulter même le Grand-Seigneur, en capturant quelques vaisseaux grecs portant l'étendard musulman. Affectant de répudier le titre de chef de forbans pour se proclamer la première puissance maritime après l'Angleterre, le pouvoir d'Alger, comme pour justifier ses prétentions, traitait les chrétiens captifs avec beaucoup moins de rigueur. Les croisières particulières étaient interdites, et les esclaves ne pouvaient être employés qu'à des services publics. Ainsi leur condition n'était guère pire que celle subie par les prisonniers de guerre dans plusieurs états de l'Europe ; et les mauvais traitements appliqués aux nôtres sur les pontons rasés d'Angleterre et de Cadix et dans la hideuse île de Cabrera devaient acquérir une célébrité non moins déplorable.

Les femmes capturées à Alger étaient traitées aussi avec les égards dus à leur sexe. Le travail des hommes n'avait rien d'excessif. Moyennant caution et une modique rétribution, plusieurs étaient libres d'aller où bon leur semblait. Quelques emplois lucratifs, exigeant adresse et bonheur, devenaient parfois, pour les captifs, une source de richesses;

Digitized by Google

et l'activité et l'intelligence trouvaient accès dans les palais et auprès des grands de l'état.

Devenu un sujet d'horreur pour ceux qui l'approchaient en raison de sa cruauté capricieuse, Ali V fut à la fin empoisonné par son cuisinier (1814). Omar-Aga, accourut en toute hâte de la province de l'ouest, mais sans but bien intéressé, en apparence; car il refusa la couronne et poussa l'élection du chef du trésor (*Khaznadji*) lequel, du reste, quoique très-modéré, et très-prudent à cause de son grand âge, ne garda le pouvoir que quinze jours. A ce terme, il fut massacré et remplacé par Omar lui-même.

Né dans l'ancienne Lesbos, patrie célèbre des Barberousses, celui-ci avait 43 ans au moment de son élection. Il était actif, de haute taille, robuste et bien fait. Il joignait à un grand bon sens naturel, une intelligence vive et beaucoup de dignité de caractère. Simple dans son intérieur, il avait acquis dans les combats le nom de *terrible*. Son règne devait être marqué par des événements du premier ordre : ses débats avec les Etats-Unis en ouvrent la série. Faible d'abord sur mer après la reconnaissance de son indépendance, l'Union, vaincue par la ténacité et l'audace des corsaires, consentit à placer un consul à Alger pour défendre ses droits, ou plutôt pour remettre périodiquement des présens considérables au pacha et lui payer même un tribut. Mais bientôt le don fut trouvé trop exigu, et Alger devenant insolent, la marine américaine, après la première chûte de Napoléon, se montra de nouveau dans la Méditerranée et y prépara des forces pour contraindre la régence à conclure la paix ou pour protéger le commerce contre le brigandage des corsaires.

Une escadre partie de New-Yorck, en mai 1815, pénètre au mois de juin dans la Méditerranée. Le 16, elle capture une frégate algérienne, à hauteur du cap Gatte, et deux jours après un brick. Le 28 l'escadre paraît à la hauteur

Digitized by Google

d'Alger. Pris au dépourvu, les Algériens, dont les croisières étaient en course, durent souscrire aux conditions qui furent dictées. Le traité de paix fut signé le 30 juin, et le soir même, un consul-général, M. Skasler, qui nous a conservé cette relation, débarqua au titre des Etats-Unis. Son seul regret était que ses instructions ne lui eussent pas permis d'infliger un châtiment plus exemplaire.

Chargée par le congrès de Vienne de poursuivre l'abolition de l'esclavage des chrétiens dans les régences, l'Angleterre se promettait, aussi, d'obtenir pour elle et pour les alliés, des garanties contre les déprédations des corsaires. En avril 1816, lord Exmouth, avec une flotte réunissant cinq vaisseaux de ligne, sept frégates, quatre bâtiments de transport et quelques chaloupes canonnières, paraissait devant Alger et obtenait du pacha Omar reconnaissance des îles Ioniennes comme possession anglaise; en outre paix avec le royaume de Naples et de Sardaigne; mais refus absolu touchant l'abolition de l'esclavage.

L'amiral anglais, plus heureux à Tunis et à Tripoli, arrachait cette dernière clause, non sans danger pour ses propres jours. A Tunis surtout, la milice ameutée, dans sa rage délirante de perdre ce sinistre privilége, alla jusqu'à diriger la pointe des sabres sur la poitrine du courageux ambassadeur. Alger persistait dans ses refus, sous le prétexte d'en référer au grand-seigneur; et ses pirates, pendant le délai de trois mois, demandé dans ce but, profitent de l'éloignement d'Exmouth pour recommencer à infester les mers. Le consul anglais à Alger est même jeté dans une prison. Les Turcs se portent à mille outrages contre les Anglais dans cette ville et à Oran. En outre, vers le 20 mai, sans aucune provocation, les Algériens massacrent les pêcheurs inoffensifs de corail, français, anglais, espagnols et italiens, au nombre de plus de deux cents qu'ils surprennent et cernent dans une église de Bone pendant la célé-

Digitized by Google

bration de l'office divin. L'attaque était flagrante ; la vengeance devait être éclatante et rapide.

Le 26 août 1816, Exmouth paraissait en vue d'Alger. Le vice-amiral hollandais, Van-der-Capellen était là, comme auxiliaire, avec six frégates. La flotte combinée réunissait trente-deux voiles et dans ce nombre douze vaisseaux de ligne. Le lendemain, l'amiral, par voie parlementaire, articulait les propositions que voici : Délivrance immédiate des esclaves chrétiens, sans rançon. — Restitution de tout l'argent reçu pour rachat des captifs sardes et napolitains. — A l'avenir respect des droits de l'humanité envers les prisonniers de guerre d'après les usages suivis par les nations européennes. Pour toute réponse, Omar fait tirer sur la flotte anglaise. Ses fortifications bien réparées, de nouvelles batteries construites, 30 000 Maures et Arabes appelés dans la cité comme renforts, voilà les motifs qui le poussent à cette résolution extrême. Omar pendant tout le cours de la défense ne dément point le sentiment courageux qui l'a déterminé à résister.

Lord Exmouth fait embosser ses vaisseaux à demi-portée de canon, sous le feu des batteries du fort et de la rade. Le vaisseau amiral placé à l'entrée même du port est tellement près que son beaupré touchait presque les maisons. Ainsi posté, il prenait à revers toutes les batteries du môle et foudroyait les canonnières d'Alger qui restaient entièrement à découvert. L'effet devient immense, et les équipages turcs qui, sous le feu de leurs batteries casematées, avaient reçu l'ordre d'aborder les vaisseaux anglais, restent flottants et déconcertés. Une multitude ignorante inondait les quais avec la présomption de contempler plus à l'aise la défaite des chrétiens. N'obéissant pas au signal que leur fait l'amiral de se retirer, les bordées en firent justice et les rangs se dispersèrent en poussant d'épouvantables clameurs.

Cependant les troupes du pacha déployaient la résistance

Digitized by Google

la plus fougueuse, et la plus opiniâtre. Pris en flanc par l'artillerie des vaisseaux anglais, les hommes tombaient écrasés, mutilés; mais les pertes étaient réparées avec calme, et le combat se soutenait depuis six heures avec un acharnement incroyable. Pendant ce temps, le port d'Alger était un théâtre d'horreur et d'épouvante. A la fin, deux officiers anglais ayant demandé la permission d'aller attacher une chemise souffrée à la première frégate algérienne qui barrait l'entrée du port, cette détermination fut suivie d'un succès complet. Un vent d'ouest assez frais met le feu à toute l'escadre barbaresque. Cinq frégates, quatre corvettes et trente chaloupes canonnières deviennent la proie des flammes. Ce voisinage dangereux force, vers une heure et demie du soir, le vaisseau amiral à couper ses cables pour s'éloigner, afin de n'être point incendié. Une demi-heure après, lord Exmouth, ayant achevé la destruction du môle, se retirait dans la rade. Quoique blessé deux fois il était resté en vue sur son bâtiment; et celui-ci avait toute la journée servi de but aux batteries du môle et de la flotte algérienne. Le pacha lui-même, pendant le combat, n'avait pas été en reste de bravoure et d'activité.

La marine d'Alger, ses arsenaux, la moitié de ses batteries étaient détruits. Six mille hommes étaient tués. L'escadre combinée avait essuyé beaucoup d'avaries, et ne comptait pas moins de 900 hommes hors de combat. Le lendemain 28, lord Exmouth entre en vainqueur dans le port, et dans une lettre nette et sévère accorde au pacha deux heures pour accepter les conditions ou un nouveau combat. Omar toujours inflexible veut recommencer la lutte; les habitants épouvantés le forcent à accéder aux propositions de lord Exmouth, lesquelles exigent: Abolition perpétuelle de l'esclavage des chrétiens. — Délivrance dans les 24 heures de tous les esclaves en la possession du pacha, n'importe la nation. — Remise dans le même délai de tout

Digitized by Google

l'argent reçu par le dey pour la rançon des captifs depuis le commencement de l'année. — Réparation au consul anglais pour toutes les pertes résultant de son emprisonnement. — Excuses articulées par le pacha au consul en présence des ministres et officiers en des termes dictés par l'amiral lui-même.

Les conditions furent exactement remplies. Mais après le départ de la flotte anglaise, la milice mécontente s'insurge et menace. Omar parcourt les casernes, harangue les mutins, distribue de l'argent et parvient à comprimer l'irritation. Déployant ensuite une activité infatigable, il répare les fortifications, construit de nouvelles batteries, nettoie le port, achète et équipe quatre navires corsaires, ordonne la construction de vaisseaux de guerre, et dans moins d'un an met Alger à l'abri d'une attaque par mer. A peu près invulnérable au dehors, il ne l'était point dans l'intérieur. Une nouvelle conspiration le surprend au milieu de ses travaux. Attaqué dans son palais, Omar ne fait point une résistance inutile. Il tend le cou au lacet fatal, et meurt étranglé, le 8 septembre 1817. Ali V Kodja (le lettré) est porté au gouvernement.

Malgré l'exemple sévère fait sur la personne du bey Bou-Kabous, l'esprit de révolte des tribus, celui des marabouts surtout, n'était point éteint dans la province de l'ouest. Le sixième bey d'Oran, Ali-Kara-Bargli, le Turc, gendre de Mohammet-el-Kébir et ancien califat du bey Mékalech, s'en occupa d'une manière sérieuse. Déjà pourvu du titre de kaïd de Tlemecen au moment de sa nomination, et connaissant le pays, son premier soin fut d'apaiser l'irritation et les révoltes partielles provoquées par son prédécesseur, et il y réussit. Par sa vigueur il fit rentrer dans le devoir différentes tribus qui refusaient l'impôt, et fit un exemple sévère de celle de Sbihheu, qui interceptait la

Digitized by Google

route d'Alger à Oran et détruisait impunément les caravanes.

La puissance d'Ali durait depuis cinq ans. Il était juste et aimé, et avait une réputation méritée de droiture et de capacité. Ces qualités, bien rares, ne pouvaient manquer de porter ombrage au pacha. Cette dignité était alors exercée à Alger par Omar. Celui-ci craignit ou feignit de craindre qu'on ne voulût le déposséder pour porter le vertueux Ali au pouvoir. Son projet fut donc arrêté. Il donna l'ordre au bey Ali de venir en personne apporter le *denouch* à Alger. Le bey obéit; mais arrivé au-dessous de Miliana, il trouva les gens du pacha *dépêchés pour lui rendre honneur*. C'étaient des bourreaux; ils se saisirent d'Ali et l'étranglèrent sans pitié. Ses restes furent respectés, et un tombeau lui fut élevé sur le lieu même.

A Alger, Ali V, successeur d'Omar, se fit remarquer de bonne heure par ses cruautés et sa tyrannie. On dit même que les consuls étrangers, se rendant au palais dans les cérémonies publiques, n'arrivaient à lui qu'après avoir passé par vingt cadavres. Pour justifier son titre de *lettré*, il affectait en public de tenir toujours un livre à la main, et cachait ainsi, sous un maintien grave et composé, à la fois un certain goût pour la magnificence et la représentation, et ses instincts cruels, ses goûts voluptueux et ses passions désordonnées.

Le pacha se doute que la patience contre tant de caprices et de tyrannie est à terme, et que des complots se trament contre lui dans les casernes. Pour les déjouer, après avoir fait armer la casbah avec promptitude et précaution, il change les ministres et les employés supérieurs de l'administration et donne l'ordre, sous peine de mort, que les hommes de la milice soient rentrés dans leurs casernes à six heures du soir. Un vendredi, certain que ses trésors et ses bagages sont transportés dans la casbah, en employant à

Digitized by Google

cette œuvre cinquante mulets qui font huit voyages, il s'y dirige lui-même à minuit accompagné de sa maison, la musique en tête. Son escorte, pour s'assurer la route, fait main basse sur tout curieux ou mal intentionné qui, contrairement aux ordres donnés, est trouvé dans la rue. Une fois en sûreté et les portes de la casbah refermées sur lui : « Je suis maintenant dey, s'écrie Ali. » L'enlèvement du mât portant le pavillon rouge du faîte de l'ancien palais et la bouche des canons de la casbah braquée sur la ville, annoncent de ce jour un chef d'autant plus redoutable qu'il était fort et en sûreté.

La milice furieuse de n'avoir plus, comme par le passé, son maître sous la main, et de perdre ainsi l'influence, se réunit en tumulte et en armes, et deux jours après s'empare des postes de la marine. Le massacre du pacha est résolu, et le lendemain les rebelles se dirigent dans ce but sur la casbah. Arrivés devant la porte, les Turcs, sont accueillis par une décharge d'artillerie qui les arrête court; tandis que les Maures, sur l'avis et dans l'intérêt d'Ali, en haine des dominateurs étrangers, les attaquent par derrière. La déroute des Turcs est complète. Quelques-uns plus déterminés essaient envain de se défendre dans les casernes. La tête des principaux meneurs tombe par ordre du dey. Les provinces sont tenues en respect grâce à des instructions pressantes données à temps. Le pacha affermit ainsi son pouvoir plus qu'aucun de ses prédécesseurs. Les révoltes étaient partout comprimées, quand Ali mourut en janvier 1818 de la peste qui alors ravageait Alger et ses dépendances.

Dans la province de l'ouest quelques incidents graves ou singuliers devaient signaler l'administration d'Hassan, successeur d'Ali-le-Turc et fermant la série des beys avant l'arrivée des Français. Simple soldat, plus tard cuisinier, ensuite petit marchand de tabac à Oran, il avait su plaire, par sa figure, ses bonnes manières et son intelligence, au bey Bou-

Digitized by Google

Kabous, qui lui ouvrit le palais et lui accorda sa propre fille en mariage. Homme de sens, de caractère et d'esprit, Hassan élevé à la dignité de bey ne fut point au dessous de sa nouvelle position. Il résolut surtout de châtier ou de retenir dans le respect les marabouts. Remuants et dangereux, escortés par la foule, réputés *saints*, et parlant toujours au nom de Dieu, ces hommes ont été de tout temps inquiétants pour le pouvoir, qui doit les avoir pour lui ou les détruire. Le bey Hassan, agissant à la turque, se décida à se débarrasser des plus influents : il envoya contre eux ses cavaliers, et quiconque fut signalé comme marabout par l'opinion publique, paya de sa tête sa réputation et son crédit.

Un seul, le plus dangereux de tous et leur chef en quelque sorte, fut amené à Oran, devant Hassan, qui voulait lui-même en faire justice. Mais protégé par la fille de Bou-Kabous, femme du bey, qui exalta la science et la piété du saint homme, celui-ci eut la vie sauve et fut seulement jeté en prison. Ensuite on le retint enfermé un an entier, avec sa famille, dans une maison particulière. A ce terme, il fut élargi sur la prière des caïds, qui se rendirent cautions de sa tranquillité. Cet homme, qui avait échappé ainsi à la vengeance du bey, n'était autre que Sidi-el-Hadji-Meheddin, le père d'Abd-el-Kader, et celui-ci, alors enfant, pauvre, oublié, avili même, grava dès ce moment peut-être au fond de son cœur, si longtemps et si cruellement ulcéré, les idées de vengeance et de domination qui dirigent aujourd'hui toute son existence.

Un des événements les plus importants de ce règne, c'est l'expédition des Turcs conduits par Hassan en personne sur Aïn-Mahdi. L'insuccès des Turcs devant cette place, fut, plus tard, l'occasion de représailles agressives contre le bey de la part de la famille de Tedjeni toute puissante et victorieuse à Aïn-Mahdi. Cette nouvelle levée de boucliers,

Digitized by Google

dans laquelle l'un des Tedjeni trouva sa perte, agita longtemps le beylik d'Oran, et força Hassan à prononcer ses tentes dans toute la région de Mascara. Il dut se porter ensuite sur Benian, à une journée de marche de cette ville. Là il somma les chefs des Hachems, longtemps rebelles, d'avoir à se rendre auprès de lui. Les ayant réunis, il les frappa d'une contribution de 50 000 boudjous (90 000 fr.), puis agréa leur soumission.

Un an après, un autre marabout nommé Sidi-Hamed-Chirg des Mehaïa, sur la frontière de Maroc, ayant excité une révolte, força le bey Hassan à ramener ses pas dans ce pays. Une rencontre sérieuse et disputée eut lieu chez les Oulad-Medjehad. Le marabout, battu à la fin de l'action, prit la fuite et rentra dans le Maroc. Plus tard (1828), le bey ramena au devoir les Oulassas, Kabaïles imposables, qui cultivaient une partie des belles plaines du Zidoure. Hassan-Bey resta trois jours dans ce pays, faisant main basse sur tout. Cependant les principaux Kabaïles, réfugiés dans leurs montagnes, obtinrent une espèce de capitulation, c'est-à-dire une diminution d'impôts. A ces conditions, ils descendirent dans la plaine et reprirent leurs travaux agricoles.

Hassan, dans sa politique ombrageuse, se défit de plusieurs rivaux ou ennemis. Sa conduite à l'égard de son propre gendre, le turc Mustapha Tcheurmi, fut la plus significative, et c'est là un tableau des mœurs turques fort caractéristique. Mustapha étant caïd de Flitta, avait dû être destitué à cause de ses exactions; il résidait alors à Oran. Toujours ambitieux, quoique en disgrâce, il s'était proposé pour bey au pacha d'Alger, en promettant la tête d'Hassan avec 4000 sequins (334 800 francs). Le pacha renvoya la lettre au bey Hassan lui-même, en exigeant le nombre exact de sequins, et, à cette condition, livrant son rival à sa merci.

Hassan prend ses mesures le lendemain même du jour

Digitized by Google

où il a envoyé à son gendre des cadeaux et de l'argent pour l'aider à terminer une maison qu'il faisait construire. Le caïd, comme troisième personne du divan par son rang, se rend le matin auprès de son beau-père, suivant sa coutume, pour traiter des affaires de l'état ou faire sa cour. Le bey lui montre la fatale lettre, et sans aucune remise le livre à son chaouch (l'exécuteur). Malgré ses cris et ses protestations, le caïd est immédiatement étranglé dans un recoin que l'on voit encore à gauche de la porte d'entrée du palais, au Château-Neuf. Hassan rendit compte au pacha de cette affaire le jour même, et joignit à sa lettre les 4000 sequins et la tête de son rival; témoignages irrécusables de sa ponctualité dans l'exécution des ordres reçus. L'intérieur du palais reprit ses habitudes ordinaires; et ce grave incident, bien fait cependant pour frapper les esprits, passa presque inaperçu.

Hussein, dernier pacha ou dey d'Alger, succéda à Ali sans que le meurtre, comme à presque toutes les élections depuis trois siècles, souillât le palais. Né à Vourla, dans l'Asie mineure, et élevé à Constantinople dans l'école spéciale fondée par le baron de Tott, Hussein avait obtenu rapidement un grade dans les *topchys* ou canonniers. Il n'y put rester, quitta furtivement son poste et alla s'enrôler dans la milice d'Alger. Remarqué par Omar-Pacha, il reçut successivement le titre de kodja (maître ou lettré), puis d'iman, c'est-à-dire professeur de la vraie croyance. Il fut plus tard secrétaire de la régence, directeur de tous les domaines appartenant à l'état et membre du conseil. Fin et habile, il conserva ses fonctions sous Ali V, et sut même pénétrer plus avant dans la confiance du maître, tout en méprisant son caractère et la dépravation de ses mœurs.

A la mort de ce dernier, Hussein, entouré d'honneurs, était sur les marches du trône, et nul obstacle ne pouvait

Digitized by Google

guère l'empêcher d'y monter. Les récits varient cependant sur les circonstances qui lui valurent cet honneur. Les partisans d'Hussein et lui-même assurent que tout rempli du mérite de son ministre, Ali exprima, dans un codicille renfermant ses dernières volontés, qu'Hussein était le seul qui pût lui succéder. La mort d'Ali ne fut connue dans la ville que lorsque Hussein, absent du château au moment de l'élection, et mandé par le divan aussitôt que le testament du pacha avait été ouvert, en descendit revêtu du caftan d'honneur, pour se rendre en cortége aux casernes et donner aux janissaires des marques de sa libéralité. Ses largesses furent accueillies, sa nomination fêtée par des feux de joie. Après la cérémonie, Hussein remonte à la Casbah et reçoit l'hommage de la foule, élevé sur une estrade de marbre recouverte d'une magnifique peau de lion. Une triple salve d'artillerie complète les acclamations du peuple; puis les portes de la Casbah se referment; le pacha y reste muré, et tout reprend ses allures de despotisme et d'immobilité.

Voici la version opposée, publiée en mars 1830 dans le Moniteur, et qui paraît résulter des renseignements consulaires. Ali meurt, et rien ne transpire de cet événement. Hussein en est prévenu le premier par ses créatures, placées par lui à tous les emplois qui relèvent de la personne du dey. Inattaquable matériellement depuis qu'il résidait à la Casbah, le pacha devenait vulnérable ayant Hussein pour confident de ses pensées intimes; parce que celui-ci, sous les apparences du dévouement, connaissant surtout les projets d'Ali pour échapper au despotisme de la milice, dévoilait aux chefs turcs les plans du dey, et entretenait avec eux de sourdes intelligences, dans le but de faire échouer à tout prix ces plans. La peste, en emportant Ali, épargna à Hussein cette violence. Il se borne, à la première nouvelle de la mort du pacha, à assembler le divan, en qualité de secrétaire de la régence, expose les faits et établit nettement,

Digitized by Google

mais avec finesse et une feinte modestie, ses prétentions au pouvoir. Au même instant, une portion d'affidés, soldats de la milice, réunis par un officier de confiance dans le vestibule de la Casbah, recevaient d'Hussein lui-même la communication de son avénement comme le résultat d'une élection régulière, et la saluaient de leurs acclamations; c'est ainsi que le nouveau pacha fut proclamé.

La conduite d'Hussein, son caractère, sa droiture et sa fermeté dans l'exercice du pouvoir semblent justifier le premier récit. Ami des progrès, il encourageait de ses vœux les réformes tentées par le sultan Mahmoud et admirait le génie de Mehemed-Ali. Il n'eut pas été éloigné d'en appliquer les résultats à son propre peuple, si ces innovations n'avaient été trop précoces pour ce ramassis d'assassins et de pirates. Confiné, emprisonné réellement dans la Casbah, Hussein eut désiré en franchir quelquefois l'enceinte et se mêler à la foule pour connaître ses besoins. Une action de ce genre n'était pas sans péril, et le dey en fit un jour un essai peu encourageant. Etant sorti subitement de son palais pour se rendre à la ville basse, afin d'inspecter les nouvelles fortifications, sur les bords de la mer, le bruit de cette subite apparition circule à peine dans les casernes, que tout aussitôt on y aperçoit un grand mouvement. Force fut au dey de remonter sans retard à la Casbah pour échapper au danger, à quelque massacre peut-être, tant la milice était pressée de jouir des profits que lui assurait l'élection d'un nouveau maître.

Cependant la piraterie était redevenue audacieuse et intraitable, et les côtes d'Espagne et d'Italie souffraient, comme par le passé, des excursions armées des corsaires barbaresques. La tentative de lord Exmouth contre Alger, en 1816, n'avait amené aucun résultat, et au congrès d'Aix-la-Chapelle la sûreté de la navigation dans la Méditerranée dut fixer au plus haut point l'attention. On examina même

Digitized by Google

sérieusement s'il ne serait pas opportun de proclamer une croisade générale contre les forbans d'Alger, ces farouches ennemis de la civilisation européenne.

En dehors du congrès, s'était formée une société pour l'abolition de la piraterie. Les anciens chevaliers de Malte en formaient le noyau; le commodore sir Sidney Smith en était le président. Les vues de la société *Anti-Pirate* agirent sur le congrès d'une manière défavorable. L'Angleterre appréhendait, en face de l'ordre de Malte rétabli, de perdre l'île de ce nom, position admirable, éclairant toute la Méditerranée. Les autres puissances craignent ou feignent de craindre que l'anéantissement des états barbaresques ne soulève d'énergiques réclamations de la part de l'empire Ottoman; à cette futile prétention de maintenir l'équilibre européen était donc sacrifiée la haute mission de servir la civilisation et l'humanité.

Au milieu de ce choc d'opinions, le congrès se borne à décider que l'Angleterre et la France feraient des protestations au pacha d'Alger pour qu'il eût à cesser tout acte de piraterie. Cette déclaration, le commodore anglais Freemantle et l'amiral français Jurieu de la Gravière durent la notifier en septembre 1819, avec une escadre réunissant sept vaisseaux dont deux de haut bord. Le pacha, dans sa réponse facile à prévoir, déclina le caractère des ordres formulés par une assemblée de rois, et s'adressa aux deux amiraux comme à de simples parlementaires en négociation. Cette réponse fut habile, posée, mais évasive. La conclusion était que, si lui Hussein-Pacha essayait de soulever la question d'abolir *la course* sans indemnité, il serait immédiatement massacré et que la cause du débat resterait entière. Ainsi la négociation n'étant point soutenue par la force et le canon, échoua contre la politique adroite ou l'inflexibilité du dey.

Devenu plus arrogant après cette sorte de triomphe,

Digitized by Google

Hussein déclare aux consuls de toutes les nations que celui des états qui mettrait de la lenteur à se soumettre au tribut serait réputé en guerre avec la régence. Il exige le strict versement des présens d'usage, et sans aucun délai le paiement des comptes arriérés, ajournés jusque là. Il ravive aussi d'anciennes querelles avec l'Espagne, la Hollande, Naples, et fournit de suite à ses corsaires un but bien net pour continuer à exercer leurs brigandages. Sur les côtes de Sicile, sur celles de Valence en Espagne, comme au temps des Alglabites de Cairouan, apparaissent des embarcations légères qui pillent les villages isolés, et enlèvent des familles entières qu'on transporte au bagne à Alger, d'où elles ne sortent qu'au prix de fortes rançons. Cédant au fléau au lieu de le combattre, la plupart des gouvernements européens renouvellent les anciens traités, et se bornent à en débattre misérablement les conditions le mieux qu'ils peuvent.

La France, dans les stipulations avec le gouvernement d'Alger, avait été sans contredit plus ménagée que les autres nations. Le commerce actif de la régence avec ses provinces méridionales en était la cause. Le souvenir du châtiment mémorable infligé à Alger par Louis XIV, l'éclat que nos armes avaient reçu de l'expédition d'Egypte et le grand nom de Napoléon, y contribuaient surtout. Ainsi notre consul fut l'objet d'égards particuliers et familiers du pacha, pendant quelques années, (de 1818–1822). Cependant il restait à vider une affaire grave, épineuse, en instance depuis vingt ans; sa solution pouvait renfermer la guerre.

Nous avons dit ailleurs comment un marché avait été passé sous le Directoire avec les négociants juifs établis à Alger, Busnach et Bacry, pour approvisionner de grain l'armée d'Italie. Le prix de la fourniture s'élevait à 24 mil-

Digitized by Google

lions. Le dey, sollicité par les deux trafiquants, était intéressé directement ou indirectement dans cette affaire. Des négociants de Marseille, dont les juifs étaient originaires, avaient à réclamer aussi l'avance des fortes sommes, et à ce titre demandaient au gouvernement français, sur le prix de la fourniture du blé, la retenue légitime du montant de leurs créances. Enfin les algériens présentaient des réclamations contre les français établis dans la régence. Visiblement cette affaire était très-compliquée. On discuta, on négocia. Une convention eut lieu le 27 décembre 1801 ; une des stipulations portait :

« Son Ex. le dey d'Alger s'engage à faire rembourser « toutes les sommes qui pourraient être dues à des Français « par ses sujets, comme le citoyen Dubois-Thinville prend « l'engagement, au nom de son gouvernement, de faire « acquitter toutes celles qui seraient légitimement réclamées. »

Ce texte même imposait l'obligation de procéder à cette liquidation avec quelque prudence. Des retenues durent être faites sur les sommes dues à Busnach et Bacry, et on se borna à leur donner de loin en loin quelques faibles à-comptes. Les pachas qui se succédaient à Alger, comme pour imposer un apurement définitif, employèrent la violence et l'arbitraire le plus odieux. Plusieurs fois les propriétés des Français à Bone, à Alger, à la Calle, furent violées, saisies, pillées par les ordres d'un gouvernement sans foi. La maison du consul établi à Oran fut envahie, sa caisse forcée, et le produit de plusieurs consignations appartenant à des armateurs de Marseille et de Gênes, fut enlevé. Une partie de ces sommes fut remise aux Bacry comme à-compte, sur leurs créances ; le reste fut versé au trésor du dey. Il était constant que les Bacry avaient souvent provoqué l'autorité algérienne à ces exactions, et qu'ils en avaient presque toujours profité.

Digitized by Google

Pendant l'empire, les grandes guerres continuelles empêchèrent de tirer vengeance de ces avanies. Quelque sécurité reparut avec la restauration. Le privilége de la pêche du corail fut rendu, et un traité conclu au mois d'octobre 1819 stipula que la somme réellement due, s'élevant encore, après tant de paiements effectués, à 14 millions serait réduite à sept millions, et que les créanciers de Bacry seraient payés par privilége, sur le montant de cette allocation définitive.

Une loi fut votée en France dans ce sens, tant le ministre d'alors fit d'efforts pour aplanir les difficultés et arracher ces créances, contestables peut-être, au gouffre des déchéances. Opposition est faite par les créanciers de Bacry à la délivrance du solde pour une valeur de 2000000 de f. Le gage, à l'ordinaire, fut déposé à la caisse des dépôts et consignations. Instruit de cette mesure, le dey s'inquiète et s'irrite, comme propre créancier de Bacry, et dépêche à Paris un envoyé extraordinaire, Sidi-Mahmoud, chargé de ses doléances. Ce personnage est fêté, le dey complimenté; mais on se refuse à payer, les créanciers privilégiés absorbant toutes les sommes saisies; et la négociation diplomatique dut s'effacer devant la vulgarité des exploits timbrés.

Cette justice protectrice n'était point du goût du pacha Hussein. Ses exigences au contraire allaient croissant; à ses yeux, les intérêts des infidèles étaient de nulle considération, à moins qu'ils ne fussent sanctionnés et validés par lui. Le chargé d'affaires de France à Alger devait essuyer tous les éclats de cette humeur. Ce titre, sous le nom de consul général des états d'Afrique, avait été confié après 1815 à M. Deval. Sa mission était d'unir par un seul faisceau toutes nos relations avec les états barbaresques, et de former ainsi, en face de Marseille, un centre d'affaires pouvant dédommager notre commerce des pertes précé-

Digitized by Google

demment essuyées. La résidence de cet agent fut fixée à Alger.

Né dans le Levant, il connaissait parfaitement la langue turque ainsi que les usages et les intrigues des orientaux. Mais tous les récits relatifs à l'événement qui va suivre tombent d'accord que le consul général, élevé dans la classe timide des drogmans, et ayant passé sa vie moins dans les chancelleries que dans les maisons de banque et de commerce du faubourg de Péra, ne possédait pas la force de caractère qui convenait à l'agent consulaire d'une nation comme la France. Ainsi, il crut devoir mettre dans ses rapports avec le gouvernement algérien de la finesse, de la souplesse, des égards constans, presque de l'humilité, au lieu d'étaler une noble fierté appropriée au pays qu'il avait l'honneur de représenter.

Pour première opération, le consul général s'attache à rétablir la France dans la jouissance de ses droits acquis depuis plusieurs siècles sur le littoral compris entre la Seybouse et le cap Bon. Le prix de cette concession était resté longtemps fixé à 17000 francs comptés à la régence. Cette somme avait été doublée et triplée dans le cours du 18e siècle. Écartant l'exécution littérale du traité, l'agent consulaire consentit imprudemment à élever le prix de la concession à douze fois la valeur primitive, et la France blessée dans ses intérêts dut compter une énorme redevance annuelle de 200 000 francs.

Pour échapper à un blâme légitime, M. Deval fit relever les ouvrages de la Calle et de Bone. Le divan flatté, caressé, circonvenu par lui, servit ses vues. Hussein, prévenu trop tard, se récria avec énergie contre les menées détournées du consul, qualifia sa conduite de mauvaise foi, et ne pouvant exiger la destruction immédiate des nouvelles fortifications dont l'existence, à la rigueur, était autorisée par d'anciens traités, conserva dépit et rancune. Ces sentiments haineux s'aggravèrent, à l'issue de réclamations légi-

Digitized by Google

times sans doute, mais présentées par le consul avec des instances de nature à blesser le pacha, à l'occasion de navires capturés appartenant au Saint-Siége, couverts de la protection du pavillon de France.

Un conflit d'un autre genre s'élevait. Il était relatif aux Maures libres et aux Kabyles placés comme hommes de peine auprès des consuls. Sur la demande du divan faite avec arrogance, M. Deval congédia les siens ; les autres consuls, déployant avec plus de caractère, s'y refusèrent. Le divan, fort de la concession arrachée au consul de France, agit despotiquement ; il fit enlever de force, de la chancellerie anglaise, quinze kabyles qu'on n'avait pas voulu livrer, et se saisit du consul de cette nation, qu'il mit aux fers pendant quelques jours.

Ce conflit faillit amener la guerre. Dans les premiers jours de février 1824, en effet, une division anglaise vint bloquer Alger. Le consul s'échappe et parvient à se rendre incognito à bord du vaisseau amiral avec sa famille. Le dey refusant les réparations exigées, le blocus est tenu serré et une forte escadre, ayant des bombardes, arrive de Malte. Les vaisseaux commencent le feu ; le dey n'en attend pas davantage et se soumet. Le consul est réinstallé et la paix s'établit.

La négociation Bacry allait raviver tous les motifs de chicane et de colère du pacha qui, se rendant peu compte des formes de la législation française, refusait d'admettre la légalité du versement des 2 500 000 francs, à la caisse des dépôts et consignations. A l'entendre cette somme lui appartenait. Il demandait qu'on envoyât à Alger les créanciers des deux juifs pour y montrer la validité de leurs titres et la justice de leurs réclamations. Hussein exigeait, en outre, la remise d'une somme de deux millions qu'il accusait, sans aucune preuve, le consul de France d'avoir reçue pour prix de prétendus bons offices rendus à Bacry, et dans sa

Digitized by Google

préoccupation, le dey se déchaînait contre M. Deval sans mesure comme sans justice.

Non content de cela, Hussein écrivait au ministre des affaires étrangères de France, au président du conseil et au roi, et exigeait une réponse immédiate et précise. Cette affaire étant politiquement embarrassante par sa nature, et présentant beaucoup de confusion et d'obscurité dans ses rapports avec la comptabilité, le ministre français resta quelque temps à répondre. Le caractère profondément irascible du pacha s'exalte et sa colère fermente pendant deux ans. Il se croit, en principe, maltraité dans ses intérêts financiers, volé, et, de plus, se considère comme insulté dans sa dignité de souverain. Dans les emportements de sa rage, on l'entend se déchaîner contre M. Deval, et le signaler calomnieusement comme le plus vil, le plus immoral des hommes.

Enfin, le 27 avril 1827, celui-ci réuni à ses collègues pour complimenter le dey, suivant l'usage, à l'occasion de la fête du Beyram, est interpellé avec colère en ces termes. « Avez-» vous une lettre de votre gouvernement à me remettre? » Votre Altesse sait bien, répond M. Deval, que le roi » de France ne peut correspondre avec le dey d'Alger. » A ces mots, Hussein se déborde en un torrent d'injures et d'épithètes grossières où la majesté royale était enveloppée. Il termine cette scandaleuse sortie en frappant le consul au visage d'un chasse-mouche en plumes de paon qu'il avait à la main.

L'offense à la dignité nationale était directe, publique; une réparation prompte, éclatante, devenait indispensable. Elle fut immédiatement exigée par M. le baron de Damas, ministre des relations extérieures, au nom du roi, et dans des termes exprès. Hussein repousse toute ouverture d'accommodement, et prétend que c'est lui-même qui est le plus fondé à se plaindre, et que M. Deval l'a offensé. Ce

Digitized by Google

consul reçoit l'ordre de cesser tout rapport d'affaires avec le dey, et de se tenir prêt à partir. Le 11 juin 1827, une division française commandée par le capitaine Collet est devant Alger. Le consul et tous les français résidant dans la ville s'embarquent sans obstacle, mais aussi sans que la moindre démarche conciliatrice soit faite pour les retenir. La sommation impérieuse et menaçante articulée par le capitaine Collet est sans résultat. La rupture était complète. La guerre devenait inévitable.

Une escadre française reçoit l'ordre de croiser devant Alger et d'y établir un blocus rigoureux. Hussein-Pacha, loin de s'effrayer de ces mesures et de réfléchir sur les conséquences de sa conduite, redouble de jactance et de menaces, tant les actes du consul français depuis 1815, qu'on suppose être l'écho du gouvernement, sont réputés timides et entachés de faiblesse. Aussitôt après le départ de M. Deval, le pacha envoie l'ordre d'arrêter et de réduire à l'esclavage tous les Français établis dans la régence. Il prescrit aussi de détruire de fond en comble le fort de la Calle et tous les autres établissements appartenant à la France. Tout fut mis à feu et à sang, et quelques heures suffirent pour cette dévastation. C'est la troisième fois depuis vingt-cinq ans que le pillage faisait table rase de ces établissements. Par ces actes de violence, Hussein commence réellement les hostilités, et l'odieux de la guerre, non provoquée par la France, appartient entièrement au gouvernement d'Alger.

Un blocus rigoureux devant cette place pouvait donner l'espoir d'y faire naître la misère et la famine, et provoquer une réaction et des mouvements populaires avec chance de renverser le dey ou de le rendre plus traitable. Mais Alger recourut à l'intérieur et en tira les denrées nécessaires à sa subsistance; et si les entraves du commerce extérieur firent tort au droit de douanes et au mouvement des ca-

Digitized by Google

pitaux, la différence de valeur des objets importés sur ceux exportés restait, en définitive, dans le pays. Enfin, impénétrable dans la Casbah et entouré d'une milice dévouée, à cause des riches présents qu'elle avait reçus, Hussein-Pacha était à l'abri des révoltes et des mouvements dans la cité.

Le blocus devenait donc illusoire pour abattre l'orgueil du pacha, et obtenir de lui une réparation proportionnée à la gravité de l'injure faite ; et ce blocus coûtait cependant sept millions de francs par an à la France. Nos bâtiments de guerre, en effet, n'ayant aucun abri dans le voisinage d'Alger, obligés par suite de tenir constamment la mer, éprouvaient de grandes avaries. Leurs équipages souffraient beaucoup, et les peines et les privations escortaient un service aussi rigoureux. Pendant sa durée qui fut de trois années les maladies et la mortalité causèrent de grands ravages. L'infatigable contre-amiral Collet devint la victime de son zèle et de sa persévérance à tenir la mer, et à serrer de près la ville ennemie, même lorsque les tempêtes semblaient exiger qu'il s'éloignât de ces parages dangereux. Il succomba et fut remplacé par M. Massieu de Clerval.

Une dernière tentative amicale, en admettant, sur un faux avis des dispositions meilleures chez le pacha et ses ministres, fut essayée. Le capitaine de vaisseau de la Bretonnière, montant le bâtiment de l'état *la Provence*, était devant Alger dans les premiers jours d'août 1829. Introduit dans la Casbah, le négociateur français fait connaître au pacha les nouvelles dispositions de la France, et la nature des réparations qu'elle lui demande. Au mot de réparation Hussein s'indigne et éclate. Il déclare avec hauteur qu'il n'en fera point; qu'il était lui-même offensé; que ses conditions à lui sont que la France se soumette à payer d'abord tout ce qui était dû pour cette ancienne querelle

Digitized by Google

de la liquidation Bacry, plus l'indemnité de pertes résultant pour lui de la longueur du blocus.

En face de pareilles exigences, M. de la Bretonnière doit se taire et se retirer. Il arrivait à bord de *la Provence*, qui déjà avait levé l'ancre et commençait à marcher, lorsque les batteries du môle font feu sur le vaisseau, dont le grand mât portait encore le pavillon parlementaire. Le feu continue jusqu'à ce que *la Provence* soit hors de portée. Quatre-vingts boulets s'étaient logés dans la quille et avaient ruiné quelques agrès, heureusement sans causer aucun mal pour l'équipage. On assure à Alger que le feu fut exécuté sur un signal parti de la Casbah. Le pacha Hussein s'en défendit et affirma que les canonniers avaient tiré sans ordre; et comme dans un gouvernement despotique le prince a toujours raison, le commandant du môle fut destitué, et les canonniers de service aux pièces furent condamnés à recevoir la bastonnade. En échange de ces châtiments publics et réels, peut-être les intéressés reçurent-ils des éloges et des immunités.

Les griefs étaient au comble. A une autre époque, le sentiment d'indignation eût fait palpiter tout ce qui portait un cœur vraiment national, et le nombre en était grand en France. Alors on cédait à une préoccupation plus grave et d'une nature bien autrement saisissante. En 1829, à l'occasion de quelques débats, certains côtés de la chambre élective qui marchaient compacts depuis deux ans s'étaient désunis avec éclat, et ceci avait forcé le ministère Martignac à se retirer. Ce ministre si plein de bonnes intentions, si avide de légalité, si touchant de grâce, si français dans toute l'acception du terme, avait été supplanté, au grand étonnement de tous, par le ministère du 9 août. Disons-le hautemment, c'était là de l'opposition ou plutôt de la haine contre toute idée de sage progrès; c'était un défi jeté au pays après une éclatante révolution, après quinze ans d'é-

Digitized by Google

ducation politique activée par la liberté de la presse et de la tribune, qu'un ministère où figuraient MM. de Polignac, de Bourmont, de Labourdonnaie.

C'est dans cette circonstance, le 8 août, que M. de la Bretonnière vint exposer au roi la nouvelle insulte du pacha. Les flancs de son vaisseau sillonnés de boulets disaient hautement à la France la gravité de l'injure et la nécessité de la réparation. Le roi Charles X s'en émut. De plus, on assure que l'intention d'affranchir la chrétienté de l'oppression honteuse des puissances barbaresques l'avait toujours préoccupé ainsi que Louis XVIII, à l'opposé des vues du congrès d'Aix-la-Chapelle en général étroites, pleines de petites prétentions et de craintes puériles. L'époque tombait mal pour une nouvelle croisade, et l'opinion, la presse, renonçant à devenir l'une des sauve-gardes du trône, paraissant oublier le langage et la dignité de la France blessée, pour aborder exclusivement le duel électoral prochain que la couronne provoquait.

M. de Bourmont appréciait toute l'impopularité du ministère dont il faisait partie. Malgré ses efforts pour se relever dans l'opinion de l'armée par des ordonnances qui, remaniées plus tard, sont devenues des lois de l'état, le ministre, comme planche de salut pour lui et ses collègues, arrêtait ses idées sur une expédition militaire qui offrit à la fois de la gloire à l'armée, de grands avantages au pays, et qui frappât l'imagination par la grandeur de son but. La conquête d'Alger remplissait toutes ces conditions. Le ministre de la guerre du 9 août fit part de son projet à M. de Polignac, qui le trouva inopportun et le goûta peu. Le Dauphin s'y montra tout-à-fait contraire. Sur son avis cependant le projet fut soumis au conseil. Le roi Charles X fit de nombreuses objections. Le général Bourmont insista, et frappant l'esprit du roi par des sentiments chevaleresques que celui-ci, on lui doit cette justice, conserva

Digitized by Google

toujours, ajouta qu'il fallait faire cette guerre, quand elle ne servirait qu'à prouver à l'Europe qu'un roi de France ne se laisse pas impunément insulter par un chef de pirates. Le roi entraîné autorise la discussion du projet.

La majorité du conseil le repousse d'abord. Le ministre de la marine, celui des finances, articulant des raisons appropriées à leur spécialité, le déclarent impossible. Le général Bourmont triomphe de cette résistance. Le roi l'appuie et exige qu'on écarte les hypothèses pour consulter les directeurs sur l'état des approvisionnements; et que l'on s'éclaire par des chiffres et des données certaines. Une commission d'officiers de marine réunis, désapprouve le projet. Elle exhume toutes les considérations de mauvaise saison, de tempêtes sur ces rives inhospitalières, bordées d'écueils. Pour certains esprits, ceci laissait percer injustement la pensée secrète que ce qui avait résisté à un blocus maritime ne fût point vidé par l'armée de terre.

L'amiral Duperré fut d'avis que l'expédition pouvait s'entreprendre pourvu qu'on réglât convenablement le personnel et le matériel de terre et de mer, ainsi que les quantités d'approvisionnements; avec la condition aussi que l'expédition eût lieu dans la saison convenable, c'est-à-dire du milieu du mois d'avril à la fin de juillet. Les commandants de la marine de Brest, de Rochefort, de Lorient, de Toulon, partageaient cet avis. La crise politique approchait; la nécessité d'améliorer par un grand succès la fâcheuse position des dépositaires du pouvoir, et d'éblouir ou d'endormir l'opinion par un puissant éclat, devenait impérieuse. Heureux si la victoire contre les forbans d'Alger, seule, avait servi d'argument, et que le champ clos dans lequel on avait fait descendre les partis pour la lutte électorale n'eût pas été envahi et profané par les ordonnances de juillet!

Presque tous les cabinets de l'Europe répondirent à la

Digitized by Google

communication du projet par une entière approbation. La plupart offrirent leur assistance si elle était nécessaire. Le ministère Anglais, présidé par le duc de Wellington, soi-disant dans l'intérêt commercial de la Grande Bretagne, désirait savoir ce que la France serait disposée à faire de la régence d'Alger après l'avoir conquise. Le président du conseil aurait répondu, dit-on, avec énergie : « Que la « France insultée ne demandait le secours de personne « pour venger son injure, et qu'elle n'aurait besoin de con- « sulter personne pour savoir ce qu'elle aurait à faire de « sa nouvelle conquête. »

Ce langage est beau ; il est digne du ministre d'une grande nation. Mais, quoique reproduit dans certains écrits depuis l'événement, est-il bien réel? Sa hauteur envers une puissance jalouse, rivale, est-elle admissible, en considérant surtout les embarras de l'intérieur à cette époque, et l'approche des mesures politiques extrêmes que l'on insinuait déjà alors pour tâter l'opinion, pour frapper bientôt en aveugle un éclatant coup d'état? La lettre authentique du chef du cabinet du 9 août pourrait-elle être représentée par la chancellerie anglaise? La noble persistance de M. de Bourmont pour faire adopter son projet par le roi Charles X et par ses ministres, a été signalée aussi par un employé de la guerre, suspect dès lors de partialité. Là sont consignées, en outre, les petites intrigues qui s'agitèrent à la cour pour la nomination du général en chef. Le choix, en résultat, ne fut pas heureux. Il fallait même que l'opinion sur le ministre de la guerre de l'époque fût bien arrêtée, puisque le succès d'une campagne brillante et rapidement poussée à terme, le ton modéré des bulletins, le langage modeste et calme du général en chef en parlant de lui, enfin la perte d'un fils mort en brave français, ne purent désarmer cette opinion et trouver grâce devant son inflexibilité.

Les projets de faire aux forbans les plus intraitables de

Digitized by Google

la côte de Barbarie une guerre sérieuse, concluante, étaient arrêtés, les dificultés diplomatiques, levées ou éludées. Rien au dehors ne faisant plus obstacle, il fut poussé rapidement aux préparatifs. Au mois de février 1830; la France était instruite de la résolution prise par son gouvernement d'en finir avec Alger. Le moment de la crise électorale s'avançait. Les dispositions étant bien arrêtées par le pouvoir en cas d'échec dans ce redoutable choc, dispositions proclamées par les organes du parti avec une jactance vraiment naïve, plus tard avec une argumentation audacieuse, aveugle, déplorable, le moindre retard dans une expédition dont le succès devenait un auxiliaire puissant, pouvait tout compromettre. Avec une intention presque ingénue, le 15 mai, anniversaire de l'embarquement pour l'Egypte, avait été choisi pour le départ. Le temps ne fut favorable que dix jours plus tard. Enfin, le 25 mai 1830, la flotte mettait à la voile, et bientôt voguait vers la nouvelle croisade.

Ici est le terme de la longue période historique que nous avons embrassée. Exposer avec rapidité, clarté et chaleur le tableau des événements principaux pendant ce vaste intervalle de plus de deux mille ans, depuis la deuxième guerre punique jusqu'en 1830, sur la côte africaine, tel était notre but. A-t-il été atteint? nous n'osons l'espérer. Ce n'est pas sans quelque charme, qu'obligé de revoir les sources historiques qui dès nos plus jeunes années ont fait l'objet particulier de nos études, nous avons dû successivement exhumer les souvenirs de Rome et de Byzance, et jalonner les traces, aujourd'hui presque effacées, de leur domination sur le sol africain. Plus tard, nous avons vu les Arabes de Mahomet, naître, grandir, et bientôt se répandre comme un torrent, en Orient, depuis la Mecque jusqu'à l'Indus; puis, se rabattant sur l'Occident, franchir le Nil, at-

Digitized by Google

teindre la pointe la plus lointaine des Mauritanies, envahir les Espagnes et la Gaule. Ici, ces bandes fanatiques trouvent en un jour leur ruine, dans les plaines de Tours. Dans la péninsule Ibérique, cette ruine n'est consommée qu'après huit siècles de domination. Au sein des Mauritanies, après de sanglants débats et une longue agonie, nous avons vu les Arabes de la conquête, changés en Idrisites ou Aglabites, disparaître sous les coups puissants des indigènes, Almoravides, Almohades, Mérinites; ensuite vainqueurs et vaincus, courber la tête sous le sabre des Turcs, devenu un inflexible niveau. Nous avons essayé de jeter de l'ordre, de la clarté, et par hasard quelque intérêt, dans l'histoire de la piraterie, exposant en résumé son origine, ses phases bizarres et désordonnées, son apogée, sa décroissance, ses derniers instants. Une autre considération, morale, relevée, ressort selon nous du tableau de ces déprédations, de ces hideuses exécutions, de ces massacres ignobles, dont notre tâche nous imposait le récit: c'est un profond sentiment de gratitude envers la divine providence, d'avoir dirigé le bras de Charles-Martel pour nous préserver de ce joug honteux; et depuis, en face même de cette intraitable Afrique, de nous avoir conservé les bienfaits de la civilisation, de la morale évangélique et du progrès.

Oui, sans doute, une haute mission, refusée jusqu'ci aux nations européennes, c'est-à-dire régénérer l'Algérie et les peuples qui l'habitent, la France est appelée à la remplir. A ce titre, la prise d'Alger, les suites de la conquête, les difficultés de notre politique envers les Arabes, longtemps augmentées par l'insuffisance de nos forces, l'acheminement actuel vers une solution meilleure, peut-être complète, sont bien dignes aussi d'exercer le burin de l'histoire. Mais en présence de tant de faits si variés, si pressés, si dramatiques, rarement concluants, quelquefois sinistres, toujours

Digitized by Google

glorieux, en outre si diversement racontés, si différemment jugés ; en face d'écrits ayant certes le même but, la richesse et la gloire de la France, mais présentés sous des points de vue si distincts ; quand des hommes de cœur et d'un esprit éminent, se montrent en des camps opposés, pour s'attaquer et se contre-dire, presque toujours avec aigreur et passion, souvent avec injure, la grande question d'avenir pour Alger, en réalité, ne saurait être opportunément tranchée. Le moment pour une histoire de l'Agérie actuelle, grave, consciencieuse, instructive, complète, n'est point encore venu. Le temps marche cependant ; les événements se pressent ; la solution réelle est en progrés. Il s'avance l'instant que nous appelons de tous nos vœux, où l'histoire aura à consigner non des critiques inquiètes, mais des succès positifs ; non des projets vagues et contestés, mais des résultats éclatants, tels que les veulent l'honneur et la prospérité de la France !

Digitized by Google

Digitized by Google

THÉORIE

PHYSIQUE ET MATHÉMATIQUE

DES COMÈTES,

PAR M. L'ABBÉ MARÉCHAL.

Voltaire, dans son épître à M^me^ du Chatel, nous a laissé sur les comètes ce beau passage :

> Comètes que l'on craint à l'égal du tonnerre,
> Cessez d'épouvanter les peuples de la terre ;
> Dans une ellipse immense achevez votre cours,
> Remontez, descendez près de l'astre des jours,
> Lancez vos feux, volez et revenant sans cesse,
> Des mondes épuisés ranimez la vieillesse.

On traite, dans la première partie : 1° *De la constitution physique des comètes, et de l'explication des apparences que présentent ces astres ;* 2° *des comètes dont les apparitions sont périodiques ;* 3° *on examine si une comète peut choquer la terre.* On donne, dans la seconde partie, *les formules qui servent à calculer l'orbe d'une comète, et à prédire le retour de cet astre.*

Digitized by Google

PREMIÈRE PARTIE.

Constitution physique des comètes, et explication des apparences qu'elles présentent.

1. On distingue dans les comètes : 1° *le noyau;* 2° *la nébulosité,* et 3° *la queue.* — Le noyau est un point lumineux plus ou moins éclatant qu'on aperçoit au centre de l'astre. — La nébulosité est le brouillard qui entoure le noyau de tous côtés. — La queue est la traînée lumineuse dont la plupart des comètes sont accompagnées.

On définit ordinairement les comètes : *des astres d'une masse très-petite qui décrivent des ellipses excessivement allongées, dont le soleil occupe le foyer, et qui sont souvent accompagnées d'une queue vaporeuse,* à travers laquelle on peut distinguer même les petites étoiles.

Les masses des comètes étant d'une petitesse extrême, peu de ces astres ont offert un noyau bien distinct. Ce n'est qu'avec un puissant télescope, que W. Herschel est parvenu à voir dans la nébulosité de la comète de 1811, un point brillant qu'il jugea être le noyau même de l'astre. Quelques astronomes ont enseigné que les comètes sont des corps opaques formés d'un noyau qu'accompagne souvent une traînée lumineuse, d'intensité et d'étendue variables. D'autres savants ont considéré les comètes comme des amas de vapeurs légères et diaphanes, dont le noyau est formé des couches les plus denses de la nébulosité qui les entoure. Il paraît qu'on ne connaît pas encore bien quelle est la constitution physique des comètes ; mais il est fort probable qu'on ne peut ramener tous ces astres à un type unique.

« Il existe, dit M. Arago (Annuaire de 1832), des comètes sans noyau apparent, qui, dans toute leur étendue,

Digitized by Google

ont presque le même éclat, qui ne sont sans aucun doute que de simples agglomérations d'une matière gazeuse. Un second degré de concentration de ces vapeurs a pu donner naissance, dans le centre de la nébulosité, à un noyau, remarquable par la vivacité de sa lumière, mais qui, étant encore liquide, jouirait d'une grande diaphanéité; à une époque plus avancée, le liquide, suffisamment refroidi, sera enveloppé d'une croute solide, et, dès ce moment, toute transparence du noyau aura cessé; alors son interposition entre l'observateur et une étoile produira une éclipse..... Or, rien..... ne prouve qu'il n'existe pas des comètes de cette troisième espèce ou à noyau solide..... Ceux qui.... croient que toutes les comètes sont façonnées sur un modèle uniforme, n'ont qu'à compulser attentivement... les archives de la science, et bientôt ils reconnaîtront combien une pareille idée s'accorde peu avec les faits. » Selon M. Biot (Astron., T. III): « Lorsqu'on regarde (les comètes) au télescope, elles ressemblent à un amas de vapeurs, au centre duquel on voit ordinairement un noyau plus ou moins terminé. Cependant, quelques-unes d'entre elles n'ont paru que comme une vapeur légère, sans aucun noyau sensible; car on voyait les étoiles au travers. » Du reste, les comètes ont une parallaxe fort petite qui les place bien au-delà de l'orbite de la lune, et leur mouvement apparent est assujetti à des lois régulières; on est donc assuré qu'elles sont des corps cosmiques mus, comme les planètes, par une impulsion primitive et par l'attraction du soleil.

2. Une comète n'a jamais de queue lorsqu'elle est éloignée du soleil; mais dès qu'elle en est à environ trente millions de lieues, la traînée vaporeuse commence à paraître et croît en étendue tant qu'elle se rapproche de l'astre. Le développement de la queue a acquis sa plus grande dimension peu après le passage au périhélie: en-

Digitized by Google

suite, à mesure que la comète s'éloigne du soleil, la traînée diminue par les mêmes degrés, et n'est bientôt plus qu'un nuage ; enfin la comète cesse d'être visible. On observe aussi que la queue d'une comète est toujours dirigée selon le prolongement de la droite qui joint cet astre au soleil. Cette apparence fait croire que la queue des comètes n'est qu'un torrent de vapeurs élevées par la chaleur du soleil, et chassées par le choc des molécules de la lumière que cet astre lance ; vapeurs qui se condensent dans la région où elles se trouvent poussées. Ces vapeurs, en s'écartant du noyau, ont moins de vitesse que ce corps et restent un peu en arrière: ce qui fait prendre une forme courbée à l'extrémité de la queue. Cependant, il faut convenir que cette explication ne suffit pas pour rendre compte des formes singulières que présentent quelquefois les comètes, et particulièrement de celle de 1744 qui avait six queues. En admettant avec plusieurs savants, qu'un fluide éthéré est interposé entre les corps célestes qui peuplent l'immensité de l'espace, on peut expliquer d'une manière plus satisfaisante la formation des queues des comètes. En effet, on peut concevoir que l'accroissement de température qu'acquièrent ces corps volatilise les parties solides et gazeuses qui en sont susceptibles. Si les vapeurs produites se trouvent d'une densité moindre que celle de l'éther, elles s'échappent dans la direction opposée au soleil, et produisent par leur écoulement continu les queues des comètes. En outre les vapeurs les plus volatiles étant celles qui éprouveront le plus l'effet de la résistance de l'éther, leur déviation sera d'autant plus grande qu'elles seront alors éloignées de la tête de la comète: ce qui explique à la fois la courbure de la queue, et son inclinaison constante vers le côté que la comète vient de quitter. Lorsque l'atmosphère des comètes est composée d'un seul gaz ou de deux également dilatables, elles n'ont qu'une seule queue et ne se partagent jamais en plusieurs.

Digitized by Google

Lorsqu'au contraire leur atmosphère est formée par plusieurs gaz d'une dilatation différente, les comètes ont plusieurs queues, et celles-ci se séparent souvent.

3. « Les queues s'élargissent beaucoup, dit M. Arago, en s'éloignant de la tête de la comète; leur milieu présente ordinairement une bande obscure qui les partage en deux parties distinctes et souvent presque égales. On satisfait généralement à tous les détails de ce phénomène, en considérant la queue comme un cône creux, dont l'enveloppe aurait une certaine épaisseur. En faisant la figure, on verra aisément que la ligne visuelle dirigée près des bords de ce cône traverserait une beaucoup plus grande quantité de particules nébuleuses que la ligne passant par le centre; or, soit que ces particules brillent par elles-mêmes, soit qu'elles réfléchissent seulement les rayons du soleil, c'est leur nombre total qui, dans chaque direction, doit déterminer l'intensité de la lumière. Ainsi, dans l'hypothèse d'un cône creux, le plus grand éclat des bords de la queue, l'existence de deux bandes lumineuses, séparées par un espace comparativement obscur, ne présente plus de difficulté. » Il y a des comètes qui paraissent sans queue, les unes étant réellement dépourvues de cet appendice, telle est la comète de Biela; les autres étant en opposition avec le soleil; car alors on ne verra que la largeur de la queue confondue avec la nébulosité, et on ne pourra juger de sa longueur.

4. La proximité du soleil, la continuité de la transmission de la chaleur, doivent en rendre l'accumulation énorme et capable de tout fondre et vaporiser dans les comètes; il peut même arriver que le noyau perde de sa solidité: celle de 1680 avait 0,006 pour distance périhélie (celle du soleil à la terre étant 1); elle fut 166 fois plus proche du soleil que nous, et la chaleur qu'elle en reçut fut 27 500 fois plus forte que celle de nos étés. Cependant Laplace ne paraît pas croire à ces grands changements de température que doivent

Digitized by Google

éprouver les comètes par les variations de leurs distances au soleil, ou, du moins, ils lui semblent devoir être fort modifiés par d'autres circonstances. « Les nébulosités qui les environnent, dit-il, étant le résultat de la vaporisation des fluides à leur surface, le refroidissement qui en est la suite doit tempérer l'excessive chaleur due à leur proximité du soleil; et la condensation des mêmes fluides vaporisés, quand elles s'en éloignent, répare en partie la diminution de chaleur que cet éloignement doit produire; en sorte que le double effet de la vaporisation des fluides et de la condensation des vapeurs rapproche considérablement les limites de la plus grande chaleur et du plus grand froid que les comètes éprouvent à chacune de leurs révolutions. »

5. Vers le périhélie, les comètes se meuvent avec une vitesse extraordinaire. La comète de 1472 décrivit en un jour un arc de 120°. Mais en s'éloignant du périhélie, la marche se ralentit avec l'action solaire, de sorte que, vers l'aphélie, l'astre est presque immobile. Au télescope la queue des comètes est peu visible: cette traînée vaporeuse ne peut être perceptible que par son épaisseur. On ne voit guère les comètes pendant plus de six mois. La comète de 1811 fut visible depuis le mois de mai jusqu'au mois d'octobre, et celle de 1729 fut aussi perceptible durant six mois. Les apparitions des comètes en plein jour sont assez rares: on en cite comme exemple la comète de l'an 43 avant notre ère, et celles de 1106, de 1402, de 1532, de 1577 et de 1843. En se plaçant de manière à n'être pas éblouis par la lumière solaire, plusieurs observateurs aperçurent à 1 h. après midi, et sans le secours des lunettes, la comète de 1744. On attribuait autrefois aux comètes une influence funeste; mais le peu d'accord des événements avec les prédictions, et surtout les progrès des sciences ont dissipé ces vaines terreurs. Le nombre des comètes est inconnu. Herschel le porte à plusieurs milliers. Sur 172 comètes qu'on a

Digitized by Google

observées d'une manière régulière, il y en a 90 qui l'ont été depuis l'invention des télescopes.

6. Les comètes diffèrent des planètes : 1° par les apparences qu'elles offrent ; 2° par la petitesse de leur masse ; 3° par la diversité de leurs mouvements ; et 4° par l'inclinaison très-variée de leurs orbes sur le plan de l'écliptique. Les comètes n'affectent pas toujours, comme les planètes, la direction d'Occident en Orient. Si le mouvement de quelques-unes est direct, il y en a d'autres qui se meuvent d'Orient en Occident. En outre, il est des comètes dont l'orbe n'a qu'une faible inclinaison sur l'écliptique ; tandis qu'il lui est presque perpendiculaire pour d'autres : l'orbe de la comète de 1770 était incliné de 1° 55′ sur l'écliptique ; tandis que la comète de 1707 avait une inclinaison de 88° 37′ 40″. J. Herschel a reconnu que sur 125 comètes, il y en a 65 directes et 60 rétrogrades. Il ajoute que si l'on décompose ces 125 comètes en deux séries, l'une formée des comètes dont la distance périhélie $< 0,75$, l'autre formée de celles dont la distance périhélie $> 0,75$, les nombres 65 et 60 seront les comètes comprises dans ces deux séries.

7. A cause de la petitesse de leur masse, les comètes n'ont causé dans notre système solaire aucun dérangement, même dans leur plus grand rapprochement. Selon Lalande, une comète dont la masse égalerait celle de la terre, et qui s'en approcherait à 13000 lieues, produirait une marée de 2000 pieds et submergerait en 24 h. notre planète. Mais d'abord aucune comète connue n'a une masse qui approche de celle de notre globe, et d'ailleurs son passage près de nous serait si rapide que son attraction n'aurait pas le temps nécessaire pour vaincre la résistance des eaux. La comète de 1770, celle qui s'est le plus approchée de la terre, et qui était alors à 600 mille lieues de nous n'a produit aucun trouble dans le mouvement de notre planète, ni exercé

Digitized by Google

aucune influence sensible sur les eaux de l'Océan. Laplace a calculé que si sa masse eût égalé celle de la terre, l'action de cette comète eût augmenté l'année sidérale de 2 h. 28′. Mais sa masse était probablement moindre que la 5000e partie de celle de notre globe, puisqu'elle a passé entre Jupiter et ses satellites sans y causer la moindre perturbation. Ainsi les comètes, loin d'attirer le mouvement des planètes, doivent elles-mêmes en éprouver l'influence. « Voilà pourquoi, dit M. Francœur (Uranographie), quelques-unes peuvent avoir leurs orbes elliptiques changés en paraboliques ou même en hyperboliques : mues dans des courbes ouvertes, elles doivent alors s'éloigner de nous pour n'y revenir jamais ; et s'écartant du soleil à toutes les distances, entrer dans la sphère d'attraction de quelque autre étoile, pour en devenir le satellite ou pour continuer une nouvelle parabole ; changeant ainsi sans cesse de foyer d'attraction, elles peuvent s'y précipiter et y être absorbées. »

8. On sait qu'outre les étoiles lumineuses, il existe, dans les espaces célestes, des étoiles éteintes complètement obcures. Newton croyait que les étoiles de cette espèce redeviennent incandescentes, lorsque des comètes venant à y tomber, fournissent un nouvel aliment à la combustion : cette opinion a sans doute donné lieu au dernier des vers de Voltaire que nous avons cités. « Personne n'ignore aujourd'hui, dit M. Arago, que presque tous les corps... dans certains états électriques, peuvent être rendus lumineux, sans que rien se combine avec leur substance, sans que rien s'en dégage. Tel est le cas, par exemple, de deux charbons placés dans le vide, dont l'un touche au fil de tel ou tel pôle d'une pile voltaïque un peu forte, et dont l'autre est en communication avec le pôle opposé de la même pile, car dès que les surfaces de ces charbons sont très-rapprochées, ils deviennent plus resplendissants que tous les feux terrestres connus, et à tel point qu'on s'est accordé à désigner la lu-

Digitized by Google

mière qui en émane alors par le nom de lumière solaire. » Cette expérience très-importante rend probable l'opinion émise par des astronomes que la lumière du soleil et des étoiles est une lumière électrique, et elle suffit pour faire classer le sentiment de Newton parmi les simples hypothèses.

9. Les comètes sont-elles lumineuses par elles mêmes, ou bien, comme toutes les planètes, réfléchissent-elles seulement les rayons du soleil? Cette question n'est pas encore résolue; mais le jour même où une comète se sera présentée avec une phase évidente, tous les doutes auront cessé. Remarquons d'abord que la nébulosité qui entoure la comète peut empêcher le plus souvent de discerner les phases, comme un globe de verre dépoli, qui enferme une lampe, empêche de distinguer la forme de la flamme. Hévélius et Lahire ont cru apercevoir des phases à la comète de 1682; mais cette observation unique ne décide rien; car il serait possible que ce qui a été pris pour une phase ne fût qu'une irrégularité dans la forme du noyau, comme cela est arrivé pour la comète de 1819 : le noyau de cet astre avait un diamètre sensible, et l'on distinguait aisément que le noyau n'était pas sphérique. M. Cacciatore crut y voir des phases, M. Arago répondit que : « Le 5 juillet la ligne des cornes au lieu d'être, comme cela serait arrivé pour une phase réelle, perpendiculaire à la ligne menée de la comète au soleil, lui était parallèle. « Mais quand il serait prouvé qu'il y a absence absolue des phases, on ne serait pas autorisé pour cela à penser, avec W. Herschel, que les comètes brillent de leur propre lumière; car si, comme on commence à le croire, ces astres sont des amas de vapeurs légères et diaphanes, la lumière du soleil pénétrant toute leur masse doit également se réfléchir de tous leurs points. Pour éclaircir la question, il serait important de pouvoir observer le passage de quelque grande comète sur le disque du soleil. Dans le cas d'opacité,

Digitized by Google

le noyau sous-tendant un angle sensible, se montrerait comme une tache obscure, et dans le cas de diaphanéité, la comète, traversée par la vive lumière du soleil, ne serait probablement pas visible. Ce phénomène intéressant et rare s'est présenté de nos jours à l'égard de la comète qui parut en 1819 et de celle de 1843 : malheureusement ces deux passages ne furent point observés. Les phénomènes de la polarisation de la lumière fourniront peut-être le moyen de décider la question relative à la nature de la lumière des comètes. Le 3 juillet, M. Arago soumit à cette épreuve la lumière de la comète de 1819, et reconnut qu'elle présentait quelques traces de polarisation. Il varia les expériences, les répéta un grand nombre de fois avec trois prismes différents, et toutes indiquèrent que la comète n'était pas lumineuse par elle-même, et qu'elle réfléchissait les rayons du soleil ; « cependant on peut se permettre, dit M. Arago, d'en conclure d'une manière absolue, que ces astres brillent seulement d'un éclat d'emprunt : en effet, en devenant lumineux par eux-mêmes, les corps ne perdent pas pour cela la faculté de réfléchir des lumières étrangères. »

Tableau des dimensions de quelques comètes.

ANNÉES de l'apparition.	DIAMÈTRES du noyau en lieues.	LONGUEURS des queues en millions de lieues.	DISTANCES périhelies, réduites en mille lieues, et rapportées au centre de ⊙.	MOINDRES distances possibles à notre globe, en rayons terrestres.
1680		41	228	112
1689			760	
1769		16	4560	
1798	11			
1799	154			364
1805	12			260
1811 (2e)	1089			
1832				4 $\frac{2}{5}$
1843		60	190	

Digitized by Google

Comètes dont les apparitions sont périodiques.

On parle, 1° *des comètes de Halley, de Encke, de Biela;* 2° *des causes qui troublent la marche des comètes;* et 3° *de la comète de* 1843.

Daru a dit de la comète :

C'est par un point douteux, fuyant dans l'étendue,
Que l'astre se révèle à notre faible vue,
Notre œil seul peut l'atteindre au haut du firmament,
Mais son cours dure un siècle, et la vie un moment.
N'importe ce moment suffit à des conquêtes.
.....
L'homme a doué ses yeux d'une force nouvelle,
.....
Et le calcul enfin par lui-même inventé,
Atteint la certitude à nos sens inconnue,
Et la reporte au ciel dont elle est descendue.

(Ast. Ch. VI.)

10. Plusieurs causes ont empêché les astronomes de prédire les retours des comètes, et de calculer les éléments de leurs orbites. 1° Ces astres ne sont visibles que dans une petite partie de leur cours, qui, étant très-proche du soleil, est parcourue avec une vitesse prodigieuse, tandis que, vers l'aphélie, la comète se meut avec une extrême lenteur, et ne peut, en certains cas, revenir à nous qu'après plusieurs siècles. 2° Les attractions des planètes altèrent les éléments de l'orbe, et peuvent rendre une comète invisible à jamais, ou du moins très-difficile à reconnaître : c'est ainsi que la comète de 1770, observée dans un arc de 170° devait, suivant les calculs de Lexel, reparaître tous les cinq ans et demi, et cependant elle n'a pas reparu depuis. Il n'y a nul doute que l'attraction de Jupiter et de Saturne fût la cause de cet effet. M. Valz a néanmoins conjecturé que la deuxième comète de 1843 pourrait bien être celle de Lexel. 3° On

Digitized by Google

n'observe avec soin que depuis deux siècles, et plusieurs comètes ont dû échapper aux regards. 4° Outre qu'une comète peut n'être que sur l'horizon des contrées australes, si elle est sur le nôtre durant le jour, ordinairement nous ne la voyons pas, bien qu'elle soit sous nos yeux : c'est ainsi que les astronomes n'ont vu qu'en juillet la belle comète de 1818; cependant, depuis longtemps, elle était présente dans tout son éclat, mais en plein jour. La comète qui parut 60 ans avant notre ère, ne fut, dit-on visible qu'à l'aide d'une éclipse totale du soleil, parce qu'elle était trop voisine de cet astre. 5° Les apparences que présentent les comètes sont très-variables puisqu'elles dépendent du lieu qu'occupe la terre, lorsqu'elles se présentent à nous. Ainsi une comète qui a été très-belle, peut l'être très-peu à son retour, ou même n'être pas du tout visible, quoique existante sous nos yeux; sa queue peut avoir disparu..... Comment la reconnaître alors pour le même astre? Il faut donc ne s'en rapporter qu'à la similitude des éléments de l'orbite : mais si l'attraction des planètes change ces éléments, on ne peut reconnaître la comète. 6° Une forte cause d'erreur vient de l'observation. Les petites comètes ne sont que des points vaporeux; les grandes forment une nébulosité variable et mal terminée. Plusieurs astronomes ont calculé les orbites des comètes de 1762, 1743, 1759, 1766, et leurs résultats ne s'accordent pas. Quel moyen d'annoncer les retours avec des éléments si défectueux! Enfin, 7° le plus grand nombre des comètes se montrent inopinément, sans qu'aucun calcul n'ait indiqué leur apparition, ni quant aux dates, ni relativement aux positions qu'elles doivent occuper dans le ciel. Sur 172 comètes régulièrement observées, les apparitions de 162 n'avaient pas été prévues; il ne faut donc pas être surpris que sur les comètes dont on a calculé la marche, il n'y en ait que trois dont on soit certain de prédire les retours, savoir : les comètes de Halley, de Encke et de Biela.

Digitized by Google

Il y a bien encore deux autres comètes dont on croit connaître la marche ; la première est celle de 1680 : Newton lui attribue une période de 575 ans ; la seconde est celle de 1556 à laquelle on assigne une révolution de 292 ans, et qu'on attend en 1848 *. Comme leurs retours n'ont pas encore été vérifiés, on exige que l'observation vienne confirmer cette attente.

11. Newton ayant démontré qu'une section conique quelconque peut être décrite autour du soleil par un corps soumis à l'attraction de cet astre, aperçut la possibilité d'appliquer cette proposition générale au cas des orbes cométaires, et la grande comète de 1680 lui fournit une belle occasion d'éprouver sa théorie ; un succès complet couronna son attente. Il reconnut que cette comète avait décrit autour du soleil, comme foyer, un orbe elliptique, et que sur cet orbe les aires décrites étaient, comme dans les ellipses planétaires, proportionnelles aux temps. Halley ayant déterminé les éléments paraboliques de la comète de 1682, d'après les observations de Lahire, Picard, Hévélius et Flamsteed, trouva pour résultats : inclinaison 17° 42′, longitude du nœud ascendant 50° 48′, longitude du périhélie 301° 36′, distance périhélie 0,58 et le sens du mouvement rétrograde. Les mêmes méthodes de calcul appliquées aux observations des comètes de 1607, 1531 et 1456 firent reconnaître à Halley que leurs éléments étaient les mêmes à peu près que ceux de la comète de 1682 ; et de 1607 à 1682 il y a 75 ans, de 1531 à 1607 on trouve 76 ans, et de 1456 à 1532 il y a 75 ans ; l'identité de ces quatre astres fut donc prouvée, et Halley put conclure que la comète de 1682 fait sa révolution en 75 ou 76 ans, période plus courte que celle d'Uranus. Halley prédit son retour pour 1757 ; mais on ne l'aperçut pas. Clairaut montra

* Voyez ma Notice sur la comète de 1556 ; *Mémoires de l'Académie de Metz*, 1843, t. I, p. 395.

Digitized by Google

en 1758, qu'à raison du ralentissement que l'attraction des planètes apporterait à sa marche, la comète emploierait à revenir au périhélie 618 jours de plus que dans la révolution précédente : savoir 100 jours pour l'effet de Saturne et 518 pour l'action de Jupiter; en effet, la comète ne passa au périhélie que vers le 12 mars 1759. De nos jours l'orbe de cette comète fut calculé par MM. Damoiseau et Pontécoulant qui firent entrer dans leurs calculs l'influence de la planète Uranus. Ils avaient fixé, le premier au 4, le second au 7 novembre, le jour du passage au périhélie. Mais ensuite M. Pontécoulant ayant employé pour la masse de Jupiter $\frac{1}{1049}$ de celle du soleil au lieu de $\frac{1}{1067}$, il assigna définitivement le passage de la comète au 15 novembre. L'observation a donné le 16 : c'est seulement un jour de différence. Voici les éléments de la comète de 1835 : Inclinaison 17° 47′, longitude du nœud 55° 6′, longitude du périhélie 304° 30′, distance périhélie 0,58, sens du mouvement rétrograde ou de l'est à l'ouest. Enfin si l'on nomme δ et δ' les distances moyennes de la terre et de la comète de Halley, θ et θ' les temps de leurs révolutions sidérales, la troisième loi de Képlerdonne

$$\frac{\delta^3}{\delta'^3} = \frac{\theta^2}{\theta'^2}.$$

Or, dans le cas actuel, $\delta = 1$ et $\theta' = 75{,}5(\theta)$, partant

$$\delta' = \sqrt[3]{(75{,}5)^2} = 17{,}863;$$

le grand axe de son orbite sera donc 35,726, et comme la distance périhélie observée est 0,58, il en résulte que la distance aphélie est 35,283. Ainsi cette comète s'éloigne du soleil 35 fois plus que la terre, et s'en rapproche ensuite deux fois plus, en parcourant une ellipse extrêmement allongée.

12. Les deux autres comètes dont on sait prédire les retours sont à courte période, parce qu'elles reviennent au

Digitized by Google

périhélie, l'une après 1207 jours (3 ans $\frac{1}{4}$), l'autre après 2440 jours (6 ans $\frac{3}{4}$). La première de ces comètes a été vue avec et sans noyau, avec et sans queue en 1786, 1795, 1801 et 1805. C'est en 1819 que M. Encke en a déterminé la marche et prédit le retour pour 1822 : elle fut observée à cette époque à Paramatta dans la nouvelle Galles du Sud. Son passage au périhélie n'a différé que de 3 h. du calcul fait par M. Encke. Le retour en septembre 1825 a également été prédit et vérifié. Cette comète circule dans une ellipse très-excentrique, inclinée d'environ 13° 22′ à l'écliptique, et son mouvement est direct ; elle est fortement influencée par l'action de Mercure, et sa révolution sidérale est de 46 jours moindre que celle de Vesta. Le grand axe de son orbite est de 4,429 et son excentricité de 0,846. Son dernier passage au périhélie a eu lieu en 1844. Lorsqu'on compare les intervalles entre les passages consécutifs de cette comète à son périhélie, on est frappé de ce fait que les périodes diminuent progressivement. Cet effet est évidemment le même que celui que produirait la résistance d'une matière éthérée très-rare, dans les régions où se meut la comète ; car cette résistance, en diminuant sa vitesse, doit ralentir sa force centrifuge et donner plus de prise au soleil, pour l'attirer à lui : telle est l'explication proposée par M. Encke et généralement admise ; il est donc probable que la comète finira par tomber dans le soleil, à moins qu'elle ne se dissipe auparavant, ce qui est assez vraisemblable, vu l'extrême rareté de sa substance. Quant à la comète de Biela, on suppose qu'elle est la même que celle qu'on a vue en 1772, 1806 et 1826. Son retour en novembre 1832 a été prédit et vérifié. Cette petite comète, sans queue, et sans apparence de noyau solide se meut dans une ellipse, dont le grand axe est 7,134 et l'excentricité 0,747 : elle est inclinée de 13° 39′ sur l'écliptique, et le mouvement de l'astre est direct. Le nœud de la courbe décrite par la comète

Digitized by Google

de Biela est situé un peu en dedans de l'orbite de notre globe, et à une distance de $4\frac{3}{4}$ rayons terrestres de cette orbite.

13. L'attraction des planètes et la résistance de l'éther sont les deux causes principales qui exercent leur influence sur le mouvement elliptique des comètes. Troublées par l'attraction des planètes auprès desquelles elles passent, les comètes décrivent encore des ellipses, mais les éléments de leurs orbites, au lieu d'être constants, comme ils le seraient si ces astres n'étaient soumis qu'à l'attraction du soleil, changent par degrés insensibles en vertu des forces secondaires qui les animent. La recherche des perturbations planétaires est facilitée par la petitesse des excentricités de leurs ellipses, et par la faible inclinaison à l'écliptique. Mais il n'en est pas de même à l'égard des comètes dont les orbites ont des excentricités qui ne sont renfermées dans aucune limite fixe, et des inclinaisons qui varient de 0° à 90°. Aussi les méthodes ordinaires d'approximation employées dans la théorie des planètes ne peuvent être appliquées à déterminer les perturbations qu'éprouvent dans leur marche les comètes. Le procédé le plus simple pour calculer les altérations des éléments du mouvement elliptique d'une comète consiste à diviser son orbite en parties assez petites, pour qu'on puisse supposer la force perturbatrice constante, pendant l'intervalle que l'astre emploie à les parcourir, et ne variant que d'une portion de courbe à l'autre. On calcule alors facilement l'altération que subit chacun des éléments de l'orbite pendant chaque intervalle, et en faisant la somme de toutes ces altérations partielles, on forme la variation totale qu'éprouve cet élément. On conçoit qu'en divisant successivement l'orbite en un plus grand nombre de parties, on peut approcher aussi près que l'on veut d'une rigoureuse exactitude; mais les calculs que ce procédé exige sont très-pénibles, surtout quand il s'agit d'une comète dont la révolution est d'une longue durée.

Digitized by Google

14. Les savants les plus distingués de notre époque reconnaissent qu'au delà des limites de l'atmosphère terrestre existe l'éther, substance gazeuse, excessivement rare, dont la pression est évaluée par M. Valz à environ 0,00029 millim. de mercure. Cette pression met une limite aux atmosphères planétaires, et leur élasticité, à leurs extrêmes limites, est probablement en équilibre avec la force élastique de la matière éthérée. Quoique la densité de l'éther soit peu considérable, elle n'est pas moins réelle; elle oppose une résistance appréciable à la marche des comètes. M. Arago pense que l'éther est un nouvel élément qui devra désormais être pris en considération. « En calculant, dit-il, les positions que la comète à courte période devait aller successivement occuper en 1822, en 1825, et en 1829, M. Encke avait tenu un compte scrupuleux des dérangements qu'elle devait éprouver par l'action des planètes. Néanmoins, dans chacune de ses apparitions, le calcul et l'observation présentèrent des différences, toujours dans le même sens, et évidemment supérieures aux erreurs possibles des mesures. La cause de ces discordances, ne paraissait pouvoir être que la résistance de l'éther. En effet, les deux seuls éléments de l'orbite qui, d'une révolution à la suivante, n'éprouvent pas de changement, sont l'inclinaison et la position du nœud. Cette invariabilité découle inévitablement de notre hypothèse, car la résistance d'un gaz, quelque diminution qu'elle fasse subir à la vitesse d'un corps ne peut le détourner ni à droite ni à gauche : elle le laisse toujours se mouvoir dans le plan primitif. L'effet de la résistance de l'éther sur la durée totale de la révolution de la comète à courte période autour du soleil, s'élève actuellement (en 1832), d'après les recherches de Encke, à environ 2 jours. » Poisson (Méc., t. I) fait sur cette question la remarque suivante : « S'il existe dans l'espace un éther qui influe sur le mouvement des astres, c'est sur les comètes que cette influence peut être

Digitized by Google

sensible, à cause de la petitesse de leur masse... et, en effet, on n'a reconnu jusqu'à présent aucune trace d'une résistance d'éther dans le mouvement des planètes et des satellites ; mais d'après les calculs de Encke, cette résistance peut influer d'une manière appréciable sur le mouvement de la comète... dont la révolution est d'environ 1200 jours. » Herschel conjecture que le mouvement révolutif des planètes a communiqué à l'éther qui remplit l'espace voisin du soleil un mouvement de rotation dans le même sens. « C'est peut-être la cause pour laquelle ce milieu n'oppose aucune résistance appréciable aux mouvements des planètes. » Selon Marcel de Serres, les retards successifs qu'éprouve à chaque apparition la comète de Encke, et les accroissements correspondants de vitesse ne peuvent s'expliquer que par la présence de la matière éthérée, dont la densité a opposé une résistance appréciable aux mouvements de la comète à courte période.

15. On a encore remarqué une circonstance singulière, au sujet des dimensions variables de la comète de Encke : le diamètre réel de la nébulosité visible se contracte rapidement quand la comète se rapproche du soleil, et se dilate aussi rapidement quand elle s'en éloigne. Déjà, Hévélius avait annoncé nettement que le diamètre réel des nébulosités des comètes augmente à mesure que ces astres s'éloignent du soleil. Vraiment, il pouvait être permis de douter qu'une masse gazeuse se dilatât à mesure que, transportée plus loin du soleil, ou dans des régions de plus en plus froides, elle aurait dû, au contraire, se condenser, d'après la théorie du calorique. Pour expliquer ce fait, et la difficulté qui y a donné lieu, M. Valz suppose que la matière éthérée forme autour du soleil une véritable atmosphère, dans laquelle les couches basses sont d'autant plus pressées, d'autant plus denses, qu'elles se trouvent chargées d'un plus grand nombre de couches élevées. Il imagine

Digitized by Google

ensuite que l'enveloppe extérieure de la nébulosité n'est pas perméable à l'éther, et qu'en traversant les couches de ce milieu très-rare, l'astre doit éprouver une pression proportionnelle à leur densité. Au moyen de cette hypothèse ingénieuse, M. Valz a donné, avec une certitude vraiment extraordinaire, la loi des variations de volume de la nébulosité, tant pour la comète à courte période que pour celle de 1618. Néamoins M. Arago trouve dans cette explication une difficulté qui, pour le moment, lui paraît insurmontable. « Tout le monde sait, dit-il, qu'une vessie remplie d'air au pied d'une montagne se distend à mesure qu'on monte, et qu'elle finit même par se rompre, quand elle est transportée à une hauteur suffisante; mais où trouver autour de la matière nébuleuse, cette pellicule qui nous permettrait de l'assimiler à une vessie, qui empêcherait l'éther de la pénétrer en tous sens, de l'envahir dans ses plus petites ramifications? »

16. La matière éthérée disséminée au-delà des limites de l'atmosphère, influe peut-être, par l'effet de sa pression, à mettre une limite à la couche aériforme qui entoure la terre. Elle compense même probablement pour les satellites l'atmosphère qui leur manque. La densité et la force élastique de l'éther qui selon M. Valz exerce quelque effet au-delà des bornes de l'atmosphère sont des faits qui ne se trouvent en opposition avec aucune loi. M. Biot a établi par l'analyse, qu'à la limite de l'atmosphère la densité de l'air et la pression qu'il supporte ne peuvent pas être nulles en même temps. Il faut donc en conclure, ou que l'air à un certain état n'a plus de ressort; ou que l'air, à la limite de l'atmosphère, qui ne peut être sans aucune densité, éprouve une pression produite par la force élastique du fluide éthéré qui l'environne de toutes part. Il est donc vraisemblable qu'il existe dans les espaces interplanétaires, ainsi que dans le système de l'univers, une matière éthérée qui,

Digitized by Google

par suite du rayonnement de la chaleur, tend sans cesse à se condenser. Probablement quelques phénomènes qui se passent dans les espaces célestes lui sont dûs. A elle se rapporte encore la formation des astres nouveaux qui s'y préparent et s'y organisent. Du reste, l'accroissement et la diminution des masses d'éther qui forment les atmosphères des atomes pondérables produit l'électricité et les phénomènes chimiques, tout comme le mouvement vibratoire de ces atmosphères donne la chaleur, tout comme la propagation des vibrations du fluide éthéré donne la lumière. On voit donc que le principe général vers lequel convergent aujourd'hui trois théories de la physique, attribue à l'éther, à sa répulsion propre, et aux actions que la matière pondérable exerce sur lui, tous les phénomènes qui dépendent de ces théories.

17. La comète de 1843 fut aperçue à Parme en plein midi, le 28 février, avec une queue de 4° à 5°; elle était à 1° 20' à l'est du soleil. Cet astre fut observé à Montpellier le 11 mars et le 14, on détermina à Paris l'ascension droite et la déclinaison de la tête. MM. Laugier et Mauvais ayant pris pour base de leurs calculs les deux observations de Paris du 18 et 19 mars, et une faite à Genève par M. Plantamour, et réduite au méridien de leur observatoire, ont trouvé, pour les éléments de la grande comète de 1843 : inclinaison de son orbite 37°, longitude de son périhélie 8ˢ 24° ou 264°, longitude de son nœud ascendant 11ˢ 24° ou 354°, distance périhélie 0,0055, et sens du mouvement rétrograde. La longueur de sa queue était à Paris de 43° ou 60 millions de lieues, sa largeur de 1°,2 ou 1320 mille lieues, et le rayon de la nébulosité 1' 20" ou 19 mille lieues. « Ce qui rendait la queue de la comète de 1843 si remarquable, dit M. Arago, c'est la petitesse et l'uniformité de sa largeur. Depuis les environs de la tête jusqu'à l'extrémité opposée, cette largeur, à peu près constante, était d'environ 1° 15'

Digitized by Google

le 18 et le 19 mars. Dans les queues des comètes, les bords brillent ordinairement plus que le centre, et la différence est très-sensible. La queue de la comète de mars 1843 paraissait d'un blanc uniforme sur toute sa largeur. Pendant les premiers jours de l'apparition de la comète, le noyau semblait entièrement séparé de la queue. Le 29 mars les deux parties s'étaient rattachées l'une à l'autre. » Si nous exprimons en lieues la distance périhélie D, rapportée au centre du soleil, par ρ le rayon de la nébulosité, par R et r les rayons du soleil et de la terre, nous aurons

$$R = 110r = 110 \times 1435^{l} = 157\,850^{l}, \quad D - R = 32\,000^{l}$$

pour la distance Δ du centre de la comète à la surface du soleil, et enfin $\Delta - \rho = 13\,000$ lieues sera la moindre distance entre les surfaces du soleil et de la comète de 1843 : c'est, de toutes les comètes, celle qui s'est le plus approchée du soleil ; l'astre a passé au périhélie le 27 février. Son noyau a dû passer devant le soleil et l'éclipser ; mais on ne cite aucun astronome qui ait observé ce phénomène. Dans le voisinage du périhélie, la vitesse de la comète était prodigieuse ; elle parcourait 104 lieues par seconde, tandis que la terre ne parcourt que 8 lieues dans cet intervalle. Il était curieux de savoir si, le 27 février, la terre était passée dans la queue de la comète : MM. Laugier et Mauvais ont montré que cette rencontre n'avait pas eu lieu. La queue (en la supposant aussi longue le 27 février que le 18 mars) s'étendait bien au-delà de la distance à laquelle la terre circule autour du soleil ; mais elle n'était pas couchée sur l'écliptique, et n'ayant pas assez de largeur pour racheter l'effet de cette déviation, elle passa tout entière au-dessus de notre globe.

18. M. Clausen a reconnu qu'il s'est glissé des erreurs considérables dans les éléments de la comète de 1689, calculés par Pingré, d'après des observations faites aux Indes,

Digitized by Google

par les jésuites. Après avoir rectifié ces erreurs, et surtout celle commise sur l'inclinaison, M. Clausen s'est cru autorisé à considérer la comète de 1689 comme une apparition de la comète de 1843. Le temps de la révolution serait de 21 ans 10 mois. Voici, selon Pingré, les éléments de la comète de 1689 : longitude du nœud ascendant 10ˢ 23° 43′ 20″, longitude du périhélie 8ˢ 23° 44′ 45″, inclinaison de l'orbite 69° 17′, distance périhélie 0,0169, et mouvement rétrograde. « La comète de 1689, remarque Dionis du Séjour, une de celles qui approchent le plus du soleil, n'a point été observée en Europe ; elle parcourait des constellations trop australes. Elle avait une queue de près de 60° et a été observée à Pondichéry et à Malaca, du 10 au 24 décembre. Son passage au périhélie avait eu lieu le 1ᵉʳ décembre. » Mais faut-il admettre que Pingré soit tombé dans des erreurs aussi sensibles que le prétend M. Clausen ? D'un autre côté, MM. Laugier et Mauvais ont conjecturé que la comète de 1843 serait la même que celle de 1668 et 1702, ce qui conduirait à une période de 34 à 35 ans. Mais les éléments de la comète de 1702 diffèrent encore trop de ceux de la comète de 1843 pour en conclure l'identité de l'astre ; il nous paraît donc douteux qu'on puisse classer la comète de 1843 parmi les comètes périodiques dont le retour est annoncé et vérifié.

Une Comète peut-elle choquer la terre ?

19. Les planètes de notre système font leurs révolutions autour du soleil, dans le même sens et dans des orbites presque circulaires. Les comètes au contraire, parcourent des ellipses extrêmement allongées, et se meuvent dans toutes les directions imaginables. En venant de leurs aphélies, elles traversent constamment notre système solaire ; elles pénètrent dans l'intérieur des orbites planétaires, sou-

Digitized by Google

vent même elles passent entre Mercure et le soleil. Il n'est donc pas impossible qu'une comète vienne à rencontrer la terre. Après avoir reconnu la possibilité du choc, hâtons-nous de dire que sa probabilité est excessivement petite dans le cours de quelques siècles; montrons d'abord qu'aucune comète connue ne peut rencontrer la terre. Posons sa distance périhélie $= D$, et la distance de la terre au soleil $= 1$. On peut distinguer trois cas : si $D > 1$, l'ellipse de la comète embrassera l'orbite de notre planète, ce qui doit prévenir toutes les alarmes. Si $D < 1$, et qu'on suppose l'orbe de la comète couché sur l'écliptique (ce qui n'est vrai d'aucune comète connue), l'ellipse coupera celle de la terre en deux points; mais toutes les comètes ont une inclinaison, et le plus souvent très-considérable, à l'écliptique; en sorte que quand $D = 1$, la latitude est si forte que la comète passerait beaucoup au-dessus ou au-dessous de notre globe: il faudrait donc, pour que le choc fût possible, que la distance 1 concourût avec le passage par le nœud, ce qui n'est encore vrai d'aucune comète connue. On peut ensuite répondre, en général, qu'il faudrait un hasard bien extraordinaire pour qu'eût lieu la rencontre de deux corps de volumes si petits, relativement à l'espace immense dans lequel ils se meuvent, de sorte que l'on ne peut concevoir à cet égard aucune crainte raisonnable. En effet, il ne suffirait pas que la comète traversât le plan de l'écliptique en un point de l'orbe terrestre, que le rayon vecteur de cet astre fût égal à celui de notre globe en ce point; il faudrait encore que la comète et la terre se trouvassent au même instant au lieu d'intersection des deux orbites, de sorte que si nous considérons une comète dont le diamètre $= \frac{1}{4}$ de celui de la terre, le calcul des probabilités montre que sur 281 millions de chances, il n'en existe qu'une qui puisse amener la rencontre des deux corps. Du reste, si une comète d'une masse égale à celle de notre globe venait à rencontrer la

Digitized by Google

terre, voici quels seraient, d'après Laplace (Exp. du Syst. du Monde), les effets de ce choc : « L'axe et le mouvement de rotation changés, les mers abandonnant leur ancienne position pour se précipiter vers le nouvel équateur ; une grande partie des hommes et des animaux noyés dans ce déluge universel, ou détruits par la violente secousse imprimée au globe terrestre ; des espèces entières anéanties ; tous les monuments de l'industrie humaine renversés ; tels sont les désastres que le choc d'une comète a dû produire. On voit alors pourquoi l'Océan a recouvert de hautes montagnes sur lesquelles il a laissé les vestiges incontestables de son séjour ; on voit comment les animaux et les plantes du midi ont pu exister dans les climats du Nord où l'on retrouve leurs dépouilles et leurs empreintes ; enfin on explique la nouveauté du monde moral dont les monuments ne remontent guère au-delà de 5000 ans. » M. Arago fait à ce sujet les observations suivantes : « Voilà... par une influence cométaire de vastes parties du continent inondées, de hautes régions ensevelies dans les flots ; mais est-ce bien ainsi qu'ont été amenés sur les montagnes les dépôts marins qu'on y a découverts ? Nullement. Ces dépôts sont fréquemment horizontaux, très-étendus, très-épais, très-réguliers. Les coquilles variées et souvent fort petites qui les composent, ont conservé leurs crêtes, leurs pointes les plus délicates, leurs parties les plus fragiles. Tout éloigne donc l'idée d'un transport violent ; tout démontre que le dépôt s'est formé sur place..... Il faut admettre que les montagnes et les terrains plus ou moins accidentés qui leur servent de base, ont poussé de bas en haut... qu'ils sont sortis du sein des eaux par voie de soulèvement... Cette explication... est aujourd'hui presque généralement admise. Une comète qui changerait notablement, soit le mouvement de rotation, soit le mouvement de translation de la terre, donnerait lieu, sans doute, à d'effroyables bouleversements

Digitized by Google

dans la route du globe ; mais ces révolutions physiques différeraient par mille circonstances de celles qui font..... l'objet des études des géologues. »

Pour qu'on ne se méprenne pas sur le véritable sens des passages de Laplace et de M. Arago, nous ferons observer que, dans la première citation, l'auteur de la Mécanique céleste n'y propose qu'une simple hypothèse. Le but de l'auteur des Notices scientifiques est de montrer que la présence des coquilles, et leur parfaite conservation dans les couches terrestres, ne peut être expliquée d'une manière satisfaisante que par la théorie des soulèvements : c'est là tout ce qu'on peut conclure des paroles de ces savants. Quant au cataclysme biblique, on peut admettre avec MM. Elie de Beaumont, Homalius d'Halloy, etc., que parmi les diverses causes qui ont contribué à le produire, la principale est le soulèvement des Andes, qui traversent toute l'Amérique méridionale du nord au sud. M. de Beaumont a distingué, parmi les montagnes du globe, treize époques différentes de soulèvement, dont la dernière est celle de la vaste chaîne des Andes qui présente encore plusieurs soupiraux volcaniques. Ce savant géologue est porté à voir dans l'apparition de cette chaîne de montagnes, la cause de cette terrible inondation dont les monuments historiques nous ont conservé le souvenir, sous le nom de déluge ; et on conçoit, en effet, que le soulèvement d'une chaîne de montagnes aussi puissante a pu occasionner aux eaux de la mer une agitation suffisante pour qu'elles vinssent inonder les autres continents. C'est pourquoi des géologues distingués ont regardé comme probable l'opinion que M. de Beaumont a émise sur la manière dont s'est opéré le déluge mosaïque.

Nous avons vu (7) que les masses des comètes sont d'une petitesse extrême ; le choc d'un de ces astres par la terre ne pourrait donc occasionner ou qu'une faible secousse

Digitized by Google

partielle, ou bien, il briserait l'amas des vapeurs qui environnent la comète, le résoudrait en pluie, peut-être en épais brouillard, et ne produirait alors tout au plus que des inondations locales.

20. Mais si la terre ne peut être rencontrée par le corps même de la comète, ne pourrait-elle pas au moins se trouver enveloppée dans cette longue queue qui s'étend à plusieurs millions de lieues? On sait que Whiston a prétendu que le cataclysme qui a couvert notre globe, du temps de Noé, a été produit, soit par la proximité de la comète de 1680 qui a soulevé les eaux de l'Océan et de l'intérieur de la terre, soit par la queue de la comète dans laquelle notre globe s'est trouvé engagé. Mais, avec les éléments que l'on a conclus de l'apparition de 1680, la plus petite distance possible à l'astre n'aurait été que de 151 270 lieues. Or, d'après ce que nous avons dit (7) des marées cométaires, est-il probable qu'à cette distance une comète ait occasionné un si grand bouleversement dans les eaux de notre globe? Whiston imagina encore que la même comète de 1680, en revenant du périhélie, causa la conflagration générale de notre globe. Mais la plus grande proximité de cette comète n'a lieu que dans la branche de son ellipse qu'elle parcourt avant de passer au périhélie; dans la branche décrite, au contraire, par la comète après le passage au périhélie, la plus courte distance de cet astre à l'orbite terrestre est de plus de 9 millions de lieues; et, de fait, la comète a toujours été à une distance de plus de 16 millions de lieues de notre planète. Or, quelque incandescence qu'on suppose à la queue de la comète, sa chaleur ne serait point nuisible à cette distance. Delambre fait sur la question présente ces réflexions: « Il n'est pas sûr que la queue de la comète soit embrasée... l'ouvrage de Whiston est mis aujourd'hui au nombre des romans scientifiques... Pour que la terre se trouve engagée dans la queue, il faudrait que la comète

Digitized by Google

fût en conjonction inférieure, ou à peu près, et qu'elle fût en même temps dans son nœud, circonstances difficiles à réunir. » Cependant si la comète, en conjonction inférieure, avait une faible inclinaison sur l'écliptique et une queue longue et fort large, la terre pourrait être envahie par cet appendice.

SECONDE PARTIE.

Formules qui servent à calculer l'orbe d'une Comète et à prédire son retour.

21. En général, les orbes des comètes sont des ellipses tellement allongées que l'astre n'est visible pour nous que lorsqu'il est voisin du périhélie. Dans le cours visible de la comète, cette ellipse se confond sensiblement avec une parabole, sorte de ligne courbe qui est ouverte et qu'on peut assimiler à une ellipse dont le grand axe est infini. Cette circonstance facilite beaucoup le calcul des éléments de la courbe, trois points suffisant pour déterminer une parabole dont on connaît le foyer. Lorsqu'une comète apparaît, les astronomes l'observent à la machine parallactique ; trois observations faites à quelques jours de distance, en prenant les intervalles égaux ou à peu près, donnent les ascensions droites et les déclinaisons des trois positions de l'astre ; on en déduit les longitudes et les latitudes géométriques correspondantes. Puis la distance périhélie, l'instant du passage de l'astre en ce point, son lever et son coucher pour le temps de l'apparition, la longitude du périhélie, l'inclinaison de l'orbe cométaire sur le plan de l'écliptique, et enfin la direction du mouvement héliocentrique de l'astre, s'il est direct ou rétrograde.

Digitized by Google

22. Nous avons déjà calculé * les deux formules

$$r = \frac{D}{\cos^2 \frac{1}{2} v} \quad (\alpha) \quad \text{et} \quad t = D^{\frac{3}{2}} \sqrt{\frac{2}{\mu}} \left(\tang \tfrac{1}{2} v + \tfrac{1}{3} \tang^3 \tfrac{1}{2} v\right) \quad (\beta)$$

qui conviennent aux mouvements paraboliques. La première donne l'anomalie vraie en fonction de r et D. Quant à la seconde, comme nous avons vu au N° 15 * $\mu = \frac{4\pi^2 a^3}{T^2}$, en posant $a = 1$, il vient

$$\sqrt{\mu} = \frac{2\pi}{T} \quad \text{et} \quad \sqrt{\frac{2}{\mu}} = \frac{T}{\sqrt{2} \times \pi} = 0^j,0146154,$$

partant

$$t = D^{\frac{3}{2}} \frac{T}{\pi \sqrt{2}} \times \left(\tang \tfrac{1}{2} v + \tfrac{1}{3} \tang^3 \tfrac{1}{2} v\right).$$

Cette équation a servi à calculer la table IV du Mouvement parabolique des comètes, en supposant $D^{\frac{3}{2}} = 1$. (V. Delambre, t. III, Ast., p. 434 à 454.) Après avoir tiré de cette table le temps employé par la comète pour décrire l'arc v, on en conclura celui qui convient ici, en multipliant le nombre de jours ainsi calculé par $D^{\frac{3}{2}}$, et on obtiendra l'instant du passage au périhélie. Au défaut de cette table, il faudrait résoudre l'équation (β) du troisième degré, comme nous l'avons fait au N° 29 *, et l'on aurait v en fonction de t.

Passons au calcul des autres formules qui nous sont nécessaires pour résoudre le problème important qui nous est proposé.

23. Les plus célèbres astronomes se sont occupés de la recherche des éléments paraboliques tirés de trois observations. Nous allons développer la méthode proposée par

* Voyez mon Mémoire sur les forces centrales N^os 28 et 29.

Digitized by Google

Laplace, dans la Théorie du Mouvement elliptique des Planètes. « Lorsqu'une comète commence à paraître, dit cet illustre géomètre, on n'a aucune donnée sur les éléments de son orbite, si on excepte le grand axe que l'on peut supposer infini, sans erreur sensible, en sorte que l'orbite peut être considéré comme parabolique dans la partie dans laquelle la comète est visible. Il faut donc tirer des observations les autres éléments de l'orbite : or, le mouvement apparent des comètes étant compliqué de leur mouvement propre et du mouvement de l'observateur, le problème de la détermination de ces éléments présente de grandes difficultés qu'il n'a pas encore été possible de résoudre rigoureusement ; on est ainsi forcé de recourir aux approximations parmi lesquelles il faut choisir celle qui présente à la fois le calcul le plus simple et les résultats les plus précis. »

24. Reprenons les équations différentielles (C) du N° 9 * qui déterminent le mouvement d'un astre autour du soleil, dans l'hypothèse que sa masse est infiniment petite relativement à celle du soleil, prise pour unité. Alors N° 35 * $\mu = 1 + m$ se réduit à $\mu = 1$, et nous avons

$$\frac{d^2x}{dt^2} + \frac{x}{r^3} = 0, \quad \frac{d^2y}{dt^2} + \frac{y}{r^3} = 0, \quad \frac{d^2z}{dt^2} + \frac{z}{r^3} = 0. \quad (A)$$

Supposons que le plan des xy soit le plan même de l'écliptique, que l'axe des x soit la ligne menée du centre S (fig. 1) du soleil au point vernal à une époque donnée, et enfin que les deux positifs soient du même côté que le pôle boréal de l'écliptique ; nommons ensuite x', y' les coordonnées de la terre T, rapportées aux mêmes axes, $\rho = T\mathcal{S}$ la distance de la comète C à la terre T, projetée sur le plan de l'écliptique, α et θ sa longitude et sa latitude géométriques, nous aurons

$$x = x' + \rho\cos\alpha, \quad y = y' + \rho\sin\alpha, \quad z = \rho\tang\theta. \quad (a)$$

Digitized by Google

Prenons les différentielles secondes de ces équations, il vient successivement

$$dx = dx' - \rho d\alpha \sin\alpha + d\rho \cos\alpha, \quad dy = dy' + \rho d\alpha \cos\alpha + d\rho \sin\alpha$$

et

$$dz = d\rho \operatorname{tang}\theta + \frac{\rho d\theta}{\cos^2\theta}; \qquad (b)$$

puis

$$d^2x = d^2x' - d\rho d\alpha \sin\alpha - \rho d\alpha^2 \cos\alpha - \rho d^2\alpha \sin\alpha + d^2\rho \cos\alpha - d\rho d\alpha \sin\alpha,$$

$$d^2y = d^2y' + d\rho d\alpha \cos\alpha - \rho d\alpha^2 \sin\alpha + \rho d^2\alpha \cos\alpha + d^2\rho \sin\alpha + d\rho d\alpha \cos\alpha,$$

$$d^2z = d^2\rho \operatorname{tang}\theta + \frac{d\rho d\theta}{\cos^2\theta} + \frac{\rho d^2\theta}{\cos^2\theta} - \frac{\rho d\theta d(\cos^2\theta)}{\cos^4\theta}$$

$$= d^2\rho \operatorname{tang}\theta + \frac{2d\rho d\theta}{\cos^2\theta} + \frac{\rho d^2\theta}{\cos^2\theta} + \frac{2\rho d\theta \cos\theta \sin\theta d\theta}{\cos^4\theta},$$

ou

$$d^2x = d^2x' - 2d\rho d\alpha \sin\alpha - \rho d\alpha^2 \cos\alpha - \rho d^2\alpha \sin\alpha + d^2\rho \cos\alpha,$$

$$d^2y = d^2y' + 2d\rho d\alpha \cos\alpha - \rho d\alpha^2 \sin\alpha + \rho d^2\alpha \cos\alpha + d^2\rho \sin\alpha$$

et

$$d^2z = d^2\rho \operatorname{tang}\theta + \frac{2d\rho d\theta}{\cos^2\theta} + \frac{\rho d\theta}{\cos^2\theta} + \frac{2\rho d\theta^2 \sin\theta}{\cos^3\theta}. \qquad (c)$$

Multiplions la première équation (A) par $\sin\alpha$ et retranchons-en la seconde multipliée par $\cos\alpha$, nous obtenons

$$\sin\alpha \frac{d^2x}{dt^2} - \cos\alpha \frac{d^2y}{dt^2} + \frac{x\sin\alpha - y\cos\alpha}{\rho^3} = 0.$$

Substituons dans celle-ci pour x, y, d^2x, d^2y leurs valeurs (a) et (c) nous trouvons

$$\frac{\sin\alpha}{dt^2}(d^2x' - 2d\rho d\alpha \sin\alpha - \rho d\alpha^2 \cos\alpha - \rho d^2\alpha \sin\alpha + d^2\rho \cos\alpha)$$

$$- \frac{\cos\alpha}{dt^2}(d^2y' + 2d\rho d\alpha \cos\alpha - \rho d\alpha^2 \sin\alpha + \rho d^2\alpha \cos\alpha + d^2\rho \sin\alpha)$$

$$+ \frac{x'\sin\alpha + \rho \sin\alpha \cos\alpha}{\rho^3} + \frac{y'\cos\alpha - \rho \sin\alpha \cos\alpha}{\rho^3} = 0;$$

Digitized by Google

développons, il vient

$$\frac{d^2x'\sin\alpha}{dt^2} - \frac{2d\rho d\alpha\sin^2\alpha}{dt^2} - \frac{\rho d\alpha\sin\alpha\cos\alpha}{dt^2} - \frac{\rho d^2\alpha\sin^2\alpha}{dt^2} - \frac{\rho d^2\alpha\sin^2\alpha}{dt^2}$$
$$+ \frac{d^2\rho\cos\alpha\sin\alpha}{dt^2} - \frac{d^2y'\cos\alpha}{dt^2} - \frac{2d\rho d\alpha\cos^2\alpha}{dt^2}$$
$$+ \frac{\rho d\alpha^2\sin\alpha\cos\alpha}{dt^2} - \frac{\rho d^2\alpha\cos^2\alpha}{dt^2} - \frac{d^2\rho\sin\alpha\cos\alpha}{dt^2} + \frac{x'\sin\alpha - y'\cos\alpha}{r^3}$$
$$= 0,$$

et en réduisant

$$\sin\alpha\frac{d^2x'}{dt^2} - \cos\alpha\frac{d^2y'}{dt^2} - \frac{2d\rho d\alpha}{dt^2} - \frac{\rho d^2\alpha}{dt^2} + \frac{x'\sin\alpha - y'}{r^3} = 0. \quad (B)$$

Mais la terre étant retenue dans son orbite, comme la comète, par l'attraction du soleil, si nous appelons R son rayon vecteur ST, nous avons

$$\frac{d^2x'}{dt^2} + \frac{x'}{R^3} = 0, \qquad \frac{d^2y'}{dt^2} + \frac{y'}{R^3} = 0. \qquad (d)$$

Multiplions la première par $\sin\alpha$ et otons-en la seconde multipliée par $\cos\alpha$, il vient

$$\sin\alpha\frac{d^2x'}{dt^2} - \cos\alpha\frac{d^2y'}{dt^2} = \frac{y'\cos\alpha - x'\sin\alpha}{R^3}.$$

Mettons cette valeur dans (B) nous obtenons

$$\frac{y'\cos\alpha - x'\sin\alpha}{R^3} - \frac{(y'\cos\alpha - x'\sin\alpha)}{r^3} - \frac{2d\rho}{dt}\times\frac{d\alpha}{dt} - \frac{\rho d^2\alpha}{dt^2} = 0,$$

ou

$$(y'\cos\alpha - x'\sin\alpha)\left[\frac{1}{R^3} - \frac{1}{r^3}\right] - 2\left(\frac{d\rho}{dt}\right)\left(\frac{d\alpha}{dt}\right) - \rho\left(\frac{d^2\alpha}{dt^2}\right) = 0,$$

qui donne

$$\frac{d\rho}{dt} = \frac{(y'\cos\alpha - x'\sin\alpha)\left[\frac{1}{R^3} - \frac{1}{r^3}\right] - \rho\left(\frac{d^2\alpha}{dt^2}\right)}{2\left(\frac{d\alpha}{dt}\right)}. \quad (C)$$

Digitized by Google

Soit A la longitude de la terre vue du soleil, il vient

$$x' = R\cos A, \qquad y' = R\sin A, \qquad (c)$$

puis

$$x'\sin\alpha = R\sin\alpha\cos A, \qquad y'\cos\alpha = R\cos\alpha\sin A,$$

partant

$$y'\cos\alpha - x'\sin\alpha = R\sin(A-\alpha).$$

Cette valeur substituée dans (C) donne

$$\frac{d\rho}{dt} = \frac{R\sin(A-\alpha)}{2\left(\frac{d\alpha}{dt}\right)}\left[\frac{1}{R^3}-\frac{1}{r^3}\right] - \frac{\rho\left(\frac{d^2\alpha}{dt^2}\right)}{2\left(\frac{d\alpha}{dt}\right)}. \qquad (D)$$

Multipliant la première des équations (A) par $\operatorname{tang}\theta\cos\alpha$, la seconde par $\operatorname{tang}\theta\sin\alpha$, nous avons

$$\frac{d^2x}{dt^2}\operatorname{tang}\theta\cos\alpha + \frac{x\operatorname{tang}\theta\cos\alpha}{r^3} = 0$$

et

$$\frac{d^2y}{dt^2}\operatorname{tang}\theta\cos\alpha + \frac{y\operatorname{tang}\theta\sin\alpha}{r^3} = 0;$$

retranchons de la somme de ces équations, la troisième (A), il vient

$$\operatorname{tang}\theta\left[\cos\alpha\frac{d^2x}{dt^2}+\sin\alpha\frac{d^2y}{dt^2}\right]+\operatorname{tang}\theta\left[\frac{x\cos\alpha+y\sin\alpha}{r^3}\right]-\frac{d^2z}{dt^2}-\frac{z}{r^3}=0.$$

Mettons dans cette équation pour $\frac{d^2x}{dt^2}$, $\frac{d^2y}{dt^2}$, $\frac{d^2z}{dt^2}$, x, y, z leurs valeurs (a) et (c), nous avons

$$\frac{\operatorname{tang}\theta}{dt^2}\left\{\begin{array}{l} d^2x'\cos\alpha - 2d\rho d\alpha\sin\alpha\cos\alpha - \rho d\alpha^2\cos^2\alpha - \rho d^2\alpha\sin\alpha\cos\alpha \\ + d^2\rho\cos^2\alpha + d^2y'\sin\alpha + 2d\rho d\alpha\sin\alpha\cos\alpha - \rho d\alpha^2\sin^2\alpha \\ + \rho d^2\alpha\sin\alpha\cos\alpha + d^2\rho\sin^2\alpha \end{array}\right\}$$

$$+\frac{x'\cos\alpha+\rho\cos^2\alpha+y'\sin\alpha+\rho\sin^2\alpha}{r^3}$$

$$-\frac{\left[d^2\rho\operatorname{tang}\theta+\frac{2d\rho d\theta}{\cos^2\theta}+\frac{\rho d^2\theta}{\cos^2\theta}+\frac{2\rho d\theta^2\sin\theta}{\cos^2\theta}\right]}{2dt^2}-\frac{\rho\operatorname{tang}\theta}{r^3}=0.$$

Digitized by Google

réduisons, il vient

$$\tang\vartheta\left\{\left[\frac{d^2x'}{dt^2}+\frac{x'}{r^3}\right]\cos\alpha+\left[\frac{d^2y'}{dt^2}+\frac{y'}{r^3}\right]\sin\alpha\right\}$$
$$-\frac{2\left(\frac{d\rho}{dt}\right)\left(\frac{d\vartheta}{dt}\right)}{\cos^2\theta}-\frac{\rho\left(\frac{d^2\theta}{dt^2}\right)}{\cos^2\theta}-\frac{2\rho\left(\frac{d\vartheta}{dt}\right)^2\sin\alpha}{\cos^3\theta}-\rho\left(\frac{d\alpha}{ds}\right)^2\tang\vartheta=0. \quad (f)$$

Multiplions la première des équations (d) par $\cos\alpha$ et la seconde par $\sin\alpha$, nous avons

$$\frac{d^2x'\cos\alpha}{dt^2}+\frac{x'\cos\alpha}{R^3}=0 \quad \text{et} \quad \frac{d^2y'\sin\alpha}{dt^2}+\frac{y'\sin\alpha}{R^3}=0;$$

ajoutons à leur somme $\frac{x'\cos\alpha}{r^3}-\frac{x'\cos\alpha}{r^3}+\frac{y'\sin\alpha}{r^3}-\frac{y'\sin\alpha}{r^3}$, nous obtenons

$$\left[\frac{d^2x'}{dt^2}+\frac{x'}{r^3}\right]\cos\alpha+\left[\frac{d^2y'}{dt^2}+\frac{y'}{r^3}\right]\sin\alpha=(x'\cos\alpha+y'\sin\alpha)\left[\frac{1}{r^3}-\frac{1}{R^3}\right]$$
$$=(R\cos\alpha\cos A+R\sin\alpha\sin A)\left[\frac{1}{r^3}-\frac{1}{R^3}\right]=R\cos(A-\alpha)\left[\frac{1}{r^3}-\frac{1}{R^3}\right].$$

Cette valeur mise dans (f) donne

$$\frac{d\rho}{dt}=\left\{\begin{array}{l}-\rho\left\{\dfrac{\frac{d^2\vartheta}{dt^2}}{2\left(\frac{d\vartheta}{dt}\right)}+\left(\dfrac{d\vartheta}{dt}\right)\tang\vartheta+\dfrac{\left(\frac{dx}{dt}\right)^2\sin\theta\cos\vartheta}{2\left(\frac{d\vartheta}{dt}\right)}\right\}\\ \quad+\dfrac{R\sin\theta\cos\vartheta}{2\left(\frac{d\vartheta}{dt}\right)}\cos(A-\alpha)\left[\dfrac{1}{r^3}-\dfrac{1}{R^3}\right]\end{array}\right\}. \quad (E)$$

Or, N° 26 *, le quarré de la vitesse dans la parabole est $\frac{2}{r}$; d'un autre côté, N° 3, $v^2=\frac{ds^2}{dt^2}$ et $ds^2=dx^2+dy^2+dz^2$, partant

$$\frac{dx^2+dy^2+dz^2}{dt^2}-\frac{2}{r}=0. \quad (g)$$

Ainsi les comètes étant supposées décrire des orbes paraboliques, on pourra se servir de l'équation (g) pour déterminer leurs éléments. Substituant dans (g) au lieu de dx,

Digitized by Google

dy, dz, leurs valeurs x', y', ρ, θ et α, nous avons

$$\frac{1}{dt^2}\left\{\begin{array}{l} dx'^2 - 2\rho\sin\alpha d\alpha dx' + \rho^2 d\alpha^2\sin^2\alpha + d\rho^2\cos^2\alpha \\ \quad + 2dx'd\rho\cos\alpha - 2\rho d\alpha d\rho\sin\alpha\cos\alpha + dy'^2 + 2\rho\cos\alpha d\alpha dy' \\ \quad + \rho^2 d\alpha^2\cos^2\alpha + d\rho^2\sin^2\alpha + 2dy'd\rho\sin\alpha + 2\rho d\alpha d\rho\sin\alpha\cos\alpha \end{array}\right\}$$

$$+\frac{\left[d\rho\tang\theta + \frac{\rho d\theta}{\cos^2\theta}\right]^2}{dt^2} - \frac{2}{r} = 0.$$

Faisons les réductions, il vient

$$\frac{dx'^2+dy'^2}{dt^2} + \left(\frac{d\rho}{dt}\right)^2 + \rho^2\left(\frac{d\alpha}{dt}\right)^2 + \left\{\left(\frac{d\rho}{dt}\right)\tang\theta + \frac{\rho\left(\frac{d\theta}{dt}\right)}{\cos^2\theta}\right\}^2$$

$$+2\frac{dx'}{dt}\left[\left(\frac{d\rho}{dt}\right)\cos\alpha - \rho\left(\frac{d\alpha}{dt}\right)\sin\alpha\right] + 2\frac{dy'}{dt}\left[\left(\frac{d\rho}{dt}\right)\sin\alpha + \rho\left(\frac{d\alpha}{dt}\right)\cos\alpha\right]$$

$$-\frac{2}{r} = 0. \qquad (k)$$

Mais les différentielles des équations (c) donnent

$$\frac{dx'}{dt} = \frac{dR}{dt}\cos A - R\frac{dA}{dt}\sin A \quad \text{et} \quad \frac{dy'}{dt} = \frac{dR}{dt}\sin A + R\frac{dA}{dt}\cos A,$$

partant

$$2\frac{dx'}{dt}\left[\left(\frac{d\rho}{dt}\right)\cos\alpha - \rho\left(\frac{d\alpha}{dt}\right)\sin\alpha\right] + 2\frac{dy'}{dt}\left[\left(\frac{d\rho}{dt}\right)\sin\alpha + \rho\left(\frac{d\alpha}{dt}\right)\cos\alpha\right]$$

$$= \left\{\begin{array}{l} 2\left[\left(\frac{d\rho}{dt}\right)\frac{dR}{dt}\cos A\cos\alpha - R\left(\frac{d\rho}{dt}\right)\frac{dA}{dt}\sin A\cos\alpha - \rho\left(\frac{d\alpha}{dt}\right)\frac{dR}{dt}\cos A\sin\alpha\right. \\ + \left(\frac{d\rho}{dt}\right)\frac{dR}{dt}\sin A\sin\alpha + \rho\left(\frac{d\alpha}{dt}\right)R\frac{dA}{dt}\sin A\sin\alpha + R\left(\frac{d\rho}{dt}\right)\frac{dA}{dt}\cos A\sin\alpha \\ \left. + \rho\left(\frac{d\alpha}{dt}\right)\frac{dR}{dt}\sin A\cos\alpha + \rho R\left(\frac{d\alpha}{dt}\right)\frac{dA}{dt}\cos A\cos\alpha\right] \end{array}\right.$$

$$= \left\{\begin{array}{l} 2\left(\frac{d\rho}{dt}\right)\left[\left(\frac{dR}{dt}\right)\cos(A-\alpha) - R\left(\frac{dA}{dt}\right)\sin(A-\alpha)\right] \\ + 2\rho\left(\frac{d\alpha}{dt}\right)\left[\left(\frac{dR}{dt}\right)\sin(A-\alpha) + R\left(\frac{dA}{dt}\right)\cos(A-\alpha)\right], \end{array}\right.$$

Digitized by Google

$\left(\frac{dR}{dt}\right)$ et $\left(\frac{dA}{dt}\right)$ sont donnés par la théorie du mouvement de la terre.

Pour en faciliter le calcul, soit $H = \varpi P$ (fig. 2) la longitude du périhélie de la terre, son anomalie vraie comptée du périhélie sera

$$P\theta = \varpi\theta - \varpi P = A - H;$$

désignons par E son excentricité CS, l'équat. $r\,\frac{a(1-e^2)}{1+e\cos(u-\theta)}$ N° 14 * donne, en y changeant e en E, $u-\theta$ en $A-H$, r en R, et en posant $a=1$,

$$R = \frac{1-E^2}{1+E\cos(A-H)}.$$

La différentielle de cette équation est

$$dR = \frac{E(1-E^2)\,dA\sin(A-H)}{[1+E\cos(A-H)]^2} = \frac{E(1-E^2)^2\,dA\sin(A-H)}{(1-E^2)[1+E\cos(A-H)]^2},$$

partant

$$\frac{dR}{dt} = \frac{ER^2\frac{dA}{dt}\sin(A-H)}{1-E^2}. \qquad (i)$$

Mais N° 32 * $r^2dv = c\,dt$ et $c^2 = \frac{4\pi^2a^4}{T^2}(1-e^2) = \mu a(1-e^2)$

ou $c = \sqrt{\mu a(1-e^2)}$, partant

$$\frac{r^2dv}{dt} = \sqrt{\mu a(1-e^2)}.$$

Changeons dans celle-ci dv en dA, r en R, e en E, posons $a=1$, $\mu=1$, il vient

$$\frac{R^2dA}{dt} = \sqrt{1-E^2}, \qquad (j)$$

puis l'équation (i) devient

$$\frac{dR}{dt} = \frac{E\sin(A-H)}{\sqrt{1-E^2}}.$$

Digitized by Google

Si nous nommons R′ le rayon vecteur correspondant à la longitude 90° + A de la terre, nous aurons

$$R' = \frac{1 - E^2}{1 + E\cos[90° + A - H]} = \frac{1 - E^2}{1 - E\sin(A - H)}.$$

Puis

$$R' - ER'\sin(A - H) = 1 - E^2, \quad E\sin(A - H) = \frac{E^2 + R' - 1}{R'},$$

par conséquent

$$\left(\frac{dR}{dt}\right) = \frac{R' + E^2 - 1}{R'\sqrt{1 - E^2}};$$

et, en négligeant le quarré de l'excentricité de l'orbite terrestre, nous aurons

$$\left(\frac{dR}{dt}\right) = \frac{R' - 1}{R'}, \qquad (k)$$

parce que R′ ne diffère de l'unité que d'une quantité de l'ordre E². Ensuite l'équation (j) donne

$$\left(\frac{dA}{dt}\right) = \frac{1}{R^2}. \qquad (l)$$

Or, N° 12 *, l'équation $\frac{\frac{1}{2}[dx^2 + dy^2]}{dt^2} - \frac{\mu}{r} + \alpha = 0$ donne, à cause de $\alpha = \frac{\mu}{2a}$, N° 14 *

$$\frac{dx^2 + dy^2}{dt^2} - \frac{2\mu}{r} + \frac{\mu}{a} = 0.$$

Changeons dans celle-ci x et y en x' et y', posons $\mu = 1$, $a = 1$, $r = R$, nous obtenons

$$\frac{dx'^2 + dy'^2}{dt^2} = \frac{2}{R} - 1 = \frac{1}{R^2} - \frac{R^2}{1} + \frac{2}{R} - 1 = \frac{1}{R^2} - \left[\frac{1}{R} - 1\right]^2.$$

Négligeons les quantités de l'ordre E², il vient

$$\frac{dx'^2 + dy'^2}{dt^2} = \frac{1}{R^2}.$$

Ces diverses valeurs mises dans l'équation (h) la trans-

Digitized by Google

forment en celle-ci

$$\left.\begin{aligned}&\left(\frac{d\rho}{dt}\right)^2+\rho^2\left(\frac{d\alpha}{dt}\right)^2+\left[\left(\frac{d\rho}{dt}\right)\tang\theta+\frac{\rho\left(\frac{d^2\theta}{dt}\right)}{\cos^2\theta}\right]^2\\&+2\left(\frac{d\rho}{dt}\right)\left[(R'-1)\cos(A-\alpha)-\frac{\sin(A-\alpha)}{R}\right]\\&+2\left(\frac{d\rho}{dt}\right)\left[(R'-1)\sin(A-\alpha)+\frac{\cos(A-1)}{R}\right]+\frac{1}{R^2}-\frac{2}{r}=0.\end{aligned}\right\}(F)$$

Mais nous avons $x^2+y^2+z^2=r^2$; substituons pour x, y, z, leurs valeurs (a), nous trouvons

$$\begin{aligned}r^2&=\rho^2\tang^2\theta+x'^2+\rho^2\cos^2\alpha+2\rho x'\cos\alpha+y'^2+\rho^2\sin^2\alpha+2\rho y'\sin\alpha\\&=\rho^2(1-\tang^2\theta)+R^2+2\rho(x'\cos\alpha+y'\sin\alpha)\\&=\rho^2\sin^2\theta+2\rho(R\cos A\cos\alpha+R\sin A\sin\alpha),\end{aligned}$$

et enfin

$$r^2=\frac{\rho^2}{\cos^2\theta}+R^2+2R\rho\cos(A-\alpha). \qquad (G)$$

25. Supposons que $\left(\frac{d\alpha}{dt}\right)$, $\left(\frac{d^2\alpha}{dt^2}\right)$, $\left(\frac{d\theta}{dt}\right)$ et $\left(\frac{d^2\theta}{dt^2}\right)$ soient connues, les équations (D), (E), (F) et (G) donneront les valeurs de r, ρ et $\frac{d\rho}{dt}$; nous aurons même une équation de plus que d'inconnues, parce que la supposition de l'orbe parabolique donne l'équation (F) qui n'aurait pas lieu si l'orbe était une ellipse ou une hyperbole; dans ces deux cas, les valeurs de r, ρ et $\frac{d\rho}{dt}$ seront données par les équations (D), (E) et (G).

Comme on sait que les comètes décrivent à très-peu près des paraboles, il est avantageux d'employer l'équation (F) qui est indépendante de $\left(\frac{d^2\alpha}{dt^2}\right)$ et $\left(\frac{d^2\theta}{dt^2}\right)$; car c'est principalement sur les valeurs de ces différentielles secondes que les erreurs des observations ont le plus d'influence. Il faudra donc se servir des équations (D), (F)

Digitized by Google

et (G). Ainsi, après avoir déterminé ρ, $\left(\frac{d\rho}{dt}\right)$ et r, nous en conclurons facilement la distance périhélie D au moyen de l'équation $dt = \frac{rdr}{\sqrt{2\mu(r-D)}}$ N° 28 *; car en l'élevant au quarré, et posant $\mu = 1$, il vient

$$2r - 2D = \frac{r^2 dr^2}{dt^2} \quad \text{ou} \quad D = r - \frac{1}{2}\left(\frac{rdr}{dt}\right)^2. \quad \text{(H)}$$

Différencions ensuite l'équation (G), en y substituant au lieu de $\left(\frac{dA}{dt}\right)$ et $\left(\frac{dR}{dt}\right)$ leurs valeurs (k) et (l), nous obtenons

$$2rdr = \begin{cases} \frac{(2\rho d\rho\cos^2\theta - 2\rho^2\cos\theta)(-\sin\theta d\vartheta)}{\cos^4\theta} \\ +2d\rho R\cos(A-\alpha) - 2\rho R dA\sin(A-\alpha) + 2\rho R d\alpha\sin(A-\alpha) + 2RdR, \end{cases}$$

puis

$$\frac{rdr}{dt} = \begin{cases} \frac{\rho d\rho}{dt\cos^2\theta} + \frac{\rho^2 d\vartheta\tang\theta}{dt\cos^2\theta} + R\frac{d\rho}{dt}\cos(A-\alpha) - R\rho\frac{dA}{dt}\sin(A-\alpha) \\ \quad + R\rho\frac{d\alpha}{dt}\sin(A-\alpha) + R\frac{dR}{dt} \end{cases}$$

et enfin

$$\frac{rdr}{dt} = \begin{cases} \frac{\rho}{\cos^2\theta}\left\{\left(\frac{d\rho}{dt}\right) + \rho\left(\frac{d\vartheta}{dt}\right)\tang\theta\right\} + R\left(\frac{d\rho}{dt}\right)\cos(A-\alpha) \\ +\rho R\left(\frac{d\alpha}{dt}\right)\sin(A-\alpha) + \rho\left\{(R'-1)\cos(A-\alpha) - \frac{\sin(A-\alpha)}{R}\right\} \\ +R(R'-1) \end{cases}. \quad \text{(I)}$$

Cette valeur substituée dans (H) donnera la distance périhélie; elle a de plus l'avantage de faire connaître par son signe, si la comète a déjà passé par son périhélie ou si elle s'en approche; car il est clair que dans le premier cas $\frac{rdr}{dt}$ est positif, et que dans le second il est négatif. L'anomalie v de la comète est donnée par l'équation $\cos^2\frac{1}{2}v = \frac{D}{r}$, et la table du mouvement des comètes fera

Digitized by Google

connaître le temps employé à décrire cet arc ; ce temps ajouté ou retranché de l'instant qu'on a choisi pour époque, suivant que $\frac{rdr}{dt}$ sera négatif ou positif, donnera l'instant du passage de la comète au périhélie ; il sera ensuite facile d'en conclure les autres éléments de l'orbite.

26. Toute la difficulté se réduit à déterminer les valeurs numériques de $\left(\frac{d\alpha}{dt}\right)$, $\left(\frac{d^2\alpha}{dt^2}\right)$, $\left(\frac{d\vartheta}{dt}\right)$ et $\left(\frac{d^2\vartheta}{dt^2}\right)$: la loi du mouvement apparent de la comète fera connaître ces valeurs. Pour les obtenir, on commencera par calculer d'une manière approchée la distance périhélie et l'instant du passage de la comète par ce point ; ensuite on déterminera exactement les éléments de l'orbite, en supposant ceux-ci à peu près connus. On choisira trois observations de la comète également éloignées les unes des autres, autant qu'il sera possible.

Soient β, β', β'' les trois longitudes géocentriques successives de la comète aux instants τ, τ', τ'' exprimés en jours et peu distants ; γ, γ', γ'' les latitudes boréales correspondantes, les latitudes australes devant être supposées négatives, et désignons par ζ, ζ', ζ'' les différences des temps $\tau' - \tau$, $\tau'' - \tau'$, $\tau'' - \tau$. D'abord on divisera la différence $\beta' - \beta$ par le nombre ζ des jours qui séparent la seconde observation de la première ; puis $\beta'' - \beta'$ par le nombre ζ' des jours qui séparent la troisième observation de la première, et on trouvera les quotients

$$\delta\beta = \frac{\beta' - \beta}{\zeta} \quad \text{et} \quad \delta\beta' = \frac{\beta'' - \beta'}{\zeta'}.$$

On divisera ensuite la différence $\delta\beta' - \delta\beta$ par le nombre ζ'' des jours qui séparent la troisième observation de la seconde, et on trouvera le quotient

$$\delta^2\beta = \frac{\delta\beta' - \delta\beta}{\zeta''}.$$

Digitized by Google

En second lieu, on prendra pour époque ou origine des jours l'instant τ' de la seconde observation, et en désignant par α' et par θ' la longitude et la latitude géocentriques de la comète, après un nombre σ de jours, comptés depuis l'époque, ces quantités seront exprimées par les équations

$$\omega' = \beta' + \sigma[\delta\beta - C\delta^2\beta] + \sigma^2\delta^2\beta$$

et

$$\theta' = \gamma' + \sigma[\delta\gamma - C\delta^2\gamma] + \sigma^2\delta^2\gamma, \quad (\gamma)$$

β' et γ' sont la longitude et la latitude de l'époque: ces formules ont été déduites de la loi de l'attraction des corps célestes. Prenons pour unité linéaire le demi-grand axe de l'écliptique, le moyen mouvement de la terre est la mesure du temps τ, et $\tau = \lambda\sigma$ est le temps exprimé en jours, $\lambda = 59' 3'',3 = 3543'',3$ ou l'arc moyen décrit en un jour par la terre. Divisons par λ les coefficients de σ des formules (γ), et posons $\frac{\delta\beta - C\delta^2\beta}{\lambda} = a$, $\frac{\delta\gamma - C\delta^2\gamma}{\lambda} = h$. Quant aux coefficients de σ^2, comme on a pris $2\lambda^2\delta^2\beta = b$ et $2\lambda^2\delta^2\gamma = l$, il faut diviser les équations par $\frac{1}{2}\lambda^2 \sin 1''$, et poser $\frac{\delta^2\beta}{\frac{1}{2}\lambda^2 \sin 1''} = b$, $\frac{\delta^2\gamma}{\frac{1}{2}\lambda^2 \sin 1''} = l$.

C'est de la précision de ces valeurs numériques de a, b, h et l que dépend l'exactitude de la méthode que nous allons suivre; il faut donc choisir les observations de manière à obtenir a, b, h et l avec toute la rigueur que comportent ces observations. Ces calculs préliminaires effectués, on déterminera la longitude $\odot$ du soleil, et comme on a désigné par A celle de la terre, ces deux quantités sont liées entre elles par la relation $A = 180° + \odot$; R est la distance correspondante de la terre au soleil, et R' la distance qui répond à la longitude $\odot + 90°$. Nous poserons dans les formules (G), (D), (E) et (F), $\xi = X$, la vitesse $\frac{d\rho}{dt} = Y$, $a = \frac{d\alpha}{dt}$, $b = \frac{d^2\alpha}{dt^2}$, $h = \frac{d\theta}{dt}$

Digitized by Google

et $l = \frac{d^2\theta}{dt^2}$; nous développerons le quarré $\left[Y\text{tang} + \frac{hX}{\cos^2\theta}\right]^2$, et en observant que $\sin\theta\cos\theta = \frac{\sin 2\theta}{2}$, $\cos(A-\alpha) = \cos[180^\circ + (\odot - \alpha)] = -\cos(\odot - \alpha)$ et $\sin(A-\alpha) = \sin[180^\circ + (\odot - \alpha)] = -\sin(\odot - \alpha)$, nous formerons les quatre équations suivantes :

$$r^2 = \frac{X}{\cos^2\theta} - 2RX\cos(\odot - \alpha) + R^2, \qquad (O)$$

$$Y = \frac{R\sin(\odot - \alpha)}{2a}\left[\frac{1}{r^3} - \frac{1}{R^3}\right] - \frac{bX}{2a}, \qquad (R)$$

$$Y = -X\left[h\,\text{tang}\,\theta + \frac{l}{2h} + \frac{a^2\sin 2\theta}{4h}\right] + \frac{R\sin 2\theta}{4h}\cos(\odot - \alpha)\left[\frac{1}{R^3} - \frac{1}{r^3}\right], \qquad (S)$$

et

$$\frac{Y^2}{\cos^4\theta} + X^2\left[a^2 + \frac{h^2}{\cos^2\theta}\right] + \frac{2hXY\,\text{tang}\,\theta}{\cos^2\theta} + \left\{\begin{array}{l} 2Y\left[\frac{\sin(\odot - \alpha)}{R} - (R' - 1)\cos(\odot - \alpha)\right] \\ -2aX\left[(R'-1)\sin(\odot - \alpha) + \frac{\cos(\odot - \alpha)}{R}\right] \end{array}\right\} + \frac{1}{R^3} - \frac{2}{r} = 0. \qquad (T)$$

Pour tirer de ces quatre équations les valeurs des trois inconnues r, X et Y, il faudra négliger celle des formules (R) et (S) où l'erreur des équations aura la plus grande influence. A cet effet, on examinera 1° si abstraction faite du signe, $b > l$, et alors on emploiera les formules (O), (R) et (T); 2° si, au contraire, $b < l$, on se servira des équations (O), (S) et (T). Ensuite on fera, par exemple, $X = 1$, et l'équation (O) avec celle (R) ou (S), selon les cas, donneront r et Y. Ces nombres substitués dans (T) montreront, si le résultat est négatif, que X a été pris trop petit; au contraire, si le résultat est positif, X a été pris trop grand; et enfin les valeurs de X, Y et r seront bonnes, quand cette équation (T) sera satisfaite.

Digitized by Google

On trouvera de cette sorte par un petit nombre d'essais les véritables valeurs de X, Y et r qui devront d'ailleurs satisfaire à celle des formules (R) ou (S) qui n'a pas été employée, ce qui servira de vérification. En outre, comme les inconnues X, Y et r peuvent être susceptibles de plusieurs solutions, cette dernière équation (R) ou (S) fera connaître celles qu'on doit rejeter. Cela posé, au moyen de la formule (I) on formera l'équation (U), et en faisant $\frac{rdv}{dt} = \Pi$, nous aurons

$$\Pi = \left\{ \begin{array}{l} \frac{X}{\cos^2\vartheta}[Y + hX\,\mathrm{tang}\,\vartheta] - RY\cos(\odot - \alpha) + R(R' - 1) \\ + X\left[\frac{\sin(\odot - \alpha)}{R} - (R' - 1)\cos(\odot - \alpha)\right] - RX\alpha\sin(\odot - \alpha) \end{array} \right\}. \quad (U)$$

Cette valeur de Π étant déterminée, l'équation (H) donnera la distance périhélie $D = r - \frac{1}{2}\Pi^2$, et on obtiendra l'anomalie vraie v par les formules (α) et (β).

27. Pour donner une application de la méthode de Laplace, nous prendrons les observations des 20, 25 et 29 juillet 1832 de la comète découverte par Gambart, et dont l'orbite a été calculée par Bouvard. Les temps τ, τ', τ'' étant comptés du 1er janvier nous avons

	$\tau = 202^j,02412$	$\tau' = 207^j,96661$	$\tau'' = 211^j,94812$
Asc. dr.	$= 253^\circ\ 33'\ 56'',9$	$242^\circ\ 10'\ 45'',9$	$235^\circ\ 51'\ 32'',6$
Décl. bor.	$= 25\ 52\ 2,2$	$28\ 54\ 11,3$	$14\ 9\ 5,5$
Long.	$\beta = 247\ 36\ 45,5$	$\beta' = 235\ 20\ 19,5$	$\beta'' = 229\ 34\ 30,7$
Lat bor.	$\gamma = 48\ 3\ 24,8$	$\gamma' = 39\ 4\ 18,0$	$\gamma'' = 32\ 56\ 27,8$

$$C = 5,94249 \qquad C' = 3,98151 \qquad C'' = 9,92400$$

$$\frac{\beta' - \beta}{C} = \delta\beta = -7435'',603 \qquad \frac{\beta'' - \beta'}{C'} = \delta\beta' = -5211'',259$$

$$\frac{\gamma' - \gamma}{C} = \delta\gamma = -5443'',503 \qquad \frac{\gamma'' - \gamma'}{C'} = \delta\gamma' = -5545'',173$$

$$\frac{\delta\beta' - \delta\beta}{C''} = \delta^2\beta = +224'',155 \qquad \frac{\delta\gamma' - \delta\gamma}{C''} = \delta^2\gamma = -10'',063$$

Digitized by Google

Partant

$$\alpha' = 235^\circ\ 20'\ 19'',8 - 6\,403'',702\,\sigma + 224'',135\,\sigma^2,$$
$$\theta' = 39^\circ\ 4'\ 18'',0 - 5\,503'',107\,\sigma - 10'',063\,\sigma^2.$$

Le premier terme de α' est l'arc de longitude, celui de θ' est l'arc de latidude géocentrique à l'instant de l'époque, et qui, après σ jours, deviennent α' et θ' : ces termes constants sont désignés ci-après par α et θ. Multipliant par λ les coefficiens de σ et par $\frac{1}{2}\lambda^2 \sin 1''$ ceux de σ^2, il vient

$$\log a = 0{,}2355730-, \qquad \log b = 0{,}8659239,$$
$$\log h = 0{,}1905877-, \qquad \log l = 9{,}5181410-,$$

de plus, $\odot = 122^\circ\ 53'\ 45'',0$, $\log R = 0{,}0066675$, $\log(R'-1) = 7{,}8882357-$. partant

$$r^2 = 1{,}6594123\,X^2 + 0{,}7753379\,X + 1{,}0314809,$$

$$Y = -0{,}2605291 + 2{,}1346215\,X + \frac{0{,}2728090}{r^2},$$

$$Y = 1{,}6196124\,X + 0{,}0584043 - \frac{0{,}0614562}{r^3},$$

$$\left.\begin{array}{l} 1{,}6594123\,Y^2 - 4{,}1780448\,XY + 9{,}5800583\,X^2 \\ -1{,}2688054\,X - 1{,}8262603\,Y + 0{,}9697614 - \frac{2}{r} \end{array}\right\} = 0.$$

Telles sont les équations d'où il faut tirer les valeurs de X, Y et r par de fausses positions. On trouvera, par exemple, que si l'on pose $X = 0{,}7$ ce nombre est trop grand; car on en tire $r = 0{,}1889$, $Y = 1{,}2484$, et le résultat de la substitution dans la quatrième équation étant $+0{,}1370$ ou positif, il faut diminuer X. Si l'on pose $X = 0{,}68$, on trouve encore ce nombre trop grand et $X = 0{,}679$ trop petit. Par une suite d'essais, on obtient enfin à très-peu-près $X = 0{,}6791$; on en tire ensuite $\Pi = -0{,}8553$, la distance périhélie $D = 1{,}1583$ et

Digitized by Google

l'anomalie $v = 58° 40'$. La table des comètes donne la valeur approchée $58° 37' 4''$ pour 51 jours, la différence avec $v = 58° 40'$ est $2' 56'' = 176''$, et la différence tabulaire est $2895'',9$ dont on prend le complément du logarithme. Ce nombre..... 6,5382614
ajouté au logarithme de $176''$ 2,2455126

donne..... 8,7837740

qui répond à 0,060782. Ainsi on trouve $51^j,060782$ dont le logarithme est. 1,7080876

logarithme $D^{\frac{5}{2}}$... 0,0957316

1,8038192

De plus $D = 1,1583$, son logarithme est 0,0638211 et ses $\frac{5}{2} = 0,0957316$ ajoutés à 1,7080876 donnent 1,8038192 qui correspond à 63,652 ou plutôt à 63,6542. Ajoutons ce nombre à l'époque 207,9666, nous trouverons pour l'instant du passage au périhélie $271^j,6208$.

28. Il faut maintenant corriger la distance périhélie D, et l'instant du passage par ce point, car ce sont là les deux éléments principaux de l'orbite.

Prenons trois observations éloignées, et, partant des résultats qu'on vient d'obtenir, calculons les trois anomalies correspondantes v, v', v'', les rayons vecteurs r, r', r'' et les angles U, U' (fig. 3) que r fait avec r' et r' avec r'', $U = v' - v$ et $U' = v'' - v$. Nommons ensuite α, α' α'' les trois longitudes géocentriques données, θ, θ' θ'' les trois latitudes, $\odot$, $\odot'$, $\odot''$ les longitudes correspondantes du soleil, R, R', R'' les rayons vecteurs de cet astre : quantités $\odot$... R... qu'on tire de la *Connaissance des temps*. Soient encore β, β', β'' les longitudes héliocentriques de la comète et π, π', π'' les latitudes héliocentriques.

Pour déterminer ces quantités, imaginons le soleil en

Digitized by Google

S, la terre en T, la comète en C (fig. 4), et représentons par C' la projection de cet astre sur le plan de l'écliptique, nous avons

$$\Upsilon TS = \odot, \quad \Upsilon TC' = \alpha, \quad STC' = \odot - \alpha, \quad CS = r, \quad ST = R,$$

et le triangle sphérique Sab (Fig. 5), rectangle en b, donne

$$\cos T = \cos(\odot - \alpha)\cos\theta. \qquad (4)$$

Ensuite des deux triangles rectilignes CC'S, CC'T on tire

$$CC' = r\sin\pi, \qquad CC' = CT\sin\theta,$$

partant

$$\frac{r}{CT} = \frac{\sin\theta}{\sin\pi};$$

d'un autre côté le triangle SCT donne

$$\frac{r}{CT} = \frac{\sin T}{\sin S}, \quad \text{puis} \quad \frac{\sin\theta}{\sin\pi} = \frac{\sin T}{\sin S} \quad \text{et} \quad \sin\pi = \frac{\sin\theta\sin S}{\sin T}. \qquad (5)$$

On trouve aussi

$$\frac{R}{r} = \frac{\sin C}{\sin T};$$

mais l'angle $SCD = S + T$, et $\sin SCT = \sin C = (S + T)$; d'où

$$\sin(S + T) = \frac{R}{r}\sin T. \qquad (6)$$

Posons $TSC' = n$, et nous tirerons du triangle sphérique cdT (Fig. 6) rectangle en d

$$\cos n = \frac{\cos S}{\cos\pi}. \qquad (7)$$

De plus, $TSC' = TS\Upsilon = \Upsilon SC'$; or $TS\Upsilon = \odot + 180^\circ$, partant

$$n = \odot + 180^\circ - \beta \quad \text{ou} \quad \beta = \odot + 180^\circ - n. \qquad (8)$$

Chacune de ces trois observations conduit à des valeurs analogues, et selon que les longitudes β, β', β'' iront en

Digitized by Google

croissant ou en diminuant, la comète aura une marche directe ou rétrograde.

29. Concevons actuellement deux arcs de latitude π et π' réunis au pôle P (fig. 7) de l'écliptique ; ils y comprendront un angle $\beta' - \beta$, et dans le triangle sphérique formé par cet angle et par les côtés $90^\circ - \pi$ et $90^\circ - \pi'$, le côté V opposé à l'angle $\beta' - \beta$ sera l'angle au soleil compris entre les deux rayons vecteurs r et r', et il sera déterminé par l'équation

$$\cos V = \sin\pi \sin\pi' + \cos\pi \cos\pi' \cos(\beta' - \beta).$$

Nommons ensuite V' l'angle formé par les rayons vecteurs r' et r'' et nous aurons

$$\cos V' = \sin\pi' \sin\pi'' + \cos\pi' \cos\pi'' \cos(\beta'' - \beta'). \qquad (V)$$

Observons que si la distance périhélie et l'instant du passage de la comète par ce point étaient exactement déterminés, nous aurions

$$V = U, \qquad V' = U';$$

mais comme cela n'arrive presque jamais, nous poserons

$$m = U - V, \qquad n = U' - V'.$$

Cela fait, admettons que sans changer l'instant du passage au périhélie, la distance D varie très-peu, par exemple de 0,01 ; l'on cherchera dans cette hypothèse

$$m' = U - V, \qquad n' = U' - V'.$$

Puis conservant la première valeur de D, on fera varier un peu l'instant du passage, par exemple de douze heures ; et on trouvera

$$m'' = U - V, \qquad n'' = U' - V'.$$

Cela fait, nommons u le nombre par lequel il faut multiplier la variation supposée dans la distance périhélie pour obtenir la véritable ; et t le nombre par lequel on doit

Digitized by Google

multiplier la variation supposée dans l'instant du passage par le périhélie pour avoir le véritable instant; on aura les deux équations

$$u(m-m')+t(m-m'')=m, \quad u(n-n')+t(n-n''=n, \quad (Z)$$

qui donneront u et t, et par conséquent la distance périhélie corrigée et le véritable instant du passage de la comète par ce point. Enfin, désignons par μ la longitude du nœud descendant de la comète, et par Φ l'inclinaison de son orbite. Or, $cb = ab - ac = \beta - \mu$ (fig. 8), $cf = af - ac = \beta' - \mu$, et les triangles sphériques rectangles bcd, ecf donnent

$$\operatorname{tang}\pi = \operatorname{tang}\Phi \sin(\beta-\mu) \quad \text{et} \quad \operatorname{tang}\pi' = \operatorname{tang}\Phi \sin(\beta'-\mu),$$

partant

$$\operatorname{tang}\Phi = \frac{\operatorname{tang}\pi}{\sin(\beta-\mu)} \quad (1) \quad \text{et} \quad \operatorname{tang}\Phi = \frac{\operatorname{tang}\pi'}{\sin(\beta'-\mu)},$$

puis

$$\frac{\operatorname{tang}\pi}{\sin(\beta-\mu)} = \frac{\operatorname{tang}\pi'}{\sin(\beta'-\mu)}, \quad \frac{\sin\beta\cos\mu - \sin\mu\cos\beta}{\sin\beta'\cos\mu - \sin\mu\cos\beta'} = \frac{\operatorname{tang}\pi}{\operatorname{tang}\pi'},$$

$$\frac{\sin\beta - \operatorname{tang}\mu\cos\beta}{\sin\beta' - \operatorname{tang}\mu\cos\beta'} = \frac{\operatorname{tang}\pi}{\operatorname{tang}\pi'},$$

$$\operatorname{tang}\pi' \sin\beta - \operatorname{tang}\mu\cos\beta\operatorname{tang}\pi' = \operatorname{tang}\pi\sin\beta' - \operatorname{tang}\mu\cos\beta'\operatorname{tang}\pi$$

$$\operatorname{tang}\mu(\operatorname{tang}\pi\cos\beta' - \cos\beta\operatorname{tang}\pi') = \operatorname{tang}\pi\sin\beta' - \operatorname{tang}\pi\sin\beta,$$

et l'expression finale

$$\operatorname{tang}\mu = \frac{\operatorname{tang}\pi\sin\beta' - \operatorname{tang}\pi'\sin\beta}{\operatorname{tang}\pi\cos\beta' - \operatorname{tang}\pi'\cos\beta}. \quad (x)$$

Celle-ci fera connaître μ, et puis l'équation (1) donne Φ.

Reprenons l'exemple de la comète de 1832.

On a trouvé D. = 1,1583.

$$202^j,02412, \qquad 221^j,20099, \qquad 240^j,83759,$$
$$\alpha = 247^\circ\,36'\,45'',5, \quad \alpha' = 220^\circ\,35'\,30'',8, \quad \alpha'' = 213^\circ\,27'\,3'',5.$$

En comparant à $271^j,6208$ instant obtenu pour le passage

Digitized by Google

au périhélie, on trouve pour le temps à écouler jusqu'à ce passage

$$69^j,5966, \quad 49^j,7198, \quad 30^j,7882,$$
$$\log r = 0,1993549, \quad \log r' = 0,1451945, \quad \log r'' = 0,0993699,$$
éq. (α) $v = 62°\,21'\,51'',9$, $v' = 48°\,49'\,54'',2$, $v'' = 32°\,33'\,43'',1$,
$$v - v' = 13°\,31'\,57'',7 = U, \quad v - v'' = 29°\,48'\,8'',8 = U',$$
$$\odot = 117°\,13'\,6'',8, \quad \odot' = 156°\,14'\,22'',1, \quad \odot'' = 154°\,28'\,28'',6,$$
$$\alpha - \odot = 130\ 23\ 38,7, \quad \alpha' - \odot' = 84\ 21\ 8,7, \quad \alpha'' - \odot'' = 58\ 58\ 34,9.$$

Quand $\alpha > \odot$, au lieu de l'arc SC' (fig. 9), on obtient l'arc $S\Omega C' = \alpha - \odot$.

Quand $\alpha < \odot$, l'arc $SC' = \odot - \alpha$. Les formules (δ), (ζ), (ι), ($\varkappa$) et (V) donnent

$$T = 115°\,40'\,2'',6, \quad T' = 84°\,40'\,52'',9, \quad T'' = 59°\,2'\,10'',0,$$
$$S = 28\ 58\ 31,3, \quad S' = 49\ 14\ 18,2, \quad S'' = 77\ 26\ 13,0,$$
$$\pi = 23\ 33\ 50,6, \quad \pi' = 14\ 45\ 44,6, \quad \pi'' = 3\ 50\ 33,5,$$
$$n = 17\ 12\ 0,8, \quad n' = 47\ 21\ 12,5, \quad n'' = 77\ 24\ 29,5,$$
$$\beta = 279\ 51\ 6,0, \quad \beta' = 268\ 53\ 10,6, \quad \beta'' = 257\ 3\ 50,1,$$
$$U - V = -2'\,52'',7 = m, \quad U' - V' = +15'\,29'',5 = n,$$
$$V = 13°\,54'\,50'',4, \quad V' = 29°\,32'\,39'',3.$$

Maintenant augmentons D de son centième, sans changer l'instant du passage, et reproduisons les mêmes calculs avec $D = 1,1583 + 0,01158 = 1,699$, il viendra

$$\log r = 0,2008427, \quad \log r' = 0,1475721, \quad \log r'' = 0,1027377,$$
éq. ($\varkappa$) $v = 61°\,44'\,34'',4$, $v' = 48°\,15'\,47'',0$, $v'' = 32°\,7'\,41'',2$,
$$v - v' = 13°\,28'\,47'',4 = U, \quad v - v'' = 29°\,36'\,53'',2 = U',$$

Les formules (δ), (ζ), (ι), ($\varkappa$) et (V) donnent T = les valeurs ci-dessus,

$$S = 29°\ 6'\ 51'',4, \quad S' = 49°\,23'\,51'',2, \quad S'' = 77°\,51'\,21'',2,$$
$$\pi = 23\ 40\ 21,4, \quad \pi' = 14\ 50\ 11,7, \quad \pi'' = 3\ 50\ 55,7,$$
$$n = 17\ 27\ 37,1, \quad n' = 47\ 30\ 53,1, \quad n'' = 77\ 47\ 40,7,$$
$$\beta = 279\ 45\ 29,7, \quad \beta' = 268\ 33\ 29,0, \quad \beta'' = 256\ 38\ 47,7,$$
$$V = 13\ 46\ 3,7, \quad V' = 29\ 50\ 33,0,$$
$$U - V = -17'\,16'',3 = m', \quad U' - V' = -13'\,39'',8 = n'.$$

Il faut enfin reprendre la première valeur de D =

Digitized by Google

Fig. 1.

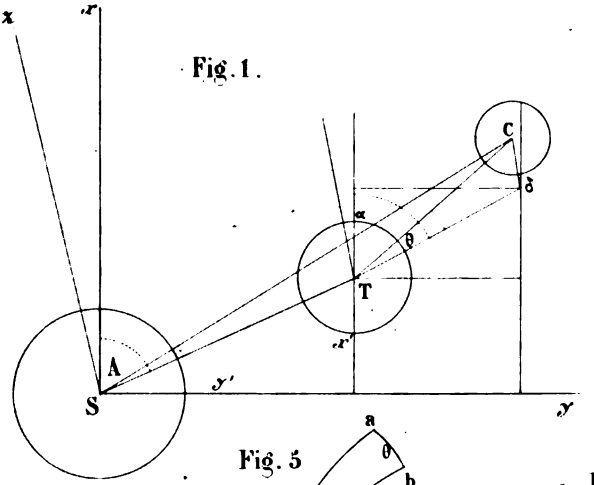


Fig. 5

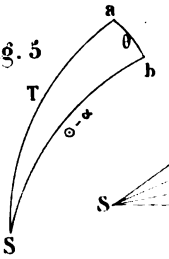


Fig. 3.

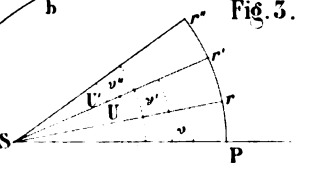


Fig. 2.

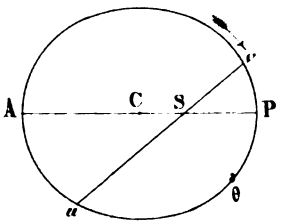


Fig. 6.

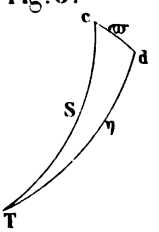


Fig. 7.

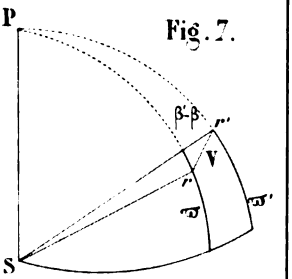


Fig. 4.

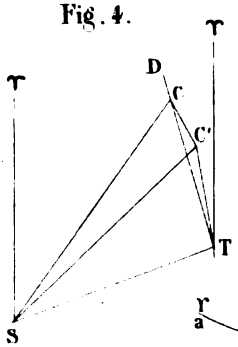


Fig. 8.

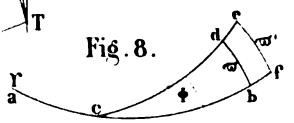
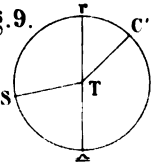


Fig. 9.



lith. Neurian à Metz.

Digitized by Google

Digitized by Google

1,1583 et diminuer de $0^j,4$ les temps du passage. Ces temps deviennent

$$\begin{array}{rrr} 69^j,1966, & 49^j,3198, & 30^j,3832, \\ \log r = 0,1982461, & \log r' = 0,1441379, & \log r'' = 0,0985329, \\ \text{éq.}(\alpha)\ v = 62°\,7'\,27'',4, & v' = 48°\,31'\,24'',8, & v'' = 32°\,10'\,53'',4, \\ v - v' = 13°\,36'\,2'',6 = U, & v - v'' = 29°\,56'\,34'',0 = U'. & \end{array}$$

Les formules (δ), (ζ), (ε), (η) et (V) donnent T = les valeurs ci-dessus,

$$\begin{array}{llll} S = 28°\,52'\,20'',3, & S' = 48°\,55'\,32'',9, & S'' = 77°\,19'\,54'',7, \\ \pi = 23\ 28\ 58,4, & \pi' = 14\ 43\ 44,4, & \pi'' = 3\ 50\ 27,8. \\ \beta = 279\ 55\ 15,5, & \beta' = 269\ 1\ 59,2, & \beta'' = 257\ 10\ 16,9, \\ V = 13\ 29\ 48,2, & V' = 29\ 28\ 10,0, & \\ U - V = +6'\,14'',4 = m'', & U' - V' = +28'\,24'',0 = n''. & \end{array}$$

Les équations (Z) deviennent

$$863''6\,u - 547'',1\,t = -172'',7 \quad \text{et} \quad 1745'',3\,u - 278'',5\,t = 925'',5,$$

d'où

$$u = 2,2679 \quad \text{et} \quad t = 3,8956.$$

Il reste à ajouter $0,01\,u$ à D et $-0,4\,t$ au temps du passage, savoir: 0,0227 et $-1,5583$; ce qui donne enfin la véritable distance périhélie et l'instant du passage. Seulement il est bon de corriger encore ces résultats par une ou deux suppositions de même nature.

On trouve ensuite la longitude μ du nœud ascendant et l'inclinaison Φ de l'orbite, par les formules $(\varkappa)$ et (ι). Voici donc les éléments de la comète:

Passage au périhélie $= 26^j,0281$ septembre 1832, à compter de minuit.
Dist. du périhélie.. $= 1,1836$
Long. du périhélie. $= 227°\,55'\,35'',9$
Long. du Ω ..... $= 72\ 26\ 41,9$
Inclinais. de l'orbite $= 43\ 18\ 3,1$
Mouvement héliocentrique rétrograde.

Digitized by Google

Digitized by Google

JOURNAL

DES

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES

FAITES A METZ, PENDANT L'ANNÉE 1844,

PAR M. SCHUSTER.

Digitized by Google

DATES	A 9 H. DU MATIN.		A MIDI.		A 3 H. DU SOIR.		THERMOMÈTRE.		PLUIE exprim en millim
	barom. à 0°.	therm. extér.	barom. à 0°.	therm. extér.	barom. à 0°.	therm. extér.	maxi-mum.	mini-mum.	
1	749,75	– 0,2	749,50	4,3	749,47	3,8	»	– 1,2	»
2	749,05	0,5	748,30	2,1	748,04	1,2	»	»	
3	749,60	– 1,0	750,05	– 0,8	750,12	– 0,5	»	– 5,5	14,80
4	737,76	1,5	736,70	2,5	738,52	2,0	»	»	
5	745,30	3,0	743,65	6,2	743,33	8,7	»	»	
6	737,30	7,5	735,00	9,5	734,93	8,5	9,5	»	»
7	735,13	6,5	736,50	8,0	737,83	7,5	»	»	»
8	740,86	3,5	742,20	5,5	742,80	5,0	»	»	»
9	755,00	1,5	754,85	0,8	756,12	0,8	»	– 3,2	»
10	759,07	– 5,0	757,93	– 2,0	757,47	– 1,5	»	– 6,2	»
11	757,18	– 3,0	756,33	– 2,0	756,52	– 1,0	»	– 3,5	»
12	756,22	– 6,2	755,42	– 4,5	754,03	– 2,8	»	– 7,3	»
13	748,92	– 8,2	748,00	– 5,0	747,20	– 3,0	»	– 8,5	»
14	749,43	– 9,5	749,60	– 6,0	749,68	– 4,5	»	–10,4	»
15	753,53	– 7,5	753,00	– 3,5	752,20	– 1,2	»	– 8,2	»
16	752,20	– 8,5	750,14	– 4,0	749,17	– 1,2	»	– 9,0	»
17	748,71	– 3,0	748,33	– 0,5	746,90	3,5	»	– 3,9	»
18	751,63	4,0	751,20	5,5	751,51	4,5	»	»	»
19	749,00	3,5	747,87	4,3	745,60	4,5	»	»	7,80
20	742,50	2,5	743,06	3,5	743,60	2,3	»	»	»
21	745,95	– 0,2	744,75	2,2	744,20	2,3	»	– 0,5	
22	746,20	3,0	744,82	5,0	744,08	5,3	»	»	2,90
23	746,62	2,5	746,60	4,5	747,23	6,5	»	– 0,5	
24	751,46	– 3,5	751,24	1,0	751,30	1,3	»	– 4,5	»
25	754,45	– 0,5	754,30	4,3	753,27	4,5	»	– 1,2	»
26	750,80	– 0,7	750,80	1,5	750,50	3,0	»	– 0,8	
27	752,05	3,5	751,40	4,0	750,60	4,0	»	»	9,200
28	748,24	5,2	747,40	6,4	746,25	6,6	»	»	
29	744,66	3,6	746,93	6,8	747,33	6,6	»	»	»
30	742,53	5,9	742,37	9,0	742,80	8,0	»	»	2,20
31	739,07	2,5	739,25	4,0	738,96	4,0	»	»	3,90
Moyennes	748,07	0,1	747,66	2,3	747,47	2.9	9,5	–10,4	53,55

Plus grande hauteur du baromètre . 759,07
Plus petite id. ... 734,93
Moyenne id. ... 747,73
Période 0,60

Digitized by Google

	ÉTAT DU CIEL à midi.	VENTS à midi.	OBSERVATIONS particulières.
	Nuages.	S. S. O.	
	Neige.	S. S. O.	
	Légers nuages.	S. O.	
	Pluie par intervalle.	S. S. E.	
5	Idem.	S.	
	Eclaircies.	S. O.	
	Nuageux.	O. S. O.	Les bas-fonds du pré St-Symphorien se couvrent d'eau.
	Pluie fine.	N. O.	
	Couvert.	N. E.	
10	Voilé.	E.	
	Couvert.	E. N. E.	La partie de la Moselle qui passe aux pieds des remparts de l'anc. citadelle est gelée.
	Beau.	E.	La Moselle, le long du Saulcy, est en partie gelée.
	Idem.	E.	
	Idem.	N.	
15	Idem.	E.	
	Idem.	N. E. a. f.	
	Légers nuages.	S. E.	
	Couvert.	O.	
	Idem.	O. S. O.	Pluie pendant la soirée.
20	Grésil par intervalle.	O. N. O.	
	Pluie fine.	O. S. O.	
	Couvert.	S. O.	
	Nuages à l'horizon.	N.	
	Beau.	N. O.	
25	Voilé.	N.	
	Couvert.	S. O.	Pluie pendant la soirée.
	Bruines.	O. S. O.	
	Couvert.	O.	Id.
	Nuageux.	O.	
30	Idem.	O.	
31	Eclaircies.	O. N. O. t. f.	Tempête pendant la nuit; neige abondante pendant la soirée.

		Vents à midi.		Pluie recueillie par les vents.
Nombre de jours de pluie...	13	Septentrionaux.	10	00,00
Id. de gelée...	16	Méridionaux...	21	53,55

Digitized by Google

DATES	A 9 H. DU MATIN.		A MIDI.		A 3 H. DU SOIR.		THERMOMÈTRE.		PLUIE exprim en millim
	barom. à 0°.	therm. extér.	barom. à 0°.	therm. extér.	barom. à 0°.	therm. extér.	maxi-mum.	mini-mum.	
1	741,06	– 0,7	741,60	2,5	743,48	3,5	»	– 1,5	
2	741,20	0,0	738,86	2,5	736,67	1,0	»	– 0,9	
3	740,07	– 3,5	741,00	2,0	741,15	0,3	»	– 5,0	
4	741,78	– 0,5	740,20	1,0	739,00	1,3	»	– 1,3	8,40
5	730,38	– 0,7	730,70	0,5	730,36	1,0	»	– 1,7	
6	736,13	– 1,0	738,12	0,5	738,55	– 0,5	»	– 1,8	
7	737,60	– 7,0	736,50	– 2,0	734,22	0,0	»	– 8,5	
8	735,07	3,0	736,03	5,0	736,68	3,7	»	»	3,15
9	733,00	3,5	730,94	5,0	729,92	4,0	»	»	»
10	732,00	1,5	732,35	2,2	732,60	3,0	»	– 0,5	3,05
11	741,57	0,5	742,22	1,9	742,20	2,7	»	0,0	
12	746,03	– 0,5	746,00	2,0	744,88	2,5	»	– 0,9	
13	744,50	– 3,5	744,64	0,0	743,80	0,9	»	– 4,5	
14	747,36	– 3,5	747,20	0,0	747,13	2,0	»	– 4,5	
15	748,70	– 2,6	748,52	0,4	748,05	4,0	»	– 4,0	
16	750,66	0,6	751,12	3,0	751,16	2,8	»	– 0,2	14,80
17	752,15	1,5	751,29	4,0	750,86	4,0	»	»	
18	749,26	– 0,5	748,40	5,0	747,04	5,7	»	– 1,0	
19	740,33	2,5	739,85	8,5	738,44	9,0	»	– 0,5	
20	740,00	1,0	740,60	2,5	741,20	0,0	»	– 0,7	
21	740,72	– 1,8	739,33	2,5	736,00	2,5	»	– 5,0	
22	729,88	3,5	729,26	6,0	729,32	4,5	»	»	»
23	743,06	– 4,0	744,40	– 1,5	745,00	1,4	»	– 5,8	
24	724,88	7,5	725,82	9,5	727,10	8,4	9,5	»	12,20
25	743,87	1,5	741,28	5,0	739,30	7,2	»	»	31,50
26	723,95	9,0	722,96	7,5	719,27	5,0	»	»	11,00
27	724,06	3,0	726,40	2,3	728,80	1,5	»	»	8,80
28	738,00	– 0,5	738,54	2,6	739,28	3,5	»	– 0,8	
29	739,86	1,5	740,40	4,0	741,15	5,0	»	»	1,90
Moyenn[s]	739,28	0,3	739,14	2,9	738,70	3,1	9,5	– 8,5	94,50

Plus grande hauteur du baromètre. 752,15
Plus petite id. ... 719,27
Moyenne id. ... 739,04
Période 0,58

Digitized by Google

	ÉTAT DU CIEL à midi.	VENTS à midi.	OBSERVATIONS particulières.
	Nuageux.	N.	
	Voilé.	S. S. E.	
	Idem.	N. N. E.	
	Couvert.	O.	
5	Neige.	S.	
	Beau.	O. N. O.	
	Nuageux.	S. S. E.	Grand vent pend. la nuit, tempête de 2 à 5 h. du matin.
	Grésil par intervalle.	O. a. f.	
	Pluie fine.	S. S. O.	
10	Neige par intervalle.	S. O.	
	Couvert.	S. O.	
	Voilé.	N.	
	Nuageux.	N. E.	
	Beau.	N. N. E.	
15	Nuageux.	S. S. E.	
	Couvert.	S. O.	
	Nuageux.	O.	
	Beau.	S. S. O.	
	Couvert.	S. O.	
20	Grésil par intervalle.	O.	
	Voilé.	S. O.	Neige le soir, assez abondante par intervalle.
	Pluie par intervalle.	O.	
	Beau.	S. O.	Neige abondante pend. la nuit.
	Pluie par intervalle.	O. tempête.	
25	Idem.	S. f.	Le pré St-Symphorien est en partie couv. d'eau par le débordement de la Moselle, tempête pendant la nuit.
	Pluie continuelle.	O. S. O.	Le pré est entièrement couvert d'eau.
	Neige par intervalle.	N. a. f.	La Moselle augmente toujours.
	Nuageux.	O. S. O.	Id. jusqu'à 8 h. du m., diminue après.
29	Couvert.	O.	Les eaux se retirent sensiblem^t, le pré est découvert à moitié.

		Vents à midi.		Pluie recueillie par les vents.
Nombre de jours de pluie...	18	Septentrionaux..	6	1,90
Id. de gelée...	19	Méridionaux....	23	92,60

Digitized by Google

DATES	A 9 H. DU MATIN.		A MIDI.		A 3 H. DU SOIR.		THERMOMÈTRE.		PLUIE exprim en millim
	barom. à 0°.	therm. extér.	barom. à 0°.	therm. extér.	barom. à 0°.	therm. extér.	maxi-mum.	mini-mum.	
1	734,21	3,0	735,20	5,0	735,67	5,2	»	»	
2	738,91	6,0	739,90	8,5	739,80	8,8	»	»	11,27
3	738,67	7,0	739,00	6,2	739,00	6,5	»	»	2,50
4	738,20	7,5	735,24	8,0	731,80	8,3	»	»	10,00
5	739,07	4,2	740,62	4,0	740,66	2,5	»	»	7,20
6	739,66	2,0	739,00	6,2	738,60	4,5	»	»	
7	744,00	0,5	744,64	3,0	745,10	4,5	»	— 1,5	»
8	750,00	0,5	750,43	4,5	750,71	5,5	»	— 1,6	»
9	754,46	— 1,2	753,20	2,0	752,44	2,3	»	— 2,6	»
10	746,00	5,0	743,62	5,0	744,15	5,3	»	»	29,50
11	747,11	3,5	745,02	6,5	742,17	3,0	»	»	
12	734,20	3,2	734,48	5,0	733,60	6,3	»	»	
13	741,10	1,5	742,90	4,5	743,70	5,0	»	»	2,15
14	744,85	1,5	744,76	4,8	744,26	5,5	»	»	0,50
15	741,00	4,5	739,80	8,5	738,90	9,5	»	»	6,90
16	738,00	7,5	737,23	11,5	737,50	13,5	»	»	»
17	741,23	9,8	741,30	12,7	741,50	13,6	»	»	»
18	741,32	4,5	740,90	9,0	740,60	10,5	»	»	»
19	744,00	3,5	745,00	5,5	745,10	6,0	»	»	4,55
20	738,03	2,5	735,86	3,5	734,33	4,0	»	»	
21	742,60	0,0	743,90	4,5	743,30	6,5	»	— 2,0	0,10
22	743,68	2,5	743,04	5,0	742,43	8,7	»	— 0,5	
23	739,50	4,0	738,32	7,5	739,12	10,5	»	»	4,35
24	741,60	6,0	740,50	9,2	741,00	9,8	»	»	
25	742,32	7,5	741,72	8,0	740,70	10,3	»	»	
26	737,54	9,0	738,40	9,5	738,00	9,8	»	»	
27	747,23	9,0	747,60	11,0	748,30	11,5	»	»	»
28	752,62	12,0	753,28	12,8	753,73	13,5	13,5	»	»
29	756,22	9,3	757,60	11,5	758,47	12,0	»	»	»
30	754,54	5,0	754,08	10,0	753,77	10,7	»	»	»
31	753,50	8,5	753,60	10,9	752,23	11,0	»	»	»
Moyenn[e]	743,40	4,8	743,23	7,2	743,01	8,0	13,5	— 2,6	79,02

Plus grande hauteur du baromètre .	758,47
Plus petite id. ...	731,80
Moyenne id. ...	743,21
Période.....	0,39

Digitized by Google

	ÉTAT DU CIEL à midi.	VENTS à midi.	OBSERVATIONS particulières.
	Couvert.	S.	
	Pluie par intervalle.	O. modéré.	
	Idem.	O. t. f.	
	Couvert.	S. S. O. a. f.	Tempête pendant la nuit, de 7 h. du soir à 4 h. du matin.
5	Pluie par intervalle.	O.	
	Eclaircies.	N. N. E.	La Moselle couvre encore une partie du pré Saint-Symphorien.
	Nuages à l'horizon.	N. N. O.	Forte gelée blanche.
	Nuageux.	N. E.	Idem.
	Quelques nuages.	S. E.	Grésil dans la soirée; la Moselle est rentrée dans son lit.
10	Pluie fine par interv.	S. O.	Vent très-violent pendant la soirée.
	Eclaircies.	O. S. O. f.	Petite gelée bl.; tempête pend. la nuit.
	Voilé.	O. t. f.	La Moselle sort de son lit; neige pendant la nuit.
	Nuageux.	N. O.	Le pré Saint-Symphorien est en partie couvert d'eau.
	Idem.	O.	
15	Gros nuages.	S. S. E.	Neige pendant la nuit. Les eaux se retirent du pré.
	Nuages à l'horizon.	S. S. E.	La Moselle rentre dans son lit.
	Légèrement voilé.	N. E.	
	Nuageux.	N. N. E.	
	Idem.	N.	
20	Couvert.	S. O. a. f.	
	Nuageux.	N. a. f.	Neige dans la soirée.
	Idem.	O. N. O.	
	Légèrement voilé.	S. S. E.	
	Eclaircies.	S. O.	Pluie dans la soirée.
25	Pluie par intervalle.	S. O.	
	Nuageux.	O. t. f.	
	Voilé.	S.	
	Eclaircies.	O.	
	Nuageux.	E.	
30	Beau.	E. N. E. a. f.	
	Idem.		

		Vents à midi.		Pluie recueillie par les vents.
Nombre de jours de pluie...	17	Septentrionaux..	10	4,55
Id. de gelée...	5.	Méridionaux....	21	74,47

Digitized by Google

DATES	A 9 H. DU MATIN.		A MIDI.		A 3 H. DU SOIR.		THERMOMÈTRE.		PLUIE exprim en millim
	barom. à 0°.	therm. extér.	barom. à 0°.	therm. extér.	barom. à 0°.	therm. extér.	maxi-mum.	mini-mum.	
1	752,66	8,5	752,14	15,2	751,07	17,5	»	»	»
2	752,14	6,5	751,48	16,2	749,96	18,0	»	»	»
3	747,80	8,5	746,43	18,5	745,30	19,8	»	»	»
4	741,60	11,0	741,40	18,6	740,87	20,3	»	»	»
5	742,68	11,0	742,68	17,5	742,42	18,7	»	»	»
6	741,90	9,5	741,40	16,8	740,80	17,5	»	»	»
7	745,95	6,5	745,58	16,2	745,30	16,4	»	0,5	»
8	752,44	8,8	752,60	18,2	752,54	19,7	»	»	»
9	758,20	8,5	757,40	17,2	757,10	18,5	»	»	»
10	756,50	9,0	754,96	19,5	753,80	19,8	»	»	
11	748,80	12,5	746,94	20,5	745,12	22,0	»	»	15,05
12	745,58	8,5	745,38	13,0	745,84	12,0	»	»	
13	742,53	7,0	741,50	10,0	742,16	9,0	»	»	
14	745,12	9,0	746,20	11,5	747,04	11,5	»	»	19,95
15	751,00	11,5	751,56	13,0	750,54	16,5	»	»	
16	753,00	10,0	752,30	17,5	752,00	16,8	»	»	»
17	751,10	11,5	750,90	18,7	750,60	19,1	»	»	»
18	749,15	14,0	749,22	19,8	748,50	15,5	»	»	»
19	750,80	13,0	751,35	15,7	751,95	17,5	»	»	»
20	752,55	11,5	752,10	16,0	751,45	17,5	»	»	»
21	752,80	11,0	751,50	16,3	751,80	20,0	»	»	»
22	753,00	12,5	751,53	18,2	749,97	21,0	»	»	»
23	751,50	13,5	750,26	20,4	749,47	21,5	»	»	»
24	748,80	17,0	748,70	21,0	748,15	19,0	»	»	»
25	752,15	11,0	751,52	18,5	749,88	19,0	»	6,5	»
26	748,90	14,2	750,00	21,5	746,95	24,0	24,0	»	»
27	747,36	17,5	749,40	23,0	746,30	23,8	»	»	»
28	753,55	10,0	755,88	13,2	753,00	14,5	»	5,5	»
29	752,24	10,0	754,00	13,6	750,80	15,5	»	»	»
30	751,58	12,0	751,45	17,0	750,87	17,0	»	»	»
Moyenne	749,79	10,9	749,33	17,0	748,72	18,0	24,0	0,5	35,00

Plus grande hauteur du baromètre . . . 758,20
Plus petite id. . . . 740,87
Moyenne id. . . . 749,28
Période 1,07

Digitized by Google

	ÉTAT DU CIEL à midi.	VENTS à midi.	OBSERVATIONS particulières.
	Beau.	E.	
	Idem.	N. N. O.	Petite gelée blanche.
	Idem.	S. E.	Idem.
	Idem.	E.	Idem.
5	Idem.	E.	Idem.
	Nuages rares.	E. N. E. m.	Gelée blanche.
	Beau.	N. E. f.	Idem.
	Idem.	N.	Idem.
	Idem.	N. a. f.	Idem.
10	Idem.	E. a. f.	
	Petits nuages.	S. O.	Pluie pendant la nuit.
	Pluie par intervalle.	O.	
	Idem.	S. O. a. f.	
	Idem.	O. a. f.	
15	Nuageux.	O. m.	
	Idem.	E.	Brouillard épais jusqu'à 8 h. du matin. Les parties basses du pré St-Symphorien se couvrent d'eau.
	Beau.	N. E.	Idem.
	Nuageux.	N. a. f.	La Moselle rentre dans son lit.
	Voilé.	N.	
20	Nuageux.	N. N. E.	
	Idem.	N. O.	
	Beau.	N. O.	
	Petits nuages.	N.	
	Nuages.	O. S. O. a. f.	
25	Beau.	N. E.	
	Idem.	E.	Le soir et pendant la nuit, éclairs du côté de l'ouest.
	Petits nuages,	O. a. f.	Orage dans le lointain du côté du S. E. Quelques coups de tonnerre.
	Idem.	N. a. f.	
	Légèrement voilé.	N. E. a. f.	
30	Beau.	E. a. f.	

		Vents à midi.		Pluie recueillie par les vents.
Nombre de jours de pluie...	2	Septentrionaux..	21	15,05
Id. de gelée...	0	Méridionaux....	9	19,95
Id. de tonnerre.	1			

Digitized by Google

DATES	A 9 H. DU MATIN.		A MIDI.		A 3 H. DU SOIR.		THERMOMÈTRE.		PLUIE exprim en millim
	barom. à 0°.	therm. extér.	barom. à 0°.	therm. extér.	barom. à 0°.	therm. extér.	maxi-mum.	mini-mum.	
1	754,54	12,0	754,20	17,1	753,95	17,5	»	»	»
2	754,80	13,0	753,34	17,5	751,72	19,0	»	»	»
3	747,52	12,0	746,84	15,5	746,00	17,5	»	»	»
4	747,05	12,2	746,80	16,2	746,00	17,5	»	»	»
5	745,53	14,3	744,63	16,5	743,52	17,8	»	»	»
6	741,15	14,0	740,46	18,5	739,80	18,5	»	»	»
7	740,80	15,0	740,80	16,5	740,90	15,0	»	»	2,70
8	744,50	14,0	744,44	19,0	743,76	20,3	»	»	»
9	744,86	14,0	744,60	19,5	744,17	23,5	23,5	»	»
10	745,85	13,2	745,11	20,0	744,22	23,5	»	»	»
11	743,20	17,5	743,00	21,9	742,96	18,0	»	»	4,50
12	746,60	15,0	746,77	14,3	747,00	15,0	»	»	25,00
13	752,55	14,6	752,06	18,0	752,00	19,	»	»	»
14	753,05	14,0	752,20	20,0	751,72	19,5	»	»	»
15	750,00	11,0	749,44	14,5	749,43	14,3	»	7,2	»
16	748,12	10,5	747,25	13,4	746,63	13,5	»	4,5	»
17	741,84	11,	740,80	17,0	739,73	17,0	»	5,5	»
18	740,12	12,3	740,87	16,5	740,55	16,6	»	»	10,90
19	741,60	12,1	741,41	17,5	740,76	18,5	»	»	
20	741,60	11,2	741,47	16,3	740,78	16,6	»	»	8,40
21	743,07	11,5	743,17	11,5	745,44	13,0	»	»	0,50
22	748,25	14,0	746,90	18,7	746,30	20,5	»	»	»
23	744,96	16,5	744,45	23,5	743,50	22,3	23,5	»	»
24	743,60	15,5	742,44	21,8	741,30	21,9	»	»	»
25	740,50	17,5	740,00	22,2	739,93	21,0	»	»	»
26	743,82	9,5	744,60	16,3	744,78	17,1	»	»	5,00
27	744,00	11,2	743,12	13,5	743,60	10,7	»	»	
28	740,80	10,0	740,58	13,5	740,80	13,0	»	»	
29	741,10	15,0	741,10	14,5	740,64	18,5	»	»	»
30	743,65	13,5	743,93	14,0	744,13	15,0	»	»	»
31	745,70	14,5	745,26	17,5	744,69	18,4	»	»	»
Moyenn°	745,31	13,2	744,91	17,2	744,54	17,7	23,5	5,5	57,000

Plus grande hauteur du baromètre . . . 754,80
Plus petite id. . . . 739,73
Moyenne id. . . . 744,92
Période 0,77

Digitized by Google

	ÉTAT DU CIEL à midi.	VENTS à midi.	OBSERVATIONS particulières.
	Beau.	E. assez fort.	
	Un peu de pluie fine.	N. E. a. f.	
	Nuageux.	N. E.	
	Idem.	E.	
5	Eclaircies.	E. N. E.	
	Nuages.	S. S. O.	
	Eclaircies.	O. S. O.	
	Très-nuageux.	O. N. O. var.	Orage dans le lointain du côté du S. E.
	Nuageux.	S. O.	Un peu de pluie le matin.
10	Idem.	N.	
	Idem.	N. O.	
	Pluie continuelle.	O. S. O.	
	Beau.	N. N. O. a. f.	
	Nuageux.	N.	
15	Idem.	N. fort.	
	Idem.	E. a. f.	
	Nuages.	N. O.	
	Pluie fine.	O. N. O.	Pluie pendant la nuit.
	Nuageux.	N. O.	Idem.
20	Pluie.	N. O.	
	Pluie fine par interv.	S. S. E.	
	Quelques nuages à l'hor.	N. N. O. a. f.	
	Nuages.	N.	
	Idem.	E. N. E. a. f.	
25	Voilé.	N.	
	Nuageux.	N.	Pluie dans la soirée.
	Eclaircies.	N. N. E. a. f.	Idem.
	Couvert.	E. N. E.	
	Eclaircies.	O.	
30	Idem.	N. O.	
31	Nuageux.	N. E. modéré.	

		Vents à midi.		Pluie recueillie par les vents.
Nombre de jours de pluie...	9	Septentrionaux..	18	37,4
Id. de gelée...	0	Méridionaux....	13	19,6
Id. de tonnerre.	1			

Digitized by Google

DATES	A 9 H. DU MATIN.		A MIDI.		A 3 H. DU SOIR.		THERMOMÈTRE.		PLUIE exprim en millim
	barom. à 0°.	therm. extér.	barom. à 0°.	therm. extér.	barom. à 0°.	therm. extér.	maxi-mum.	mini-mum.	
1	742,72	15,0	742,00	21,0	740,92	20,5	»	»	»
2	740,90	15,6	740,30	23,2	739,74	24,2	»	»	»
3	742,60	13,0	742,90	17,5	743,98	19,5	»	»	»
4	750,97	11,5	750,63	15,2	750,24	16,3	»	6,5	»
5	749,24	14,0	747,80	19,7	747,25	20,5	»	»	»
6	745,52	19,0	745,63	23,0	746,00	22,5	»	»	»
7	748,94	19,2	748,93	20,5	748,73	22,0	»	»	»
8	750,96	19,5	750,64	23,3	749,70	25,3	»	»	»
9	748,00	19,8	749,10	26,2	746,45	27,0	»	»	15,10
10	749,76	20,0	749,10	25,6	747,00	26,5	»	»	5,30
11	751,66	18,5	751,81	22,5	751,87	23,3	»	»	en 3 m.
12	751,70	18,0	751,15	24,5	751,74	26,0	»	»	»
13	750,10	22,5	749,90	26,3	749,32	26,5	»	»	»
14	748,70	20,0	748,40	22,5	748,00	25,2	»	»	»
15	748,16	16,0	748,00	19,0	747,66	22,5	»	»	»
16	750,40	15,0	750,72	17,0	750,40	21,0	»	»	»
17	751,64	13,5	750,27	20,2	748,53	22,0	»	»	»
18	741,90	15,0	739,82	22,5	737,70	23,0	»	»	8,80
19	740,90	14,2	740,14	17,0	739,18	20,5	»	»	»
20	750,76	14,5	751,16	16,0	750,88	20,7	»	»	»
21	749,90	18,0	749,12	22,0	748,28	26,5	»	»	»
22	744,07	22,0	743,63	28,0	743,40	27,8	»	»	»
23	744,00	23,0	743,45	27,8	743,05	28,8	»	»	»
24	741,94	23,5	740,86	28,0	740,05	30,5	30,5	»	1,90
25	738,20	20,0	738,00	20,0	737,48	21,0	»	»	5,20
26	739,14	15,5	739,96	19,2	740,65	20,5	»	»	1,65
27	742,08	17,5	741,40	21,2	741,70	22,0	»	»	»
28	745,63	15,0	745,50	20,0	746,17	21,8	»	»	»
29	748,00	18,3	747,97	21,5	747,66	23,4	»	»	»
30	744,70	19,5	743,50	22,0	741,65	23,5	»	»	»
Moyennes	746,44	17,5	746,04	21,7	745,51	23,3	30,5	6,5	37,950

Plus grande hauteur du baromètre .		751,87
Plus petite	id. ...	737,48
Moyenne	id. ...	746,00
Période.....		0,93

Digitized by Google

	ÉTAT DU CIEL à midi.	VENTS à midi.	OBSERVATIONS particulières.
	Quelques nuages.	N. E. modéré.	
	Beau.	N. N. E.	
	Idem.	N. N. E. f.	
	Nuageux.	N. variable.	
5	Beau.	S. O.	
	Nuageux.	S. O.	
	Eclaircies.	O. S. O.	
	Légèrement voilé.	S. S. E.	
	Nuageux.	S. O.	Pluie à 2 h. 1/2; orageux tout autour de l'hor. De 7 à 8 h. du soir, gros orage à Metz; pluie mêlée de grêle.
10	Idem.	E.	Orage à 7 h. du soir; pluie, orage de 10 à 11 h. du soir : tonnerre.
	Voilé à l'horizon.	O. S. O.	
	Idem.	S. E. var.	
	Nuages.	O.	
	Idem.	O. t. f.	
15	Idem.	O. t. f.	
	Idem.	O.	
	Beau.	E. N. E.	
	Voilé.	S. S. E. var.	Pluie dans la soirée.
	Très-nuageux.	O. N. O. f.	
20	Nuageux.	O. t. f.	
	Idem.	S. O.	
	Voilé.	S. S. E.	
	Légèrement voilé.	S. O.	
	Voilé à l'horizon.	S.	Orage vers 2 h. du mat.; plusieurs coups de tonnerre.
25	Très-nuageux.	O. f.	
	Nuageux.	S. O. t. f.	
	Idem.	O.	Orage vers 4 h.; tonnerre.
	Idem.	O.	
	Idem.	O. N. O.	
30	En partie voilé.	E. N. E.	Un peu de pluie dans la soirée.

		Vents à midi.		Pluie recueillie par les vents.
Nombre de jours de pluie....	6	Septentrionaux..	7	0
Id. de tonnerre.	4	Méridionaux....	23	37,95

Digitized by Google

DATES	A 9 H. DU MATIN.		A MIDI.		A 3 H. DU SOIR.		THERMOMÈTRE.		PLUIE exprim en millim
	barom. à 0°.	thmer. extér.	barom. à 0°.	therm. extér.	barom. à 0°.	therm. extér.	maxi-mum.	mini-mum.	
1	741,45	17,5	741,65	20,5	741,20	24,0	»	»	1,30
2	740,80	16,5	740,90	22,0	740,08	23,5	»	»	
3	742,20	16,5	743,16	17,0	743,40	23,5	»	»	6,65
4	742,47	18,0	742,05	17,5	740,80	16,5	»	»	14,00
5	738,52	16,5	737,87	18,0	737,35	21,5	»	»	7,80 en 1 h.
6	741,28	16,0	741,32	17,2	741,65	20,1	»	»	10,85 en 45 m'.
7	744,70	16,0	744,44	19,8	744,46	20,8	»	»	»
8	743,80	15,2	743,67	22,5	743,50	24,0	»	10,2	»
9	743,82	18,0	743,15	17,5	743,20	19,0	»	»	4,35
10	744,73	19,2	745,00	20,5	745,20	19,0	»	»	»
11	746,70	18,4	746,50	21,0	747,16	17,5	»	»	
12	746,17	17,0	745,85	18,2	745,03	21,0	»	»	3,00
13	747,60	15,0	747,40	17,5	747,20	18,6	»	»	
14	745,23	15,0	744,87	18,0	744,43	19,2	»	»	
15	753,50	17,4	743,13	17,5	744,24	17,0	»	»	26,20
16	748,00	17,3	747,32	18,0	746,90	17,2	»	»	15,10
17	747,43	16,2	746,10	18,5	746,54	20,7	»	»	»
18	738,00	17,5	738,37	17,3	739,06	20,6	»	»	11,00
19	741,45	15,5	742,03	18,2	741,67	17,2	»	»	0,80
20	748,86	13,5	748,86	18,5	749,87	19,4	»	9,5	»
21	755,50	14,0	754,17	19,8	754,08	21,5	»	»	»
22	752,70	15,5	751,50	21,8	751,90	22,0	»	»	»
23	747,46	18,0	746,16	25,5	745,90	26,0	38 au sol. à midi	»	»
24	745,80	18,0	746,00	25,0	746,68	26,2		»	»
25	746,57	19,2	745,50	25,2	745,18	26,8	26,8 à l'ombre	»	»
26	745,30	21,0	745,00	22,4	744,43	23,3		»	3,00
27	749,64	17,3	749,70	19,5	749,70	21,0	»	»	3,90
28	751,55	18,0	751,40	23,2	751,00	24,0	»	»	»
29	746,34	20,3	745,60	18,5	745,28	16,5	»	»	5,40
30	744,55	15,5	743,93	16,8	743,00	17,5	»	»	»
31	741,87	16,5	743,73	17,2	741,40	17,8	»	»	5,45
Moyenn[s]	745,29	16,9	745,04	19,1	744,90	20,7	26,8 à l'ombre	9,5	118,80

Plus grande hauteur du baromètre . . . 755,50
Plus petite id. . . . 737,35
Moyenne id. . . . 745,08
Période 0,39

Digitized by Google

	ETAT DU CIEL à midi.	VENTS à midi.	OBSERVATIONS particulières.
	Eclaircies.	O. S. O.	Un peu de pluie à 4 h. du soir.
	Nuageux.	N. O.	
	Pluie par intervalle.	O.	Pluie à 4 h. du mat., précédée de deux coups de tonnerre.
	Idem.	S. O.	
5	Pluie ab^te, orage, tonn.	S. O.	Forte averse à 3 h. du mat.
	Pluie fine par interv.	O.	
	Nuageux.	N. N. O.	
	Idem.	N.	
	Pluie par interv.	O.	Un peu de pluie pend. la nuit.
10	Eclaircies.	S.	
	Idem.	O. S. O. a. f.	
	Nuageux.	O. a. f.	Pluie dans la soirée.
	Idem.	O. t. f.	
	Idem.	O.	Pluie dans la soirée.
15	Pluie continuelle.	O.	
	Pluie.	O. S. O.	Pluie abond. dans la soirée.
	Nuageux.	N. E.	
	Pluie ab^te par interv.	O.	La Moselle sort de son lit et couvre les parties basses du pré Saint-Symphorien.
	Très-nuageux.	S. S. O.	
20	Nuageux.	O.	
	Quelques nuages.	N.	La Moselle diminue.
	Beau.	N. E.	La Moselle rentre dans son lit.
	Nuageux.	E. N. E.	
	Nuages par bandes.	E.	
25	Légèrement pommelé.	N. N. E.	
	Pluie, tonnerre.	O. var.	Pluie dans la soirée.
	Couvert.	N. O.	Pluie vers 4 h. du matin.
	Nuageux.	O.	
	Pluie fine.	O.	
	Nuageux.	O.	
31	Idem.	S. O. t. f.	Le vent a commencé à être fort vers 2 h. du matin.

		Vents à midi.		Pluie recueillie par les vents.
Nombre de jours de pluie....	18	Septentrionaux..	8	6,65
Id. de tonnerre.	4	Méridionaux....	23	112,15

Digitized by Google

DATES	A 9 H. DU MATIN.		A MIDI.		A 3 H. DU SOIR.		THERMOMÈTRE.		PLUIE exprim en millim
	barom. à 0°.	therm. exter.	barom. à 0°.	therm. extér.	barom. à 0°.	therm. extér.	maxi-mum.	mini-mum.	
1	743,90	13,5	743,37	17,5	742,90	18,3	»	10,00	3,30
2	745,43	13,0	745,90	12,0	745,34	16,0	»	»	
3	741,30	16,0	740,12	16,8	740,97	15,0	»	»	1,90
4	743,40	15,	743,46	19,9	743,30	16,8	»	»	»
5	746,68	13,5	746,30	16,5	745,70	15,4	»	»	4,20
6	742,00	19,5	740,30	26,2	738,77	28,8	28,8	»	0,55
7	746,06	16,5	746,26	17,5	746,26	22,6	»	»	»
8	742,45	14,8	742,56	17,0	742,47	18,0	»	»	
9	744,72	13,7	744,33	17,2	743,34	17,8	»	»	
10	742,57	13,6	742,40	16,0	741,90	16,5	»	»	5,95
11	742,30	13,7	741,80	16,2	741,33	16,8	»	»	
12	742,20	13,6	741,36	18,8	740,08	16,5	»	»	
13	741,45	15,5	741,30	17,5	740,08	16,8	»	»	5,20
14	737,42	16,4	735,94	18,5	733,34	20,0	»	»	19,10
15	734,60	13,2	734,64	15,5	734,76	17,0	»	»	19,05
16	741,60	12,5	743,45	16,5	745,86	18,0	»	10,2	1,70
17	747,23	15,5	746,40	19,5	745,92	21,5	»	»	1,80
18	747,78	14,5	748,14	17,2	748,22	19,0	»	»	»
19	748,84	13,7	748,64	15,0	748,40	17,0	»	»	»
20	746,10	13,5	745,90	14,5	745,03	16,0	»	»	1,50
21	741,20	17,5	740,78	18,5	741,10	16,8	»	»	1,00
22	741,59	15,5	741,00	20,0	740,55	23,0	»	»	
23	740,80	18,5	739,46	24,0	738,73	21,5	»	»	8,30
24	737,47	16,3	737,97	18,0	736,60	19,5	»	»	
25	745,30	15,0	745,50	16,8	745,80	17,0	»	9,6	8,15
26	748,60	13,5	748,38	16,5	748,64	16,0	»	10,5	0,20
27	749,00	14,0	748,74	16,5	748,43	17,8	»	»	»
28	751,37	12,5	750,28	17,0	750,15	17,8	»	7,00	»
29	749,75	13,6	749,38	17,8	749,02	18,9	»	7,8	»
30	749,66	13,0	749,56	18,0	749,30	19,5	»	7,3	»
31	753,86	13,6	754,00	18,7	754,00	20,5	»	»	»
Moyenne	744,40	14,7	744,12	17,5	743,73	18,4	28,8	7,00	81,85

Plus grande hauteur du baromètre.. 754,00
Plus petite id. ... 733,34
Moyenne id. ... 744,00
Période..... 0,67

Digitized by Google

	ÉTAT DU CIEL à midi.	VENTS à midi.	OBSERVATIONS particulières.
	Nuageux.	S. S. O. t. f.	
	Pluie par intervalle.	N. O. t. f.	
	Couvert.	S. O.	
	Nuageux.	O. S. O. t. f.	
5	Pluie fine par interv.	S.	
	Voilé à l'horizon.	S. fort.	A 4 h. violent coup de vent; à 6 h. tonn., un peu de pluie.
	Nuageux.	O. S. O. a. f.	Un peu de pluie vers 1 heure.
	Eclaircies.	S. O.	
	Nuageux.	S. O. m.	
0	Idem.	O.	
	Idem.	N.	
	Eclaircies.	S.	
	Pluie par interv.	S. O. a. f.	
	Idem.	O. S. O. a. f.	
15	Nuageux.	O. fort.	
	Idem.	O. N. O. f.	La Moselle sort de son lit, et couvre les parties basses du pré Saint-Symphorien; pluie le soir.
	Nuages.	S. O. a. f.	
	Nuageux.	O. fort.	La Moselle continue à envahir le pré.
	Idem.	O. t. f.	Les eaux se retirent du pré lentement.
20	Pluie fine.	S. O.	Idem.
	Nuageux.	O.	Idem.
	Idem.	O. N. O.	La Moselle est rentrée dans son lit.
	Couvert.	E. S. E.	
	Pluie par interv.	S. S. E.	
25	Nuageux.	O. S. O.	Pluie pendant la soirée.
	Idem.	O. S. O.	
	Idem.	O. S. O. a. f.	
	Voilé en partie.	O. N. O. var.	
	Idem.	N. N. E.	
	Très-beau.	E. N. E.	
31	Beau.	E.	

		Vents à midi.		Pluie recueillie par les vents.
Nombre de jours de pluie....	16	Septentrionaux..	5	0
Id. de tonnerre.	2	Méridionaux....	26	81,85

Digitized by Google

DATES	A 9 H. DU MATIN.		A MIDI.		A 3 H. DU SOIR.		THERMOMÈTRE.		PLUIE exprim en millim
	barom. à 0°.	therm. extér.	barom. à 0°.	therm. extér.	barom. à 0°.	therm. extér.	maxi-mum.	mini-mum.	
1	756,57	13,7	756,13	19,7	755,23	19,5	»	8,8	»
2	753,60	15,0	752,28	19,5	750,76	21,0	34, aus. à 3 h.	»	
3	746,04	15,5	744,85	20,0	744,83	21,5	»	»	1,25
4	744,40	16,0	743,90	22,5	742,83	21,7	»	»	
5	743,04	18,0	743,10	20,0	742,90	23,5	36,5 aus. à 3 h.	»	»
6	747,23	20,3	746,70	23,3	747,00	25,5	»	»	6,85
7	748,63	18,3	748,00	24,3	747,77	25,3	37,5 aus. à 3 h.	»	»
8	745,33	18,2	743,80	26,0	742,50	27,4	27,4 à l'ombre	»	»
9	741,70	19,0	742,00	17,2	741,70	23,0	»	»	2,00
10	744,60	17,5	744,70	20,5	745,63	22,0	»	»	»
11	746,30	16,8	745,57	23,7	745,85	22,8	»	»	»
12	744,72	16,5	745,58	18,8	746,40	20,0	»	»	»
13	751,84	12,5	751,70	19,0	751,60	19,5	»	»	»
14	751,86	13,8	751,30	19,8	750,80	20,5	»	»	»
15	751,62	15,8	751,10	19,7	750,50	20,5	»	»	»
16	746,76	19,8	746,27	21,8	745,90	20,0	»	»	7,50
17	743,60	18,0	743,15	19,0	741,60	20,0	»	»	2,35
18	742,32	16,5	742,75	19,5	742,60	20,5	»	»	
19	743,30	14,2	742,80	20,0	741,40	21,2	»	»	5,35
20	745,43	14,0	745,67	18,7	745,70	19,7	»	»	
21	746,68	12,5	746,54	18,0	746,30	19,2	»	»	»
22	743,94	11,5	743,20	12,0	742,20	13,5	»	»	1,90
23	737,80	13,8	737,20	16,0	736,20	15,0	»	»	2,55
24	743,16	12,0	744,10	14,	745,20	14,5	»	»	6,20
25	748,00	12,5	749,23	12,8	750,00	13,0	»	»	
26	753,00	9,5	752,64	18,5	751,72	20,0	30, au soleil.	5,0	»
27	751,34	11,5	750,44	19,8	749,85	21,5	31,5 au soleil.	»	
28	748,84	14,0	747,80	17,0	746,17	20,0	»	»	9,70
29	742,00	16,5	741,80	20,0	743,44	15,0	»	»	
30	752,96	10,5	753,20	13,5	753,47	14,5	»	»	»
Moyenns	746,88	15,1	746,58	19,1	746,27	20,1	27,4	5,0	45,65

Plus grande hauteur du baromètre . . . 756,57
Plus petite id. . . . 736,20
Moyenne id. . . . 746,58
Période 0,61

Digitized by Google

	ÉTAT DU CIEL à midi.	VENTS à midi.	OBSERVATIONS particulières.
	Beau.	E. a. f.	
	Idem.	E. N. E. m.	
	Eclaircies.	N. E. a. f.	Pluie pendant la nuit.
	Nuageux.	E. N. E.	
5	Idem.	E. S. E.	
	Quelques nuages.	S. O.	Averse à 5 heures, coup de tonnerre.
	Nuages à l'horizon.	S. E.	
	Beau.	E.	
	Pluie par interv.	S. O.	
10	Nuageux.	O. S. O.	
	Idem.	S. O.	
	Voilé.	N. E.	
	Nuages.	N. N. O.	
	Voilé.	E. N. E.	
15	Voilé en partie.	S. E.	
	Pluie fine par interv.	S. O. a. f.	
	Couv., peu de pl. p. int.	S. O. m.	
	Nuageux.	O. a. f.	
	Eclaircies.	E. N. E.	Orage à 7 h. du soir, tonnerre, pluie.
20	Nuageux.	O.	
	Idem.	E.	
	Pluie fine par interv.	N.	
	Couvert.	E.	
	Eclaircies.	S. a. f.	
25	Couvert.	N. E.	Beau le soir.
	Très-beau.	E.	
	Idem.	N. N. E.	
	Voilé à l'horizon.	N.	Pluie pendant la nuit.
	Nuageux.	S. O. f.	
30	Idem.	N. E.	

		Vents à midi.		Pluie recueillie par les vents.
Nombre de jours de pluie....	10	Septentrionaux..	17	17,25
Id. de tonnerre.	2	Méridionaux....	13	28,40

Digitized by Google

DATES	A 9 H. DU MATIN.		A MIDI.		A 3 H. DU SOIR.		THERMOMÈTRE.		PLUIE exprim en millim
	barom. à 0°.	therm. extér.	barom. à 0°.	therm. extér.	barom. à 0°.	therm. extér.	maxi-mum.	mini-mum.	
1	751,70	8,5	750,70	13,5	748,90	17,5	»	4,0	»
2	745,85	9,0	743,70	13,5	741,15	13,0	»	4,0	0,80
3	745,70	13,0	746,80	13,5	745,24	13,5	»	»	»
4	747,33	13,5	747,70	15,0	747,70	16,0	30,5	»	1,45
5	745,40	14,5	743,91	20,0	743,42	21,2	au soleil.	»	»
6	747,80	15,5	747,00	16,5	746,96	14,5	21,2 à l'ombre	»	»
7	742,16	10,0	743,64	12,8	743,53	14,5	»	»	»
8	747,12	6,0	745,60	12,0	744,70	13,5	»	3,0	»
9	736,45	8,5	735,50	14,0	734,92	15,0	»	3,5	»
10	734,16	13,0	732,90	14,0	731,65	15,2	»	»	8,60
11	740,90	12,5	742,29	15,6	743,00	16,3	»	»	2,40
12	743,29	13,6	743,76	16,2	748,86	17,5	»	»	
13	736,64	12,2	735,53	15,3	734,80	16,2	»	»	»
14	735,70	12,8	735,60	16,0	733,52	16,7	»	»	»
15	728,04	13,0	728,25	13,2	728,00	13,1	»	»	18,55
16	723,71	12,5	724,87	13,2	726,48	13,0	»	»	16,50
17	730,50	10,0	731,10	12,0	732,02	11,0	»	»	
18	741,64	8,5	742,26	10,5	742,68	9,8	»	»	»
19	745,00	6,5	744,57	12,0	744,65	11,0	»	»	»
20	738,93	8,0	737,80	13,5	736,80	14,5	»	»	»
21	740,00	7,2	739,46	10,5	739,83	14,0	»	»	»
22	746,92	7,5	747,16	11,5	746,93	13,0	»	»	»
23	744,70	8,5	743,40	13,0	741,68	19,2	»	»	»
24	737,97	10,5	737,60	13,5	737,20	16,8	»	»	»
25	741,08	11,5	741,50	11,5	741,85	11,3	»	»	»
26	744,30	9,5	743,95	11,2	746,17	9,8	»	»	2,45
27	750,58	8,0	750,38	10,2	750,42	11,3	»	»	2,60
28	751,07	8,7	750,74	12,5	750,65	12,9	»	»	»
29	748,43	3,2	747,30	10,0	746,10	8,9	»	2,0	»
30	745,44	5,6	744,40	10,0	743,84	9,0	»	2,5	0,45
31	745,04	8,0	744,10	10,2	743,24	11,3	»	»	»
Moyenn[e]	742,05	9,9	741,71	13,0	741,40	13,4	21,2	2,0	53,80

Plus grande hauteur du baromètre..		751,70
Plus petite	**id.** ...	723,71
Moyenne	**id.** ...	741,72
Période.....		0,65

Digitized by Google

	ÉTAT DU CIEL à midi.	VENTS à midi.	OBSERVATIONS particulières.
	Beau.	N. N. E.	
	Nuageux.	S. O.	Pluie dans la soirée.
	Couvert.	S. S. O. a. f.	
	Idem.	O.	
5	Voilé.	S. S. O.	
	Pluie fine.	S. O. a. f.	
	Voilé.	N. O.	
	Petits nuages.	E.	
	Voilé légèrement.	S.	
10	Pluie par interv.	S.	
	Idem.	S. S. O.	
	Nuageux.	S. S. O.	
	Idem.	S. f.	
	Idem.	S. S. O.	
15	Pluie per interv.	S. S. O. t. v.	
	Idem.	S. S. O. t. v.	
	Nuageux.	S. S. O.	
	Idem.	O. S. O.	La Moselle sort de son lit et couvre les parties basses du pre St-Symphorien.
	Voilé et éclaircies.	S. S. E.	
20	Nuageux.	O.	La Moselle rentre dans son lit.
	Légèrement voilé.	S. S. O.	Idem.
	Nuageux.	S. S. E.	
	Beau.	N.	
	Nuageux.	S. E.	
25	Couvert.	S. O.	
	Nuageux.	O. S. O.	
	Couvert.	S. O.	
	Voilé à l'horizon.	N.	
	Pommelé.	N.	Gelée blanche.
	Couvert.	E.	Un peu de pluie dans la soirée.
31	Nuages.	E.	

		Vents à midi.		Pluie recueillie par les vents.
Nombre de jours de pluie....	11	Septentrionaux..	6	0,45
Id. de tonnerre.	0	Méridionaux....	25	53,35
Id. de gelée....	0			

Digitized by Google

DATES	A 9 H. DU MATIN.		A MIDI.		A 3 H. DU SOIR.		THERMOMÈTRE.		PLUIE exprim en millim
	barom. à 0°.	therm. extér.	barom. à 0°.	therm. extér.	barom. à 0°.	therm. extér.	maxi-mum.	mini-mum.	
1	738,13	4.8	736,66	8,5	734,88	9,0	»	2,0	»
2	727,76	5,5	728,36	6,5	727,56	7,0	»	»	13,20
3	728,32	7,0	728,72	9,0	728,90	9,5	»	»	10,15
4	731,58	5,0	731,53	6,0	734,15	6,0	»	»	7,30
5	726,25	11,0	725,90	13,5	725,94	12,0	13,5	»	»
6	732,96	6,0	732,87	8,5	733,43	9,0	»	»	»
7	738,24	8,2	734,47	10,5	736,87	11,0	»	»	10,80
8	730,90	7,8	730,64	8,5	730,75	8,0	»	»	»
9	731,68	8,4	731,25	12,0	731,23	11,5	»	»	3,60
10	735,00	8,5	734,48	9,0	733,20	9,0	»	»	5,90
11	733,53	7,5	734,46	9,0	734,74	9,5	»	»	14,24
12	742,20	5,7	742,13	4,8	739,46	4,7	»	»	3,55
13	745,20	10,5	745,34	11,0	744,92	12,4	»	»	»
14	750,83	10,5	751,70	11,5	752,34	12,0	»	»	0,55
15	755,22	10,7	753,95	13,0	754,30	12,5	»	»	»
16	755,35	9,5	755,70	9,5	756,10	9,0	»	»	»
17	757,00	9,5	756,68	10,0	756,12	11,0	»	»	»
18	756,00	11,5	755,70	11,8	754,42	12,0	»	»	»
19	754,00	6,5	753,80	6,6	753,70	7,5	»	»	»
20	753,70	6,0	753,50	8,9	753,44	12,0	»	»	»
21	753,70	6,5	753,20	9,0	753,10	9,6	»	»	»
22	749,63	4,5	749,30	7,0	748,68	7,5	»	»	»
23	749,30	3,0	748,78	4,5	748,10	5,3	»	1,0	»
24	743,74	4,0	744,10	5,5	743,07	5,0	»	»	2,90
25	746,24	3,0	746,44	3,8	747,13	3,7	»	»	»
26	756,00	3,0	755,67	4,7	755,38	6,0	»	»	»
27	756,50	0,0	756,40	1,5	755,54	4,6	»	— 0,2	»
28	751,67	1,5	751,18	2,0	749,70	2,0	»	— 0,7	»
29	745,54	1,5	745,77	2,3	745,47	2,8	»	»	»
30	746,86	1,0	746,34	1,5	745,40	1,6	»	»	»
Moyenn^e	744,08	6,3	743,93	7,6	743,60	8,1	13,5	— 0,7	72,19

Plus grande hauteur du baromètre.		757,00
Plus petite	id. ...	725,90
Moyenne	id. ...	743,87
Période.....		0,48

Digitized by Google

	ÉTAT DU CIEL à midi.	VENTS à midi.	OBSERVATIONL particulières.
	Nuageux.	E.	Gelée blanche, pluie dans la soirée.
	Pluie continuelle.	E.	
	Couvert.	S.	
	Pluie continuelle.	S. O.	
5	Eclaircies.	S. O.	
	Nuageux.	S. O.	
	Légèrement voilé.	S.	
	Pluie par intervalle.	S.	
	Petits nuages.	S. S. O. var.	La Moselle sort de son lit, et couvre les parties basses du pré St-Symphorien.
10	Nuageux.	S.	Id. Une grande partie du pré.
	Idem.	S. O. a. f.	Id. id.
	Pluie par intervalle.	S. t. f.	Id. id.
	Idem.	O. S. O. t. f.	Id. id.
	Pluie fine.	O. S. O.	Id. id.
15	Eclaircies.	O. S. O.	La Moselle rentre dans son lit.
	Couvert.	O. S. O.	Id. id.
	Idem.	O. S. O.	La Moselle est rentrée dans son lit.
	Couvert et brouillard.	E.	
	Brouillard.	S. S. E.	
20	Nuageux.	O. S. O.	
	Nuages.	N. O.	
	Nuageux.	N. N. E.	
	Beau.	N. E.	Gelée blanche.
	Pluie par intervalle.	N. N. O.	Pluie dans la soirée.
25	Couvert.	O. S. O.	
	Nuages.	O.	
	Brouillard épais.	N.	Gelée blanche.
	Eclaircies.	S. S. E.	Forte gelée blanche.
	Couvert et brouillard.	N. N. O.	
30	Neige peu abondante.	S.	

		Vents à midi.		Pluie recueillie par les vents.
Nombre de jours de pluie....	13	Septentrionaux..	8	16,10
Id. de gelée....	2	Méridionaux....	22	56,09

Digitized by Google

DATES	A 9 H. DU MATIN.		A MIDI.		A 3 H. DU SOIR.		THERMOMÈTRE.		PLUIE exprim en millim
	barom. à 0°.	therm. extér.	barom. à 0°.	therm. extér.	barom. à 0°.	therm. extér.	maxi-mum.	mini-mum.	
1	748,65	0,0	748,54	2,0	748,43	1,2	»	— 0,5	
2	748,66	— 1,0	748,20	0,0	747,71	1,2	»	— 1,5	
3	744,78	— 1,2	744,52	— 0,5	743,71	0,0	»	— 2,0	
4	747,64	— 3,0	748,58	— 2,0	748,04	— 1,0	»	— 3,0	
5	748,65	— 5,0	749,30	— 1,7	749,36	— 1,5	»	— 6,5	
6	750,80	— 6,3	751,10	— 2,0	750,90	— 1,7	»	— 7,8	
7	752,10	— 4,5	752,46	— 4,0	752,60	— 6,0	»	— 7,5	
8	745,92	— 6,0	744,90	— 4,0	744,65	— 4,5	»	— 7,0	31,00
9	746,20	— 6,2	747,56	— 4,0	746,82	— 3,0	»	— 7,0	
10	746,54	— 6,5	746,00	— 4,8	746,35	— 3,5	»	— 7,5	
11	746,00	— 5,5	745,66	— 2,4	745,09	— 3,3	»	— 6,0	
12	745,26	— 5,3	745,42	— 4,2	743,70	— 4,0	»	— 6,0	
13	739,00	— 3,2	737,07	— 2,5	735,68	— 4,0	»	— 4,2	
14	736,40	— 4,5	736,20	— 1,4	736,27	— 1,5	»	— 5,6	
15	739,00	— 0,5	738,53	2,0	737,70	1,7	»	— 1,5	
16	733,49	2,0	733,70	3,0	732,74	4,0	»	»	2,80
17	733,04	5,0	733,63	7,0	734,34	5,8	»	»	
18	739,45	3,5	740,80	4,8	742,21	7,8	7,8	— 0,4	»
19	746,50	0,8	745,52	2,6	745,52	4,2	»	»	»
20	749,60	3,0	750,00	3,2	749,84	2,7	»	»	»
21	750,68	2,0	750,07	2,8	749,80	2,7	»	»	»
22	747,15	1,8	748,18	0,7	747,92	0,8	»	— 2,3	»
23	752,90	— 1,0	753,70	0,0	754,04	— 0,2	»	— 1,4	»
24	755,18	— 0,2	755,20	0,0	754,80	0,3	»	— 1,8	»
25	755,06	— 2,5	755,10	0,0	755,30	0,0	»	— 3,0	»
26	753,24	— 1,0	753,30	1,0	751,85	2,0	»	— 2,0	»
27	753,00	— 2,5	752,43	— 0,3	752,34	1,2	»	— 3,2	»
28	753,42	— 2,4	753,50	0,3	753,34	1,5	»	— 3,1	»
29	750,64	1,5	749,25	4,2	748,66	5,0	»	— 0,5	8,05
30	746,64	1,5	745,81	3,2	745,58	3,0	»	— 0,5	0,45
31	747,57	2,3	747,40	4,0	747,20	4,7	»	»	
Moyenne	746,89	— 1,6	746,81	0,2	746,53	0,5	7,8	— 7,8	42,30

Plus grande hauteur du baromètre .		755,36
Plus petite	id. ...	732,74
Moyenne	id. ...	746,74
Période.....		0,36

Digitized by Google

	ÉTAT DU CIEL à midi.	VENTS à midi.	OBSERVATIONS particulières.
	Voilé.	N. N. E.	
	Un peu de neige.	E.	
	Eclaircies.	E. N. E. m.	
	Assez beau.	N. E. m.	
5	Beau.	E.	
	Idem.	N. E.	La Moselle est gelée.
	Couvert.	E. N. E.	Idem.
	Un peu de neige.	E. N. E.	Idem.
	Voilé.	S. E.	Idem.
10	Légèrement voilé.	N.	Idem.
	Voilé.	N. E.	Idem.
	Un peu de neige.	E. S. E.	Idem.
	Couvert.	E.	Idem.
	Voilé.	E. S. E.	Idem.
15	Légèrement voilé.	N.	Dégel.
	Pluie fine, brouil. épais.	E.	Idem.
	Brouillard épais.	S. S. E.	
	Légers nuages.	S. S. E.	
	Brouillard épais.	N.	La Moselle sort de son lit.
20	Couvert.	N. E.	La Moselle diminue.
	Idem.	E. N. E.	
	Eclaircies.	E. a. f.	
	Couvert.	E.	
	Idem.	E.	
25	Voilé.	N.	
	Brumeux.	N.	
	Beau.	N.	
	Légèrement voilé.	N. E.	
	Pluie fine.	S.	
30	Brouillard épais.	N.	
31	Idem.	N.	Pluie fine le soir.

		Vents à midi.		Pluie recueillie par les vents.
Nombre de jours de pluie....	7	Septentrionaux..	27	34,25
Id. de gelée....	24	Méridionaux....	4	8,05

Digitized by Google

Digitized by Google

RÉSUMÉ

DES

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES

FAITES A METZ,

PENDANT L'ANNÉE 1844,

PAR M. SCHUSTER.

Le résumé des observations météorologiques faites à Metz, pendant l'année 1844, est représenté en huit parties, savoir :

PRESSION ATMOSPHÉRIQUE.

PREMIÈRE PARTIE. — Moyennes mensuelles de la hauteur du baromètre à 0°.

Ces moyennes, pour l'année 1844, sont :

	mm
A 9 heures du matin.....	745,15
A midi.....	744,87
A 3 heures du soir.....	744,53

La hauteur moyenne, conclue des observations de 9 heures du matin et de 3 heures du soir, est. 744,84

Elle diffère de la moyenne des observations faites à midi, de 0,03 millimètres.

Digitized by Google

SECONDE PARTIE. — Oscillations extrêmes du baromètre.

	mm
La plus grande hauteur du baromètre, dans l'année, a été de..... (Elle répond au 10 janvier.)	759,07
La plus petite hauteur a été de..... (Elle répond au 26 février.)	719,27
L'amplitude d'excursion, pendant l'année, a été de.....	39,80
La plus grande amplitude mensuelle a eu lieu en février, elle a été de.....	32,88
La plus petite en janvier, elle a été de....	14,39

TROISIÈME PARTIE. — Dépression moyenne du baromètre, de 9 heures du matin à 3 heures du soir.

	mm
Elle a été de.....	0,62

TEMPÉRATURE.

QUATRIÈME PARTIE. — (Thermomètre centigr. à l'ombre.) La moyenne pendant l'année a été :

A 9 heures du matin.....	+ 9°,0
A midi.....	+ 12°,1
A 3 heures du soir.....	+ 12°,8

CINQUIÈME PARTIE. — Représente les variations extrêmes du thermomètre, depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher.

Le maximum, qui répond au 24 juin, a été de.....	+ 30°,5
Le minimum, au 14 janvier.....	— 10°,4
La plus grande course pendant l'année a été de.....	40°,9

Digitized by Google

SIXIÈME PARTIE. — Donne la quantité de pluie recueillie par mois, le nombre de jours de pluie, celui de tonnerre, et le nombre de jours de gelée.

La quantité de pluie recueillie pendant l'année a été de.....	77^{c},161
Le nombre de jours de pluie.....	141
Id. id. de tonnerre.....	14
Id. id. de gelée.....	66

SEPTIÈME PARTIE. — Donne l'état des vents à midi.

Les vents septentrionaux et méridionaux ont régné dans le rapport de 1,4 à 2,2.

HUITIÈME PARTIE. — Donne la quantité de pluie recueillie par les vents ci-dessus.

C'est à peu près dans le rapport de 1 à 6.

Digitized by Google

	JANVIER.	FÉVRIER.	MARS.	AVRIL.	MAI.	JUIN.
PRESSION						
Première partie. — Marche						
A 9 heures du matin.	748,07	739,28	743,40	749,79	745,31	746,44
A midi.....	747,66	739,14	743,23	749,33	744,91	746,04
A 3 heures du soir..	747,47	738,70	743,01	748,72	744,54	745,51
Deuxième partie. — Oscillations						
Maximum.....	759,07	752,15	758,47	758,20	754,80	751,87
Minimum.....	734,93	719,27	731,80	740,87	739,73	737,48
Différence.....	24,14	32,88	26,67	17,33	15,07	14,39
Troisième partie. — Période						
De 9 heures du matin à 3 heures du soir.	0,60	0,58	0,39	1,07	0,77	0,93
TEMPÉ						
Quatrième partie. — Marche						
A 9 heures du matin.	0,1	0,3	4,8	10,9	13,2	17,5
A midi.....	2,3	2,9	7,2	17,0	17,2	21,7
A 3 heures du soir..	2,9	3,1	8,0	18,0	17,7	23,3
Cinquième partie. — Variations extrêmes du thermomètre						
Maximum.....	9,5	9,5	13,5	24,0	53,5	30,5
Minimum.....	—10,4	— 8,5	— 2,6	0,5	5,5	6,5
Différence.....	19,9	18,0	16,1	23,5	17,0	24,0

Nota. Le signe + est sous-entendu devant tous les nombres qui ne

Digitized by Google

JUILLET.	AOUT.	SEPTEMB.	OCTOBRE.	NOVEMBR.	DÉCEMBRE	MOYENNES.
ATMOSPHÉRIQUE.						
moyenne du baromètre à 0°.						
755,29	744,40	746,88	742,05	744,08	746,89	745,13
745,04	744,12	746,38	741,71	743,93	746,81	744,87
744,90	743,73	746,27	741,40	743,60	746,53	744,53
extrêmes du baromètre.						
755,50	754,00	756,57	751,70	757,00	755,36	Maximum.. 759,07
737,35	733,34	736,20	723,71	725,90	732,74	Minimum.. 719,27
18,15	20,66	20,37	27,99	31,10	22,62	Différence.. 39,80
descendante du baromètre.						
0,39	0,67	0,61	0,65	0,48	0,36	Moyenne... 0,62
RATURE.						
moyenne du thermomètre centigrade.						
16,9	14,7	15,1	9,9	6,3	— 1,6	9,0
19,1	17,5	19,1	13,0	7,6	0,2	12,1
20,7	18,4	20,1	13,4	8,1	0,5	12,8
depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher.						
26,8	28,8	27,4	21,2	13,5	7,8	Maximum. 30,5
9,5	7,0	5,0	2,0	— 0,7	— 7,8	Minimum. — 10,4
17,3	21,8	22,4	19,2	14,2	15,6	Différence. 40,9

sont pas précédés du signe —.

Digitized by Google

	JANVIER.	FÉVRIER.	MARS.	AVRIL.	MAI.	JUIN.
SIXIÈME PARTIE. — Quantité de pluie recueillie,						
Pluie recueillie exprimée en centimètres.	5,355	9,450	7,902	3,505	5,700	3,795
Nombre de jours de pluie....	13	18	17	2	9	6
Nombre de jours de tonnerre.	0	0	0	1	1	1
Nombre de jours de gelée.....	16	19	5	0	0	0
SEPTIÈME PARTIE. — État						
Septentrionaux.....	10	6	10	21	18	7
Méridionaux.....	21	23	21	9	13	23
HUITIÈME PARTIE. — Pluie recueillie par						
Septentrionaux.....	0	0,190	0,455	1,505	3,740	0
Méridionaux.....	5,355	9,260	7,447	2,000	1,960	3,795

Digitized by Google

JUILLET.	AOUT.	SEPTEMB.	OCTOBRE.	NOVEMBR.	DÉCEMBRE	TOTAL.
nombre de jours de pluie, de tonnerre et de gelée.						
11,880	8,185	4,565	5,380	7,219	4,230	77,161
18	16	10	12	13	7	141
4	2	2	0	0	0	14
0	0	0	0	2	24	66
des vents à midi.						
8	5	17	6	8	27	143
23	26	13	25	22	4	223
les vents septentrionaux et méridionaux.						
0,665	0	1,725	0,045	1,610	3,425	13,360
11,215	8,185	2,840	5,335	5,609	0,805	63,802

Digitized by Google

Digitized by Google

RAPPORT

DE M. LUCY,

SUR LA TÉLÉPHONIE DE M. SUDRE.

« Exprimer par des sons la puissance de la parole » tel est le problème que M. Sudre s'est proposé de résoudre, problème qu'il a médité, travaillé, approfondi, dont il a fait la grande affaire de sa vie. C'était en effet une de ces idées originales, fécondes, capitales, comme il en vient de loin en loin à des intelligences d'élite. Sans doute d'autres avant lui avaient rêvé une langue universelle, mais aucun n'avait tenté d'aborder cette grave question : tous avaient reculé devant la difficulté de la solution probable. M. Sudre, plus hardi, plus entreprenant, plus confiant dans la supériorité de sa conception, plus sûr enfin de son courage, s'est mis à l'œuvre.

Ce qu'il a dû dépenser de patience, d'énergie et de science est effrayant à penser, quand on voit à quels étonnants résultats il est parvenu après vingt-cinq années de travail. Vous l'avez vu, Messieurs, avec admiration, transmettant votre pensée avec une surprenante simplicité de sons, et encore vous aviez eu le soin d'augmenter les difficultés en y mêlant les nombres à plusieurs chiffres et les noms propres les plus nouveaux pour nous.

Le nom de Téléphonie que l'inventeur a donné à sa con-

Digitized by Google

ception, voudrait dire transmission rapide des sons ; il est conforme à l'usage où nous sommes de suppléer à la pauvreté de notre langue, par la richesse et la concision hellénique : peut-être cependant le nom de Ephtophonie eût-il donné une idée plus exacte du système, puisqu'il eût exprimé le commandement transmis par le son. Mais laissons de côté cette critique qui n'a rien de sérieux ; il fallait un nom simple, saisissable ; celui de Téléphonie est sonore, il est harmonieux, sa similitude avec celui de la Télégraphie le rend compréhensible, et M. Sudre a bien fait de l'adopter. D'ailleurs, qu'importe le nom ! c'est l'œuvre qu'il faut apprécier.

Distinguons d'abord la création de M. Sudre en deux parties parfaitement tranchées : il a imaginé ce qu'il a appelé *la langue universelle*. Quel que soit le mérite de cette partie de ses travaux, ce n'est point ce qui, pour le moment, doit appeler notre attention ; nous avons dû nous préoccuper davantage de sa Télégraphie musicale, parce qu'elle est toute d'actualité, et que les expériences se poursuivent par ordre du ministre de la guerre.

Vous avez été les témoins, Messieurs, d'épreuves réitérées que vous avez cherché à rendre plus significatives et plus probantes, en accumulant, comme à plaisir, les difficultés. Après avoir transmis les simples ordres extraits du vocabulaire de la marine, vous avez vu la voix du clairon devenir, comme la voix humaine, l'interprète de la pensée, et la distance à laquelle la communication peut avoir lieu, n'avoir d'autres limites que celles du degré de sonorité de l'instrument adopté. Dès-lors, Messieurs, vous avez saisi toute l'importance de la Téléphonie ; ce n'est plus pour vous un art ingénieux, un jeu intelligent qui permette des relations à distance entre des amis ; vous avez compris que la création nouvelle avait un but plus positif, une application réelle d'utilité publique. M. Sudre l'avait compris de même, aussi

Digitized by Google

son intelligence persévérante a choisi dans l'octave les quatre sons les plus nettement articulés, ceux entre lesquels la confusion pourrait le moins se rencontrer, *sol, ut, mi, sol,* formant une octave, et avec ces quatre notes, combinées d'après sa méthode, il est parvenu à remplacer, la nuit comme le jour, par la brume, par dessus les fleuves et les marais, à travers les défilés des montagnes comme sur les vagues de l'Océan, tous les moyens de communication dont on fait usage sur terre et sur mer.

Des expériences sévères ont été faites ; l'Institut, où les juges les plus compétents se trouvent groupés, a exprimé sur cette science nouvelle, l'opinion la plus favorable ; des commissions de généraux, désignés par le ministre de la guerre, ont confirmé ce jugement et bientôt, nous devons l'espérer, un nouveau témoignage sera ajouté à tous ceux-là.

C'était ici une épreuve délicate dont, sans nul doute, M. Sudre sortira avec honneur : nous disons que cette épreuve était délicate, car elle avait besoin du dévouement actif et peut-être exclusif d'officiers d'état-major ; mais comment demander ce dévouement à des hommes surchargés d'un travail extraordinaire et qui peuvent à peine suffire aux devoirs de leur position exceptionnelle ? Quoi qu'il en soit, Messieurs, les principes tels que vous les avez entendus, sont nettement posés, les résultats obtenus sont positifs. Sans doute il faut encore le labeur de la pratique, l'expérience est nécessaire pour compléter la démonstration de l'excellence de la méthode ; aussi, nous devons encourager M. Sudre à la persévérance, qu'il ne se laisse point abattre par les obstacles qui lui barreront la route pendant longtemps peut-être ; qu'il se montre le *tenacem propositi virum* du poète.

La plupart des idées nouvelles ont rencontré à leur apparition, non pas l'inertie fatale, mais la persécution qui les attendait au seuil : Christophe Colomb devine un nouveau

Digitized by Google

monde, et vous savez ses luttes; Galilée soutient que la terre se meut et tourne sur son axe, et l'inquisition s'empare du hardi novateur : et cependant l'Amérique est là, et la terre continue de tourner, j'imagine, en dépit de l'envie et de l'inquisition! Grâce à Dieu, M. Sudre n'a point affaire à des ennemis si redoutables; son plus rude adversaire, c'est l'inertie, mais il faut espérer qu'il se rencontrera des hommes dénués de préventions, qui se dévoueront au succès de cette belle conception, et que les épreuves se poursuivront avec persévérance. Ce n'est plus maintenant une question de principe, c'est une question de pratique et rien de plus.

Il est à souhaiter, au point où en sont les choses, que le ministre de la guerre et celui de la marine se concertent pour organiser l'application de la Téléphonie. Il importe que cette science nouvelle et utile pousse sur le sol français ses premières racines, et qu'elle y prenne un caractère de fixité dont notre patrie soit la première à profiter et à s'enorgueillir. Tâchons que le monde ne nous adresse pas une fois de plus cet éternel reproche, que si notre lot est de concevoir, nous ne sommes pas propres à réaliser nos plus belles conceptions : témoin la vapeur, témoin le gaz, témoin tant d'autres découvertes qui font la gloire de l'intelligence humaine, et qui, écloses chez nous, ont eu besoin d'aller mûrir à l'étranger!

L'Académie remplira donc un devoir en recommandant d'une manière toute spéciale l'auteur de la Téléphonie à M. le préfet du département, et en priant ce magistrat d'appeler sur son œuvre, la bienveillance et l'appui des hommes de progrès et de pouvoir. Elle croira peut-être servir non moins utilement le pays en transmettant directement son vœu à MM. les ministres de la guerre et de la marine, que cette science intéresse plus spécialement. Telles sont, Messieurs, les conclusions consciencieuses que votre commission a l'honneur de soumettre à votre approbation.

Digitized by Google

MÉMOIRE

Sur les Moyens à employer pour tirer tout le parti désirable des Biens communaux dans l'intérêt des communes sans nuire aux intérêts des habitants,

PAR M. DE COURCELLES,

SOUS-PRÉFET DE L'ARRONDISSEMENT DE BRIEY.

Question mise au concours par l'Académie de Metz, pour 1845.

Omne solum, thesorius in eo.

Les moyens à employer pour faire participer aux progrès que fait chaque jour notre agriculture les terrains communaux abandonnés à la dépaissance des troupeaux, et la nécessité de soumettre à une législation uniforme, ceux qui se trouvent partagés entre les habitants, et dont la division en une infinité de parcelles entrave souvent la culture, ont appelé depuis quelque temps l'attention du gouvernement et des hommes qui s'occupent d'économie politique.

On sent généralement le besoin de créer aux communes, dont le plus grand nombre ne tirent aucun revenu de ces biens, des ressources nécessaires pour subvenir aux charges

Digitized by Google

que leur impose une administration sans cesse plus développée.

M. le ministre de l'intérieur, dans une circulaire du 6 août 1836, qui faisait ressortir les inconvénients et les abus inhérents à la situation actuelle des biens communaux, invitait MM. les préfets à consulter spécialement les conseils départementaux et d'arrondissement, sur les mesures qui pourraient y remédier et qui seraient de nature à entrer dans le projet d'un nouveau code rural dont s'occupe le gouvernement. Un grand nombre de conseils-généraux ont présenté, dans plusieurs de leurs sessions, des vues utiles sur cette matière.

La société royale et centrale d'agriculture de France, affligée de la stérilité dont beaucoup de terrains, susceptibles de culture, sont encore frappés, a cru devoir aussi éveiller l'attention publique sur cet état de choses, en soumettant au concours cette question : « Quels sont les moyens » les plus propres pour mettre à la disposition de l'agri» culture les terres en friche du royaume? » et, comme le faisait remarquer son programme, de pareils terrains n'appartiennent plus guère à de simples particuliers; c'est généralement le sol communal seul qui, avec des conditions de fertilité, reste encore à l'abandon.

Dans sa séance publique du 18 avril 1844, la société a couronné un mémoire fort remarquable que lui a présenté sur cette question M. Charles Ladoucette, auditeur au Conseil d'Etat.

L'Académie de Metz, dont la sollicitude éclairée embrasse les sciences, les arts et l'agriculture, ne pouvait rester indifférente sur une question qui touche plus particulièrement le département de la Moselle, où les communes possèdent des biens considérables de cette nature. Elle ouvrit donc un concours en 1844, pour qu'on lui fît connaître : « Les moyens à employer pour tirer tout le

Digitized by Google

» parti désirable des biens communaux dans l'intérêt des » communes, sans nuire aux intérêts des habitants. »

Les mémoires qui lui furent adressés, bien que méritant ses éloges, ne lui parurent pas avoir embrassé la question dans tous ses détails; elle crut devoir, dans l'intérêt actuel du département, la maintenir encore dans le programme des questions à mettre au concours pour 1845.

Ce sera donc pour essayer de satisfaire aux vues de l'Académie, que nous chercherons aujourd'hui à donner un aperçu de l'origine de ces biens, à présenter leur situation actuelle, sous le rapport de leur état de culture, de la législation qui les régit, notamment dans les départements comprenant l'ancienne province de Lorraine et celle des Trois-Evêchés, et que nous émettrons notre opinion sur les moyens de remédier aux abus et aux inconvénients qui sont inhérents aux modes de jouissance auxquels ces biens sont actuellement soumis.

Nous ne nous occuperons pas des bois des communes, qui se trouvent placés sous le régime d'une législation uniforme, par le code forestier.

La propriété des biens des communes remonte à une époque extrêmement reculée. Les écrits des Romains nous apprennent que, déjà lorsque les Gaules étaient soumises à leur domination, il y avait des communes possédant des biens ou territoires à elles propres, et une organisation municipale avec un gouvernement intérieur, pour veiller à l'administration de leurs propriétés. Il paraît que cette possession s'était conservée malgré les invasions spoliatrices des Francs et des Bourguignons, qui laissèrent aux communes la jouissance de leurs biens, sous certaines obligations de vasselage, qui furent l'origine des droits féodaux; et que postérieurement encore de fréquentes donations de forêts ou de terres vaines et vagues, dont on retrouve quelquefois les titres ou du moins les dates, furent faites aux com-

Digitized by Google

munautés d'habitants par les souverains et les seigneurs, à titre d'acensement, et sous condition de différentes redevances personnelles ou foncières qui furent abolies avec le régime féodal, ou dont le rachat fut autorisé par la loi du 29 décembre 1790.

L'étendue de ces biens occupe une surface considérable sur le sol de France. La statistique de l'agriculture, publiée sous la direction de M. Moreau de Jonnès, fait connaître que sur les 26000000 d'hectares que renferment les 43 départements situés à l'Est du méridien de Paris, il s'en trouve 4468907 en pâtures, pâtis et communaux.

Les communes de la Moselle et celles des autres départements qui formaient l'ancienne province de Lorraine, sont en général riches en biens de cette nature : dans le seul arrondissement de Briey, elles en possèdent près de 7000 hectares, dont 5000 partagés et 2000 abandonnés à la pâture des troupeaux.

On se ferait cependant une fausse idée de l'état de ces biens, si l'on induisait de ce qui précède, à l'égard de ceux qui sont partagés, que dans cette province leur culture soit entièrement négligée; loin de là au contraire leur division a pu seule rendre productifs des terrains arides et pierreux, où la charrue ne pouvait être employée, l'habitant usufruitier est parvenu, avec une persévérance et des soins dont le salaire aurait souvent dépassé la valeur du fonds, à faire croître quelques céréales et particulièrement la pomme de terre, cette précieuse ressource du pauvre.

A l'égard de ceux qui sont plus fertiles, la division des parcelles en rend quelquefois la culture plus coûteuse et plus difficile; mais en général l'entretien du sol présente peu de différence avec celui des terres de même qualité données à bail.

Les inconvénients particuliers à ces partages sont l'inégalité des avantages qu'ils procurent à une partie seulement des

Digitized by Google

habitants, lorsque tous y ont les mêmes droits; attendu que, par suite de l'augmentation de la population dans presque toutes les communes, les plus anciens, en nombre plus ou moins considérable, y peuvent seuls participer, à raison de l'insuffisance des lots.

Quand au contraire de nouveaux partages ont à peu près établi l'égalité entre le nombre des portions et celui des partageants, les communes se sont vues bientôt envahies par une population étrangère et indigente, qui venait s'y fixer dans l'espoir de jouir de ces avantages.

Mais l'abus le plus préjudiciable aux intérêts des communes, c'est l'abandon gratuit que presque toutes ont fait de ces biens aux habitants : tandis qu'elles pouvaient trouver, avec leurs revenus, les moyens de satisfaire largement à tous leurs besoins d'utilité publique, dans un intérêt général mieux entendu pour tous les habitants.

Un assez grand nombre de communes possèdent encore des terrains, connus ordinairement sous la dénomination de Pâtis, situés sur un sol fertile, et susceptibles de culture, mais que l'intérêt des propriétaires de bestiaux a fait maintenir dans l'indivision, pour servir à la pâture commune.

Ces terrains abandonnés sans aucun soin, sont souvent couverts d'une végétation sauvage, ou envahis par les eaux stagnantes, c'est particulièrement de ces propriétés communales, très-considérables dans quelques départements, qu'il conviendrait de s'occuper dans l'intérêt de l'agriculture.

A l'égard de ceux qui sont également réservés au parcours des troupeaux, mais qui, situés sur le sommet ou le versant des montagnes, n'offrent le plus souvent, dans notre province, que des pâturages arides et desséchés, le seul moyen de les rendre productifs pour les communes, serait de les convertir en bois. Nous examinerons plus loin l'utilité de cette mesure, et les moyens d'exécution à employer.

Digitized by Google

Il paraît que, dans l'origine, tous ces biens étaient destinés à rester dans l'indivision, pour servir à la dépaissance des troupeaux. Nous trouvons, à l'appui de cette opinion, les ordonnances des Ducs de Lorraine, des 12 octobre 1577, 24 octobre 1600 et 20 janvier 1641, qui, dans le but de prévenir les aliénations de ces biens, et dans l'intérêt de la reproduction des bestiaux, « font défense de labourer » les communaux et pâtis, prés, etc..., qui de leur nature, » doivent rester sans culture, et enjoignent expressément » aux prévôts, mayeurs des lieux, à l'assistance des pro- » cureurs ou substituts, de faire chaque année la visite des » bans et finages, pour faire connaître si l'on contrevenait » à ces ordonnances. »

Nous voyons encore que ce ne fut qu'en 1769 que l'édit de Louis XV, donné à Marly, autorisa, dans la province des Trois-Evêchés, le partage des communaux, annonçant dans son préambule, déroger aux lois, usages, arrêtés et réglements contraires.

Il faut aussi remarquer que cet édit, en consacrant l'hérédité des lots en ligne directe, non-seulement portait atteinte à la propriété et aux droits des communes, mais encore favorisait la population présente au détriment de la génération future, dont le tiers ou la moitié, dans certaines communes, se trouve aujourd'hui privé de la jouissance de ces biens, par suite de l'augmentation survenue dans le nombre des habitants, de beaucoup supérieur à celui des portions formées à cette époque.

Les mêmes dispositions législatives furent également appliquées aux communaux et tourbières de la province d'Artois, par un arrêt de l'ancien conseil du roi, du 25 février 1779. Deux arrêts, des 31 mai 1776, et 2 juin 1790, rendus par le conseil de régence de l'ancienne principauté de Montbéliard, ordonnèrent et réglèrent aussi le partage des biens communaux dans cette province.

Digitized by Google

Il est certain qu'à cette époque, une quantité considérable de biens communaux existait encore dans l'indivision, et que les amodiateurs des seigneurs et des monastères, auxquels la plus grande partie du sol appartenait, étant ordinairement propriétaires de nombreux troupeaux, usaient de toute leur influence pour maintenir un état de choses qui leur donnait les moyens de les nourrir.

Ce fut dans les années qui précédèrent et suivirent la première révolution, que se fit, dans un intérêt démocratique, le plus grand nombre de partages de ces biens.

Nous avons vu, en 1830, beaucoup de conseils municipaux s'empresser de diviser encore, entre les habitants, et sans autorisation légale, le reste des terrains susceptibles de cette mesure, que ces communes avaient conservés.

Cependant il faut reconnaître que les administrations municipales avaient senti les conséquences funestes de la loi du 10 juin 1793, et que très-peu de partages furent effectués en exécution de cette loi, qui consacrait une véritable spoliation des biens des communes, au profit des habitants de cette époque, qui pouvaient, après dix années de jouissance, disposer comme de leur propriété, des lots qui leur étaient échus dans ces partages. Ainsi les biens communaux de cette catégorie n'existent plus de fait, et sont passés dans la propriété privée des premiers partageants.

Jetons maintenant un coup d'œil sur la législation qui régit les biens communaux en général, et particulièrement ceux de la Moselle.

Le gouvernement voulant arrêter les effets désastreux, pour les communes, des partages faits en vertu de la loi du 10 juin 1793, en suspendit l'exécution par celle du 21 prairial an IV; puis intervint le décret du 9 brumaire an XIII, qui décidait que les communautés d'habitants qui n'auraient pas profité de cette loi, et qui avaient conservé l'ancien mode de jouissance de leurs biens, devaient continuer d'en jouir de la même manière.

Digitized by Google

Ce mode ne pouvait plus être changé que par un décret rendu sur la demande des conseils municipaux, et après que le sous-préfet et le préfet auraient donné leurs avis.

A partir de cette époque, aucun partage n'aurait donc dû avoir lieu, sans l'autorisation du gouvernement. Mais beaucoup de communes, cédant aux exigences des habitants qui, par suite de l'augmentation survenue dans la population, n'avaient point part au premier partage, divisèrent de nouveaux terrains, sans remplir les formalités exigées, et même sans que l'administration supérieure en fût informée. Ce qui contribua encore à pousser les conseils municipaux à cette mesure, ce fut le souvenir de la loi du 20 mars 1813, en exécution de laquelle le gouvernement fit aliéner à son profit les biens qui se trouvaient loués par les communes, ceux qui étaient partagés entre les habitants n'étant pas compris dans cette mesure, et leur donna en échange une inscription de rente de la valeur du revenu de ces biens, mais qui était loin de représenter le plus souvent la rente du capital obtenu par ces ventes, faites cependant à vil prix, à raison des circonstances malheureuses de l'époque.

Les conseils municipaux, pour conserver aux anciens habitants les avantages que leur procuraient ces partages, exigeaient fréquemment des nouveaux domiciliés, qui venaient se fixer dans leurs communes, des sommes plus ou moins élevées, à titre de droits d'entrée, d'incolat ou de bourgeoisie.

Cette perception abusive, contraire aux dispositions de l'article 542 du code civil, qui reconnaît à tout habitant des droits acquis à la propriété et aux produits des biens communaux, avait déjà été signalée, dans les communes de la rive gauche du Rhin, par un avis du conseil d'état du 7 juin 1807; elle a de nouveau attiré l'attention du comité de l'intérieur, qui, par un avis du 12 janvier 1838,

Digitized by Google

provoqué par M. le ministre de l'intérieur, a décidé qu'il y avait lieu d'annuler, pour violation de la loi, toute délibération qui tendrait à établir, quant à la jouissance des biens communaux, une distinction entre les nouveaux et les anciens domiciliés.

L'article 17 de la loi du 18 juillet 1837, donne aux conseils municipaux le droit de régler par leurs délibérations, le mode de jouissance et la répartition des pâturages et fruits communaux, ainsi que les conditions à imposer aux parties prenantes.

Les dispositions de cet article avaient laissé quelques doutes sur l'étendue des pouvoirs qu'il conférait à l'administration communale, en matière de biens communaux, et notamment à l'égard des partages; mais une ordonnance royale, rendue en conseil d'état, le 26 avril 1844, a levé toute incertitude à ce sujet. « Cette disposition, dit cet » arrêt, ne s'applique qu'à la jouissance indivise, ou à la » répartition des fruits, mais ne confère point aux conseils » municipaux, non plus qu'aux préfets, le droit de chan- » ger un mode de jouissance individuel et héréditaire des » fonds communaux, établis par un ancien partage approuvé » par l'autorité royale; un tel mode de jouissance ne sau- » rait, aux termes des articles 1 et 2 du décret du 9 bru- » maire an XIII, être changé qu'en vertu d'une ordonnance » royale. »

Cette jurisprudence avait déjà été appliquée par M. le ministre à tous les partages antérieurs à ce décret.

C'est donc le mode de jouissance qui était en usage dans les communes, lorsque fut rendu le décret de brumaire an XIII, qui doit encore aujourd'hui recevoir son exécution.

Il en résulte que les communes de la Moselle se trouvent régies par deux législations différentes : celles qui formaient autrefois la province des Trois-Evêchés, sont sous le régime de l'édit de 1769, qui consacre l'hérédité des lots en ligne

Digitized by Google

directe; et celles qui dépendaient des anciens duchés de Lorraine et de Bar, se trouvent sous l'empire d'un ancien usage qui ne confère aux habitants qu'une jouissance viagère. Les lots qui y deviennent vacants, par suite de décès ou de changement de domicile, doivent être donnés aux plus anciens habitants mariés et établis dans la commune. Cet usage, qui paraît n'être écrit nulle part, a toujours cependant été appliqué dans les départements qui formaient l'ancienne Lorraine.

La question de savoir si c'était aux conseils de préfecture ou bien aux tribunaux ordinaires qu'il appartenait de statuer sur différentes questions, qui préjugent les droits à la jouissance des biens communaux, telles que celles, par exemple, relatives au domicile, ou à la qualité d'habitant, a donné lieu quelquefois à des décisions contraires, même de la part du conseil d'état.

Mais plusieurs ordonnances récentes, notamment des 4 mai 1843 et 23 juillet 1844, rendues en conseil d'état, sur des conflits élevés par l'autorité administrative, devant des tribunaux et cours royales qui persistaient à retenir des causes de cette nature, paraissent avoir définitivement attribué aux conseils de préfecture à décider si les prétendants remplissent les conditions d'aptitude spéciale exigées par les réglements; les tribunaux ne devant être appelés à statuer que sur la validité et l'application de titres anciens qui seraient invoqués.

L'arrêté de conflit, confirmé par l'ordonnance du 23 juillet 1844, fait notamment remarquer la différence qui existe entre le domicile civil, sur lequel les tribunaux ordinaires sont compétents pour statuer, et le domicile communal, qui peut seul donner droit à la jouissance des biens communaux, lequel est défini et déterminé, dans ses conditions et dans ses effets, par les lois administratives du 24 vendémiaire an II, et la constitution du 22 frimaire an VIII, article 6, et dont l'appréciation appartient à l'administration.

Digitized by Google

Il nous reste maintenant à résumer les inconvénients que nous avons signalés, résultant de la situation actuelle des biens communaux, et à présenter, pour satisfaire au programme de l'Académie, notre opinion sur les moyens d'y remédier.

Ainsi que nous l'avons fait remarquer, il convient de diviser ces biens en deux catégories : ceux qui sont partagés entre les habitants, et ceux qui sont restés jusqu'à ce jour indivis.

Nous ne nous occuperons pas des biens partagés en exécution de la loi du 10 juin 1793, qui sont devenus, aux termes de celle du 9 ventôse an XII, la propriété incommutable des copartageants de cette époque ; non plus que des terrains donnés à bail, ou amodiés au profit des communes, ce dernier mode d'administration ne laissant rien à désirer.

Nous avons dit que les biens partagés sont en général assez productifs, bien que la division des parcelles force souvent d'y appliquer la petite culture, toujours plus coûteuse.

Les vices inhérents à ce mode de jouissance consistent : 1° dans le défaut d'une législation uniforme, les conditions d'admission et de jouissance étant encore, à ce jour, réglées par l'usage suivi, ou par les titres existant avant le décret du 9 brumaire an XIII.

2° Dans l'injustice que présentent les anciens partages de la propriété communale, à l'égard d'une partie des habitants qui n'y ont point part, ou qui doivent attendre un grand nombre d'années, leur tour d'admission à la jouissance de biens auxquels l'article 542 du code civil leur reconnaît des droits acquis.

3° Enfin dans le préjudice qui résulte, pour les communes, de l'abandon que presque toutes ont fait gratuitement de ces propriétés aux partageants, qui ne paient le plus ordi-

Digitized by Google

nairement pour toute redevance, que les contributions assises sur ces biens.

Cet abus est plus sensible encore, lorsque les communes n'ont point d'autres revenus; parce qu'alors elles sont obligées de faire supporter, sur les propriétés particulières, au moyen de centimes additionnels aux contributions, les dépenses obligatoires de l'instruction primaire, des chemins vicinaux et du salaire des gardes champêtres, au lieu de les imposer sur ces biens qui, par leur nature, devraient être destinés à subvenir aux besoins de la communauté, jusqu'à concurrence au moins de leur produit.

Le seul moyen de rétablir les communes dans la possession de ces biens, dont elles se sont dépouillées au profit des intérêts particuliers, et de ramener, sous une législation uniforme, la jouissance qu'elles pourraient en conférer aux habitants, serait sans doute d'annuler, par mesure générale, tous les partages qui ont été faits à différentes époques. Mais comme, aux termes de l'article 2 du décret du 9 brumaire an XIII, le mode de jouissance suivi antérieurement à ce décret, ne peut être changé que sur la demande des conseils municipaux, ordinairement composés des plus anciens habitants et jouissant à ce titre des portions communales, il est certain qu'ils seront toujours opposés à une mesure qui porterait atteinte à leurs intérêts particuliers. Il serait donc indispensable qu'une disposition législative intervînt et décidât que, nonobstant le refus ou le silence d'un conseil municipal, une ordonnance royale pourrait toujours abolir, sur la proposition du préfet, et après l'accomplissement de certaines formalités, un mode de jouissance existant, soit qu'il eût été établi par un édit, ou en vertu d'un arrêt du conseil, ou par tout autre acte émanant du pouvoir royal, soit qu'il eût été approuvé depuis par une disposition réglementaire du gouvernement.

Il ne faut pas perdre de vue que par suite de l'augmen-

Digitized by Google

tation survenue dans la population de presque toutes les communes, tous les habitants ne pouvant avoir une part égale dans ces partages, ils constituent dès-lors une violation des dispositions de l'article 542 du code civil, qui reconnaît à tous des droits acquis à la propriété ou au produit des biens communaux. C'est en effet par application de ce principe, que le conseil d'état, par un avis du 21 février 1838, dont le ministre de l'intérieur a adopté les conclusions, a déclaré que les partages des biens communaux, soit qu'ils comprennent la pleine propriété du fonds, soit qu'ils ne s'appliquent qu'à une jouissance viagère, sont contraires aux lois administratives et civiles.

L'annulation de ceux qui existent serait donc une mesure légale que l'autorité supérieure administrative serait en droit de proposer, pour ramener les communes à l'exécution de l'article 542 du code civil. Mais si cette mesure devait avoir pour résultat d'enlever brusquement aux habitants ces terrains qui leur sont d'une si grande utilité, pour les aliéner en tout ou en partie, ou seulement les admodier en masse au profit de la commune, on doit prévoir le fâcheux effet qu'elle produirait, et la résistance que pourrait rencontrer son exécution.

Il ne conviendrait donc de provoquer l'abolition d'un mode de jouissance vicieux, que pour arriver à un nouveau partage de ces biens entre les habitants; non plus à titre héréditaire ou viager, mais sous forme de bail, pour un temps déterminé de 9 ou 18 années, et sous condition d'une redevance annuelle au profit de la caisse municipale, proportionnée plutôt aux besoins qu'éprouve la commune, pour subvenir aux dépenses d'utilité publique, qu'au revenu réel de ces biens.

Cette dernière mesure, qui est parfaitement en harmonie avec la législation actuelle, rétablirait l'uniformité dans les conditions d'admission et de jouissance des biens commu-

Digitized by Google

naux, puisque ces conditions devraient être déterminées par l'administration supérieure, et le bail soumis à son approbation; elle aurait pour effet de répartir équitablement la propriété communale, puisqu'elle devrait être divisée en un nombre de lots égal à celui des habitants, et même supérieur, afin de pouvoir doter les nouveaux ménages qui s'établiraient dans le courant d'une période.

Enfin la redevance annuelle que le conseil municipal devrait fixer à chaque renouvellement de bail, donnerait aux communes les moyens de couvrir leurs dépenses obligatoires, et de subvenir à celles d'utilité publique profitables à tous les habitants.

Ces sortes de partages, à titre de bail, sont autorisés chaque jour dans quelques communes, et la force des choses les fera admettre dans toutes, lorsque les habitants dépourvus de lots, devenant plus nombreux, obtiendront la majorité dans les conseils municipaux; ceux-ci pour satisfaire à leur intérêt, réclameront l'abolition des anciens partages qui ne profiteront plus qu'à la minorité. Mais nous pensons qu'il serait utile de devancer cette époque, en donnant à l'administration supérieure, par une disposition législative, les moyens de pouvoir provoquer cette mesure.

Cependant on doit sentir que si le peu d'étendue des biens d'une commune forçait à réduire chaque parcelle à une exiguité qui en rendrait la culture par trop désavantageuse, il y aurait lieu alors d'en réunir plusieurs pour en former des lots, toujours néanmoins d'une contenance peu considérable, pour que le prix du fermage, qui devrait être mis dans ce cas en adjudication au profit de la caisse municipale, pût toujours être à la portée des prolétaires de la commune.

Nous avons maintenant à nous occuper des biens communaux restés dans l'indivision, ne servant, le plus ordinairement, qu'au parcours des troupeaux.

Ainsi que nous l'avons dit, ces biens peuvent encore être

Digitized by Google

divisés en deux classes : les uns, situés sur un sol plus ou moins fertile, susceptible de culture, mais que les propriétaires de bestiaux ont intérêt à conserver dans l'indivision, ne produisent le plus souvent que de mauvais pâturages, à raison de l'état d'abandon où ils se trouvent. Ces terrains sont cependant encore très-utiles aux communes, pour servir à la dépaissance des troupeaux, aux époques où la vaine pâture ne peut s'exercer sur les autres propriétés. Leur maintien à l'état d'indivision, en présence des avantages que procure aux habitants la jouissance individuelle, en est la preuve.

On remarque en effet que presque tous ont disparu par suite de partages, dans les communes pauvres où dominaient les prolétaires. Mais tant que la question du maintien sous certaines conditions, ou de l'entière suppression de la vaine pâture, ne sera pas résolue par le nouveau code rural dont on s'occupe, nous pensons qu'il serait prudent de ne prendre aucune mesure législative, à l'égard des terrains de cette espèce, qui, dans le cas de suppression de la vaine pâture, pourraient donner seuls, à beaucoup de petits propriétaires, le moyen de conserver du bétail.

Dans tous les cas, il conviendrait d'appeler vivement l'attention des administrations municipales sur le déplorable état dans lequel se trouvent généralement ces propriétés, en les invitant, au moyen de taxes imposées sur les bestiaux qui les fréquentent, à se créer des ressources, pour parvenir à les faire défricher, niveler, en faire écouler les eaux stagnantes qui les inondent souvent, et faire disparaître enfin l'aspect inculte et sauvage qu'elles présentent et qui les fait si facilement reconnaître.

A l'égard des biens communaux également restés dans l'indivision, mais dont le sol infertile, le plus souvent calcaire ou siliceux, se refuse à toute espèce de culture, presque toujours situés sur le sommet ou le penchant des mon-

Digitized by Google

tagnes, ces terrains offrent, dans plusieurs départements, de très-vastes étendues.

Les seuls produits qu'en tirent les communes, consistent dans une pâture desséchée, convenable seulement aux bêtes à laine, et dans l'exploitation de bruyères, de gazon, de carrières, ou d'autres objets de peu de valeur.

Quelquefois les habitants ont encore tenté de partager ces terrains et de les cultiver; mais presque toujours le peu de terre qui les couvrait, soulevée par la culture, a bientôt été entraînée par les eaux pluviales; abandonnés de nouveau, ils ne présentent le plus souvent à la vue qu'un sol aride et calcaire.

Il est probable qu'à une époque plus ou moins reculée, ces terrains faisaient partie du sol forestier; leur conversion en bois nous paraîtrait encore la mesure la plus utile, dans l'intérêt à venir des communes et dans celui de la société.

Les forêts en effet, qui sont le seul produit de la nature que l'homme, dans sa courte existence, ne puisse semer et récolter, semblent par cette raison devoir être de préférence la propriété des êtres moraux qui ne meurent pas, tels que l'état, les communes et les établissements publics.

Mais il n'est pas douteux que l'avide imprévoyance qui porte presque toujours les conseils municipaux des communes rurales à sacrifier au présent les ressources de l'avenir, s'opposerait à la réalisation de ce projet, s'il ne faisait l'objet d'une mesure législative. La conversion en bois de terrains incultes cause d'ailleurs des frais assez considérables, et exige en outre, pour en assurer la réussite, des soins assidus, qu'il serait impossible d'obtenir de la plupart des administrations communales. Il serait donc nécessaire qu'une disposition extensive de l'article 90 du code forestier intervînt pour autoriser l'administration supérieure à pouvoir provoquer, après avoir pris l'avis de l'administration forestière et du conseil municipal, une ordonnance

Digitized by Google

royale, qui déclarerait soumises au régime forestier, les parties de ces terrains, qui auraient été reconnues les plus propres à la végétation du bois, et dont le repeuplement ou l'ensemencement devrait être confié à des agents spéciaux, ou adjugé avec garantie de réussite.

On sent bien que cette mesure, qui imposerait aux communes des charges momentanées qu'elles seraient forcées de faire peser sur leurs autres propriétés, ne devrait être appliquée que successivement et proportionnellement à leurs ressources, afin de ne pas sacrifier, par opposition à ce qui s'est pratiqué trop souvent, leurs intérêts actuels au bénéfice de l'avenir.

Voilà, Messieurs, les réflexions que m'a suggérées la question relative aux biens communaux, que vous avez mise de nouveau au concours cette année. Je serais heureux, si les vues que j'expose, satisfaisaient aux conditions de votre programme, et pouvaient jeter quelque lumière sur une question qui intéresse essentiellement la bonne administration des communes, les progrès de l'agriculture et la fortune publique dans la reproduction des forêts.

Digitized by Google

IMPORTANCE DE POPULARISER

DANS LA MOSELLE

L'INDUSTRIE SÉRICICOLE,

PAR M. VAULTRIN, AVOCAT A METZ.

> Le ver à soie est une des plus riches et des plus surprenantes productions de la nature..... On y trouve l'utile, l'agréable et même le merveilleux.
>
> MAISON RUSTIQUE, 1768.

Depuis quelques années et notamment depuis l'exposition de l'industrie messine, en septembre 1843, il a été bien des fois question, dans notre département, de mûriers et de vers à soie. Les uns leur ont donné de justes louanges, les autres les ont détractés, au moins d'une manière relative, c'est-à-dire, par rapport à la contrée que nous habitons. Ces derniers ont prétendu que l'on ne pourrait jamais les acclimater parmi nous; les premiers ont démontré par des faits aujourd'hui acquis et irrécusables pour tous les hommes de bonne foi, que l'éducation des vers à soie pouvait avoir du succès dans notre Moselle, et y devenir un jour une source de richesses et de prospérité. Au milieu de ce conflit d'opinions opposées et si diversement basées, il était, je crois, d'un bon citoyen, d'élever la voix et de démontrer

Digitized by Google

avec la conviction dont il est lui-même pénétré, toute l'importance qu'il y a pour ce département et ceux voisins, d'y populariser l'industrie séricicole.

Malgré tout l'intérêt que présente pour le pays cette grande question, je me serais difficilement décidé à prendre la parole sur une matière qui m'est connue depuis peu d'années; car novice d'ailleurs dans l'art si difficile de rendre les pensées, je suis peu soucieux de me mettre en avant. Mais j'y ai été fortement encouragé par différentes personnes et particulièrement par un membre distingué de l'Académie royale de Metz. L'on m'a fait entendre, qu'ici le fond emportait la forme, et que si les pensées offraient de l'intérêt, on aurait quelque indulgence sur la manière de les présenter. Malgré cela, et quoique je ne fasse guère qu'abréger et traduire les idées de nos grands maîtres en sériciculture, ce n'est qu'en tremblant que je prends la plume, et non sans réclamer du lecteur bienveillant toute l'indulgence nécessaire.

Je n'entreprends point ici un panégyrique du mûrier et de l'insecte qu'il fait vivre. Non, la chose n'était point nécessaire et tel n'est point mon but, car leur utilité est partout bien reconnue, et il n'est pas un écrivain, qui en ait parlé, sans leur prodiguer des éloges mérités. Pour s'en convaincre, il suffit de jeter les yeux sur la Chine, le Levant, etc.... et plus près de nous sur la haute Italie et le midi de la France, pour lesquels ils sont une source d'abondantes richesses; il suffit de lire les admirables pages de M. Aimé Martin (Education des mères de famille, page 317 et suivantes) sur le sort actuel du Vivarais, comparé à son état ancien. Ce que je me propose: 1° c'est d'énumérer aussi succinctement que l'abondance de la matière le permettra, les chances favorables que présente dans le pays que nous habitons, comme dans le centre et le nord de la France, l'industrie de la soie; 2° c'est aussi le re-

Digitized by Google

dressement de quelques erreurs, qui jusqu'à ce jour ont entravé chez nous le développement de cette branche de la richesse nationale, et qui pour la plupart, résultent de l'ignorance des choses. Si je réussis dans mon entreprise, j'aurai la satisfaction d'avoir, pour l'avenir, contribué à la prospérité d'un département si éclairé du reste.

Je ne vous parlerai point de l'histoire naturelle du mûrier et du ver à soie, de leur introduction en Europe sous Justinien, et de leur naturalisation en France; je ne vous dirai point les nombreux efforts, souvent couronnés de succès, de plusieurs de nos plus illustres monarques, pour répandre dans leur royaume la culture du mûrier et l'éducation du ver à soie. Toutes ces choses vous ont été résumées beaucoup mieux que je ne le pourrais moi-même, dans l'intéressant mémoire sur la magnanerie de M. Adam fait à l'Académie de Metz, par un de ses membres, le 31 juillet 1842. Ce rapport a du reste été inséré aux annales séricicoles, vol. 6, p. 205, et mérite d'être lu en son entier.

Dans une contrée vinicole comme la nôtre il n'est guère possible de parler de la culture du mûrier, sans dire aussi quelque chose de celle de la vigne, tant elles ont d'analogie. Sans vouloir dénigrer cette dernière, l'on ne peut guère, malheureusement, se dispenser de reconnaître qu'elle n'offre plus, surtout dans ce pays, les bénéfices qu'elle a longtemps présentés. Autrefois il y avait dans la production du vin, 10 à 15 %, et même au-delà, d'intérêt à réaliser, à présent le propriétaire s'estime heureux, lorsqu'il tire de sa vigne au-delà de 5 à 6 %. Quelles sont les causes de cet état de choses? c'est là un problème qu'il n'est point dans notre but de résoudre. Il nous suffit de constater un fait, que du reste l'on s'accorde généralement à attribuer à la disproportion qui existe entre la production du vin et sa consommation, et, pour le pays Messin en particulier, au système douanier allemand (Zollverein).

Digitized by Google

De là pour nous la nécessité, je ne dirai pas d'arracher une partie de nos vignes, mais au moins de ne plus en planter de nouvelles et de consacrer à un autre genre de culture, celles que l'on jugera à propos de détruire. Ce fait une fois hors de doute, examinons le parti que l'on pourrait tirer du sol que l'on trouvera bon d'enlever pour l'avenir à la culture de la vigne.

Si, comme dans d'autres parties du territoire français, les vignes de la vallée de la Moselle étaient plantées en plat terrain, il serait facile d'y substituer tout autre culture, celles des céréales, par exemple, qui pour être moins compliquée et moins chanceuse, n'est pas pour cela beaucoup moins productive. Mais il n'en est point ainsi. Nos vignes, en règle générale, croissent au penchant de collines assez hautes et abruptes. Elles forment des plans si inclinés, que souvent l'on est obligé de les maintenir par des murs de soutenement, de sorte que la culture à la charrue y est presque toujours impraticable.

Dans cet ordre de choses, substituer, en certains cas, à la vigne, des plantations analogues, mais plus productives, serait d'un immense avantage pour ce département; diriger par son propre exemple nos populations vinicoles vers ce changement, serait un acte de patriotisme vraiment louable, qui pourrait influer d'une manière grave sur leur bien-être futur. Telle est l'œuvre vraiment nationale à laquelle travaillent depuis plusieurs années, quelques hommes de courage et de conviction, que ne rebutent pas les difficultés et les sacrifices, pourvu qu'ils amènent des résultats. Leurs rangs sont encore peu serrés; mais en présence du mouvement agricole qui s'opère, ils ne tarderont pas à trouver des imitateurs. Ils ont planté, tant en plaine qu'en côte, dans de bons terrains comme dans des friches, plus de 25 000 mûriers, dont la vigueur leur donne les plus belles espérances.

Digitized by Google

Nulle culture en effet, mieux que celle de cet utile végétal, ne peut chez nous se joindre à celle de la vigne et même la remplacer dans certains cas. Comme elle le mûrier affectionne les hauteurs, et les terrains en pente. La manière de les traiter est à peu près identique; de sorte que le vigneron peut cultiver une mureraie comme il cultivait auparavant la vigne qu'elle aurait remplacée, auprès de laquelle elle serait venue se placer. C'est là déjà un grand avantage; car le campagnard naturellement routinier adopterait difficilement une culture trop différente de celle qu'il a toujours pratiquée. Celle de la vigne, séparée même de la fabrication du vin, est une industrie comparativement bien plus compliquée que celle de la soie. Aussi si l'on donnait au mûrier proportionnellement les mêmes soins et les mêmes labeurs qu'à la vigne, l'on en obtiendrait des résultats pour ainsi dire incalculables, et des bénéfices bien plus considérables que ceux qu'elle peut donner.

Non-seulement le mûrier croît partout où la vigne prospère, mais il prospère même dans les contrés où celle-ci ne peut vivre. On peut l'élever partout, dans les plaines comme aux revers des côtes, dans les vallées comme sur les plateaux. Il est du reste, moins difficile qu'elle sur la nature du terrain et sur l'exposition. « Toutes les expositions, dit » en effet M. Camille Beauvais, lui sont bonnes, excepté » celle du levant, que je n'hésite pas à regarder comme » dangereuse, parce que, sous cette exposition, après une » gelée blanche, lorsque le temps est calme et serein, les » bourgeons naissants courent risque d'être brûlés et cal- » cinés par l'action directe et immédiate des rayons solai- » res.... Le mûrier est peu difficile sur la nature du sol, » lorsqu'on lui donne les soins qu'il réclame; il végète » avec vigueur dans presque tous les terrains, il croît » rapidement dans les terres sablonneuses dites à seigle;

Digitized by Google

» il se plaît encore davantage dans les terres fraîches et » substantielles (Annales séricicoles vol. 1 page 100) ....

L'opinion de M. de Chavannes viendrait, s'il en était besoin, confirmer celle du savant professeur des bergeries royales. Car on lit de lui dans le même recueil (vol. 6 page 270) le passage suivant : « Le mûrier ne demande » pas un sol d'une nature particulière ; je l'ai vu végéter dans » les argiles, dans les sables, parmi les rochers : Il prospère » sous les rayons brûlants du soleil des tropiques et brave » les longs et rigoureux hivers du Danemarck. C'est peut-» être le plus cosmopolite des grands végétaux.... Le mû-» rier croît dans tous les terrains avec une vigueur et une » rapidité, qui étonneront toujours les nouveaux planteurs, » *pourvu que ces terrains perméables eux-mêmes, soient* » *assis sur un sous-sol perméable ou en pente.* Il ne » craint pas les inondations fluviales, pourvu que ces inon-» dations soient passagères, que les eaux s'écoulent et » s'égouttent complètement et ne restent stagnantes, ni » sur le sol, ni dans la couche de terre où végètent les » racines. Je suis cependant loin de prétendre, que le » mûrier ne viendra que dans les terres qui lui offrent » les conditions que je viens de signaler; il croîtra dans » les autres, mais non avec ce luxe de vigueur et de santé, » qu'il déploiera dans les terrains perméables... » Les belles pages de ces deux savants agronomes nous initient, comme on le voit, d'une manière complète aux mœurs de l'utile végétal dont nous nous occupons.

Mais ses heureuses qualités ne constituent pas un fait connu d'hier, témoin le dictionnaire d'histoire naturelle de Valmont de Bomare, dans lequel on trouve (tome 9 page 122, 4me édition) cette phrase bien concluante : « Le mû-» rier croît dans les terrains sablonneux où la bruyère vient » à peine » Mais pourquoi multiplier les citations, lorsque les faits parlent d'eux-mêmes? Quel sériciculteur en effet

Digitized by Google

ignore que l'on a fait avec un plein succès des plantations de mûriers dans les parties les plus incultes des Landes ; et que dans les Cévennes, cette terre classique de l'arbre qui nous occupe, il pousse vigoureusement dans des trous percés dans des rochers volcaniques, où l'on a jeté seulement quelques pelletées de terre ? Il est bien entendu cependant que mon projet n'est pas de conseiller de ne lui consacrer que les sols de rebut ; car, quoique peu exigeant, sa végétation est d'autant plus luxuriante qu'on lui a réservé un sol plus substantiel.

Si d'autre part, l'on plaçait la vigne, dans plusieurs des conditions défavorables, énumérées dans les passages ci-dessus, il n'y a pas de doute que non-seulement elle n'y prospérerait pas, mais qu'elle échapperait difficilement à une mort certaine ; tandis que le mûrier y donne encore des produits avantageux. Mais c'est assez m'étendre sur le parallèle de ces deux arbustes, je vais m'occuper exclusivement du mûrier.

— A. Les qualités générales de ce dernier ne sont pas les seules qui le recommandent aux planteurs éclairés de la Moselle. Voici de nombreux motifs (je ne citerai que les principaux), particuliers au pays que nous habitons, qui doivent nous donner les plus belles espérances, pour la culture du mûrier et l'éducation du ver à soie, dans notre département et ceux placés dans les mêmes conditions de succès :

1° *Le prix modéré des terrains comparativement à ceux du midi :* Si l'on ne considérait que le sol fertile des rives de la Moselle, ma proposition pourrait sembler inexacte ; mais si nous avons des terres labourables à 6000 f. l'hectare, nous possédons aussi des friches, à 3 ou 400 fr. ; c'est même dans des terrains de cette dernière valeur que nous avons opéré, M. Haro et moi, une partie de nos plantations, qui sont en grande voie de prospérité, de telle sorte que l'on peut porter la moyenne de 1500 à 2000 francs

Digitized by Google

l'hectare. Dans la partie anciennement sériciçole (le midi) de la France au contraire, la quantité des terres à mûrier n'étant pas toujours en rapport avec le désir de planter et la population, elles sont nécessairement fort chères ; aussi a-t-on vu plus d'une fois (voir les Annales) payer l'hectare de mûriers en plein rapport jusqu'à la somme fabuleuse de vingt mille francs. D'ailleurs, quoiqu'en principe je reconnaisse qu'il n'est pas de terres trop chères pour le mûrier, on comprend qu'il n'est pas indispensable de lui consacrer les premières qualités de terrain, mais que l'on pourrait lui réserver celles de bonne qualité, il est vrai, mais qui, en raison de la déclivité du sol, ou pour d'autres causes, sont peu propres à d'autres cultures, et n'ont pas, pour ce motif, une valeur vénale en rapport avec leur bonté.

2° *Le prix peu élevé des salaires :* Il est chez nous généralement de moitié moins élevé, que dans le midi du royaume, car à l'époque où l'industrie sériciçole exige des bras (c'est pour nos campagnes la saison morte), nous trouvons facilement des travailleurs à 1 fr. et 1 fr. 20 c. par jour sans les nourrir. En revanche, dans la Provence, le Dauphiné etc.... il n'est pas rare de payer dans ces moments-là jusqu'à 2 et 3 francs la journée d'ouvrier. Et comme le mûrier exige des labeurs assez nombreux, et le ver à soie beaucoup de main-d'œuvre et de soins, ce n'est pas un léger bénéfice pour l'éducateur que 50 p. 0/0 sur ce seul objet.

3° *La population* : Notre département est un des plus peuplés de la France par rapport à sa superficie. En 1833 la Moselle possédait 417 003 habitants pour 268 lieues carrées, et les deux départements les plus sérigènes de la France, le Gard 357 383 habitants pour 292 lieues, et l'Ardèche 340 734 habitants pour 296 lieues (petit atlas national de Monin, mars 1833). Aussi n'y aura-t-il jamais à craindre d'y manquer de bras. Dans la vieille France sériciçole au

Digitized by Google

contraire, malgré le concours des populations voisines qui viennent annuellement à leur aide, ces pays sont souvent au dépourvu de main-d'œuvre au moment des éducations.

4° *Les subsistances :* (point important) sont à meilleur compte dans nos contrées que dans la plupart de celles où l'on élève le ver à soie ; elles y sont aussi en plus grande abondance. Il n'est pas d'année en effet où l'on n'exporte de la Moselle pour plusieurs millions de céréales, et les journaux viennent de constater tout récemment que de tous les départements de France, c'était le nôtre dans lequel la moyenne des blés avait été le plus faible pour 1844-45.

5° *Le genre d'industrie du pays Messin :* Une bonne partie de nos campagnards, ceux surtout des bords de notre rivière, étant adonnés depuis un temps immémorial à la viniculture, et y étant devenus de bons ouvriers, n'auraient à faire qu'un pas bien léger (je l'ai dit) pour devenir aussi habiles dans la sériciculture, qui lui est analogue.

6° *Les gelées blanches* sont beaucoup moins à craindre dans le centre et le nord de la France, que dans le midi, où elles détruisent souvent les premiers bourgeons, retardent les éducations peu de temps avant l'éclosion et font avorter les espérances les mieux fondées des planteurs. Cela se conçoit facilement. La végétation est toujours de quelques semaines plus hâtive dans les départements méridionaux que chez nous. Or, il y a peu d'années où les gelées blanches ne se fassent sentir, souvent même avec plus d'intensité dans les premiers que dans ces derniers, sur la fin de mars et dans le mois d'avril. Il est donc clair qu'elles doivent y avoir de plus fâcheux résultats que dans nos contrées, où les bourgeons ne sont pas encore développés à cette saison ; si même ils le sont comme cette année, lors de la gelée blanche, la perte des premiers bourgeons ne produit qu'un retard de quelques jours. L'expérience vient à l'appui de cette opinion ; car en 1843 la récolte qui a man-

Digitized by Google

qué en grande partie dans la Provence, le Dauphiné, les Cévennes, la haute Italie..... a été très-satisfaisante dans le nord et le centre du royaume.

Dans un mémoire de M. le comte de Gasparin, sur la manière de déterminer la limite de la culture du mûrier et de l'éducation des vers à soie, ces faits sont constatés d'une manière positive : « Les gelées printanières, dit cet habile » écrivain, ne sont pas plus à redouter dans le climat de » Paris » (identique à celui de Metz) « que dans les départements du midi. Sur les 24 dernières années on trouve » à Orange en moyenne, une gelée blanche tous les 5 » ans ; à Paris une seulement tous les 6. Les gelées blanches paraissent tenir bien plutôt à l'exposition et à la » constitution, qu'à tout autre circonstance, etc..... » (Annales, vol. 4, page 348.)

« Presque partout dans le midi [écrit aussi, dans un » compte-rendu des travaux de l'année 1843 (Annales, » 7e vol., page 6 et 7), le savant secrétaire de la société » séricicole, rédacteur de ces Annnales], on a perdu la » moitié et même les deux tiers de la feuille, et il a fallu » ou jeter les vers déjà éclos, ou retarder considérablement les éclosions... Dans le département de l'Isère beaucoup de propriétaires ont renoncé à faire des éducations... » La Drôme a été particulièrement maltraitée, la plupart » des propriétaires ont jugé prudent de tailler les arbres » aussitôt après la gelée..... La perte de ce département » est au moins les deux tiers d'une récolte ordinaire, c'est-à-dire d'environ dix à onze millions..... Dans d'autres » départements du midi la perte s'est élevée au quart ; généralement on a à peine obtenu une demi-récolte. Dans » la Lozère les vers ont été attaqués d'un grand nombre » de maladies et la muscardine a particulièrement sévi.... » (pages 6 et 7).... Quelques personnes pourraient croire » que le centre et le nord de la France, auraient dû être

Digitized by Google

» plus frappés encore par la gelée, que les contrées méridionales; il n'en est rien cependant, et sur beaucoup » de points même, les plantations ont moins souffert que » dans le midi; c'est encore un fait à l'appui de l'opinion » émise à cet égard, par M. le comte de Gasparin, qui » a constaté que les gelées du printemps étaient toujours » beaucoup plus dangereuses dans le midi, par cela même » que la végétation y est plus avancée. Un fait également » remarquable c'est qu'il y a trois années de gelée pour » une dans le nord.... » (pages 21 et 22). Ces faits émanés de haut lieu et de tout ce qu'il y a de plus éminent dans la science, sont aussi concluants qu'irrécusables; ils sont même encore rendus plus sensibles par ce qui s'est passé sous nos yeux. Car M. Adam de Moulins-lès-Metz, n'a pas eu moins de succès dans cette désastreuse année de 1843, que dans celles précédentes.

7° *Les touffes*, ces chaleurs excessives et humides, qui engendrent si fréquemment la muscardine dans la vieille France séricicole, et font en peu de jours périr tant de chambrées de vers à soie, ce fléau si redouté enfin des planteurs méridionaux, ne sont point à craindre dans nos climats plus froids et moins sujets à de subites variations de température. Si je ne me trompe, lorsque j'ai visité le célèbre établissement de M. Beauvais (en 1837), l'on avait essayé jusqu'alors vainement d'y engendrer la muscardine.

8° Si l'on consulte les résultats obtenus par M. Adam à Moulins, *les cocons seraient de plus en plus lourds* à mesure que l'on s'avancerait vers le nord. Cela doit tenir à la température, puisque les éducateurs du midi ont souvent soin de la baisser lors de la montée des vers. Aussi faut-il habituellement 250 de leurs cocons pour peser un demi-kilogramme, et au Bengale, pays excessivement chaud, jusqu'à 900 (voy. les Annales); tandis que l'éducation faite en 1843 par notre compatriote de Moulins, a produit des

Digitized by Google

cocons, dont il fallait, pris au hasard, seulement 220 d'une race jaune d'Italie, pour donner le même poids. Ces derniers chiffres ont même figuré à l'exposition parisienne en 1844.

9° Aux termes du rapport fait par M. le baron d'Huart, membre de l'Académie de Metz, dans les premiers mois de 1844, au jury chargé d'examiner les droits des fabricants messins à l'exposition des produits de l'industrie française, *la soie de la* Moselle (avantage qu'elle partage sans doute avec celle des contrées centrales et septentrionales du royaume) *a généralement plus de nerf et de brillant que celle des méridionales;* elle supporte avec avantage sur celle-ci les opérations auxquelles on la soumet. Quelque peu agréables que soient généralement les citations au lecteur, ce rapport constate des faits tellement probants, il signale des résultats obtenus dans notre département, si décisifs, qu'il doit nécessairement trouver place dans ce mémoire.

Après avoir énoncé les témoignages flatteurs des fabricants de Dijon et de Ganges, qui ont filé et organsiné les produits de la magnanerie de Moulins-lès-Metz en 1842, 1843 et 1844, M. le rapporteur continue ainsi : « La soie » de M. Adam a été remise à MM. Schmaltz et Thibert, » fabricants de peluche à Metz, pour être convertie en cette » étoffe. Ces messieurs l'ont soumise à toutes les opérations » possibles, elle y a donné des résultats remarquables. Ils » l'ont ensuite façonnée en peluche. Voici le résultat de leurs » opérations, constaté dans deux lettres adressées au pro- » priétaire. Dans la première (30 juin 1843) ils écrivaient : « Deux épreuves auxquelles nous avons soumis votre soie, » nous permettent de vous dire, avec cette certitude po- » sitive qui ne laisse plus de doute : 1° qu'elle est d'excel- » lente nature ; 2° d'une régularité parfaite ; 3° que le fil » réunit le nerf et cette élasticité des soies premières mar- » ques de Valence organsinées ; 4° qu'elle a supporté avec

Digitized by Google

» avantage toutes les opérations de teinture, auxquelles » nous soumettons les soies du midi pour peluche ; 5° enfin, » en résumant toutes les remarques faites après chaque » opération, votre produit mérite d'être placé parmi les » meilleurs analogues du midi..... Votre soie l'emporte » même sur celle de cette dernière partie de la France, » quant au vif et au brillant; elle a quelque chose de » ce noir flatteur, qui ne peut être attribué qu'à son excel- » lente qualité. Depuis que nous avons opéré sur votre soie, » nous sommes revenus de l'opinion que la soie du midi » devait avoir plus de brillant que celle du nord. Produisez » donc! Visez à la quantité puisque vous avez obtenu la » qualité! »

« Une seconde expérience (ajoutent ces messieurs dans une » lettre du 15 mars 1844) faite avec vos produits, a con- » firmé le compte favorable que nous vous en avons rendu » le 30 juin dernier. Nous sommes donc autorisés à vous » répéter, que votre soie ne laisse rien à désirer pour le » nerf, l'élasticité et le brillant. Elle a supporté avec un » avantage marqué, comparativement avec les soies du midi » de première qualité, les expériences de la luite, de l'étirage, » du dressage, et du chevillage. C'est vous dire que nous » sommes disposés à payer vos soies au prix le plus élevé » de celles du midi. » « Plus tard, continue le rapporteur, » une pièce de peluche noire fut confectionnée par la maison » Schmaltz et Thibert avec les soies de M. Adam, et une par- » tie de cette étoffe fut employée à faire des chapeaux, et » notamment un schako, dont ce dernier fit hommage au duc » de Montpensier lors de son séjour dans notre ville en 1843. » Une autre portion de la même peluche, après avoir été ad- » mirée à l'exposition messine de la même année, a été » présentée en février 1844 à la société séricicole, qui l'a » reconnue de la plus belle qualité, et a déclaré qu'il en » serait fait un rapport, inscrit dans les Annales..... Les

Digitized by Google

» cocons provenant des éducations de M. Adam en 1842 » et 1843 avaient été envoyés à la filature centrale des » Champs-Elysées et M. de Tillencourt, son directeur, en » lui expédiant des flottes de soie pour échantillon de ses » produits, lui a adressé les plus grands éloges sur la ma- » nière dont s'étaient comportés les cocons lors de la fi- » lature, sur le nerf et le brillant de la soie en résultant... »

De plus, une lettre que j'ai reçue de ce dernier, à la date du 12 mai 1844 contient le passage suivant, d'autant plus flatteur pour notre compatriote, que la famille royale est particulièrement connue par son intérêt pour le progrès de l'industrie séricicole : « Veuillez, Monsieur, dire à M. » Adam que j'ai eu occasion de causer longuement lundi der- » nier à l'exposition de l'industrie avec la reine, de ce qui » est relatif à la soie de votre département. Son fils lui avait » montré en arrivant le schako, dont M. Adam lui avait » fait hommage à son passage à Metz. »

La perfection des produits séricicoles de M. Adam lui a valu d'honorables récompenses. Ainsi lors de la dernière exposition des produits de l'industrie française, le jury dans la section des soies grèges et ouvrées lui a accordé la pre- mière mention honorable ainsi conçue : « Il a exposé des » cocons et des échantillons de soie de provenance messine ; » emploi des procédés Camille Beauvais, soie nerveuse et » régulière, dont toutes les qualités prouvent que tout le » sol français est éminemment propice à la production sé- » ricicole. » L'Académie de Metz, qui sait si bien s'associer aux œuvres capables d'influer sur la prospérité du pays, ne s'était point laissée devancer par le jury et lui avait déjà décerné deux médailles, l'une spéciale en argent à la séance du 31 juillet 1842, à la suite du rapport de M. Victor Simon, cité plus haut ; l'autre de première classe aussi en argent à l'occasion de l'exposition de l'industrie de la Moselle en septembre 1843.

Digitized by Google

Voilà certes des faits suffisamment concluants pour ne plus laisser au public le moindre doute, sur la qualité des soies que peut produire notre département. Ils sont du reste conformes à un rapport fait vers 1837 à la société royale et centrale d'agriculture par trois fabricants de Paris, sur 23 flottes de soies grèges récoltées dans les environs de la capitale et remises par les producteurs à cette société. Il établit : que l'on produit dans le centre de la France, des soies qui peuvent rivaliser avec les plus belles et ne laissent rien à désirer pour la nature du blanc, la finesse et l'élasticité (Annales séricicoles, vol. 1er, p. 140 et suivantes).

— B. Mais ce n'est pas tout d'avoir énuméré les nombreux avantages que nous pouvons tirer du mûrier et de l'insecte qui s'en nourrit. L'état de la question aurait fait peu de progrès, si je ne parvenais à déraciner de nombreux préjugés, résultant pour la plupart de l'ignorance des choses, et qui formulés en mille objections nous sont opposés à tout propos. On ne va cependant pas jusqu'à prétendre l'impossibilité de faire vivre dans nos climats le bombyx mori; car il n'est pas d'homme de notre siècle, qui dans son enfance n'en ait nourri et fait filer au moins quelques-uns dans son pupitre de collége, en cachette du maître d'étude. Je vais donc répondre par ordre aux principales objections qui peuvent être faites. Cette forme, je le sais, sera probablement peu agréable au lecteur, mais je la choisis comme beaucoup plus claire :

I. *Pourquoi, si l'industrie séricicole ne doit pas être restreinte aux pays chauds, et peut devenir avantageuse à notre département, y est-elle si peu répandue ?*

En présence de la vigoureuse végétation du mûrier, arbre vivace et cosmopolite s'il en est; avec des chances aussi favorables qu'offre en général dans toute la France, et particulièrement dans le pays messin, l'exploitation de cet utile végétal, une pareille question n'a pas droit de nous

Digitized by Google

étonner ; il eût même été extraordinaire qu'elle ne fût pas faite. Mais aussi la réponse y est facile. Il est bien connu en effet que toute culture nouvelle, quelle bonne elle soit, s'introduit toujours avec des peines infinies dans une contrée. Ainsi combien de difficultés n'a-t-on pas éprouvées en France pour décider nos paysans à cultiver la pomme de terre et les prairies artificielles ? Il y a 50 ans, 25 litres de cet excellent tubercule suffisaient à la consommation d'un ménage ; aujourd'hui c'est par centaines d'hectolitres que comptent nos cultivateurs, et ces deux produits de la terre, font maintenant la richesse de nos campagnes, et assurent à jamais la subsistance des hommes et des bestiaux.

Mais pourquoi chercher hors de la matière que nous traitons, une réponse à cette première objection ? Dans le Mémoire déjà cité, M. le comte de Gasparin, prouve une chose bien curieuse : c'est que l'industrie de la soie a rencontré les mêmes obstacles, les mêmes préjugés dans les contrées où elle est à présent la plus florissante. A la page 342, du quatrième vol. des Annales, je lis : « Quant au » midi de la France, son introduction facile et pour ainsi » dire naturelle sur certains points, offrit de grandes diffi- » cultés sur d'autres. Ainsi, tous les efforts que l'on fit » d'abord pour persuader aux habitants des Cévennes » d'adopter ce genre de culture et de production furent » inutiles ; ils s'y refusaient obstinément, et pensaient que » la température froide de leurs montagnes et la pauvreté » de leurs terrains présentaient des obstacles insurmon- » tables..... Malgré les efforts partiels » (on alla jusqu'à promettre cinq sols pour chaque mûrier planté), « les » Cévennes restaient encore fort en arrière de leurs voisins » de la plaine : ce fut un fléau » (la mort de presque tous leurs châtaigniers, cette pomme de terre des Cévennes, dans le terrible hiver de 1709) « qui, en les frappant, » leur ouvrit la carrière de leur fortune actuelle. Jamais

Digitized by Google

» châtiment ne fut une preuve plus évidente d'amour. » Faisons donc des vœux ardents pour que le discrédit dont sont frappées aujourd'hui nos vignes, soit également pour nous une source de richesses !

Or, si à l'état de nullité de l'industrie sérigène dans un pays plus ingrat que nos Vosges, à l'époque de 1709, l'on oppose la prospérité actuelle, on constatera une étrange métamorphose. Elle nous est démontrée d'une manière palpable : 1° *par l'état comparatif des mûriers en France en* 1820 *et* 1834 *dans les dix-huit départements où leur culture est ancienne* (Annales, vol. 1^er^, p. 44); 2° *et par le tableau comparatif, par département, de la production de la soie en France en* 1820 *et* 1835. On y reconnaîtra, non sans un certain étonnement, les faits suivants, d'autant plus positifs que les renseignements statistiques en ont été puisés dans les archives publiées par le ministère du commerce :

1° Sur les 9 631 674 pieds de mûriers possédés en 1820 par ces dix-huit départements, des trois que les géographes s'accordent à considérer comme formés par les anciennes Cévennes, le Gard en possédait 2 830 000; l'Ardèche 1 600 000, et la Lozère 214 000; et sur les 14 879 404 existant dans ces mêmes dix-huit départements en 1834, le Gard en possédait 5 709 466; l'Ardèche 2 000 000, et la Lozère 214 000; par conséquent, le Gard était, à l'une et à l'autre de ces deux époques, le plus peuplé en mûriers de toute la France; l'Ardèche le troisième en 1820 et le quatrième en 1834; enfin, la Lozère le septième en 1820 et le huitième en 1834. Ainsi, les trois départements des Cévennes étaient propriétaires, en 1820, d'à peu près la moitié des mûriers de France (4 570 000 sur 9 631 674), et en 1834, de plus de la moitié (7 923 866 sur 14 879 404).

2° Sur les 5 229 896 kilogrammes de cocons récoltés en 1820 par les départements alors séricicoles, l'Ardèche

Digitized by Google

en a fourni 1345000, le Gard 93000, et la Lozère 32900; et sur les 9007967 produits par eux en 1835, le Gard en a donné 2696231, l'Ardèche 1765121, et la Lozère 41050. D'après cela, le premier de ces trois départements était, dans l'année 1820, en première ligne, et dans celle 1835, en deuxième ligne, pour la production de la soie, parmi les quatre-vingt-six qui composent le royaume; le Gard en troisième lors de 1820, et en première lors de 1835; enfin, la Lozère le dixième en 1820, et le onzième en 1835. Donc ces trois départements ont produit, dans la première de ces deux années, presque la moitié de toute la soie récoltée en France (2327939 kilogrammes sur 5229896), et dans la seconde, juste la moitié (4502402 kilogrammes sur 9007967).

De pareils résultats ne pouvaient être rêvés par l'intelligence la plus imaginative, fût-ce même après l'écoulement d'un siècle. Que les Cévennes sont en effet loin du temps où, pour y introduire l'utile arbuste qui aujourd'hui fait leurs richesses, il fallait promettre cinq sous par pied de mûrier planté! Voilà cependant ce qu'ont produit l'exemple, le bon vouloir et la persévérance de quelques hommes qui, aidés des circonstances, se sont mis à la tête du mouvement. Ces faits n'ont pas besoin de commentaires, et en présence de si heureux changements, quel est l'homme de sens et de bonne foi qui voudra se faire un argument contre l'avantage d'introduire dans notre pays messin l'industrie de la soie, du seul motif qu'elle y est encore presque en enfance?

Malgré cela, nous ne devons pas nous dissimuler qu'avant d'y réussir complètement chez nous, elle aura bien des efforts à faire, bien des épreuves à subir. Un des grands obstacles résulte de ce que l'on en connaît généralement peu les détails. Rien de plus inconnu encore, quoique le nom en soit dans toutes les bouches, que le ver à soie

Digitized by Google

et le végétal qui le fait vivre. Et lorsqu'une foule de personnes pourront vous décrire dans le plus grand détail la physionomie et les mœurs de bon nombre d'animaux parfaitement inutiles, souvent même nuisibles à l'espèce humaine, il n'est pas rare de rencontrer dans la société des hommes fort haut placés, d'une instruction profonde et variée sur divers autres objets, des capacités même qui n'ont pas la moindre teinture de l'industrie séricicole, qui ne se rendent pas compte, par exemple, du temps que vit le *magnan*, et ne savent pas si c'est de la feuille ou du fruit du mûrier qu'il fait sa nourriture.

Tout ceci est fâcheux, je l'avoue, pour l'avenir parmi nous de cette belle branche de la richesse publique; mais ce qui l'est bien plus encore, c'est de voir plusieurs de ces personnes, fort respectables du reste, s'acharner sans motif contre elle, et désirer sa chute dans nos contrées pour le seul plaisir d'avoir prédit juste. Ceci, dis-je, est fâcheux, car leur opinion a du retentissement, elle est contagieuse, et elle peut influer d'une manière grave sur des hommes bien intentionnés pour la culture du mûrier, mais qui ont confiance en leur manière de voir. Il y a longtemps qu'un auteur a dit judicieusement : « La critique est facile, mais » l'art est difficile. » Pour agir avec prudence, ces personnes devraient rester neutres; et si elles ne veulent pas le progrès de l'art sérigène, elles ne devraient pas travailler à l'entraver.

II. *Rigueur de nos hivers.* L'histoire nous fournit elle-même une réponse à cette objection. Ainsi les missionnaires, qui nous ont donné les premières notions sur la Chine, parce qu'ils ont été longtemps seuls en position de l'étudier, nous apprennent que les plus belles soies de cette terre classique du mûrier, sont produites par les contrées du céleste empire où le thermomètre descend l'hiver à 27 degrés au-dessous de zéro, température que nous n'éprouvons pas,

Digitized by Google

que je sache, une fois par siècle, dans nos climats. Cette opinion est reproduite dans un petit ouvrage publié en 1841 à Metz, chez M. Verronnais, par M. Adam, sous le titre de : *Education de vers à soie et plantations de mûriers dans les environs de Metz* (page 7). M. de Boullemis va même plus loin : « Dans le pays, dit-il (Conseils aux nou-» veaux éducateurs de vers à soie, page 5), auquel nous » devons le mûrier, en Chine, où se trouvent des latitudes » froides et des latitudes brûlantes, on cultive le mûrier » presque partout. M. Stanislas Julien a remis à M. Camille » Beauvais des graines de vers à soie récoltées à Lévang, » capitale de la Mongolie, où le thermomètre descend sou-» vent, pendant l'hiver, à 36 degrés Réaumur au-dessous » de glace. »

Tout ceci est conforme à ce qui se passe chez nos voisins. Ainsi, 1° la société d'agriculture et d'économie impériale de Moscou a reconnu « que la culture du mûrier était » possible sous le 55e degré de latitude nord. » (Annales, vol. 5, pages 257 et 8.)

2° M. Guillaume de Pirck, conseiller du roi de Prusse, établit, dans sa correspondance avec la société sériciicole, « que l'on est revenu de l'erreur que le climat de l'Alle-» magne (pays, par sa position, plus en butte que le » nôtre aux hivers rigoureux), excluait la production de la » soie ; que dans l'hiver de 1822 à 1823, les mûriers ont » supporté en Prusse, sans souffrir, une température de 28 » degrés et demi Réaumur ; qu'il en existe dans toutes les » provinces du royaume de Prusse, dans la Saxe, dans le » Meklembourg, et même jusqu'à Kœnigsberg, au 55e degré » de latitude septentrionale. » (Annales, vol. 5, p. 341.)

3° On a planté avec succès des mûriers dans le royaume de Wurtemberg, dans la Bavière rhénane, près de Lamdor et dans la Prusse rhénane, contrées toutes incontestablement plus froides que la nôtre. Près de Coblentz, à un degré plus au

Digitized by Google

nord que Metz, M. Vongheur, exploite avec un grand succès, depuis quelques années, une magnanerie assez vaste. Il travaille sous les auspices du roi de Prusse, qui ne regarde à aucun sacrifice pour populariser dans ses états la production de la soie.

Mais il est inutile de choisir nos exemples hors du département. Dès 1836 et dans les années suivantes M. Adam de Moulins-lès-Metz y a planté plus de deux hectares de mûriers; vers la même époque, feu M. Henry, ancien notaire, en a planté à Briey une quantité à peu près égale; en 1842, 43 et 44 j'en ai couvert également à Voisage deux hectares de terrain; M. le docteur Haro sept hectares à Châtel dès 1843; enfin M. le docteur Gillot près d'un hectare en 1843. Ces plantations ont parfaitement réussi, la mortalité y a été peu considérable, et malgré le glacial hiver que nous venons de passer, et les gelées printanières, leur végétation est plus luxuriante qu'après les tièdes hivers de 1842 et 1843. C'est en vain que l'œil étonné cherche la trace des glaces et des frimats.

Il ne pouvait en être autrement, et ceci est conforme à la nature même des choses. Consultez en effet les auteurs, et vous lisez dans le mémoire de M. de Gasparin déjà cité : « Que partout, où le mûrier aura au moins une » période de deux mois, depuis la cueillette de sa feuille » jusqu'au moment où s'arrêtera sa végétation, on pourra » planter cet arbre avec succès. Or à Paris (par conséquent à Metz) cette période est de trois mois et demi, et à » Berlin entre le 52 et 53me degré de latitude septentrionale (nous ne sommes qu'au 49me) cette période est habituellement de deux mois et demi. Aussi cette culture y » est-elle possible. » (Annales, vol. 4, p. 347).

« Le mûrier blanc, dit aussi M. Beauvais, cet autre » oracle de la sériciculture, résiste à des froids très-rigou » reux; mes observations à cet égard, m'autorisent à l'af-

Digitized by Google

» firmer comme un fait incontestable. Dans le nord de la » France, j'ai vu un grand nombre de mûriers blancs; » la plupart des basses-cours sont ombragées par des mû- » riers séculaires. Aux bergeries de Sénart, pendant le » rigoureux hiver de 1829 à 30, aucun de nos arbres n'a » souffert, bien qu'il y en eût beaucoup parmi eux de » jeunes et de faibles; enfin on sait qu'il existe des mûriers » en Prusse, en Bavière et dans le Wurtemberg, contrées » bien plus éprouvées que les nôtres par les rigueurs de » l'hiver. Les planteurs doivent donc bannir toute inquiétude » et être persuadés que jamais leurs mûriers ne seront » atteints du froid.... En deuxième lieu ce qui doit rassurer » sur l'effet des gelées blanches, c'est que cet arbre n'y » est pas plus sensible au printemps que la vigne; or la » vigne se cultive encore avec un avantage incontestable » jusqu'au 48me degré de latitude nord » (et même au-delà, » puisque la basse Moselle fournit des vins estimées au » 49me et que le fameux vin de Johannisberg croît sur le » Rhin au 50me. « D'ailleurs il est facile d'atténuer les » effets des gelées blanches, par la taille bisannuelle. » (Annales, vol. 1, pages 99 et 100).

Sera-ce pour le ver à soie, que le froid donnera des inquiétudes? Mais il ne vit à l'état de ver que quatre à huit semaines, pendant la belle saison (mai, juin et juillet) et le reste de l'année on en conserve la graine (les œufs) dans des caves ou des glacières. Une suite d'expériences a même constaté: « Que cet insecte pouvait survivre après » avoir été cinq minutes dans la glace.... et même après » avoir été soumis à une température de sept degrés et » demi au-dessous de zéro,.... enfin quoiqu'il fût gelé, » devenu cassant et sonore comme du verre. » (Voy. aux Annales, v. 4, p. 249, le Mémoire déjà cité plusieurs fois).

Voilà certes des faits nombreux et concluants qui militent *à fortiori* et d'une manière péremptoire en faveur de

Digitized by Google

la possibilité d'établir avec avantage la production de la soie dans notre département. Ne sait-on pas d'ailleurs qu'il existait naguère dans les fossés de la citadelle de Metz, de vieux mûriers sains et pleins de vie, qui n'ont cédé qu'au tranchant de la hache; qu'il en existe encore dans quelques jardins de notre ville, à Tichémont, à Lorry-devant-le-Pont, à Colombey, et à Arnaville où M. Guérard (père de celui qui représente à Lunéville la sériciculture) avait établi sur la fin du dix-huitième siècle d'assez vastes plantations de mûriers, et une magnanerie, que la révolution française a entraînée dans sa course impétueuse, ainsi que tant d'autres industries déjà anciennes. Nos efforts ne tendent donc qu'à ressusciter une idée qui n'est pas nouvelle pour notre contrée!

C'est ici le lieu de constater que si le midi trouve dans la végétation de plus longue durée que dans le nord, une pousse plus vigoureuse pour les mûriers et par cela même une récolte plus abondante de feuilles, la température moins élevée de nos contrées nous donne par contre un avantage non moins marqué sur lui. Car si le chaud se produit partout à volonté, au moyen de calorifères et de bonnes clôtures, il n'en est pas de même du froid, que la ventilation la plus énergique ne peut pas toujours donner dans les climats méridionaux, dans une proportion suffisante à prévenir la muscardine et les autres maladies terribles, dont nos chambrées sont généralement exemptes. Le savant rédacteur des Annales a pris soin de constater ces faits en ces termes, dans ses conseils, à la page 6 : « La » seule différence qui existe entre les pays chauds et ceux » relativement plus froids, c'est que dans ces derniers, on » est obligé de chauffer un peu plus, ce qui est bien facile » et ce qui demande seulement plus de combustible; les » pays plus froids ont même un avantage, c'est de ne pas » être exposés aux chaleurs suffocantes et aux touffes qui » dans le midi ravagent souvent les ateliers. »

Digitized by Google

III. *Dépenses à faire pour créer une mûreraie et une magnanerie :* Elles sont dans le fait peu considérables, et doivent nécessairement l'être, suivant le conseil des habiles rédacteurs des Annales. Leurs principes ont constamment été, de bâtir et de faire le moins de dépenses possible, d'utiliser les locaux déjà existants. Car cette industrie n'est pas de celles qui ne produisent qu'en grand. Bien au contraire, elle est éminemment celle des pauvres. Témoin ce passage des Conseils : « Enfin, écrit l'auteur (page 8), ce ne sont » pas seulement les cultivateurs aisés, qui peuvent se » livrer à l'éducation des vers à soie, les plus pauvres » habitants des campagnes, sont encore sûrs d'y trouver » une précieuse ressource ; car c'est un caractère particulier » de cette industrie, de pouvoir se diviser et se fractionner » pour ainsi dire, à l'infini. Il en est de la soie, comme » d'une manne précieuse, dont chacun, suivant ses forces » et son travail, est appelé à recueillir une part. Il y a » plus, c'est que les petites éducations sont bien plus as- » surées du succès que les grandes. Car elles sont bien » moins exposées aux maladies, en raison du petit nombre » de vers, et d'un autre côté elles ne demandent pour » ainsi dire aucuns frais. Ainsi, dans tous les pays séricicoles voit-on toujours ces petites éducations se multiplier » et devenir la véritable source de la production, tandis que » les grandes magnaneries qui exigent des capitaux et des » moyens d'exploitation plus ou moins considérables ne » peuvent jamais être que des exceptions. Telle a tou- » jours été la marche de l'industrie de la soie dans les » contrées où elle s'est introduite successivement, et telle » elle sera probablement toujours, car elle tient à la na- » ture des choses. »

J'ai dit que l'on pouvait à peu de frais créer une mûreraie et une magnanerie. Un champ plus ou moins vaste, suivant la volonté ou la faculté du propriétaire, à planter

Digitized by Google

en mûriers, un grenier, une grange, une bergerie ou tout autre local à approprier à l'éducation, voilà certes des dépenses qui ne sont pas de nature à effrayer les personnes les plus craintives, ni à épuiser les bourses les moins garnies! Encore l'éducation ne durant que quatre à huit semaines au plus, le local peut-il servir à sa destination habituelle. Il n'est, on le voit, guère d'industrie qui puisse se monter à meilleur marché. Prenez, par exemple, celle vinicole : ne faut-il pas une vigne, un pressoir, des cuves, des tonneaux, une cave, un matériel considérable en un mot?

Veut-on savoir ce que peut coûter une mûreraie et une magnanerie correspondante? M. Adam, dans son opuscule, nous l'indique d'après sa propre expérience. La faible somme de 3342 fr. 50 c. lui a suffi pour planter son premier hectare de mûriers et disposer l'intérieur de sa magnanerie (pag. 11). Dans cette somme est compris le fermage pendant les quatre années d'improduction et la culture jusqu'à la première récolte des feuilles à la quatrième année. L'expérience lui a même permis de réduire le chiffre des dépenses pour les autres plantations faites depuis.

Suivant une note laissée par feu M. Henry, de Briey, et soumise au jury lors de l'exposition de 1844, il ne lui aurait pas coûté plus de 3497 fr. 35 c. pour achat de terrain, plantation de mûriers faite en 1834 et années suivantes, sur deux hectares de terre, intérêts et autres frais. Mais comme ce sériciculteur n'a opéré que sur un sol de peu de valeur, et sur des mûriers sauvages, ses chiffres ne peuvent servir de base absolue aux éducateurs à venir.

Voulons-nous au contraire des renseignements d'un homme, né au centre des plantations de mûriers, dans le pays le plus séricicole de France (les Cévennes); d'un industriel, qui s'est occupé toute sa vie presqu'exclusivement de ces arbres et des insectes qu'ils font vivre; d'une personne

Digitized by Google

habituellement chargée par le gouvernement de missions sériciccoles, et dont la voix fait autorité ? Consultons *la Notice de M. Ferrier sur les dépenses d'établissement et les produits probables d'une exploitation sériciccole* (Annales, vol. 4, p. 323). Nous y verrons que pour planter en mûriers greffés, trois hectares de terrain (l'achat de ce dernier non compris), le total de la dépense à faire, culture et intérêts compris jusqu'à la cinquième année, qu'on fera bien d'attendre pour la première cueillette des feuilles, sera de sept mille francs. Il estime à douze mille francs le prix d'une magnanerie correspondante, à construire à neuf et tout son matériel. Mais si l'on possède déjà le local, quelques centaines de francs suffiraient pour l'approprier à l'éducation ; et, dans ce pays où les bois de construction sont à un taux raisonnable, il ne faudra pas mille cinq cents francs pour le garnir de tout son mobilier. La dépense de la magnanerie étant dans ce cas, de douze mille francs réduite à deux mille, la somme totale des déboursés pour une mûreraie de trois hectares et sa magnanerie, sera, d'après les calculs mêmes de M. Ferrier, d'une somme de neuf mille francs seulement. Voilà des données positives, qui serviront de base certaine aux nouveaux planteurs, et leur prouveront que la création d'un établissement sériciccole n'est pas chose bien dispendieuse.

IV. *Incertitude de recouvrer ses dépenses :* Pour réfuter cette objection je puiserai aux mêmes sources : suivant les calculs de M. Adam (voy. l'ouvrage déjà cité) le produit moyen d'un hectare de mûriers, toutes dépenses de culture, d'éducation, d'amortissement, etc... déduites, serait par année de deux mille francs. Ce résultat obtenu par lui, paraîtra peut-être (il l'a compris) forcé à beaucoup de personnes. Mais il ne faut pas perdre de vue, que les mûriers plantés dans une terre de choix, surveillés par lui avec amour et cultivés par cet habile agronome, de main de

Digitized by Google

maître, offrent une végétation tellement vigoureuse, qu'elle a même étonné plus d'un connaisseur ; que de plus les plantations de notre confrère étant attenantes à son habitation lui permettent d'apporter dans les éducations la plus rigoureuse économie de main-d'œuvre. Aussi M. Adam se plaît-il à reconnaître qu'il a constaté plutôt l'exception que la règle, et qu'en moyenne le produit d'un hectare de mûrier devra être réduit à douze, quinze, ou mille huit cent francs, suivant l'habileté du planteur, le choix du terrain, celui des mûriers et une foule de circonstances locales, variables à l'infini.

Quant à M. Henry, de Briey, une mort prématurée l'a surpris au milieu de ses succès ; sa veuve les poursuit, mais ils eussent été plus satisfaisants encore s'il eût opéré sur le mûrier greffé. Ils sont du reste constatés dans la note remise au jury d'exposition. A celle de 1844, M^me^ Henry a obtenu une citation pour cocons et écheveaux de soie (Annales, vol. 8, p. 217).

Enfin M. Ferrier (Annales, vol. 4, p. 323) nous apprend que le produit de la mûreraie de trois hectares, citée plus haut, et de la magnanerie alimentée par elle, a été pendant les huit premières années de récolte, de :

Cinquième année de	plantation...	1900 f.
Sixième	— ...	1660.
Septième	— ...	2040.
Huitième	— ...	2090.
Neuvième	— ...	2800.
Dixième	— ...	3180.
Onzième	— ...	3560.
Douzième	— ...	3610.
	Total.....	20840 f.
	Année moyenne.....	2605 f.

Digitized by Google

M. Ferrier ne mentionne que ces huit années, parce que les quatre premières la feuille n'étant pas et ne devant pas être cueillie, la mûreraie ne produisait que des légumes ; et qu'au moment où il a inséré ces chiffres dans les Annales, elle était seulement à sa huitième année de production (douzième d'âge). Mais comme cette plantation durera encore bon nombre d'années, les produits augmenteront avec la croissance des arbres.

Ces résultats, M. Ferrier ne les improvise point à plaisir. Les chiffres de recettes ainsi que ceux de dépenses, pour l'établissement de la mûreraie et de la magnanerie, cités plus haut, ont été par lui copiés dans les comptes de MM. Marlir, sériciculteurs avantageusement connus à Verrée-sous-Salnaise (Côte-d'Or), qu'il a été chargé par le gouvernement d'aider de ses conseils et même de sa présence. Ce revenu peut même augmenter dans beaucoup de cas, puisque j'ai prouvé que l'on pouvait, à moitié prix (pour 9 à 10000 fr.), créer un établissement semblable à celui de MM. Marlir.

En présence des bénéfices ci-dessus, il doit être clair jusqu'à l'évidence, même pour les plus incrédules, que non-seulement le sériciculteur de nos contrées (qui se rapprochent si fort de la Côte-d'Or) est assuré de recouvrer l'intégralité de ses dépenses, mais aussi d'obtenir des produits magnifiques et hors de proportion avec toute autre culture, surtout d'après les sommes avancées. Cela est si vrai, que les agriculteurs les plus distingués des pays où se cultivent les mûriers, s'accordent à reconnaître que nul autre produit ne peut égaler le leur dans un terrain donné. Aussi enrichit-il plus de vingt départements qui ne pourraient subsister sans eux.

S'il était besoin d'invoquer à cet égard d'autres autorités, je renverrais le lecteur à la page 10 des Conseils aux nouveaux éducateurs. M. de Boullenois s'y exprime ainsi :

Digitized by Google

« A l'égard des revenus que peuvent donner une plantation de mûriers et une magnanerie, il suffit de quelques » calculs pour se convaincre qu'il n'est pas d'entreprise » agricole qui puisse offrir un placement aussi avantageux. » Et, ainsi que l'établissait l'année dernière, dans les Annales, » un homme du midi, qui toute sa vie s'est occupé de vers » à soie, on peut raisonnablement attendre retirer de son » argent 10 et 15 pour cent (d'autres sériciculteurs ont » même prétendu 25, 30 et jusqu'à 40 p. cent), tout » amortissement prélevé pour l'entretien des plantations et » de la magnanerie. Le travail auquel s'est livré M. Ferrier » à cet égard, et qui est fondé sur une connaissance approfondie sur la matière, est entièrement conforme aux » comptes que nous avons établis nous-mêmes, avec le » plus grand soin, aux bergeries de Sénart. Seulement, » on comprendra qu'il ne peut y avoir rien d'absolu, que » tout dépendra des proportions plus ou moins sages dans » lesquelles l'établissement aura été conçu, et de la manière » dont il sera dirigé. »

» De toutes les industries agricoles, dit aussi M. Beauvins » (Annales, vol. 4, page 273), c'est celle de la soie qui » offre au propriétaire industrieux la rente la plus élevée » de son capital; l'intérêt qu'il en retire peut varier de 8 » à 25 pour cent; cela dépend absolument des conditions » dans lesquelles il se trouve placé. La valeur du sol, sa » fécondité, son exposition, et aussi la manière dont les » mûriers sont taillés et soignés, sont autant de causes » qui agissent d'une manière immédiate sur le revenu que » l'on tire des plantations. D'autres motifs viennent encore » augmenter ou diminuer ce revenu : ce sont les bâtiments » destinés à l'éducation des vers à soie, qui ont plus ou » moins coûté à construire ou à être transformés en ma- » gnanerie; c'est la cueillette des feuilles plus ou moins » facile; c'est aussi le prix de main-d'œuvre plus ou moins

Digitized by Google

» élevé ; c'est enfin le plus ou moins d'intelligence que » l'éleveur met à faire consommer sa feuille. Un homme » méthodique et grave, dont les écrits ont puissamment » contribué à répandre l'industrie de la soie dans l'Auver- » gne, M. Amans Carrier, a retiré jusqu'à 1500 fr. d'un » hectare de terre planté en mûriers..... » D'après ces témoignages je n'exagère pas en prétendant que nous pouvons, dans la Moselle, tirer plus de 15 pour cent de notre capital, les terrains et la main-d'œuvre y étant beaucoup moins chers qu'aux bergeries royales, situées à cinq ou six lieues de Paris.

V. *Difficulté d'exploiter une magnanerie.* De toutes les objections, voilà peut-être celle qui préoccupe le plus vivement les personnes tentées de faire chez nous des plantations ; mais de simples observations suffiront pour démontrer que c'est à tort que l'on s'en effraie, et qu'elle n'est fondée qu'en apparence.

Il est en effet trois modes principaux de tirer parti de sa feuille : les uns, comme M. Adam et les planteurs de la Moselle, la font manger par leurs vers : si cette méthode exige certaine assiduité et quelques connaissances spéciales que l'on acquiert bien vite par la pratique et l'observation, elle est aussi plus productive, parce qu'aux bénéfices du planteur l'on joint ceux de l'éleveur. Les autres remettent à des habitants de la campagne la graine des vers, et une quantité suffisante de feuilles de mûrier, à prendre par eux sur leurs arbres. Ces paysans logent et nourrissent les vers à leurs frais ; et, l'éducation terminée, le propriétaire et l'éleveur partagent les cocons dans une proportion déterminée à l'avance, et qui est ordinairement moitié pour chacun. D'autres enfin vendent leur feuille à tant le kilogramme, cueillie ou à prendre sur l'arbre. Le prix en est coté comme chez nous le blé, le foin, l'avoine, etc., et il varie parfois tellement qu'en 1843, dans le midi,

Digitized by Google

on l'a payé jusqu'à 25 francs le quintal. (Annales, vol. 7, p. 6).

De ces méthodes, les deux premières seront seules employées pendant longtemps dans le pays messin ; la troisième ne sera praticable que quand le pays sera devenu tout à fait sériciole. Cela ne peut manquer d'arriver, lorsque nos campagnards auront vu tous les avantages qu'entraîne la culture du mûrier. Alors aussi sa feuille sera cotée chez nous comme elle l'est dans le midi.

Ce serait à tort que certaines personnes regarderaient le premier mode comme impraticable pour les fonctionnaires publics et tous ceux que les affaires retiennent une grande partie de l'année à la ville. Car si nous ouvrons les annales de la société sériciole, nous verrons qu'elle compte parmi ses membres des magnaniers de cette classe, et notamment des procureurs et avocats généraux, des juges et autres magistrats, des intendants militaires, des conseillers de préfecture, des négociants, des avocats, avoués, médecins en exercice, etc. Il n'est pas plus difficile, en effet, de rencontrer à qui confier le soin de sa mûreraie et de sa magnanerie, que l'on peut visiter de temps en temps, que de trouver une personne sûre, à laquelle on remette (suivant le mode de plus d'un de nos fonctionnaires) la surveillance de ses vignes, de ses caves, de son pressoir, de tout son matériel vinicole en un mot. Quoi qu'il en soit c'est à ceux à qui leur indépendance et leurs habitudes permettent d'habiter la campagne pendant la belle saison, que l'industrie sérigène convient par excellence. En suivant la première des trois méthodes ils y trouveront à la fois profit et amusement. Rien n'est en effet plus attrayant que l'éducation de ces utiles lépidoptères. Elle offre à celui qui s'y est une fois livré un plaisir tel, qu'il y a deux ans, un italien dont le fils est établi à Metz, a offert à M. Adam de se fixer avec toute sa famille à Moulins, si

Digitized by Google

ce planteur voulait lui confier toute sa feuille pour élever par moitié.

Il est reconnu que les femmes conviennent mieux que les hommes pour l'éducation des vers, parce que par constitution et par caractère, elles peuvent leur donner des soins plus délicats et plus assidus. Une brochure publiée sous le titre de : *Influence des femmes sur le développement et le perfectionnement de l'industrie séricicole, Paris* 1844, *par une magnanière*, résume tout ce que doit à ce sexe la production de la soie depuis les temps les plus reculés.

Dans le midi, les hommes s'occupent généralement seuls de la culture du mûrier, les femmes sont chargées d'élever ces intéressants animaux. Dans nos campagnes au contraire, un travail convenable manque partout aux femmes, et l'on est attristé de les voir condamnées par la misère aux mêmes travaux que les hommes, malgré leur constitution comparativement plus faible, et les maladies auxquelles elles sont sujettes. De plus, il existe dans nos villes une foule de jeunes personnes bien nées, que leur peu de fortune oblige de chercher dans les travaux si mal-sains et souvent si peu rétribués de la couture et de la broderie, une ressource qui jointe à leurs faibles revenus, leur permette de vivre bien chétivement. Si l'industrie sérici-cole était popularisée dans nos contrées, elles pourraient, avec les femmes de la campagne, auxquelles l'âge et les infirmités ne permettent plus un travail fatigant, faire par moitié ou diriger une exploitation sérigène. Elles trouveraient ainsi le moyen de subvenir aux dépenses d'une bonne partie de l'année, dans une occupation salutaire et amusante de quelques semaines de la belle saison. Ce fait est tellement vrai, qu'il n'est pas rare de voir dans le midi, telle vieille paysanne, qui dans nos contrées serait réduite à l'oisiveté, à la mendicité peut-être, faute d'un genre de

Digitized by Google

travail approprié à ses facultés, retirer d'une seule éducation quatre-vingts, cent, cent vingt francs, suivant ses forces et son aptitude. Aussi cette industrie est-elle bénie par les basses classes du midi, parmi lesquelles elle répand l'aisance et le bonheur.

M'objectera-t-on la difficulté d'improviser de suite un certain nombre d'ouvriers magnaniers dans notre département? Mais à cela je répondrai : que ce n'est pas de suite, mais au fur et à mesure des besoins qu'ils seront nécessaires; qu'avant ce moment il faudra que les plantations aient pris dans la Moselle un plus grand développement; que l'art sérigène n'est pas d'une très-grande difficulté, et qu'avec un peu de goût et d'observation on sera raisonnablement instruit dans le cours d'une éducation; que déjà plusieurs élèves se sont formés dans l'établissement de M. Adam à Moulins; qu'il s'en formera chaque année chez ses confrères, dont le zèle et la complaisance ne feront jamais défaut; qu'ainsi suivant la proportion des besoins l'on trouverait naturellement sous sa main un nombre suffisant d'ouvriers éleveurs.

D'ailleurs si, ce qui n'est pas probable, les ouvriers du pays venaient à manquer, il est un excellent moyen d'y suppléer. Les habitants de certaines parties du midi vont annuellement à 30 ou 35 lieues et plus, de leur village, élever des vers à soie dans les départements sériciecoles voisins qui manquent de bras. Si je cite cet exemple, ce n'est point pour engager les planteurs de la Moselle à provoquer, en cas de besoin, de semblables déplacements, mais pour indiquer qu'ils sont indemnisés et au-delà par les profits des éducations. Un moyen plus facile nous est indiqué par M. Adam lui-même, dans sa brochure (p. 35). Avec le concours des chefs de corps en garnison à Metz, surtout du génie qui se recrute dans le midi, il serait, en cas de nécessité, lors de la libération des soldats, facile d'engager

Digitized by Google

à quelque titre que ce soit à son service, quelques méridionaux, gens tous sériciculteurs, qui prendraient soin des vers à soie pendant la saison. Si même un besoin pressant et imprévu se faisait sentir, j'ai la confiance que l'autorité militaire ne ferait pas plus défaut à notre industrie, qu'elle ne l'a fait à l'agriculture lors des difficiles moissons de 1843 et 1845.

Que l'on cherche donc toutes les hypothèses que peut présenter l'exploitation d'une mûreraie, il sera, je crois, possible d'y donner une solution satisfaisante. De toutes ces hypothèses, la plus défavorable sans doute, serait celle où, toutes ses plantations faites, le planteur ne pourrait ou ne voudrait plus ni les exploiter ni les soigner. Eh bien! je dis que même dans ce cas, il n'aurait pas à se repentir de les avoir opérées! En effet, s'il ne trouvait à les louer pour un long bail à un sériciculteur voisin, il aurait encore la ressource de laisser croître ses arbres abandonnés à eux-mêmes en manière de forêt. Alors même, s'il n'a pas planté dans des terrains de choix, il ne sera pas au dépourvu de retirer de son sol au-delà de toutes les dépenses qu'il aura faites. Car cet arbre abandonné à lui-même, sans culture, mais aussi sans être dépouillé, végète avec une force prodigieuse. Dans peu il lui fournirait un excellent bois pour le charronnage, la menuiserie et l'ébénisterie.

Quelques personnes pourraient être tentées de regarder comme un désavantage considérable pour notre pays messin, le manque d'antécédents séricicoles; mais ce serait à tort: car l'on ne peut nier que les méthodes nouvelles ne l'emportent de beaucoup sur les anciennes, et que ce ne soit un grand bienfait pour une contrée d'y voir introduire celles que l'on appelle de l'école moderne. Les planteurs éclairés du midi en conviennent de bonne foi, et s'appliquent à corriger les unes par les autres. Or, si l'on consulte les Annales on verra les peines infinies, les soins constants

Digitized by Google

que les hommes de progrès ont déjà pris pour remplacer, dans l'ancienne France séricicole, la routine par des pratiques rationnelles. Ils ont deux opérations à faire, désapprendre leurs ouvriers et les instruire de nouveau. Chez nous, au contraire, à la différence du midi, les campagnards n'ont aucune idée des vers à soie et des mûriers. Rencontrant donc un terrain neuf, *la tabula rasa* du philosophe allemand, nous n'avons, quelques préjugés une fois vaincus, qu'une seule opération à faire : les former aux pratiques de la nouvelle école. Nous bâtissons à notre guise dans leur esprit, sans être arrêtés à chaque instant par des réminiscences anciennes et des objections sans fin. Pour moi je dois avouer que j'ai éprouvé une merveilleuse facilité à former mes ouvriers à la culture des mûriers et à celle du houblon, qui leur étaient parfaitement inconnues.

VI. *Peu de facilité de tirer parti des cocons obtenus.* J'avoue qu'avant l'établissement encore récent, dans le nord et le centre de la France, des filatures centrales, notamment de celles de Dijon et des Champs-Elysées, il était difficile, pour ne pas dire impossible aux éleveurs de ces contrées, de tirer parti de leurs cocons, quelle qu'en fût la qualité. C'est cette difficulté bien sentie qui a donné naissance à ces établissements. Elle était de nature à rebuter les planteurs les plus entreprenants, et à arrêter l'élan qu'ils étaient disposés à donner à l'industrie de la soie. Mais elle n'a pas tardé à être aplanie par ces filatures. Aussi est-ce à ces fabriques que l'on doit surtout les progrès qu'a faits depuis quelques années, dans le centre et le nord du royaume, cette branche de la richesse publique.

Avant qu'elles fonctionnassent, les éleveurs trop éloignés des filatures du midi, n'avaient d'autre ressource que de monter eux-mêmes une petite filature destinée à être alimentée par leurs seuls cocons, et de faire venir des fileuses du midi. Les frais auxquels ils étaient tenus, quelque mi-

Digitized by Google

nime que fût leur filature, étaient toujours assez élevés pour absorber une bonne partie des bénéfices ; et, d'autre part, l'économie à laquelle ils étaient obligés ne leur permettait pas de filer avec la perfection des grands établissements. D'ailleurs la fileuse n'étant occupée que bien peu de temps dans l'année ne pouvait se perfectionner dans son art. Qu'arrivait-il ? qu'elle ne produisait la plupart du temps que des soies inégales, dépourvues de titre et d'une défaite difficile, quoiqu'au fond de bonne nature. Aussi n'a-t-on pas tardé à reconnaître le vice de ce système ; et la plupart des planteurs qui avaient monté de petites filatures, abandonnant leur matériel, se sont associés avec empressement aux filatures centrales créées par actions.

Ainsi l'état de choses ancien a complètement été modifié par elles. Depuis cette époque, les cocons de la Moselle et ceux des départements entrés depuis peu dans la culture du mûrier, non-seulement se vendent, mais cotés sous le nom commun de *cocons de la Seine* (puisque c'est à Paris qu'on les envoie habituellement) ; ils atteignent chaque année un beau prix, à cause de leur excellente qualité, et on peut désormais leur appliquer aussi le vieux proverbe méridional : « Les cocons, c'est de l'or, la soie, c'est de l'argent. » Je n'en veux pour preuve que les tableaux comparatifs du cours des cocons et de la valeur des soies pour 1843 (Annales, vol. 7, p. 407) et pour 1844 (Idem, vol. 8, p. 360). Nous y verrons effectivement que le prix des cocons, pour la première de ces deux années, n'a pas été inférieur dans la Seine à celui moyen du reste de la France, et que la filature centrale des Champs-Elysées, dont MM. Adam, Henry, Gillot et moi sommes actionnaires fondateurs, a vendu au taux énorme de 90 à 140 francs le kilogramme de soies provenant des départements du centre et du nord de la France, filées par elle, tandis que celles du midi n'ont valu que de 48 à 78 fr. le kilogramme : je reconnaîtrai, il

Digitized by Google

est vrai, que les premières, filées pour le commerce de Paris, si exigeant dans ses achats, l'avaient été avec un soin extrême et un peu plus de déchet que les autres. En 1844, le prix des cocons de la Seine a été de 4 fr. à 4 fr. 50 c., et celui du reste de la France de 3 fr. à 5 fr. fr. 50 c., en observant que le filateur du midi, à l'exception de celui du nord, obtient 5 pour cent de diminution sur le poids des cocons. Le prix de la soie de la Seine n'est pas coté aux Annales pour 1844. De pareils chiffres répondront victorieusement à ceux qui seraient tentés de dire que le sud de la France produit seul de bonnes qualités de soies, et que nous ne pouvons lutter avec lui.

Notre éloignement des filatures centrales ne peut nous donner une infériorité sur les éducateurs qui en sont plus rapprochés, vu le prix on ne peut plus modéré du roulage. Rien n'est plus facile d'ailleurs que le transport des cocons, même à une grande distance. On les adresse dans de vieux paniers en osier, frais ou étouffés, suivant l'éloignement aux filatures centrales, soit de Paris soit de Dijon, qui les achètent au cours du moment et les filent pour leur compte. Une note de M. de Tillencourt, directeur-fondateur du premier de ces établissements (Annales, vol. 7, p. 245), et son rapport (8 mai 1844) aux actionnaires pour l'année 1843, constatent le fait nouveau que, dans le cours de cette dernière année, il a tiré un bon nombre de lots de cocons, jusqu'à de la Touraine, par la voie d'Orléans. Enfin il viendra un temps où la production de la soie sera assez répandue dans la Moselle, pour que les éducateurs puissent, comme dans d'autres localités, fonder soit à Metz, soit dans les environs, à peu de frais et par actions, une petite filature en commun.

Me voici arrivé au terme de la tâche que je m'étais imposée; je me suis appliqué à la remplir en conscience; je ne sais si j'ai réussi. J'ai énuméré les avantages nombreux

Digitized by Google

que pouvait offrir à notre département la production de la soie; j'ai tâché de réfuter aussi complétement que la nature et les limites de l'ouvrage me le permettaient, les objections que l'on pouvait y opposer. J'aurais pu donner aussi quelques conseils pratiques, résultat de mes observations et de mes lectures. Mais outre que cela eût été peu séant à un homme presque au début de sa carrière sériciicole, la chose était par elle-même inutile; car les Conseils aux nouveaux éducateurs de M. de Boullenois, contiennent tout ce qui peut être dit de bon, d'utile et de pratique dans un ouvrage de cette dimension. Il y avait aussi à tracer les moyens les plus propres à populariser dans notre belle contrée la noble et utile industrie dont je viens de vous entretenir; mais la question est trop difficile et de trop haute portée, pour me le permettre : il faut une main de maître pour traiter de l'économie politique aussi élevée.

L'on trouvera peut-être que j'ai abusé des citations. Dans ce cas je répondrai au lecteur que c'est à tort qu'il se plaint; car au lieu de mes propres pensées et expressions il a eu le plus souvent celles de savants et distingués sériciculteurs; il n'a donc fait que gagner au change. Si d'ailleurs les Annales avaient été dans les mains de plus de personnes, je me serais contenté d'y renvoyer purement le lecteur. Il ne me reste donc qu'un regret, c'est celui de n'avoir pu coudre ensemble les idées de ces hommes éminents sans les lier au moyen des miennes, et de n'avoir pu toujours conserver leurs expressions.

Quand j'ai parlé de la Moselle, il ne faut pas croire que je n'avais en vue que le petit coin de terre que nous habitons. J'ai écrit aussi pour la Meurthe où je suis né, la Meuse, les basses Vosges, le haut et le bas Rhin, etc... pour tous les départements voisins qui ont une latitude analogue et jouissent des divers avantages que j'ai signalés dans la Moselle. J'ai dû particulièrement parler de cette

Digitized by Google

dernière, parce qu'ayant sous les yeux les diverses plantations de mûriers qui s'y sont déjà faites, c'était surtout à elle que je m'adressais.

On sera peut-être bien aise de savoir pourquoi nous autres sériciculteurs, contrairement à ce qui se pratique pour les diverses industries, nous applaudissons aux efforts des nouveaux confrères qui chaque année nous imitent, et nous cherchons à faire naître la concurrence au lieu de l'étouffer. Je n'ignore pas que des personnes malveillantes ont prétendu que l'un de nos collègues ne faisait sonner les résultats par lui obtenus que pour avoir le débit de ses mûriers en pépinière. Mais à celles-là je dirais : Parcourez les pépinières de notre ville, si célèbres dans les fastes horticoles, vous les verrez complètement dépouillées; il ne s'y trouve pas de mûriers à vendre. Ce serait cependant un bonheur pour les planteurs qu'il s'y en rencontrât; car nous ne serions pas obligés, comme cela a eu lieu en 1843, d'en faire venir à grands frais de Paris et d'ailleurs, ou d'en élever nous-mêmes de semis.

A ceux qui nous regardent comme des gens follement engoués et des cerveaux brûlés, je répondrai : Non, nous ne sommes ni l'un ni l'autre, mais des hommes de conviction profonde en l'avenir de l'industrie de la soie dans nos contrées! Ne vous pressez pas de juger, ayez un peu de patience, et dans peu d'années nous vous rendrons manifestes, nous vous ferons toucher du doigt les résultats que vous niez aujourd'hui. Vous désirez connaître notre intérêt? eh bien, le voici :

D'abord l'on peut nous accorder, je suppose, qu'étant tous au-dessus du besoin, ce n'est pas l'appât seul du gain qui nous fait entreprendre les travaux auxquels nous nous livrons. Nos goûts nous y portent. Et puis l'on peut bien aussi supposer que nous sommes quelque peu animés de l'esprit du bien public, et que nous nous laissons toucher par

Digitized by Google

l'idée de rendre service au pays que nous habitons. Mais un autre motif puissant nous fait désirer également d'être entourés de planteurs :

Ici, à la différence de toute autre industrie, la concurrence n'est pas de longtemps à craindre en France. Le champ le plus vaste est ouvert aux efforts des sériciculteurs de toutes les parties. Nous lisons en effet dans les Conseils (p. 2) : « Dans » l'état actuel de l'industrie nous récoltons chaque année pour » 150 à 200 millions de soie grège, et cependant les besoins » du commerce et de la consommation sont tels que nous » sommes encore forcés de chercher à l'étranger un supplé- » ment considérable, qui s'élève dans certaines années à une » valeur de 60 millions de francs. Pour affranchir le pays » de ce poids onéreux, il n'y avait qu'un moyen, c'était » d'augmenter la production. » « Le développement im- » primé (même p. à la note) à l'industrie sériciole était » d'autant plus impérieusement commandé, que l'Angleterre » dont nous rencontrons toujours la concurrence dans nos » industries, ne songe qu'à lutter avec nous pour la pro- » duction des soies, et encourage de toute sa puissance » de gigantesques plantations de mûriers dans ses colo- » nies. » Il est même des années où le chiffre des soies que la France tire de l'étranger est plus considérable encore. D'après le tableau n° 5 (Annales, vol. 1er, p. 48), on voit que dans l'année 1835 elle en a fait venir du dehors pour 80 709 344 fr., dont 72 245 040 fr. écrue, tant grège que moulinée. D'après M. de Boullenois (Annales, vol. 7, p. 290) « les importations de soies étrangères, ont dépassé » 72 millions de francs en 1841. »

Ce n'est donc que dans le terme éloigné, où la France produira un surplus de 60 à 80 millions de francs de soie, que la concurrence sera redoutable pour nous. Mais comme les soieries qu'elle fabrique, ont un haut renom dans tout le globe, il est certain qu'il naîtra au fur et à mesure de

Digitized by Google

la fabrication, de nouveaux débouchés, qui lui permettront d'augmenter en proportion la consommation des soies indigènes, qu'elle préférera toujours aux étrangères. La concurrence étant donc en définitive à peu près illusoire, il sera facile de comprendre que nous devons, autour de nous, encourager l'industrie serigène ; loin de nous nuire, de nouveaux confrères ne feraient que nous aider.

Isolé en effet, indépendamment de l'émulation qui manque, l'on peut plus difficilement réussir, et c'est là le motif, qui longtemps a nui à l'extension des efforts de M. Adam. Car une foule de circonstances imprévues peuvent momentanément paralyser le planteur et son industrie. Une maladie peut l'atteindre dans le cours d'une éducation. Que deviendront alors ses vers, s'il n'est aidé d'un confrère bienveillant? Sa mûreraie par sa position particulière est atteinte par les gelées printanières, tandis que celles de ses voisins en sont préservées ; ou bien il est impérieusement obligé à un voyage lointain, qui le retiendra hors de chez lui pendant toute la belle saison. Que fera-t-il alors de sa graine, s'il ne trouve à la céder à un voisin qui en manque? Il a trop ou pas assez de feuilles pour son éducation, tandis qu'un collègue se trouve dans la position diamétralement opposée. Comment utiliseront-ils, l'un sa feuille, l'autre sa graine, s'ils sont trop éloignés pour faire un échange réciproque de bons offices? Ces explications de détail, superflues pour les uns, étaient cependant nécessaires pour les autres, afin de dessiner complètement notre position.

L'industrie de la soie étant appelée, on le voit, à jouer bientôt un rôle important dans la contrée que nous habitons, il est du devoir des bons citoyens de favoriser le plus possible son introduction dans notre département ; car l'on ne peut trop mettre les bonnes choses à la portée de tous. J'avais dit que je m'abstiendrais de parler des moyens d'y arriver. Cependant je ne puis me dispenser d'en signaler

Digitized by Google

en peu de mots, deux des plus simples et des plus efficaces :

Ce qui manque dans la Moselle, c'est une bonne pépinière de mûriers. Il n'en existe point à Metz de convenablement traitée; et nos horticulteurs, quel que soit leur juste renom à une foule de titres, ne sont point en position de satisfaire aux exigences des planteurs sérigènes. Nous sommes donc obligés de faire venir le mûrier de Paris et des environs, ou du midi qui seul le fournissait il y a dix ans, et cela avec des frais, des risques, des soins et des soucis infinis. Une bonne pépinière départementale, où cet utile végétal serait spécialement cultivé suivant les règles de la nouvelle école, mises en concordance avec les circonstances locales, serait ce qu'il y aurait de plus désirable. Là, chaque nouveau planteur pourrait, sans déplacement, à peu de frais et avec toutes les garanties de réussite, faire son choix et s'approvisionner. Les frais de transport et les chances de mortalité seraient en quelque sorte annulés. Ce n'est pas là une idée nouvelle; elle a été mise à exécution pour le mûrier avec un plein succès dans différents départements du centre et du nord de la France, et pour les autres arbres, dans celui même que nous habitons.

Un second moyen, serait que les personnes qui en ont la possibilité et le loisir, et qui ont aussi dans le mûrier une foi assez robuste, en plantassent suivant leurs facultés, un certain nombre, en hautes comme en basses tiges, greffés et sauvageons, dans de bons comme dans de médiocres terrains, chacun selon sa commodité; l'un en champ et suivant les distances prescrites, l'autre dans quelque place vide; celui-ci en taillis et comme tout autre arbre forestier, dans des friches ou terres vagues, celui-là en haie autour de ses héritages; un autre, comme le roi à Neuilly, dans son jardin anglais, ainsi qu'on le ferait de tout autre arbre d'agrément ou d'utilité. Le mûrier offre une

Digitized by Google

très-belle végétation et son feuillage n'est pas indigne d'entrer dans la composition d'un massif d'arbres. Ceux qui, possesseurs de friches n'en voudraient pas faire la dépense, ou les communes qui, comme toutes celles de la vallée de la Moselle sont propriétaires de nombreuses terres incultes, pourraient les abandonner pour un long terme à des planteurs. Ceux-ci les défricheraient, y feraient des plantations à leurs frais, et au bout d'un certain laps de temps, les laisseurs se trouveraient propriétaires sans bourse délier d'un sol fertilisé et productif, à la place d'une terre rebelle et inféconde.

Quelques personnes d'une haute portée ont eu l'heureuse pensée de repeupler certaines hauteurs des environs du mont St-Quentin, au moyen de plantations de saules et autres arbres des forêts. C'est là une idée dont le public doit leur savoir gré, puisque, par ce moyen elles ont donné l'exemple d'opposer un contrepoids à l'œuvre de défrichement de nos forêts qui se poursuit d'une manière effrayante pour l'avenir de la France et, suivant une vieille maxime, la menace d'une perte certaine. Mais combien n'eussent-elles pas mieux encore mérité du pays, si à la place d'arbres utiles pour le chauffage seul, elles eussent planté comme M. le docteur Haro, des arbres qui, indépendamment du bois que produit l'élagage, leur eussent offert encore un produit plus avantageux dans leurs feuilles ! Le mûrier se plairait très-bien sur ces hauteurs ; j'en ai la conviction, et mon expérience jointe à celle de ce sériciculteur me prouve qu'elle est fondée.

Jusqu'ici dans le nord de la France, on n'a encore vu que les propriétaires aisés planter des mûriers et se livrer à l'éducation des vers à soie. Il n'en pouvait être autrement ; c'est la marche de la nature. Il est bien clair que les riches seuls peuvent donner le branle à cette industrie, comme à toute autre. Car le campagnard, peu innovateur par carac-

Digitized by Google

tère, ne croira, comme c'est son habitude, au mûrier et à l'insecte à qui il fournit la nourriture, que lorsqu'il aura vu les résultats de gens placés au-dessus de lui; je me trompe, que lorsqu'il entendra sonner les écus qu'ils auront produits. Et d'ailleurs fût-il moins défiant, eût-il plus de foi en l'industrie séricicole, sa fortune ne lui permettrait souvent pas, quelque modiques qu'elles soient, de faire les dépenses nécessaires et de laisser sa terre improductive trois ou quatre années. Ce n'est pas, on le comprend, un simple paysan, une pauvre femme de la campagne, qui imagineront jamais d'introduire dans leur village, une industrie jusqu'alors inconnue pour eux : il faut que l'exemple vienne d'en haut.

C'est donc à vous, qui êtes placés au-dessus du pauvre par votre intelligence et votre fortune, c'est à vous, riches et savants, que je dois m'adresser en finissant. Plantez, vous dirai-je, plantez des mûriers sans vous lasser! c'est à vous que ce travail est dévolu. Plantez donc sans vous inquiéter du sort qui est réservé aux arbres vos élèves. Les pauvres sauront bien, d'après une impulsion donnée, en utiliser la feuille, quand le temps en sera venu. Car aux personnes riches et intelligentes, chez nous comme partout, appartient la culture de ce précieux végétal; et aux pauvres est réservé aussi le travail de l'utiliser, et l'éducation des vers à soie. Puissé-je voir, à ma voix, vos champs se couvrir de mûriers, et les chaumières de nos campagnards mosellans se transformer en autant de magnaneries : alors la reconnaissance du pays ne fera pas défaut à ceux qui auront fondé les premiers établissements séricicoles!

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLEAU

DES

MEMBRES DE L'ACADÉMIE.

BUREAU POUR L'ANNÉE 1845-1846.

Président : M. Simon (Victor).

Vice-Prés. : M. Bouchotte (Emile).	**Secr.-Archiv. : M. Clerx (Joseph).**
Prés.-Hon. : M. le général Bergere.	**Trésorier : M. Munier.**
Secrétaire : M. Blanc.	

Legout, agent de l'Académie, place de la Cathédrale, 2.

DATE de l'admission.

Titulaires :

MM.

1844. ANDRÉ, agent principal de la compagnie française du Phénix; rue Saint-Thiébault, 1.

1831. BERGERE C. ✱, ancien élève de l'école polytechnique, maréchal-de-camp.

1830. BLANC, rédacteur du Courrier de la Moselle; rue du Faisan, 9.

1837. BOUCHOTTE (Emile), correspondant du conseil supérieur d'agriculture; rue des Prêcheresses, 6.

1825. BOUCHOTTE (Charles) ✱, ancien colonel d'artillerie, ancien député; rue de l'Esplanade ou place Royale.

1843. BODIN, artiste-mécanicien à l'école d'Application; rue du Faisan, 10.

Digitized by Google

1822. CAILLY O. *, ancien élève de l'école polytechnique, lieutenant-colonel d'artillerie, commandant l'école de pyrotechnie militaire; rue du Haut-de-Sainte-Croix, 9.

1819. CARRÉ (Casimir-Alexis) *, docteur en médecine, membre de l'académie de l'industrie agricole, manufacturière et commerciale; de la société française de statistique universelle; de la société royale de médecine de Toulouse, et de la société des sciences médicales de la Moselle; rue des Clercs, 2.

1819. CHAMPOUILLON, professeur de langues anciennes; place de la Comédie.

1843. CLERCX (Joseph) biliothécaire de la ville de Metz; rue Châtillon.

1840. DESVIGNES, directeur de l'école municipale de musique de Metz; rue des Clercs, 3.

1827. DIDION *, ancien élève de l'école polytechnique, capitaine d'artillerie, professeur d'artillerie à l'école d'Application; rue Mazelle, 18.

1843. DUFRESNE, homme de lettres; rue du Porte-Enseigne.

1831. FAIVRE, peintre en miniature; rue du Four-du-Cloître, 13.

1836. FOURNEL, professeur d'histoire naturelle, rue du Pont-des-Morts, 32.

1843. GERMEAU C. *, préfet de la Moselle.

1819. GERSON-LÉVY, libraire, ancien professeur de langues orientales, quai Saint-Pierre.

1841. HUART (le baron d'); rue du Grand-Cerf, 15.

1837. LUCY *, receveur général du département de la Moselle; rue des Parmentiers.

1843. LASAULCE, directeur de l'école normale; rue Marchant.

1819. MACHEREZ, professeur de langues; rue des Jardins, 31.

1840. MALHERBE (Alfred), juge au tribunal de première instance; rue Saint-Marcel.

1836. MARÉCHAL (Félix), docteur en médecine; quai Saint-Pierre, 23.

1843. MICHEL (Emmanuel) *, conseiller à la cour royale de Metz; rue Serpenoise.

Digitized by Google

1819. MUNIER, professeur de langue française; rue des Récollets, 4.
1843. PLASSIART, ingénieur des ponts et chaussées; rue du Porte-Enseigne.
1845. PIOT, ingénieur des mines, à
1345. PREUX, procureur général à la cour royale de Metz, au Palais-de-Justice.
1837. RODOLPHE, * capitaine d'artillerie, sous-directeur de l'école de pyrotechnie militaire; rue des Récollets, 8.
1844. SAINT-VINCENT (de), substitut du procureur du roi; rue des Murs, 1.
1828. SCOUTETTEN *, chirurgien major de l'école d'Application, rue de la Princerie.
1836. O. TERQUEM, ancien pharmacien, rue des Jardins, 6.
1845. VINCENOT, O. * lieutenant-colonel du génie, directeur du génie, à la Citadelle.

Associés-Libres, résidants :

MM.

1829. ARDANT *, ancien élève de l'école polytechnique, chef de bataillon du génie, député du département de la Moselle; rue Saint-Louis.
1837. BÉGIN, docteur en médecine; rue de la Tête-d'Or.
1839. BOURNIER *, ancien inspecteur vétérinaire des armées; rue du Haut-Poirier, 14.
1829. COELOSQUET (le comte du) *, ancien sous-préfet; rue du Grand-Cerf, 9.
1828. COLLE *, capitaine d'artillerie, correspondant du conseil supérieur d'agriculture; rue des Murs, 1.
1827. DUPUY, directeur de l'école municipale des Arts, place Sainte-Croix.
1836. DURUTTE, ancien élève de l'école polytechnique; rue Chèvremont, 20.
1821. GARGAN, (de) ancien élève de l'école polytechnique, ancien ingénieur des mines; rue Nexirue, 9.

Digitized by Google

1836. HARO, docteur en médecine; rue Taison, 23.

1833. HUGUENIN jeune, ancien élève de l'école normale, professeur d'histoire au collége royal de Metz; rue de la Crête.

1831. LE JOINDRE ✱, ancien élève de l'école polytechnique, ingénieur en chef des ponts et chaussées; rue de la Haye, 2.

1836. MARÉCHAL, peintre d'histoire; rue des Clercs, 4.

1838. MARÉCHAL (l'abbé), professeur d'écriture sainte, de langues orientales et d'astronomie, au grand séminaire.

1838. MÉZIÈRES, ✱ recteur de l'Académie universitaire, au collége.

1837. PANGE (le marquis de) ✱, pair de France; à Pange.

1824. SIMON (VICTOR), vice-président du tribunal de première instance de Metz, inspecteur des monuments historiques pour le département de la Moselle; rue du Haut-Poirier, 10.

1830. SOLEIROL ✱, ancien élève de l'école polytechnique, chef de bataillon du génie; ancien professeur de constructions à l'école d'application; rue des Clercs, 38.

1825. TAILLEFERT ✱, ancien élève de l'école polytechnique, chef d'escadron d'artillerie, ancien professeur de chimie appliquée à l'école d'application; rue de la Haye, 8.

Associés-Libres, non résidants:

MM.

1822. BARDIN ✱, ancien élève de l'école polytechnique, ancien directeur des études à l'école centrale des arts et manufactures; à Paris.

1832. CAIGNART DE SAULCY, ancien élève de l'école polytechnique, membre de l'Institut (académie des inscriptions et belles-lettres), conservateur du musée d'artillerie; à Paris, place Saint-Thomas-d'Aquin.

1824. CULMANN, O. ✱ ancien élève de l'école polytechnique, colonel directeur d'artillerie à Strasbourg.

Digitized by Google

1836. DESAINS, ancien élève de l'école normale, professeur de physique au collége Louis-le-Grand, à Paris.
1841. GASTÉ ✱, médecin en chef de l'armée d'Afrique.
1828. GOSSELIN ✱, ancien élève de l'école polytechnique, chef de bataillon du génie, chef du génie; à Châlons-sur-Marne.
1843. JACOB, capitaine d'artillerie à l'école polytechnique.
1835. LA BASTIDE, ancien élève de l'école normale, proviseur du collége royal de Pau.
1840. LAPÈNE O. ✱, colonel d'artillerie; à Toulouse.
1837. LAPOINTE, agronome; à Maizery.
1831. LE MASSON, ✱, inspecteur divisionnaire des ponts et chaussées, à Paris.
1840. LIVET ✱, capitaine du génie; à Besançon.
1836. MORIN ✱, ancien élève de l'école polytechnique, chef d'escadron d'artillerie, professeur de mécanique au Conservatoire des arts et métiers; à Paris, rue de l'Arcade, 9.
1844. MAILLOT, ✱ médecin principal; à Lille.
1820. PONCELET O. ✱, ancien élève de l'école polytechnique, colonel du génie, membre et ancien président de l'Académie des sciences, professeur de mécanique physique et expérimentale à la Faculté des sciences; à Paris, rue de Babylone, 1.
1843. PUYMAIGRE (le comte de) à Inglange, près de Thionville.
1836. REVERCHON, ancien élève de l'école polytechnique, ingénieur des mines; à Troyes.
1837. VANDERNOOT, architecte; à Vallières, près Metz.

Agrégés-Artistes :

MM.

1838. BEDFORD, directeur de l'atelier des fusées de guerre, à Vincennes.
1845. CONTY, sous-inspecteur des écoles primaires du département de la Moselle, Metz.
1834. DEMBOUR, graveur; place Saint-Louis, 8.
1845. GAY, ancien garde du génie, Metz.

Digitized by Google

1820. GLAVET aîné, serrurier-mécanicien; rue Paille-Maille, 12,
1834. HUMBERT, horloger-mécanicien; place Napoléon, 10.
1830. LEFÈVRE, professeur de dessin et des cours industriels de Thionville.
1833. MAUJEAN, professeur de calligraphie; à Metz.
1843. MANSUY, médecin-vétérinaire, rue du Pont-Saint-Marcel, 3.
1819. NAUD, peintre, professeur de dessin au collége de Metz; rue du Haut-Poirier, 8.
1838. NOUVIAN, lithographe, rue de la Chèvre.
1830. SCHUSTER, chargé des observations météorologiques à l'école d'application, chef des bureaux de ladite école où il réside, rue de la Haute-Pierre, 1.
1839. VINCENT, agent général des écoles municipales de Metz; rue Jurue.

Agrégés-Cultivateurs :

MM.

1830. DEXIVRY, propriétaire; à Ludelange.
1830. HENNEQUIN, cultivateur; à Tichémont.
1829. LEROY, de Chateau-Bas près d'Augny.
1843. PELTE, cultivateur; à la Grange-d'Envie.
1830. SÉRARD, propriétaire; à Ditschwiller.
1830. SIMON (François), pépiniériste; à Metz, rue d'Asfeld.
1830. SIMON (Louis), pépiniériste; à Metz, rue d'Asfeld.
1830. STEFF, propriétaire; à Hauconcourt.

Membres honoraires :

MM.

1822. ARAGO C. ✱, membre de l'Institut; à Paris, à l'Observatoire.
1823. BALSAC (le baron de) O. ✱, ancien préfet de la Moselle; à Rodez.
1823. DUPIN (le baron Charles) O. ✱, officier supérieur du génie maritime, membre de l'Institut, etc; à Paris, rue des SS.-Pères, 6.

Digitized by Google

1820. MOLARD ✱, membre de l'Académie des sciences; à Paris, rue de Charonne, 47.

1827. RIVADAVIA (BERNARDINO), ancien président des provinces unies du Rio-de-la-Plata; à Paris.

1824. SERVOIS ✱, ancien conservateur du musée central et royal d'artillerie; à Paris, place Saint-Thomas-d'Aquin.

1819. SILVESTRE (le baron), C. ✱, membre de l'Académie des sciences; à Paris, rue Taranne, 13.

1828. SULEAU (le vicomte de), O. ✱, ancien préfet de la Moselle; à Paris.

1819. TOCQUEVILLE (le comte de), O. ✱, ancien préfet de la Moselle; à Paris.

1819. TURMEL (de), O. ✱, ancien maire de Metz; rue Mazelle.

Correspondants :

MM.

1842. ADAM, propriétaire; à Moulins-lès-Metz.

1823. ADRIAN, docteur ès-lettres; à Francfort-sur-Mein.

1821. ALTMAYER (NICOLAS), négociant; à Saint-Avold.

1833. AUDOY, C. ✱, maréchal-de-camp du génie; à Paris.

1845. BACH, propriétaire, cultivateur; à Boulay.

1829. BALBY (ADRIEN de); à Paris, rue du Colombier, 19.

1836. BARD (JOSEPH), inspecteur des monuments historiques près du ministère de l'intérieur; à Beaune (Côte-d'Or).

1845. BARRAL, professeur au collége de Ste-Barbe; à Paris.

1843. BARUEL-BAUVERT (le vicomte), agronome en Amérique.

1841. BEAULIEU, vice-président de la Société des antiquaires de France; à Paris.

1845. BEAUPRÉ, vice-président du tribunal civil; à Nancy.

1824. BENOIST, ancien professeur de l'école centrale des arts et manufactures, collaborateur du Bulletin universel des sciences et des arts; à Paris, rue d'Enfer, 31.

1832. BONAFOUS ✱, docteur en médecine, directeur du jardin royal d'agriculture; à Turin.

1835. BOUILLET, de Clermont-Ferrant.

1837. BOUILLÉ (A.), ancien magistrat; à Lyon.

Digitized by Google

1820. BRACONNOT *, professeur d'histoire naturelle ; à Nancy.
1831. CAHEN (Samuel), membre de plusieurs sociétés savantes ; à Paris, rue Pavée, 1.
1840. CARMOLY, ancien grand-rabbin ; à Bruxelles.
1845. CARPENTIN, capitaine-commandant au 6e hussards ; à Commercy.
1821. CAUMONT (de), recteur de l'Académie de Nancy.
1826. CAUMONT (de), avocat, secrétaire de la Société linnéenne du Calavados, et directeur de l'Association normande ; à Caen.
1837. CÉSAR (Lambert), ancien élève de l'école polytechnique, chef de bataillon du génie ; à Saint-Cyr.
1843. CHAMPIGNEULLE, propriétaire ; à Thury (Moselle).
1822. CHANLAIRE (de), régent de rhétorique au collége de Thionville.
1841. CHAUVINIÈRE (de la) ; à Paris, rue Taranne, 10.
1826. CHENOU *, ancien élève de l'école normale, professeur d'astronomie à la Faculté des sciences de Bordeaux.
1841. CLOUET, bibliothécaire ; à Verdun.
1833. CRESSANT, agronome, directeur de la ferme expérimentale d'Arfeuille (Creuse).
1843. CUSSY (le vicomte de) ; à St-Mandé, banlieue de Paris.
1841. DAUBRÉE, ingénieur des mines, professeur à la Faculté des sciences ; à Strasbourg.
1845. DÉGOUTIN, substitut du procureur du roi ; à Briey.
1820. DELARUE, pharmacien ; à Evreux.
1821. DELCASSO, professeur d'éloquence ; à Strasbourg.
1835. DELMAS, censeur du collége royal de Rheims.
1835. DENIS, ancien maire de la ville de Commercy.
1842. DENIS, médecin ; à Toul.
1823. DEVÈRE, capitaine d'état-major ; à Nancy.
1845. DIGOT, avocat ; à Nancy.
1828. DOUMERC, naturaliste ; à Paris, rue du Bac, 89.
1845. DUMONT, homme de lettres ; à Saint-Mihiel.
1821. DUPRÉ, docteur en médecine ; à Bar-sur-Aube.
1829. ENGELPACH-LARIVIÈRE, ingénieur des mines ; à à Bruxelles.

Digitized by Google

1820. FABRÉ-PALAPRAT *, docteur en médecine, directeur général de la Société médico-philantropique; à Paris, quai de l'Ecole, 20.

1837. FALLOT DE BROIGNARD, capitaine d'état-major, membre de l'Académie et de la Société de statistique de Marseille.

1832. FÉE, pharmacien-major et deuxième professeur à l'hôpital militaire d'instruction de Strasbourg.

1845. FISTIÉ (Joseph), cultivateur à Grosbliderstroff (Moselle).

1844. FLOQUET, homme de lettres; à Paris.

1837. FONTENELLE (de la), membre correspondant de l'Institut; à Poitiers.

1837. FRANCK, docteur en médecine, agrégé de la Faculté de Montpellier.

1843. GAETAN REGAZZONI (l'abbé), professeur; à Strasbourg.

1843. GENOT, propriétaire; à St-Ladre, près Montigny.

1836. GÉRARD, employé de la préfecture; à Metz.

1829. GLOESSENER, professeur de physique; à Louvain.

1829. GOLBÉRY (de), conseiller à la cour royale de Colmar, correspondant de l'Institut.

1845. GIRAUDET, docteur en médecine à Tours.

1837. GIGAULT D'OLINCOURT, ingénieur civil, membre de plusieurs Sociétés savantes; à Bar-le-Duc.

1845. GODRON, docteur en médecine; à Nancy.

1837. GRATTELOUP, président de l'Académie de Bordeaux.

1838. GRELET-WAMMY, membre de la Société pour l'amélioration des prisons de Genève; à Carouge, près Genève.

1837. GRELLOIS, docteur en médecine; à Metz, rue Saint-Marcel.

1839. GUERRIER DE DUMAST, ancien sous-intendant militaire et homme de lettres; à Nancy.

1838. GUIBAL, juge de paix; à Nancy.

1843. GUILLAUME (l'abbé), curé; à Blénod-les-Toul.

1820. HALDAT (de), docteur en médecine, secrétaire de l'Académie de Nancy.

1834. HALPHEN, docteur en médecine; à la Nouvelle-Orléans.

Digitized by Google

1827. HENRION, avocat à la cour royale de Paris, rue Vaugirard, 64.
1829. HEYFELDER, docteur en médecine; à Trèves.
1845. HUOT (Paul), avocat, sous-bibliothécaire, à Versailles.
1819. KIRKOFF, médecin en chef de l'hôpital militaire d'Anvers.
1844. KONTSKY (de), numismate polonais; à Paris.
1831. JULIA, docteur en médecine et professeur de chimie; à Narbonne.
1822. JULIEN, directeur de la Revue encyclopédique; à Paris, rue d'Enfer-Saint-Michel, 18.
1821. LADOUCETTE (le baron) O. ✱, ancien préfet, député de la Moselle; à Paris, rue Saint-Lazare, 5.
1845. LADOUCETTE (Charles), auditeur au conseil d'état; à Paris.
1821. LAIR ✱, conseiller de préfecture; à Caen.
1820. LALLEMAND, de Metz, membre de l'Institut, ancien professeur de clinique chirurgicale et ancien chirurgien en chef de l'hôpital de Montpellier, à Paris.
1825. LAMBEL (le comte) O. ✱, maréchal-de-camp en retraite; à Paris, rue Saint-Dominique-Saint-Germain, 37.
1828. LARCHE, docteur en médecine; à Paris.
1836. LASAUSSAYE, membre correpondant de l'Institut; à Blois.
1040. LAURENT, conservateur du musée d'Epinal.
1822. LEGUEVEL DE LA COMBE, chirurgien-major.
1828. LELOUP, docteur en philosophie, professeur au gymnase royal de Trèves.
1844. LEPAGE (Henri), homme de lettres; à Nancy.
1844. LEREBOULLET, docteur en médecine; à Strasbourg.
1831. LESAUVAGE, professeur à l'école de médecine de Caen.
1857. LE VALLOIS ✱, ingénieur en chef des mines, attaché aux salines de Dieuze.
1822. LÉVY jeune, professeur de mathématiques; à Rouen.
1843. MALLE, docteur en médecine; à Strasbourg.
1826. MALO (Charles), littérateur, membre de plusieurs académies; à Paris, rue des Grands-Augustins, 20.
1828. MARIE-DUMESNIL; à Paris.

Digitized by Google

1841. MERCY (de), docteur en médecine; à Paris.
1821. MERGAUT, docteur en médecine; à Mirecourt.
1838. MERSON (M. L.), capitaine de cavalerie, commandant le dépôt de recrutement de réserve de Loir-et-Cher.
1833. MICHAUT, officier au 10e de ligne.
1824. MICHELOT, ancien élève de l'école polytechnique, chef d'institution; à Paris, rue de Vaugirard.
1841. MINARET, médecin; à Lyon.
1820. MONFERRIER (le marquis de); à Paris, faubourg Poissonnière, 38.
1830. MOREAU (César), ancien vice-consul de France à Londres, directeur de l'Académie de l'industrie; à Paris.
1839. MOURE, secrétaire de la société linnéenne de Bordeaux.
1822. NANCY ✱, chef d'escadron d'artillerie; à Rennes.
1843. NEYEN (Auguste), docteur en médecine; à Luxembourg.
1837. NICOLAS, professeur de théologie protestante; à Montauban.
1824. NICOT, recteur de l'Académie de Nîmes.
1819. NOEL, professeur de sciences physiques et mathématiques, principal de l'athénée royal de Luxembourg.
1838. NOEL, avocat et notaire honoraire; à Nancy.
1838. ODART (le comte), propriétaire; à la Dorée.
1820. OLIVIER, ancien élève et répétiteur de l'école polytechnique, à Paris; rue d'Enfer, 31.
1839. OLRY, professeur suppléant à la Faculté des lettres de Strasbourg.
1822. PAIXHANS O. ✱, lieutenant-général, député de la Moselle; à Paris, rue du Cherche-Midi, 21.
1838. PASCAL, médecin en chef de l'hôpital militaire d'instruction de Strasbourg.
1840. PEROT, principal du collége de Phalsbourg.
1844. PERREY (Alexis), professeur; à Dijon.
1820. PERRIER, professeur de littérature; à Paris, rue de Verneuil, 7.
1825. PIÉRARD ✱, chef de bataillon du génie en retraite; à Verdun.

Digitized by Google

1836. PIOBERT ✱, ancien élève de l'école polytechnique, colonel d'artillerie, membre de l'Institut; à Paris.
1841. PIROUX, directeur de l'institut des sourds-muets; à Nancy.
1820. PONCE ✱, graveur du roi; à Paris, impasse des Feuillantines, 10.
1837. PONÇOT ✱, ancien sous-intendant militaire.
1845. POULMAIRE, propriétaire, cultivateur; à Beauregard, près Thionville.
1826. RAUCH, ancien officier du génie, directeur de la société de fructification générale; à Paris, rue Basse-du-Rempart, 52.
1824. REISTELHUBER, docteur en médecine; à Strasbourg.
1844. L. F. E. RENAUDIN, docteur en médecine, directeur et médecin en chef de l'asile départemental de Fains (Meuse).
1843. REYNAL, vétérinaire en chef au 6e lanciers.
1840. RICHARD, bibliothécaire de la ville de Remiremont.
1845. ROBERT, sous-intendant militaire; à Metz.
1839. SCHONBERG (de), archiâtre de S. M. le roi de Danemarck.
1837. SELIS LONGCHAMP (de), membre de plusieurs sociétés savantes; à Liége.
1837. SERS (le baron), conseiller d'état, ancien préfet du département de la Moselle, préfet du département de la Gironde.
1826. SOMERHAUSEN, docteur en philosophie, traducteur juré et libraire; à Bruxelles.
1826. SOYER-VILLEMET, bibliothécaire en chef de la ville de Nancy, rue des Dominicains, 29.
1841. STIÉVENART, doyen de la Faculté des lettres de Dijon.
1825. TASTU (Mme Amable), de Metz, membre de la Société linnéenne de Paris; à Paris, rue de Vaugirard, 38.
1822. TERQUEM, de Metz, bibliothécaire du dépôt central de l'artillerie à Paris, près Saint-Thomas-d'Aquin.
1841. THIERRY, banquier; à Toul.
1825. THOMAS (le baron) O. ✱, maréchal-de-camp en retraite; à Ars-Laquenexy.

Digitized by Google

1830. TRÉLAT, docteur en médecine ; à Paris.

1826. VARAIGNE, agent de la république de Buénos-Ayres, rédacteur de la Revue européenne ; à Paris, rue Saint-Nicolas-d'Antin, 2.

1824. VARLET, docteur en médecine ; à Saint-Dié.

1838. VILLENEUVE-TRANS (le marquis de), membre correspondant de l'Institut ; à Nancy.

1829. VILLEROY (Félix) ; au Rittershoff, commune de Hassel (Bavière).

1826. VINCENT, professeur de mathématiques au collége royal de Saint-Louis, membre de la Société philomatique ; à Paris.

1842. VIOLLET, ingénieur civil ; à Paris, rue Saint-Louis-au-Marais, 79.

1828. VITRY (Urbain), architecte en chef, ingénieur de la ville de Toulouse ; rue des Paradoux, 36.

1838. WITHWEEL, ingénieur civil ; à Londres.

1825. WYTTENBACH, professeur et directeur du gymnase de Trèves, bibliothécaire de la ville, chevalier de l'Aigle-Rouge, et membre de plusieurs sociétés savantes.

1819. WORMS (Eugène), de Metz, professeur de l'école polytechnique ; à Carlsruhe.

FIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

Table des Matières.

Discours prononcé à la séance publique, par M. Bergere, président. 1
Compte-rendu des travaux de l'Académie royale, pendant l'année 1844-1845, par M. de St-Vincent, secrétaire. . 30
Rapport sur le concours relatif à cette question : Quels sont les moyens à employer pour tirer tout le parti désirable des biens communaux dans l'intérêt des communes et sans nuire aux intérêts des habitants ? par M. Victor Simon. . 48
Programme des prix à décerner par l'Académie en 1846 et 1847. 55
Liste des ouvrages adressés à l'Académie pendant l'année 1844-1845. 59
Notice nécrologique sur M. Charles de Velcourt, par M. Emmanuel d'Huart 72
Rabelais à Metz, par M. E. Bégin. 75
Notice sur les anciennes forges de Gustal et sur celles de Hayange, par M. Emmanuel d'Huart 83
Rapport sur l'ouvrage de M. Robert, Recherches sur les monnaies des évêques de Toul, par M. A. Dufresne. . 93
Rapport sur les ballades et lais de M. C. Fournel, par M. le comte de Puymaigre. 99
Chronique de quelques rues de Metz, par M. le professeur Munier. 102
Tableau historique de l'Algérie, par M. Lapène. 107
Théorie physique et mathématique des comètes, par M. l'abbé Maréchal. 317

Digitized by Google

Journal des observations météorologiques faites à Metz, pendant l'année 1844, par M. Schuster. 367
Résumé des observations météorologiques faites à Metz, pendant l'année 1844, par M. Schuster. 393
Rapport de M. Lucy, sur la téléphonie de M. Sudre. . 401
Mémoire sur les moyens à employer pour tirer tout le parti désirable des biens communaux dans l'intérêt des communes, sans nuire aux intérêts des habitants, par M. de Courcelles, sous-préfet de l'arrondissement de Briey.. 405
Importance de populariser dans la Moselle l'industrie séricicole, par M. Vaultrin, avocat à Metz. 422
Tableau des membres de l'Académie. 467

FIN DU VOLUME.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

The Ohio State University
3 2435 05158729 3
OHIO STATE UNIVERSITY BOOK DEPOSITOR
8 02 24 14 8 13 003